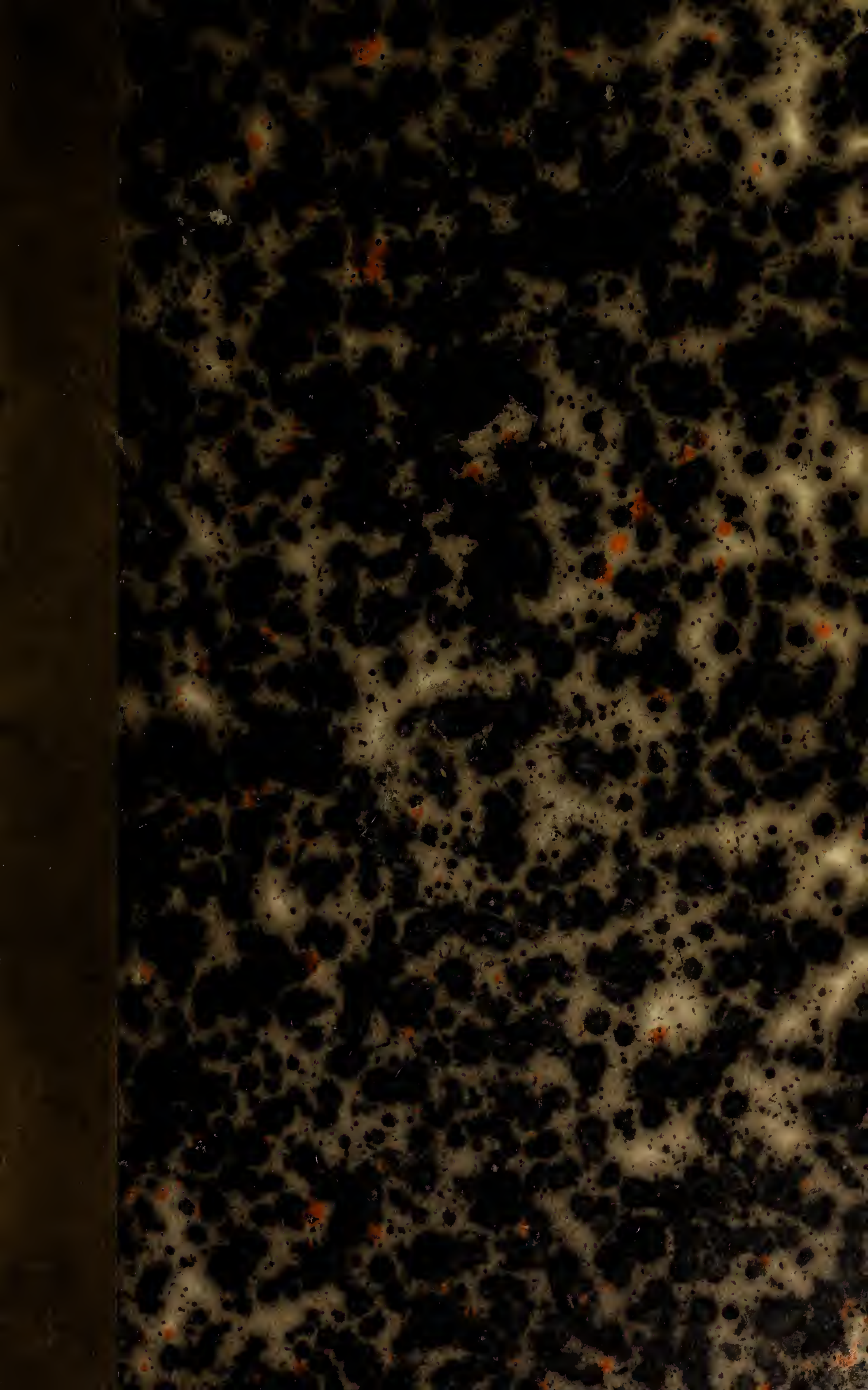






HISTOIRE

DES

BERBÈRES

PUBLIÉ PAR ORDRE DU MINISTRE DE LA GUERRE.

HISTOIRE

DES

BERBÈRES

ET DES

DYNASTIES MUSULMANES

DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

Par IBN-KHALDOUN

TRADUITE DE L'ARABE PAR

M. LE BARON DE SLANE

Interprète principal de l'armée d'Afrique

TOME QUATRIÈME

ALGER

IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT

1856

HISTOIRE

DES

DYNASTIES MUSULMANES

ET DES TRIBUS ARABES ET BERBÈRES.

TRIBUS ET DYNASTIES BERBÈRES DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

NOTICE DES BENI-RACHED-IBN-MOHAMMED[1].

Nous interrompons ici l'histoire des tribus badînides, pour consacrer un article aux Beni-Rached, vu que ce peuple a toujours partagé le sort des Beni-Abd-el-Ouad auxquels il a constamment montré le dévouement d'un allié fidèle. Nous avons mentionné ailleurs[2] que Rached, l'ancêtre des Beni-Rached, était frère de Badîn et que ses descendants s'étaient exclusivement attachés aux Abd-el-Ouadites.

Les Beni-Rached habitaient une montagne qui s'élève dans le Désert et qui porte encore le nom de leur aïeul[3]. Les Medîouna, tribu de race berbère, occupaient le territoire situé

[1] Dans le texte arabe, on lit de plus : *Ibn-Badîn*; il faut remplacer ces mots par *Zakhîk-Ibn-Ouacîn*.

[2] Tome III, pp. 302, 303.

[3] Voy. *Rached* dans la table géographique du premier volume.

au Midi de Teçala, et les Beni-Ournîd, branche de la tribu des Demmer, séjournaient dans la région qui s'étend au Midi de Tlemcen, depuis cette ville jusqu'à Casr-Saîda [1]. La montagne de Hoouara avait pour habitants les Beni-Iloumen [2], peuple qui fonda un royaume, ainsi que nous l'avons déjà raconté [3].

Quand la puissance des Iloumen fut anéantie, les Beni-Rached se transportèrent de leur montagne vers les plaines qu'occupaient les Medîouna et les Beni-Ournîd ; puis, après une longue guerre et de fréquentes incursions, ils en expulsèrent ces deux tribus et les forcèrent à se réfugier dans des régions moins faciles à aborder. Les Medîouna se fixèrent alors sur la colline de Teçala ; les Beni-Ournîd prirent pour séjour la montagne qui domine Tlemcen, et les Rached, après s'être emparés des plaines qui sont au Midi de ces localités, s'établirent à demeure dans la montagne qui porte leur nom.

Vers le commencement de l'ère musulmane, ce haut plateau formait le territoire des Beni-Ifren, rois de Tlemcen. Abou-Corra, chef sofrite dont nous avons déjà parlé [4], appartenait à la famille ifrenide, ainsi que Yala-Ibn-Mohammed qui, à une époque plus récente, fut assassiné par Djouher le sicilien [5], général des troupes fatemides. Au sujet de Yala, on peut consulter la notice des Beni-Ifren [ci-devant, t. III, p. 214]. La ville d'Ifgan, qu'il avait fait bâtir dans cette montagne, fut détruite, le jour même de sa mort, par le général Djouher.

En prenant possession de la montagne, les Beni-Rached s'y étaient établis comme dans une forteresse, et ils continuèrent à parcourir avec leurs troupeaux la région qui touche au côté méridional de leur demeure jusqu'à ce que les Arabes leur

---

[1] On voit par les manuscrits qu'il faut lire *Saîda* dans le texte arabe imprimé.

[2] *Iloumen* ou *Iloumân* est le pluriel berbère d'*Iloumi*.

[3] Voy. t. III, p. 293.

[4] Tome III, p. 199.

[5] Variante : *l'esclavon*.

enlevèrent ces pâturages et les forcèrent à se tenir sur les hauteurs qu'ils avaient choisies pour asile. Cet événement eut lieu de notre temps. Les Beni-Rached effectuèrent la conquête de ces contrées peu de temps avant l'entrée des Beni-Abd-el-Ouad dans le territoire du Maghreb central, et, devenus partisans et alliés de ce peuple, ils le soutinrent constamment dans ses guerres avec les Toudjîn et les Beni-Merîn.

La famille qui exerçait chez eux le commandement s'appelait les Beni-Amran. Lors de leur arrivée en Maghreb, ils eurent pour chef Ibrahîm-Ibn-Amran. Ouenzemmar, frère d'Ibrahîm, lui enleva toute l'autorité et la transmit, en mourant, à son fils, Mocatel-Ibn-Ouenzemmar. Celui-ci tua son oncle Ibrahîm et amena, par ce forfait, une scission dans la tribu, dont une fraction reconnut pour chefs les enfants d'Ibrahîm et l'autre ceux de Ouenzemmar. L'influence des Beni-Ibrahîm prédomina toutefois sur celle de leurs rivaux. Ibrahîm eut pour successeur son fils, qui portait aussi le nom de Ouenzemmar et qui vivait du temps de Yaghmoracen-Ibn-Zîan. Ouenzemmar mourut à un âge très-avancé, dans la quatre-vingt-dixième année du septième siècle (1291). Le commandement passa entre les mains de son neveu, Ghanem-Ibn-Mohammed. Mouça, fils de Yahya et petit-fils de Ouenzemmar, devint ensuite chef de la tribu, mais je ne sais s'il succéda immédiatement à Ghanem ou non. Lors de l'expédition des Mérinides contre Tlemcen [1] sous la conduite de leur sultan Abou-'l-Hacen, les Beni-Rached firent leur soumission à ce monarque. Ils avaient alors pour chef Abou-Yahya, fils de Mouça, fils d'Abd-er-Rahman, fils de Ouenzemmar [2], fils d'Ibrahîm. Les Beni-Kerdjoun-Ibn-Ouenzemmar, cousins d'Abou-Yahya, s'enfermèrent alors dans Tlemcen avec les Beni-Abd-el-Ouad. Après la chute de ceux-ci et la dispersion de leurs partisans, les Méri-

---

[1] Le texte arabe dit : *Quand les Mérinides firent leur* dernière *expédition contre Tlemcen.* L'auteur a eu tort d'y insérer les mots *akhira zahfihim.*

[2] Dans le texte arabe, il faut lire *Ouenzemmar* à la place de *Ouenzemman.*

nides déportèrent en Maghreb - el - Acsa tous les chefs zenatiens. Les Beni-Ouenzemmar, qui en étaient du nombre, restèrent en exil jusqu'au second rétablissement de l'empire abd-el-ouadite, révolution qui s'effectua sous les auspices de Mouça-Ibn-Youçof, surnommé Abou-Hammou II. Sous le règne de ce prince, les Beni-Rached eurent pour chef Zîan, fils du même Abou-Yahya-Ibn-Mouça dont nous venons de faire mention. Zîan sortit alors du Maghreb et embrassa le parti des Abd-el-ouadites ; puis, ayant donné lieu de soupçonner qu'il entretenait des intelligences avec les Beni-Merîn qu'il venait d'abandonner, il fut emprisonné à Oran par l'ordre d'Abou-Hammou. Parvenu à effectuer son évasion, il rentra dans le pays qu'il avait quitté et passa quelque temps au milieu des nomades mérinides. Plus tard , il obtint d'Abou - Hammou des lettres de grâce et le commandement des Beni-Rached. En l'an 768 (1366-7), il fut mis à mort par Abou-Hammou qui l'avait fait emprisonner de nouveau. Avec lui, finit le pouvoir qu'exerçait la famille de Ouenzemmar-Ibn-Ibrahîm.

Passons à la famille de Ouenzemmar-Ibn-Amran. Mocatel, fils de Ouenzemmar, eut pour successeur son frère Tourzeguen, lequel transmit le commandement à son fils Youçof. Après celui-ci, d'autres chefs, dont les noms ne me reviennent pas, exercèrent le commandement. Ensuite, les descendants de Ouenzemmar-Ibn-Ibrahîm leur enlevèrent l'autorité. De nos jours, les descendants d'Amran ne conservent plus le privilége de commander aux Beni-Rached, tribu qui est maintenant réduite à la soumission et contrainte à payer l'impôt au sultan.

HISTOIRE DES BENI-TOUDJÎN, TRIBU BADÎNIDE, ET DE LA SOUVERAINETÉ QU'ILS EXERCÈRENT DANS LE MAGHREB CENTRAL.

Les Beni-Toudjîn, une des plus grandes ramifications de la tribu des Badîn, habitaient les deux bords du Chelif, dans la localité où cette rivière coule au Midi du Ouancherîch, en traversant le plateau du Seressou. De nos jours, cette branche du

Chelif est nommée le Nehr-Ouacel *(rivière de Ouacel)*. A l'Ouest de la partie du Seressou qu'occupaient les Toudjîn se trouvaient plusieurs fractions de la tribu des Louata ; mais elles se laissèrent enlever leurs territoires par les Oudjedîdjen et les Matmata. Plus tard, les Toudjîn s'emparèrent des mêmes territoires, tout en gardant la région qu'ils possédaient déjà ; de sorte que la partie méridionale de leur pays s'étendait depuis le territoire des Beni-Rached jusqu'au Mont Derrag.

« Lors de la domination des Sanhadja [zîrides], dit Ibn-er-» Rakîk, les Toudjîn eurent pour chefs Atïa-t-Ibn-Dafliten et » son cousin, Locman-Ibn-el-Motezz. Pendant la guerre qui eut » lieu entre Hammad-Ibn-Bologguîn et son oncle[1] Badîs, celui-» ci sortit de Cairouan pour combattre son adversaire ; et, ar-» rivé au bord du Chelif, il attira sous ses drapeaux les Toudjîn » qui, jusqu'alors, s'étaient distingués par leur bravoure en » soutenant la cause de Hammad. Le pouvoir de Locman em-» portait alors sur celui d'Atïa, et les Toudjîn avaient mis en » campagne plus de trois mille hommes de guerre. Avant la » bataille, Locman envoya son fils Yedder à Badîs pour lui an-» noncer que les Toudjîn se joindraient à lui ; aussi, quand les » partisans de Hammad furent mis en déroute, Badîs témoigna » sa haute satisfaction à toute la tribu, en lui permettant de » s'approprier le butin fait dans cette journée. Il confirma Loc-» man dans le commandement des Toudjîn et du territoire qu'ils » occupaient, et l'autorisa à garder toutes les conquêtes qu'il » pourrait effectuer en combattant pour la dynastie zîride. »

A une époque plus récente, le commandement des Toudjîn passa, sans partage, aux descendants de Dafliten lequel, dit-on, était fils d'Abou-Bekr-Ibn-Ghalb. Sous les Almohades, cette tribu eut pour chef Atïa-t-Ibn-Menad-Ibn-el-Abbas-Ibn-Dafliten, surnommé Atïa-t-el-Hîou[2]. De son temps, les Toudjîn eurent à

---

[1] Lisez : *son neveu.*

[2] Le mot *Hiou* est peut-être une altération berbère de l'adjectif arabe ح *modeste.*

soutenir une guerre contre les Beni-Abd-el-Ouad, guerre suscitée par Adouï-Ibn-Ignîmen-Ibn-el-Cacem, chef de cette dernière tribu.

On verra par la suite que ces hostilités se prolongèrent jusqu'au triomphe définitif des Beni-Abd-el-Ouad, qui firent la conquête du pays des Toudjîn. Après la mort d'Atïa-t-el-Hîou, son fils et successeur, El-Abbas, signala son administration par des incursions dans les plaines du Maghreb central et par sa résistance à la domination des Almohades. Il ne cessa de leur faire la guerre jusqu'à l'an 607 (1210-1), quand il mourut assassiné par les sicaires d'Abou-Zeid-Ibn-Youwoddjan[1], gouverneur de Tlemcen. Abd-el-Caouï, fils et successeur d'El-Abbas, devint alors chef unique des Beni-Toudjîn et transmit le pouvoir à ses enfants, comme on le verra plus loin.

A cette époque, les tribus toudjinides les plus remarquables étaient : 1° les Beni-Meden, composés des Beni-Idlelten, des Beni-Nemzi, des Beni-Madoun, des Beni-Zendak, des Beni-Oucîl, des Beni-Cadi et des Beni-Mamet[2]; 2° les Beni-Reçoughen qui se partageaient en Beni-Tîgherîn, en Beni-Iznaten et en Beni-Mengouch. Les Beni-Zendak appartenait en réalité à la tribu des Maghraoua, bien qu'on ait rattaché son origine à la souche toudjinide. La tribu des Mengouch donna le jour à l'émir Abd-el-Caouï-el-Mengouchi, fils d'El-Abbas, fils d'Atïa-t-el-Hîou. Je donne cette filiation sur l'autorité d'un historien des Zenata. Quand l'empire fondé par Abd-el-Moumen commençait à tomber en décadence, toutes les tribus toudjinides obéissaient à Abd-el-Caouï, fils d'El-Abbas, et elles vivaient ensemble dans les régions méridionales que nous avons déjà désignées.

Les Maghraoua profitèrent alors de l'affaiblissement dont la dynastie almohade venait d'être atteinte et s'emparèrent de la Me-

---

[1] Dans le texte arabe, tant de l'édition imprimée que des manuscrits, ce nom est mal ponctué.

[2] Dans le texte arabe, lisez المسنتة à la place de المسنة. L'auteur aurait dû écrire المسيعة.

tîdja et ensuite du Ouancherîch. Abd-el-Caouï, soutenu par son peuple, leur disputa la possession de cette montagne, et, quand il eut remporté la victoire, il y établit les Beni-Tîgherîn et les Beni-Mengouch. Plus tard, les Toudjîn conquirent le Mindas et y installèrent les diverses tribus qui formaient la grande famille des Beni-Meden. Parmi celles-ci, la prééminence appartenait aux Beni-Idlelten, lesquels eurent pour chefs les Beni-Selama. Quant aux Beni-Irnaten, ils restèrent dans leur ancien territoire, au Sud du Ouancherîch.

La famille d'Atïa-t-el-Hîou eut pour confédérés les Beni-Tîgherîn dont l'appui lui était assuré d'une manière spéciale, et ensuite les Aulad-Azîz-Ibn-Yacoub. On désigne ces tribus coalisées par le nom d'*El-Hachem*.

Les Toudjîn, conduits par Abd-el-Caouï-Ibn-el-Abbas, soumirent une grande étendue de pays et chassèrent les Maghraoua de Médéa, du Ouancherîch et de Taferknît. Ayant occupé ces localités, ils tournèrent leurs armes vers l'Occident et se rendirent maîtres du Mindas, d'El-Djâbat et de Taoughzout. Abd-el-Caouï se forma ainsi un royaume qu'on pouvait regarder comme nomade; car il ne voulut jamais renoncer à l'usage des tentes et à l'habitude de parcourir le pays avec ses troupeaux, tout en passant l'été dans le Tell et l'hiver dans le Désert. Pendant cette dernière saison, ses tribus restaient dans le Zab et dans le pays des Mozab ; puis, à l'approche des chaleurs, ils revisitaient leurs territoires du Tell. Après lui, son fils Mohammed mena le même genre de vie.

Quand Mohammed mourut et que ses descendants entamèrent une lutte pour le pouvoir, lutte dans laquelle ils employèrent l'assassinat pour se débarrasser les uns des autres, le peuple abd-el-ouadite réussit à conquérir tous leurs territoires et à soumettre toutes leurs tribus. Les Beni-Irnaten et les Beni-Idlelten ayant ensuite acquis une grande supériorité sur les autres Toudjinides, embrassèrent le parti des Abd-el-Ouad, et leurs descendants continuèrent à habiter le Ouancherîch jusqu'à la ruine de leur puissance. Plus loin, nous parlerons en détail de tous ces événements.

Après avoir enlevé le Ouancherîch aux Maghraoua, Abd-el-Caouï bâtit la citadelle de Merat, ville dont Mendîl le maghraouien avait posé les fondements. Mohammed, fils d'Abd-el-Caouï, acheva la construction de cette place forte.

A la suite de l'usurpation par laquelle les Hafsides établirent leur autorité en Ifrîkïa au détriment des khalifes almohades, l'émir Abou-Zékérïa envahit le Maghreb central et reçut la soumission des tribus sanhadjiennes. Pour châtier les Zenata qui s'étaient enfuis pour éviter sa rencontre, il ravagea leurs terres et, dans une de ses courses, il parvint à faire prisonnier Abd-el-Caouï-Ibn-el-Abbas. Après avoir détenu cet émir à Tunis pendant quelque temps, il le relâcha afin de gagner, par son entremise, l'amitié des Toudjîn. Ceux-ci embrassèrent la cause du sultan hafside et restèrent toujours fidèles à lui et à ses successeurs; ils l'accompagnèrent même dans son expédition contre Tlemcen et ne le quittèrent qu'après la chute de cette ville. En repartant pour sa capitale, il investit Abd-el-Caouï du commandement de la tribu et du pays des Toudjîn ; il l'autorisa aussi à prendre les insignes de la royauté, honneur dont les Toudjîn n'avaient pas encore joui.

Cette tribu était tantôt en guerre, tantôt en paix avec les Beni-Abd-el-Ouad ; mais après la mort du sultan mérinide, Es-Saîd, qui fut tué par les gens de Yaghmoracen, elle répondit à l'appel de ce chef qui invita tous les peuples zenatiens à marcher avec lui contre le Maghreb. Elle partit, l'an 647 (1249-50), accompagné de son chef Abd-el-Caouï, et se rangea sous les drapeaux de Yaghmoracen, qui voulut entrer dans le territoire des Mérinides avant de leur laisser le temps de se préparer à la résistance.

L'armée zenatienne pénétra jusqu'à Tèza d'où elle rebroussa chemin, ayant trouvé devant elle les troupes d'Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack, émir des Beni-Merîn. Ce chef poursuivit les envahisseurs jusqu'au pays d'Angad et les attaqua si vigoureusement qu'il mit toutes les tribus badinides en pleine déroute.

Nous avons parlé de cette bataille dans l'histoire des Beni-

Abd-el-Ouad [1]. Abd-el-Caouï rentra dans le territoire de sa tribu et mourut, la même année, à Mahnoun [2], localité appartenant aux Toudjîn.

Alors, son fils Youçof s'empara du pouvoir; mais, une semaine plus tard, il fut assassiné sur le tombeau de son père. Le meurtrier, qui se nommait Mohammed et qui était aussi fils d'Abd-el-Caouï et son successeur désigné, prit le commandement. Saleh, fils de Youçof, s'enfuit avec ses enfants vers le territoire des Sanhadja et trouva un asile dans les montagnes de Médéa.

Le nouveau chef, Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, se fit redouter de ses voisins par la ténacité qu'il montra dans l'exécution de ses projets. En l'an 649 (1251-2), il s'enferma dans Taferknît et soutint un siége contre Yaghmoracen. Secondé par son petit-fils, Ali-Ibn-Zîan, et par une bande de Toudjînides, il y fit une si belle défense qu'au bout de quelques jours il força son adversaire à la retraite. Quand la paix fut rétablie entre les Toudjîn et les Abd-el-Ouad, Mohammed suivit l'exemple de son père qui avait soutenu Yaghmoracen dans une expédition contre les Mérinides et, sur l'invitation de ce chef, il se mit en campagne, l'an 657 (1259). S'étant joint, avec les Toudjîn et les Maghraoua, aux troupes de Yaghmoracen, il s'avança jusqu'à Keldaman, endroit situé entre Tèza et le Rîf. L'armée des coalisés se rencontra dans cette localité avec les Mérinides commandés par Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack et essuya une défaite.

La guerre ayant éclaté de nouveau entre Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï et Yaghmoracen, celui-ci alla dans le Ouancherîch, à plusieurs reprises, pour attaquer son ennemi; et, dans ses nombreuses courses, il insulta toutes les parties du territoire toudjinide. L'élévation de Yaghmoracen au trône de Tlemcen et son ambition de commander à tous les peuples d'origine zenatienne empêchèrent désormais toute espèce de coalition entre les deux

---

[1] Tome III, p. 352. Voy. aussi dans l'histoire des Mérinides, ci-après.

[2] Variante : *Mahioun.*

chefs, bien que leurs tribus, les Toudjîn et les Abd-el-Ouad, reconnaissaient également la suprématie des khalifes hafsides.

Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï était toujours bien disposé pour le sultan El-Mostancer. En l'an 668 (1269-70), quand les Français débarquèrent auprès de Tunis avec l'intention de prendre cette capitale et qu'El-Mostancer appela tous les princes zenatiens à son secours, Mohammed y répondit avec un grand empressement : il rassembla les guerriers de sa tribu, leva des troupes chez les autres peuplades qui habitaient son territoire et accourut auprès du souverain hafside[1]. Dans ses rencontres avec les ennemis de l'islamisme, il déploya une bravoure qui lui assura une haute réputation en ce monde et la faveur divine dans l'autre. Après le départ des chrétiens, il se disposa à rentrer dans son pays, quand il reçut du sultan en fief les villes de Maggara et d'Aoumach, avec un riche cadeau et d'abondantes gratifications pour ses troupes et pour ses officiers. Depuis lors, il se montra parfaitemeut dévoué à El-Mostancer et toujours prêt à le soutenir.

La conquête des villes du Maghreb par les Beni-Merîn et la consolidation de leur puissance en ce pays leur assura enfin la supériorité sur les Abd-el-Ouadites et l'appui de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï dans leurs guerres avec Yaghmoracen. En ces occasions, Zîan, fils de Mohammed, leur amena toujours un corps d'armée. En l'an 670 (1271-2), quand Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack fit la rencontre des Abd-el-Ouad à Isly, dans l'Angad, et livra la bataille dans laquelle Fares, fils de Yaghmoracen, perdit la vie[2] Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï se mit en marche afin d'opérer sa jonction avec le sultan mérinide ; et, en passant par El-Bat'ha, qui était alors une des places fortes du royaume de Tlemcen, il la détruisit de fond en comble. Yacoub, qui se trouvait alors sous les murs de Tlemcen et qui était entouré de toute la pompe d'un souverain, lui fit l'accueil le plus honorable. Ils

---

[1] Voy. t. II, p. 366, note 2.

[2] Supprimez le mot *ila* dans le texte arabe.

assiégèrent la ville pendant quelques jours ; et, voyant qu'elle continuait à résister, ils prirent le parti de s'éloigner. Le sultan mérinide autorisa son allié d'emmener les troupes toudjinides ; et, pour les garantir contre Yaghmoracen, il promit de maintenir le blocus de Tlemcen jusqu'à ce qu'elles fussent rentrées dans leur pays. Quand elles allaient partir, il les combla de dons et leur distribua cent chevaux de race richement caparaçonnés, un millier de chamelles laitières, une quantité de robes magnifiques, de tapis, de pavillons, de tentes et de bêtes de somme.

Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, étant de retour dans son pays, le Ouancherîch, harassa les états de Yaghmoracen par des incursions souvent renouvellées ; et, tant que durèrent ces hostilités, il envoyait à Yacoub-Ibn-el-Hack de fréquents témoignages d'amitié, de beaux chevaux et les produits les plus recherchés du pays. Le sultan mérinide porta si haut son estime pour le chef toudjinide, qu'ayant négocié un traité de paix avec Yaghmoracen, il déclara que la moindre démonstration hostile faite par les Beni-Abd-el-Ouad contre son allié serait regardée comme une déclaration de guerre contre lui-même.

Ce fut à cause des Toudjinides que Yacoub entreprit son expédition de l'an 680 (1281-2). Comme Yaghmoracen hésitait d'admettre aucune stipulation en leur faveur, il marcha contre lui, le battit à Kharzouza et le contraignit à s'enfermer dans Tlemcen. Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï vint le joindre à El-Caçabat et l'aida à ravager les environs de la capitale abd-el-ouadite ; puis, ayant obtenu la permission de s'en retourner dans le Ouancherîch, il effectua sa retraite sans obstacle, grâce au soin que le sultan avait mis à tenir la ville étroitement bloquée. Ils ne cessèrent de se conduire de la même manière jusqu'à la mort de Yaghmoracen, lequel finit ses jours à Chedîouïa, dans le pays des Maghraoua.

La supériorité que les Beni-Merîn s'étaient acquise dans leurs conflits avec les Beni-Abd-el-Ouad permit à Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï de bien asseoir son autorité et de soumettre les localités occupées par les Sanhadja dans les montagnes de Médéa. Il chassa les Thâleba de la montagne de Tîteri après avoir

fait mourir leurs chefs dans un guet-apens, et les envoya dans les plaines de Metîdja. Il s'empara aussi de Médéa *(El-Medïa)*, forteresse ainsi nommée parce que ses habitants s'appelaient *les Lémédïa.* Ce peuple était de race sanhadjienne ; leur ville eut pour fondateur Bologguîn-Ibn-Zîri. L'émir toudjinide en ayant pris possession, ainsi que des environs, y installa les Aulad-Azîz-Ibn-Yacoub, tribu qui faisait partie des Hachem sous ses ordres, et leur en confia le commandement.

Ses neveux, les Beni-Saleh, qui s'étaient réfugiés chez les Sanhadja après l'assassinat de leur grand-père[1] Youçof, passèrent alors en Ifrîkïa où ils furent très-bien accueillis par le gouvernement hafside. Le khalife leur concéda des terres aux environs de Constantine et s'en fit ainsi des partisans très-dévoués en cas de guerre. Les membres de cette famille qui s'y distinguèrent le plus étaient Omar-Ibn-Saleh, ses fils Saleh et Yahya et son petit-fils Yahya-Ibn-Saleh. Leurs descendants habitent encore la province de Constantine et sont employés au service du gouvernement hafside, soit comme militaires, soit comme administrateurs.

Le chef des Aulad-Azîz auquel fut confié le commandement de Médéa, se nommait Hacen-Ibn-Yacoub. Il eut pour successeurs ses fils Youçof et Ali. Cette tribu s'établit alors dans une localité située entre la ville de Médéa et leur ancien lieu de séjour, Mahnoun.

Les Beni-Idlelten qui s'emparèrent des châteaux d'El-Djâbat et de Taoughzout, appartenaient aussi à la tribu des Toudjîn. Leur chef, Selama-Ibn-Ali, s'établit dans Taoughzout et reconnut l'autorité de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, dont le pouvoir s'étendait ainsi sur les plaines du Maghreb central, depuis le territoire des Beni-Rached jusqu'à Médéa, dans le pays des Sanhadja; et, au Midi, depuis les montagnes et la plaine du Seressou jusqu'au Zab. Tous les hivers, Mohammed allait camper à Ed-Doucen ou à Maggara, ou bien à El-Mecîla.

---

[1] Voy. ci-devant, p. 9. A la place de *mactel abihi*, dans le texte arabe, il faut lire *mactel abihim*, ou bien *mactel akhihi.*

Après la mort de Yaghmoracen, la guerre éclata entre son fils Othman et le chef des Toudjîn. En l'an 682 (1283-4), Othman bloqua son adversaire dans le Ouancherîch et porta le ravage par toute cette montagne avant de rentrer à Tlemcen.

En l'an 684 (1285-6), eut lieu la mort de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï et l'avènement de son fils, Séïd-en-Nas. Environ une année plus tard, le nouveau chef fut assassiné par son frère, Mouça. Celui-ci gouverna les Toudjîn pendant deux ans. Ayant remarqué que les habitants de Merat étaient les plus intraitables et les plus perfides de tous ses sujets, il crut pouvoir se délivrer d'un grand embarras en exterminant leurs chefs. Cette résolution prise, il se rendit au milieu d'eux, mais il y trouva une réception à laquelle il ne s'attendait guères. Les habitants, avertis de son intention, coururent aux armes et se battirent avec le courage du désespoir ; puis, l'ayant criblé de blessures, ils le poursuivirent jusqu'au précipice qui borde leur forteresse et le forcèrent à se jeter dans l'abime. Après la mort de Mouça-Ibn-Mohammed, son neveu, Omar-Ibn-Ismaîl-Ibn-Mohammed, gouverna pendant quatre ans et fut assassiné par ses cousins, les fils de Zîan-Ibn-Mohammed. Ibrahîm-Ibn-Zîan, l'aîné de ces frères, régit ensuite la tribu avec une telle habileté qu'on l'a regardé comme le plus capable de tous les successeurs de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï.

Pendant ces changements, les Beni-Abd-el-Ouad avaient acquis la supériorité sur les Toudjîn. Aussitôt après la mort de Mohammed, fils d'Abd-el-Caouï, le souverain de Tlemcen, Othman-Ibn-Yaghmoracen, fit peser sur eux le poids de sa puissance. En l'an 686 (1287), il les bloqua dans le Ouancherîch, dévasta leur pays et en transporta tous les grains dans ses magasins, à Mazouna, ville qu'il venait d'enlever aux Maghraoua. Ayant ensuite mis le siége devant Taferknît, il se fit remettre [1] cette place par le commandant, Ghaleb l'eunuque, affranchi de Séïd-en-Nas-Ibn-Mohammed. Rentré alors à Tlemcen, il en sortit de nouveau pour assiéger Taoughzout ; et, après s'être

[1] Lisez *melekeha* dans le texte arabe.

présenté devant cette forteresse à plusieurs reprises, il en reçut la soumission des chefs, les Aulad-Selama, qui, jusqu'alors, étaient demeurés fidèles à la famille de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï. Pour les attacher à son parti, il leur concéda les impôts des Beni-Idlelten ; et, suivant son habitude, il travailla à semer la discorde parmi les tribus toudjinides. Leur chef, Ibrahîm-Ibn-Zîan, contre lequel il était parvenu à diriger leur mécontentement, avait à peine achevé le septième mois de son commandement quand il fut assassiné à El-Bat'ha où il venait de faire une expédition. Il mourut de la main de Zeghdan-Ibn-Aadjemi, cheikh des Beni-Madoun.

Les Beni-Tîgherîn proclamèrent alors l'autorité de Mouça-Ibn-Zerara, petit-fils de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï ; mais ils ne purent faire agréer ce choix aux autres Toudjinides. Le nouveau chef ne resta pas au pouvoir une année entière. Othman-Ibn-Yaghmoracen profita de ces dissensions pour gagner successivement un grand nombre de leurs tribus ; puis, il alla s'emparer du Ouancherîch. Mouça-Ibn-Zerara voulut se réfugier aux environs de Médéa, mais il mourut avant d'y arriver. En l'an 688 (1289), Othman se rendit maître de cette ville avec le concours des Lémédïa sanhadjiens qu'il avait amenés à trahir les Aulad-Azîz. Sept mois plus tard, ceux-ci rentrèrent en possession de Médéa avec l'aide des Sanhadjiens qui les avaient trompés ; et, pour détourner la colère d'Othman, ils s'empressèrent de lui envoyer l'assurance de leur soumission et la promesse de lui fournir le même subside qu'ils avaient eu l'habitude de payer à Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï et à ses successeurs. Le prince abd-el-ouadite était parvenu à réduire sous sa domination tout le pays des Toudjînides quand il se vit tout-à-coup exposé aux attaques des Beni-Merîn et de leur sultan Youçof-Ibn-Yacoub.

Un descendant de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, nommé Abou-Bekr-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Mohammed, prit alors le commandement des Toudjîn ; et, pendant deux ans, il gouverna ce peuple avec une tyrannie qui les glaça d'effroi. Aussitôt qu'il fut mort, les Beni-Tîgherîn proclamèrent son frère, Atïa-t-el-Asamm,

mais les Aulad-Azîz et les autres tribus toudjinides repoussèrent cette nomination, prirent pour chef Youçof-Ibn-Zîan-Ibn-Mohammed et bloquèrent Atïa et les Beni-Tîgherîn dans le Ouancherîch pendant plus d'un an.

Yahya-Ibn-Atïa, chef des Beni-Tîgherîn et la même personne qui avait porté cette tribu à proclamer Atïa-t-el-Asamm, se fatigua enfin d'être assiégé de cette manière ; sachant de quelle puissance les Beni-Merîn pouvaient maintenant disposer, il se rendit auprès de Youçof-Ibn-Yacoub qui faisait alors le siége de Tlemcen, et le pria avec instance de prendre possession du Ouancherîch. Le sultan mérinide y donna son consentement et plaça un corps de troupes, d'abord sous les ordres de son frère Abou-Serhan, puis, sous les ordres d'Abou-Yahya, un autre de ses frères, et autorisa le chef tigherinide d'emmener ce secours. En l'an 701 (1031-2), Abou-Yahya se mit en marche et, après avoir envahi les provinces orientales [du Maghreb central], il retourna sur ses pas, pénétra dans le Ouancherîch et en détruisit les places fortes avant de ramener son armée. Dans une seconde expédition, il chassa les Toudjîn de leur pays, accepta la soumission des habitants de Taferknît; et, s'étant porté, de là, sur Médéa, ville qu'il reçut à composition et dans laquelle il construisit la citadelle qu'on y voit encore, il alla rejoindre son frère, le sultan. Aussitôt qu'il fut parti, les gens de Taferknît répudièrent la domination mérinide.

Les descendants d'Abd-el-Caouï se décidèrent alors à se rendre auprès de Youçof-Ibn-Yacoub et à lui offrir l'hommage de leur obéissance. En les congédiant, ce prince leur accorda des fiefs et désigna Ali-Ibn-en-Nacer-Ibn-Abd-el-Caouï comme gouverneur des Toudjîn. Celui-ci se laissa enlever l'autorité par Yahya-Ibn-Atïa, chef que Youçof lui avait assigné comme vizir. Après la mort de l'usurpateur, qui était parvenu à se maintenir au pouvoir, le sultan Youçof nomma Mohammed, fils d'Atïa-t-el-Asamm, au commandement de la tribu. Pendant quelque temps, Mohammed servit les Mérinides avec dévouement ; mais, en l'an 706 (1306-7), peu de temps avant l'assassinat de leur souverain, il poussa sa tribu dans la révolte.

Après la mort de Youçof-Ibn-Yaçoub, l'administration mérinide abandonna aux petits-fils de Yaghmoracen toutes les villes du Maghreb dont elle s'était emparée. Les Abd-el-Ouad éloignèrent alors de ce pays les divers chefs qui y avaient exercé des commandements et forcèrent les descendants d'Abd-el-Caouï à passer dans le royaume des Hafsides. Les réfugiés furent accueillis avec une grande considération à la cour de Tunis; et un de cette bande, le nommé El-Abbas-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, jouit, pendant toute sa vie, de la haute faveur des souverains hafsides. Ses descendants continuèrent toujours à servir dans l'armée du sultan de Tunis. Après l'éloignement de ces notables, Yahya-Ibn-Atïa, petit-fils de Youçof-Ibn-el-Mansour et chef des Beni-Tîgherîn, se rendit maître du Ouancherîch. On prétend que la famille de ce chef fut simplement agrégée à la tribu de Tîgherîn et qu'El-Mansour, dont le vrai nom était Ahmed-Ibn-Mohammed, descendait de Yala-Ibn-Mohammed, le sultan ifrenide. Yahya ne gouverna que peu de temps. Après sa mort, le commandement passa à son frère Othman-Ibn-Atïa qui, en mourant, transmit le pouvoir à son fils, Omar-Ibn-Othman. Pendant que ce chef et son peuple dominaient sur le Ouancherîch, les Aulad-Azîz, commandés par Youçof et Ali, tous les deux fils[1] de Hassan-Ibn-Yacoub, se tenaient dans la ville et dans les environs de Médéa. Les deux tribus reconnaissaient également la souveraineté du sultan abd-el-ouadite, Abou-Hammou, lequel avait dompté par les armes leur esprit d'indépendance et enlevé aux descendants d'Abd-el-Caouï le droit de commander.

Quand Mohammed-Ibn-Youçof, petit-fils de Yaghmoracen, se révolta contre son cousin Abou-Hammou I et se rendit chez les Aulad-Azîz, il reçut des chefs de cette tribu le serment de fidélité et obtint, par leur entremise, l'appui d'Omar-Ibn-Othman, chef des Beni-Tîgherîn et seigneur du Ouancherîch. Cet exemple entraîna l'adhésion des Achar, des Mengoucha et des Beni-

---

[1] Dans le texte arabe, il faut remplacer *Ibn* par *ibnai*.

Irnaten. Toutes ces tribus marchèrent avec le prétendant contre Abou-Hammou, qui était alors campé sur le Nehel[1], et mirent les Abd-el-Ouadites en pleine déroute. Pour la suite de ces événements et de la guerre que ces peuples firent au sultan, on peut revoir l'histoire des Beni-Abd-el-Ouad[2].

Abou-Tachefîn, fils et successeur d'Abou-Hammou, entreprit une expédition contre les insurgés, et Omar-Ibn-Othman, jaloux de la faveur que Mohammed-Ibn-Youçof témoignait aux Aulad-Azîz, fit secrètement avertir ce prince qu'il passerait aux Abd-el-Ouadites. Effectivement, quand ceux-ci eurent pris position au pied de la montagne et que Mohammed-Ibn-Youçof se fut enfermé dans Toukal, le chef des Tîgherîn alla trouver le sultan et le conduisit, par une voie secrète, dans l'intérieur de la forteresse. Mohammed, abandonné par tous ses alliés, fut amené prisonnier devant Abou-Tachefîn et tué à coups de lance sous les yeux de ce monarque. Ceci eut lieu l'an 719 (1319). La tête du perturbateur fut envoyée à Tlemcen et son corps fut attaché à un poteau que l'on planta au milieu de Toukal.

Omar-Ibn-Othman devint alors seigneur du Ouancherîch et resta toujours fidèle à Abou-Tachefîn. Il mourut à Tlemcen en repoussant une des attaques que les Mérinides, sous les ordres du sultan Abou-'l-Hacen, dirigèrent contre cette ville.

Lors de la conquête du Maghreb central par les Beni-Merîn, le sultan Abou-'l-Hacen donna le gouvernement du Ouancherîch à Nasr, fils d'Ibn-Omar. Celui-ci se montra bon administrateur et sincèrement dévoué aux Mérinides ; consacrant tous ses soins à développer la prospérité de sa province et à en augmenter les revenus.

Après le revers qu'essuya Abou-'l-Hacen auprès de Cairouan, les princes zenatiens conçurent l'espoir de rétablir les royaumes fondés par leurs ancêtres, et Adi-Ibn-Youçof, petit-fils de Zîan-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, s'empara des environs de

---

[1] Variante : *Tehel.*

[2] Voy. t. III, p. 395.

Médéa. Ses prétentions répondirent si bien aux désirs d'un peuple déjà mûr pour la révolte, que les Aulad-Azîz et leurs voisins, les Beni-Irnìan, se réunirent autour de son drapeau et marchèrent vers le Ouancherîch. Ils voulurent surtout châtier les Hachem qui les avaient remplacés dans le commandement de cette montagne et qui avaient aidé le sultan de Tlemcen à ruiner leur puissance. Nasr-Ibn-Omar-Ibn-Othman, chef des Hachem, proclama aussitôt l'autorité de Masoud-Ben-Bou-Zeid, petit-fils de Khaled-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, qui s'était enfui du camp de son parent Ali-Ibn-Youçof, dont les partisans avaient voulu le tuer. Les Hachem soutinrent alors une guerre contre Adi-Ibn-Youçof et finirent par le repousser.

Quand Abou-'l-Hacen débarqua à Alger après avoir quitté Tunis, Adi se joignit à lui ; mais son rival, Masoud, garda la neutralité et, lors de la reprise de Tlemcen par les Abd-el-Ouad, sous les ordres du sultan Abou-Saîd-Othman-Ibn-Abd-er-Rahman, il reçut de celui-ci le commandement du Ouancherîch et le titre de roi. Vaincu, plus tard, par Abou-Einan, Masoud chercha un asile chez les Zouaoua ; mais il dut enfin faire sa soumission au sultan mérinide et prendre avec lui la route de Fez. Par la chute de la famille de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, fut achevée la ruine de l'empire que ces princes avaient fondé.

Pendant le règne d'Abou-Einan, Nasr, fils d'[Omar-Ibn-] Othman, gouverna le Ouancherîch au nom de ce sultan, et il resta au service des Mérinides jusqu'à ce qu'Abou-Hammou II l'eut obligé à reconnaître l'autorité de l'empire abd-el-ouadite. Entre les années 770 (1368) et 780, les Beni-Abd-el-Ouad recommencèrent à faire la guerre aux Arabes qui avaient embrassé le parti d'Abou-Zîan, fils du sultan Abou-Saîd et cousin d'Abou-Hammou. Nasr-Ibn-Omar se rangea du côté du prétendant, et, quelque temps après, il perdit la vie dans un combat. Son frère et successeur, Youçof-Ibn-Omar, a suivi la même ligne de conduite ; et, aujourd'hui, en l'an 783 (1381-2), il gouverne encore le Ouancherîch, se montrant tantôt soumis, tantôt hostile, au sultan Abou-Hammou.

HISTOIRE DES BENI-SELAMA, SEIGNEURS DE LA FORTERESSE DE TAOUGHZOUT ET CHEFS DES BENI-IDLELTEN.

Les Beni-Idlelten, tribu nombreuse et puissante, tenaient le premier rang parmi les familles toudjinides. Leur droit à cet honneur fut si bien établi que les Beni-Abd-el-Caouï ne pensèrent jamais à le méconnaître. Quand les Toudjinides envahirent le Tell après la ruine des Iloumi et des Ouémannou, deux de leurs grandes fractions, les Cadi et les Madoun, s'établirent dans le territoire de Mindas. Les Idlelten y arrivèrent sur leurs traces et occupèrent El-Djâbat et Taoughzout. A cette époque, ils eurent pour chef Nasr-Ibn-Soltan-Ibn-Eïça. Après la mort de Nasr, son fils Menad exerça le commandement et le transmit à son frère, Ali-Ibn-Nasr. Ibrahîm, fils d'Ali, succéda au pouvoir et eut pour successeur, en mourant, son frère Selama-Ibn-Ali. Celui-ci revêtit l'autorité à l'époque où la famille d'Abd-el-Caouï avait consolidé la sienne. Il établit, en même temps, la puissance de sa tribu par la construction de Taoughzout. Cette forteresse, appelée aussi *le château des fils de Selama*, n'était d'abord qu'un simple hermitage *(ribat)* occupé par quelques Arabes soueidiens qui avaient renoncé au monde.

Les descendants de Selama se représentent comme membres adoptifs de la tribu des Toudjîn et comme appartenant en réalité à la tribu arabe des Beni-Soleim-Ibn-Mansour[1]. Leur ancêtre, disent-ils, se nommait Eïça-Ibn-Soltan[2] et avait quitté son peuple pour éviter les conséquences d'un meurtre qu'il avait commis. Le cheikh des Beni-Idlelten l'accueillit comme un frère ; et après la mort de son hôte, il en éleva les enfants. Ce fut là une des circonstances qui assurèrent à Selama et à sa postérité le commandement des Idlelten.

Après la mort de Selama-Ibn-Ali, l'autorité passa à son fils

---

[1] Voy. t. I, p. 28 et suiv.

[2] Il faut remplacer le mot *aou* par *bin* dans le texte arabe.

Yaghmoracen. Ceci eut lieu vers l'époque où les Toudjîn, ayant perdu leur grand sultan, Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, commencèrent à fléchir devant la puissance des Abd-el-Ouad. Othman-Ibn-Yaghmoracen[, le sultan abd-el-ouadite,] fit alors plusieurs expéditions contre les Toudjîn ; et, dans une de ses courses dévastatrices, il se présenta devant le château des Selama. Yaghmoracen-Ibn-Selama y fit une vigoureuse résistance ; et le souverain mérinide, Youçof-Ibn-Yacoub, profita de l'éloignement du prince abd-el-ouadite pour mener une armée contre Tlemcen. Othman leva aussitôt le siége de la forteresse et se hâta de rentrer dans sa capitale avant l'arrivée de l'ennemi. Yaghmoracen sortit à la poursuite des Abd-el-Ouadites dont il voulait harceler l'arrière-garde, mais, arrivé à Telîouan, il fut attaqué à son tour et perdit la vie.

Mohammed-Ibn-Selama, frère et successeur de Yaghmoracen, abandonna le parti des Beni-Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï pour celui d'Othman-Ibn-Yaghmoracen, auquel il promit de remettre l'impôt que les Beni-Idlelten avaient payé jusqu'alors à leurs anciens alliés. Sâd-Ibn-Selama passa en Maghreb ; et, plus tard, il servit dans l'armée qui, sous les ordres de Youçof-Ibn-Yacoub, assiégea si longtemps la ville de Tlemcen. Ce monarque témoigna au transfuge sa haute satisfaction en le nommant chef des Beni-Idlelten et commandant du Casr-Ibn-Selama. Mohammed-Ibn-Selama, frère de Sâd, se jeta dans le Mont-Rached et y resta jusqu'à la mort du sultan Youçof.

Les Beni-Abd-el-Ouad rétablirent alors leur autorité dans le Maghreb central et soumirent à l'impôt les Beni-Toudjîn, qu'ils réduisirent ainsi au rang des peuples tributaires. Abou-Tachefîn, successeur d'Abou-Hammou, voulant se venger de Sâd, le remplaça par Mohammed-Ibn-Selama qu'il fit venir du Mont-Rached. Sâd, qui passa encore dans le Maghreb, rentra plus tard dans le pays des Abd-el-Ouad, avec l'armée du sultan Abou-'l-Hacen, et obtint le commandement des Beni-Idlelten pendant que son frère, Mohammed, se tenait enfermé dans Tlemcen avec Abou-Tachefîn. Mohammed mourut dans un des combats qui se livrèrent pour la défense de cette place forte. Après la chute de

l'empire abd-el-ouadite, Sâd fit le pèlerinage de la Mecque avec l'autorisation du sultan mérinide, et, au moment où il rentrait dans son pays, il rendit le dernier soupir. En mourant, il recommanda ses enfants aux bontés d'Abou-'l-Hacen et pria Arîf-Ibn-Yahya, émir des Soueid et ami du sultan, de se charger du message et de parler en leur faveur. Il en résulta la nomination de son fils, Soleiman, au commandement des Beni-Idlelten et du château des Beni-Selama.

Après le revers qui brisa la puissance d'Abou-'l-Hacen, les émirs Abou-Saîd et Abou-Thabet, fils d'Abd-er-Rahman, relevèrent l'empire de leur aïeul Yaghmoracen[Ibn-Zîan]; et, dès lors, Soleiman se montra tantôt leur ami, tantôt leur adversaire. Les Arabes Soueid étaient voisins et alliés des [Idlelten] dont le territoire s'étendait immédiatement au Nord de celui qu'ils occupaient eux-mêmes; mais, à cette occasion, leur cheikh, Ouenzemmar-Ibn-Arîf, conçut l'espoir de conquérir le territoire des Beni-Idlelten. Soleiman lui opposa une vive résistance et finit par le repousser. Abou-Einan soumit alors le Maghreb central; et, pour récompenser Ouenzemmar de s'être attaché au parti des Mérinides, à l'exemple de son père[1] Arîf, il lui concéda le château des Beni-Selama, le territoire qui en dépend et les impôts que les Beni-Idlelten devaient fournir à l'empire. Soleiman-Ibn-Sâd obtint, vers la même époque, un haut commandement dans l'armée du sultan.

Après la mort d'Abou-Einan, Abou-Hammou II releva l'empire abd-el-ouadite et rétablit Soleiman dans le commandement des Beni-Idlelten et de leur château. Se voyant ensuite déborder par les Arabes, il soupçonna naturellement la fidélité de Soleiman. Celui-ci en fut averti et se réfugia chez les fils d'Arîf; puis, étant rentré dans le devoir, il fut arrêté et mis à mort par l'ordre du même sultan.

Ne pouvant plus résister aux Arabes, qui lui avaient enlevé presque tout le Maghreb central, Abou-Hammou tâcha de se

---

[1] Dans le texte arabe, lisez *abîhi* à la place d'*ibnihi*.

concilier les fils d'Arîf, et, dans ce but, il leur céda le château des Selama et le commandement des Beni-Idlelten. Ensuite, il leur donna comme sujets les Beni-Madoun ; puis, il leur remit le territoire de Mindas. De cette manière, les Toudjinides devinrent serfs des Soueid et durent se soumettre aux corvées et impôts. Les Beni-Tîgherîn, habitants du Ouancherîch, furent les seuls qui évitèrent cette dégradation. Ils ont maintenant pour chef Youçof-Ibn-Omar, le même dont nous avons déjà fait mention. Abou-Hammou enrôla dans son armée les membres de la famille Selama ; et, au lieu de solde, il leur concéda El-Caçabat, localité voisine de Tlemcen. Telle est aujourd'hui la position de cette tribu.

HISTOIRE DES BENI-IRNATEN, AUTRE BRANCHE DE LA TRIBU DES TOUDJÎN.

Parmi les tribus toudjinides, les Beni-Irnaten se distinguèrent par leur nombre, leur bravoure et leur grande renommée. Quand les autres branches de la grande famille toudjinide vinrent s'établir dans le Tell du Maghreb central, les Irnaten restèrent dans leur ancien territoire, au Midi [du Tell], entre Mahnoun, Ouzîna et Yaoud [1]; et, ils parcoururent les deux bords du Ouacel, branche supérieure du Chelif. Ils prenaient leur chef dans la famille de Youçof-Ben-Bou-Noual, et, à cette époque, ils obéissaient à Mohîb, fils de Nasr, fils d'Ali, fils de Temîm, fils de Youçof.

Les deux grands émirs toudjînides, Abd-el-Caouï et son fils Mohammed, montraient toujours une grande prédilection pour cette tribu, à cause de la haute considération dont elle jouissait et de la valeur dont elle avait fourni bien des preuves. Mohammed la plaça sous les ordres des Hachem, Aulad-Azîz, de sorte que

---

[1] Un des manuscrits du texte arabe, ainsi que le texte imprimé, portent ici *Yaoudoun*.

pendant son règne et celui de ses fils, elle eut pour chef Obbou-Ibn-Hacen-Ibn-Azîz. Mohîb, fils de Nasr, épousa une fille d'Abd-el-Caouï et eut d'elle un fils qu'il nomma Nasr. L'avantage d'avoir Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï pour oncle maternel se manifesta par l'élévation de Nasr au commandement des Irnaten. Ali, fils et successeur de celui-ci, eut un fils nommé Nasr, un second nommé Anter et plusieurs autres que l'on désigna par l'appellation des *Enfants de Tacerghînt,* car tel était le nom de leur mère. Nasr, fils d'Ali, succéda à son père et gouverna très-longtemps. Pendant son administration, les Abd-el-Ouad profitèrent de la mésintelligence qui régnait entre les descendants d'Abd-el-Caouï pour leur enlever toute espèce d'autorité. Les princes des peuples zenatiens [tels que les Beni-Merîn et les Beni-Abd-el-Ouad] montrèrent à Nasr de grands égards et contribuèrent ainsi à l'influence qu'il s'était déjà acquise et qu'il transmit à ses descendants. Il laisse treize fils, dit-on, les uns vaillants guerriers, les autres, jeunes gens de grande espérance[1]. Omar, le plus distingué de ces frères, fut mis à mort dans la ville de Merat par le sultan Abou-'l-Hacen, auquel on l'avait dépeint comme un traître qui voulait l'assassiner. Ce fut en vain qu'il avait cherché son salut dans la fuite ; il ne put échapper aux gens qui s'étaient mis à sa poursuite. Mendîl, un autre de ces frères, fut tué par les Beni-Tigherîn à l'époque où ils prirent pour chef Ali-Ibn-en-Nacer. Obbou, fils de Hacen-Ibn-Azîz, mourut avec lui. Einan, le troisième frère, perdit la vie au siége de Tlemcen, sous le règne d'Abou-Tachefîn. On remarqua encore parmi ces frères, Masoud, Mohîb, Sâd, Dawoud, Mouça, Yacoub, El-Abbas et Youçof.

Anter, frère de Nasr-Ibn-Ali, eut plusieurs fils, dont l'un, nommé Abou-'l-Fotouh, fut père d'Eïça-Ibn-Abi-Fotouh, lequel devint, plus tard, chef de la famille. Une belle esclave appartenant à cette maison, tomba au pouvoir d'Othman-Ibn-Yaghmo-

---

[1] C'est par conjecture seulement que nous rendons ici le sens d'un mot arabe dont la véritable orthographe est incertaine.

racen et donna le jour à un enfant dont le père, disait-elle, était son ancien maître, Abou-'l-Fotouh. Cet enfant reçut le nom de Moarref et fut élevé dans le palais du souverain abd-el-ouadite.

Devenu grand, il servit Abou-Hammou en qualité de vizir et remplit les mêmes fonctions auprès du fils et successeur de ce sultan. Parvenu à exercer une influence extraordinaire dans l'administration de l'empire, il reçut du peuple le surnom d'El-Kebîr (*le grand*). Lors de son vizirat, sous le règne d'Abou-Hammou I, il accueillit chez lui son frère Eïça qui avait quitté la tribu dans un moment de colère ; et, par ses démarches, il lui procura le commandement des Beni-Rached, la jouissance de l'impôt fourni par le territoire de ce peuple et l'autorisation d'établir sa résidence dans la ville de Saîda. Eïça laissa quatre fils, Abou-Bekr, Obbou, Taher et Ouenzemmar. Le sultan mérinide, Abou-'l-Hacen, ayant subjugué les Beni-Abd-el-Ouad, confia à ces frères successivement le commandement des Beni-Irnaten.

On ne dit pas que les enfants de Tacerguînt aient exercé quelque autorité dans leur tribu ; l'on rapporte seulement qu'une de leurs esclaves tomba au pouvoir de la famille d'Abou-Tachefîn et y donna le jour à un fils. Cet enfant reçut le nom d'Atïa, fils de Mouça ; et, dans le palais où il fut élevé, il porta le surnom du *petit-fils de Tacerghînt*. Il déploya les plus belles qualités dans le service des Abd-el-Ouadites ; et parvenu, sous leur patronage, aux plus hauts emplois, il gouverne maintenant la région du Chelîf au nom d'Abou-Hammou II.

Les Arabes dominent actuellement sur tout le territoire des Irnaten, auxquels ils ont enlevé Yaoud et Mahnoun. On trouve cependant toujours quelques restes de cette tribu dans la montagne près d'Ouzîna [1]. Gouvernés par un descendant de Nasr-Ibn-Ali, ils paient l'impôt au sultan et un tribut aux Arabes.

---

[1] C'est à tort que, dans le texte arabe, on a imprimé *Ourîna*.

GÉNÉALOGIE DES BENI-MERÎN, PEUPLE QUI GOUVERNA LE MAGHREB ET L'ESPAGNE.

Nous avons mentionné que les Beni-Merîn forment une des branches de la grande tribu de Ouacîn, peuple dont nous avons rattaché la généalogie à celle des Zenata [de la seconde race][1]. Merîn, avons-nous dit[2], était fils d'Ourtadjen, fils de Makhoukh, fils d'Oudjedîdj[3], fils de Faten, fils de Yedder, fils de Yakhfot, fils d'Abd-Allah, fils d'Ourtnîd, fils d'El-Magguer[4], fils d'Ibrahîm, fils de Sahhîk[5], fils d'Ouacîn. Nous avons dit aussi[6] que les Beni-Merîn étaient frères des Iloumi et des Medîouna, fait qui, du reste, se laisse deviner quand on sait que ces tribus, avant d'avoir fondé des royaumes, étaient voisines les unes des autres et habitaient le territoire qui est situé entre le Za et le Molouïa. Nous avons mentionné aussi que les Beni-Merîn se partagèrent les plaines et les déserts [du Maghreb] avec leurs frères, les Beni-Badîn-Ibn-Mohammed, et que ces deux peuples se firent la guerre pendant de longues années. La victoire se déclara d'abord pour les Beni-Badîn parce qu'ils avaient l'avantage du nombre. En effet, ils formaient cinq familles : les Beni-Abd-el-Ouad, les Toudjîn, les Mozab et les Beni-Zerdal, auxquelles on peut même ajouter leurs cousins, les Beni-Rached-Ibn-Mohammed. Ces derniers occupaient alors le Tell du Maghreb central, pendant que les autres se tenaient dans le Désert et que les Beni-Merîn avaient leurs lieux de parcours dans la région qui

---

[1] Voy. t. III, p. 301.

[2] Tome III, p. 302.

[3] Dans le texte arabe, la première lettre de ce nom a été omise par mégarde.

[4] Dans les manuscrits et le texte imprimé, on lit *El-Moëzz;* cette mauvaise leçon provient du déplacement d'un point.

[5] Variantes : *Zahhîk, Zeddjîk.*

[6] Tome III, p. 293.

s'étend depuis Fîguîg à Sidjilmessa et, de là, au Molouïa. Quelquefois aussi, les Beni-Merîn se dirigeaient, dans leurs courses nomades, jusqu'au Zab.

Les généalogistes de cette tribu rapportent qu'à une époque très-reculée, elle eut pour chef Mohammed-Ibn-Ourzîz[1]-Ibn-Fekous-Ibn-Koumat-Ibn-Merîn. Ce Mohammed, disent-ils, avait plusieurs frères, appelés les *fils de Tenaleft* du nom de leur mère. Les Beni-Oungacen-Ibn-Fekous étaient ses cousins. Il eut sept fils, dont deux, Hammama et Asker, naquirent de la même mère; les autres, nés de concubines, se nommaient Sengman, Segmîan, Soggom, Ouragh et Cazount[2]. On désignait ceux-ci par l'appellation de *Tîrîghîn*[3], mot qui, dans leur langue, signifie *bande*. Les mêmes généalogistes racontent qu'après la mort de Mohammed, Hammama, son fils aîné, prit le commandement de la tribu. Asker lui succéda et eut trois fils . Noggoum[4], Bou-Igni, surnommé El-Mokhaddeb *(qui se teint les cheveux)*, et Ali, surnommé Laôder[5]. El-Mokhaddeb devint chef de la tribu après la mort de son père, et il l'était encore quand les Almohades travaillaient à fonder leur empire. Abd-el-Moumen, qui assiégeait alors Tachefîn-Ibn-Ali dans Tlemcen, ordonna au cheikh Abou-Hafs de marcher contre les Zenata du Maghreb central. Les Beni-Badîn, les Iloumi, les Beni-Merîn et les Maghraoua rassemblèrent leurs forces pour repousser cette invasion, mais ils essuyèrent une défaite qui leur coûta la plupart de leurs guerriers. Les Iloumi et les Badîn firent alors leur sou-

---

[1] Variante : *Ourzîn*. Ailleurs, ce nom est écrit *Oursîs*, ce qui prouve que notre auteur a dû écrire ici *Ourzîz*.

[2] L'orthographe de ces noms est incertaine.

[3] Ce mot est écrit d'une manière différente dans chacun de nos manuscrits; et, malgré nos recherches, nous n'avons pas pu en reconnaître la véritable orthographe.

[4] Variante : *Togoum*.

[5] Ce surnom n'a aucun sens ni en arabe ni en berbère; il faut supposer qu'il a été mal écrit par l'auteur ou par ses copistes.

mission, mais les Beni-Merîn se jettèrent dans le Désert. Quant aux Beni-Abd-el-Ouad, ils s'étaient déjà attachés aux Almohades et les servaient avec zèle et dévouement.

Abd-el-Moumen, ayant ensuite fait la conquête d'Oran, s'empara des trésors que les souverains almoravides y avaient déposés et les expédia, avec le reste du butin, à Tînmelel[1], montagne qui avait été sa résidence et le berceau de sa puissance. Les Beni-Merîn apprirent cette nouvelle dans le coin du Zab où ils s'étaient réfugiés, et leur chef, El-Mokhaddeb-Ibn-Asker, prit la résolution de s'approprier toutes ces richesses. S'étant mis en route avec ses troupes, il poussa jusqu'au Telagh et enleva le convoi. Abd-el-Moumen réunit aussitôt ses alliés zenatiens à un corps d'Almohades et les expédia tous vers cette rivière afin de reprendre ses trésors. Les Beni-Abd-el-Ouad firent partie de la colonne et se distinguèrent par leur bravoure. On atteignit les Beni-Merîn dans la plaine de Messoun et on les obligea à prendre la fuite[2]. El-Mokhaddeb fut tué, et les tentes de sa tribu devinrent la proie des Abd-el-Ouad. Cette rencontre eut lieu en l'an 540 (1145-6).

Les vaincus s'enfuirent vers le Désert; et, arrivés dans leurs terres de parcours, ils prirent pour chef Abou-Bekr, fils de Hammama-Ibn-Mohammed et cousin d'El-Mokhaddeb. Après la mort d'Abou-Bekr, son fils Mahîou obtint le commandement. Il gouvernait encore les Beni-Merîn, qui lui obéissaient avec dévouement, quand El-Mansour[, le khalife almohade] appela cette tribu à la guerre sainte. Dans la journée d'El-Arka[3], ils montrèrent la plus grande bravoure, et leur chef, Mahîou, y reçut une blessure dont il mourut après son retour au désert du Zab, l'an 591 (1195). L'autorité passa à son fils, Abd-el-Hack, qui la transmit à ses descendants.

---

[1] *Tîn mellél* signifie *puits blanc*, en langue berbère. La position de cette localité est indiquée dans la table géographique du tome I.

[2] Voy. t. II, p. 180 et t. III, p. 328.

[3] Voy. t. II, p. 213.

ABD-EL-HACK PREND LE COMMANDEMENT DES BENI-MERÎN. — SON FILS ET SUCCESSEUR OTHMAN TRANSMET LE POUVOIR A SON FRÈRE MOHAMMED.

Mahîou, fils d'Abou-Bekr, laissa trois fils : Abd-el-Hack[-Abou-Melak], Oucenaf et Tahyaten. Le premier, qui en était l'aîné, prit le commandement des Beni-Merîn et travailla sans cesse à les rendre heureux. Il respecta leurs biens, corrigea leurs mœurs et, par une sage prévoyance, il parvint à leur assurer une prospérité durable.

En l'an 610 (1213-4), quand En-Nacer, le quatrième khalife des Almohades, mourut en Maghreb, après son expédition à El-Ocab, on proclama la souveraineté de son fils, Youçof-el-Mostancer. Ce jeune homme, à peine sorti de l'enfance, négligea le gouvernement de l'état pour s'abandonner aux folies de la jeunesse, oubliant tout-à-fait les règles de la prudence et le soin des affaires publiques. Les Almohades profitèrent de son caractère débonnaire et indulgent pour le traiter avec une familiarité qui touchait à l'insolence ; ils usurpèrent toute l'autorité, laissèrent, en même temps, dégarnir leurs frontières, dépérir leur armée ; et, par cette insouciance coupable, ils amenèrent la chute de l'empire.

A cette époque, les Beni-Merîn parcouraient en nomades le désert qui sépare Fîguîg du Molouïa et du Za. Lors de l'établissement de l'empire almohade, et même auparavant, ils avaient l'habitude de monter dans le Tell afin de visiter les localités qui s'étendent depuis Guercîf jusqu'à Outat. Ces voyages leur permirent de faire connaissance avec les débris de l'ancienne race zenatienne qui habitaient la région du Molouïa et de se lier d'amitié avec les Miknaça des montagnes de Tèza et les Beni-Irnîan, tribu maghraouienne qui occupait les bourgades d'Outat, dans le haut Molouïa. Tous les ans, pendant le printemps et l'été, ils parcouraient ces contrées ; ensuite, ils descendaient dans leurs quartiers d'hiver, emportant avec eux une provision de grains

pour la subsistance de leurs familles. Dans ces courses, ils eurent l'occasion de reconnaître la faiblesse de l'empire almohade ; et, profitant d'un moment favorable, ils quittèrent leur désert, traversèrent les défilés de la frontière et se répandirent dans le Tell. Cavaliers et fantassins, tous se précipitèrent sur le pays cultivé, saccageant les campagnes et couvrant les plaines de ruines. Les habitants, refoulés dans leurs montagnes et autres lieux de refuge, s'épuisaient en plaintes et en lamentations.

Le gouvernement d'El-Mostancer, poussé enfin à bout, résolut d'agir contre les envahisseurs et d'intercepter leur retraite. Abou-Ali-Ibn-Ouanoudîn reçut le commandement de l'armée almohade, rassembla les troupes qu'on avait levées dans la province de Maroc et marcha contre l'ennemi. Il prit la route de Fez afin d'obtenir la coopération du cîd Abou-Ibrahîm, fils de Youçof-Ibn-Abd-el-Moumen et gouverneur de cette ville. D'après les instructions du sultan, ils devaient marcher ensemble contre les Mérinides et les exterminer jusqu'au dernier. Ces nomades se trouvaient dans le Rîf et le pays de Botouïa quand ils apprirent cette nouvelle ; sur-le-champ, ils déposèrent leurs bagages dans le château de Tazouta et allèrent au-devant des Almohades. Les deux armées en vinrent aux mains près de la rivière Nokour, et la victoire demeura aux Mérinides. Les prisonniers almohades furent entièrement dépouillés par les vainqueurs, et ils rentrèrent à Tèza et à Fez, sans autre chose pour couvrir leur nudité que de feuilles d'une plante que l'on nomme *mecherla* [1] dans le Maghreb et qui avait poussé en grande abondance cette année-là. C'était dans la saison où les champs étaient couverts de céréales et d'herbes de toute espèce ; aussi l'année de cette bataille fut nommée l'*Année du Mecherla*.

---

[1] Variante : *Mechâla*. Les natifs du Rîf marocain que nous avons consultés au sujet de cette plante, ne la connaissent pas. On ne la trouve pas indiquée ni dans l'ouvrage d'Ibn-Beitar, ni dans celui d'Ibn-el-Aouwam. Peut-être est-ce une espèce d'acanthe ou bien le *senecis giganteus* de Desfontaines ; *Flora atlantica,* t. II, p. 273. — Le combat dont il est question ici eut lieu l'an 613 (1216-7).

A la suite de cette affaire, les Beni-Merîn marchèrent sur Tèza et remportèrent une nouvelle victoire sur les troupes qui en formaient la garnison. La mésintelligence se mit alors entre leurs chefs : la famille d'Asker-Ibn-Mohammed, indignée de voir ses cousins, les Beni-Hammama, exercer le commandement qui avait appartenu à Asker et à son fils, El-Mokhaddeb, commandement qu'elle avait eu le vain espoir de conserver, abandonnèrent leur émir Abd-el-Hack et passèrent aux Almohades.

Parmi les tribus auxquelles le gouvernement du Maghreb avait confié la garde du pays, on comptait les Rîah, peuple qui conservait encore la rudesse et la fierté de la vie nomade et qu'El-Mansour avait tiré de l'Ifrîkïa pour l'établir dans les provinces d'El-Hebet et d'Azghar. Les Beni-Asker se joignirent à eux et marchèrent, l'an 614 (1217-8), contre leurs frères, les Mérinides. Dans le combat acharné qui s'ensuivit, l'émir Abd-el-Hack et son fils aîné, Idrîs, perdirent la vie ; Hammama-Ibn-Islîten des Beni-Asker et l'émir Ibn-Mahîou-es-Soggomi déployèrent une valeur héroïque jusqu'à ce que les Mérinides, brûlant de venger la mort de leur chef, chargèrent avec tant d'impétuosité qu'ils mirent les Rîah en déroute après avoir tué les plus braves de leurs guerriers.

Ils choisirent alors pour chef Othman-Aderghal, second fils d'Abd-el-Hack. *Aderghal* est un sobriquet et signifie *borgne* dans leur jargon barbare [1]. Abd-el-Hack eut neuf fils et une fille nommée Ourtadlîm. Idrîs, Abd-Allah et Rahhou lui naquirent de Sot-en-Niça, femme de la tribu des Beni-Ali ; Othman et Mohammed avaient pour mère une femme des Beni-Oungacen nommée En-Nouar, fille de Tesalît ; la mère d'Abou-Bekr s'appelait Taghzount, fille d'Abou-Bekr-Ibn-Hafs de la famille de Tenaleft ; Zîan eut pour mère une femme des Beni-Ourtadjen ; Abou-Aïad était fils d'Omm-Feredj, des Beni-Ouellou, branche des Beni-Abd-el-Ouad, et Yacoub reçut le

[1] *Aderghal* signifie *aveugle* en berbère, langue qu'Ibn-Khaldoun désigne ici par le nom de *Retana (jargon)*. De nos jours, le mot *retana* est employé par les Arabes pour désigner toute espèce de dialecte berbère.

jour d'Omm-el-Yomn, fille de Mohalli le botouïen. Idrîs, l'aîné de tous, perdit la vie en même temps que son père.

Aussitôt après la mort d'Abd-el-Hack, Hammama-Ibn-Islîten et Lemîr[1]-Ibn-Mahîou réunirent les cheikhs de leurs familles respectives et proclamèrent son fils Othman chef des Beni-Merîn. Cette nomination faite, ils se mirent à la poursuite des Rîah et en tuèrent un grand nombre. Othman en frappa plusieurs de sa propre main et assouvit ainsi la soif de vengeance dont il brûlait depuis la mort de son père et de son frère. Les Rîah s'empressèrent d'implorer la paix et ils obtinrent cette grâce moyennant un tribut annuel. Dès ce moment, la puissance des Beni-Merîn devint formidable à l'empire almohade.

Dans toutes les parties du Maghreb, on vit alors éclater l'esprit de la révolte ; les peuples refusèrent d'acquitter les impôts ; des troupes de brigands infestèrent les grands chemins ; les émirs et les agents du gouvernement, depuis le sultan jusqu'aux moindres fonctionnaires, s'enfermèrent dans les villes ; tout le pays ouvert tomba au pouvoir des Mérinides, et les gens de la campagne restèrent sans protection. Les envahisseurs, trouvant le pays sans défenseurs, s'empressèrent d'en prendre possession ; et, sous la direction de leur émir Abou-Saîd-Othman, ils parcoururent les grandes routes et les sentiers du Maghreb en prélevant des contributions chez les habitants. Bientôt, la majorité de la population fit sa soumission ; les Chaouïa *(pasteurs)* nomades et les grandes tribus de Hoouara et de Zegaoua prêtèrent au chef mérinide le serment de fidélité. Leur exemple fut suivi par les Teçoul et les Miknaça ; les Botouïa et les Fichtala présentèrent ensuite leurs hommages au vainqueur ; puis, les Sedrata, les Behloula et les Medîouna le reconnurent pour maître. Othman leur imposa le *kharadj* en sus de l'impôt ordinaire et installa chez eux des percepteurs. Fez, Tèza, Miknaça *(Mequinez)*, Casr-Ketama et plusieurs autres villes consentirent à lui payer tribut annuel afin de se garantir contre des hostilités et d'avoir leurs communications libres.

---

[1] *Lemîr* est la forme berbère du mot arabe *el-Amîr*.

En l'an 620 (1223), Othman tourna ses armes contre les Zenata nomades et les mena si rudement qu'ils renoncèrent à leurs brigandages et firent leur soumission. Croyant ensuite que la mort de son père n'était pas suffisamment vengée, il attaqua les Rîah d'Azghar et d'El-Hebet avec un tel acharnement qu'il faillit les exterminer. En l'an 637 (1239-40), il poursuivait encore sa carrière victorieuse quand il fut assassiné par un esclave d'origine chrétienne.

Mohammed-Ibn-Abd-el-Hack suivit le système de son frère et prédécesseur, Othman ; travaillant à soumettre toutes les parties du Maghreb, il obligea les habitants des villes à lui payer tribut et força les nomades, les campagnards et les autres classes de la population à supporter le poids des impôts et des contributions.

L'émir Abou-Mohammed-Ibn-Ouanoudîn nommé par le khalife Er-Rechîd gouverneur de Miknaça[1] et chargé de faire la guerre aux Mérinides, se rendit à sa destination et accabla le peuple d'impôts. Les Mérinides se présentèrent alors devant Tidjedoughîn, place forte située dans la plaine de Miknaça, et invitèrent la garnison à sortir pour les combattre. Leur défi fut accepté et eut pour résultat un combat dans lequel les deux partis firent de grandes pertes. Mohammed-Ibn-Idrîs, petit-fils d'Abd-el-Hack, se mesura avec un officier de la milice chrétienne et le tua du premier coup. Lui-même reçut de son adversaire un coup de sabre sur la figure ; et, comme il en garda toujours la marque, on lui donna le sobriquet de Bou-Darba *(le balafré)*. Les Mérinides chargèrent ensuite sur les Almohades, les mirent en fuite et forcèrent Ibn-Ouanoudîn à rentrer dans Miknaça.

Pendant ces événements, l'empire fondé par Abd-el-Moumen tombait en décrépitude et pouvait à peine se défendre. Il laissa cependant paraître une lueur de son ancienne puissance, ainsi qu'une bougie jette un dernier éclat avant de s'éteindre. Voici ce

---

[1] Probablement *Mequinez*. L'autre Miknaça était près de Tèza.

qui se passa : Er-Rechîd mourut en 640 (1242), et son frère, Ali-es-Saïd, ayant été proclamé sultan, prit la résolution d'attaquer les Beni-Merîn et de leur ôter l'envie de s'établir en Maghreb. En l'an 642, il se mit en marche, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, dit-on, dans laquelle il avait fait entrer les troupes almohades, les contingents des tribus arabes, les contingents des Masmouda et la milice chrétienne. Les Beni-Merîn allèrent au-devant de lui et l'attaquèrent auprès de la rivière Yabach. Des deux côtés, l'on se battit avec un égal acharnement ; l'émir Mohammed-Ibn-Abd-el-Hack fut tué dans la mêlée par un officier de la milice chrétienne, et ses troupes, forcées de prendre la fuite, n'échappèrent aux coups des vainqueurs qu'à la faveur de la nuit. Elles se réfugièrent dans les montagnes de Ghîatha, aux environs de Tèza, et y restèrent plusieurs jours ; ensuite, elles se dirigèrent vers les régions du Désert, après avoir pris pour chef Abou-Yahya, fils d'Abd-el-Hack.

AVÈNEMENT DE L'ÉMIR ABOU-YAHYA-IBN-ABD-EL-HACK, FONDATEUR DE L'EMPIRE MÉRINIDE.

Abou-Yahya, fils d'Abd-el-Hack, fut nommé émir des Beni-Merîn l'an 642 (1244-5). Vivement préoccupé des intérêts de son peuple, il commença son règne par concéder à chaque grande famille mérinide une portion du territoire maghrebin, avec le droit d'en jouir à perpétuité et de s'approprier les impôts que payaient les tribus de cette localité. Ainsi favorisées, ces familles eurent des moyens suffisants pour équiper et monter tous leurs hommes de guerre et pour organiser leurs dépendants en corps de fantassins. De cette manière, le nombre des troupes mérinides fut considérablement augmenté.

La jalousie se mit alors parmi les tribus mérinides, et les Beni-Asker, qui étaient passé du côté des Almohades, entraînèrent ceux-ci dans une guerre contre Abou-Yahya et les Beni-Hammama. Sur l'invitation du gouvernement almohade, Yaghmora-

cen-Ibn-Zîan amena toutes ses forces à Fez et se plaça sous les ordres du général qui y commandait. De même que les Beni-Asker, il consentit à fournir des otages comme garants de sa fidélité et du zèle qu'il mettrait à combattre les partisans de l'émir Abou-Yahya. Le chef almohade se mit à la tête de l'armée combinée et passa dans la province de Garet, après avoir traversé le Ouergha ; mais, ayant vu que l'ennemi évitait sa rencontre, il reprit la route de Fez. Yaghmoracen, qui venait d'être averti que les Almohades tramaient sa perte, profita de cette occasion pour décamper avec ses troupes et celles des Beni-Asker. L'émir Abou-Yahya marcha au-devant d'eux jusqu'à la rivière Sebou, mais il n'osa pas engager le combat. Les Almohades, de leur côté, se mirent à la poursuite des transfuges ; puis, ils rebroussèrent chemin, parce que le bruit s'était répandu dans leurs rangs que le sultan Es-Saîd venait de mourir. Anter l'eunuque, client du khalife et général de ses armées, reçut alors l'ordre de partir avec une bande d'archers et un peleton de la milice chrétienne, afin de ramener les Abd-el-Ouad et les Beni-Asker par la voie de la persuasion ; mais ceux-ci s'emparèrent de lui et de son escorte, tuèrent les chrétiens et retinrent prisonniers les autres soldats, avec l'intention de les échanger contre les otages qu'ils avaient livrés aux Almohades. S'étant ainsi fait rendre leurs enfants, les Beni-Asker rentrèrent sous l'autorité de l'émir Abou-Yahya, pendant que Yaghmoracen continuait sa marche vers Tlemcen.

Les Beni-Merîn cherchèrent alors à consolider leur puissance et visèrent à la possession des grandes villes du Maghreb, après en avoir occupé les provinces. Conduits par Abou-Yahya, ils pénétrèrent dans la montagne de Zerhoun et sommèrent les habitants de Mequinez à reconnaître la souveraineté de l'émir Abou-Zékérïa, seigneur de l'Ifrîkïa. Il faut savoir qu'à cette époque, Abou-Yahya admettait la suprématie du khalife hafside. Ayant investi la ville de manière à lui couper les vivres, cet émir harassa les habitants par de fréquentes attaques et les contraignit ainsi à capituler. Ce fut par l'entremise de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, frère d'Abou-Yahya, qu'Abou-'l-Hacen-Ibn-Abi-

'l-Afïa, gouverneur de la place, fut amené à se rendre. Le cadi Abou-'l-Motarref-Ibn-Omeira dressa, au nom des habitants, l'acte par lequel ils offraient à l'émir Abou-Zékérïa l'assurance de leur dévouement. Pour récompenser les bons services de Yacoub, le sultan[, son frère,] lui concéda un tiers de l'impôt fourni par la ville conquise. Dès lors, Abou-Yahya ressentit les mouvements de l'ambition ; et, voyant sa tribu animée par l'esprit de la domination, il s'entoura des insignes de la royauté.

Consterné de la perte de Mequinez, le khalife Es-Saîd convoqua ses grands officiers et leur fit un discours dans lequel il exposa comment l'empire s'était avancé pas à pas vers sa ruine : « Le fils d'Abou-Hafs, leur dit-il, nous enleva l'Ifrîkïa ; Yaghmoracen-Ibn-Zîan et ses Beni-Abd-el-Ouad détachèrent ensuite de notre royaume la province du Maghreb central et la ville de Tlemcen ; ils y proclamèrent même la souveraineté du chef hafside et lui firent espérer qu'avec leur appui, il pourrait effectuer la conquête du Maroc. Ibn-Houd nous arracha [une parti de] l'Espagne pour y faire reconnaître la suprématie des Abbacides ; et, dans une autre partie du même pays, Ibn-el-Ahmer s'est posé comme partisan des Hafsides. Voici maintenant les Beni-Merîn qui ont soumis les campagnes du Maghreb et qui aspirent à posséder nos villes. Leur émir, Abou-Yahya, vient de prendre Mequinez, d'y établir l'autorité des Hafsides et de s'arroger les insignes de la royauté. Si nous souffrons davantage ces humiliations, si nous fermons les yeux sur des événements aussi graves, c'en est fait de notre empire et peut-être même de notre religion. » A ces paroles, les assistants poussèrent un cri de douleur, et, brûlant d'indignation, ils demandèrent à marcher contre l'ennemi.

Es-Saîd se hâta de rassembler les contingents arabes, les troupes almohades et les tribus masmoudiennes ; puis, en l'an 645 (1247-8), il se mit à leur tête et quitta Maroc. Son but était de reprendre Mequinez aux Beni-Merîn, d'enlever ensuite la ville de Tlemcen à Yahmoracen et de terminer sa campagne par la conquête de l'Ifrîkïa. Il était déjà parvenu à la rivière Beht, et il passait ses troupes en revue, quand Abou-Yahya pénétra dans

le camp sous un déguisement. A l'aspect d'une force aussi imposante, l'émir mérinide reconnut l'impossibilité d'y résister ; et, s'étant rendu à Tazouta, dans le Rîf, il envoya aux diverses fractions des Beni-Merîn l'ordre de venir le rejoindre.

Quand Es-Saîd parut sous les murs de Mequinez, les habitants se hâtèrent de lui offrir leur soumission et d'implorer une amnistie. Pour exciter sa commisération, ils envoyèrent au-devant de lui leurs enfants, portant chacun un *Coran* sur la tête ; à côté d'eux, marchèrent les femmes souillées de poussière, la figure découverte, les yeux baissés, et témoignant par leur air humble et soumis, de toute la profondeur de leur affliction. Le sultan accueillit cette députation avec bonté et fit grâce à tous les habitants. Il se dirigea ensuite vers Tèza, où il espérait atteindre les Mérinides; mais Abou-Yahya s'était empressé de les emmener vers le pays des Beni-Iznacen. Ce prompt mouvement du chef mérinide eut lieu à la suite d'une communication secrète par laquelle Mohîb, chef des Beni-Autas, l'avait averti que cette tribu complotait sa perte par haine et par jalousie. Arrivé à Aïn-es-Sefa, Abou-Yahya réfléchit sur sa position et vit la nécessité de faire la paix avec les Almohades. D'après ses ordres, les cheikhs mérinides partirent pour Tèza, afin de présenter à Es-Saîd la soumission de leur peuple et de s'engager à marcher contre Yaghmoracen. Le sultan almohade agréa cet offre et consentit à oublier les méfaits[1] dont ils s'étaient rendus coupables ; mais comme ils lui proposèrent ensuite de se charger eux-mêmes du soin de mettre les Beni-Abd-el-Ouad à la raison, pourvu qu'il leur fournît un corps de lanciers et d'archers, il y soupçonna un piége enfanté par cet esprit de corps qui porte les tribus de la même race à se soutenir entr'elles ; aussi, leur ordonna-t-il de venir et de marcher sous ses ordres. Abou-Yahya choisit alors dans les tribus mérinides cinq cents guerriers et chargea son cousin, Abou-Aïad-Ibn-Yahya, petit-fils d'Abou-Bekr-Ibn-Hammama, de les conduire au camp almohade. Es-Saîd les rangea sous ses

---

[2] En arabe, *el-djéraïr*. Le texte imprimé porte *el-djézaïr*.

drapeaux et partit de Tèza avec l'intention de passer jusqu'à Tlemcen et même plus loin; mais il fut tué dans la montagne de Temzezdekt par les Beni-Abd-el-Ouad, ainsi que nous l'avons raconté dans l'histoire de ce peuple[1]. L'armée almohade décampa alors précipitamment et prit la route de Maroc après avoir reconnu pour chef l'émir Abd-Allah, fils d'Es-Saîd, qui avait pris part à cette expédition en qualité d'héritier du trône.

Abou-Yahya apprit cette nouvelle chez les Beni-Iznacen où son cousin, Abou-Aïad, était venu le rejoindre avec la troupe mérinide qu'il avait emmenée pendant la confusion causée par la catastrophe de Temzezdekt. Sans perdre un instant, il alla se poster à Guercîf pour y attendre l'armée almohade; et, au moment où elle passait, il l'attaqua vigoureusement et la mit en pleine déroute. L'équipage du sultan, les bagages et les armes des troupes tombèrent au pouvoir du vainqueur; la milice chrétienne, ainsi que le corps d'archers ghozzes, entrèrent au service des Mérinides. L'émir Abd-Allah perdit la vie dans cette mêlée sanglante. Dès lors, il ne resta plus aux Almohades le moindre espoir de rétablir leur domination.

Abou-Yahya envahit aussitôt le Maghreb pour ne pas donner à Yaghmoracen le temps d'y pénétrer, car il savait comment les Almohades avaient enseigné aux Abd-el-Ouadites le chemin du pays. En effet, cette dynastie les avait employés à combattre les Beni-Merîn, et elle avait permis que toute la région située entre Tèza, Fez et El-Casr, fût violée et foulée aux pieds par les troupes de Yaghmoracen. Ce chef et sa tribu espéraient bien s'emparer du Maghreb entier, mais leurs tentatives échouèrent toujours contre la valeur[2] des Beni-Merîn.

Abou-Yahya commença alors ses opérations par la conquête du territoire des Outat et par la prise des bourgades que cette tribu possédait sur le Molouïa. Après avoir soumis la montagne occupée par le même peuple, il marcha sur Fez afin de l'enlever

---

[1] Tome III, p. 348.

[2] Lisez *bas* au lieu de *fas* dans le texte arabe.

aux descendants d'Abd-el-Moumen et d'y faire proclamer la suprématie du khalife hafside, ainsi que dans tous les pays voisins. Etant arrivé avec sa cavalerie devant la ville, qui avait alors pour gouverneur le cîd Abou-'l-Abbas, il y pratiqua des intelligences et fit promettre aux habitants une administration paternelle dont ils n'auraient qu'à se louer et une protection efficace contre toute espèce de violence. N'ayant plus aucun espoir d'être secourus par les Almohades, ils acceptèrent avec empressement les offres de l'émir et renoncèrent à la dynastie d'Abd-el-Moumen pour celle des Hafsides. Abou-Mohammed el-Fichtali [personnage vénérable par la sainteté de sa vie] se rendit auprès d'Abou-Yahya et lui fit prendre Dieu à témoin qu'il remplirait ses engagements par le soin qu'il aurait des habitants de Fez, par la protection qu'il leur accorderait et par sa conduite juste, paternelle et généreuse à leur égard. La démarche de ce saint homme amena la solution de cette affaire difficile ; elle attira même sur les parties contractantes une bénédiction dont les bons effets s'étendirent à leur postérité. Ce fut à Er-Rabeta, en dehors de la porte de Fotouh que l'on prêta le serment de fidélité à l'émir Abou-Yahya. Au commencement de l'an 646, deux mois seulement après la mort d'Es-Saîd (août-sept. 1248), on installa dans la citadelle de Fez le premier souverain mérinide. Le cîd Abou-'l-Abbas eut l'autorisation de se retirer, et il se fit prêter une troupe de cinquante cavaliers pour l'escorter jusqu'à l'autre côté de l'Omm-Rebiâ.

Après avoir effectué cette conquête, l'émir Abou-Yahya marcha sur Tèza, ville où le cîd Abou-Ali exerçait le commandement. Quatre mois de siége suffirent pour la réduction de ce *ribat ;* et, comme la garnison s'était rendue à discrétion, on en passa une partie au fil de l'épée. Abou-Yahya répara les fortifications de Tèza ; et quand il eut rétabli l'ordre dans les environs, il le concéda, avec les bourgades du Molouïa, à son frère Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack. Rentré à Fez, il reçut une députation de cheikhs appartenant à la ville de Mequinez, qui vinrent lui offrir leurs hommages et renouveller leur serment de fidélité. Peu de temps après, Salé et Ribat-el-Feth lui envoyèrent leur soumission.

Devenu maître des quatre principales villes du Maghreb et de toutes les campagnes de ce pays jusqu'à l'Omm-Rebiâ, l'émir Abou-Yahya y fit proclamer la suprématie du khalife hafside, et il en instruisit ce prince par l'envoi d'une ambassade.

Les Beni-Merîn prirent ainsi possession du Maghreb-el-Acsa, pendant que les Beni-Abd-el-Ouad occupaient le Maghreb central, que les Hafsides tenaient l'Ifrîkïa et que l'empire fondé par Abd-el-Moumen penchait vers sa ruine.

DÉFAITE DE YAGHMORACEN A ISLY. — RÉVOLTE ET SOUMISSION DE FEZ.

En l'an 646[1] (1248-9), après la mort d'Es-Saîd, l'émir Abou-Yahya, fils d'Abd-el-Hack, se trouva maître des provinces maghrebines et de la ville de Fez. Dans la même année, le cîd Abou-Hafs-Omar-el-Morteda, fils du cîd Abou-Ibrahîm-Ishac, fils d'Abou-Yacoub-Youçof, fils d'Abd-el-Moumen, quitta la citadelle de Ribat-el-Feth. près de Salé, où il avait été placé en qualité de gouverneur par Es-Saîd ; et, s'étant rendu à Maroc sur l'invitation des Almohades, il y fut inauguré comme sultan, avec le titre d'El-Morteda. Son père, Abou-Ibrahîm, fut celui qui commanda l'armée almohade dans l'année du Mecherla.

Abou-Yahya se mit alors en campagne afin de réduire Fazaz-el-Mâden[2] et de soumettre le pays des Zanaga[3]. Avant de partir, il confia le commandement de Fez à son client, Es-Saoud-Ibn-Khirbach, membre de la communauté des *Hachem* qui vivait sous la protection des Beni-Merîn et qui lui était tout-à-fait dévouée. Il y laissa aussi les troupes almohades pour faire le service comme auparavant ; mais il éloigna le prince qui les

---

[1] Dans le texte arabe, insérez un *alif* avant le *ra* d'*ourbaïn*.

[2] A la place de *Fazaz oua-'l-mâden*, il faut lire *Fazaz-el-mâden*.

[3] Dans le mot *zenata* du texte arabe, il faut remplacer le *t* ة par un *g* dur ڨ.

avait eues sous ses ordres. Un détachement de la milice chrétienne, commandé par le nommé Chana, faisait partie de cette garnison et, de même que les autres corps, il se mit à la disposition d'Es-Saoud. Quelques habitants de la ville, gens dévoués aux Almohades, formèrent alors un complot avec ces mécréants à l'effet d'assassiner Es-Saoud et de proclamer l'autorité d'El-Morteda, prince qui devait bientôt céder devant ses rivaux et succomber dans la carrière. Les chefs de cette conspiration étaient quatre : Ibn-Haschar-el-Mocherref et son frère, Ibn-Abi-Tatou, et son fils. A la suite d'un conseil tenu chez le cadi, Abou-Abd-er-Rahman-el-Maghîli, ces individus allèrent trouver le commandant des chrétiens et l'engagèrent à tuer le gouverneur. Afin d'accomplir ce forfait, ils entrèrent dans la salle de la citadelle où Es - Saoud donnait audience et lui adressèrent quelques paroles afin de le mettre en colère ; alors le chrétien se jeta sur lui et le tua. La tête de leur victime fut portée par toutes les rues de la ville, sa maison fut pillée et son *harem* violé. Ceci se passa dans le mois de Choual 647 (janv.-fév. 1250). On chargea le chef chrétien du commandement de la ville et on envoya au khalife El-Morteda une adresse de fidélité et de dévouement.

A la nouvelle de cet événement, l'émir Abou-Yahya leva le siége de Fazaz et accourut avec son armée sous les murs de Fez. Les habitants, se voyant cernés de toutes parts, demandèrent des secours à El-Morteda ; mais ce prince, ne pouvant leur être utile, garda le silence. Il se borna à prier Yaghmoracen-Ibn-Zîan de marcher contre Abou-Yahya, espérant délivrer ses sujets fidèles du danger qui les menaçait, en employant les armes d'un chef qui s'était toujours montré l'ennemi des Mérinides. Yaghmoracen, enchanté d'avoir l'occasion d'envahir le Maghreb, rassembla ses troupes et partit de Tlemcen avec l'intention de faire lever le siége de Fez. Abou-Yahya, averti de son approche, laissa quelques escadrons dans les alentours de cette ville dont le blocus durait déjà depuis neuf mois, et se porta rapidement vers la frontière du Maghreb afin d'empêcher les Abd-el-Ouad de la franchir. Les deux armées se rencontrèrent à Isly, dans la plaine d'Oudjda et s'attaquèrent avec une ardeur peu commune.

Abd-el-Hack, fils de Mohammed-Ibn-Abd-el-Hack, fut tué par Ibrahîm-Ibn-Hicham l'abd-el-ouadite, mais les troupes de Yaghmoracen perdirent un de leurs principaux cheikhs, Yaghmoracen-Ibn-Tachefîn, et abandonnèrent le champ de bataille. Leur chef courut se réfugier dans Tlemcen, et l'émir Abou-Yahya revint à Fez pour en continuer le siége.

Les habitants, ayant alors perdu tout espoir d'être secourus, ne virent plus d'autre moyen de salut qu'une prompte soumission. Une amnistie générale leur fut accordée à la condition de rembourser cent mille pièces d'or qu'on avait pris dans la maison d'Abou-Yahya le jour où la rèvolte éclata. L'émir mérinide fit son entrée dans Fez au mois du [second] Djomada 648 (septembre 1250) ; et, trouvant que les habitants tardaient de réunir la somme dont il exigeait le paiement, il déclara l'amnistie de nul effet et usa de son droit. Le cadi Abou-Abd-er-Rahman subit la peine de mort, ainsi que ses complices les Ibn-Abi-Tatou père et fils, et les deux Ibn-Haschar. Leurs têtes furent plantées sur les remparts de la ville, et les habitants durent payer, bon gré malgré, l'argent qu'ils avaient enlevé. Ce châtiment fut une des causes qui amenèrent l'asservissement du peuple de Fez et assurèrent leur soumission à la dynastie des Beni-Merîn ; encore aujourd'hui, ils se le rappellent avec effroi et jamais ils n'ont osé ni élever la voix, ni résister aux ordres du gouvernement ni tremper dans des conspirations.

ABOU-YAHYA PREND ET PERD LA VILLE DE SALÉ. — DÉFAITE D'EL-MORTEDA.

Après avoir achevé le siége de Fez, l'émir Abou-Yahya alla reprendre celui de Fazaz et finit par s'emparer de cette ville. Il soumit aussi le territoire des Zanaga [1] et y préleva l'impôt après

[1] Le texte arabe de l'édition imprimée et des manuscrits reproduit ici la même faute qui vient d'être relevée dans la note 3, page 39. Sous le mot *Sanhadja* de la table géographique, nous avons fait mention des *Zanaga*.

en avoir fait disparaître le mal causé par les fauteurs du désordre. En l'an 649 (1251-2), il marcha contre Salé et s'en rendit maître, ainsi que de Ribat-el-Feth, forteresse qui couvrait la frontière almohade. Alors il donna à son neveu, Yacoub-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack, le gouvernement de Ribat et des contrées voisines.

El-Morteda ressentit une vive inquiétude à la réception de cette nouvelle, et, après avoir consulté les chefs de la nation almohade, il prit le parti de la guerre. En l'an 650 (1252-3), les troupes qu'il fit marcher contre les Mérinides leur enlevèrent la ville de Salé, et un des grands cheikhs almohades, Abou-Abd-Allah-Ibn-Abi-Yalou, en reçut le commandement.

Déjà, l'année précédente, El-Morteda lui-même s'était mis à la tête des Almohades et des autres troupes de l'empire, afin d'aller combattre les Beni-Merîn, et, arrivé à Imelloulîn, il avait vu son armée mise en déroute par ce peuple qui était venu à sa rencontre. Ce fut à la suite de cette campagne que Salé fut pris [par Abou-Yahya, frère d'Abou-Youçof-Yacoub,] et repris par les Almohades.

Voyant que les Beni-Merîn agrandissaient tous les jours leurs possessions par l'envahissement du territoire de l'empire, El-Morteda fit dresser ses tentes en dehors de Maroc et envoya des agents dans toutes les provinces pour y lever des troupes. Ayant enfin rassemblé une multitude innombrable d'Almohades, d'Arabes et de Masmoudiens, il quitta sa capitale, l'an 653 (1255), et se porta en avant jusqu'aux montagnes de Behloula, près de Fez. L'émir Abou-Yahya partit avec les Beni-Merîn et les troupes de ses alliés pour repousser cette armée, et il l'attaqua, dans cette localité, avec tant de vigueur qu'il la mit en pleine déroute. Les Almohades prirent la fuite, sans penser à couvrir la retraite de leur souverain ; de sorte que ce prince rentra à Maroc après avoir perdu ses tentes, son trésor et ses bêtes de somme. Enrichis des dépouilles du camp almohade, les Mérinides devinrent plus puissants que jamais.

A la suite de cette journée, dont les conséquences furent immenses, une colonne mérinide envahit Tedla et dévasta Abou-

Nefîs, ville appartenant aux Beni-Djaber. Comme cette tribu djochemide avait été chargée de garder la province de Tedla, elle sacrifia les plus braves de ses guerriers en essayant de repousser l'ennemi ; et, depuis lors, elle n'a jamais pu se relever.

Ce fut pendant cette guerre qu'Ali, fils d'Othman et petit-fils d'Abd-el-Hack, fut mis à mort. Il avait tramé un complot contre son oncle, Abou-Yahya, et celui-ci, en ayant eu connaissance, recommanda secrètement à son fils, Abou-Hadîd-Miftah, de le débarrasser d'un parent aussi dangereux. Ali fut assassiné aux environs de Miknaça (*Mequinez*), l'an 651 (1253).

PRISE DE SIDJILMESSA ET CONQUÊTE DES RÉGIONS DU SUD.

Les descendants d'Abd-el-Moumen ayant enfin perdu l'espoir de reprendre les provinces du Maghreb que les Mérinides avaient enlevées, consacrèrent alors leurs efforts à la conservation du territoire qui leur restait encore et qui ne manquait pas d'exciter la convoitise de l'ennemi.

Tout le Tell maghrebin avait subi le joug des Mérinides quand l'émir Abou-Yahya entreprit une expédition dans les pays du Midi. En l'an 653 (1255), il se dirigea de ce côté avec l'intention de conquérir Sidjilmessa, le Derâ et les contrées voisines. Etant alors parvenu à corrompre Ibn-el-Kitrani [1], il se fit livrer l'officier almohade qui commandait dans Sidjilmessa et obtint ainsi possession de la ville. Il soumit aussi le Derâ avec le reste de cette région méridionale et en confia le gouvernement à son fils Abou-Hadîd.

L'année suivante, El-Morteda plaça le cheikh almohade, Ibn-Attouch, à la tête de l'armée et lui ordonna de partir pour Sidjilmessa et d'enlever aux Mérinides les contrées dont ils venaient de s'emparer. Cet officier se mit en marche, mais, ayant appris

---

[1] Voy. t. II, p. 249.

qu'Abou-Yahya et son fils Abou-Hadîd-Miftah venaient à sa rencontre, il s'empressa de rentrer à Maroc.

En 655 (1257), Abou-Yahya se dirigea contre Yahmoracen et lui infligea un sévère châtiment à Abou-Selît. Il eut même la pensée de le poursuivre, mais il en fut détourné par son frère Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, qui s'était lié d'amitié avec le chef abd-el-ouadite. Ayant donc rebroussé chemin, il arriva au village de Macarmeda, localité où je me trouve maintenant; et là, il apprit que Yaghmoracen avait écouté les sollicitations de quelques habitants de Sidjilmessa et marchait sur cette ville avec l'espoir de s'en emparer. Il partit aussitôt à la tête de ses troupes et entra dans Sidjilmessa la matinée du même jour où Yaghmoracen s'y présenta. Ce fut avec un extrême chagrin que l'émir de Tlemcen renonça à l'espoir d'enlever cette place, où il trouva son adversaire déjà installé. Il livra toutefois aux Mérinides plusieurs combats dans lesquels les succès furent balancés par les revers. Soleiman-Ibn-Othman-Ibn-Abd-el-Hack, neveu de l'émir Abou-Yahya, mourut dans cette campagne. Yaghmoracen reprit alors la route de sa capitale et Abou-Yahya se mit en marche pour Fez, après avoir placé Sidjilmessa, le Derâ et le reste de ce pays méridional sous le commandement de Youçof-Ibn-Irgacen[1]. Pour la perception de l'impôt dans les mêmes localités, il fit choix d'Abd-es-Selam-Ibn-Auraï[2] et de Dawoud-Ibn-Youçof.

MORT DE L'ÉMIR ABOU-YAHYA ET AVÈNEMENT DE SON FRÈRE, YACOUB-IBN-ABD-EL-HACK.

Après avoir combattu Yaghmoracen à Sidjilmessa, l'émir Abou-Yahya revint à Fez où il passa quelques jours. Ensuite, il se rendit de nouveau à Sidjilmessa afin d'inspecter les loca-

---

[1] Variante : *Izgacen.*

[2] Ce mot est probablement altéré.

lités qui couvraient cette frontière et il s'en retourna très-malade. Il mourut à Fez, dans le mois de Redjeb 656 (juillet 1258), au moment où il allait accomplir de vastes projets et s'élever au pouvoir suprême. Conformément à ses dernières volontés, on l'enterra dans le cimetière de la Porte de Fotouh, à côté du tombeau d'Abou-Mohammed-el-Fichtali [1].

Son fils Omar, se voyant soutenu par tous les Mérinides de la classe inférieure, voulut s'emparer du commandement, mais il ne put obtenir l'appui ni des cheikhs, ni des hauts fonctionnaires dont les vœux favorisaient son oncle, Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack. Quand celui-ci apprit la mort de son frère, il quitta Tèza en toute hâte et se rendit à Fez, où tous les grands de la tribu le reçurent avec les plus hauts égards. Cet accueil excita la jalousie de son neveu Omar qui, ayant prêté l'oreille aux conseils de ses partisans, résolut de l'assassiner. Yacoub se vit donc obligé de se réfugier dans la citadelle ; et, à la suite d'un arrangement auquel ses amis et ceux d'Omar travaillèrent également, il renonça à la prétention de commander en chef et accepta le gouvernement de Tèza, du territoire des Botouïa et de celui du Molouïa. Quand il fut arrivé à Tèza, il se vit entouré de tous les chefs mérinides et, vaincu par leurs reproches, il prit la résolution de mettre à l'épreuve leurs promesses d'appui et leurs assurances de dévouement. Ayant annoncé sa résolution de saisir le pouvoir, il reçut leur serment de fidélité et se mit en marche pour Fez. Omar, à la tête de ses partisans, alla au-devant de lui jusqu'à Mesdjidein ; mais, quand les deux armées se trouvèrent en présence, il vit la sienne prendre la fuite. Alors il se hata de rentrer à Fez et fit avertir son oncle qu'il était prêt à abdiquer, pourvu qu'on lui accordât le gouvernement de Miknaça [Mequinez?]. Cette proposition fut agréé et Abou-Youçof-Yacoub, fils d'Abd-el-Hack, entra dans Fez avec les honneurs de la souveraineté. Ceci se passa en l'an 657 (1259). Tout le Maghreb, depuis le Molouïa jusqu'à l'Omm-Rebïa, et depuis Sidjilmessa jusqu'au Casr-Ketama, reconnut l'autorité du nouveau sultan.

---

[1] Voy. ci-devant, p. 38.

Omar ne resta pas longtemps en possession de Miknaça, ayant été assassiné, l'année suivante, par trois de ses cousins parce qu'il avait versé le sang d'un de leurs parents. Les auteurs de cette vengeance étaient Omar-Ibn-Othman-Ibn-Abd-el-Hack, son frère Ibrahîm et El-Abbas-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-el-Hack. Débarrassé alors d'un rival redoutable, l'émir Yacoub consolida promptement son autorité et n'eut plus à craindre aucun compétiteur.

Aussitôt que Yaghmoracen eut appris la mort de son adversaire, Abou-Yahya, il rassembla les Beni-Abd-el-Ouad et fit lever des troupes chez les Toudjîn et les Maghraoua. Son intention était d'envahir le Maghreb ; mais, pendant qu'il encourageait ses soldats par la perspective d'un riche butin, il ne se doutait pas qu'il allait les entraîner dans une tanière de lion. S'étant avancé jusqu'à Keldaman, il eut une rencontre avec l'armée du sultan Abou-Youçof-Yacoub et, ne pouvant lui résister, il abandonna le champ de bataille et opéra sa retraite en bon ordre. Traversant le pays des Botouïa, il brûla et dévasta tout ce qui se trouvait sur son passage.

Le sultan Yacoub rentra à Fez, et, pour se conformer aux desseins de son frère, il se mit à conquérir les villes et les campagnes du Maghreb. Dans le commencement de cette entreprise, il obtint du ciel la faveur d'expulser les chrétiens de Salé et de s'acquérir ainsi une gloire immortelle.

LA VILLE DE SALÉ, SURPRISE PAR LES CHRÉTIENS, EST DÉLIVRÉE PAR LE SULTAN ABOU-YOUÇOF.

Quand l'émir Abou-Yahya s'empara de Salé, il en donna le commandement à son neveu, Yacoub-Ibn-Abd-Allah. Les Almohades reprirent la ville peu de temps après, et Yacoub se mit à en parcourir les environs, dans l'espoir de pouvoir surprendre la garnison et les habitants de la place. Après l'inauguration de son oncle, Abou-Youçof, il s'offensa de quelque injustice que ce prince lui avait faite et alla se fixer à Ghaboula. Pour accomplir

ses projets de vengeance, il employa d'abord toute son adresse afin de rentrer en possession de Salé et de Ribat-el-Feth. Ses stratagèmes lui réussirent, et le gouverneur, Ibn-Yalou, s'embarqua pour Azemmor avec tant de précipitation qu'il abandonna ses trésors et son *harem*.

Devenu encore maître de Salé, Yacoub-Ibn-Abd-Allah voulut se mettre en mesure de soutenir une lutte contre le sultan et fit un contrat avec des négociants européens pour la fourniture d'une quantité d'armes. En l'an 658 (1260), le port se remplit tellement de leurs navires que le nombre des matelots dépassa celui des habitants de la ville. L'occasion fut trop favorable aux infidèles pour être négligée ; et, à la fin de Ramadan (commencement de septembre), pendant que tout le monde était à célébrer la fête de la rupture du jeûne, ils s'emparèrent de la ville, enlevèrent les femmes et mirent tout au pillage. Yacoub-Ibn-Abd-Allah s'enferma dans Ribat et expédia un courrier au sultan Abou-Youçof pour l'informer de ce malheureux événement et pour lui demander secours.

Abou-Youçof était à Tèza, d'où il surveillait les démarches de Yaghmoracen, quand cette nouvelle lui fut apportée. Il rassembla aussitôt ses hommes de guerre et partit au grand galop ; de sorte qu'au bout de vingt-quatre heures, il arriva sous les murs de Salé[1]. De nombreux renforts, tant de troupes soldées que de volontaires, accoururent auprès de lui ; et, après avoir assiégé la ville pendant quatorze jours, ils l'emportèrent d'assaut et massacrèrent tous les infidèles qu'ils purent atteindre. Le sultan donna ensuite l'ordre de fermer par un ouvrage en maçonnerie la brèche de la muraille occidentale qui avait permis à l'ennemi de pénétrer dans la place ; et, pour mériter encore plus la faveur divine, il y travailla de ses propres mains. Ayant alors placé une garnison dans Ribat-el-Feth, forteresse que Yacoub-Ibn-Abd-Allah avait abandonnée par crainte de sa colère, il se

---

[1] Entre ces deux villes, il y a cinquante-cinq lieues de distance en ligne directe.

remit en campagne pour soumettre la province de Temsna et la ville d'Anfâ.

Yacoub se réfugia dans Aloudan, château situé sur une des montagnes des Ghomara, et y fit les préparatifs d'une vigoureuse résistance. Le sultan ordonna à son fils, Abou-Malek-Abd-el-Ouahed, de partir avec Ali-Ibn-Zîan et de mettre le siége devant cette forteresse, pendant qu'il se rendrait lui-même au-devant de Yaghmoracen afin de négocier une suspension d'armes avec les Abd-el-Ouad. Il rencontra ce chef à Ouamharman et conclut avec lui un traité de paix avant de rentrer en Maghreb.

Ensuite eut lieu la révolte des Aulad-Idrîs, neveux du sultan, lesquels, s'étant retirés dans le Casr-Ketama avec leurs gens et partisans afin de soutenir la cause de leur cousin, Yacoub-Ibn-Abd-Allah, avaient pris pour chef leur frère aîné, Mohammed-Ibn-Idrîs. Le sultan Abou-Youçof marcha contre eux et les contraignit à se jeter dans les montagnes des Ghomara. Etant ensuite parvenu à dissiper leurs appréhensions, il les attira auprès de lui; et, en l'an 660 (1261-2), il plaça Amer-Ibn-Idrîs, l'un de ces frères, à la tête de plus de trois mille volontaires mérinides auxquels il avait fourni des chevaux et des fonds pour les mettre en état de faire la guerre sainte. Ce fut là une bonne œuvre, digne d'aller de pair avec celle de la reprise de Salé. Cette troupe fut le premier détachement des Beni-Merîn qui passa en Espagne; elle s'y distingua par son zèle et ses bons services, donnant ainsi un exemple que leurs successeurs dans la même voie s'empressèrent d'imiter.

Yacoub-Ibn-Abd-Allah refusa de faire sa soumission et il ne cessa de courir le pays jusqu'à l'an 668 (1269-70), quand il fut tué à Saguïa-Ghaboula, près de Salé. Il mourut de la main de Talha-Ibn-Mohalli, qui délivra ainsi le sultan d'un grand embarras.

Quant au khalife El-Morteda, il avait essuyé tant de revers dans ses rencontres avec les Mérinides qu'il s'était résigné à rester derrière les murailles de Maroc, sans chercher à combattre et sans désirer l'honneur d'assister à une bataille. Il per-

mit ainsi aux Beni-Merîn de s'acharner sur les débris de son empire et de venir l'attaquer dans sa capitale.

SIÉGE DE MAROC PAR LE SULTAN ABOU-YOUÇOF-YACOUB-IBN-ABD-EL-HACK. — RÉVOLTE D'ABOU-DEBBOUS ET MORT D'EL-MORTEDA.

Le sultan, ayant étouffé les révoltes suscitées par quelques membres de sa propre famille, convoqua toutes les forces de sa nation, afin d'assiéger El-Morteda et les Almohades dans la capitale de leur empire. Il sentait bien que c'était là le meilleur moyen de renverser leur pouvoir et de fortifier le sien. Aussi, en l'an 660 (1261-2), il rassembla les Mérinides, réunit les contingents fournis par les autres peuplades de ses états, et, s'étant mis en marche dans le meilleur ordre possible, il s'avança jusqu'à Iglîz, endroit d'où l'on pouvait voir la résidence des khalifes almohades. Etant ensuite descendu dans la plaine, il forma le blocus de la ville.

Pour repousser cette attaque, El-Morteda fit choix de son cousin, le cîd Abou-'l-Ola-Idrîs, surnommé Abou-Debbous, fils du cîd Abou-Abd-Allah, fils d'Abou-Hafs, fils d'Abd-el-Moumen. Ce prince disposa sa cavalerie en bon ordre, forma ses troupes en colonne et sortit de la ville pour livrer bataille aux Mérinides. Des deux côtés, l'on se battit avec un acharnement extrême, mais les Mérinides, ayant enfin perdu l'émir Abd-Allah, fils de leur souverain et surnommé *Atadjoub*[1] dans leur idiome barbare, en furent tellement consternés qu'ils abandonnèrent leurs positions et prirent la route de leur pays. Arrivés à l'Omm-Rebiâ, ils trouvèrent une armée almohade, sous les ordres de Yahya-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Ouanoudîn, qui se tenait prête à leur en disputer le passage. Le conflit s'engagea dans le lit même de la rivière et finit par la déroute des Almohades. Comme les sol-

[1] *Atadjoub*, *Tadjoub* et *Dadjoub* sont autant de formes berbérisées de l'adjectif arabe *adjîb* (*merveilleux*).

dats y avaient remarqué des petits ilots que l'eau avait laissés à découvert et qui avaient tous la forme d'un pied (*ridjel*) sortant de l'eau, ils donnèrent à ce combat le nom de la *bataille de la mère aux deux pieds* (*Omm-er-Ridjelein*) [au lieu de l'appeler la bataille de l'*Omm-Rebiâ*].

Quelques intrigants essayèrent alors d'indisposer El-Morteda contre son cousin et général, Abou-Debbous, qu'ils dépeignirent comme un ambitieux, prêt à s'emparer du trône. Instruit de ces menées et craignant la colère irréfléchie du khalife, le caïd Abou-Debbous se retira, l'an 661 (1262-3), auprès du sultan Abou-Youçof-Yacoub, qui venait de rentrer à Fez après sa tentative contre Maroc. Quand il eut passé quelque temps chez son protecteur, il lui demanda de l'argent, un équipage royal et un corps de troupes ; lui promettant, en retour de cette faveur, la moitié du butin et du territoire dont il pourrait effectuer la conquête. Abou-Youçof mit à sa disposition cinq mille guerriers Mérinides, une grosse somme d'argent et un équipage magnifique ; il invita même les Arabes et les autres tribus de son empire à prêter leur concours au prince almohade. Ce fut à la tête de cette armée qu'Abou-Debbous se présenta devant la capitale. Les partisans qu'il y avait conservés et une faction almohade dont il avait gagné l'appui, prirent les armes sur une invitation secrète qu'il leur adressa et chassèrent El-Morteda hors de la ville.

Le khalife déchu courut à Azemmor dans l'espoir de se faire soutenir par son gendre, Ibn-Attouch, qui gouvernait cette place; mais ce traître le fit aussitôt arrêter afin de l'envoyer auprès d'Abou-Debbous, qui venait de s'installer dans la capitale. Ceci se passa dans le commencement de l'an 665 (oct. 1266). Mozahem, affranchi de l'usurpateur, alla à la rencontre d'El-Morteda ; et, l'ayant trouvé en chemin, il lui coupa la tête.

Voilà comment Abou-Debbous arriva au khalifat et s'empara des débris de l'empire qu'Abd-el-Moumen avait fondé. Ayant reçu du sultan mérinide l'invitation de remplir ses engagements, il s'y refusa avec beaucoup de hauteur et de la manière la plus offensante. Abou-Youçof partit avec ses troupes mérinides et

maghrebines afin de se venger ; et, pendant plusieurs jours, il tint son adversaire assiégé dans Maroc. Ensuite, il se mit à parcourir les contrées voisines pour en détruire les moissons et enlever les vivres. Abou-Debbous, ne pouvant plus se mesurer avec lui, invita Yaghmoracen-Ibn-Zîan à dégager la ville en dirigeant une attaque contre le territoire mérinide. Il espérait qu'une démonstration de cette nature paralyserait les efforts du sultan et l'obligerait à lever le siége afin de courir à la défense de ses frontières.

LE SULTAN ABOU-YOUÇOF RENCONTRE YAGHMORACEN A TELAGH ET LUI LIVRE BATAILLE.

Pendant que le sultan Abou-Youçof-Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack tenait Maroc assiégé et se disposait à saisir cette riche proie, Abou-Debbous ne vit d'autre moyen de salut que d'inviter Yaghmoracen et les Beni-Abd-el-Ouad à opérer une diversion en sa faveur, par une démonstration hostile contre le territoire mérinide. Cette prière fut accompagnée d'un cadeau. Le seigneur de Tlemcen y répondit avec empressement, et, pour dégager le souverain almohade, il fit plusieurs courses dans les provinces maghrebines où il mit tout à feu et à sang. En attaquant ainsi le sultan mérinide, il irrita un lion terrible et éveilla un esprit dont les résolutions étaient inébranlables. Abou-Youçof leva aussitôt le siége de Maroc, revint à Fez et, après y avoir passé quelques jours à faire les préparatifs d'une expédition et à réorganiser son armée, il partit au commencement de l'an 666 (sept.-octobre 1267) et marcha sur Tlemcen. Après avoir traversé successivement la ville de Guercîf et la plaine de Tafrata, il rencontra les troupes de son adversaire auprès de la rivière Telagh. Pendant que les guerriers des deux armées se mettaient en ordre de bataille, leurs femmes couraient de rang en rang, la figure découverte et, par leurs cris, leurs gestes et leur aspect, elles les animaient au combat. Vers le soir, les Abd-el-Ouadites, accablés

par la multitude des troupes maghrebines, cédèrent le terrain et finirent par tourner le dos. Abou-Hafs-Omar, fils aîné de Yaghmoracen et son successeur désigné, perdit la vie dans cette journée, ainsi que plusieurs autres membres de la même famille. Yaghmoracen couvrit lui-même la retraite de son armée et la ramena à Tlemcen sans l'avoir laissé entamer. Les Abd-el-Ouad rentrèrent dans leur capitale au mois de Djomada [second] de cette année (mars 1268), et le sultan Abou-Youçof-Yacoub alla reprendre le siége de Maroc.

LE SULTAN YACOUB ET EL-MOSTANCER, KHALIFE DE TUNIS, S'ENVOIENT DES AMBASSADES ET CONTRACTENT ENSEMBLE UN TRAITÉ DE PAIX.

L'émir Abou-Zékérïa-Yahya, fils d'Abd-el-Ouahed, fils d'Abou-Hafs, s'était déclaré indépendant, à Tunis, en l'an 625 (1228); et, depuis cette époque, il ambitionnait la possession de Maroc, capitale du royaume des Almohades, siége de leur khalifat et berceau de leur puissance. Avec l'assistance des Zenata, il espérait effectuer cette conquête ou, tout au moins, affaiblir la puissance de la dynastie d'Abd-el-Moumen et repousser les attaques que les souverains de cette famille pourraient diriger contre lui. En l'an 640 (1242-3), il s'empara de Tlemcen, admit Yaghmoracen-Ibn-Zîan au nombre de ses partisans et forma avec lui une alliance défensive.

A l'exemple de Yaghmoracen, les chefs des Beni-Merîn se mirent en relation avec le souverain de Tunis pour traiter la question qui l'intéressait le plus, et ils lui promirent, comme une chose très-facile, de le garantir contre les efforts du gouvernement almohade et de faire reconnaître son autorité dans Fez, Mequinez, El-Casr et les autres villes du Maghreb qui pourraient tomber en leur pouvoir. Le monarque hafside, de son côté, leur fit parvenir de riches présents avec des lettres très-flatteuses et accueillit leurs envoyés de la manière la plus

honorable. Tenant ainsi à leur égard une conduite entièrement opposée à celle que suivaient les descendants d'Abd-el-Moumen, il les encouragea à lui écrire souvent et à lui envoyer leurs proches parents comme ambassadeurs. Son fils, El-Mostancer, adopta le même système ; bien plus, il poussa les Mérinides à entreprendre le siége de Maroc et promit de faire les frais de l'expédition. Effectivement, il leur expédia, selon son habitude invariable, plusieurs charges d'argent et d'armes, ainsi qu'un grand nombre de chevaux de somme parfaitement équipés.

Quand Abou-Debbous rompit ses engagements avec les Mérinides, le sultan Abou-Youçof-Yacoub résolut d'aller l'assiéger dans Maroc ; mais, avant de se mettre en campagne, il envoya une ambassade au khalife El-Mostancer pour l'instruire de ce qui venait de se passer et pour obtenir adroitement un envoi de fonds. Amer-Ibn-Idrîs-Ibn-Abd-el-Hack, neveu du sultan, fit partie de cette députation, ainsi qu'Abd-Allah-Ibn-Kendouz l'abd-el-ouadite, chef des Beni-Gommi et ennemi juré de la famille de Yaghmoracen. Nous avons déjà mentionné que Yaghmoracen avait fait tuer Kendouz, père d'Abd-Allah, pour venger la mort du sien[1]. Nous devons ajouter qu'Abd-Allah arrivait justement de la cour d'El-Mostancer et avait trouvé une honorable réception chez le sultan mérinide. Le troisième membre de la députation fut le secrétaire Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Mohammed-el-Kinani, ancien protégé et serviteur de la famille royale des Almohades, lequel, ayant vu la puissance de ses maîtres prête à s'écrouler, avait passé du côté de l'émir Abou-Yahya, frère et prédécesseur du sultan Abou-Youçof. Son nouveau patron l'installa dans la ville de Mequinez et s'en fit un compagnon et un ami. En un mot, le sultan Abou-Youçof composa cette ambassade de diplomates habiles et d'orateurs distingués afin de la rendre digne de lui. En l'an 665 (1266-7), les envoyés arrivèrent à la cour d'El-Mostancer et communiquèrent à ce prince l'objet de leur mission ; ils lui annoncèrent, en même

---

[1] Voy. t. III, pp. 329, 492.

temps, le prochain triomphe des Mérinides et l'échec que le sultan de Maroc allait éprouver dans sa carrière.

El-Mostancer fut tellement ému de cette nouvelle qu'il tressaillit sur son trône et, dans l'excès de sa joie, il accabla les envoyés de prévenances et de marques d'honneur. Aussitôt après l'audience, il donna à l'émir Amer-Ibn-Idrîs et au cheikh Abd-Allah-Ibn-Kendouz leur congé de départ; mais il garda El-Kinani auprès de lui, afin de le renvoyer plus tard en Maghreb avec une ambassade hafside.

El-Kinani resta assez longtemps avec le sultan, et ce ne fut que vers la fin de l'an 669 (juillet-août 1271) et après la prise de Maroc, qu'il partit pour le Maghreb avec les envoyés du gouvernement hafside chargés de se rendre à la cour du sultan Abou-Youçof-Yacoub. Cette ambassade se composa d'Abou-Zékérïa-Yahya-Ibn-Saleh le hintatien, grand cheikh des Almohades [hafsides] et de plusieurs autres personnages appartenant au même corps. Elle devait présenter au sultan plusieurs chevaux de race et une quantité d'armes et d'étoffes d'un travail admirable ; tous les objets enfin pour lesquels on connaissait sa prédilection et dont on savait que la possession lui ferait plaisir. Ce cadeau fut très-bien reçu et fit l'admiration du public. El-Kinani entama alors un sujet très-délicat : l'insertion du nom du khalife El-Mostancer dans le prône solennel qui se faisait chaque vendredi dans la grande mosquée de Maroc. Il amena cette négociation à bonne fin et ce fut avec le plus vif plaisir que les envoyés de la cour de Tunis entendirent célébrer la prière publique dans cette capitale au nom de leur souverain. Ils reçurent alors leur congé et s'en retournèrent enchantés de l'accueil honorable et bienveillant que le sultan leur avait fait.

Pendant le reste de son règne, El-Mostancer envoya régulièrement des cadeaux au sultan Abou-Youçof-Yacoub. Son exemple fut imité par El-Ouathec, son fils et successeur qui, en l'an 677 (1278-9), chargea le cadi de Bougie, Abou-'l-Abbas-el-Ghomari, d'aller présenter au sultan mérinide une collection d'objets extrêmement précieux. Cette offrande fut très-admirée et rendit le nom du cadi célèbre dans le Maghreb.

PRISE DE MAROC. — MORT D'ABOU-DEBBOUS ET CHUTE DE L'EMPIRE ALMOHADE DU MAGHREB.

Le sultan Abou-Youçof, étant rentré de sa dernière expédition, crut avoir amorti l'ardeur belliqueuse de Yaghmoracen et mis un terme aux manéges dont ce chef s'était servis pour soutenir son allié Abou-Debbous, prince aussi rusé que lui ; et, ne s'occupant plus que d'un seul projet, la reprise du siége de Maroc, il quitta Fez à la tête de son armée, dans le mois de Châban 666 (avril-mai 1268). Après avoir traversé l'Omm-Rebiâ, il lança ses escadrons [dans les provinces marocaines] et autorisa ses cavaliers et ses fantassins à ravager le pays. Pendant le reste de l'année, il parcourut ces contrées afin d'y détruire les moissons et de tout ruiner. Ayant ensuite attaqué et dépouillé les Kholt, fraction des Arabes-Djochem qui habitait Tedla, il s'avança jusqu'au Ouadi-'l-Abîd et, de là, il alla dévaster le pays des Sanhadja.

Sa cavalerie ne cessa d'insulter et de saccager les provinces marocaines jusqu'à ce que les descendants d'Abd-el-Moumen et les Almohades en furent consternés. Sur la prière de leurs alliés, les Djochem, ils se décidèrent enfin à faire marcher le khalife en personne contre les envahisseurs. Ce prince quitta Maroc à la tête d'une nombreuse armée et tâcha d'atteindre Abou-Youçof qui, voulant éloigner son adversaire des localités où il pourrait trouver des ressources, l'attira par une fuite simulée jusqu'au bord de l'Aghfou. Alors les Mérinides firent volte-face et mirent en déroute les troupes marocaines. Abou-Debbous s'enfuit du champ de bataille et prit la route de sa capitale ; mais il fut jeté à terre par un coup de lance, et il y resta étendu, la figure dans la poussière. Le soldat qui le frappa lui coupa la tête. Amran, vizir du khalife, et Ali-Ibn-Abd-Allah-el-Maghîli, son secrétaire, se firent tuer sur le corps de leur maître.

Les Almohades, informés que le sultan Abou-Youçof-Yacoub marchait sur Maroc, se réfugièrent sur la montagne de Tînmelel et proclamèrent khalife un frère d'El-Morteda, nommé Ishac.

Ce fantôme de souverain y resta quelques années ; mais, en 674 (1275-6), il tomba entre les mains des Mérinides et fut conduit, avec son cousin, Abou-Saîd-Ibn-Abi-'r-Rebiâ-el-Cabaïli, et ses enfants, devant le sultan qui les fit tous mettre à mort[1]. Ainsi finit la dynastie fondée par Abd-el-Moumen.

Après la défaite de l'armée commandée par Abou-Debbous, les grands officiers de l'empire et les membres du conseil gouvernemental allèrent au-devant du sultan et implorèrent sa miséricorde. Touché de leurs supplications, Abou-Youçof leur accorda une amnistie générale, et, les ayant fait marcher à sa suite, il entra dans Maroc au milieu d'une foule immense qui était sortie pour le recevoir. Ceci eut lieu au commencement de l'an 668 (septembre 1269).

Devenu maître du royaume qui avait appartenu aux enfants d'Abd-el-Moumen, le sultan Abou-Youçof-Yacoub, fils d'Abd-el-Hack, étendit son autorité et sa protection sur tous les peuples du Maghreb, et il resta dans la ville conquise jusqu'au mois de Ramadan (avril-mai 1270). D'après ses instructions, son fils, Abou-Malek, envahit la province de Sous et la parcourut dans tous les sens afin d'en achever la soumission. En quittant Maroc, le sultan prit la route du Derâ et, dans une bataille qu'il livra aux Arabes de cette province[2] et dont on garde encore le souvenir, il leur fit éprouver des pertes qu'ils ne purent jamais réparer. Après une absence de deux mois, il revint à Maroc et, comme il avait l'intention de se rendre à Fez, siége de son empire, il confia le gouvernement de l'ancienne capitale almohade et des provinces environnantes à Mohammed-Ibn-Ali, chef tout dévoué aux Mérinides et allié, par mariage, à la famille de leur souverain. On verra, dans le chapitre que nous consacrerons à cet officier, qu'il était membre du corps des vizirs. Le sultan

---

[1] Dans le texte arabe, lisez فقتلوا.

[2] Ici, le texte est altéré : il faut lire, avec le *Cartas*, إلى العـــرب ببلاد درعة. Ces nomades avaient commencé à dévaster la province et à s'emparer des bourgs et des *cosour*.

l'installa dans la citadelle, plaça sous ses ordres les troupes qui occupaient les pays voisins et le chargea de réduire les localités qui n'avaient pas encore fait leur soumission et d'exterminer ce qui restait de la famille d'Abd-el-Moumen. Il prit alors la route de Fez ; et, arrivé à Salé, il s'y reposa quelque temps.

LE SULTAN DÉSIGNE SON FILS, ABOU-MALEK, COMME HÉRITIER DU TRÔNE. — LES AULAD-IDRÎS, MEMBRES DE LA FAMILLE ROYALE, SE RÉVOLTENT ET PASSENT EN ESPAGNE.

Revenu de son expédition victorieuse[1], le sultan Abou-Youçof-Yacoub s'arrêta à Salé pour donner du repos à son escorte. Il y était encore, quand il ressentit un accès de fièvre ; et, lors de sa convalescence, il convoqua les principaux membres de sa tribu et leur déclara qu'ayant reconnu dans son fils aîné, Abou-Malek-Abd-el-Ouahed, toutes les qualités requises pour commander à une nation, il le nommait son successeur. Alors, sur sa demande, les assistants offrirent leurs hommages au jeune prince et ce fut de très-bonne volonté qu'ils lui prêtèrent le serment de fidélité.

Les Aulad-Abd-Allah et les Aulad-Idrîs, neveux du sultan et petit-fils de Sot-en-Niça, furent les seuls de la famille royale auxquels cette nomination ne plut pas. Ils virent avec peine le commandement se perpétuer dans la branche cadette et échapper à eux-mêmes qui formaient les deux branches aînées. S'imaginant que la priorité de naissance devait donner la priorité de rang et qu'ils avaient ainsi plus de droits au pouvoir que les autres membres de la famille, ils cédèrent à la jalousie, se rejetèrent dans leurs anciens égarements et refusèrent leur adhésion au choix du sultan. Etant allés se retrancher dans l'Aloudan, une des montagnes du pays des Ghomara, ils s'établirent dans le même nid [de sédition] où ils avaient déjà couvé la révolte et

[1] L'auteur, ou son copiste, a fort maladroitement employé ici les mots *ribat-el-feth*. Cette expression, outre la signification que nous venons de lui donner, sert de nom à la citadelle vis-à-vis de Salé.

fait naître la rebellion. A cette époque, c'est-à-dire en 669 (1270-1), les chefs de ces deux familles étaient Mohammed-Ibn-Idrîs et Mouça-Ibn-Rahhou-Ibn-Abd-Allah. En partant pour Aloudan, ils entraînèrent avec eux un de leurs parents, fils d'Abou-Eïad et petit-fils d'Abd-el-Hack.

Abou-Yacoub-Youçof, fils du sultan, reçut alors de son père le commandement d'un corps de cinq mille hommes et alla bloquer les insurgés dans leur forteresse. Bientôt après, il fut rejoint par un corps d'armée sous les ordres de son frère, Abou-Malek. Masoud-Ibn-Kanoun, chef des Sofyan, vint aussi lui donner son appui. Le sultan Abou-Youçof arriva ensuite et opéra sa jonction avec eux à Taferga. Le siége d'Aloudan dura trois jours et coûta la vie à Mendîl, fils d'Ourtadlîm[1]. Les révoltés, se voyant cernés de toutes parts, demandèrent grâce, et le sultan s'empressa de leur pardonner. Il les traita ensuite avec tant d'égards qu'il réussit à éteindre jusqu'aux dernières étincelles de mécontentement qui étaient restées dans leurs cœurs ; et, les ayant ramenés à la capitale, il leur accorda l'autorisation d'aller à Tlemcen pour y cacher la honte qu'ils éprouvaient au souvenir de leur conduite extravagante. Bientôt après, ils reçurent la permission de passer en Espagne, mais Amer-Ibn-Idrîs, sachant que le sultan avait de l'amitié pour lui, resta dans cette ville jusqu'à ce qu'il obtint ses lettres de grâce. Après le siége de Tlemcen, [en l'an 670 (1272),] il lui fut permis de rentrer dans le sein de la famille mérinide.

Les Beni-Idrîs, les Beni-Amer et leur cousin, Ibn-Eïad, arrivèrent en Espagne dans un moment où les provinces de ce pays avaient besoin de défenseurs, vu que l'ennemi [chrétien] s'acharnait sur elles et se croyait sur le point de s'en emparer. La présence de ces guerriers changea l'aspect des affaires : braves comme des lions, ils avaient appris dans la rude école de la vie nomade à se mesurer en combat singulier avec les adversaires les plus redoutables et à manier des épées dont chaque coup

---

[1] Voy. ci-devant, p. 30.

donnait la mort. Ils allèrent prendre position en avant des régions les plus exposées et ils en repoussèrent les infidèles auxquels ils faisaient un mal énorme ; aussi les musulmans de ce pays d'outre-mer, affaiblis et opprimés, conçurent encore l'espoir de résister au roi chrétien.

Voisins assez incommodes du souverain de l'Andalousie, ces Mérinides le forcèrent à leur laisser la possession de tout ce qu'ils pourraient conquérir en pays ennemi, et à leur céder le commandement de toutes les fractions des tribus berbères qui étaient passées en Espagne. Ils se firent même accorder une portion de l'impôt pour leur tenir lieu de solde, et, jusqu'à ce jour, ils ont continué à se distinguer par leur ambition autant que par leur bravoure. Le lecteur en apprendra davantage s'il veut parcourir nos chapitres sur les collatéraux de la famille royale[1].

La révolte de ces princes étouffée, le sultan médita une expédition contre Tlemcen.

LE SULTAN ABOU-YOUÇOF MARCHE SUR TLEMCEN. — DÉFAITE DE YAGHMORACEN A ISLY.

Le sultan Abou-Youçof, étant rentré à Fez après avoir pris Maroc et renversé la dynastie d'Abd-el-Moumen, se rappela avec indignation le trait perfide de Yaghmoracen et des Abd-el-Ouad par lequel ils étaient parvenus à déranger tous ses plans et à l'arrêter dans l'exécution de ses projets. Ne se trouvant pas assez vengé par la victoire qu'il avait remporté sur eux à Telagh, il résolut d'employer la puissance qu'il venait d'acquérir et de les écraser, en réunissant contre eux toutes les forces du Maghreb. Ayant fait dresser ses tentes en dehors de Fez, il envoya ses vizirs et ses grands officiers à Maroc, avec son fils Abou-Malek, afin de lever des troupes dans les villes et les cam-

---

[1] Voy. les derniers chapitres de ce volume.

pagnes des provinces marocaines et de rassembler les contingents des peuplades qui habitaient ces contrées. De cette manière, il se procura une armée composée d'Arabes, de Masmouda, de Beni-Oura, de Ghomert, de Sanhadja, des débris de l'armée almohade qui se trouvaient dans Maroc, de la milice chrétienne et des archers ghozzes, deux corps qui formaient les garnisons des villes de ces pays.

En l'an 670 (1271-2), il quitta Fez à la tête de ce vaste rassemblement de troupes et se porta sur le Molouïa où il fit halte pour laisser arriver les autres contingents, tels que les Djochem, peuple arabe établi dans le Temsna et composé de Beni-Sofyan, de Kholt, de Beni-Acem et de Beni-Djaber, les Athbedj, les Doui-Hassan et les Chebanat, tribus makiliennes du Sous-el-Acsa et les tribus rîahides installées dans les provinces d'Azghar et d'El-Hebet. Après avoir organisé et passé en revue toutes ces troupes qui formèrent, dit-on, une armée de trente mille hommes, il les mit en marche et se dirigea vers Tlemcen. Parvenu dans l'Angad, il reçut une ambassade envoyée par Ibn-el-Ahmer et une députation des musulmans d'Espagne, qui vinrent implorer son appui et le secours des musulmans du Maghreb contre les ennemis de l'islamisme. Il fut tellement ému de leurs plaintes qu'il aurait voulu renoncer à toute autre affaire pour entreprendre une guerre aussi sainte ; il désira même faire la paix avec Yaghmoracen et, quand il consulta ses officiers là-dessus, il les trouva tous plus disposés à combattre les chrétiens qu'à faire le siége de Tlemcen. Une députation, composée de plusieurs cheikhs, se rendit, en conséquence, auprès de Yaghmoracen afin d'effectuer un arrangement entre les deux souverains, en calmant leur animosité mutuelle. Les envoyés trouvèrent le prince abd-el-ouadite campé en dehors de Tlemcen et entouré de tout l'appareil de la guerre. Il avait déjà fait ses préparatifs de marche et tenait réunis sous ses drapeaux les Beni-Abd-el-Ouad, ses confédérés, les Arabes zoghbiens et les Zenata de ses provinces orientales, tels que les Beni-Rached et les Maghraoua. Fier du nombre de ses troupes, il repoussa toute espèce d'accomodement et se porta au-devant des Mérinides.

Ce fut dans la plaine d'Oudjda, auprès de la rivière Isly, que les deux armées se trouvèrent en présence. Le sultan Abou-Youçof avait déjà rangé la sienne en ordre de bataille et, s'étant réservé le commandement du centre, il avait placé les ailes sous les ordres de ses fils, les émirs Abou-Malek et Abou-Yacoub. Dans la bataille sanglante qui s'ensuivit, Fares, fils de Yaghmoracen et une foule d'Abd-el-Ouadites perdirent la vie. L'armée de Tlemcen, accablée par les troupes almohades et par les nombreuses bandes que les Mérinides avaient levées dans les tribus du Maghreb-el-Acsa et des provinces marocaines, finit par lâcher pied et tourner le dos ; mais la milice chrétienne, encouragée par la présence du sultan Yaghmoracen, tint ferme et se laissa broyer sous la meule de la guerre. Bîrnebes [1], le commandant de ce corps, fut fait prisonnier. Yaghmoracen, soutenu par une petite troupe de guerriers, couvrit la retraîte de son armée jusqu'à Tlemcen, et, en passant auprès de son camp, il y mit le feu et abandonna à l'ennemi ses tentes et son *harem*.

Le sultan Abou-Youçof ne partit d'Oudjda qu'après l'avoir ruiné de fond en comble. Reprenant ensuite sa marche, il ravagea toutes les contrées par où il passa et fit beaucoup de butin et de prisonniers. Pendant qu'il s'avançait ainsi sur Tlemcen, il perdit son principal vizir, Eïça-Ibn-Maçaï. Ce hardi cavalier, dont on rapportait avec admiration les nombreux traits de bravoure, mourut dans le mois de Choual de l'an 670 (mai 1272).

Le siége de Tlemcen était déjà commencé quand Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï le toudjinide arriva au camp à la tête de tous les guerriers de sa tribu et d'un cortége militaire dont il se montrait justement fier. Depuis quelque temps, ce chef avait imploré le secours des Mérinides contre Yaghmoracen qui, par un abus de puissance, l'avait vaincu, humilié et dépouillé d'une partie de ses états. Lors de son approche, les troupes du sultan montèrent à cheval, en grande tenue, et allèrent au-devant de lui pour ajouter à l'honneur de la réception que leur maître lui réservait.

---

[1] Ce nom est, sans doute, altéré.

Mohammed assista au siége pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'Abou-Youçof fut déconcerté par la vive résistance de la garnison et renonça à son entreprise. D'après les conseils de ce prince, il s'empressa d'emmener les Toudjinides et de rentrer dans son pays avant que l'armée mérinide eut quitté ses positions. Au moment de partir, il reçut du sultan, pour lui-même et ses gens, une quantité de riches cadeaux, une centaine de chevaux splendidement harnachés, un millier de chamelles laitières, un grand nombre de robes d'honneur, d'habits magnifiques, de belles armes, de pavillons, de tentes et de montures. Abou-Youçof resta encore quelques jours sous les murs de Tlemcen, afin de protéger les Toudjinides contre Yaghmoracen, qui aurait pu se mettre à leur poursuite et les atteindre avant qu'ils fussent rentrés dans le Ouanchérîch.

Vers le commencement de l'an 671 (août 1272), Abou-Youçof revint à Fez; et, peu de temps après son arrivée, il eut la douleur de perdre son fils et successeur désigné, l'émir Abou-Malek. Bien que cette épreuve lui fût très-sensible, il la supporta avec une patience exemplaire, et, reprenant bientôt son ancien train de vie, il se remit à compléter la conquête du Maghreb. Dans cette dernière expédition, il s'était rendu maître de Taount, forteresse appartenant aux Matghara, et, comme cette place touchait à la frontière du pays qui formait le royaume de son ennemi Yaghmoracen, il l'avait rempli d'approvisionnements et en avait confié le commandement à Haroun, fils de [Mouça] et cheikh des Matghara. Ce fut alors qu'il reprit la route de Fez et qu'il s'empara de Melîla, forteresse située sur le littoral du Rîf.

Haroun s'installa dans Taount et, bientôt après, il y proclama son indépendance; mais il y fut si souvent attaqué par les troupes de Yaghmoracen qu'en l'an 675 (1276-7), il livra la place et se rendit auprès du sultan Abou-Youçof. Dans notre chapitre sur les Matghara, nous avons raconté l'histoire de ce chef[1].

---

[1] Voy. t. I, pp. 239, 240, où notre auteur place la reddition de Taount en l'an 672.

PRISE DE TANGER. — CEUTA EST SOUMIS AU TRIBUT.

Depuis l'avènement d'Abd-el-Moumen, Ceuta et Tanger avaient toujours été regardés comme les gouvernements les plus importants de l'empire almohade, puisqu'ils étaient, à la fois, forteresses maritimes, ports de mer, arsenaux de construction et lieux d'embarquement pour ceux qui voulaient prendre part à la guerre sainte. Aussi, le commandement de ces places fut-il toujours donné à des princes de la famille royale. [Par une exception à cette règle,] Abou-Ali-Ibn-Khalas, natif de Valence, fut chargé par Er-Rechîd d'administrer la ville et la province de Ceuta, ainsi que nous l'avons dit ailleurs [1], et, en l'an 640 (1243), après la mort de ce khalife, il reconnut pour souverain l'émir Abou-Zékérïa, qui venait d'ériger l'Ifrîkïa en royaume indépendant. Il fit partir son fils Abou-'l-Cacem avec un acte d'hommage et une somme d'argent destinés au monarque hafside, et il confia le gouvernement de Tanger à Youçof-el-Hemdani, fils de Mohammed-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Ahmed, et surnommé Ibn-el-Amîn [2]. Cet officier prit le commandement de la troupe andalousienne qui y tenait garnison et s'installa dans la citadelle.

Plus tard, Abou-Zékérïa donna le gouvernement de Ceuta à son parent Abou-Yahya, fils d'Abou-Zékérïa, petit-fils de Yahya-es-Chehîd et arrière petit-fils d'Abou-Hafs. A cette époque, l'ancien gouverneur, Ibn-Khalas, ne vivait plus : craignant pour l'avenir et profondément affligé de la mort de son fils, qui avait péri dans un naufrage en se rendant auprès du sultan hafside, il s'était embarqué pour Tunis et, ayant descendu à Bougie [3], il y avait rendu le dernier soupir. Ceci eut lieu en 646 (1248-9).

---

[1] Voy. t. II, p. 242.

[2] Voy. t. II, p. 323.

[3] Ou bien à *Oran*. — Voy. t. II, p. 323.

Selon un autre récit, il mourut à bord et fut enterré à Bougie.

L'année suivante, quand El-Montecer monta sur le trône, après la mort de son père, Abou-Zékérïa, les habitants de Ceuta lui refusèrent obéissance, chassèrent leur gouverneur, Abou-Yahya-Ibn-es-Chehîd, massacrèrent les fonctionnaires que ce prince avait à son service et proclamèrent la souveraineté d'El-Morteda.

Cette révolution eut pour auteur Hadjboun-er-Rendahi, qui l'avait entreprise à l'instigation d'un homme très-considéré dans Ceuta et président du conseil des cheikhs. Abou-'l-Cacem-el-Azéfi, c'est ainsi qu'on le nommait, avait été élevé sous les yeux de son père, le vertueux et savant jurisconsulte, Abou-'l-Abbas-Ahmed, et, tant que vécut cet excellent précepteur, dont le savoir égalait la piété, il s'était nourri l'esprit de bonnes études. La mémoire d'Abou-'l-Abbas fut tellement vénérée et le mérite de son fils était tellement évident que les habitants de Ceuta se laissèrent guider par les conseils de celui-ci dans toutes les affaires difficiles.

Heureux d'apprendre l'établissement de l'autorité almohade dans Ceuta, El-Morteda accorda le gouvernement de cette ville à Abou-'l-Cacem-el-Azéfi ; et comme il avait une entière confiance dans le dévouement de ce personnage distingué, il jugea inutile de le placer sous le contrôle d'un prince de la famille royale ou sous la surveillance d'un officier almohade. Hadjboun-er-Rendahi obtint du même souverain le commandement de la flotte maghrebine, charge qu'il transmit à ses fils.

El-Azéfi profita de sa haute position pour susciter des embarras aux fils d'Er-Rendahi et il les contraignit enfin à quitter Ceuta. Les uns se rendirent à Malaga auprès d'Ibn-el-Ahmer ; les autres allèrent se fixer à Bougie sous le patronage des Hafsides ; et, par les services qu'ils rendirent à leurs nouveaux souverains, ils se montrèrent dignes de la réputation dont ils jouissaient comme administrateurs habiles.

Devenu seul dépositaire de l'autorité à Ceuta, le jurisconsulte Abou-'l-Cacem-el-Azéfi la laissa en héritage à ses enfants, ainsi que nous le raconterons plus loin.

Dans toutes les circonstances, Tanger agissait comme une dépendance de Ceuta ; aussi, le gouverneur de cette ville, Ibn-el-Amîn, reconnut tout d'abord l'autorité d'Abou-'l-Cacem. Il changea cependant d'avis avant l'expiration de l'année et fit célébrer la prière publique au nom du khalife hafside ; ensuite, il y proclama la souveraineté des Abbasides et il finit par se déclarer souverain indépendant. Pour le reste, il se conduisit dans Tanger de la même manière qu'Ibn-el-Azéfi dans Ceuta.

Les choses continuèrent en cet état jusqu'à l'arrivée des Beni-Merîn qui, s'étant répandus dans le Maghreb, en soumirent tout le pays ouvert et commencèrent à réduire les châteaux et les places fortes. Après la mort d'Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack, événement qui fut suivi par celle de son fils Omar, les enfants de celui-ci allèrent s'établir entre Tanger et Azîla. S'étant campés dans la plaine avec leurs familles, leurs partisans et leurs serviteurs, ils commencèrent à piller les voyageurs, à rançonner les habitants et à saccager le pays. Pour mettre un terme à ces brigandages, Ibn-el-Amîn consentit à leur payer un tribut annuel tant qu'ils respecteraient son territoire et protégeraient les voyageurs. Alors, ces Mérinides prirent l'habitude de se rendre à Tanger pour acheter les objets dont ils avaient besoin, et ils finirent par organiser un complot afin de s'emparer de la ville. Un certain jour, ils y entrèrent avec des armes cachées sous leurs manteaux et assassinèrent Ibn-el-Amîn ; mais, au même instant, ils furent assaillis à leur tour et massacrés par la populace indignée. Ceci se passa en l'an 665 (1266-7). Les habitants se rallièrent autour du fils d'Ibn-el-Amîn ; mais, cinq mois plus tard, ils laissèrent tomber leur ville au pouvoir d'El-Azéfi dont la flotte et l'armée de terre étaient venues en même temps pour les attaquer. Le fils d'Ibn-el-Amîn s'enfuit à Tunis et chercha un asile auprès d'El-Mostancer. El-Azéfi établit alors à Tanger un de ses officiers pour y remplir les fonctions de gouverneur, et lui adjoignit comme conseillers les notables de la ville[1].

[1] Les manuscrits portent اشرافه ; le traducteur lit اشرافها.

En l'an 666 (1267-8), l'émir Abou-Malek assiégea Tanger pendant six jours sans pouvoir s'en emparer ; mais, [quelques années plus tard,] le sultan Abou-Youçof, ayant soumis toutes les provinces du Maghreb, pris la ville de Maroc, renversé la dynastie d'Abd-el-Moumen et réprimé l'audace de son ennemi, Yaghmoracen, tourna ses regards vers cette forteresse et résolut de l'incorporer dans son empire. Au commencement de l'an 672 (juillet-août 1273), il mit le siége devant Tanger, qu'il regardait comme la clef de la plaine par laquelle il fallait passer pour atteindre Ceuta. Quelques jours après, il pensa être obligé à décamper ; mais au moment où il allait plier ses tentes, la population de la ville fut saisie d'une terreur panique et, pendant le désordre, une partie des archers qui garnissaient les remparts se mit à pousser le cri de guerre employé par les Mérinides. Encouragés par cette démonstration, les plus actifs parmi les assiégeants s'élancèrent en avant et parvinrent à escalader les murailles ; pendant toute la nuit, ces braves eurent à soutenir les attaques de la garnison, mais, au point du jour, ils furent dégagés par leurs camarades qui avaient livré un assaut et enlevé la ville. Le sultan se hâta d'y rétablir l'ordre et de faire proclamer une amnistie générale.

Ayant effectué de cette manière la réduction de Tanger, Abou-Youçof plaça son fils, l'émir Abou-Yacoub, à la tête d'une armée nombreuse et l'envoya contre Ceuta. El-Azéfi s'y défendit vigoureusement pendant plusieurs jours et déclara enfin qu'il était disposé à payer un tribut annuel, mais qu'il ne consentirait jamais à se rendre. Le sultan accepta cet offre ; et, quand il eut ramené ses troupes à la capitale, il tourna ses regards vers Sidjilmessa, ville qu'il désirait enlever à la domination des Abd-el-Ouad.

SIDJILMESSA EST PRISE POUR LA SECONDE FOIS, MALGRÉ LA RÉSISTANCE DES ABD-EL-OUADITES ET DES ARABES MONEBBAT.

Nous commencerons ce chapitre par un résumé des faits que nous avons déjà rapportés au sujet de Sidjilmessa. L'émir Abou-

Yahya, fils d'Abd-el-Hack, ayant soumis cette ville et la province du Derâ, en confia le commandement ainsi que l'administration de toute la région du Sud à Youçof-Ibn-Izgacen. Il laissa son fils, Abou-Hadîd-Miftah, avec cet officier et mit sous leurs ordres plusieurs cheikhs qu'il avait chargés de la défense du pays. En l'an 654 (1256), El-Morteda plaça son vizir, Ibn-Attouch, à la tête d'une armée et l'envoya reprendre Sidjilmessa ; mais cet officier, ayant su que l'émir Abou-Yahya venait à sa rencontre, rebroussa chemin. En 655, après la bataille d'Abou-Selît, Yaghmoracen marchait sur Sidjilmessa avec l'intention d'y pénétrer à l'improviste par un endroit qu'on lui avait représenté comme mal gardé ; mais Abou-Yahya s'empressa d'y arriver avant lui et déjoua ce projet. Le chef abd-el-ouadite dut effectuer sa retraite, après avoir vu ses espérances frustrées et ses troupes mises en déroute.

Ibn-Izgacen avait gouverné Sidjilmessa pendant un an et demi, quand l'émir Abou-Yahya le remplaça par Yahya-Ibn-Abi-Mendîl, chef des Beni-Asker. Cette famille mérinide était une branche collatérale de celle dont l'émir Abou-Yahya faisait partie, Mohammed-Ibn-Ourzîz étant leur aïeul commun. Deux mois plus tard, Abou-Yahya ôta le commandement à Ibn-Abi-Mendîl et le confia à Mohammed-Ibn-Amran-Ibn-Abla, membre d'une tribu protégée et favorisée par les Mérinides, celle des Irnîan. Il nomma, en même temps, Abou-Taleb-Ibn-el-Habci receveur-général des impôts fournis par ces provinces et il chargea Abou-Yahya-el-Kitrani de l'administration militaire et du commandement des troupes.

Pendant deux années, rien ne se changea dans la position de ces fonctionnaires ; mais, après la mort d'Abou-Yahya, El-Kitrani conçut la pensée de se rendre indépendant et, voyant le sultan Abou-Youçof doublement occupé par le siége de Maroc et par la guerre contre Yaghmoracen, il forma un complot avec quelques brigands et, s'étant assuré le concours de Youçof-Ibn-Feredj-el-Azéfi, il fit assassiner Ammar-el-Ourtedghrabi [1], pré-

---

[1] L'orthographe de ce nom est incertaine.

sident du conseil de la ville. Mohammed-Ibn-Amran s'enfuit de Sidjilmessa en apprenant que les conspirateurs délibéraient à son sujet et il alla rejoindre son maître, le sultan. El-Kitrani s'empara alors de l'autorité suprême ; mais, en l'an 658 (1260), environ dix-huit mois après son usurpation, il fut tué par le peuple qui s'était soulevé au nom du khalife El-Morteda. Ce mouvement avait été préparé par le cadi Ibn-Haddjadj et par Ali-Ibn-Omar auquel El-Morteda donna ensuite le gouvernement de la ville.

En l'an 660 (1261-2), les Mérinides, commandés par le sultan Abou-Youçof, parurent devant Sidjilmessa et dressèrent leurs machines de siége ; mais la garnison mit le feu à ces engins redoutables et se défendit avec tant de résolution qu'elle força les assaillants à décamper.

Ali-Ibn-Omar mourut après avoir exercé les fonctions de gouverneur pendant trois ans [et, à la suite de cet événement, les Arabes Monebbat décidèrent les habitants à reconnaître l'autorité de Yaghmoracen-Ibn-Zîan]. Après avoir enlevé Tlemcen et le Maghreb central à la domination des Almohades, Yaghmoracen avait rallié à sa cause les Monebbat, peuplade appartenant à la tribu des Douï-Mansour, branche de la grande tribu des Makil. Tous ces nomades avaient pour lieu de parcours dans le Désert le territoire qui touchait aux pâturages des Beni-Badîn ; mais ils se virent forcés d'abandonner cette région quand Yaghmoracen eut décidé les Beni-Amer à quitter la partie du Mozab appelée Belad-Beni-Yezîd pour se rapprocher de lui. Ceux-ci forcèrent la tribu des Makil à sortir des pays aux environs de Fîguîg et du Za, où elle s'adonnait à la vie nomade, et la contraignit à se transporter dans la contrée qui est située entre Sidjilmessa et le Molouïa.

Après l'établissement des Makil dans leurs nouveaux territoires, Yaghmoracen rompit avec les Doui-Obeid-Allah, une de leurs principales tribus, et s'attacha les Monebbat qui, depuis lors, se montrèrent alliés fidèles et partisans dévoués de l'empire abd-el-ouadite.

La ville de Sidjilmessa se trouvant dans la région occupée par

les Monebbat, servait de lieu de ralliement à leurs familles et à leurs troupeaux ; elle obéissait même, jusqu'à un certain point, aux ordres de cette tribu, ce qui eut lieu après la mort d'Ali-Ibn-Omar, quand les Monebbat firent reconnaître aux habitants l'autorité de Yaghmoracen. Sur leur invitation, ce chef partit avec son armée et il arriva chez eux presqu'à l'improviste. Ayant pris possession de la ville, il y établit deux gouverneurs, Yaghmoracen-Ibn-Hammama[1] et Abd-el-Melek. Celui-ci était fils de Mohammed - Ibn - Ali - Ibn - Cacem - Ibn-Derâ, l'un des Beni-Mohammed-Ibn-Zegdan-Ibn-Tîdoukcen, et il portait le surnom de *Fils de Hanîna.* Sa mère, Hanîna, était sœur de Yaghmoracen.

Avec ces deux officiers, le chef abd-el-ouadite y laissa son fils, l'émir Yahya, comme représentant de l'autorité royale. Douze mois plus tard, Yahya fut remplacé par son frère, parce que Yaghmoracen avait pour habitude de faire alterner ses enfants dans le commandement à l'expiration de chaque année.

Le sultan Abou-Youçof étant enfin parvenu à effectuer la conquête du Maghreb, en réduisant les villes de ce pays, en renversant la dynastie d'Abd-el-Moumen, en s'emparant du siége du khalifat almohade, en prenant Tanger d'assaut et en faisant capituler Ceuta, port de passage et boulevard de la frontière, conçut alors l'espoir de soumettre les pays du Sud et d'enlever Sidjilmessa aux Beni-Abd-el-Ouad. Aussi, dans le mois de Redjeb 672 (janv.-fév. 1274), il se dirigea contre cette ville, à la tête de tous les contingents du Maghreb : les Zenata, les Arabes et les Berbères marchèrent sous ses ordres, ainsi que les troupes Mérinides et les divers corps de milice. Arrivé dans le voisinage de la ville, il dressa contre elle ses machines de siége, telles que catapultes, balistes et l'engin à feu qui lance du gravier de fer. Cette mitraille est chassée hors de l'âme de la pièce par le moyen

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire, avec les manuscrits, اخصت يغمراسن ومعه يغمراسن بن حمامة.

de la poudre enflammée dont la propriété singulière opère des effets qui rivalisent avec la puissance du Créateur [1].

Tous les jours, pendant une année entière, le sultan continua ses attaques ; et un pan de mur de l'enceinte ayant été abattu à coups de pierres lancées par ses catapultes, il fit donner l'assaut et emporta la place. Cet événement eut lieu dans le mois de Safer 673 (août-sept. 1274). La garnison fut passée au fil de l'épée et les habitants furent réduits en esclavage. Les deux gouverneurs, Abd-el-Melek-Ibn-Hanîna et Yaghmoracen-Ibn-Hammama, perdirent la vie ainsi que tous les Abd-el-Ouadites et tous les émirs des Monebbat.

De cette manière, le sultan Abou-Youçof acheva la conquête du Maghreb. Dans tout ce pays, il ne resta plus une seule place qui reconnût une autre dynastie que la sienne, plus un seul homme qui osât fixer ses espérances sur un autre prince que le sultan mérinide. Ce fut ainsi que Dieu mit le comble à ses grâces en accordant à Abou-Youçof la totalité du royaume du Maghreb.

Pour témoigner sa reconnaissance de tant de faveurs, ce monarque résolut d'aller combattre les ennemis de Dieu et d'aider les musulmans d'outre-mer à secouer le joug qui les accablait. En conséquence de cette détermination, il s'en retourna de Sidjilmessa à Maroc et, de là, il se rendit à Salé. Pendant le peu de jours qu'il passa dans cette dernière ville afin de se reposer et d'en examiner les ressources tout en faisant restaurer les fortifications, on vint lui annoncer qu'Abou-Taleb-el-Azéfi était arrivé à Fez chargé d'une mission de la part de son père, Abou-'l-Cacem-el-Azéfi, seigneur de Ceuta. Il se hâta aussitôt vers cette capitale, afin de recevoir l'envoyé ; et, l'ayant accueilli avec de grands égards, il le congédia chargé de dons et pénétré de reconnaissance.

Alors il se disposa à faire passer son fils en Espagne pour y

---

[1] Ce passage a été cité par MM. Reinaud et Favé dans leur ouvrage sur le feu grégeois, p. 73 et suiv.

combattre les chrétiens. Cette expédition formera le sujet du chapitre suivant.

LE SULTAN ABOU-YOUÇOF ENTREPREND LA GUERRE SAINTE ET REMPORTE UNE GRANDE VICTOIRE SUR LES CHRÉTIENS. — MORT DE LEUR CHEF DON NUNO.

Depuis l'époque où l'Espagne fut conquise par les musulmans, cette région d'outre-mer a toujours été une frontière[1] de leur empire, le théâtre de leurs guerres saintes, un champ de martyr et une porte du bonheur éternel pour leurs soldats. Les établissements musulmans dans ce pays étaient constamment sur un brasier ardent[2], pour ainsi dire, placés comme ils étaient entre les griffes et les dents des lions de l'infidélité. Entourés d'une foule de peuples hostiles, les vrais croyants de l'Espagne se trouvèrent encore séparés de leurs corréligionnaires par la mer. [Peu d'années après la conquête de cette péninsule, le khalife] Omar-Ibn-Abd-el-Azîz songea à en retirer les musulmans, vu leur position isolée et la difficulté de faire parvenir des secours dans une contrée aussi éloignée. Ayant consulté à ce sujet les principaux *Tabès*[3] et les chefs des Arabes, il les trouva tous de son avis; et, sans sa mort prématurée, il aurait exécuté son projet.

Malgré les dangers qui menaçaient l'islamisme en Espagne, et malgré l'hostilité des mécréants, ses voisins, cette religion s'y maintint en vainqueur tant que dura la domination des Arabes appartenant, les uns à la famille de Koreich et à la race de Moder, les autres aux tribus du Yémen. La puissance et la gloire des musulmans espagnols furent portées au plus haut degré sous les

---

[1] Lisez ثغرا dans le texte arabe.

[2] Quand les anciens Arabes voulaient faire bouillir du lait, ils y jetaient des pierres fortement chauffées par l'action du feu. Quelquefois, ils posaient des tranches de viande sur une pierre semblable afin de les faire cuire. Les pierres employées à cet usage se nommaient *radf*, mot que notre auteur emploie ici.

[3] Voy. t. I, p, 202.

Oméïades, dynastie célèbre qui, pendant environ trois cents ans, étendit ses ailes protectrices sur les rivages des deux continents et qui succomba dans le cinquième siècle de l'hégire. Alors se brisa l'unité de l'empire espagnol ; la puissance musulmane d'outre-mer s'étant affaiblie à mesure que la domination arabe tombait en décadence et que l'autorité dés Berbères s'étendait sur le Maghreb.

Les Almoravides, observateurs zélés des préceptes de Mohammed, ayant rétabli en Maghreb l'unité de la nation musulmane, épièrent attentivement l'occasion de prendre part à la guerre sainte et de secourir leurs frères, les musulmans espagnols. Traversant enfin le Détroit, ils combattirent l'ennemi avec une bravoure admirable, défirent à Zellaca et ailleurs le roi Alphonse, réduisirent plusieurs forteresses, en reprirent d'autres, détrônèrent les roitelets musulmans et réunirent en un seul empire les états de l'Afrique et de l'Espagne.

Leurs successeurs, les Almohades, suivirent les mêmes bons principes et se couvrirent de gloire dans leurs guerres avec le roi chrétien. Yacoub-el-Mansour le vainquit dans la journée d'El-Ark *(Alarcos)*[1] et dans plusieurs autres rencontres ; mais la vigueur de la nation almohade finit par s'épuiser, leur royaume fut déchiré par des divisions intestines, et les princes de la famille d'Abd-el-Moumen qui commandaient en Espagne se disputèrent mutuellement le trône du khalifat. Pour obtenir l'appui du roi chrétien, ils lui cédèrent un si grand nombre de forteresses que les musulmans espagnols, se voyant exposé à périr, attaquèrent les Almohades et les expulsèrent du pays.

L'auteur de cette révolution fut Ibn-Houd, seigneur de Murcie[2] et de l'Andalousie orientale, le même qui fit proclamer dans tous ses états la souveraineté des Abbacides de Baghdad. La partie de cette Histoire universelle qui traite de l'Espagne, renferme une notice de ce chef.

Quant à l'Andalousie occidentale *(El-Gharbïa)*, elle était trop

---

[1] Voy. t. II, p. 213.

[2] Pour مراسية, lisez مرسية dans le texte arabe.

éloignée du royaume d'Ibn-Houd pour être secourue par ce prince qui, du reste, n'y avait pas de partisan pour le seconder, ni assez d'expérience politique pour bien se conduire dans une entreprise aussi difficile. La discorde régnait parmi les musulmans, le roi chrétien s'acharnait à insulter leurs territoires et les descendants d'Abd-el-Moumen étaient trop préoccupés du progrès de la tribu de Merîn pour penser à eux, quand Mohammed-Ibn-Youçof-Ibn-el-Ahmer releva l'Andalousie occidentale et s'empara d'Arjona, sa ville natale. Brave, ferme et entreprenant, il prit au bond la balle que lui lança Ibn-Houd : en l'an 629 (1231-2), il rejeta [1] la suprématie des Abbacides et reconnut pour khalife l'émir hafside, Abou-Zékérïa. Jusqu'à la mort de son adversaire, événement qui arriva en 635 (1237-8), il soutint contre lui une lutte incessante et lui disputa la possession de l'Andalousie, province par province. Pendant ce temps, l'ennemi commun insultait toutes les parties de la péninsule et avait imposé un tribut annuel de quatre cent mille pièces d'or à Ibn-Houd, tout en se faisant céder par ce chef trente forteresses appartenant aux musulmans.

Craignant de succomber, si Ibn-Houd obtenait l'appui des chrétiens, l'émir Ibn-el-Ahmer se mit sous la protection [2] de leur roi et, pour châtier le peuple de Séville, il marcha avec son nouvel allié contre cette ville. Après la mort d'Abou-Zékérïa, il répudia la souveraineté des Hafsides, se déclara indépendant et prit le titre d'*Emîr-el-Moslemîn (commandant des musulmans)*. Dans l'Est, il eut à combattre les fils d'Ibn-Houd et d'Ibn-Merdenîch ; et, par une dure nécessité, il livra au roi chrétien toute la région d'El-Frontièra [3].

---

[1] Lisez وخلع dans le texte arabe.

[2] Dans le texte arabe, remplacez وتسمك par وتمسك.

[3] A cette époque, tout le bassin du Guadalquivir, depuis Jaën jusqu'à la mer, formait une des frontières qui séparaient le territoire chrétien de celui des musulmans. Le souvenir de cet état de choses se conserve encore dans les noms de deux villes très-connues, Arcos de la Frontèra et Xérès de la Frontèra.

Dans la période qui s'écoula entre les années 622 (1225) et 670 (1271-2), les musulmans espagnols eurent à subir la prise de leurs forteresses, la violation de leur territoire, la perte de leurs provinces, l'occupation de leurs villes et la ruine de leurs propriétés. Leurs richesses devinrent la proie de l'ennemi, ou bien elles servirent à payer des contributions forcées et à acheter des trèves. En l'an 633 (1236)[1], le fils d'Alphonse [St-Ferdinand] s'empara de Cordoue; en 644 (1246-7)[2], il prit Jaen et, deux années plus tard, il occupa Séville. En 637 (1238), le comte de Barcelone [Don Jayme I, roi d'Aragon,] soumit la ville de Valence. Tout ce qui était situé entre ces métropoles, tels que châteaux, centres de population et forteresses sans nombre, passa entre les mains des chrétiens.

Dans l'Andalousie orientale, la puissance des chefs indépendants fut détruite, et, dans l'Andalousie occidentale, les forces d'Ibn-el-Ahmer ne suffirent pas à couvrir les contrées en deça des vastes plaines de la Frontèra. Reconnaissant que la défense de ce pays exigerait plus de troupes qu'il n'en avait à sa disposition et qu'elle briserait ses moyens de résistance au point d'encourager encore davantage les tentatives de l'ennemi, il la livra au roi chrétien pour obtenir la paix. Voulant alors se mettre à l'abri des attaques, il emmena les musulmans dans la région accidentée et difficile qui avoisine la mer et, s'étant choisi pour résidence la ville de Grenade, il y bâtit le château de l'Alhamra pour lui servir de lieu de séjour. Mais de tout ceci, nous avons parlé ailleurs[3].

Pendant cette époque de malheurs, Ibn-el-Ahmer ne cessa d'invoquer l'appui de ses coréligionnaires de l'Afrique; et, à plusieurs reprises, les notables de l'Espagne se rendirent en députation à la cour de l'Emir des musulmans, Abou-Youçof, pour

---

[1] Notre auteur a écrit, par erreur, en l'an 636.

[2] Les historiens ne sont pas d'accord sur l'année de la prise de Jaën.

[3] Dans la partie inédite de cette histoire universelle se trouve une notice des dynasties chrétiennes et musulmanes qui régnèrent en Espagne.

le prier de secourir l'islamisme et de sauver leurs femmes et leurs enfants. Le prince mérinide se vit d'abord dans l'impossibilité de répondre à leur appel : après avoir lutté contre les Almohades, il lui fallut combattre Yaghmoracen et achever la conquête du Maghreb ; mais, en l'an 671 (1272-3), quand la mort enleva Ibn-el-Ahmer (Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Youçof-Ibn-el-Ahmer, surnommé *le cheikh* et *Abou-Debbous*,) il avait effectué la soumission du Maghreb et, n'ayant plus à craindre son ancien adversaire [le chef des Abd-el-Ouadites], il se trouvait en mesure de prendre la défense des musulmans espagnols.

D'ailleurs, la guerre sainte avait de grands attraits pour les Mérinides : déjà, en l'an 661 (1262-3), les Beni-Idrîs, qui avaient répudié l'autorité de leur parent, Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, et qui avaient ensuite fait leur soumission[1], s'étaient presque tous empressés de suivre le conseil du sultan qui leur recommandait d'aller au secours des vrais croyants qui habitaient la péninsule espagnole. Plus de trois mille volontaires mérinides partirent avec eux et formèrent un corps redoutable dont le sultan [Yacoub] donna le commandement à Amer-Ibn-Idrîs. Arrivés en Espagne, ces guerriers se distinguèrent par leur bravoure et par le mal qu'ils firent à l'ennemi.

Avant de mourir, Ibn-el-Ahmer le Cheikh adressa des conseils à son fils et successeur désigné, Mohammed-el-Fakîh (*le jurisconsulte*, ainsi nommé parce qu'il avait étudié le droit étant prince royal,) et lui recommanda de se mettre sous la protection de l'Emir des musulmans, Abou-Youçof, dont l'appui et celui des Mérinides pouvaient seuls délivrer les vrais croyants espagnols des attaques continuelles du roi chrétien. Aussi, quand El-Fakîh eut rendu à son père les derniers devoirs, il réunit les principaux cheikhs de l'Andalousie et les envoya auprès d'Abou-Youçof. Ces hommes respectables parurent devant le sultan mérinide au moment où il venait de mettre le sceau à la conquête du Maghreb par la prise de Sidjilmessa. Pendant qu'ils le sup-

---

[1] Voy. ci-devant, p. 48.

pliaient de venger l'islamisme et qu'ils lui faisaient un tableau affligeant des maux dont les chrétiens avaient accablé les musulmans, il ressentit vivement le plaisir que leur arrivée lui avait causé ; puis, emporté par le désir d'accomplir la volonté divine et de gagner le paradis, il répondit à leur prière avec le plus grand empressement.

Le fait est que, depuis le commencement de sa carrière, Abou-Youçof n'avait jamais eu qu'un seul désir, celui de faire la guerre aux infidèles ; et, pour obtenir ce bonheur, il aurait sacrifié toutes ses espérances mondaines. En l'an 643 (1245-6), après la prise de Mequinez, il avait demandé à son frère, Abou-Yahya, l'autorisation de passer en Espagne pour combattre les chrétiens et, ne l'ayant pas obtenue, il s'était mis à la tête de ses domestiques, de ses clients et de ceux de ses parents qui lui étaient dévoués, afin de se rendre dans ce pays. L'émir Abou-Yahya transmit alors à Abou-Ali-Ibn-Khalas, gouverneur de Ceuta, l'ordre de refuser à cette troupe les moyens de passer le Détroit, et un saint personnage, Yacoub-Ibn-Haroun-el-Kheiri, étant allé trouver Abou-Youçof, qui venait d'arriver à Casr-el-Djouaz, le décida à revenir en lui prédisant qu'il ferait la guerre sainte plus tard en qualité de conquérant et d'Emir des musulmans. Dès lors, Abou-Youçof eut l'esprit toujours préoccupé d'une expédition en Espagne ; aussi, quand il vit arriver cette députation, il se décida sur-le-champ à prendre les armes.

Pendant que ses agents parcouraient les provinces pour y lever des troupes, il quitta Fez dans le mois de Choual 673 (avril 1275) et se rendit à Tanger. Ayant alors équipé et soldé cinq mille Mérinides, il les plaça sous les ordres de son fils, Mendîl, et les fit transporter à Tarifa dans une vingtaine de navires qu'Ibn-el-Azéfi, seigneur de Ceuta, lui avait envoyés à la première réquisition. Ces troupes passèrent trois jours à Tarîfa pour se reposer et partirent ensuite pour le territoire de l'ennemi où elles mirent tout à feu et à sang. Arrivées dans la plaine de Xérès, elles forcèrent la garnison à s'enfermer dans la ville, puis elles s'en retournèrent au camp d'Algésiras, chargées de butin et ramenant une foule de captifs et de bêtes de somme,

ainsi qu'une grande quantité d'armes. Les musulmans de l'Espagne regardèrent ce succès comme un suffisant dédommagement de leur défaite à El-Ocab[1]; mais ils ressentirent, peu de temps après, une joie bien autrement vive quand un châtiment des plus terribles tomba sur les infidèles.

A la nouvelle de cette incursion si heureusement accomplie, l'émir Abou-Youçof résolut d'assister en personne à la guerre sainte et, pour garantir ses frontières contre les tentatives de Yaghmoracen, il chargea son petit-fils, Tachefîn-Ibn-Abd-el-Ouahed, de se rendre auprès de ce chef à la tête d'une députation mérinide et de négocier avec lui un traité de paix. Yaghmoracen accueillit volontiers les ouvertures d'une suspension d'armes et envoya plusieurs chefs abd-el-ouadites auprès du sultan pour lui offrir un cadeau magnifique et pour assister à la ratification du traité.

Abou-Youçof ressentit un plaisir extrême d'avoir ainsi rétabli le bon accord entre les musulmans et obtenu pour lui-même le loisir de gratifier sa passion pour la guerre sainte et de s'occuper d'œuvres méritoires. Après en avoir rendu à Dieu des actions de grâce et répandu de nombreuses aumônes, il somma les peuples du Magreb, Zenatiens, Arabes, Almohades, Masmoudiens, Sanhadjiens, Ghomariens, Aurébiens, Miknaciens, tribus berbères, troupes soldées et volontaires à venir tous afin de participer aux mérites de la guerre sainte.

Ayant réuni toutes les forces de son empire, il s'embarqua avec elles à Tanger, dans le mois de Safer 674 (juillet-août 1275), et aborda au rivage de Tarifa. Cette ville, ainsi que la forteresse de Ronda, venaient de lui être cédées par le sultan Ibn-el-Ahmer pour lui servir de centres d'opération ; une convention à cet effet ayant déjà eu lieu à l'époque où le monarque andalousien avait envoyé la grande députation de cheikhs auprès de l'émir mérinide pour solliciter son appui. A cette occasion, Abou-Youçof avait posé comme condition essentielle de son

---

[1] Voy. t. II, p. 224.

intervention la remise de quelques-unes des forteresses qui bordent le Détroit. Ibn-Hicham, seigneur d'Algeciras, passa la mer, trouva le sultan mérinide aux environs de Tanger et lui céda sa ville en le reconnaissant pour souverain.

Abou-Mohammed-Ibn-Chékîlola, seigneur de Malaga, s'empressa d'offrir sa soumission à l'émir Abou-Youçof et de lui transmettre, par une députation, les hommages des habitants et l'invitation de venir à leur secours. Ce chef ayant ainsi embrassé la cause des Mérinides, la servit avec un zèle et un dévouement parfaits [1]. Quelque temps auparavant, lui et son frère Abou-Ishac, gendre du sultan Ibn-el-Ahmer, avaient soutenu le monarque andalousien, et leur père, Abou-'l-Hacen, fut le principal meneur de la révolte contre Ibn-Houd et de la conspiration ourdie par les habitants de Séville contre leur chef Ibn-el-Badji [2]. Ibn-el-Ahmer nomma Abou-Mohammed au gouvernement de Malaga et Abou-Ishac à celui de Guadix ; mais, quand il eut raffermi son pouvoir et vaincu les autres chefs andalousiens, il se brouilla avec les deux frères [3]. Abou-Mohammed se fit alors proclamer souverain de Malaga et de la Gharbïa (*pays occidental*) qui dépend de cette ville ; mais, toutes les fois qu'il s'agissait de combattre le roi chrétien, les deux frères prenaient le parti de leur ancien maître. Abou-Mohammed, ayant alors appris que le sultan Abou-Youçof-Yacoub venait de traverser le Détroit, lui fit porter sa soumission.

L'armée qui prit terre à Tarîfa avec le souverain mérinide fut si nombreuse qu'elle occupa tout le terrain qui sépare cette ville d'Algeciras. Quand le débarquement eut lieu, le sultan Ibn-el-Ahmer-Mohammed-el-Fakîh, fils d'Abou-Debbous-Mohammed-es-Cheikh et seigneur de Grenade, accourut auprès du sultan Abou-Youçof, ainsi que le *raïs* Abou-Mohammed-Ibn-Chékî-

---

[1] Quelques lignes plus loin, dans le texte arabe, on trouvera le passage dont ce paragraphe est la reproduction.

[2] Voy. t. II, p. 320.

[3] A la place de ما بينهما, le traducteur lit ما بينه وبينهما.

lola, seigneur de Malaga, et son frère, Abou-Ishac, seigneur de Guadix. Tous ces princes témoignèrent au sultan mérinide une soumission sans bornes et une joie extrême de le voir. Abou-Youçof s'entretint pendant quelque temps avec les deux frères au sujet de la guerre sainte et les renvoya aussitôt après dans leurs états respectifs, mais il reçut Ibn-el-Ahmer avec tant de froideur que celui-ci en fut blessé et repartit pour Grenade.

Après cette entrevue, le sultan mérinide poussa en avant jusqu'à El-Frontèra, et son fils, l'émir Abou-Yacoub, auquel il avait confié un détachement de cinq mille hommes, alla porter le ravage dans les plaines et les vallées [du territoire chrétien]. Le jeune prince passa auprès d'Almodovar, de Baëza et d'Ubeda, en détruisant les moissons, abattant les arbres, saccageant les maisons, balayant les troupeaux, tuant[1] les hommes qui avaient pris les armes, et enlevant les femmes et les enfants. Il emporta d'assaut le fort de Belma (*Huelma*), dévasta tous les châteaux qui se trouvaient sur son passage et revint sur ses pas, traînant à sa suite une foule de captifs. Il venait de passer la nuit auprès d'Ecija, ville sur les confins de l'ennemi, quand il apprit que le grand chef, Don Nuño, avait rassemblé toute la population chrétienne, jusqu'aux vieillards et aux enfants, et qu'il s'était mis à la poursuite des musulmans afin de leur arracher les prisonniers et les dépouilles.

Le sultan envoya le butin en avant, précédé de mille cavaliers, et il le suivit avec le reste de l'armée. Voyant enfin paraître derrière lui les étendards de l'ennemi, il mit ses troupes en ordre de bataille et parcourut les rangs de ses guerriers en les encourageant par le souvenir de leurs anciennes victoires. Les Zenata montrèrent alors cette bravoure qui les avait tant illustrés autrefois ; et, dans ce combat pour la cause du Seigneur et de la religion, ils déployèrent la valeur par laquelle ils s'étaient déjà signalés dans des batailles sans nombre. Peu de temps leur suffit pour remporter une nouvelle victoire et procurer à la cause

[1] Il faut lire وتقتل dans le texte arabe.

de Dieu un nouveau sujet de triomphe. Les bandes chrétiennes furent mises en pleine déroute ; leur chef, Don Nuño, fut tué avec une foule d'autres infidèles, et une prompte fuite put seule soustraire les débris de cette armée aux glaives qui moissonnaient ses rangs. Après la bataille, on compta le nombre de morts et on trouva que six mille chrétiens avaient succombé ; quant aux musulmans, une trentaine seulement furent assez heureux d'obtenir le martyr[1]. Ce fut ainsi que Dieu favorisa les siens, qu'il exalta sa religion et qu'il apprit aux chrétiens ce que peut faire une troupe de guerriers qui combat pour sa religion et pour la parole divine.

L'émir des musulmans, Abou-Youçof, envoya la tête de Don Nuño à Ibn-el-Ahmer qui, dit-on, la rendit secrètement aux chrétiens, après l'avoir fait embaumer. En agissant ainsi, il céda aux mouvements de l'amitié qu'il leur portait, au désir de conserver leur bonne opinion et à la haine qu'il éprouvait pour l'Emir des musulmans, sentiments dont les indices se montrèrent très-clairement dans la suite, ainsi que nous aurons l'occasion d'en faire la remarque.

Vers le milieu de Rebiâ [premier] de la même année (commencement de septembre 1275), Abou-Youçof revint à Algeciras ; et, après s'être conformé aux préceptes du *Coran* et à l'exemple du prophète, en prélevant, au nom du trésor public et pour subvenir aux frais de la guerre, le quint du butin, des prisonniers et des bêtes de somme, il en distribua le reste à ses troupes On assure que, dans cette expédition, les musulmans prirent cent vingt-quatre mille bœufs, quatorze mille six cents bêtes de somme et sept mille huit cent trente captifs. Quant aux moutons, le nombre en fut trop grand pour être compté ; mais on raconte que dans la ville d'Algeciras, ils se vendaient à un dirhem (60 *centimes)* chacun. Il en était de même à l'égard des armes dont on avait rapporté une quantité immense.

---

[1] Selon les historiens chrétiens, l'armée du sultan était beaucoup plus forte que celle de Don Nuño de Lara et avait fait des pertes très-considérables.

L'émir des musulmans passa quelques jours dans Algeciras, et s'étant remis en campagne, au mois de Djomada [premier] (oct.-nov. 1275), il marcha sur Séville dont il ravagea tous les environs[1]; ensuite, il alla dévaster le territoire de Xérès et, de là, il revint à Algeciras, après une absence de deux mois.

Voulant alors posséder, sur le bord de la mer et auprès du port, une ville où il pourrait installer ses troupes et les tenir isolées, de manière à garantir les habitants du pays contre leurs violences et leurs exactions, il choisit un emplacement dans le voisinage d'Algeciras et donna l'ordre d'y élever les bâtiments nécessaires. Cette nouvelle ville fut construite sous la direction d'un homme auquel il pouvait se fier, et elle reçut le nom d'*El-Binya* (*l'édifice*).

Dans le mois de Redjeb 674 (déc.-janv. 1275-6), Abou-Youçof rentra en Maghreb, après une absence de six mois, et s'arrêta quelque temps à Casr-Masmouda. Il donna alors l'ordre à Ibrahîm-Ibn-Eïça, chef de la famille Ousnaf-Ibn-Mahîou, d'élever une muraille autour de Badis, port de mer et de passage situé dans le pays des Ghomara. Arrivé dans Fez, au mois de Châban (janv.-fév.), il s'occupa des affaires du royaume, de la soumission de quelques révoltés et de la construction d'une ville où il pourrait s'établir avec sa cour et toute sa maison.

FONDATION DE LA VILLE-NEUVE (EL-BELED-EL-DJEDÎD), PRÈS DE FEZ. — [DESTRUCTION FINALE DU PARTI ALMOHADE.] — ÉVÉNEMENTS DIVERS.

Quand l'émir Abou-Youçof eut combattu les infidèles et obtenu de Dieu la faveur d'avoir donné à l'islamisme un nouveau sujet de triomphe et d'avoir relevé par les armes la puissance des musulmans espagnols, il rentra en Maghreb pour goûter en-

[1] L'expression جاش خلالها, employée dans le texte arabe, est tirée du *Coran*, sour. 17, vers. 5.

core un bonheur en apprenant le succès des troupes commandées par ses officiers et l'extinction des foyers de sédition qui menaçaient la sûreté de son royaume. Cette nouvelle grâce était digne de celle qui venait de lui être accordée et elle servait à couronner les bontés dont le Seigneur l'avait comblé.

Après la prise de Maroc, les derniers restes de la famille d'Abd-el-Moumen s'étaient jetés dans la montagne de Tînmelel, premier siége de leur puissance, berceau de leur secte, cimetière de leurs khalifes, capitale de leurs aïeux, demeure de leur imam et temple de leur Mehdi. Cette localité avait toujours été pour eux un lieu saint et, chaque fois qu'ils voulaient entreprendre une expédition militaire, ils allaient visiter le tombeau de l'imam, dans l'espoir d'attirer par ses mérites une bénédiction sur leur tentative et d'assurer le succès de leurs armes. Ils regardaient même ce pèlerinage comme un de leurs plus saints devoirs.

Tous les Almohades qui avaient pu échapper aux coups des Mérinides se réfugièrent dans cet asile et proclamèrent souverain un descendant d'Abd-el-Moumen nommé Ishac. En l'an 669 (1270-1), ils prêtèrent le serment de fidélité à leur nouveau khalife, qui était frère d'Omar-el-Morteda. Bien que la nomination de ce prince eût lieu sous les auspices les plus défavorables, ses partisans nourrissaient l'espoir de prendre leur revanche et de relever l'empire almohade. Le vizir Ibn-Attouch fut le principal meneur de cette tentative désespérée.

La première chose que fit Mohammed-Ibn-Ali-Ibn-Mohalli, après avoir été installé dans le gouvernement de Maroc par le sultan Abou-Youçof, fut de tourner ses armes contre les Almohades insoumis et de travailler à leur enlever les partisans qu'ils conservaient encore. En l'an 674 (1275), il fut assailli, à l'improviste, par les Almohades, mais il les repoussa de manière à refroidir leur ardeur tout-à-fait; puis, dans le mois de Rebiâ (oct.) de la même année, il pénétra dans leurs montagnes et, après un long siége, il emporta d'assaut leur forteresse qui, jusqu'alors, n'avait jamais succombé. Ibn-Attouch mourut les armes à la main, mais leur fantôme de khalife fut fait prisonnier,

avec son cousin, Abou-Saîd, fils d'Abou-'r-Rebiâ, et les partisans qui lui restaient encore. Tous ces malheureux eurent la tête coupée en dehors de la porte [de Maroc], nommée Bab-es-Cheriâ, et leurs cadavres furent attachés à des poteaux. Le secrétaire El-Cabaïli et ses fils se trouvèrent dans le nombre des suppliciés.

Les troupes mérinides portèrent la dévastation par toute la montagne de Tînmelel ; elles ouvrirent même les tombeaux des khalifes, descendants d'Abd-el-Moumen, et en retirèrent les corps de Youçof et de son fils Yacoub-el-Mansour, afin de les décapiter. Cette profanation eut pour auteur Abou-Ali-el-Milîani[1] qui, après sa révolte à Milîana, s'était réfugié à la cour du sultan Abou-Youçof et avait obtenu de ce prince la souveraineté de la ville d'Aghmat. Il prit part à cette expédition et, pour se venger d'avoir été chassé de Milîana par les Almohades-Hafsides, il crut ne pouvoir mieux faire que de violer les tombeaux de ces khalifes et de mutiler leurs cadavres. Le sultan fut scandalisé de cette action, mais il ferma les yeux dessus par la considération qu'El-Milîani était son hôte. Il affecta même de traiter la chose comme une de ces extravagances auxquelles son protégé l'avait habitué.

Rentré dans sa capitale, après avoir fait sa première expédition en Espagne, le sultan apprit presque simultanément la défaite des Almohades et la destruction de la famille d'Abd-el-Moumen. Ces nouvelles le comblèrent de joie et lui inspirèrent une profonde reconnaissance envers le Seigneur.

Quand la révolte fut étouffée et le Maghreb pacifié, Abou-Youçof vit sa puissance consolidée, sa domination étendue sur toutes les parties de ce pays, son royaume agrandi et le nombre de sa suite et de ses visiteurs considérablement augmenté. Il jugea donc nécessaire de bâtir une ville pour servir de residence à lui-même, aux gens de sa maison et aux grands officiers qui soutenaient la dignité du trône et le poids de l'administration. Par ses ordres, on commença la construction d'*El-Beled-el-*

---

[1] Voy. t. III, p. 315.

Djedid (la villeneuve), immédiatement à côté de Fez, et auprès de la rivière qui traverse cette capitale. On en posa les premières pierres, le 3 Choual, 674 (22 mars 1276), et on y employa une foule d'artisans et d'ouvriers. Le sultan avait même fait venir des devins et des astrologues afin de commencer la fondation de sa ville dans un moment où les planètes offriraient un aspect propice. Parmi ces hommes, on remarqua deux grands maîtres *(imams)* dans la science astrologique : Abou-el-Hacen-Ibn-el-Cattan et Abou-Abd-Allah-Ibn-el-Habbak. La ville, construite sur un plan dressé par le sultan lui-même, lui plut beaucoup et, en l'an 674, elle devint la résidence de la famille royale. On y avait élevé de grandes maisons et d'autres habitations, ainsi que des palais traversés par des courants d'eau ; aussi, nous offre-t-elle le monument le plus grand et le plus durable de la dynastie mérinide.

Ce travail achevé, le sultan fit aussitôt commencer la construction d'une citadelle dans la ville de Méquinez.

Au moment où il traversait le détroit pour rentrer en Maghreb, Talha-Ibn-Mohalli s'était mis en révolte et était allé joindre les Zenata du mont Azouer, tribus incorporées dans la population sanhadjienne [de l'Atlas]. Pour étouffer ce mouvement, il partit sur le champ afin de cerner la montagne et, au bout d'un mois, il obtint la soumission de Talha moyennant une amnistie et une haute position à la cour. Il donna ensuite le titre de vizir à son client, Feth-Allah-es-Sedrati, et lui accorda le traitement ordinaire de cet emploi.

Quelque temps après, il envoya à Yaghmoracen l'équivalent du cadeau qu'il avait reçu de cet émir, au moment de partir pour l'Espagne ; ses occupations pendant la dernière campagne ne lui ayant pas permis de répondre plus tôt à cette marque de considération. L'offrande qu'il fit présenter à l'émir Abd-el-Ouadite se composa d'une tente magnifique de fabrique marocaine, plusieurs mors de cheval, les uns dorés, les autres argentés, trente mules et mulets très-actifs, les uns portant des selles à la persanne pour hommes, les autres portant des selles de femmes, plusieurs ballots de cuirs apprêtés de la

manière dite *circassienne*, et une quantité de ces autres objets précieux que les souverains de l'Afrique recherchent à l'envi et qu'ils sont fiers de posséder. En l'an 675 (1276-7)[1], Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, émir des Beni-Toudjîn et seigneur du Ouancherîch, envoya au sultan quatre chevaux, les plus beaux qu'il put trouver dans tout le Maghreb [central]. Ce cadeau, bien que composé d'un petit nombre d'objets, ne manqua pas de faire grand plaisir.

Pendant ce dernier temps, Abou-Youçof organisait une expédition contre les chrétiens et, à la suite de ses préparatifs, il mit en mouvement les populations de toutes les provinces du Maghreb.

SECONDE EXPÉDITION DE L'ÉMIR DES MUSULMANS EN ESPAGNE.

L'Émir des musulmans étant rentré de sa première expédition en Espagne, dompta les insurgés du Maghreb, et rétablit l'ordre dans les frontières de ce pays. Ayant alors envoyé des cadeaux aux princes qui [régnaient sur les pays voisins] et fondé la Ville-Neuve pour lui servir de résidence, il se rendit à Maroc, vers le commencement de l'an 675 [1] (juin-juillet, 1276), afin de pourvoir à la sûreté des provinces [qui entourent cette capitale] et de prendre les mesures nécessaires pour en assurer la soumission. Il passa ensuite dans le Sous, pays dont il fit visiter toutes les parties par un corps de troupes sous les ordres de son vizir Feth-Allah.

Ayant alors repris le chemin de sa capitale, il somma toutes les tribus du Maghreb de lui fournir des contingents pour la guerre sainte. Comme leur empressement ne répondit pas à ses désirs, il renouvela l'appel et se rendit à Ribat-el-Feth, pour en attendre le résultat, mais il s'impatienta bientôt de leur lenteur et partit avec sa suite pour Casr-el-Medjaz. Quand ces contingents furent

---

[1] C'est à tort que le texte arabe, tant des manuscrits que de l'imprimé, porte la date de 676.

enfin arrivés, il traversa le détroit et débarqua à Tarifa vers la fin de Moharem [676] (juin-juillet, 1277). De là il marcha sur Ronda, en passant par Algésiras, et, dans la première de ces villes il trouva les deux frères Abou-Ishac-Ibn-Chekîloula, seigneur de Comarès, et Abou-Mohammed, seigneur de Malaga, qui étaient venus pour le seconder dans cette expédition.

Au jour anniversaire de la naissance du Prophète (10 du premier Rebiâ — 11 août 1277), l'armée combinée campa sous les murs de Séville, forteresse dans laquelle le roi de Galice, fils d'Alphonse [1], s'était enfermé pour éviter une bataille rangée. L'émir Abou-Youçof ayant reconnu que l'ennemi opérait une sortie afin de protéger les habitants de la ville, mit son armée en ordre de bataille, plaça son fils, l'émir Abou-Yacoub, à la tête de l'avant-garde et se porta en avant. Par cette attaque il fit reculer les chrétiens, et les ayant poursuivi jusqu'à la rivière, il les força à rentrer dans la ville. Pendant toute la nuit, la cavalerie musulmane parcourut les environs de Séville à la lueur des incendies qu'elle avait allumés. Au lendemain, le sultan passa dans l'Axarafe [2] et s'y tint campé avec son armée jusqu'à ce qu'il eut dévasté et ruiné toutes les parties de cette région en y lançant de nombreux détachements. Après avoir enlevé d'assaut le Hisn-Catanîana, le Hisn-Djelîana et le Hisn-el-Coléïa [3], il repartit pour Algéciras où il fit son entrée vers la fin du même mois (fin d'août 1277), suivi d'une foule de prisonniers et d'un butin énorme[4].

---

[1] C'est Don Alphonse X, roi de Castille, que l'auteur veut désigner.

[2] L'Axarafe de Séville est un vaste côteau, couvert d'oliviers, de figuiers et de vignes. Il s'étend à l'occident de cette ville et jusqu'aux environs de Niebla.

[3] Peut-être Alcala de Guadaira.

[4] Ceci est le sommaire de tout un chapitre du *Cartas*. Dans ce dernier ouvrage, l'auteur ne respecte pas toujours la vérité ; il avait à ménager les Beni-Merîn, à les exalter, à les flatter, afin de se faire pardonner le crime d'avoir composé une histoire de leur dynastie. L'on sait qu'ils avaient défendu aux auteurs de traiter un pareil sujet.

Vers le milieu du mois de Rebiâ second (septembre), quand il eut laissé reposer ses troupes et partagé les dépouilles, il envahit le territoire de Xérèset, pour faire goûter aux habitants de cette localité toute l'amertume de la guerre, il abattit leurs arbres et brûla leurs maisons; ravageant ainsi toute cette région dont il massacra une partie de la population et traîna le reste en esclavage. D'après ses ordres, l'émir Abou-Yacoub partit avec un détachement de l'armée afin d'insulter les environs de Séville et les châteaux situés sur la rivière [le Guadalquivir]. Le jeune prince livra au pillage les forts de Rota [1], de Chelouca, de Ghalîana et et d'El-Canater[2], ensuite il ravagea la banlieue de Séville et s'en retourna auprès de son père. Ils rentrèrent ensemble à Algéciras pour donner du repos à leurs guerriers et faire le partage du butin ; puis, ils organisèrent une expédition contre Cordoue.

Pour exciter l'ardeur de ses troupes, Abou-Youçof leur fit un tableau séduisant du beau pays qu'elles allaient envahir et des richesses dont jouissaient les habitants de cette région favorisée. Voyant que toute l'armée répondait avec joie à son appel, il quitta Algéciras, vers le commenoement [du second] Djomada (commencement de novembre 1277), et se mit en marche, après avoir invité Ibn-el-Ahmer à lui amener des renforts. Il fit la rencontre de ce monarque dans le voisinage d'Archidona et l'accueillit avec grandes marques d'honneur, en lui exprimant sa vive satisfaction de le voir si empressé à combattre les infidèles. Ils mirent alors le siége devant le Hisn-Beni-Bechîr et l'ayant pris d'assaut, ils passèrent la garnison au fil de l'épée, réduisirent les femmes en esclavage et mirent l'édifice en ruines après avoir enlevé tous les trésors qu'il renfermait. Abou-Youçof envoya alors plusieurs détachements dans les plaines voisines afin d'y porter le ravage et de faire du butin. L'armée s'enrichit promptement de cette

---

[1] Variantes : *Ourta*, *Zouta*.

[2] Ce dernier nom signifie *les ponts*, *les arcades*. — Le traducteur ne trouve pas ici, à Alger, les moyens de fixer la position et de reconnaître les noms modernes des châteaux andalousiens dont il est fait mention dans ce chapitre.

façon et continua sa marche jusqu'à Cordoue en fouillant les villages et les habitations qui se trouvaient sur son passage. Quand elle arriva devant cette ville, dont la garnison se tenait à l'abri, derrière les remparts, le sultan fit dévaster les fermes et les villages des contrées voisines par de nombreux détachements. Le château de Berkouna fut emporté de vive force; Arjona subit ensuite le même sort, et une troupe envoyée du côté de Jaen fit souffrir à cette ville un châtiment semblable à celui de Cordoue.

Le roi chrétien évita toujours de risquer une bataille et laissa dévaster ses provinces ; puis, ayant acquis la certitude que tout son pays allait être ruiné, il sollicita une suspension d'armes. L'Émir des musulmans profita de cette occasion pour témoigner ses égards à Ibn-el-Ahmer d'avoir assisté à la guerre sainte, et lui fit parvenir cette demande en l'autorisant d'y faire telle réponse qu'il jugerait convenable. Le sultan espagnol se décida pour la paix, avec l'approbation de son allié auquel il démontra les grands avantages qui devaient en résulter aux habitants de l'Andalousie qui, du reste, la désiraient depuis longtemps.

Après la ratification du traité, l'Émir des musulmans évacua le territoire chrétien et se dirigea vers Algéciras. En passant par Grenade, route qu'il avait choisie afin de faire honneur à Ibn-el-Ahmer, il lui présenta tout le butin enlevé pendant cette campagne. Il fit son entrée à Algéciras le 1er Redjeb de la même année (28 novembre 1277) et, quand il eut fait reposer ses troupes, il alla mettre des garnisons dans ses forteresses et prendre possession de Malaga.

IBN-CHEKILOLA CÈDE LA VILLE DE MALAGA AU SULTAN MÉRINIDE.

Les fils de Chekîlola[1], rivaux d'Ibn-el-Ahmer, appartenaient à une famille tellement puissante que les musulmans espagnols

---

[1] Le mot *Echekîlola* ou *Chékîlola* paraît être une altération du sobriquet espagnol *Chica Lola* (*la petite Lolotte, la petite Dolores*). L'aïeul paternel de ces princes était probablement une esclave chrétienne.

l'avaient cru assez forte pour les protéger contre les chrétiens. Ils se nommaient Abou-Mohammed-Abd-Allah et Abou-Ishac-Ibrahîm. Leur père, [Ali-]Ibn-Chekîlola, portait le surnom d'Abou-'l-Hacen. Abou-Mohammed épousa la fille d'[Ibn-el-Ahmer *le Cheikh*], et acquit, ainsi que son frère[1], les bonnes grâces de ce souverain et partagea avec lui le pouvoir suprême. A l'instar de leur père, les deux Chekîlola soutinrent franchement le sultan de Grenade dans ses guerres contre Ibn-Houd et les autres chefs qui aspiraient à l'empire; mais ce prince, quand il eut affermi son trône, leur enleva toute l'autorité et les réduisit au rang de simples visirs. Son gendre, Abou-Mohammed, reçut alors le gouvernement de Malaga et de la Gharbiâ ; son beau-frère, Abou-'l-Hacen, obtint celui de Guadix, et Abou-Ishac-Ibrahîm, fils d'Abou-'l-Hacen, fut nommé gouverneur de Comarès. Bien que ces chefs fussent très-mécontents de la conduite du sultan à leur égard, ils se tinrent tranquilles, sans chercher à lui nuire; mais, après sa mort, événement qui eut lieu en 671 (1272-3), ils formèrent le projet d'enlever le pouvoir à son fils et successeur, Mohammed-el-Fakîh.

[L'année suivante,] le sultan Abou-Youçof était à faire le siége de Tanger quand il reçut la visite d'Abou-Saîd[-Feredj], fils du seigneur de Malaga, qui vint avec Abou-Abd-Allah-Ibn-Acdérîl[2] pour lui communiquer un message de la part de son père Abou-Mohammed. Il accueillit ces envoyés avec de grands témoignages d'égard et les congédia en leur faisant des promesses magnifiques.

En l'an 673 (1274-5), à la suite de cette ambassade, Abou-Mohammed fit porter au souverain mérinide une déclaration d'obéissance signée par lui-même et par les habitants de Malaga ; et, en retour, il reçut un brevet qui le confirmait dans son gouvernement. Abou-Saîd-Feredj, fils d'Abou-Mohammed, passa

---

[1] Son frère, Abou-Ishac, avait aussi épousé une fille du même sultan. Voy. ci-devant, page 78.

[2] Variante : *Aïdrîl*.

dans le pays de chrétiens, mais il revint avant l'expiration d'une année et fut tué à Malaga.

En 674, Abou-Youçof étant débarqué en Espagne pour la première fois, rencontra Abou-Mohammed à Algéciras avec Ibn-el-Ahmer et, après les avoir consultés au sujet de la guerre sainte, il les renvoya dans leurs états. En 676 (1277), lors de sa seconde expédition en ce pays, il trouva Abou-Mohammed, seigneur de Malaga, et Abou-Ishac, seigneur de Guadix et de Comarès, qui l'attendaient à Algéciras. Ces chefs le suivirent à la guerre sainte. A leur retour, Abou-Mohammed tomba malade et, au commencement du mois de Djomada de cette année (oct.-nov.) il cessa de vivre. Quand le Ramadan (février) fut passé, son fils Mohammed alla trouver le sultan Abou-Youçof qui se reposait à Algéciras, après son expédition, et le pria d'accepter sa démission et de prendre possession de Malaga. Abou-Zîan-Mendîl fut nommé par son père, le sultan, au commandement de cette ville et partit avec un détachement de troupes pour s'y installer.

Avant de se rendre auprès du sultan, Mohommed, fils d'Abou-Mohammed, avait donné l'ordre à son cousin, Mohammed-el-Azrac, fils d'Abou'-l-Haddjadj-Youçof-Ibn-ez-Zerca, de faire apprêter plusieurs chambres dans la citadelle pour la réception du sultan; ce qui fut exécuté dans l'espace de trois jours. L'émir Abou-Zîan, étant arrivé sous les murs de la ville, y fit dresser ses tentes, pendant qu'une troupe de Mérinides, conduite par Mohammed-Ibn-Amran-Ibn-Abla, allait occuper la citadelle.

De cette manière, les Mérinides devinrent maîtres de Malaga, ville dont le sultan espagnol avait espéré obtenir possession lors de la mort d'Abou-Mohammed-Ibn-Chekîlola, surtout en pensant que son neveu s'y prêterait volontiers. Quand cet espoir fut déçu, son vizir Abou-Soltan-Azîz, natif de Dénia, se rendit au camp d'Abou-Zîan, en dehors de Malaga, et pria cet émir de remettre la ville au souverain de Grenade. Le prince s'y refusa avec beaucoup de hauteur et, trois jours avant la fin du Ramadan. il fit son entrée dans la place. Abou-Soltan s'en retourna après avoir fait une démarche inutile[1].

[1] Litteralement : *il en revint avec les bottes de Honein.* — En Irac,

Au commencement du mois suivant, le sultan Abou-Youçof sortit d'Algéciras et, six jours après, il arriva aux environs de Malaga. Les habitants furent tellement heureux de passer sous son autorité, qu'ils ornèrent les façades de leurs maisons et sortirent en foule pour le recevoir. Il y resta jusqu'à la fin de l'armée et, en partant, il y installa une garnison sous les ordres du nouveau gouverneur, Omar-Ibn-Yahya-Ibn-Mohalli, client et protégé de la famille royale des Beni-Merîn. Il plaça auprès de cet officier un corps de guerriers mérinides commandé par Zîan-Ibn-Abi-Aïad, auquel il recommanda de traiter Mohammed-Ibn-Chekîlola avec de grands égards.

En l'an 677 (1278-9), il rentra en Maghreb après avoir exalté en Espagne le drapeau de sa souveraineté et soutenu la cause de l'islamisme. Tout le monde fut rempli de joie en apprenant son arrivée et tous les cœurs ressentirent la plus haute admiration devant les faveurs dont le Seigneur l'avaient comblé. Ces grâces excitèrent, néanmoins, la jalousie d'Ibn-el-Ahmer et amenèrent une rupture entre les deux sultans.

---

dans la ville de Hîra, demeurait un cordonnier nommé Honein. Un arabe bédouin, monté sur un chameau, vint lui acheter une paire de bottes. L'on ne s'accorda pas sur le prix, l'on se dit de gros mots, et l'arabe finit par s'en aller. Honein voulut alors jouer un tour à cette mauvaise pratique : il prit les deux bottes, sortit de la ville et en déposa une sur la route que l'arabe devait prendre pour se rendre au douar. A une lieue plus loin, il jeta l'autre par terre et se cacha. L'arabe partit le soir, monté sur son chameau, et vit une botte sur le sable. Par Dieu ! s'écria-t-il, voilà une des bottes d'Honein ; si l'autre y était aussi, je descendrais pour la ramasser. Il continua sa route et trouva l'autre botte : Ah ! dit-il, j'ai bien eu tort de ne pas prendre l'autre botte ! j'aurais maintenant la paire. Après avoir réfléchi un instant, il fit agenouiller son chameau et, pour ne pas le fatiguer, il le laissa là et s'en fut chercher la botte qu'il avait vue d'abord. Honein profita de son absence pour voler le chameau. Le bédouin rentra chez lui avec une paire de bottes de plus et un chameau de moins.

IBN-EL-AHMER CONTRACTE UNE ALLIANCE AVEC LE ROI CHRÉTIEN, ET YAGHMORACEN, D'ACCORD AVEC EUX, ENTRAVE LES OPERATIONS D'ABOU YOUÇOF POUR L'EMPÊCHER DE QUITTER LE MAGHREB. — DEFAITE DE YAGHMORACEN A KHARZOUZA.

Quand l'Émir des musulmans, Abou-Youçof, passa en Espagne pour la première fois, il eut une rencontre avec les chrétiens auprès d'Ecija, et, dans ce conflit qui coûta la vie à Don Nuño, il remporta une victoire sans égale et une gloire immortelle. Ibn-el-Ahmer fut bien loin de s'attendre à un pareil succès et commença à craindre le vainqueur : ne pouvant pas oublier comment Youçof-Ibn-Tachefîn et les Almoravides avaient traité Ibn-Abbad, sultan de l'Andalousie[1]. Ses apréhensions augmentèrent davantage quand il s'aperçut que les fils de Chekîlola et plusieurs autres chefs étaient disposés à reconnaître l'autorité du souverain mérinide. Le bon accord qui avait régné entre les deux sultans fut tellement troublé par cet esprit de méfiance qu'à l'époque où Abou-Youçof revint en Espagne pour la seconde fois, Ibn-el-Ahmer s'abstint d'aller le voir.

Une correspondance poétique, conçue en forme de remontrances et dans laquelle les secrétaires qui l'avaient rédigée parlaient au nom de leurs maîtres, s'établit alors entre les deux cours. Nous allons indiquer ici les pièces dont elle se composa. La première est un poème adressé par le sultan Ibn-el-Ahmer à l'émir Abou-Youçof, en l'an 674 (1275-6), à l'époque où celui-ci se disposait à rentrer en Maghreb après la défaite des chrétiens et la mort de Don Nuño. Ce morceau eut pour auteur Abou-Omar-Ibn-el-Morabet, secrétaire du sultan de Grenade. Ecrit sous l'influence de la crainte que l'ennemi inspirait encore et composé dans l'espoir d'amener un rapprochement entre les deux souverains, il fut récité devant Abou-Youçof dans une

---

[1] Voy. t. II, p. 80. — Pour l'histoire des Abbadides, il faut surtout consulter la riche collection de documents arabes que M. Dozy a publiée en 1852, sous le titre de *Scriptorum arabum loci de Abbadidis.*

soirée, pendant son séjour à Algéciras. Nous le reproduisons ici :

Parmi ceux qui vont au Tehama ou dans le Nedjd[1], *y a-t-il un ami qui veut seconder* [*mon*] *amour ?*

L'amour [*m'*]*appelle! qui* [*m'*]*aidera à* [*lui*] *répondre et à* [*me*] *tourner vers lui? qui* [*me*] *soutiendra?*

Voici le sentier du salut clairement tracé; y a-t-il en Espagne ou en Afrique un homme disposé à suivre la bonne voie?

Un homme qui désire le bonheur éternel[2] *dans le jardin du Paradis et qui craigne de voyager vers la Géhenne embrasée?*

O toi qui désires remporter sur l'ennemi une glorieuse victoire, réponds à la voix directrice; tu y trouveras la force et le bonheur.

Marche avec espoir et d'un pas rapide vers le salut; être bien dirigé, c'est le salut pour celui qui se laisse guider.

O toi qui dis : A demain je me tournerai vers Dieu, *sans avoir reçu la certitude que tu vivras jusqu'à demain,*

Ne te laisse pas égarer par l'oubli de la mort; si le moment d'acquitter cette dette n'est pas encore arrivé, il est bien près de l'être!

Tu as devant toi un long voyage, qui ne se fait pas deux fois; commence tes préparatifs.

Ne sais-tu pas que tout voyageur a besoin de provisions? fais donc les tiennes.

Voici la guerre sainte, première des œuvres pies! fais-en ta provision, afin que le voyage soit heureux.

Voici le bivac dans le pays de l'Andalousie; pars de là, reviens-y, pour plaire à Dieu!

---

[1] Pour les anciens poètes de l'Arabie, le Nedj, pays de hautes collines, et le Tehama, basses terres du côté de la mer, semblaient être le monde entier. Voulaient-ils désigner la totalité de la nation arabe, ils disaient *ceux qui montent dans le Nedjd et ceux qui descendent dans le Tehama*. Pour exprimer la même idée, ils employaient les mots : *raïhoun oua ghadoun*, c'est-à-dire *ceux qui arrivent et ceux qui s'en vont*.

[2] Lisez الثّـواء dans le texte arabe.

Les péchés ont noirci ton visage; fais en sorte de paraître blanc dans la présence du Seigneur.

Efface tes fautes par des larmes; c'est par des larmes qu'on efface les fautes volontaires.

Qui veut renoncer au péché pour se tourner vers le Seigneur? qui veut imiter l'exemple du Prophète? qui veut trouver la bonne voie ?

Qui veut purifier son âme par la ferme résolution de soutenir la religion de Mahomet ?

Pourras-tu admirer les villes du pays de l'ennemi, tant que Dieu n'y sera pas adoré ?

Mépriseras-tu les pays des musulmans ? subiras-tu les insultes des trinitaires, oppresseurs de ceux qui croient au Dieu unique?

Que de mosquées dans cette terre qui ont été converties en églises ! meurs-en de douleur ! n'y sois pas insensible !

[Ici, dans les manuscrits, se trouve une lacune de deux vers.]

On voit le prêtre et la cloche sur le haut du minaret ; le vin et le porc au milieu de la mosquée!

Hélas ! on n'y entend plus les prières des gens pieux qui se baissent, qui se relèvent et qui se prosternent.

On voit à leur place une foule de réprouvés, pleins d'arrogance, qui jamais de leur vie n'ont fait profession de la vraie foi.

Chez eux, combien de captifs, hommes et femmes, qui désirent la liberté sans pouvoir se faire racheter !

Que de jeunes filles appartenant à notre peuple[1]*, qui vivent enchaînées chez eux et qui voudraient être dans la tombe !*

Que d'enfants que leurs parents regrettent d'avoir mis au monde !

Que d'hommes dévots, liés avec des chaînes, qui pleurent le sort de leurs voisins chargés de fers !

---

[1] A la place de مستعمر il faut substituer معشر

Que de martyrs auxquels la pointe de la lance et la lame de l'épée ont départi la mort sur le champ de bataille!

Les anges du ciel gémissent de leur état, et les hommes à cœur de roche compatissent à leurs maux.

Frères! vos cœurs ne se fendent-ils pas de douleur en nous voyant décimés par la mort et par l'apostasie?

Ne penserez-vous pas aux liens d'amitié, d'affection et de sang qui vous unissent à nous?

Est-ce ainsi que les chrétiens secourent leurs frères? eux dont les glaives vengeurs ne dorment jamais dans les fourreaux.

Hélas! la fierté de l'islamisme s'est éteinte, fierté si ardente autrefois!

Où sont vos fermes résolutions, qu'elles ne s'accomplissent pas? Le glaive peut-il couper à moins d'être dégaîné?

Enfants de Merîn! vous êtes nos voisins; c'est de vous les premiers que nous devons implorer secours.

La guerre sainte vous est prescrite comme un devoir; hâtez-vous de la faire, afin d'accomplir l'obligation la plus essentielle, la plus rigoureuse.

Choisissez entre les deux bonnes choses [*la victoire et le martyre*]*; que Dieu devienne votre débiteur et recevez* [*de lui*] *les belles vierges* [*du Paradis*].

Voici les portes de ce jardin qui s'ouvrent; regardez les houris assises qui vous attendent.

Qui veut se vendre au Seigneur? qui veut acheter de lui la la félicité éternelle?

Dieu a promis de soutenir la vrai religion; sa promesse est sûre, hâtez-en l'accomplissement.

Voici nos frontières qui se plaignent à vous de votre [*oubli*], *comme les pauvres se plaignent aux riches qui vivent dans l'opulence.*

Pourquoi, dans ce pays, les musulmans sont-ils divisés, pendant que les infidèles vivent dans une union parfaite?

[Ici, dans les manuscrits, se trouve une seconde lacune de deux lignes.]

Vous êtes les troupes[1] *de Dieu,* [*assez nombreuses*] *pour remplir l'univers, et vous gémissez sur le sort de la religion admirable et unique!*

Comment pourrez-vous, demain, vous justifier auprès de notre Prophète, vous qui n'avez pas encore préparé votre excuse?

Que répondrez-vous, s'il vous dit : « Pourquoi avez-vous » négligé mon peuple? pourquoi l'avez-vous abandonné à la » perversité de l'ennemi[2]*? »*

J'en jure par Dieu que, même sans avoir une punition à craindre, la honte qu'on éprouverait devant le Prophète serait [*un châtiment*] *suffisant!*

Frères! invoquez sur lui la bénédiction divine et demandez son intercession au jour du jugement.

Travaillez à soutenir sa religion, et, lors de la résurrection, il vous abreuvera des eaux les plus douces du lac céleste.

La réponse à cette pièce fut composée par Abd-el-Azîz, poète du sultan Abou-Youçof; nous en donnons ici le texte :

Nous voici! nous voici! ne crains pas l'ennemi pervers! etc.[3]

Malek-Ibn-Morahhel répondit aussi à la même pièce par le poëme suivant :

Que Dieu en soit témoin, et toi, ô terre! porte témoignage! etc.

Pour répondre à ces deux derniers poëmes, Ibn-el-Morabet composa celui-ci :

Dis aux tyrans et aux ennemis jaloux, etc.

En l'an 676 (1277-8), quand Abou-Youçof passa en Espagne pour la seconde fois, Ibn-el-Ahmer désira se raccommoder avec lui; aussi, le jour où ils se rencontrèrent, Ibn-Morabet récita au sultan mérinide le poëme que nous reproduisons ici :

---

[1] Pour جيش lisez جيوش

[2] Pour لعدو lisez للعدو

[3] Pour لنبيك lisez لبيك, L'auteur ou son copiste a supprimé le reste de cette pièce.

Bonne nouvelle pour les partisans[1] *de Dieu et pour la foi ! etc.*

La séance terminée, Abou-Youçof ordonna à son poète Abd-el-Azîz de composer une réponse à cette pièce et, dans une seconde réunion, il la fit réciter devant Ibn-el-Ahmer. En voici le texte :

Aujourd'hui, sois dans la joie et dans la sécurité, etc.

Après la mort d'Abou-Mohammed-Ibn-Chékîlola, le sultan Abou-Youçof se rendit maître de Malaga et de la Gharbïa, acquisitions dont il appréciait hautement l'importance ; mais Ibn-el-Ahmer en éprouva tant d'inquiétude et de mécontentement qu'il contracta une alliance avec le roi chrétien. Par ce nouveau traité, les deux souverains s'engagèrent à combiner leurs efforts afin d'expulser le sultan Abou-Youçof de l'Andalousie, et Ibn-el-Ahmer se vit ramené à la position subordonnée que son père avait occupée comme allié des chrétiens. Il croyait cependant garantir ainsi son autorité et s'assurer un appui que, sans cela, il n'aurait pas pu espérer en sa qualité de musulman. Le roi chrétien profita de cette occasion pour rompre la trêve qui subsistait entre lui et Abou-Youçof et pour donner l'ordre à sa flotte d'aller bloquer la garnison mérinide qui se trouvait dans Algéciras. Pendant que les navires des chrétiens se tenaient mouillés dans le Détroit pour couper les communications entre ces troupes et le territoire africain, le gouverneur mérinide de Malaga, Omar-Ibn-Yahya-Ibn-Mohalli, abandonna le parti de ses compatriotes.

Les Beni-Mohalli, une des principales familles de la tribu des Botouïa, avaient été confédérés et alliés de la famille [mérinide] de Hammama-Ibn-Mohammed, depuis l'époque où celle-ci vint s'établir en Maghreb. Abou-Melak-Abd-el-Hack épousa Omm-el-Yomen (*mère de la félicité*), fille de Mohalli, et ce fut d'elle que naquit Abou-Youçof-Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack. Femme d'une grande piété, elle fit le pèlerinage de la Mecque en l'an 643 (1245-6) et revint en Maghreb l'an 647. Cinq années plus tard, elle partit pour l'Orient une seconde fois, et fit un pèlerinage de surérogation ; puis, ayant repris la route de son pays, elle mourut au

[1] Pour لحرب lisez لحزب

Caire, l'année suivante. Tous les parents de cette femme jouissaient d'une haute faveur auprès du sultan Abou-Youçof, tant à cause de l'affinité qui existait entre eux et lui que de la grande influence qu'ils exerçaient dans leur tribu. Aussi, quand ce monarque eut effectué la conquête du Maroc, capitale des Almohades, il confia le gouvernement de cette ville et de toutes les provinces qui en dépendent à Mohammed-Ibn-Ali, petit-fils de Mohalli. Ce fonctionnaire administra avec une rare habilité, depuis l'an 668 (1269) jusqu'à l'an 687 (1288-9). Il mourut sous le règne du sultan Youçof-Ibn-Yacoub.

En l'an 676 (1277-8), quand Mohammed-Ibn-Chékîlola se rendit à Algéciras, après la mort de son père, le *raïs* Abou-Mohammed, et livra au sultan la principauté de Malaga, ce monarque, avant de rentrer en Maghreb, fit choix d'Omar, fils de Yahya et petit-fils de Mohalli, pour gouverner sa nouvelle acquisition ainsi que toutes les places fortes et tous les districts de la Gharbïa.

Talha-Ibn-Yahya, frère d'Omar et homme d'un caractère hardi, résolu et hautain, profita de sa parenté avec le sultan pour obtenir sur lui un grand ascendant. Ce fut de sa main que mourut Yacoub-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack[1], à Ghaboula, en l'an 668 (1269-70). Quatre années plus tard, il aida Feth-Allah-es-Sedrati, client et vizir du sultan, à combattre, sur le Kodia-t-el-Araïch, auprès de Fez, le gouverneur du Maghreb, Abou-'l-Ala-Ibn-Abi-Talha-Ibn-Abi-Coreich. En l'an 674 (1275-6), il se révolta lui-même et passa dans le Mont-Azouer, au moment où le sultan rentrait de sa première expédition en Espagne. Grâcié bientôt après, et admis de nouveau dans la société intime du sultan, il oublia ces faveurs en l'an 676, se rendit d'Algéciras à Grenade et se fit ensuite transporter dans le Rîf. Ceci eut lieu vers l'époque où le sultan rentrait de son voyage à Malaga. Du Rîf, il passa dans le pays du Sud et, après avoir vécu quelque temps au milieu des Beni-Toudjîn, il repartit pour l'Espagne,

---

[1] Voy. p 48 de ce volume. — Dans le texte arabe, il faut insérer les mots بن عبد الله après le mot يعقوب

l'an 677 (1278-9), au moment où le sultan Abou-Youçof allait faire la guerre à Ibn-el-Ahmer et au roi chrétien.

La flotte chrétienne avait déjà pris position dans le Détroit pour empêcher les troupes mérinides en Espagne de communiquer avec l'Afrique, quand Omar, le gouverneur de Malaga, comprit que l'équipée de son frère l'exposerait lui-même à la colère du sultan Abou-Youçof et, pour éviter ce danger, il se mit en relation avec Ibn-el-Ahmer, qui venait de rentrer à Grenade, et consentit à lui céder la ville de Malaga en échange de Salobreña et d'Almuñecar. Cette négociation fut entamée et conduite par Talha, sur les instances du sultan espagnol. Quand les troupes de Grenade parurent devant Malaga, Omar fit arrêter Zîan-Ibn-Abi-Eïad, commandant de la garnison mérinide, ainsi que Mohammed Ibn-Chékîlola, et remit alors la ville à Ibn-el-Ahmer. Ce prince y fit son entrée vers la fin du Ramadan de l'an (677 — février 1279). Omar-Ibn-Mohalli alla s'installer dans Salobreña et y transporta, avec ses trésors, tout l'argent et tout le matériel militaire qu'Abou-Youçof lui avait confiés.

Ibn-el-Ahmer et le roi chrétien se donnèrent alors la main pour empêcher le sultan mérinide de rentrer en Espagne et, s'étant adressés à Yaghmoracen, seigneur de Tlemcen, ils le décidèrent à rompre avec Abou-Youçof et à lui créer des embarras en faisant des courses dans le territoire du Maghreb. Par ce moyen, ils espérèrent empêcher les Mérinides de passer en Espagne pour y faire la guerre sainte. Les trois princes se firent réciproquement de riches cadeaux : Yaghmoracen envoya à Ibn-el-Ahmer trente chevaux de race avec une quantité d'étoffes de laine, et ce sultan lui expédia dix mille pièces d'or, comme équivalent de ce don. Le chef Abd-el-Ouadite, ne voulant pas accepter de l'argent en retour d'un cadeau, chargea Ibn-Merouan, l'envoyé grenadin, de rapporter cette somme à son maître.

L'émir Abou-Youçof se trouvait à Maroc quand on vint lui annoncer l'alliance des trois souverains et l'interruption des communications avec l'Espagne. Il était arrivé dans cette ville en Moharrem 677 (mai-juin 1278), bientôt après son retour de la

guerre sainte. Sa présence y était devenue nécessaire à cause des brigandages auxquels les Arabes-Djochem de la province de Temsna se livraient sur les grandes routes. Il venait de les faire rentrer dans le devoir quand il apprit la trahison d'Ibn-Mohalli à Malaga et le siége d'Algéciras par le roi chrétien.

Le 3 Choual (17 février, 1279), il se mit en route pour Tanger et, en passant par Temsna, il apprit que l'ennemi avait complété l'investissement de la forteresse espagnole le 6 du même mois, et qu'il devait bientôt la prendre parce que sa flotte la tenait bloquée depuis le mois de Rebiâ (juillet-août 1278). Comme la garnison demandait avec instance l'envoi de secours, Abou- Youçof fit ses dispositions pour traverser le Détroit, mais, en ce moment même, il lui arriva encore une contrariété : Masoud-Ibn-Kanoun, émir des Djochem-Sofyan se mit en révolte à Nefîs, chez les Masmouda, le 5 Dou-'l-Câda (21 mars 1279), et rassembla autour de lui les gens de sa tribu et une foule d'autres guerriers. A cette nouvelle, il partit pour combattre le rebelle, après avoir fait prendre les devants à son petit-fils, Tachefîn-Ibn-Abi-Malek, et à son vizir, Yahya-Ibn-Hazem. L'approche de l'armée mérinide suffit pour disperser les insurgés, qui prirent la fuite en abandonnant leurs tentes et leurs bagages. Une fraction des Sofyan, les Hareth, fut complètement dépouillée. Masoud se jeta dans la montagne de Sekciouï où il fut bientôt cerné par les troupes du sultan. L'émir Abou-Zîan[1]-Mendîl, qui passa alors dans le Sous pour y rétablir l'ordre, rejoignit son père, Abou-Youçof, vers la fin de l'année.

Algéciras était alors sur le point de succomber, et les habitants, découragés par la longueur du siége, l'acharnement de l'ennemi et le manque de vivres, avaient tué [allaient tuer] leurs enfants pour les sauver de l'esclavage. Un si triste état de choses exigea un prompt remède ; aussi, le sultan ordonna-t-il à son fils, l'émir Abou-Yacoub, de quitter le Maroc et d'aller au secours des assiégés pendant que la flotte irait attaquer celle de l'ennemi.

---

[1] Dans le texte arabe il faut supprimer le mot بن

Arrivé à Tanger dans le mois de Safer 678 (juin-juillet 1279), ce prince fit porter à toutes les villes de la côte l'ordre d'équiper leurs navires pour une expédition et de les réunir à Ceuta, à Tanger et à Salé. Il distribua en même temrs de l'argent aux troupes et leur remonta tellement le moral, qu'elles se décidèrent à combattre jusqu'à la mort. Le légiste Abou-Hatem-el-Azéfi, seigneur de Ceuta, déploya le plus grand zèle à remplir les ordres du sultan et il embarqua dans la flotte tous les guerriers de sa ville, jusqu'aux jeunes gens et aux vieillards.

Ibn-el-Ahmer apprit avec douleur la position des musulmans enfermés dans Algéciras et regretta vivement d'avoir contribué à leurs malheurs par son alliance avec le roi chrétien. Pour réparer sa faute, il rompit le traité qui l'attachait aux infidèles et fit équiper des navires dans les ports d'Almuñecar, d'Alméria et de Malaga, dans le but de secourir les vrais croyants,

La flotte musulmane, au nombre d'environ soixante-dix bâtiments parfaitement équipés, se réunit enfin dans le port de Ceuta et s'étendit ensuite d'un bord du détroit jusqu'à l'autre. L'émir Abou-Youçof lui confia son propre drapeau et, le 8 Rebiâ premier (19 juillet 1279) il donna l'ordre de mettre à la voile. Ces navires quittèrent Tanger et abordèrent à Gibraltar, la veille d'un jour fortuné, de l'anniversaire de la naissance du Prophète 10 Rebiâ premier — 21 juillet). Au lendemain, tous les marins endossèrent la cuirasse et la cotte de mailles ; puis, ayant écouté les exhortations de leurs prédicateurs et formé la résolution de soutenir bravement la cause de Dieu, ils entamèrent le combat en poussant leur cri de guerre : El-Djinna ! El-Djinna ! (*le paradis ! le paradis !*). Il ne leur fallut qu'un instant pour joindre la flotte ennemie, composée de quatre cents voiles, pour accabler les chrétiens d'une grêle de flèches, les mettre en déroute, les noyer, les sabrer et prendre leurs navires. Ensuite, ils forcèrent l'entrée du port d'Algéciras et jetèrent ainsi une grande perturbation parmi les assiégeants. Le roi chrétien, n'osant pas attendre l'arrivée de l'armée commandée par l'émir Abou-Yacoub [fils du sultan], abandonna ses positions et leva le siége. Les femmes, les enfants et la garnison de la ville se répandirent au dehors et ramassè-

rent une telle quantité de blé, de fruits et d'autres vivres laissés par l'ennemi, que les marchés de la ville en furent parfaitement approvisionnés pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que les lieux voisins purent y envoyer des convois.

L'émir Abou-Yacoub s'empressa de traverser le Détroit et contribuer par sa présence à l'effroi des infidèles ; mais, avant d'envahir leur pays, il résolut de châtier Ibn-el-Ahmer. Pour effectuer son projet plus facilement, il offrit la paix au roi chrétien et lui proposa de réunir leurs forces et de mettre le siége devant Grenade. Le roi, intimidé par la puissance des Mérinides et très-courroucé contre Ibn-el-Ahmer d'avoir secouru la ville d'Algéciras, accepta la proposition et envoya une compagnie d'évêques au camp mérinide pour conclure le traité. L'émir Abou-Youçof fit conduire ces personnages auprès de son père le sultan, qui n'avait pas encore quitté le Maghreb ; mais ce monarque désapprouva complètement le projet d'alliance, disgracia son fils et congédia les envoyés. Abou-Yacoub revint en Afrique avec une députation composée d'habitants d'Algéciras et trouva son père le sultan dans la province de Sous, où il l'avait laissé.

Abou-Zîan-Mendîl, fils d'Abou-Youçof, ayant alors reçu de son père le commandement des troupes mérinides en Espagne, s'établit dans Algéciras, conclut un traité de paix avec le roi chrétien, et entreprit le siége de Marbella [1], forteresse appartenant à Ibn-el-Ahmer. Après avoir bloqué cette place par terre et par mer, il dut renoncer à l'espoir de s'en emparer à cause de la résistance qu'elle lui opposa. Quand il fut rentré à Algéciras, les places fortes de la Gharbïa s'empressèrent de reconnaître son autorité afin de se garantir contre le roi chrétien. L'arrivée des renforts expédiés du Maghreb lui permit alors de mettre le siége devant Ronda, et, pendant qu'il faisait tous ses efforts pour réduire cette place, le roi chrétien, soutenu par les Chékî-

---

[1] Telle est la bonne leçon. Dans l'édition du texte arabe il faut supprimer la première partie de la note (1).

lola et par Ibn-ed-Delîl, envahit le territoire musulman afin d'attaquer Ibn-el-Ahmer dans Grenade.

Le sultan andalousien comprit alors la nécessité de se réconcilier avec les Mérinides et invita l'émir Abou-Zîan à une conférence. Nous parlerons, plus tard, de cette entrevue qui eut lieu dans le voisinage de Marbella.

Le sultan Abou-Youçof leva enfin le camp qu'il avait établi au pied du Mont Sekcîoua et alla faire quelques courses dans le Sous avant de rentrer à Maroc. Il attendit dans cette ville la fin de la guerre contre les Berbères, et partit ensuite pour Fez, d'où il envoya des proclamations dans toutes les parties de son empire afin d'appeler le peuple à la guerre sainte. Dans le mois de Redjeb 678 (nov.-déc. 1279), il fit son entrée dans Tanger et put alors juger de la mauvaise tournure que les affaires de l'Espagne avaient prise depuis son départ de ce pays. Il reconnut que le roi chrétien avait obtenu une grande supériorité sur Ibn-el-Ahmer et qu'il visait à la conquête de toute la péninsule.

En 679 [1280-1), le roi chrétien marcha contre Grenade sur la prière d'Abou-'l-Hacen-Ibn-Abi-Ishac-Ibn-Chékîlola, seigneur de Guadix, mais, après avoir assiégé cette ville pendant quinze jours, il abandonna l'entreprise. Pendant son expédition il avait eu pour alliés tous les princes de la famille Chékîlola, rivaux déclarés du souverain de Grenade. Dans sa retraite il eut à combattre les troupes zenatiennes au service d'Ibn-el-Ahmer. Ce corps de guerriers, voulant soutenir dignement son ancienne réputation, se mit en marche, sous les ordres de Talha-Ibn-Yahya-Ibn-Mohalli et de Tachefîn-Ibn-Moti, chef des Tìrbîghîn[1]. Ils atteignirent l'ennemi auprès du château de Moclin[2] et lui tuèrent sept cents cavaliers. Dans cette rencontre, où Dieu assura la victoire aux musulmans, Othman-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-el-Hack, prince de la famille des Beni-Mérîn, remporta la couronne du martyre.

---

[1] Variante: *Tirîghin*. Voy. ci-devant, page 26.

[2] *Moclin* : les historiens arabes écrivent *El-Mothlin* المثلين

En l'an 680 (1281-2) le roi chrétien mit le siége devant Grenade à la prière du *raîs* Abou-Mohammed-Abd-Allah[-Ibn-Chékîlola], seigneur de Guadix, et, bien qu'il y renonçât au bout de quelques jours, il n'en conserva pas moins une grande supériorité sur les musulmans espagnols. Le sultan Abou-Youçof fut pénétré de douleur à l'aspect de leurs malheurs, et, voulant délivrer Ibn-el-Ahmer des humiliations dont l'ennemi l'abreuvait, il lui fit proposer une suspension d'armes et un traité d'alliance. Cette offre fut repoussée parce que le sultan mérinide avait demandé avant tout, que la ville de Malaga lui fût rendue.

Abou-Youçof se remit alors à travailler afin d'applanir les obstacles qui auraient empêché une nouvelle expédition contre les chrétiens. Un de ses plus graves embarras fut l'attitude peu rassurante de Yaghmoracen, dont il avait appris d'une manière certaine, les liaisons avec Ibn-el-Ahmer et le neveu d'Alphonse[1]. Le chef abd-el-ouadite auquel il proposa un nouveau traité de paix, dévoila tout-à-fait ses intentions hostiles et déclara ouvertement qu'étant devenu l'ami des Espagnols, tant musulmans qu'infidèles, il était bien résolu à envahir le Maghreb. L'Émir des musulmans, se trouvant ainsi dans la nécessité de marcher contre lui, rentra à Fez, vers la fin de Choual (679 — février 1281), après avoir passé trois mois à Tanger. Voulant toutefois se ménager un prétexte pour commencer des hostilités, il envoya un ambassadeur à Tlemcen avec la commission de sommer Yaghmoracen à faire la paix avec les Beni-Toudjîn, alliés de l'empire mérinide, et à retirer ses troupes de leur pays. Cette demande excita au plus haut degré l'indignation du prince abd-el-ouadite et le confirma dans son égarement.

Vers la fin de l'an 679 (avril 1281), le sultan expédia de Fez une armée sous les ordres de son fils, Abou-Yacoub, et, peu de

---

[1] Le texte arabe porte *le fils du frère d'Alphonse*. L'auteur aurait dû écrire *le roi*. Les historiens arabes rapportent souvent d'une manière très-inexacte les noms des rois chrétiens.

temps après, il alla la rejoindre à Téza. Parvenu au Molouïa, il s'arrêta pour laisser arriver toutes ses troupes et ensuite il se rendit à la Tafna en passant par Mama. Yaghmoracen vint lui offrir bataille à la tête des Zenata et de ses alliés arabes, lesquels traînaient après eux leurs tentes et leurs troupeaux. Les principaux chefs des deux armées se mesurèrent d'abord, les armes à la main ; ensuite, les soldats montèrent à cheval et s'élancèrent au combat. La rencontre eut lieu à Kharzouza, dans le Melab-Tafna. L'Émir des musulmans avait placé la cavalerie de sa garde sur une des ailes de l'armée, et, sur l'autre, les escadrons commandés par son fils Abou-Yacoub. Le conflit se prolongea jusqu'au soir, mais, au moment où l'on allait se livrer au repos, les Beni-Abd-el-Ouad commencèrent leur retraite en abandonnant bagages, bêtes de somme, armes et tentes. Pendant toute cette nuit, les troupes d'Abou-Youçof restèrent à cheval et, au point du jour, elles se mirent à la poursuite des fuyards. Tous les troupeaux des Arabes nomades tombèrent au pouvoir des Mérinides. Le vainqueur pénétra dans le pays de Yaghmoracen, puis dans celui des Zenata, et rencontra Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï le toudjînide à El-Caçabat. Accompagné par ce chef, il porta le ravage dans le territoire abd-el-ouadite et, l'ayant ensuite congédié avec les troupes toudjinides, il tint la ville de Tlemcen étroitement bloquée jusqu'à ce que ses alliés fussent rentrés dans le Ouancherîch, région où la vengeance de Yaghmoracen n'était plus à craindre. Il décampa alors et revint à Fez dans le mois de Ramadan 680 (déc.-janv. 1281-2).

Au commencement de l'année suivante (avril 1282), il se rendit de Fez à Maroc d'où il envoya son fils, Abou-Yacoub, dans le Sous, afin d'y rétablir l'ordre. Il était encore à Maroc quand il reçut un message du roi chrétien qui, obligé maintenant à soutenir une lutte contre son propre fils (*Don Sanche*), implorait le secours des Mérinides. Heureux de pouvoir entretenir la discorde parmi les chrétiens et gratifier en même temps son amour pour la guerre sainte, il consentit volontiers à secourir son ancien ennemi et partit sur le champ afin d'entrer en Espagne le plus tôt possible.

DON SANCHE [*Chandja*] SE RÉVOLTE CONTRE SON PÈRE, LE ROI CHRÉTIEN. — SUR LA PRIÈRE DE CELUI-CI, L'ÉMIR ABOU-YOUÇOF PASSE EN ESPAGNE POUR LA TROISIÈME FOIS.

Après son expédition contre Tlemcen, le sultan Abou-Youçof revint[1] à Fez d'où il partit pour Maroc. Pendant son séjour dans cette dernière ville, une ambassade, composée de patrices, de grands et de comtes du peuple chrétien, vint lui exposer que Sanche, fils de leur souverain, s'était mis en révolte et, qu'ayant été soutenu par une partie de la nation, il avait vaincu son père. « Notre roi, ajoutèrent-ils, se voit donc forcé d'implorer le se-» cours de votre majesté ; étant convaincu qu'avec l'aide de » l'Émir des musulmans, il doit recouvrer son royaume. »

Le sultan s'empressa d'y donner son consentement, dans l'espoir de pouvoir faire tourner à son propre avantage la désunion qui régnait parmi les chrétiens[2] et, s'étant rendu à Casr-el-Medjaz, il traversa le Détroit, après avoir invité ses sujets à le suivre et à prendre part aux mérites de la guerre sainte. Débarqué à Algéciras, dans le mois de Rebiâ second 681 (juillet-août 1282), il réunit les garnisons de ses forteresses espagnoles et alla se poster à Sakhra-t-Eïad[3]. Le roi chrétien y vint le trouver, en s'humi-

---

[1] Dans le texte arabe il faut remplacer le mot خرج par رجع

[2] Dans une dépêche officielle adressée par le sultan Abou-Youçof à Philippe-le-Hardi, roi de France, dépêche qui se trouve encore dans les archives du royaume, le monarque africain déclare qu'en prêtant son appui au roi Alphonse, il n'avait agi ni par aucune vue d'intérêt, ni pour agrandir ses états, mais uniquement pour soutenir ce prince infortuné. Voy. le mémoire composé sur ce sujet par M. de Sacy et inséré dans le recueil intitulé : *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome IX.

[3] Variante : *Sakhra-t-Eibad*. Cette forteresse était probablement située dans le voisinage de Séville.

liant devant la puissance de l'islamisme et en mettant tout son espoir dans l'appui du sultan. Abou-Youçof l'accueillit avec les honneurs dus à un grand souverain, mit à sa disposition une somme de cent mille [pièces d'or] qu'il tira du trésor public, et, pour en assurer le remboursement, il reçut en gage la couronne du roi, la même couronne qui se conserve encore dans le palais des Mérinides et qui forme un de ces titres de gloire dont la postérité du sultan est justement fière. Accompagné du roi, son protégé, le sultan mérinide envahit le pays de l'ennemi et mit le siége devant Cordoue, ville dans laquelle Sanche s'était enfermé avec ses partisans. Après avoir attaqué la place pendant quelques jours, il se mit à en parcourir les environs et, s'étant ensuite dirigé vers Tolède, il en dévasta les alentours. De là, il poussa en avant jusqu'au château de Madjrît (*Madrid*) sur l'extrême frontière, et, dans cette course, il enleva tant de butin que le camp en regorgea. Dans le mois de Châban (novembre) de la même année il revint à Algéciras.

Ibn-el-Âhmer ayant appris qu'Omar-Ibn-Mohalli avait reconnu l'autorité du sultan mérinide, déclara la guerre à ce chef et lui reprit la ville d'Almuñecar. Au commencement de cette année (avril-mai), il le tenait assiégé [dans Salobreña], mais il décampa à l'approche d'une flotte que le sultan y expédia aussitôt qu'il fut rentré à Algéciras. Ibn-Mohalli étant alors accouru auprès de son sauveur, lui offrit sa soumission avec les hommages du peuple de Salobreña, et, en récompense de cette démarche, il reçut sa confirmation dans le gouvernement de la ville ; mais, oubliant bientôt la grâce qu'il venait de recevoir, il se déclara pour Ibn-el-Ahmer dans le mois de Choual de la même année (janvier 1283). Cette défection lui procura encore de la part du sultan espagnol, le gouvernent d'Almuñecar.

LE SULTAN FAIT LA PAIX AVEC IBN-EL-AHMER, LÈVE LE SIÉGE DE MALAGA ET REPREND LA GUERRE SAINTE.

L'appui que le sultan du Maghreb venait de donner au roi

chrétien réveilla les appréhensions d'Ibn-el-Ahmer à un tel point qu'il forma une alliance avec Don Sanche et, bien qu'il ne rendît aucun service à ce prince, il n'attira pas moins les malheurs de la guerre sur l'Andalousie. Le roi chrétien ayant emporté de grands avantages sur son fils, revint [vers Algéciras] avec Abou-Youçof qui prit aussitôt ses dispositions pour faire le siége de Malaga.

Vers le commencement de l'an 682 (avril 1283), Abou-Youçof sortit d'Algéciras à la tête de son armée et, quand il eut réduit toutes les places fortes de la Gharbïa, il investit la ville de Malaga. Ibn-el-Ahmer ressentit alors les dangers de la position dans laquelle il s'était mis et, prévoyant les conséquences fâcheuses de ses intrigues avec Ibn-Mohalli au sujet de Malaga, il essaya d'éviter l'abîme vers lequel son imprévoyance l'avait conduit. Le seul moyen de salut qu'il put imaginer fut de s'adresser à Abou-Yacoub[1], fils et succcesseur désigné du sultan mérinide, en le priant de travailler à un raccommodement qui permettrait aux peuples musulmans de combiner leurs efforts contre l'ennemi commun.

Heureux de mériter la bénédiction divine par l'accomplissement d'une tâche aussi louable, Abou-Yacoub quitta le Maghreb à l'instant même et, dans le mois de Safer [mai], il débarqua en Espagne et trouva l'Émir des musulmans campé sous les murs de Malaga. Son intervention fut d'autant plus efficace qu'Abou-Youçof soupirait après le bonheur de combattre les infidèles et de mériter la faveur divine en contribuant au triomphe de la parole de Dieu. La paix, promptement conclue, mit le comble aux vœux d'Ibn-el-Ahmer et releva le courage des vrais croyants.

Rentré à Algéciras, le sultan de Maghreb lança plusieurs détachements sur le territoire chrétien et, vers le commencement de Rebiâ second, 682 (commencement de juillet), il partit lui-même, à la tête de l'armée, et marcha sur Tolède. En passant

---

[1] C'est à tort qu'on a imprimé *Abou-Youçof* dans le texte arabe.

auprès de Cordoue, il en dévasta les environs et prit quelques châteaux; puis, s'étant dirigé vers El-Bîra, il laissa un corps de troupes pour observer Baéza et poussa rapidement en avant. Après avoir traversé un pays tout-à-fait désert, il arriva, le troisième jour, à El-Bîra, ville située dans les dependances de Tolède [1]. Ses cavaliers parcoururent les plaines voisines et les laissèrent couvertes de sang et de ruines; aussi, avant que l'armée eût atteint Tolède, elle se trouva tellement chargée de butin qu'elle ne put plus avancer. Pour s'en retourner, elle prit une autre route et elle arriva devant Ubeda après avoir saccagé et massacré tout ce qui se trouvait sur son passage. Le sultan, voyant que l'ennemi ne voulait pas s'aventurer hors de la ville, revint au camp, près de Baéza et, après avoir passé trois jours à dévaster les environs de cette place et à couper les arbres, il se tourna vers Algéciras, où il arriva dans le mois de Redjeb (octobre 1283). Quand il eut fait le partage du butin, il confia à son petit-fils, Eïça-Ibn-Abi-Malek, le commandement d'Algéciras, puis, le cinquième jour après sa rentrée de cette expédition, il s'embarqua pour le Maghreb. Deux mois plus tard, Eïça mourut en combattant les infidèles.

Parti de l'Espagne au commencement de Châban (fin d'oct.), le sultan descendit à Tanger avec son fils, Abou-Zîan-Mendîl, et après s'y être reposé trois jours, il prit la route de Fez. Arrivé dans sa capitale, vers la fin de Chaban (nov.), il y resta pendant un mois, afin d'accomplir le jeûne et les dévotions du Ramadan; et puis, ces devoirs remplis, il partit pour Maroc avec l'intention d'inspecter ses provinces méridionales et d'y rétablir l'ordre. Voulant jeter d'abord un coup d'œil sur les districts de Salé et d'Azouer, il passa deux mois à Ribat-el-Feth avant de se rendre à sa destination.

Au commencement de l'an 683 (mars-avril 1284), il fit son

---

[1] Dans l'édition imprimée du *Cartas* on lit *El-Beréh*, à la place d'*El-Bîra*. Cette localité, située à trois journées de marche de Baéza et à une journée de Tolède, nous est introuvable.

entrée à Maroc où il apprit que le roi chrétien, fils d'Alphonse [1], venait de mourir et que Sanche, ce fils dénaturé, avait réuni sous son autorité toute la population chrétienne. A cette nouvelle, il sentit renaître sa passion pour la guerre sainte; mais avant de s'y engager, il envoya contre les Arabes du Sous, son fils Abou-Yacoub, afin de mettre un terme à leurs brigandages. Ce prince poursuivit les rebelles jusqu'à Es-Saguïa-t-el-Hamra, extrême limite de la partie habitée de cette région, et les contraignit à se jeter dans le Désert où beaucoup d'entre eux moururent de faim et de soif. Ayant alors entendu dire que le sultan était malade, il reprit la route de Maroc, mais, en y arrivant, il le trouva parfaitement rétabli et prêt à recommencer la guerre sainte par reconnaissance de la grâce que Dieu venait de lui accorder.

LE SULTAN PASSE EN ESPAGNE POUR LA QUATRIÈME FOIS. — SIÉGE DE XÉRÈS. — AUTRES OPÉRATIONS MILITAIRES.

L'Émir des musulmans ayant formé la résolution de passer encore en Espagne, fit l'inspection de ses milices et des troupes de sa maison, afin de compléter ce qui pourrait manquer à leur équipement. Il invita aussi toutes les tribus du Maghreb à venir se ranger sous ses drapeaux. Dans le mois de Djomada second 683 (août-sept. 1284), il quitta Maroc; vers le milieu Châban (oct.-nov.), il descendit à Ribat-el-Feth où il fit le jeûne du Ramadan; de là, il se rendit à Coçour-Masmouda et, vers la fin de l'année (février 1285), il commença à envoyer en Espagne ses troupes soldées et ses volontaires. Débarqué lui-même à Tarifa, le 1er Safer 684 (7 avril), il alla passer quelques jours à Algéciras. S'étant alors mis en campagne, il poussa jusqu'à la Guadalète d'où il expédia plusieurs détachements de

---

[1] Notre auteur aurait dû écrire *le roi chrétien, Alphonse, fils de Ferdinand.*

cavalerie pour ravager les plaines voisines. Après avoir pillé, incendié et dévasté toute cette partie du pays chrétien, il investit Xérès et en fit dévaster les environs.

Les garnisons qu'il avait laissées dans ses forteresses espagnoles et qu'il venait de rappeler auprès de lui, commencèrent alors à arriver, et son petit-fils, Omar-Ibn-Abi-Malek-[Abd-el-Ouahed], lui amena une foule de guerriers maghrebins, tant cavaliers que fantassins. El-Azéfi, de son côté, lui fournit un contingent de cinq cents archers. Quand tous ces renforts furent arrivés, le sultan fit tenir à son fils et successeur désigné, Abou-Yacoub, l'ordre d'appeler à la guerre sainte tout ce qui restait de musulmans en Maghreb et, vers la fin du mois de Safer, il donna un drapeau de commandement et mille cavaliers à son petit-fils, Mansour-Ibn-[Abi-Malek]-Abd-el-Ouahed, et le dirigea contre Séville. Cette troupe ramassa un butin considérable et, à son retour, elle traversa le territoire de Carmona en pillant, en massacrant et en faisant des captifs, de sorte qu'elle rentra au camp chargée des dépouilles de l'ennemi.

Le vizir Mohammed-Ibn-Ottou reçut alors du sultan l'ordre partir avec Mohammed-Ibn-Amran-Ibn-Abla, et de faire la reconnaissance du château d'El-Canater et [de la ville de] Rota. Sur leur rapport que ces places étaient en mauvais état et mal gardées, Abou-Youçof donna, pour la seconde fois, à son petit-fils, Omar-Ibn-[Abi-Malek]-Abd-el-Ouahed, le commandement de mille cavaliers et l'envoya, le 3 Rebiâ (10 mai) dans la plaine de la Guadalète. Après avoir tué beaucoup de monde, dévasté tout le pays, brûlé les moissons, arraché les arbres fruitiers et détruit les maisons, on rapporta de cette expédition assez de butin pour remplir tout le camp.

Le 8 Rebiâ [premier, 15 mai 1285) un détachement de l'armée surprit le château d'Arcos et enleva tout ce qu'il renfermait. Au lendemain, l'émir Abou-Moarref fut placé par son père, le sultan, à la tête de mille cavaliers et partit pour surprendre [1] et ravager

---

[1] Dans le texte arabe il faut lire تغفى عليها

les environs de Séville. La garnison se tint enfermée dans la place et laissa dévaster les campagnes, brûler les moissons, couper les arbres, enlever les paysans, et emmener les troupeaux ; aussi, les musulmans en rapportèrent un butin énorme.

Vers le milieu de Rebiâ [premier], le sultan confia, pour la troisième fois, un détachement à son petit-fils, Omar, et lui ordonna d'attaquer un château situé dans le voisinage du camp. Il lui fournit, de plus, une compagnie d'archers, un corps d'ouvriers avec leurs outils, une bande de Masmoudiens et les guerriers de Ceuta. Le château fut emporté d'assaut, la garnison passée au fil de l'épée, les femmes et les enfants furent emmenés en esclavage et les murailles de la forteresse renversées à terre.

Le 17 du même mois, le sultan monta à cheval et marcha contre Sacout [1], château peu éloigné du camp. Il y mit le feu, en tua la garnison et emmena les habitants en captivité.

Le 20 du même mois, Abou-Yacoub, prince héréditaire, arriva du Maghreb avec une armée très-nombreuse et composée de levées faites dans toutes les tribus. L'Emir des musulmans vint à cheval au devant de lui pour le complimenter et, le même jour, il passa ces troupes en revue et reconnut qu'il y avait treize mille Masmoudiens et huit mille Berbères du Maghreb, tous volontaires qui désiraient prendre part à la guerre sainte. Il plaça alors sous les ordres de son fils [Abou-Yacoub] cinq mille hommes de la troupe soldée, deux mille des volontaires, treize mille fantassins et deux mille archers, en le chargeant de porter la dévastation dans les environs de Séville. Abou-Yacoub entra en campagne, précédé par des éclaireurs, et, arrivé à sa destination, il se mit à ravager, à tuer et à faire des captifs. Il prit d'assaut et pilla plusieurs châteaux et, s'étant tourné vers les coteaux de l'Axarafe et le bocage de la plaine de Séville, il y détruisit les villages et emporta encore quelques places fortes. Quand il eut vaincu toute résistance et fait un butin immense, il revint au camp du sultan.

---

[1] Variantes : *Micout, Montacout.*

Le 6 de Rebiâ second (11 juin), l'émir Abou-Zîan-Mendîl arriva de Tarifa à la tête d'une armée musulmane très-nombreuse. Le lendemain, il fut confirmé dans le commandement de cette troupe par le sultan et, s'étant fait appuyer par un autre corps, il se jeta sur les territoires de Carmona et du Guadalquivir. La garnison de la ville sortit pour le repousser, mais elle fut vigoureusement ramenée et contrainte à s'enfermer dans la place. On attaqua alors une tour située près de Carmona et, au bout d'une heure, on y pénétra de vive force. Abou-Zîan continua l'ouvrage de dévastation en parcourant les lieux cultivés et alla déboucher dans le territoire de Séville. Recommençant alors ses ravages, il y fit des dégâts énormes et prit d'assaut une tour d'où on avait l'habitude de guetter les mouvements des musulmans. Il mit le feu à cet édifice et rapporta au camp un grand butin. Le 13 de Rebiâ second, l'émir Abou-Yacoub se mit en marche, par l'ordre du sultan, et pénétra de vive force dans l'île de Kabtour[1].

Le 2 de Djomada (premier — 7 juillet) le sultan confia le commandement d'un corps de troupes à Talha-Ibn-Yahya-Ibn-Mohalli. Ce chef qui, en l'an 675 [2] avait pris une part si active aux intrigues de son frère Omar, relativement à la ville de Malaga, était allé à la Mecque pour accomplir le devoir du pèlerinage et, en l'an 682 (1283-4), il était revenu à Tunis avec l'intention de rentrer dans son pays. Ayant encouru les soupçons de l'usurpateur, Ibn-Abi-Omara, qui se trouvait alors dans cette capitale, il fut mis en prison. Relâché quelques temps après, par l'ordre de celui qui l'avait fait arrêter, il passa en Maghreb et rentra dans le sein de sa tribu. Ensuite, il accompagna le sultan dans ses expéditions contre les chrétiens, et obtint le commandement de deux cents cavaliers afin d'éclairer la marche de l'armée jusqu'à Séville. Le sultan lui fournit aussi

---

[1] *Kabtour* (*Caput Tauri*) (?) est le nom d'une île près de Séville. Elle s'appelle maintenant *Isla Mayor*. — (Traduction de Maccari par Gayangos, vol. I, p. 363.)

[2] Voy. ci-devant, pages 98, 99.

plusieurs espions, les uns juifs, les autres chrétiens tributaires, qui devaient le tenir au courant des mouvements du roi Sanche.

Pendant tout ce temps, l'Émir des musulmans pressait le siége de Xérès, et, depuis le matin jusqu'au soir, il s'occupait à combattre, à dévaster le pays et à envoyer des partis de cavalerie dans les terres de l'ennemi. Pas un jour ne se passa sans qu'il mît en campagne une troupe ou un détachement; aussi, était-il parvenu à ruiner tout le territoire chrétien et à ravager les campagnes de Séville, de Niebla, de Carmona, d'Ecija, les coteaux de l'Axarafe et toute la Frontèra. Dans ces expéditions, deux chefs se distinguèrent par leur bravoure : Eïad-el-Acemi, cheikh des Djochem, et Khidr-el-Ghozzi, émir des Kurdes[1]. Les guerriers de Ceuta se signalèrent particulierement ainsi que les autres volontaires et les Arabes-Djochem.

Après avoir pillé et dévasté tout le pays, le sultan se décida à partir, en voyant que l'hiver approchait et que les convois de vivres cessaient d'arriver. Vers la fin de Redjeb (fin de septembre), il leva le siége de Xérès et, arrivé à la rivière Berda, il rencontra l'armée de Grenade, commandée par Yala-Ibn-Abi-Eïad-Ibn-Abd-el-Hack, qui venait renforcer la sienne. Il fit un bon accueil à ces troupes et leur permit de s'en retourner chez elles.

Ayant appris que la flotte chrétienne avait reçu l'ordre d'occuper le Détroit afin de couper les communications entre les deux continents, il fit rassembler tous les navires qui se trouvaient dans les ports du Rîf, de Ribat-el-Feth, de Ceuta, de Tanger, d'Almuñecar, d'Algéciras et de Tarifa. Au moyen de cette armée navale, qui se composait de trente-six vaisseaux parfaitement équipés, il imposa tellement à la flotte ennemie qu'elle vira de bord et s'éloigna. Au commencement de Ramadan [novembre], il fut de retour à Algéciras[2].

---

[1] Voy. t. III, p. 414.

[2] Le *Cartas* nous donne des détails sur cette expédition dans une forme de journal qui paraît avoir été tenu régulièrement pendant tout le

Le peuple chrétien et le roi Sanche furent consternés de la ruine de leur pays et, sachant qu'ils ne pouvaient plus résister aux vrais croyants, ils implorèrent l'Émir des musulmans de les épargner et de faire cesser les hostilités. Leurs démarches pour obtenir cette faveur formeront l'objet du chapitre suivant.

Pendant que le sultan faisait le siége de Xérès, il reçut la visite d'Omar-Ibn-Yahya-Ibn-Mohalli, qui était encore venu lui offrir sa soumission ; mais, s'étant méfié d'un homme qui se jouait de serments et de promesses, il ordonna la confiscation de ses biens et confia cette opération à Talha-Ibn-Yahya, frère du traître. Déchu ainsi de ses espérances, Omar fut conduit à Tarifa et mis en prison, pendant que Talha se rendait à Almuñecar pour saisir ses trésors et les porter au sultan. Mouça-Ibn-Yahya, un autre de ses frères, reçut alors du sultan et pour la seconde fois, le gouvernement d'Almuñecar, et obtint un détachement de l'armée pour y tenir garnison. Après une détention de quelques jours, Omar recouvra la liberté et, s'étant joint à la suite du sultan, il passa en Afrique avec son frère Talha.

Mansour-Ibn-Abi-Malek partit alors pour Grenade, sans demander la permission du sultan, son grand-père, et alla ensuite s'installer chez Mouça-Ibn-Yahya, dans la ville d'Almuñecar. Le sultan fut si loin de blâmer sa conduite qu'il lui accorda l'autorisation d'y rester.

AMBASSADE DU ROI CHRÉTIEN DON SANCHE. — RATIFICATION DE LA PAIX ET MORT DU SULTAN.

Les chrétiens qui formaient la population des états appartenant au fils d'Alphonse ressentirent un effroi et une douleur

---

temps que le sultan mérinide se trouvait en Espagne. Ibn-Khaldoun n'a fait qu'abréger ce document en y prenant quelques passages par ci et par là.

extrêmes en voyant l'Émir des musulmans saccager leurs villages, enlever leurs troupeaux, traîner leurs femmes en captivité, ruiner leurs forteresses et massacrer leurs guerriers. Convaincus qu'aucune puissance ne saurait les protéger contre le sultan, ils se rendirent auprès de leur roi, les yeux baissés, les cœurs navrés des disgrâces et des châtiments dont les troupes de Dieu les avaient abreuvés, et ils l'implorèrent de s'abaisser devant l'Émir des musulmans afin d'obtenir la paix. « Envoyez à ce prince, » lui dirent-ils, une députation des grands de l'empire ; autrement sa colère restera suspendue sur notre pays quand même, » elle aura cessé de nous frapper. » Le roi accueillit cette proposition et consentit à une demarche bien humiliante pour sa religion : il suspendit ses opérations militaires, et expédia une députation de patrices, de comtes et d'évêqnes à la cour d'Abou-Youçof. Le sultan fit sentir à ces envoyés le poids de son dédain en leur refusant une audience, de sorte qu'ils durent s'en retourner auprès de leur souverain et revenir une seconde fois avant d'être admis dans sa présence. Don Sanche souhaitait tellement la fin de la guerre qu'ils les autorisa à signer toutes les conditions que l'on voudrait lui imposer en faveur de la religion et du peuple musulman; aussi, le sultan, voyant qu'ils désiraient sincèrement la paix et qu'ils s'abaissaient franchement devant la puissance de l'islamisme, se rendit à leur prière.

Par le traité qui fut dressé à cet effet, les chrétiens s'obligèrent à vivre en paix avec tous les peuples musulmans, tant les sujets du sultan mérinide que ceux des autres souverains ; à demander son consentement avant de faire la paix ou de s'engager dans une guerre avec les rois, ses voisins ; à supprimer les impôts dont ils accablaient les négociants musulmans qui visitaient leur pays, et à ne s'immiscer plus dans les querelles qui pourraient surgir entre les princes musulmans [1].

---

[1] Selon les historiens chrétiens, un des articles de ce traité portait que le sultan Abou-Yacoub paierait à Don Sanche deux millions de maravedis. C'était, sans doute, des maravedis d'argent, ou *dirhems*. Le

Abd-el-Hack-Ibn-et-Tordjeman (*fils de l'interprète*), l'homme de confiance du sultan, fut chargé de négocier ce traité, et il en rédigea les articles dans les termes les plus forts et les plus précis afin d'empêcher les chicanes que la mauvaise foi pourrait y faire plus tard. Il était encore à la cour du roi chrétien quand les envoyés d'Ibn-el-Ahmer s'y présentèrent avec pleins pouvoirs de traiter au sujet d'une alliance contre l'Émir des musulmans. Le roi les fit introduire et alors, en la présence d'Ibn-et-Tordjeman, il leur donna lecture du traité qu'il venait de conclure avec le sultan mérinide, au détriment du peuple chrétien et de sa religion. « Quant à vous, leur dit-il ensuite, vous êtes » les esclaves de mes pères[1] et vous n'avez le droit de me parler » ni de paix, ni de guerre. Voilà, d'ailleurs, l'Émir des musul- » mans auquel je ne saurais résister et contre lequel il me serait » impossible de vous protéger. » Après ces paroles, il les congédia.

Voyant alors combien il tenait à plaire au sultan, Ibn-et-Tordjeman lui suggéra l'idée d'aller le visiter, afin de faire connaissance avec lui et de ratifier le traité. Il démontra si clairement combien une démarche de cette nature contribuerait à éteindre leur ancienne inimitié et à les mettre d'accord que le roi y donna son approbation. Toutefois, avant de s'y engager, il fit demander une entrevue à l'émir Abou-Yacoub afin d'obtenir l'assurance de son appui. La rencontre eut lieu, de nuit, dans le camp musulman,, à quelques parasangs de Xérès. Au lendemain, ils partirent ensemble pour se rendre auprès du sultan

---

maravedi d'or, ou *dinar*, vaudrait encore de nos jours huit ou neuf francs, et il est peu probable que le souverain mérinide ait jamais eu le pouvoir où la volonté de débourser deux millions de dinars, ce qui ferait seize ou dix-huit millions de francs. Le terme *maravedi* est arabe; ce furent les Almoravides (*al-morabitîn*) qui frappèrent les pièces appelées *el-morabiti*. — *Recherches sur l'histoire de l'Espagne*, par M. Dozy, tome I, pages 470, 471.

[1] A cette époque le souverain de Grenade payait tribut au roi de Castille et lui fournissait un contingent de troupes musulmanes.

qui, de son côté, fit de grands préparatifs pour recevoir le roi chrétien et sa suite. Ce fut au milieu des insignes de l'islamisme, entouré d'une armée nombreuse et de tout l'éclat d'une nation forte et puissante, qu'Abou-Youçof attendit cet hôte distingué. Il l'accueillit avec tous les égards, tous les honneurs, que l'on doit accorder au chef d'un grand peuple. Le roi fit alors venir les cadeaux qu'il destinait au sultan et à son fils. Ils se composaient des produits les plus précieux de l'Espagne chrétienne et il y avait de plus un onagre et deux animaux sauvages de l'espèce qu'on appelle éléphant (*fîl*). En retour de ces dons, le sultan et Abou-Yacoub en donnèrent d'autres, bien plus riches et plus beaux. Le roi ayant alors accepté toutes les conditions du traité, y apposa sa ratification; cédant ainsi devant la puissance de l'islamisme; et il rentra au milieu de son peuple, le cœur rempli de joie et de bonheur.

Le sultan profita de cette occasion pour demander à son hôte le renvoi de tous les livres de science qui étaient tombés entre les mains des chrétiens depuis que ce peuple avait commencé à s'emparer des villes musulmanes. Le roi rassembla un grand nombre d'ouvrages traitant de divers sujets [1], en chargea treize bêtes de somme et les lui expédia [2]. Par l'ordre du sultan, on les déposa dans le collége qu'il avait fondé à Fez pour répandre l'instruction.

---

[1] Dans le texte arabe il faut probablement lire اصنافها à la place de اضافها

[2] Cela ferait onze cents volumes, en regardant une centaine de volumes comme la charge d'un mulet. Selon l'auteur du *Cartas*, cette collection de livres renfermait plusieurs exemplaires du *Coran* et des commentaires coraniques tels que le *Tefcîr* d'Ibn-Atïa, et le *Tefcîr* d'Eth-Thâalebi; on y remarqua de plus les grands recueils des traditions (*hadith*), le *Tehdîb*, l'*Istithkar* et autres commentaires du *Hadîth*, les principaux traités de jurisprudence musulmane, plusieurs ouvrages sur la philologie, la grammaire et la littérature arabes. Les sciences historiques, géographiques, mathématiques et médicales n'y étaient donc pas représentées.

Deux jours avant le commencement du Ramadan (fin d'oct. 1285), le sultan revint à Algéciras où il accomplit le jeûne et les dévotions propres à ce mois, et, pendant les veilles qu'il faisait chaque nuit, il passa une heure à s'entretenir avec des hommes instruits. Plusieurs poètes composèrent alors des discours qu'ils se proposèrent de réciter en la présence du souverain, au jour de la rupture du jeûne. Dans cette espèce de lutte, Azouz-el-Miknaci, poète du sultan, surpassa tous ses compétiteurs, ayant récité une pièce de vers dans laquelle il retraça successivement les hauts faits de l'Emir des musulmans[1].

Aprés les cérémonies du Ramadan, Abou-Youçof pourvut à la sûreté de ses places frontières en y établissant des garnisons. Toutes ces troupes étaient placées sous les ordres de l'émir Abou-Zîan-Mendîl qui, d'après la recommandation de son père, le sultan, fixa son séjour dans Zekouan, près de Malaga, mais avec la défense formelle de toucher en aucune façon aux possessions d'Ibn-el-Ahmer. Un autre corps d'armée, commandé par Eïad-Ibn-Abi-Eïad-el-Acemi, alla s'établir dans Estepona. Ces arrangements terminés, le sultan envoya son fils, Abou-Yacoub, en Maghreb, afin d'y mieux surveiller la marche des affaires. Cet émir traversa le Détroit dans le navire du caïd Mohammed-Ibn-el-Cacem-er-Rendahi, commandant de la marine de Ceuta. D'après l'ordre de son père, il fit élever un monument sur les tombeaux d'Abou-Molouk-Abd-el-Hack, son aïeul, et d'Idrîs, fils d'Abd-el-Hack, princes que l'on avait enterrés à Tafertast. Cet édifice forme une chapelle *(ribat)* et renferme deux tombeaux sur chacun desquels est placée une dalle de marbre portant une inscription. Plusieurs individus furent attachés à cette fondation pieuse en qualité de lecteurs du Coran, et le revenu de certaines fermes et terres fut affecté à leur entretien.

Sur ces entrefaites eut lieu la mort de Yahya-Ibn-Abi-Mendîl-

---

[1] On peut voir dans le *Cartas* le texte de ce poëme qui est une espèce de gazette rimée et qui renferme 233 vers.

el-Askeri, visir du sultan, qui rendit le dernier soupir le 15 Ramadan.

Dans le mois de Dou-'l-Hiddja (janv.-fév. 1286), l'Émir des musulmans, Abou-Youçof, tomba malade et, vers la fin de Moharrem 685 (fin de mars), il cessa de vivre.

RÈGNE DU SULTAN ABOU-YACOUB. — RÉVOLTES QUI SUIVIRENT SON AVÉNEMENT AU TRÔNE.

L'Emir des musulmans, Abou-Youçof, tomba malade à Algéciras et fut soigné par ses femmes. Son fils et successeur désigné, l'émir Abou-Yacoub, reçut cette nouvelle par un courrier extraordinaire et se hâta de quitter le Maghreb et de passer en Espagne. Comme le sultan mourut avant son arrivée, les troupes prêtèrent le serment de fidélité entre les mains des vizirs et des grands de l'empire ; puis, au commencement du mois de Safer (avril 1286), elles remplirent de nouveau cette formalité en offrant leurs hommages à l'émir Abou-Yacoub qui venait d'arriver.

Devenu ainsi dépositaire de l'autorité suprême, le nouveau sultan signala son avénement au trône par de grandes largesses et par l'ordre de mettre en liberté tous les malheureux que l'on retenait dans les prisons. Il abolit, en même temps, l'usage de faire percevoir par des agents du fisc l'aumône de la rupture du jeûne [1], impôt dont il laissa l'acquittement à la bonne foi de

[1] « Il est d'obligation positive de donner pour les pauvres (le jour de la rupture du jeûne de Ramadan) un *sa* (mesure) ou une portion de *sa* (de dattes, grains, etc.) pris sur ce qui reste de la nourriture de l'individu et aussi de la nourriture de sa famille, (c'est-à-dire) ses proches, ses femmes légitimes ou concubines, les domestiques (nécessaires à ses enfants et à) ses femmes, ses esclaves. » — « Il est de convenance de remettre les aumônes de la rupture du jeûne entre les mains de l'imam (chef spirituel et temporel). » — *Précis de jurisprudence musulmane*, par Sidi-Khalîl ; traduction du docteur Perron, tom I, pag. 450 et suiv.

chaque individu. Il mit de plus un terme aux actes d'oppression et de tyrannie dont les fonctionnaires publics accablaient le peuple ; il supprima les droits de marché (*mokous*) et plusieurs autres impôts. La sûreté des grandes routes devint aussi pour lui un sujet de la plus sérieuse attention.

Un de ses premiers actes politiques fut de rechercher une entrevue avec Ibn-el-Àhmer et, s'étant rencontré avec ce prince, près de Marbella, dans un des premiers jours de Rebiâ [premier — avril-mai], il lui témoigna les plus grands égards et lui rendit toutes les places fortes que les Mérinides occupaient en Espagne. Algéciras et Tarifa furent les seules dont il se réserva la possession[1]. Les deux souverains se séparèrent alors pénétrés d'amitié l'un pour l'autre.

Rentré dans Algéciras, Abou-Yacoub trouva les ambassadeurs du roi chrétien et, sur leur demande, il confirma le traité que le feu sultan et Don Sanche avaient contracté. S'étant garanti par ces arrangements contre les soucis et les préoccupations que l'Espagne aurait pu lui donner, il désigna son frère, Abou-'l-Atïa-Abbas, comme gouverneur des forteresses qu'il possédait encore dans la Gharbïa, et il envoya un détachement de trois mille hommes pour y tenir garnison sous les ordres d'Ali-Ibn-Youçof-Ibn-Irgacen.

Le 7 de Rebia second (2 juin), le sultan Abou-Yacoub débarqua à Casr-Masmouda et, le 12 du mois suivant, il arriva à Fez. Au moment de s'établir dans la capitale de son empire, il eut à combattre un rival, Mohammed, fils d'Idrîs et petit-fils d'Abd-el-Hack, lequel s'était jeté dans les montagnes du Derâ avec ses frères, ses fils et ses dépendants, en se déclarant héritier du trône et en appelant le peuple aux armes. Abou-Moarref, frère du sultan, fut envoyé contre les rebelles, mais, au lieu de les combattre, il passa de leur côté. Pour comprimer cette insurrection, le sultan mit successivement en campagne plusieurs co-

---

[1] Il se réserva de plus Ronda et Guadix, dit l'auteur du *Cartas*. Voy. aussi page 124 de ce volume.

lonnes de troupes et il n'y réussit qu'après avoir employé toute son habileté pour détacher Abou-Moarref du parti des insurgés et le faire rentrer dans le devoir. Les fils d'Idrîs se dirigèrent alors, en toute hâte, vers Tlemcen, mais ils furent pris avant d'y arriver. L'émir-Abou-Zîan se rendit alors à Tèza par l'ordre de son frère, le sultan, et, dans le mois de Redjeb 685 (août-sept.), il fit mourir tous ces prisonniers à Lemli, endroit situé hors de la ville. Cette exécution fournit une telle preuve de la sévérité d'Abou-Yacoub que les autres princes du sang se dispersèrent dans divers pays : la famille d'Abou-'l-Ola-Idris, fils d'Abd-Allah, fils d'Abd-el-Hack, se réfugia dans Grenade, ainsi que celle [du feu sultan] Abou-Yahya, fils d'Abd-el Hack et celle d'Othman-Ibn-Izzoul. Plus tard, les fils d'Abou-Yahya obtinrent une amnistie et rentrèrent en Maghreb.

Dans le mois de Châban (sept.-oct,) de cette année, Mohammed-Aguellîd [1], fils de Yacoub-[Abou-Youçof]-Ibn-Abd-el-Hack mourut à Ceuta, et Omar, fils d'Abou-Malek et neveu du sultan, mourut à Tanger.

Quelque temps après eut lieu la révolte d'Omar-Ibn-Othman-Ibn-Youçof-el-Askeri qui s'était fortifié dans le château de Fendelaoua en déclarant la guerre au sultan. Les Beni-Asker et les tribus qui vivaient dans leur voisinage et dans leur dépendance se réunirent par l'ordre d'Abou-Yacoub et cernèrent la forteresse en attendant l'arrivée de ce prince, qui se mit en marche bientôt après, et vint prendre position à Nebdoura Alors le chef insurgé ne vit plus d'autre moyen de salut que d'implorer la miséricorde de son maître et, par l'intervention de quelques hommes de bien auxquels il confia le soin de négocier son pardon, il obtint la permission de se rendre à Tlemcen avec ses enfants et les gens de sa maison.

Dans le mois du Ramadan de la même année (oct.-nov. 1286), le sultan partit pour Maroc afin de rétablir l'ordre dans les en-

---

[1] Le mot berbère *Aguellid* signifie *roi*, *prince*. Dans le texte arabe imprimé il faut supprimer le second *lam* de ce mot.

virons de cette ville. Il y arriva le mois suivant, mais, pendant qu'il travaillait à remettre ce pays dans les voies de la prospérité, son parent, Talha-Ibn-Yahya-Ibn-Mohalli, passa chez les Beni-Hassan, tribu makilienne, et leva l'étendard de la révolte. En apprenant cette nouvelle, Abou-Yacoub plaça son neveu, Mansour-Ibn-Abi-Malek, à la tête d'une armée et, l'ayant constitué gouverneur de Sous, il l'envoya dans cette province afin d'étouffer l'insurrection. Omar, frère de Talha, jouissait de trop d'influence pour échapper à la défiance du sultan : il fut banni à Grenade et, le jour même de son arrivée, il fut assassiné par les fils d'Abd-Allah-Ibn-Abi-'l-Olâ[-Idrîs[1]]

L'émir Mansour mena son armée contre les Makil et leur tua beaucoup de monde. Le 13 de Djomada [second] 686 (26 juillet 1287), Talha-Ibn-Mohalli perdit la vie dans une rencontre qui eut lieu entre les deux partis. Sa tête fut envoyée à la cour du sultan et elle resta exposée aux regards du public dans la ville de Tèza.

En Ramadan (oct.-nov. 1287) le sultan marcha contre les Makil qui s'étaient retirés dans le Derâ, au milieu du Désert, et qui, par leurs brigandages sur les grandes routes et dans les pays cultivés, avaient mérité d'être punis très-sévèrement. S'étant mis à la tête de treize mille cavaliers, il franchit l'Atlas en traversant le pays des Heskoura, et il surprit ces Arabes pendant qu'ils se tenaient éparpillés avec leurs troupeaux dans les pâturages du Désert. Il y en eut beaucoup de pris, beaucoup de tués, dont les têtes servirent à garnir les merlons des remparts à Maroc, à Sidjilmessa et à Fez.

Vers la fin de Choual (commencement de décembre), le sultan rentra à Maroc et, se rappelant les trahisons de la famille Mohalli et surtout de leur ancien chef[2] Talha, il fit arrêter Mo-

---

[1] L'auteur aurait pu ajouter : Ce fut ainsi qu'ils vengèrent la mort de leur oncle Yacoub, qui fut tué par Talha, frère d'Omar. Voy. page 48 de ce volume.

[2] Pour كبيرة lisez كبيرهم dans le texte arabe.

hammed-Ibn-Ali-Ibn-Mohalli, qui n'avait cessé de gouverner Maroc depuis la conquête de cette ville sur les Almohades. Jeté en prison au commencement de l'an 687 (février 1288), Mohammed y mourut le mois suivant. Bientôt après, eut lieu la mort d'El-Mizouar-Cacem-Ibn-Obbou.

Le sultan donna alors le gouvernement de la ville et des provinces marocaines à Mohammed-Ibn-Ottou-el-Djanati, client affidé de la famille royale. Ayant confié son fils, Abou-Amer, aux soins de cet officier, il partit pour Fez et, vers le milieu du mois de Rebiâ (second — 20 mai 1288) il fit son entrée dans cette capitale. Ce fut là qu'il reçut sa nouvelle fiancée, fille de Mouça-Ibn-Rahhou-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack, qu'il avait demandée en mariage et qui arrivait de Grenade accompagnée de plusieurs visirs et d'autres grands personnages de la cour d'Ibn-el-Ahmer. Avec elle vint une ambassade chargée par le sultan andalousien d'obtenir d'Abou-Yacoub la remise de la ville de Guadix. Cette faveur lui fut accordée, comme on le verra dans le chapitre suivant.

LA VILLE DE GUADIX EST REMISE A IBN-EL-AHMER PAR LE SULTAN MÉRINIDE.

Abou-'l-Hacen-Ibn-Chékîlola aida Ibn-el-Ahmer à monter sur le trône et mérita par ses bons services une haute position à la cour de Grenade. Il laissa, en mourant, deux fils : Abou-Mohammed-Abd-Allah et Abou-Ishac-Ibrahîm. Le premier reçut d'Ibn-el-Ahmer le gouvernement de Malaga, et le second celui de Comarès et de Guadix. Après la mort de leur souverain, ils en vinrent à une rupture ouverte avec le nouveau sultan et, Abou-Mohammed reconnut pour son seigneur le sultan Abou-Youçof. En l'an 676 (1277-8), après la mort de ce chef, son fils, Mohammed, se rendit auprès du sultan mérinide et lui livra la ville [de Malaga]. En 682 (1283-4), lors de la mort d'Abou-Ishac-Ibn-Chékîlola, le sultan espagnol s'empara de la forte-

resse de Comarès. Abou-'l-Hacen, fils d'Abou-Ishac, gouvernait déjà, au nom de son père, le canton et les châteaux de Guadix ; aussi, se trouva-t-il engagé dans un long démêlé avec le sultan de Grenade et, tant que dura cette contestation, il se fit appuyer par le roi chrétien. Son frère, Abou-Mohammed, soutenu tantôt par Ibn-ed-Delîl et tantôt par le roi chrétien, insulta plusieurs fois le territoire de Grenade et, pendant un temps considérable, il se maintint en guerre contre Ibn-el-Ahmer. Quand les musulmans et les chrétiens déposèrent enfin les armes, Abou-'l-Hacen se vit exposé à la vengeance du sultan espagnol et, en l'an 686 (1287) il s'assura la protection du sultan de Maghreb, en faisant proclamer la souveraineté de ce prince dans Guadix.

Dès lors, Ibn-el-Ahmer s'abstint de tout acte d'hostilité contre lui, mais, quand il eut gagné l'amitié du sultan Abou-Yacoub, dont le mariage avec la fille d'Ibn-Rahhou avait été arrangé par ses soins, il profita de cette circonstance pour lui demander, par l'entremise de ses ambassadeurs, la remise de la ville de Guadix. Le sultan y donna son consentement et adressa des ordres en conséquence à Abou-'l-Hacen-Ibn-Chékîlola. Ce chef livra la ville, passa en Maghreb, l'an 687 (1288) et, trouvant le sultan Abou-Yacoub à Salé, il obtint de lui, comme dédommagement, le gouvernement d'El-Casr-el-Kebîr et des cantons qui en dépendent. Cete concession est restée, jusqu'à nos jours dans la famille d'Abou-'l-Hacen. Par la possession du pays de Guadix et des châteaux qui le défendaient, Ibn-el-Ahmer se trouva débarrassé du seul voisin capable de lui résister.

L'EMIR ABOU-AMER SE RÉVOLTE A MAROC ET FAIT ENSUITE SA SOUMISSION.

Vers la fin de Choual, 687 (fin de novembre 1288), quelque temps après le retour du sultan à Fez, son fils, Abou-Amer, entra dans Maroc et s'y fit proclamer souverain ; démarche qui lui avait été conseillée par Mohammed-Ibn-Ottou, gouverneur de

la ville. Le sultan se mit aussitôt en campagne, repoussa les insurgés qui étaient sortis pour lui livrer bataille et les obligea à s'enfermer dans la place. Après avoir soutenu un siége de quelques jours, Abou-Amer se rendit au trésor, en tua le gardien, Ibn-Abi-l'-Bérékat, emporta tout l'argent qui s'y trouvait et se réfugia au milieu des tribus masmoudiennes. Le lendemain, 9 de Dou-'l-Hiddja (6 janvier 1289), Abou-Yacoub occupa la ville, publia une amnistie et fit tout rentrer dans l'ordre.

Mansour-Ibn-Abi-Malek, qui s'était transporté de la province de Sous dans celle de Haha et avait soumis toute cette dernière région, reçut alors un corps de renfort que son oncle, le sultan, lui expédia de Maroc et, se voyant en mesure de combattre les Zegna, peuplade berbère installée dans le Sous, il les attaqua avec une telle vigueur que plus d'une quarantaine de leurs chefs restèrent sur le champ de bataille. Parmi les morts, on trouva le corps de leur cheikh, Habboun-Ibn-Ibrahîm.

Abou-Amer reconnut bientôt l'impossibilité de soutenir une lutte contre son père et s'enfuit à Tlemcen avec le vizir Ibn-Ottou. Ils y arrivèrent vers le commencement de l'an 688 (fin de janvier 1289) et trouvèrent auprès d'Othman-Ibn-Yaghmoracen un accueil très-empressé. Le sultan céda alors à la pitié et, sur la prière de sa fille, il pardonna au prince rebelle et lui permit de reprendre la position qu'il avait occupée à la cour. Ensuite, il fit demander à Othman l'extradition d'Ibn-Ottou, mais le souverain Abd-el-Ouadite refusa de trahir les droits d'hospitalité, et, comme le porteur de ce message lui répondit d'une manière inconvenante, il le fit arrêter et emprisonner. Cet acte de violence réveilla enfin la colère du sultan mérinide et le décida à tirer vengeance des nombreux affronts qu'il avait eu à souffrir de la part du seigneur de Tlemcen.

LA GUERRE ÉCLATE ENTRE LE SULTAN ABOU-YACOUB ET OTHMAN IBN-YAGHMORACEN. — SIÉGE DE TLEMCEN.

Dans les temps anciens, quand les Beni-Merîn et les Beni-Abd-

el Ouad habitaient le Désert et parcouraient avec leurs troupeaux le territoire qui s'étend depuis le Molouïa et le Za jusqu'à Fîguig et le Mozab, la discorde n'avait jamais cessé de régner entre ces deux tribus. Ensuite, quand ils se furent transportés dans le Tell pour occuper les plaines du Maghreb central, leur mésintelligence continua toujours et amena des conflits dont on garde encore le souvenir. L'empire almohade, à l'époque de son déclin, se garantissait contre les entreprises de ces peuplades en fomentant leurs querelles et, par cette politique, il réussit, pendant quelque temps, à maintenir son intégrité et à prolonger son existence. Nous avons indiqué une partie seulement des rencontres et des combats qui eurent lieu entre Yaghmoracen-Ibn-Zîan et Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack, combats dans lesquels Yaghmoracen soutenait ordinairement la cause des Almohades. Les Abd-el-Ouadites eurent alors à subir de fréquents revers, parce qu'ils étaient moins nombreux que leurs adversaires, mais ce désavantage ajouta encore à l'honneur que Yaghmoracen remporta par sa vigoureuse résistance.

La chute du trône qu'Abd-el-Moumen avait légué à ses descendants et la conquête de leur empire par Abou-Youçof-Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack permirent à l'armée mérinide de se renforcer par l'adjonction des troupes almohades et de se rendre bien plus forte que celle du seigneur de Tlemcen. Le vainqueur rassembla alors toutes ses forces et, dans la journée du Telagh, il donna une rude leçon à Yaghmoracen, leçon qu'il répéta une seconde et une troisième fois. Ayant enfin achevé la réduction de toutes les villes du Maghreb et consolidé sa domination dans ce pays, il se trouva tellement puissant que le prince abd-el-ouadite renonça à l'espoir de pouvoir lui résister. Les nombreux échecs qu'il avait éprouvés et les siéges qu'il avait eu à soutenir dans sa capitale auraient suffi pour paralyser ses moyens d'action, quand bien même les Toudjîn et les Maghraoua, tribus toujours hostiles aux Beni-Abd-el-Ouad, n'eussent pas appuyé, en toute occasion, les opérations de l'émir mérinide.

Ayant enfin mis Yaghmoracen dans l'impossibilité de lui nuire, Abou-Youçof s'engagea dans la guerre sainte et ne pensa

plus à autre chose, ainsi que nous venons de le faire remarquer. Ibn-el-Ahmer ne put alors regarder sans effroi la puissance de l'empire mérinide et, craignant pour la sûreté de son propre royaume, il conclut une alliance avec le roi chrétien. Leur but était d'empêcher le sultan africain de passer en Espagne, et, ne se croyant pas assez forts pour le repousser, ils entamèrent des négociations avec Yaghmoracen et le décidèrent à créer des embarras à leur adversaire afin de l'obliger à rester chez lui. Telle fut la triple alliance qui se forma contre le sultan du Maghreb.

La rupture qui se déclara bientôt après entre le roi chrétien et Ibn-el-Ahmer plaça celui-ci dans la nécessité de faire la paix avec Abou-Youçof, paix qu'il obtint, ainsi que nous l'avons dit[1], par l'entremise d'Abou-Yacoub-Youçof, fils du sultan. Les ennemis de Yaghmoracen dévoilèrent alors les engagements qu'il avait pris envers les deux souverains espagnols et, par cette révélation, ils attirèrent sur lui, en l'an 679, la vengeance du prince mérinide. Battu à Kharzouza, bloqué ensuite dans Tlemcen, Yaghmoracen vit encore ses anciens ennemis, les Beni-Toudjîn, envahir le territoire abd-el-ouadite à l'instigation de son adversaire. Il mourut en l'an 681 (1283), quelque temps après le départ d'Abou-Youçof pour la guerre sainte. L'on rapporte que, sur son lit de mort, il fit entendre les conseils suivants à l'émir Othman, son fils et successeur désigné : « Ne te flatte pas de pouvoir lutter » contre les Beni-Merîn ou de rivaliser avec enx. Ne sors jamais en rase campagne pour leur livrer bataille, mais tiens-toi à » l'abri de tes remparts s'ils viennent t'attaquer.» L'on assure même qu'il lui adressa ces paroles : « Les Beni-Merîn ont doublé » leur puissance par la prise de Maroc et par l'adjonction de l'em» pire almohade à celui qu'ils possédaient déjà. Ne te laisse pas » égarer par mon exemple ; si, depuis cette époque, je suis allé » me mesurer avec eux, c'est parce que j'étais trop fier pour » les éviter après avoir fait connaître au monde que j'avais pour

---

[1] Voy. page 108 de ce volume.

» coutume de marcher à leur rencontre et de ne jamais les atten-
» dre. Tu n'auras à craindre aucun déshonneur en te montrant
» trop faible pour les attaquer et trop prudent pour sortir au-
» devant d'eux ; car, n'ayant pas pris l'habitude de les combat-
» tre, tu n'as pas une réputation d'audace à soutenir. Dirige tes
» efforts vers la conquête de l'Ifrîkïa, pays qui est là, derrière
» toi ; voilà une expédition à faire, si tu veux l'entreprendre[1]. »
Ces conseils, dit-on, eurent pour résultat la guerre avec les Hafsides et les tentatives d'Othman et de ses successeurs pour s'emparer de Bougie et du royaume d'Ifrîkïa,

Après la mort d'Yaghmoracen, son fils, Othman, souhaita la paix et, en l'an 684 (1285-6), il chargea son frère, Mohammed, de passer en Espagne pour en conférer avec Abou-Yacoub. Cet envoyé trouva le sultan à Arcos, négocia avec lui un traité aussi avantageux qu'Othman pouvait le désirer et s'en retourna en Afrique, comblé de joie et d'honneurs.

Abou-Yacoub, fils d'Abou-Youçof, étant monté sur le trône, eut à comprimer des insurrections qui éclatèrent de tout côté ; ensuite, il lui fallut éteindre la révolte que son fils avait allumé à l'instigation du traître Mohammed-Ibn-Ottou, dont il fit demander l'extradition à Othman-Ibn-Yaghmoracen, après avoir ramené son fils à l'obéissance et l'avoir rétabli dans les honneurs qu'il venait de perdre. Le refus d'Othman excita la colère du sultan et le décida à lui déclarer la guerre.

Dans le mois de Safer 689 (fév.-mars 1290), Abou-Yacoub nomma son fils, Abou-Abd-er-Rahman, au gouvernement de Maroc et se rendit à Fez. Vers la fin de Rebiâ (second — commencement de mai), il quitta cette ville, emmenant avec lui les divers corps de l'armée, les milices, les contingents fournis par les tribus et par les autres peuplades du Maghreb. Arrivé sous les murs de Tlemcen et trouvant qu'Othman et les Abd-el-Ouadites s'étaient abrités derrière leurs remparts, il se mit à parcourir les pays voisins, pour en dévaster les lieux habités et en détruire les

---

[1] Voy. tome II, page 369.

moissons. Ayant alors pris position à Drâ-es-Saboun, dans la banlieue de Tlemcen, il y resta quelque temps ; ensuite, il se rendit à Imama qu'il bloqua pendant quarante jours et dont il ruina les environs. Comme cette place lui résistait toujours, il leva le siége et partit pour le Maghreb. Arrivé à Aïn-es-Sefa, dans le pays des Beni-Iznacen[1], il y célébra la fête de la rupture du jeûne (1 Choual — 8 octobre) et, parvenu à Tèza, il s'acquitta de la prière du sacrifice de la fête d'El-Adha (10 Dou-'l-Hiddja — 15 janv. 1291). Ce fut de là qu'il partit, quelque temps après, pour combattre le roi chrétien.

LE ROI CHRÉTIEN ROMPT LA PAIX. — LE SULTAN MARCHE CONTRE LUI.

Rentré de l'expédition contre Tlemcen, le sultan apprit que le roi chrétien avait rompu la paix, envahi le territoire des musulmans et insulté leurs places fortes ; aussi, envoya-t-il sur le champ à l'émir Ali-Ibn-Youçof-Ibn-Irgacen, commandant des garnisons mérinides en Espagne, l'ordre de mettre le siége devant Xérès et de faire des incursions dans le territoire de l'ennemi. Dans le mois de Rebiâ second 690 (avril 1291), Ibn-Irgacen envahit le pays des chrétiens et y répandit la dévastation. Dans le mois de Djomada (mai-juin), le sultan quitta Tèza pour aller le rejoindre et, arrivé à Casr-Masmouda, il y rassembla les contingents des tribus et des peuplades du Maghreb. Pendant qu'il s'apprêtait à faire transporter ces troupes en Espagne, la flotte du roi chrétien vint couper les communications entre les deux pays. Au mois de Châban (août), les navires que le sultan avait fait chercher dans les divers ports du royaume attaquèrent la flotte ennemie, dans le Détroit, et essuyèrent une défaite : Dieu ayant voulu éprouver les musulmans. Une seconde tentative fut

---

[1] C'est à tort qu'on a imprimé *Irnaten* dans le texte arabe.

plus heureuse ; l'ennemi quitta le Détroit sans risquer un combat. La flotte musulmane devint ainsi maîtresse de ces parages et fournit au sultan l'occasion de passer à Tarifa. Il y débarqua vers la fin de Ramadan (fin de septembre) et étant aussitôt entré dans le territoire chrétien, il prit position devant Béjer et tint cette forteresse bloquée pendant trois mois. Après avoir satisfait sa passion pour la guerre sainte en faisant dévaster les environs de Xérès et de Séville par de fréquentes incursions, il fut contraint de lever le siége de Bédjer par la sévérité de l'hiver et par le manque de vivres. Rentré à Algéciras, il se rendit de là en Maghreb, au commencement de l'an 691 (24 décembre). Pour l'empêcher de rentrer en Espagne, Ibn-el-Ahmer et le roi chrétien se prêtèrent mutuellement la main, ainsi que nous le raconterons dans le chapitre suivant.

IBN-EL-AHMER AIDE LE ROI CHRÉTIEN A PRENDRE LA VILLE DE TARIFA : QUE DIEU NOUS LA RENDE !

Le roi chrétien ressentit un chagrin extrême en voyant son pays dévasté par les troupes du sultan et chercha quelque moyen pour se garantir dorénavant contre un adversaire aussi redoutable. Ibn-el-Ahmer, de son côté, craignit quelque trahison de la part du sultan lequel semblait avoir pour but la conquête de l'Andalousie, et, sous l'influence de cette idée, il eut un entretien secret avec le roi, son voisin. Dans cette conférence, ils reconnurent d'abord que le sultan avait de grandes facilités pour passer en Espagne : le Détroit n'était pas large ; les forteresses qui garnissaient les deux bords lui appartenaient et, même sans avoir une flotte à sa disposition, il pouvait maintenir les communications entre les deux pays au moyen de galères et d'autres bâtiments. Ils convinrent ensuite que, de toutes ces places fortes, Tarifa était la plus importante et que s'ils pouvaient s'en emparer, elle leur servirait de vigie pour dominer le Détroit et de station pour une flotte capable de lutter avec tous les na-

vires que les ports du Maghreb pourraient mettre en mer.

Le roi se laissa décider par ces considérations à faire le siége de Tarifa et, s'étant ménagé l'appui d'Ibn-el-Ahmer, qui prit l'engagement de le seconder et de lui fournir des vivres, à la condition d'être mis en possession de cette place quand elle succomberait, il réunit toutes les forces de son empire et alla prendre position contre la forteresse. Il commença l'attaque par dresser ses machines de guerre et intercepter les convois destinés aux assiégés, pendant que sa flotte occupait le Détroit et leur ôta l'espoir d'être secourus par le sultan et par leurs frères, les musulmans. Ibn-el-Ahmer établit son camp à Malaga afin d'être plus rapproché du roi chrétien, et, de là, il lui fit passer des troupes, des armes et des vivres. Un détachement qu'il envoya contre Estepona s'empara de cette place après un siége de courte durée.

Pendant quatre mois la garnison de Tarifa résista vigoureusement, mais, épuisée enfin par la famine et par les pertes qu'elle avait éprouvées, elle consentit à évacuer la forteresse. Le roi chrétien lui accorda une capitulation dont il remplit fidèlement toutes les conditions. Ce fut en l'an 691 (1292) que Tarifa succomba.

Ibn-el-Ahmer s'attendait à être mis en possession de la place, ainsi que cela avait été convenu entre lui et le roi ; mais celui-ci la garda pour lui-même, sans s'arrêter aux remontrances de son allié. Il lui offrit cependant six châteaux comme dédommagement.

Indigné de ce procédé, Ibn-el-Ahmer résolut de solliciter encore l'alliance du sultan mérinide et son appui contre le roi. Une députion composée de son cousin le *raïs* Abou-Saïd-Féredj-Ibn-Ismaîl-Ibn-Youçof, du vizir Abou-Soltan-Azîz-ed-Dani et de plusieurs notables de Grenade, passa en Afrique afin de présenter à Abou-Yacoub les excuses de leur souverain et d'obtenir le renouvellement de l'ancien traité. Ces envoyés trouvèrent le sultan près de Tazouta, château dont il était occupé à faire le siége, et le décidèrent à signer un traité d'alliance et d'amitié tel que leur maître l'avait souhaité. Ils rejoignirent Ibn-el-Ahmer en l'an 692 (1293).

Dans le mois de Rebiâ (fév.-mars) de cette année eut lieu la mort d'Ali-Ibn-Irgacen, commandant des garnisons mérinides en Espagne. Le sultan donna alors le gouvernement de toutes les places fortes de cette péninsule qui reconnaissaient encore son autorité à son fils et successeur désigné, Abou-Amer, et, lui ayant recommandé de les entretenir en bon état, il le fit accompagner par un corps d'armée jusqu'à Casr-el-Medjaz. Ce fut là que le prince mérinide reçut la visite du sultan Ibn-el-Ahmer.

IBN-EL-AHMER SE REND A TANGER POUR VISITER LE SULTAN.

Quand les ambassadeurs andalousiens furent de retour, ils racontèrent à leur souverain le bon accueil que le sultan mérinide leur avait fait et lui annoncèrent l'heureux succès de leur mission. Cette nouvelle fit le plus vif plaisir à Ibn-el-Ahmer ; transporté de joie, il s'élança de son trône en déclarant qu'il irait en personne auprès d'Abou-Yacoub afin de cimenter leur nouvelle alliance, de s'excuser d'avoir contribué à la chute de Tarifa et d'implorer l'intervention des musulmans africains en faveur de leurs corréligionnaires espagnols. Dans le mois de Dou-'l-Câda 692 (octobre 1293), il traversa le Détroit et prit terre à Benyounoch, près de Ceuta. De là, il se rendit à Tanger en se faisant précéder par un cadeau destiné au sultan. Un des objets les plus précieux dont cette offrande se composait et qui devait être très-agréable au souverain mérinide fut, dit-on, le précieux manuscrit du *Coran* que, selon la tradition, Othman-Ibn-Affan [le troisième khalife] avait envoyé dans le pays de l'Ouest, à l'époque où il fit porter quatre exemplaires de ce livre saint aux quatre parties de son empire. Ce volume était resté comme un héritage dans la famille des Oméïades qui occupa le trône de Cordoue.

L'émir Abou-Amer et son frère, Abou-Abd-er-Rahman, accueillirent le sultan espagnol de la manière la plus respectueuse, et, bientôt après, leur père quitta la capitale et vint à Tanger pour témoigner à ce visiteur distingué toute la considération et tous les égards dont il était digne. Ibn-el-Ahmer commença alors un discours dans lequel il essaya d'excuser sa conduite dans l'af-

faire de Tarifa, mais le sultan l'interrompit en déclarant qu'il avait oublié le passé. Après l'échange des cadeaux, le souverain espagnol céda au sultan les villes d'Algéciras et de Ronda, la province de la Gharbïa et vingt châteaux qui avaient déjà appartenu au gouvernement mérinide. Vers la fin de l'an 692 (nov. déc. 1293), il rentra en Espagne, heureux et fier des bienfaits dont on l'avait comblé. Avec lui partit une armée mérinide destinée à faire le siége de Tarifa et commandée par le célèbre vizir Omar-Ibn-es-Saoudi-Ibn-Khîrbach, membre de la tribu des Djochem. On tenta alors la réduction de cette place forte, mais elle offrit une telle résistance qu'on fut obligé d'y renoncer.

Le sultan merinide dirigea ensuite son attention vers Tlemcen et résolut d'en faire le siége.

IBN-EL-OUÉZÎR-EL-OUATTACI S'EMPARE DE TAZOUTA, FORTERESSE SITUÉE DANS LE RÎF, ET L'ABANDONNE ENSUITE AU SULTAN.

La famille des Ouézîr commandait aux Beni-Ouattas[1], tribu mérinide. Elle se représentait comme agrégée seulement à la tribu des Merîn et prétendait descendre d'Ali-Ibn-Youçof-Ibn-Tachefîn [le sultan almoravide]. Selon les Beni-'l-Ouézîr, la postérité d'Ali adopta la vie nomade et s'incorpora dans la tribu des Ouattas au point d'en prendre tous les caractères distinctifs. Fiers de leur origine supposée, les Beni-'l-Ouézîr se distinguèrent par leur hauteur et leur fierté. Toujours disposés à renverser l'autorité des émirs qui commandaient aux Mérinides, ils tramèrent la mort d'Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack qui était passé dans leur pays à l'époque [où le sultan almohade] Es-Saîd fit halte à Tèza avant de continuer sa marche vers Tlemcen. Abou-Yahya fut averti du complot et s'enfuit du côté de Gha-

---

[1] Variante : *Outas*.

boula et d'Aïn-es-Sefa, dans le territoire des Beni-Iznacen, et ce fut là qu'il apprit la mort d'Es-Saïd.

Quand les Beni-Merîn envahirent le Maghreb et s'en partagèrent les provinces, les Beni-Ouattas obtinrent le pays du Rîf. La campagne de cette région leur servit de séjour, et les cultivateurs, ainsi que les villes, devinrent leurs tributaires. Tazouta, un des châteaux les plus forts du Maghreb, s'élevait chez eux dans le Rîf et appartenait aux Beni-Merîn. Les princes nés d'Abd-el-Hack attachèrent une telle importance à la conservation de cette place qu'ils en donnèrent toujours le commandement à des officiers habiles et d'un dévouement éprouvé. Elle servait à tenir en respect les Beni-Ouattas et à réprimer leurs projets ambitieux. Après la mort d'Abou-Youçof, son fils le sultan Abou-Yacoub, y installa son neveu, Mansour-Ibn-Abi-Malek.

A cette époque, les Ouattas eurent pour chefs les frères Omar et Amer, fils de Yahya-Ibn-el-Ouézîr, et, comme on croyait dans la tribu que la puissance des Mérinides devait succomber avec celui qui l'avait fondée, ils concertèrent un coup de main contre Tazouta, afin d'être maîtres chez eux. Dans le mois de Choual 691 (sept. -oct. 1292), Omar-Ibn-Yahya surprit la forteresse et en expulsa Mansour, après lui avoir tué tout son monde. S'étant alors approprié l'argent qui s'y trouvait et qui provenait des impôts, il y installa une garnison composée de ses gens et des principaux membres de sa famille. Mansour alla rejoindre le sultan et mourut de honte peu de jours après.

Le vizir Omar-Ibn-es-Saoud-Ibn-Khirbach partit aussitôt avec une armée et mit le siége devant Tazouta. Le sultan, son maître, y arriva ensuite et dressa son camp au pied de la place. Amer, l'un des deux chefs ouattaciens, prévit que la révolte finirait mal et, passa, avec ses gens, du côté du sultan. Ayant alors reçu une communication de son frère Omar qui, se voyant étroitement bloqué, avait perdu tout espoir de salut et implorait ses bons offices, il obtint du sultan la permission d'entrer en communication avec les insurgés afin de les amener à la soumission. [Omar] profita de la suspension des hostilités pour emballer ses richesses, s'enfuir à Tlemcen et laisser son frère dans la forteresse. Placé

dans une position aussi embarrassante, Amer craignit la vengeance du sultan et, pensant qu'il allait subir le châtiment dû à son frère, il continua la résistance. Bientôt, cependant, il reconnut l'impossibilité de s'y maintenir et, sachant qu'une flottille était arrivée dans le port de Ghassaça avec une députation andalousienne, il fit prier ces envoyés d'intercéder pour lui. Le sultan consentit à pardonner au chef insurgé à condition qu'il passerait en Espagne. Bien que cette condition ne plût nullement à Amer, il promit de s'y soumettre et envoya une partie de ses gens à bord des navires espagnols en disant qu'il allait les suivre. Quand la nuit fut arrivée, il sortit à la dérobée et prit la route de Tlemcen. Le sultan se vengea de ce tour en faisant mourir les fils et les parents du fugitif, lesquels étaient restés dans Tazouta ; tous les gens que l'on avait embarqués subirent le même sort, ayant été livrés par les Espagnols qui s'étaient indignés d'être pris pour dupes dans cette affaire.

Rentré en possession de Tazouta, Abou-Yacoub y installa une garnison avec plusieurs agents du fisc et, vers la fin du mois de Djomada 692 (avril-mai 1293), il partit pour Fez.

ABOU-AMER ABANDONNE SON PÈRE, LE SULTAN, ET SE JETTE DANS LES MONTAGNES DES GHOMARA.

Après avoir enlevé Tazouta aux Beni-'l-Ouézîr, le sultan reçut la visite d'Ibn-el-Ahmer et renouvela l'alliance entre les deux empires en lui rendant son amitié. Il donna alors au vizir, Omar-Ibn-es-Saoud, l'ordre d'entreprendre le siége de Tarifa et il fit partir son fils, l'emir Abou-Amer, du Casr-Masmouda et l'envoya dans le Rîf, afin d'y rétablir la tranquillité.

[Le lecteur a vu qu'en l'an 685] [1] les fils d'Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack, sachant que leurs ennemis avaient aigri le cœur du

[1] Voy. page 122 de ce volume.

sultan contre eux, s'enfuirent [en Espagne d'où ils se rendirent] à Tlemcen. Après avoir séjourné quelque temps dans cette ville, ils parvinrent à se faire pardonner leur équipée et à obtenir l'autorisation de rentrer en Maghreb et de reprendre la haute position qu'ils avaient occupée dans l'empire mérinide. L'émir Abou-Amer apprit cette nouvelle dans le Rîf où il était campé et, croyant faire plaisir à son père, il résolut de tuer ces princes en guet-apens quand ils seraient en route pour Fez. En l'an 695 (1295-6), il accomplit son projet, les ayant surpris auprès de la rivière El-Catef, dans le bassin du Molouïa. Au récit de sa trahison, le sultan laissa éclater l'indignation la plus vive; il prit Dieu à témoin de son innocence, en déclarant qu'il n'avait participé en aucune façon à ce crime et il ordonna à son fils de ne plus se présenter devant lui. Abou-Amer se retira le cœur gonflé de colère, et traversa le Rîf jusqu'aux montagnes des Ghomara, où, depuis lors, il ne cessa de vivre en proscrit. L'armée du sultan, commandée par Meimoun-Ibn-Ouedrar, le djochemide, essaya inutilement de le faire rentrer dans l'obéissance; une seconde expédition, conduite par Zîguen-Ibn-el-Moulat-Tamîmount (*fils de la dame Meimouna*), ne fut pas plus heureuse, ayant essuyé plusieurs échecs dont le dernier eut lieu à Irzîguen [1], en l'an 697 (1297-8) [2].

Ez-Zolaïkhi, l'historien de l'empire mérinide [3], dit qu'Abou-Amer se révolta dans les montagnes des Ghomara, en l'an 694, et que l'année suivante, il envoya de son lieu de retraite une bande d'assassins qui tuèrent les fils de l'émir Abou-Yahya. Dieu sait lequel de ces renseignements mérite le plus de foi.

Quoi qu'il en soit, Abou-Amer persista dans l'insoumission jusqu'à son dernier jour. Il mourut en 698 (1298-9), chez les Beni-Saîd, dans les montagnes où il s'était retiré. Son corps fut transporté à Fez et enterré dans le cimetière royal, auprès de la

---

[1] Variantes: *Bîrdhîken*, *Berzîguen*.

[2] Dans les manuscrits et le texte arabe imprimé il faut lire *sebâ* à la place de *tissâ*.

[3] L'ouvrage de l'historien Ez-Zolaïkhi ou Ez-Zelaïjdi, nous est inconnu.

porte Bab-el-Fotouh. Il laissa deux enfants qui furent élevés sous les yeux de leur grand-père et qui devinrent khalifes dans la suite.

NOUVELLES INCURSIONS DANS LE TERRITOIRE DE TLEMCEN.

En l'an 689 (1290), quand le sultan eut levé le siége de Tlemcen et qu'Ibn-el-Ahmer se fut ligué avec le roi chrétien pour mieux résister aux Mérinides, Othman, fils de Yaghmoracen, rechercha l'alliance des deux souverains espagnols et, en l'an 692, il envoya Ibn-Berîdi, ancien serviteur et client de sa famille, auprès de Don Sanche. Ce messager revint à Tlemcen accompagné par un ambassadeur du roi chretien, le nommé Er-Rîk-Rîkcen [1], un des grands de cette nation. El-Hadj-Masoud, officier de la suite d'Othman, se rendit alors à la cour du roi et ratifia le traité d'alliance. Le prince de Tlemcen crut s'être garanti, par ce coup de politique, contre les attaques d'Abou-Yacoub, mais il ne fit qu'ajouter aux torts que ce monarque avait à lui reprocher.

Pendant quelque temps, Abou-Yacoub dissimula son ressentiment et, dans l'intervalle, il se dégagea des embarras que lui donnèrent les affaires d'Espagne et se vit délivré de son ancien ennemi, Don-Sanche, qui mourut en l'an 693 [2], après un règne de onze ans. L'année suivante, il se rendit à Tanger afin d'examiner l'état de l'Espagne, et il y reçut [encore] la visite d'Ibn-el-Ahmer. Ayant reconnu que la tranquillité régnait en Andalousie, il confirma son illustre hôte dans les meilleurs sentiments d'amitié en lui cédant toutes les places fortes que les Mérinides occupaient en ce pays. Alors, seulement, il commença les préparatifs de son expédition contre Tlemcen, et, vers la même épo-

---

[1] En arabe, الريك ريكسن ; il faut probablement lire الردريكس *Er-Rodriguès*, *Rodriguez*, évêque de l'ordre de St-François, qui, en l'an 1290, avait été nommé aumônier des seigneurs chrétiens au service du roi de Maroc. — Voy. Ferreras, tome IV, page 186.

[2] Don Sanche mourut au commencement de l'an 1295 (694 de l'hégire).

que, il prit sous sa protection Thabet-Ibn-Mendîl, chef maghraouïen qui était venu implorer l'appui des Mérinides contre le fils de Yaghmoracen.

Pendant les années 692 et 693 (1293-4), la population [du Maghreb] eut beaucoup à souffrir de la sécheresse, mais, ensuite, Dieu se montra miséricordieux envers ses créatures et leur rendit l'abondance et la prospérité auxquelles ils les avait habituées. En 694, quand Thabet-Ibn-Mendîl se présenta à la cour d'Abou-Yacoub et demanda secours, [la disette de vivres ne se faisait plus sentir et] ce prince jeta les yeux sur Mouça-Ibn-Abi-Hammou, un des grands chefs de la nation mérinide, et lui ordonna de se rendre à Tlemcen et d'intercéder en faveur du réfugié. Othman accueillit cet envoyé fort mal et le congédia de la manière la plus inconvenante. Un second ambassadeur ne réussit pas mieux que son devancier, et, comme sa présence n'avait fait qu'accroître l'insolence du prince de Tlemcen, le sultan prit aussitôt ses dispositions pour envahir le territoire abd-el-ouadite.

En l'an 694, il se mit en campagne et continua sa marche jusqu'à Taourîrt, ville frontière de l'empire mérinide. D'un côté, il y avait un officier qui commandait au nom du sultan Abou-Yacoub, et, de l'autre, un gouverneur désigné par Othman-Ibn-Yaghmoracen. Le sultan expulsa le fonctionnaire abd-el-ouadite, prit possession de la ville entière et posa les fondements du château qui s'y voit encore. Tous les jours, depuis le matin jusqu'au soir, il assista aux travaux des ouvriers employés à la construction de cet édifice, de sorte qu'il parvint à le faire achever dans le mois de Ramadan (juillet-août 1295) de la même année. Voulant faire de Taourîrt une de ses places fortes, il y établit une garnison fournie par la tribu des Beni-Asker et commandée par son frère, Abou-Yahya-Ibn-Yacoub. Ces dispositions terminées, il reprit le chemin de sa capitale.

L'année suivante, il quitta Fez avec l'intention de pousser jusqu'à Tlemcen et, arrivé près d'Oudjda, il en fit abattre les fortifications. S'étant alors porté en avant, il occupa Mecîfa et Ez-Zéara, d'où il s'avança jusqu'à Nedroma. Pendant quarante jours, il tint cette ville assiégée et la foudroya avec ses catapultes

(*médjanic*) sans pouvoir la réduire ; aussi, le 2 Choual (5 août 1296), il décampa.

En l'an 696 (1296-7) il marcha encore contre Tlemcen et ayant rencontré Othman-Ibn-Yaghmoracen qui était sorti pour lui livrer bataille, il lui tua beaucoup de monde et le repoussa dans la ville. Après avoir tenu la place investie pendant plusieurs jours, il abandonna ses positions et revint à Fez. Cette année-là, il célébra la fête du sacrifice (10 Dou-'l-Hiddja - 30 sept. 1297) à Tèza, et il y épousa la petite fille de Thabet-Ibn-Mendîl auquel il l'avait demandée en mariage. Quelque temps auparavant, Thabet fut tué à Bahîra-t-ez-Zîtoun, près de Fez, par un individu de la tribu des Ourtadjen qui crut venger ainsi la mort d'un de ses parents tué par [les Maghroua], tribu de sa victime[1]. Le sultan fit mourir l'assassin et célébra ensuite le mariage dont nous venons de parler. Ayant alors donné l'ordre de bâtir à Tèza le château que l'on y remarque encore, il partit pour Fez au commencement de l'an 697 (fin d'oct. 1297).

Quelque temps après, il fit une course dans le territoire des Miknaça et, rentré dans sa capitale, il en sortit de nouveau, dans le mois de Djomada (février-avril 1298) et marcha encore sur Tlemcen. En passant par Oudjda, il donna l'ordre de relever cette ville et d'en réparer les murailles. Il y fit aussi construire une citadelle, une mosquée et une habitation pour lui-même. Arrivé sous les murs de Tlemcen, il entoura la ville de son armée, ainsi que le halo entoure la lune, et il braqua sur elle une de ces arbalètes énormes dont la portée est si extraordinaire et auxquelles on donne le nom de *cos-ez-zïar (arc à caveçon)*. Quelques ingénieurs et un grand nombre d'ouvriers furent employés à construire cet engin dont les matériaux faisaient la charge de onze mulets. Comme la ville résistait encore malgré tous ses efforts, il leva le siége au commencement de l'an 698 (milieu d'octobre 1298), et, en passant par Oudjda, il

---

[1] Voy. t. III, p. 318.

y laissa son frère, Abou-Yahya-Ibn-Yacoub avec le corps askeride qui avait tenu garnison à Taourîrt.

D'après ses instructions, cette troupe se mit à faire de fréquentes courses dans le territoire abd-el-ouadite et à dépouiller les voyageurs. Les habitants [de la ville de Nedroma] perdirent alors tout espoir d'être secourus par leur souverain et envoyèrent une députation à l'émir Abou-Yahya. Ce prince leur accorda sa protection, à la condition de laisser occuper leur ville par ses troupes et de reconnaître l'autorité du sultan. Le peuple de Taount suivit cet exemple et, vers la fin de Djomada (mars 1299), tous leurs cheikhs arrivèrent à Fez et presentèrent leurs hommages au souverain mérinide. Ils le prièrent en même temps de marcher au secours de leurs frères et d'arracher leur pays à la domination de leur ennemi, le fils de Yaghmoracen. En décrivant la tyrannie de ce prince et la faiblesse de ses moyens de défense, ils inspirèrent au sultan la résolution de renouveler ses tentatives contre Tlemcen.

LONG SIÉGE DE TLEMCEN.

Le sultan ayant reconnu que rien ne s'opposait à une nouvelle expédition, résolut de mettre le siége devant la capitale abd-el-ouadite et de la tenir étroitement bloquée jusqu'à ce qu'elle tombât en son pouvoir. Après avoir appelé son peuple aux armes et rassemblé toutes ses forces, il les passa en revue, compléta leur équipement et distribua à tous de fortes gratifications; puis, dans le mois de Redjeb 698 (avril 1299), il se mit en marche. Le 2 Châban (6 mai), il arriva sous les murs de Tlemcen et dressa son camp dans la plaine voisine. Alors, quand il eut forcé Othman-Ibn-Yaghmoracen et les Abd-el-ouadites à se réfugier derrière leurs remparts, il entoura la ville entière d'un mur de circonvallation, bordé, en dedans, d'un fossé très-profond. Il établit des corps de garde aux portes et aux autres ouvertures de cette enceinte.

Les habitants de Honein, contre lesquels il envoya un détachement de son armée, s'empressèrent de faire leur soumission et, vers le milieu de Châban (mai), ils envoyèrent au camp une députation de leurs cheikhs. Un autre corps de troupes partit avec l'ordre d'investir Oran, de parcourir les plaines qui l'avoisinent et d'assiéger les autres villes de cette province. Dans le mois de Djomada second 699 (févr.-mars 1300) Mazouma se rendit et le mois de Ramadan (mai-juin) se termina par la prise de Tallout, d'El-Caçabat, de Temzezdekt et d'Oran. Les Mérinides parcoururent ainsi tout le pays jusqu'aux environs de Bougie, en répandant l'effroi dans les diverses contrées qu'ils traversèrent. Les plaines du territoire des Maghraoua et celles qu'occupaient les Toudjîn furent envahies par la cavalerie du sultan, et bientôt cette région vit flotter le drapeau mérinide sur les murs de Milîana, de Mostaghanem, de Cherchel, d'El-Bat'ha, de Médéa, de Taferguînt et sur le Ouancherîch. Zîri, qui avait usurpé le commandement à Brechk, fit sa soumission, ainsi qu'Ibn-Allan qui s'était emparé de la ville d'Alger[1]. Tous les chefs qui étaient mal disposés pour le sultan durent s'éloigner afin d'éviter sa colère, mais les personnes qui lui témoignèrent des sentiments favorables furent assurées d'un accueil bienveillant.

Les Almohades de l'Ifrîkïa, c'est-à-dire, les princes hafsides de Bougie et de Tunis, recherchèrent alors l'alliance des Mérinides et tâchèrent de gagner l'amitié du sultan par de riches presents. Le souverain de race turque qui régnait en Égypte lui expédia un don magnifique, accompagné d'une lettre de félicitation ; témoignage de respect auquel le sultan ne manqua pas de répondre, ainsi que nous le dirons plus loin. Les Beni-Nemi, chérifs de la Mecque, lui envoyèrent aussi une députation.

Pendant le temps qui venait de s'écouler, toutes les dispositions avaient été prises pour maintenir le blocus de Tlemcen, et l'on assure que le sultan ne risqua que trois ou quatre combats. Un châtiment des plus sévères fut reservé à ceux qui essaye-

---

[1] Voy. t. III, p. 385, 389.

raient de faire passer des vivres aux assiégés et, afin de mieux découvrir l'approche des convois, on posta des vedettes sur toutes les hauteurs voisines. Les murs de circonvallation formaient d'ailleurs une barrière infranchissable, de sorte qu'un esprit, qu'un être invisible, aurait eu de la peine à pénétrer dans la ville. Le blocus fut maintenu pendant une centaine de mois et ne cessa qu'à la mort du sultan.

A l'endroit où l'armée avait dressé ses tentes s'éleva un palais pour la résidence du souverain, et une mosquée où il pourrait assister à la prière. D'après ses ordres, tout ce local fut entouré d'un mur et rempli de grandes maisons, de vastes édifices, de palais magnifiques et de jardins traversés par des ruisseaux. Ce fut en l'an 702 (1302-3) qu'il fit bâtir l'enceinte de murs et qu'il forma ainsi une ville admirable, tant par son étendue et sa nombreuse population que par l'activite de son commerce et la solidité de ses fortifications. Elle renfermait des bains, des caravansérails et un hôpital, ainsi qu'une mosquée où l'on célébrait la prière du vendredi et dont le minaret, bâti par le sultan, était d'une hauteur extraordinaire[1]. Ce fut là une des plus grandes mosquées du monde. [Cette ville] reçut du fondateur le nom d'*El-Mansoura* (*la victorieuse*)[2]. De jour en jour, elle vit sa prospérité augmenter, ses marchés regorger de denrées et de négociants venus de tous les pays ; aussi, prit-elle bientôt le premier rang parmi les villes du Maghreb.

Après la mort du sultan et la retraite de son armée, la Mansoura fut mise en ruine par la famille de Yaghmoracen, par une

---

[1] La tour de cette mosquée est encore debout bien que le côté du sud en ait été démoli par les Abd-el-Ouadites.

[2] Une grande partie du mur qui entourait la Mansoura est encore debout. Il est construit en pisé et flanqué de tours carrées ; dans l'enceinte on remarque les ruines de quelques grandes maisons construites aussi en pisé. Entre la Mansoura et Tlemcen l'on rencontre plusieurs énormes boulets de pierre qui y avaient été lancés par les catapultes des Mérinides.

dynastie qui, un moment auparavant, allait succomber et n'avait échappé à sa perte que par l'intervention de cette providence dont la bonté sauve les malheureux prêts à tomber dans l'abîme.

CONQUÊTE DU PAYS DES MAGHRAOUA.

Après avoir bloqué Tlemcen et soumis les plaines ainsi que les villes de l'empire abd-el-ouadite, le sultan ambitionna la conquête des pays habités par les Maghraoua et par les Toudjîn. Nous avons déjà mentionné qu'en l'an 694, Thabet-Ibn-Mendîl s'était rendu à Fez et lui avait promis la main de sa petite-fille. Lors de cette visite, Thabet perdit la vie et, en l'an 696, le sultan consomma le mariage projeté.

Après la réduction des provinces abd-el-ouadites, le vainqueur plaça un détachement de son armée sous les ordres d'Ali-Ibn-Mohammed-el-Kheiri, personnage éminent de la tribu des Ourtadjen, et l'envoya dans le pays des Maghraoua. Ce corps soumit toute la contrée ouverte et força les habitants de se réfugier sur les cimes de leurs montagnes. Rached-Ibn-Mohammed, petit-fils de Thabet-Ibn-Mendîl et beau-frère du sultan, s'enferma dans Miliana et soutint un siége qui dura jusqu'à l'an 699 (1299-1300). Il fit alors sa soumission, en stipulant que sa vie serait respectée, et, quand on le mena en la présence du sultan, il y trouva un accueil très-gracieux. Il obtint même son admission dans la suite impériale, honneur qu'il devait à sa parenté avec le souverain.

La conquête de Ténès, de Mazouna et de Cherchel eut lieu ensuite, ainsi que la soumission de Zîri-Ibn-Hammad, qui avait usurpé le commandement à Brechk. Toute la plaine du Chelif subit la domination mérinide, et les Maghraoua prirent enfin le parti d'obéir au gouvernement du sultan. Le commandement de ce peuple et de toutes leurs villes fut donné à Omar-Ibn-Ouîghern-Ibn-Mendîl.

Cette nomination déplut à Rached-Ibn-Mohammed qui croyait obtenir le commandement des Maghraoua parce qu'il s'imaginait en être le plus digne et parce que sa sœur était la femme chérie du sultan. Emporté par sa jalousie contre Ibn-Ouîghern, il se jeta dans une des montagnes de la Metîdja et, de là, il dirigea plusieurs attaques contre les troupes et les administrateurs que le sultan avait établis dans les pays voisins. Tous les Maghraouiens qui étaient mécontents de l'ordre actuel se rallièrent autour de son drapeau et, dans le mois de Rebiâ premier 700 (novembre-décembre 1300), les habitants de Mazouma répudièrent la domination mérinide et livrèrent leur ville au chef révolté. Encouragé par ce succès, Rached marcha sur la ville de Ouazmor, surprit Ibn-Ouîghern dans une attaque de nuit, le tua et pilla son camp. Le sultan envoya ses troupes mérinides contre les insurgés et nomma Ali-Ibn-el-Hacen-Ibn-Abi-t-Talac au commandement des Beni-Asker, tribu à laquelle celui-ci appartenait. Ali-Ibn-Mohammed-el-Kheiri reçut en même temps le commandement de sa tribu, les Beni-Ourtadjen. Comme ces deux chefs devaient agir de concert, le sultan leur adjoignit comme conseillers son client Ali-el-Hassani, Abou-Bekr-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Abd-el-Caouï, membre de la famille qui commandait aux Beni-Toudjîn, et Mohammed-Ibn-Omar-Ibn-Mendîl, qu'il venait de nommer au commandement des Maghraoua.

Rached ayant appris que ces chefs marchaient contre lui, se réfugia, avec ses partisans maghraouiens, dans la montagne des Beni-Bou-Saîd, après avoir laissé dans la ville de Mazouna ses cousins, Ali et Hammou', fils de Yahya-Ibn-Thabet. En les quittant, il leur recommanda de bien s'y défendre pendant qu'il se tiendrait lui-même en observation sur la montagne. Les troupes du sultan entrèrent alors dans le pays des Maghraoua, dont elles soumirent toute la partie ouverte, et allèrent camper sous les murs de Mazouna. La ville était prête à succomber quand Ali et son peuple réussirent à surprendre et à disperser l'armée assiégeante dans une attaque de nuit. Ali-el-Kheiri resta prisonnier entre leurs mains. Ceci se passa en l'an 701 (1301-2).

Comme les révoltés persistèrent à repousser l'autorité du sul-

tan, ils eurent encore à soutenir un siége ; aussi, furent-ils enfin réduits à un tel degré de misère que Hammou-Ibn-Yahya sortit de la ville et se rendit à discrétion. Ce chef fut conduit devant le sultan et emprisonné par son ordre. Ali-Ibn-Yahya suivit l'exemple de son frère et trouva un accueil plein de bienveillance auprès du sultan qui espérait dissiper ainsi les appréhensions de Rached et le décider à faire sa soumission. En l'an 703 (1303-4), Mazouna fut prise d'assaut et un grand nombre de ses habitants fut passé au fil de l'épée. On porta au sultan les têtes de tous les insurgés qui avaient succombé et, par son ordre, on les lança dans les fossés de Tlemcen pour en intimider la garnison et la réduire au désespoir.

L'émir Abou-Yahya, à qui le sultan, son frère, avait donné le gouvernement des provinces orientales [du Maghreb central] avec la commission de soumettre toute cette région, cerna Rached dans la montagne des Beni-Bou-Saîd, mais, s'étant laissé surprendre, une nuit, par le chef rebelle, il perdit une partie de ses troupes et fut obligé d'abandonner ses positions. Le sultan fut tellement irrité de cet échec qu'il fit suspendre à des poteaux et cribler de flèches non-seulement Ali et Hammou, mais aussi tous les Maghraouiens qu'il avait retenus jusqu'alors dans ses prisons.

Quelque temps après ces événements, Rached passa dans la [ville de] Metîdja où son cousin Monîf-Ibn-Thabet et une foule de réfugiés maghraouiens vinrent le joindre. Le reste de la tribu se rallia autour de Mohammed-Ibn-Omar-Ibn-Mendîl, l'émir que le sultan Abou-Yacoub avait désigné pour la commander. Les Thâleba et les Melîkich insoumis accoururent aussi sous les drapeaux de Rached et de Monîf, ce qui donna lieu à une nouvelle expédition. L'émir Abou-Yahya les cerna dans leurs lieux de retraite et les contraignit à demander la fin des hostilités, faveur que le sultan s'empressa de leur accorder. Monîf passa en Andalousie avec ses fils et tous les dépendants de sa famille, et, depuis lors, ils y sont restés. Rached se réfugia dans le pays des Hafsides, et en l'an 705 (1305-6), Mohammed-Ibn-Omar-Ibn-Mendîl parut à la cour du sultan mérinide et y trouva une réception honorable.

Parvenu enfin à soumettre le pays des Maghraoua, Abou-Yacoub y établit des administrateurs mérinides. Les choses continuèrent en cet état jusqu'à l'an 706, quand il perdit la vie.

CONQUÊTE DU PAYS DES TOUDJÎN.

L'investissement de Tlemcen effectué et les provinces abd-el-ouadites réduites à la soumission, [Abou-Yacoub-]Youçof-Ibn-Yacoub convoita la possession du pays des Toudjîn. Othman-Ibn-Yaghmoracen avait déjà vaincu ce peuple, conquis le Ouancherîch et obtenu le pouvoir de nommer et de destituer à son gré les chefs descendus[1] d'Abd-el-Caouï.

En l'an 701 (1301-2), [l'émir Abou-Yahya] imposa un tribut aux Toudjîn et, par l'ordre du sultan [son frère], il rebâtit la ville d'El-Bat'ha que Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï avait mise en ruine. Il fit alors un expédition vers la frontière orientale [du Maghreb central] et, pour s'en retourner auprès de son frère, il traversa, en l'an 702, le pays des Toudjîn et força les Beni-Abd-el-Caouï de se réfugier dans les plaines du Désert où ils allaient camper chaque hiver. Après avoir détruit les châteaux qu'ils possédaient dans le Ouancherîch, il se rendit à la cour du sultan.

En l'an 703 (1303), les habitants de Taferguint firent leur soumission pour éviter les maux d'un siége, mais ils se révoltèrent quelque temps après. La ville de Médéa reconnut l'autorité du sultan lequel ordonna à son frère d'y construire une citadelle. Les Beni-Abd-el-Caouï virent alors la nécessité d'obéir aux Mérinides et, en cette même année, ils envoyèrent une députatiou au sultan, qui se tenait toujours dans la Mansoura afin de surveiller le blocus de Tlemcen. Par égard pour leurs anciens services ce prince accueillit la prière des Abd-el-Caouï, les ren-

---

[1] Dans le texte arabe, il faut remplacer le mot *blad* par *beni*.

voya chez eux après leur avoir concédé la jouissance de certains impôts et les avoir placés sous les ordres d'Ali-Ibn-en-Nacer-Ibn-Abd-el-Caouï. La construction de la citadelle de Médéa, ordonné par le sultan en l'an 704, fut terminée l'année suivante (1305-6). Dans l'intervalle, Ali-Ibn-en-Nacer mourut et Mohammed-Ibn-Atïa-t-el-Asamm reçut du sultan le commandement des Beni-Abd-el-Caouï. En l'an 706, ce chef entraîna tout son peuple dans une révolte contre la domination mérinide et quitta le pays avec eux, mais il y rentra après la mort du sultan.

LES PRINCES DE TUNIS ET DE BOUGIE, SOUVERAINS ALMOHADES DE L'IFRÎKÏA, ENVOYENT DES AMBASSADES AU SULTAN MÉRINIDE.

Les princes hafsides qui régnaient en Ifrikïa avaient toujours entretenu de bonnes relations avec les deux grandes nations zenatiennes du Maghreb, les Beni-Abd-el-Ouad et les Beni-Merîn. Yaghmoracen et ses fils leur témoignaient, de leur côté, une obéissance assez spécieuse, en leur adressant des actes d'hommage et en faisant célébrer la prière publique au nom du khalife hafside. Ce dernier usage datait de la prise de Tlemcen par Abou-Zékérïa, fils d'Abd-el-Ouahed, et de la confirmation de Yaghmoracen dans le gouvernement de cette ville. Il en était de même avec les Beni-Merîn : depuis l'origine de leur puissance, ils montrèrent un grand attachement à la maison d'Abou-Hafs ; ils entretenaient même une correspondance avec l'émir Abou-Zékérïa et, [par égard à sa qualité de khalife,] ils lui transmettaient les hommages de chaque ville dont ils faisaient la conquête. Cela eut lieu pour Méquinez, pour El-Casr et, en dernier lieu, pour Maroc. Depuis le temps d'El-Mostancer et de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, les relations des deux cours avaient pris le caractère d'une sincère amitié, et les Hafsides envoyaient des présents au souverain mérinide, et même de l'argent, afin de l'aider à continuer la guerre contre les Almohades du Maroc.

Nous avons déjà mentionné qu'en l'an 665[1], Abou-Youçof-Yacoub expédia au khalife hafside une ambassade composée d'Amer-Ibn-Idrîs, d'Abd-Allah-Ibn-Kendouz et de Mohammed-el-Kinani. Nous avons raconté aussi qu'en 669[2], El-Mostancer fit porter à Yacoub un riche cadeau par une députation de cheikhs ayant à leur tête Yahya-Ibn-Saleh-el-Hintati, chef du corps des Almohades. En l'an 675 (1276-7), El-Ouathec, fils d'El-Mostancer, choisit le célèbre Abou-'l-Abbas-Ahmed-el-Ghomari, cadi de Bougie, pour être le porteur d'un présent magnifique destiné au sultan mérinide.

La bonne intelligence se maintint entre les khalifes de l'Ifrikïa et les princes zenatiens jusqu'à l'époque où la discorde éclata dans le sein de la famille hafside, quand l'émir Abou-Zékérïa, fils de l'émir Abou-Ishac-Ibn-Yahya-Ibn-Abd-el-Ouahed, s'évada de l'asile qu'Othman-Ibn-Yaghmoracen lui avait accordé et prit possession de Bougie en l'an 683[3]. Ayant établi dans cette ville le trône d'un nouveau royaume, Abou-Zékérïa fit de Constantine et de Bône les dépendances de son empire. Sa fuite contraria vivement l'émir Othman qui tenait beaucoup à l'alliance d'Abou-Hafs, seigneur de Tunis et oncle du transfuge : il en exprima même sa désapprobation de la manière la plus formelle.

Quand le sultan Abou-Yacoub-Youçof eut mis le siége devant Tlemcen et reculé les bornes de son empire jusqu'aux portes de cette capitale, il envoya une armée à la conquête des villes et des campagnes du Maghreb central. Les Almohades [Hafsides] ressentirent alors une certaine inquiétude pour leurs propres états, et l'émir Abou-Zékérïa alla prendre position auprès de Tedellis afin de veiller à la sûreté du royaume de Bougie. Ce fut là qu'il accueillit Rached-Ibn-Mohammed, qui fuyait la colère du sul-

---

[1] Ci-devant, page 53.

[2] Il faut remplacer le mot *sebâ* par *tissâ*, tant dans les manuscrits qu dans le texte imprimé.

[3] Voy. tome II, page 400.

tan Abou-Yacoub. Bientôt après, les troupes mérinides arrivèrent à la poursuite du fugitif et eurent un conflit avec les Hafsides auprès de Djebel-ez-Zan. Dans cette rencontre, qui eut lieu en l'an 699, l'armée du prince de Bougie fut tailléeen pièces et, pendant plusieurs années, les ossements des morts continuèrent à blanchir le champ de bataille. Abou-Zékérïa se réfugia dans Bougie où il mourut vers la fin du septième siècle.

Quelque temps auparavant, une grave mésintelligence avait éclaté entre lui et Othman, fils de Sebâ, fils de Yahya, fils de Doreid, fils de Masoud-el-Bolt, chef des Douaouida. Vers la fin de l'an 701, Othman alla trouver le sultan mérinide et l'engagea fortement à diriger un corps d'armée contre Bougie. En conséquence de cette invitation, l'émir Abou-Yahya, qui s'occupait à soumettre les Maghraoua, les Melîkich et les Thâleba, reçut de son frère, le sultan, une dépêche qui lui prescrivait d'envahir le territoire hafside. Othman-Ibn-Sebâ prit part à cette expédition et, s'étant placé à l'avant-garde avec les gens de sa tribu, il éclaira la marche de l'armée jusqu'au pays situé au delà de Bougie. L'émir Abou-Yahya prit alors position à Tagrart dans le pays des Sedouîkich, afin de dominer toute cette région et, de là, il alla se présenter devant Bougie. Pendant quelque jours l'émir Abou-'l-Bacâ-Khaled [, fils et successeur de l'émir Abou-Zékerïa,] soutint les attaques de l'armée mérinide et, se trouvant secondé par des gens qui combattaient pour eux-mêmes et pour leur prince, il repoussa les assiégeants à coups de flèche. Alors l'émir Abou-Yahya fit dévaster le Bedîa, jardin magnifique appartenant au sultan de Bougie, et il évacua le territoire hafside afin d'aller soumettre les provinces du Maghreb central.

Mohammed-el-Mostancer, fils de Yahya-el-Ouathec et surnommé Abou-Acîda, régnait alors à Tunis. Voulant raffermir les liens d'amitié qui attachaient sa famille à celle des Beni-Merîn, ce prince plaça Mohammed-Ibn-Akmazîr, chef du corps des Almohades [Hafsides] à la tête d'une députation de cheikhs et l'envoya auprès du sultan Abou-Yacoub. Cette ambassade parvint à sa destination dans le mois de Châban, 703 (mars-avril 1304).

L'exemple d'Abou-Acîda fut imité par Abou-'l-Bacâ-Khaled, seigneur de Bougie. Le sultan fit un excellent accueil à tous ces envoyés et les congédia avec de grands honneurs.

L'année suivante, Ibn-Akmazîr se présenta une seconde fois à la cour du sultan mérinide, accompagné par Abou-Abd-Allah-Ibn-Irzîguen, cheikh des Almohades et ami du sultan Abou-Acîda. Avec eux vint une députation composée des dignitaires les plus éminents de la nation hafside. Vers la même époque, le seigneur de Bougie envoya au sultan en qualité d'ambassadeurs son chambellan Abou-Mohammed-er-Rokhami et Eïad-Ibn-Saîd-Ibn-Otheimen, grand cheikh des Almohades du royaume de Bougie. Le 3 Djomada (13 décembre 1304), tous ces envoyés furent présentés au sultan. Il les accueillit avec les plus grands égards et, pour les avoir près de lui, il leur assigna des logements dans son palais. Leur ayant ensuite fait parcourir ses jardins et ses palais que l'on avait ornés et tapissés à cette occasion, il leur procura un spectacle qui les remplit d'admiration et d'un profond respect pour la puissance de l'empire mérinide[1]. Bientôt après, il les envoya en Maghreb afin de visiter les palais de Fez et de Maroc ainsi que les monuments laissés par leurs ancêtres, les sultans almohades. Il expédia en même temps des instructions aux gouverneurs de ses villes et de ses provinces, leur ordonnant de recevoir ces voyageurs avec de grands honneurs et de leur offrir des présents.

Vers la fin de Djomada (second - févr. 1305), les ambassadeurs revinrent à la cour du sultan, comblés de dons, pénétrés d'admiration, et ils partirent pour annoncer à leurs souverains respectifs le succès de leur mission et raconter tous les témoignages d'égard qu'on leur avait prodigués.

En l'an 705 (1305-6), les princes hafsides envoyèrent encore des ambassadeurs à la cour du sultan. Abou-Abd-Allah-Ibn-

---

[1] Le sultan demeurait alors dans la Mansoura, près de Tlemcen.

Akmazîr y parut au nom du souverain de Tunis, et Eïad-Ibn-Saîd-Ibn-Otheimen au nom du seigneur de Bougie. Quand Ibn-Akmazîr prit son congé de départ, le sultan le fit accompagner jusqu'à Tunis par le savant légiste, Abou-'l-Hacen de Ténès, mufti de l'empire, et par Ali-Ibn-Yahya de Brechk. Ces envoyés eurent pour mission d'obtenir le concours de la flotte tunisienne. Ils terminèrent heureusement cette négociation avant la fin de l'année, et la nouvelle en fut rapportée au sultan par Abou-Abd-Allah-el-Mezdouri, cheikh des Almohades. Vers la même époque eut lieu le retour de Hassoun-Ibn-Mohammed-Ibn-Hassoun-el-Miknaci, client du sultan, qui avait accompagné Ibn-Otheimen à la cour d'Abou-'l-Bacâ, seigneur de Bougie. Hassoun aussi, avait eu pour mission d'obtenir le secours d'une flotte, mais les ministres d'Abou-'l-Bacâ l'avaient congédié en regrettant de ne pas pouvoir satisfaire à la demande du sultan. Ils le firent accompagner auprès de son maître par Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack-Ibn-Soleiman. Le sultan accueillit très-bien tous ces envoyés, selon son habitude, et transmit au gouverneur d'Oran l'ordre de traiter honorablement les équipages des navires qui les avaient amenés.

Les ambassadeurs prirent enfin leur congé, enchantés de la réception qu'on leur avait faite, et le sultan se passa de la flotte hafside parce qu'il n'avait plus besoin de bloquer les ports du Maghreb [central]. En effet, il était parvenu à en soumettre tout le littoral pendant que les Almohades remettaient de jour en jour l'envoi de leurs navires.

L'émir Abou-Zîan, qui avaient été proclamé souverain à Tlemcen lors de la mort de son père, Othman-Ibn-Yaghmoracen, et qui était monté sur le trône vers la fin de l'an 703 (1304), pendant que le siége durait encore, fut très-mécontent d'apprendre que les Hafsides favorisaient son ennemi au point de lui promettre le concours de leur flotte; aussi, pour s'en venger, il ordonna la suppression du nom du khalife hafside dans la prière publique, abolissant de cette manière et pour toujours un usage qui avait subsisté depuis le temps de Yaghmoracen. Quelque temps après, eut lieu la mort du sultan mérinide.

LES SOUVERAINS DE L'ORIENT ET LES ÉMIRS TURCS DE L'ÉGYPTE ENVOIENT DES AMBASSADES AU SULTAN.

Après avoir conquis les états et les provinces du Maghreb central, le sultan reçut les félicitations des souverains qui régnaient dans les autres pays et des Arabes nomades qui fréquentaient les plaines du Tell et les profondeurs du Désert. Un grand nombre de Maghrebins, voyant la sûreté des communications si bien établie que les caravanes se rendaient à leur destination sans être inquiétées sur la route, formèrent le projet d'accomplir le pèlerinage et sollicitèrent du sultan la permission de s'embarquer afin d'aller à la Mecque. Jusqu'alors, les chemins avaient été si dangereux pour les voyageurs et l'autorité des gouvernements africains si peu respectée, que l'occasion de remplir ce saint devoir ne s'était pas présentée depuis longtemps.

Cette demande éveilla dans le cœur du sultan le désir de visiter la ville sainte et le tombeau du Prophète [et, comme les circonstances s'y opposaient, il résolut d'envoyer un témoignage de sa profonde piété]. Par son ordre, un habile calligraphe nommé Ahmed-Ibn-Hacen, transcrivit un exemplaire du *Coran* en grand format. Ce volume fut ensuite relié avec un soin merveilleux et garni de plusieurs fermoirs en or sur lesquels brillaient des groupes de perles et de rubis. Au milieu se voyait une pierre précieuse qui surpassait toutes les autres par la grandeur, la forme et la beauté. Ce livre fut enfermé dans plusieurs étuis et consacré, comme donation, au temple de la Mecque. La caravane chargée de porter ce volume à sa destination, se mit en route l'an 703 (1303). Pour garantir les pèlerins contre tout danger, le sultan leur fournit une escorte d'environ cinq cents cavaliers zenatiens, et il leur donna pour cadi, le savant et illustre docteur maghrebin, Mohammed-Ibn-Zeghbouch. Il adressa en même temps une lettre au souverain de l'Égypte dans laquelle il lui recommanda les pèlerins du Maghreb, sujets de l'empire mérinide.

Par la même occasion, il lui expédia un présent composé de tout ce que le Maghreb pouvait fournir de plus beau en fait de meubles et d'autres objets. Il y avait aussi plusieurs chevaux arabes et quatre cents bêtes de somme très-vigoureuses. Je tiens ce chiffre d'une personne avec laquelle je me suis rencontré.

Cette caravane servit à frayer le chemin pour la grande caravane du Maghreb qui partit l'année suivante. Celle-ci quitta [la Mansoura de] Tlemcen dans le mois de Rebiâ premier 704 (octobre 1304), sous la conduite d'Abou-Zeid-el-Ghafaïri lequel tenait sa nomination du sultan. La caravane de l'année précédente transporta le volume sacré à la Mecque et, dans le mois de Rebiâ second (novembre 1304), elle rentra en Maghreb. Avec elle arriva le chérif Lebîda-Ibn-Abi-Nemi, qui venait de se soustraire à l'autorité des Turcs [Mamloucks]. Il avait pris ce parti en voyant arrêter ses frères, Khamîça[1] et Remîta, par l'ordre du sultan turc, en l'an 701, peu de temps après la mort de leur père, Abou-Nemi, seigneur de la Mecque.

Le sultan mérinide accueillit le réfugié avec de grands égards et l'envoya en Maghreb afin de visiter ce pays et de voir les palais et autres monuments de la puissance mérinide. Il fit même prévenir les commandants de ses provinces qu'ils auraient à traiter ce voyageur honorablement et à lui donner des cadeaux, chacun selon ses moyens. En 705, le chérîf revint à la cour et, s'étant fait accorder son congé de départ, il se mit en route pour l'Orient, accompagné d'Abou-Abd-Allah-Fouzi, maghrebin très-distingué qui voulait accomplir le pèlerinage.

Dans le mois de Châban 705 (fév.-mars 1306), Abou-Zeid-el-Ghafaïri, conducteur de la dernière caravane, revint de la Mecque. Il apporta un document par lequel les chérifs de cette ville se reconnaissaient sujets du sultan mérinide. Ces chefs avaient ressenti un vif mécontentement à cause de l'arrestation de leurs frères par le souverain de l'Égypte et, pour s'en venger, ils s'é-

---

[1] Variante : *Hamida.*

taient conformés à leur usage ordinaire en pareille circonstance[1]. Nous avons raconté d'eux un trait semblable dans l'histoire d'El-Mostancer le hafside[2]. Ils envoyèrent en même temps au sultan un vêtement fait avec un morceau du voile de la Câba. Ce fut avec un véritable plaisir que le sultan reçut cette offrande et, pour jouir de la bénédiction qui se rattache à un objet aussi saint, il le porta entre ses autres habits, les vendredis et jours de fête.

Quand le souverain de l'Égypte, El-Melek-en-Nacer-Mohammed-Ibn-Calaoun-es-Salehi, vit le présent que le sultan du Maghreb lui envoya, il en éprouva une satisfaction extrême et, pour répondre à cette marque d'égard par une autre, il fit réunir un choix de tout ce que ses états pouvaient fournir en fait d'étoffes et d'animaux rares. Parmi les quadrupèdes, qui se distinguaient par leur forme et leur taille, on remarqua des individus du genre éléphant et du genre giraffe. L'émir Et-Telîli, un des grands dignitaires de l'empire égyptien, fut chargé de veiller au transport de ce cadeau et de l'accompagner jusqu'à la cour du sultan. Il quitta le Caire vers la fin de l'an 705 (juin-juill. 1306); dans le mois de Rebiâ (sept.-oct), il arriva à Tunis et, dans le mois de Djomada second (déc.-janv. 1306-7), il parut en vue de la Mansoura de Ville-Neuve. Le sultan, rempli de joie, ordonna à tout son monde de monter à cheval et d'aller au-devant d'Et-Telîli et des émirs turcs qui l'accompagnaient, et, pour mettre le comble à ses prévenances, il leur assigna un beau logement avec une table bien fournie; puis, il les envoya en Maghreb, selon l'usage. Sa mort, qui eut lieu bientôt après, ne changea rien à l'égard de cette ambassade; son successeur, Abou-Thabet, en traita les membres avec autant d'honneur qu'auparavant et les congédia en les comblant de riches cadeaux.

Ils quittèrent le Maghreb dans le mois de Dou-'l-Hiddja 707 (mai-juin 1308), mais, en traversant le pays des Beni-Hacen, où

---

[1] Lisez *metta* à la place de *hatta* dans le texte arabe.

[2] Voy. t. II, p. 343.

ils arrivèrent en Rebiâ (sept-oct.), ils furent dévalisés par les Arabes du Désert et ils entrèrent au Caire dans un état pitoyable. Depuis lors, le gouvernement égyptien n'a plus expédié de missions en Maghreb et ne fait plus aucune attention à ce royaume. De leur côté, les souverains mérinides sont tellement honteux de cet événement qu'ils n'envoient plus aucun de leurs grands officiers au Caire; ils y font seulement porter des cadeaux; ils en reçoivent d'autres en retour et, dans leurs lettres, il se bornent à énoncer l'envoi qu'ils viennent de faire, sans rien y ajouter de plus.

A l'époque même où cet attentat fut commis, l'opinion publique en désignait comme auteurs les Arabes nomades de la tribu des Hosein; on les soupçonnait même d'avoir agi à l'instigation d'Abou-Hammou, seigneur de Tlemcen, lequel aurait voulu gratifier de cette manière la haine de longue date que la famille de Yaghmoracen portait aux souverains du Maghreb. A ce sujet, mon ancien professeur, Mohammed-Ibn-Ibrahîm-el-Abbeli, m'a raconté l'anecdote suivante : « Je me trouvais, dit-il, dans la pré» sence du sultan [Abou-Hammou] quand plusieurs Tlemcenois, » qui revenaient de la Mecque, lui remirent une lettre de la part » d'El-Melek-en-Nacer. Dans cet écrit, le souverain égyptien se » plaignait de ce que la mésaventure arrivée à ses émirs » avait eu lieu sur le territoire de Tlemcen. Cette lettre fut ac» compagnée de deux flacons remplis de baume, produit particu» lier aux états du sultan de l'Égypte, et de cinq mamlouks » turcs, porteurs de cinq arcs ghozziens dont le bois, les cornes » et les cordes étaient d'un fort beau travail. Notre maître, trou» vant un pareil présent bien mesquin en comparaison de celui » que le sultan du Maghreb venait de recevoir, fit venir son se» crétaire, le cadi Mohammed-Ibn-Hidya, et lui parla en ces ter» mes : « Écris à El-Melek-en-Nacer ce que je vais te dicter et » ne change rien à l'ordre de mes paroles qu'autant que la gram» maire l'exigera. Écris : *Quant à vos reproches au sujet des* » *ambassadeurs et de ce qui leur survint en route, je réponds* » *qu'à l'époque où ils se présentèrent chez moi, je leur con*» *seillai de marcher à grandes journées de peur qu'il ne leur*

» *arrivât quelque accident; je les avertis de tout ce que ce pays offre de dangereux pour les gens qui voyagent et du risque que l'on court d'être dévalisés par les Arabes nomades. Fiers de leur rang et de leur dignité, ils me firent cette réponse : « Nous arrivons de la cour du roi du Maghreb; qu'avons-nous donc à craindre ? » Ils s'étaient imaginés que les ordres de ce prince seraient respectés par les Arabes de nos tribus nomades ! Quant au présent que vous m'avez fait, je vous le renvoie : nous sommes un peuple de mœurs agrestes qui ne connaissons et ne voulons d'autre baume que l'huile d'olives, et, quant aux archers mamlouks, comme nous venons de prendre avec leur secours la ville de Séville, nous vous les rendons afin que vous puissiez faire la conquête de Baghdad. Salut !* — Tout le monde, » me dit El-Abelli, fut convaincu que cet attentat avait été commis » avec l'autorisation de notre sultan» et le ton, de cette lettre indique assez clairement la nature des sentiments dont ce prince était animé.

LE SULTAN ESPAGNOL ROMPT SON ALLIANCE AVEC LE SULTAN MÉRINIDE. — LE *raïs* ABOU-SAÎD S'EMPARE DE CEUTA. — OTHMAN-IBN-ABI-'OLA SOULÈVE LE PAYS DES GHOMARA.

[Mohammed II] Ibn-el-Ahmer, surnommé El-Fakìh, demeura toujours fidèle au traité qu'il avait conclu avec les Mérinides, en l'an 692, quand il traversa le Détroit et se rendit à Tanger. On a déjà vu que la ratification de cet acte d'alliance procura au sultan africain assez de loisir pour s'occuper de son adversaire [intraitable, le seigneur de Tlemcen]. Dans le mois de Châban, 701 (avril 1302), Ibn-el-Ahmer mourut et laissa le trône de l'Andalousie à son fils Mohammed [III], surnommé [plus tard] El-Makh-

[1] Ci-devant, pages 133, 134.

loué (*le déposé*). Le nouveau sultan avait perdu la vue et se laissait gouverner par Abou-Abd-Allah-Ibn-el-Hakîm, cheikh de la ville de Ronda, qui lui avait servi de secrétaire sous le règne du feu souverain. Quelques-uns disent que l'aveugle était Ibn-el-Hakîm. Quoiqu'il en soit, El-Makloué fut [déposé et] mis à mort par son frère Abou-'l-Djoïouch-Nasr, en l'an 708 (1309). Avec lui mourut Ibn-el-Hakîm[1].

Un des premiers actes d'El-Makhloué en montant sur le trône avait été d'envoyer en Maghreb son vizir, Ibn-el-Hakîm, et Abou-Soltan-Azîz-ed-Dani, ancien vizir de son père, afin d'obtenir la confirmation de l'alliance que son prédécesseur avait contracté avec le sultan mérinide. Ces ambassadeurs arrivèrent au camp, sous les murs de Tlemcen, et accomplirent leur mission heureusement. En prenant congé du sultan, qui les avait accueillis de la manière la plus grâcieuse, ils s'engagèrent à lui envoyer un corps de fantassins andalousiens et d'archers, gens habitués aux travaux de siége et à tenir bonne garde[2]. Ce détachement arriva au camp mérinide en l'an 702 (1302-3) et fit beaucoup de mal aux Abd-el-Ouadites et à leur ville.

L'année suivante, El-Makhloué crut avoir des motifs de jalousie contre le sultan Abou-Yacoub et rechercha l'alliance d'Ibn-el-Adfonch-Héranda-Ibn-Chandja [Ferdinand, fils de Don Sanche et petit-fils d'Alphonse X]. Le souverain mérinide fut tellement indigné de cette conduite déloyale que, vers la fin de la même année, il renvoya en Espagne le corps d'archers, après l'avoir eu à son service pendant douze mois, et se proposa de faire sentir au gouvernement grenadin le poids de sa vengeance aussitôt que l'occasion se présenterait. Ibn-el-Ahmer-el-Makhloué et ses partisans firent à l'instant leurs préparatifs de résistance.

---

[1] Mohammed III mourut cinq années après sa déposition. Ibn el-Hakîm fut tué en l'an 708.

[2] *A tenir bonne garde*; le texte arabe porte المناغرة بالربط ; dans un des manuscrit on lit المباعرة. Aucune de ces leçons ne nous paraît satisfaisante.

Parmi les membres de la famille royale de Grenade, le *raïs* Abou-Saîd-Feredj, fils d'Ismaîl-Ibn-Mohammed-Ibn-Nasr et gouverneur de Malaga, était le seul à posséder la confiance d'Ibn-el-Ahmer-el-Makhloué. Cousin [1] de ce souverain, il en était aussi le beau-frère, et il administrait avec une grande habileté la province d'El-Gharbïa [2]. En obéissance aux recommandations de son souverain, Abou-Saîd pratiqua les habitants de Ceuta afin de soustraire leur ville à la domination mérinide et de la faire rentrer sous l'autorité du gouvernement andalousien. Il les engagea aussi a emprisonner tous les membres de la famille Azéfi.

[Racontons ici les événements qui disposèrent le peuple de Ceuta à changer de maître]. En l'an 677 (1278-9), lors de la mort d'Abou-'l-Cacem-Ibrahîm-el-Azéfi, surnommé El-Fakîh, son fils, Abou-Hatem, succéda au gouvernement [de Ceuta] et prit pour lieutenant son frère, Abou-Taleb. Méprisant lui-même les grandeurs humaines, il laissa le commandement à son frère dont il reconnaissait aussi le droit d'aînesse et qui, du reste, aimait le pouvoir. Toutefois, quand on venait lui faire des réclamations, il ne manquait jamais de s'y intéresser. Ils commencèrent leur administration par faire proclamer la souveraineté du sultan mérinide dans tous les lieux soumis à leur autorité et, par respect pour ce monarque, ils s'abstinrent d'habiter le palais du gouvernement et de porter les insignes de la dignité royale. Le *caïd* Abd-Allah-Ibn-Mokhlès, officier de bonne famille qu'ils avaient à leur service, s'établit dans la citadelle par leur ordre, afin de faire la police de la ville et d'en commander la garnison. Pendant quelques années il occupa ce poste et finit par s'attirer l'inimitié de Yahya, fils d'Abou-Taleb. Ce jeune homme venait de soustraire ses gens et ses serviteurs à la juridiction du *caïd* dont certains

---

[1] Dans le texte arabe, il faut insérer le mot بن entre عمه et مالقة

[2] La *Gharbïa* (*l'occidentale*), province du royaume de Grenade, se composait des districts situés à l'ouest de Malaga. Il ne faut pas confondre cette région avec les *Algarves*, province de Portugal.

procédés lui avaient déplu, et il poussa son père à exiger de cet officier le compte des sommes provenant des impôts et destinées à solder la garnison. Ils eurent cependant trop de confiance dans la loyauté d'Ibn-Mokhlès pour le soupçonner d'un autre crime que celui de péculat. Pendant tout ce temps, ils avaient continué à reconnaître l'autorité du sultan et à se rendre auprès de lui aux époques de grandes réceptions.

Le sujet de mécontentement que Beni-'l-Azéfi avaient donné au *caïd* Ibn-Mokhlès favorisa singulièrement le projet du sultan de Grenade. D'après les ordres de ce prince, qui venait de rompre avec le sultan mérinide, le *raïs* Abou-Saïd, seigneur de Malaga parvint à gagner le *caïd* et à lui faire promettre d'abandonner le parti des Azéfi aussitôt que la flotte andalousienne paraîtrait devant Ceuta. Ayant alors fait annoncer que la ville de Malaga allait être attaquée par les chrétiens, il équipa une flotte, enrôla des soldats et remplit ses navires de cavaliers, de fantassins, d'archers et de vivres. La véritable destination de ces forces resta secrète jusqu'à la nuit du 27 Choual 705 (13 mai 1306), quand la flotte qui les portait mouilla a l'improviste dans la rade de Ceuta. Abou-Saïd les débarqua avec la connivence du commandant Ibn-Mokhlès, prit possession de la citadelle où il déploya son drapeau et, de là, il fit passer plusieurs détachements dans la ville même. Ayant alors monté à cheval, il se rendit à la demeure des Beni-'l-Azéfi et les fit arrêter tous avec leurs enfants et leurs domestiques.

Le sultan Ibn-el-Ahmer reçut très-promptement la nouvelle de cette conquête, et son vizir, Ibn-el-Hakîm, arriva bientôt après à Ceuta, avec la mission de tranquilliser les esprits et de promettre aux habitants une administration juste et paternelle. Les Azéfi furent embarqués pour Malaga d'où on les conduisit à Grenade. Le sultan fit monter à cheval toute sa cour et l'envoya au-devant d'eux, et il tint une séance afin de les recevoir encore plus honorablement. Après avoir reçu leurs hommages et leurs serments de fidélité, il les logea[1] dans son palais et leur assigna

[1] Dans le texte arabe il faut lire *istacarrou*.

des pensions considérables. Plus loin , nous aurons à raconter comment les Beni-'l-Azéfi rentrèrent en Maghreb.

Le *raïs* Abou-Saïd ayant obtenu possession de Ceuta , rétablit l'ordre dans les alentours, fit mettre la ville en bon état de défense et y proclama la souveraineté de son cousin, le seigneur de l'Andalousie. Il y avait amené dans sa flotte le détachement des volontaires de la foi qui stationnait à Malaga et qui avait pour chef Othman-Ibn-Abi-l-Olâ-Ibn-Abd-el-Hack, membre de la famille royale des Beni-Merîn.

Ce prince, attiré par la perspective d'un trône, essaya de conquérir le Maghreb avec le secours des tribus ghomariennes, qui avaient cependant montré beaucoup d'hésitation avant d'embrasser son parti. Le sultan mérinide apprit, dans son camp, sous les murs de Tlemcen, la nouvelle de cette invasion et, plein d'indignation, il ne pensa qu'à châtier l'attentat qu'on portait à son autorité. Il ordonna de nouvelles levées de troupes, plaça son fils, l'émir Abou-Salem, à la tête d'une armée et le chargea de rétablir l'ordre dans le pays insurgé après avoir rallié sous ses drapeaux les tribus du Rîf et du territoire de Tèza. L'émir partit sur le champ et, arrivé près du foyer de l'insurrection, il le tint cerné pendant quelque temps; mais son armée fut enfin mise en déroute par les troupes d'Othman qui réussirent à la surprendre dans une attaque de nuit. Forcé de s'en retourner, il essuya une sévère réprimande de la part du sultan et tomba en disgrâce. Othman se mit alors à parcourir le territoire de Ceuta, ainsi que le pays des Ghomara et, s'étant emparé de Tîkîças, il marcha contre le Casr-Ibn-Abd-el-Kerîm.

Vers la fin de l'an 706 (mai-juin 1307), justement une année après la prise de Ceuta , il arriva sous les murs d'El-Casr, et [dans tous les lieux qu'il traversa] , il prit le titre de sultan et somma les habitants à le reconnaître pour leur souverain. Abou-Yacoub, voyant Tlemcen sur le point de succomber , résolut d'attendre la chute de cette forteresse avant de marcher contre le prétendant, mais il en fut empêché par la mort.

LES BENI-GOMMI, TRIBU ABD-EL-OUADITE, SE RÉVOLTENT, DANS LE SOUS, CONTRE LE GOUVERNEMENT MERINIDE.

Les Beni-Gommi, fraction de la tribu des Aulad-Ali, laquelle appartient à la famille d'Abou-'l-Cacem, forment une des branches de la tribu des Abd-el-Ouad. Ils eurent autrefois pour chef Kendouz, fils de..... [1], fils de Gommi. Quand le commandement des Aulad-Ali échut à Zîan-Ibn-Thabet Ibn-Mohammed, de la famille des Tâ-Allah, le nouveau chef eut à soutenir une lutte contre Kendouz, afin de conserver le pouvoir que Dieu lui avait départi, mais il traita avec trop d'indifférence les efforts de son rival. Ayant pris les armes pour combattre quelques pertubateurs abd-el-ouadites qui s'étaient ligués contre lui, il mourut de la main de Kendouz. Le commandement des Aulad-Ali passa alors Djaber-Ibn-Youçof-Ibn-Mohammed et, après avoir appartenu successivement à plusieurs chefs, il rentra dans la famille de Thabet-Ibn-Mohammed. Ce fut Abou-Ezza-Zegdan, fils de Zîan [et petit fils de Thabet], qui obtint le pouvoir, mais il n'en jouit pas longtemps avant de mourir. A cette époque, les Aulad-Gommi et les descendants de Tâ-Allah venaient d'oublier leurs torts réciproques et de se réunir en un seul peuple.

Yaghmoracen, fils de Zîan, reçut alors le commandement des Tâ-Allah et amena toutes les tribus abd-el-ouadites à reconnaître son autorité. Ayant ensuite pris des mesures afin de venger la mort de son père, il fit dans sa tente les préparatifs d'un grand festin auquel il convia tous ses frères. Kendouz, qui avait donné la mort à Zîan, s'y rendit aussi, sur l'invitation qu'il avait reçue. Quand tout le monde fut assis, les fils de Zîan se jetèrent sur lui et le tuèrent à coups de sabre. La veuve de Zîan, à laquelle ils envoyèrent la tête de leur victime, assouvit alors sa haine et sa soif

---

[1] Il faut remplir ce blanc par les mots *Abd-Allah*.

de vengeance en mettant cette offrande sanglante à la place d'une des trois pierres qui servent à soutenir la marmite sur le feu [1].

Les fils de Kendouz [et leurs gens] prirent la fuite pour éviter le sort que Yaghmoracen leur destinait et, après un long voyage, ils arrivèrent à la cour d'Abou-Zékérïa-Ibn-Abd-el-Ouahed, le sultan hafside. Pendant quelques années, ils y restèrent sous le commandement d'Abd-Allah, fils de Kendouz; puis, entraînés par l'amour de la vie nomade et par le désir de rentrer au milieu des Zenata, ils repartirent pour le Maghreb et s'unirent aux Beni-Merîn, rivaux en tout temps des Beni-Abd-el-Ouad. Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack accueillit Abd-Allah-Ibn-Kendouz avec une bienveillance extrême et le combla de bonheur en lui concédant, aux environs de Maroc, un territoire assez vaste pour fournir à l'entretien et aux besoins de toute la ribu. Il confia aussi ses troupeaux de chameaux aux soins des frères Hassan et Mouça, fils d'Abou-Saïd-es-Sobeihi, dépendants et serviteurs de la famille Kendouz. Dès-lors, Abd-Allah, chef des Beni-Gommi, jouit d'une haute faveur auprès du prince mérinide; aux audiences solennelles on lui accordait la place d'honneur et, dans presque toutes les affaires importantes, c'était à lui qu'on avait recours. Ainsi, en l'an 665 (1266-7), il fut chargé de se rendre à la cour d'El-Mostancer en compagnie avec Amer-Ibn-Idrîs, neveu du souverain.

Les Beni-Kendouz [Beni-Gommi] continuèrent assez longtemps à jouir de leur bonne fortune et à habiter le Maghreb-el-Acsa, où ils furent mis au nombre des tribus mérinides. Après la mort d'Abd-Allah-Ibn-Kendouz, le commandement passa à son fils Omar.

A l'époque où [Abou-Yacoub-]Youçof-Ibn-Yacoub avait emporté sur les Beni-Abd-el-Ouad et les tenait bloqués dans Tlemcen, les Beni-Merîn et leurs alliés exprimaient le plus grand dédain pour toute la race abd-el-ouadite; aussi, les Beni-Kendouz, blessés dans leur amour-propre, répudièrent l'autorité du sultan

---

[1] Voy. t. III, pages 329, 492.

en l'an 703 (1303-4), et passèrent dans la province de Haha. L'année suivante, Yaïch-Ibn-Yacoub, gouverneur de Maroc, se mit en campagne et leur livra une bataille à Tadert, puis, ayant vu qu'ils persistaient dans leur rebellion, il les attaqua encore la même année, près de Tamatrît, et leur infligea un châtiment tellement sévère que leur puissance en fut totalement brisée. Il tua aussi un grand nombre de ces Abd-el-Ouadites à Irgharen-Bamka[1], et, après avoir porté ses armes dans toutes les parties du Sous, il détruisit la ville de Taroudant.

Cette métropole servait alors de résidence à Abd-er-Rahman-Ibn-el-Hacen-Ibn-Yedder, rejeton d'une famille d'émirs qui avaient gouverné le Sous au nom de la dynastie fondée par Abd-el-Moumen[2]. Après la chute des Almohades, Abd-er-Rahman essuya une alternative de succès et de revers dans une guerre qu'il eut à soutenir contre les Chebanat et les Beni-Hassan, tribus appartenant à la branche des Arabes-Makiliens. En l'an 668 (1269-70), Ali-Ibn-Yedder, oncle d'Abd-er-Rahman, perdit la vie dans un de ces combats, et, quelque temps après, celui-ci le remplaça dans le commandement. Jusqu'au moment où Yaïch-Ibn-Yacoub soumit le Sous et détruisit Taroudant, Abd-er-Rahman résista vigoureusement aux Arabes. Plus tard, il parvint à rétablir son autorité et, en 706 (1306-7), il releva cette ville de ses ruines.

La famille Yedder prétend avoir habité le Sous depuis l'époque où l'avant-garde des [premier conquérants] arabes y pénétra, et elle déclare que le commandement lui a toujours appartenu et s'est transmis de père en fils. Sous le règne d'Abou-Einan et sous celui de son frère, Abou-Salem, je rencontrai à Fez un vieux cheikh, fils de cet Abd-er-Rahman, lequel m'assura que cela était parfaitement vrai et que les Beni-Yedder descendent d'Abou-Bekr-es-Siddîc [le successeur immédiat de Mahomet]. Dieu sait ce qui en est !

---

[1] Variante: *Argharek-Takma.* — Si nous lisons ازغارن ناكما *Izgharen-'n-Egma*, nous aurons un nom purement berbère qui signifie *les plaines du frère.*

[2] Pour l'histoire des Beni-Yedder voyez tome II, page 276.

Quant aux Beni-Kendouz [Beni-Gommi], ils vécurent dispersés dans les déserts du Sous jusqu'à la mort du sultan [Abou-Yacoub]. Ayant alors fait leur soumission, ils obtinrent du gouvernement mérinide l'oubli de leurs fautes passées et la restauration de leurs priviléges. Depuis lors, ils ont toujours servi cet empire avec un zèle et un dévouement parfaits.

IBN-EL-MILÎANI FAIT MOURIR PAR UNE TRAHISON LES CHEIKHS DES TRIBUS MASMOUDIENNES.

Dans notre chapitre sur les Maghraoua de la seconde race, nous avons fait connaître l'origine d'Abou-Ali-el-Milîani, et mentionné comment les troupes hafsides l'expulsèrent de Milîana[1], ville dont il s'était emparé. Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, sultan des Beni-Merîn, l'accueillit alors de la manière la plus honorable et lui concéda la ville d'Aghmat à titre d'aliments. Ibn-el-Milîani y fixa son séjour et, quelque temps après, il viola les tombeaux des rois almohades et insulta leurs cadavres[2]. Le public, ainsi que le sultan, furent très-scandalisés de cette profanation et les tribus masmoudiennes en furent tellement indignées qu'elles cherchèrent la mort de celui qui l'avait commise. Quand Abou-Yacoub-Youçof succéda à son père, Ibn-el-Milîani fut chargé par le nouveau souverain de percevoir l'impôt chez les Masmouda et, comme il remplit son devoir très-mal, les cheikhs masmoudiens l'accusèrent auprès du sultan de s'être approprié les sommes qu'il avait reçues. Obligé de rendre ses comptes, il fut convaincu de péculat et chassé de la capitale après avoir subi un emprisonnement. Il mourut en l'an 686 (1287).

Son neveu, Ahmed-Ibn-el-Milîani, entra au service du sultan

---

[1] Voy. tome II, page 352 et tome III, page 315.

[2] Voy. page 83 de ce volume.

en qualité de secrétaire et dut au privilége de son office l'honneur de se tenir à la porte du palais et de faire partie de la maison royale. [Pendant le siége de Tlemcen], le sultan eut à se plaindre des cheikhs masmoudiens et transmit à son fils, Ali, émir de Maroc, l'ordre d'emprisonner Ali-Ibn-Mohammed, chef des Hintata, et Abd-el-Kerîm-Ibn-Eïça, chef des Guedmîoua, ainsi que leurs fils et leurs serviteurs. Ahmed-Ibn-el-Milîani, ayant eu connaissance de cette circonstance, se hâta d'en profiter afin de venger son oncle. [Ici nous devons faire observer que] tous les écrits émanant du sultan tenaient leur validité du paraphe impérial dont ils étaient revêtus et, comme les secrétaires du gouvernement avaient la réputation d'une probité à toute épreuve, le sultan ne faisait aucune distinction entre eux ; aussi, au lieu d'avoir un secrétaire particulier, chargé d'apposer le paraphe, il leur laissa à tous la faculté de tracer cette marque sur les pièces qu'ils venaient de transcrire. En l'an 697 (1297-8), Ibn-el-Milîani rédigea au nom de son maître, une lettre qui ordonnait à l'émir de Maroc de faire mourir les cheikhs masmoudiens sur le champ, sans leur accorder un instant de répit. Ayant ensuite apposé le paraphe à cet écrit, il y ajouta le cachet et l'expédia par un courrier. Aussitôt après, il s'enfuit à la Ville-Neuve [de Fez], au grand étonnement du public.

A la lecture de cette dépêche, le fils du sultan fit tirer de prison et envoya à la mort Ali-Ibn-Mohammed, Abd-el-Kerîm-Ibn-Eïça, Ali, Eïça et Mansour, tous les trois fils du précédent, et Abd-el-Azîz, son neveu. Après cette exécution, il ordonna à son vizir de partir en toute hâte et d'en rendre compte au sultan. Ce monarque éprouva une telle indignation en apprenant la nouvelle qu'il tua le vizir à l'instant même et expédia l'ordre de mettre aux arrêts l'émir son fils. Ibn-el-Milîani, sur lequel il voulut faire tomber tout le poids de sa colère, avait déjà eu la précaution de disparaître et de chercher un asile dans Tlemcen. Après le siége de cette ville, il quitta ses protecteurs, les descendants de Yaghmoracen, et alla mourir en Espagne.

Depuis cette époque, les sultans mérinides n'accordent qu'à un seul individu la faculté de parapher leurs mandats, et ils choi-

sissent pour cet office quelque vieux serviteur dont ils connaissent la fidélité. Abou-Allah-Ibn-Abi-Medyen, ministre d'état et ami intime du sultan, fut le premier qui exerça ces fonctions importantes. Jusqu'à ce jour, l'emploi d'écrivain du paraphe continue à former une charge à part.

GRANDEUR ET CHUTE DES ROCASA, FAMILLE JUIVE.

Dans sa jeunesse, le sultan Abou-Yacoub se livrait au plaisir avec passion, mais à l'insu de son père, prince très-religieux et de mœurs fort austères. Il buvait du vin et faisait avec ses compagnons des parties de débauche Selon l'usage des grands personnages, il avait pour intendant un de ces juifs *moâheds*[1] qui habitent la ville de Fez. Cet homme, qui s'appelait Khalîfa-Ibn-Rocasa, cultiva la faveur de son maître en lui rendant des services de toute nature et en fabriquant du vin pour son usage. Devenu le confident du prince, il finit par être en grand crédit auprès de lui. Abou-Youçof étant monté sur le trône, continua à boire en secret avec ses intimes, et il permit à Khalîfa d'assister à ces réunions en qualité d'intendant du palais. Dès lors, la puissance de ce juif n'eut plus de bornes : il commandait en maître aux grands dignitaires de l'empire et leur imposait d'une manière extraordinaire ; son influence semblait accroître avec l'augmentation de l'empire.

Je tiens de mon ancien professeur, El-Abbeli, les renseignements suivants : Khalîfa avait un frère nommé Ibrahîm et un cousin appelé Khalîfa-t-es-Saghîr (*le petit*). Il s'était allié aux Beni-'s-Sibti, famille dont le chef, Mouça, lui servait de lieutenant.

---

[1] Le mot *moâhedîn*, pluriel de *moâhed*, sert à désigner les juifs et chrétiens sujets d'une puissance musulmane : ils sont ainsi nommés parce que leurs ancêtres avaient fait un traité (*âhd*) avec les vainqueurs afin de s'assurer la possession de leurs biens et l'exercice de leur religion.

Revenu enfin des égarements de la jeunesse, le sultan remarqua avec inquiétude que ces gens étaient courtisés par les chefs mérinides, par les vizirs, les chérîfs et les docteurs de la loi musulmane; aussi forma-t-il la résolution de se débarrasser d'eux à la première occasion. Son ami intime, Abd-Allah-Ibn-Abi-Medyen, sut deviner sa pensée et, après lui avoir dit beaucoup de mal de ces juifs, il lui indiqua un prétexte pour les frapper tous. Dans le mois de Châban 701 (avril 1302), le sultan les fit arrêter pendant qu'ils étaient au camp, sous les murs de Tlemcen, et, après avoir mis à la question et mutilé Khalîfa l'aîné, Ibrahîm, frère de Khalîfa, Mouça Ibn-es-Sibti et ses frères, il les fit mettre à mort. Le même sort enveloppa leurs familles, leurs gens et leurs parents; le seul qui en échappa fut Khalîfa-t-es-Saghîr dont [la jeunesse et] la position n'avaient inspiré que du mépris. Nous aurons, plus tard, l'occasion de raconter comment celui-ci mourut d'une mort violente. Par ces exécutions, l'empire fut délivré d'une tache qui le souillait et d'une domination qui l'avait avili.

MORT DU SULTAN ABOU-YACOUB-YOUÇOF-IBN-YACOUB.

Abou-Yacoub avait parmi ses domestiques un eunuque nègre, nommé Séada, qui était entré au service du palais à l'époque où son ancien maître, Ibn-el-Milîani, fut envoyé dans les provinces marocaines comme perceveur des impôts. C'était un être aussi stupide qu'ignorant. Le sultan souffrait la présence des eunuques dans l'intérieur de sa famille et permettait même à ses femmes de rester sans voile quand ces gens-là se trouvaient dans la chambre. Après l'affaire de son affranchi, El-Ezz, auquel il ôta la vie parce qu'il l'avait soupçonné d'une intrigue avec une des dames du *harem*, il se méfia de presque tous ses serviteurs et fit emprisonner plusieurs de ses eunuques, ainsi que leur chef, Anber-el-Kebîr. Tous les autres eurent l'ordre de ne plus paraître devant le sultan sans permission. Alors ce misérable

Séada, eut une inspiration diabolique et résolut d'assassiner son maître. S'étant rendu à la chambre du palais où le prince se tenait ordinairement, il obtint l'autorisation d'y entrer et le trouva couché sur le dos, dans son lit, pour attendre que sa barbe eut absorbé la teinture du *henna* qu'il avait l'habitude d'y appliquer. Se jetant aussitôt sur lui, il le frappa plusieurs fois avec un poignard et lui coupa les intestins. Après ce forfait il prit la fuite, mais, le soir même, il fut arrêté à Teçala par les gens qu'on envoya à sa poursuite. On le ramena au palais où il fut mis à mort par les nègres et les autres domestiques. Le sultan ne survécut à ses blessures que quelques heures et il mourut dans la soirée du mercredi, 7 Dou-'l-Câda 706 (13 mai 1307). On l'enterra dans cette localité, mais, lorsque la confusion causée par sa mort se fut calmée, on transporta le corps à Chala pour le déposer dans le cimetière de la famille royale.

ABOU-THABET MONTE SUR LE TRÔNE ET FAIT MOURIR LES PRINCES DU SANG.

Nous avons mentionné qu'en l'an 698 (1298-9), l'émir Abou-Amer, fils du sultan Abou-Yacoub et son successeur désigné, mourut en exil chez les Beni-Saïd, peuple ghomarien établi dans le Rîf[1]. Il laissa deux fils, Amer [surnommé Abou-Thabet] et Soleiman [surnommé Abou-'r-Rebiâ]. Ces jeunes princes furent élevés sous les yeux de leur aïeul, qui les aima d'une vive affection à cause de leur père. Il avait toujours regretté l'absence de son fils chéri et ressenti pour lui une extrême tendresse ; aussi, ne manqua-t-il pas d'accorder à ces enfants la première place dans son cœur.

Aussitôt après la mort du sultan, les chefs des Beni-Ourtadjen, oncles maternels d'Abou-Thabet-Amer, allèrent trouver cet émir

[1] Voy. ci-devant, page 137.

qui, par le courage et l'intrépidité, était l'aigle de la famille, et lui prêtèrent le serment de fidélité en le reconnaissant pour souverain des Mérinides. L'émir Abou-Yahya, fils de l'avant-dernier sultan, Abou-Youçof-Yacoub, et [grand-]oncle d'Abou-Thabet, entra par hasard dans l'endroit où se tenait cette réunion et dut ceder aux exigences de ces chefs et présenter au jeune prince l'hommage de son obéissance. S'il avait eu ses partisans autour de lui, il aurait été plus près du trône que tout autre ; mais, se voyant alors sans appui, il eut à dissimuler ses véritables sentiments et se laissa mener par les Ourtadjen jusqu'à leur promettre sa coopération.

D'un autre côté, les gens de la maison royale et les vizirs qui se trouvèrent dans la Ville-Neuve [de la Mansoura] se hâtèrent d'y proclamer la souveraineté de l'émir Abou-Salem, fils du feu sultan : démarche qui faillit rompre l'unité de l'empire mérinide en mettant la division dans la nation.

Après son inauguration improvisée, l'émir Abou-Thabet envoya un agent dans Tlemcen afin de traiter avec Abou-Zîan et Abou-Hammou, fils d'Othman-Ibn-Yaghmoracen, et, par suite de cette négociation, il s'engagea, sous la foi du serment, à lever le siége de Tlemcen pourvu que ces émirs lui fournissent un équipage royal et lui accordassent asile et protection dans le cas où sa tentative viendraient à manquer : Abou-Hammou se présenta en personne pour ratifier le traité.

La grande majorité des Beni-Merîn et de leurs chefs se rallia autour d'Abou-Thabet, de sorte qu'Abou-Salem resta dans la Ville-Neuve [de la Mansoura], sans autres partisans que les intimes du feu sultan, les visirs, les domestiques du palais et les divers corps de milice. D'après les conseils de ses amis, il sortit pour attaquer son neveu qui s'était placé en observation sur la montagne qui domine la ville. Il avait déjà mis son armée en ordre de bataille, quand il s'arrêta tout éperdu, sans oser se porter en avant, et, ayant alors promis à ses troupes de les mener au combat le lendemain, il rentra au palais. Ses partisans, voyant qu'il n'y avait rien à espérer de lui, commencèrent à s'évader les uns après les autres, en se dirigeant vers le camp

d'Abou-Thabet et, quand le reste de ses gens s'aperçut qu'il allait être bloqué dans la ville, ils passèrent en masse du côté de son adversaire.

Les divers corps de l'armée et les contingents des tribus s'étant tous ralliés de cette manière autour d'Abou-Thabet, marchèrent contre la Ville-Neuve[1], siége de l'empire, résidence du [feu] sultan, enceinte qui renfermait ses palais et terme de ses entreprises. Il faisait déjà tard quand ces troupes arrivèrent devant la place. Yakhlof-Ibn-Amran-el-Foudoudi sortit alors au-devant d'Abou-Thabet, mais, au moment où il mit pied à terre, il fut tué à coups de lance sous les yeux de ce prince et par l'ordre de l'émir Abou-Yahya. Ce fut seulement dans le mois de Châban 706 (fév.-mars 1307), que le sultan Abou-Yacoub l'avait élevé au rang de vizir. Abou-Salem s'enfuit alors de la Mansoura avec quelques-uns de ses parents, et prit la route du Maghreb. La petite bande qui l'accompagna se composait des Aulad-Rahhou-el-Abbaci-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack, d'Éïça et d'Ali, fils de Rahhou, et de Djemal-ed-Dîn-Ibn-Mouça, leur neveu. Les fuyards étaient déjà parvenus à Nedroma quand ils furent atteints par une troupe de cavalerie qu'Abou Thabet avait lancée à leur poursuite. D'après les instructions qu'ils avaient reçues au moment de leur départ, ces soldats tuèrent Abou-Salem et Djemal-ed-Dîn, sans toucher aux autres prisonniers.

Le sultan Abou-Thabet allait mettre le feu à la porte de la Ville-Neuve, afin d'y pénétrer de vive force, qnand Abd-Allah-Ibn-Abi-Medyen, secrétaire-d'état et intendant du palais, se montra du haut de la muraille et lui annonça qu'Abou-Salem ayant pris la fuite, les habitants désiraient faire leur soumission. Il le pria, en même temps, de suspendre les hostilités et de remettre au lendemain son entrée dans la ville : « car, disait-il, si l'on » admet les troupes de nuit, elles pourront saccager nos maisons » et maltraiter le peuple. »

L'émir Abou-Yahya profita de ce moment pour satisfaire la

---

[1] C'est-à-dire, la Mansoura de Tlemcen.

haine qu'il portait depuis longtemps à Abou-'l-Haddjadj-Ibn-Chékîlola : par son ordre, Ibn-Abi-Medyen fit arrêter ce chef : puis, sur un second ordre, il envoya la tête du prisonnier à cet homme vindicatif.

Pendant toute la nuit, le sultan resta à cheval et fit entretenir un grand nombre de feux afin de dissiper les ténèbres. Au point du jour, il prit possession du palais et présida à l'enterrement du feu sultan. Voyant alors avec inquiétude la haute position d'Abou-Yahya, prince élevé dans les habitudes du commandement, il soumit ses craintes à l'appréciation d'un conseil composé d'Abd-el-Hack-Ibn-Othman, du vizir Ibrahîm-Ibn-Abd-el-Djelîl-el-Oungaçni, du vizir Ibrahîm-Ibn-Eïça-el-Irnîani et de quelques autres grands officiers de l'empire. Abd-el-Hack était petit-fils de l'émir Abou-Moarref-Mohammed-Ibn-Abd-el-Hack et chef reconnu de toutes les branches collatérales de la famille royale. Cette commission pensa unanimement qu'il fallait ôter la vie à l'émir Abou-Yahya, et cela avec d'autant plus de raison qu'on lui avait attribué certains propos qui décelaient l'intention de former un parti et de guetter l'occasion afin de renverser le sultan.

Le surlendemain du jour où le peuple prêta au nouveau sultan le serment de fidélité, Abou-Yahya monta à cheval et se rendit au palais. Abou-Thabet le prit par la main et l'emmena dans l'appartement des femmes afin qu'il pût leur offrir ses compliments de condoléance sur la mort du sultan ; ensuite il le conduisit dans l'antichambre où se tenaient les courtisans et le laissa avec eux. Quelques instants après, il rentra et, trouvant qu'Abd-el-Hack-Ibn-Othman avait suivi ses instructions et lié Abou-Yahya bras et jambes, il donna l'ordre de tomber sur le prisonnier et de lui ôter la vie. Le vizir Eïça-Ibn-Mouça-el-Foudoudi fut tué en même temps que son maître.

Le bruit de cette exécution répandit la terreur parmi les autres membres de la famille royale : Yaïch-Ibn-Yacoub, frère du [feu] sultan, prit la fuite, ainsi qu'un fils du même [monarque] nommé Othman et appelé Ibn-Cadîb, du nom de sa mère. Leur exemple fut imité par Masoud, fils d'Abou-Malek et par El-Abbas, fils de

Rahhou-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack. Ils se réfugièrent tous dans le pays des Ghomara, auprès d'Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ.

Débarrassé de la présence de ces princes, le sultan Abou-Thabet ramena facilement toute la nation mérinide sous son autorité et n'eut plus d'adversaire à redouter. Maître du pouvoir suprême, il remplit ses engagements envers les fils d'Othman-Ibn-Yaghmoracen et leur rendit toutes les villes du Maghreb central, ainsi que les pays des Toudjîn et des Maghraoua.

La cause de son départ précipité pour le Maghreb fut la révolte d'Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ, ce petit-fils d'Abd-Allah-Ibn Abd-el-Hack qui, peu de temps avant la mort du sultan Abou-Yacoub, s'était fait proclamer souverain à Ceuta et qui venait d'occuper Casr-Ketama après s'être jeté dans le pays des Ghomara.

Au moment de quitter la Ville-Neuve [de la Mansoura], Abou-Thabet chargea son vizir, Ibrahim-Ibn-Abd-el-Djelîl de présider à l'evacuation de cette place qui renfermait une nombreuse population, quantité de magasins [remplis d'approvisionnements] et un vaste matériel de guerre. Ce ministre exécuta parfaitement la tâche confiée à ses soins : il en fit partir les habitants successivement, classe par classe, et, en se retirant lui-même, il laissa la place tout-à-fait vide. Après la rentrée des Mérinides en Maghreb, les Beni-Abd-el-Ouad profitèrent des intervalles de guerre avec cette nation pour détruire la ville et en renverser les monuments.

El-Hacen-Ibn-Amer-Ibn-Abd-Allah-Atadjoub, membre de la famille royale, reçut du sultan l'ordre de prendre les devants avec l'armée et de marcher contre Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ. Le sultan lui-même resta dans la Ville-Neuve [de la Mansoura] pour y attendre l'arrivée des troupes qui avaient occupé les forteresses orientales du Maghreb central et qui devaient remettre ces places aux Abd-el-ouadites. Ce fut dans un des premiers jours du mois Dou-'l-Hiddja[1] (4 juin 1307), qu'il se mit en

---

1 Le texte arabe porte *Dou-'l-Câda* ; nous avons préféré la date donnée par le *Cartas*.

route et, au commencement de l'an 707 (juill. 1307), qu'il fit son entrée à Fez.

YOUÇOF-IBN-ABI-EÏAD S'EMPARE DE MAROC. — IL EST VAINCU PAR LE SULTAN.

Avant de quitter le camp à Tlemcen pour rentrer en Maghreb, le sultan plaça ses troupes sous les ordres de son parent, El-Hacen-Ibn-Amer, petit-fils d'Abd-Allah-Atadjoub, fils du sultan Abou-Youçof, et les envoya contre Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ. Son cousin, Youçof, fils de Mohammed-Ibn Abi-Eïad-Ibn-Abd-el-Hack, à qui il donna le commandement de Maroc et des provinces qui en dépendent, partit aussi pour sa destination avec l'ordre de veiller à la sûreté et au bien-être de ces contrées. Arrivé dans Maroc, Ibn-Abi-Eïad conçut la pensée d'y établir son indépendance et, dans le mois de Djomada 707 (nov.-déc. 1307), quand il eut levé un nombreux corps de fantassins et de cavaliers, il répudia l'autorité du sultan, prit les insignes de la royauté et fit mourir le gouverneur de la ville à coups de fouet. Le sultan apprit cette nouvelle après son arrivée à Fez et, sur le champ, il plaça un détachement de cinq mille hommes sous les ordres de Yacoub-Ibn-Asnag et du vizir Youçouf-Ibn-Eïça-Ibn-Saoud-el-Djochemi et les envoya contre les insurgés.

Ibn-Abi-Eïad ne terda pas de marcher au devant du vizir, et à traverser l'Omm-Rebiâ, mais à la suite d'une rencontre avec les troupes impériales, il prit la fuite jusqu'à la ville d'Aghmat d'où il passa dans les montagnes des Heskoura. Mouça-Ibn-Abi-Saîd-es-Sobeihi alla le rejoindre après s'être laissé descendre par une corde du haut de la muraille d'Aghmat. Le vizir Youçof entra dans Maroc d'où il repartit afin d'atteindre les rebelles, et, leur

---

[1] Ci-devant, page 163, il est question de ce personnage; voyez aussi tome III, page 493.

ayant tué beaucoup de monde dans une bataille, il força leur chef à se réfugier [encore] chez les Heskoura.

Vers le milieu du mois de Redjeb 707 (janvier 1308), le sultan Abou-Thabet arriva à Maroc et punit de mort tous les Auréba qui avaient pris part à la dernière insurrection. Makhlouf-Ibn-Hennou, chef des Heskoura[1], n'osant pas protéger Ibn-Abi-Eïad contre le sultan, le fit arrêter avec huit autres réfugiés qui l'avaient aidé dans cette révolte, et les envoya tous à Maroc. Ces malheureux furent mis à mort ensemble, après avoir subi le supplice du fouet. La tête d'Ibn-Abi-Eïad fut envoyée à Fez et plantée sur le mur de la ville. A Maroc et à Aghmat on exécuta une foule de personnes qui avait participé à l'insurrection.

Pendant ces événements, le sultan ordonna l'arrestation de son vizir, Ibrahîm-Ibn-Abd-el Djelîl, qui lui avait donné sujet de mécontentement. Il fit aussi emprisonner dix individus de la famille Doulîn, branche des Beni-Oungacen, et, après avoir ôté la vie à El-Hacen-Ibn-Doulîn, il grâcia les autres.

Vers le milieu du mois de Châban (février), il se remit en campagne afin de rétablir l'ordre dans la province de Maroc et de réduire le chef des Sekcîoua à l'obéissance. Ayant accepté de ce personnage un semblant de soumission et un riche cadeau, il l'admit au service de l'empire. Son général Yacoub-Ibn-Asnag marcha ensuite contre les Zegna et les poursuivit à travers la province du Sous jusqu'au Désert, où il les perdit de vue. Quand cette colonne fut de retour, Abou-Thabet la ramena à Maroc avec le reste de l'armée.

Rentré dans cette ville vers le commencement du mois de Ramadan (fin de février 1308), il y fit mourir plusieurs cheikhs des Beni-Oura, et ensuite il partit pour Fez en prenant la route qui traverse le pays des Sanhadja. Arrivé dans la province de Temsna, Il appela sous ses drapeaux les Arabes-Djochem, population composée de plusieurs tribus, telles que les Kholt, les Sofyan, les Beni-Djaber et les Acem. Quand il les eut emmenés jus-

---

[1] Voy. t. II, p. 119.

qu'à la ville d'Anfa, il fit arrêter une soixantaine de leurs cheikhs dont le tiers fut condamné à la peine de mort comme coupables d'actes de brigandage. Vers la fin de Ramadan (mars), il arriva à Ribat-el-Feth, où il extermina une foule d'Arabes nomades dont il avait reconnu les intentions hostiles. Vers le milieu du mois de Choual (commencement d'avril), il marcha contre les Riah établis dans les provinces d'Azghar et d'El-Hebet, et, comme il leur portait une vieille rancune, il en massacra une partie et enmena le reste en esclavage.

Rentré à Fez au milieu du mois de Dou-'l-Câda (mai), il apprit que son général, Abd-el-Hack-Ibn-Othman, avait essuyé une défaite [en combattant Ibn-Abi-'l-Olâ], que la milice chrétienne avait été taillée en pièces et qu'Abd-el-Ouahed-el-Foudoudi, un des grands dignitaires de l'empire, y avait perdu la vie. Sachant que l'influence exercée par Ibn-Abi-'l-Olâ dans le pays des Ghomara devait prendre un grand accroissement, il se prépara à marcher contre lui.

LE SULTAN MEURT A TANGER APRÈS AVOIR CHASSÉ IBN-ABI-'L-OLA DE LA PROVINCE D'EL-HEBET.

En l'an 705 (1305-6), le *raïs* Abou-Saïd-Feredj, fils d'Ismail-Ibn-Youçof-Ibn-Nacer, s'empara de Ceuta et y fit proclamer la souveraineté de son cousin Mohammed-el-Makhlouê[-Ibn-el-Ahmer], sultan de Grenade et fils de Mohammed-el-Fakîh, fils de Mohammed-es-Cheikh, fils de Youçof, fils de Nacer. Il y avait amené le commandant du corps des guerriers de la foi qui tenait garnison à Malaga. Cet officier appartenait à la famille des Beni-Merîn et se nommait Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ-Idris-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack. Comme il pouvait prétendre, avec quelqu'apparence de droit, au trône de Maghreb, Abou-Saïd s'en fit accompagner avec l'intention de jeter, par son moyen, la désunion parmi les Mérinides. Il espérait leur créer ainsi tant d'embarras qu'il leur serait impossible de marcher contre Ceuta, ville dont le sul-

tan Ibn-el-Ahmer et le peuple andalousien souhaitaient la possession.

Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ compta sur l'appui des Andalousiens pour s'emparer du trône de Maghreb ; aussi, quand il débarqua à Ceuta, il laissa le commandement des guerriers de la foi à son cousin, Omar-Ibn-Rahhou-Ibn-Abd-Allah, et alla se montrer tout-à-coup dans le pays des Ghomara. Ayant rallié à sa cause une partie de ce peuple, il occupa Aloudan, un des châteaux les plus forts de cette région, et fit jurer à ses nouveaux partisans qu'ils le soutiendraient jusqu'à la mort. De là il marcha sur El-Araïch dont il s'empara, ainsi que d'Asîla.

Abou-Yacoub, le sultan qui régnait alors, n'attacha que peu d'importance à cette insurrection, bien que son fils, Abou-Salem, qu'il avait envoyé de ce côté, eût été obligé de lever le siége de Ceuta. Son frère Yaïch-Ibn-Yacoub, auquel il donna alors le commandement d'un corps de troupes, alla s'établir dans Tanger; puis, ayant été averti qu'Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ s'avançait contre lui, il évacua la place et prit la route d'El-Casr. Les cavaliers, fantassins et archers qui formaient la garnison de cette forteresse se joignirent à lui et marchèrent contre l'ennemi qui approchait toujours, mais, sur le bord de la rivière Oura, ils essuyèrent une défaite qui coûta la vie à Omar-Ibn-Yacîn et les obligea à rentrer dans El-Casr. Othman vint aussitôt les y assiéger et le lendemain, il y pénétra en vainqueur.

Peu de temps après ces événements eurent lieu la mort du sultan Abou-Yacoub et la fuite de Yaïch-Ibn-Yacoub qui, s'étant méfié des dispositions d'Abou Thabet à son égard, se réfugia auprès d'Othman. Comme la révolte d'Ibn-Abi-Eïad attirait ensuite l'attention d'Abou-Thabet vers la province de Maroc, Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ continua, pendant assez longtemps, à se maintenir dans le nord du Maghreb. Quand le sultan remplaça son oncle Yaïch par Abd-el-Hack-Ibn-Othman-Ibn-Mohammed auquel il donna l'ordre d'aller combattre Ibn-Abi-'l-Olâ, celui-ci marcha à la rencontre du nouveau général et, vers le milieu de Dou-'l-Hiddja 707 (juin 1308), il lui livra bataille, tailla en pièces la milice chrétienne et mit en déroute le reste de l'armée. Le vice-

vizir, Abd-el-Ouahed-el-Foudoudi, qui jouissait d'un grand crédit auprès du sultan, y perdit la vie. Othman mit alors le siége devant Casr-Kétama [1] et soumit toute la région qui en dépend.

Ces événements venaient de s'accomplir quand le sultan rentra de son expédition à Maroc, après avoir complètement étouffé l'esprit de révolte qui s'était propagé dans cette partie de l'empire. Il prit alors la résolution de pénétrer dans le pays des Ghomara afin de renverser le parti qui, en soutenant Ibn-Abi-'l-Olâ, portait déjà une grave atteinte à l'intégrité de l'empire ; puis, après avoir expulsé du Maghreb cet aventurier, il comptait enlever Ceuta au sultan de Grenade. Il désirait beaucoup reprendre cette place, sachant bien que si elle restait au pouvoir des musulmans espagnols, elle servirait de marchepied à tout prince de la famille mérinide qui, s'étant d'abord rendu dans le pays d'outre-mer, afin d'assister à la guerre sainte, essayerait ensuite de monter sur le trône du Maghreb. Vers le milieu de Dou-'l-Hiddja 707 (juin 1308), il quitta Fez et, parvenu à Casr-Ketama, il y resta trois jours afin de laisser arriver ses troupes et de les passer en revue. S'étant alors mis à la poursuite d'Ibn-Abi-'l-Olâ qui avait reculé à son approche, il s'avança jusqu'au château d'Aloudan, l'emporta d'assaut et y tua près de quatre cents hommes. La ville d'El-Demna éprouva le même sort ; une partie de ses habitants fut massacrée et le reste traîné en esclavage, pour les punir d'avoir reconnu la souveraineté du prétendant et de l'avoir aidé à surprendre et à piller El-Casr. Au commencement de l'an 708 (juin 1308) le sultan fit son entrée à Tanger, et son adversaire s'enferma dans Ceuta avec tons ses alliés et ses partisans. Les troupes mérinides dévastèrent les environs de Ceuta, et l'on construisit, par l'ordre

---

[1] Casr-Ketama, appelé aussi El-Casr, étant déjà tombé au pouvoir d'Ibn-Abi-'l-Olâ, il faut supposer que cette place aurait été évacuée par le vainqueur.

du sultan, la ville de Tétouan, pour leur servir de logement et pour mieux bloquer cette place forte.

Pendant qu'Abou-Yahya-Ibn-Abi-'s-Saber, jurisconsulte en chef de la cour, se rendait à Ceuta afin d'en négocier la remise au gouvernement mérinide, le sultan tomba malade et, le 8 du mois de Safer 708 (28 juillet 1308), il rendit le dernier soupir après une indisposition de quelques jours seulement. On l'enterra en dehors de la ville de Tanger, mais, plus tard, on transporta le corps à Chala pour le déposer dans le cimetière royal.

RÈGNE DU SULTAN ABOU-'R-REBIA.

Aussitôt que le sultan Abou-Thabet fut mort, son oncle Ali, fils du sultan Abou-Yacoub et appelé Ibn-Rezîga, du nom de sa mère, essaya de monter sur le trône, mais les chefs mérinides qui avaient quelqu'autorité allèrent trouver Abou-'r-Rebiâ [Soleiman], frère du monarque décédé, et lui prêtèrent le serment de fidélité. Par l'ordre du nouveau sultan Ibn-Rezîga fut enfermé dans la prison de Tanger où il mourut, en Djomada 710 (oct.-nov. 1310). Abou-'r-Rebiâ distribua alors des gratifications à ses partisans et prit la route de Fez. Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ, qui tenait sous la main une armée nombreuse, se mit à la poursuite des Mérinides et tâcha de les surprendre dans une attaque de nuit. Le sultan fut averti de ce projet et tint ses troupes sous les armes jusqu'au point du jour ; alors il se porta vers le château d'Alloudan et, dans l'après-midi, il rencontra l'ennemi, lui tua beaucoup de monde et le mit en pleine déroute. Le fils d'Othman fut un des nombreux prisonniers qui restèrent au pouvoir des vainqueurs. Ce fut là véritablement une victoire sans égale.

Abou-Yahya-Ibn-Abi-'s-Saber, l'agent que le feu sultan avait envoyé en Espagne pour négocier un traité avec le souverain de Grenade, réussit parfaitement dans sa mission, et Ibn-el-Ahmer lui-même se rendit à Algéciras avec l'intention de faire une visite au sultan du Maghreb. Arrivé dans cette ville, il apprit la mort

d'Abou-Thabet et renonça au projet de traverser le Détroit, mais il chargea Ibn-Abi-'s-Saber de rapporter en Afrique le traité d'amitié qu'il venait de signer. Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ quitta le Maghreb avec tous les autres membres de la famille royale qui avaient embrassé son parti, et se rendit à Grenade.

Le sultan Abou-'r-Rebiâ reprit alors la route de Fez où il arriva vers la fin du mois de Rebiâ [premier] 708 (septembre 1308), et, quand il eut rétabli l'ordre dans son royaume, il conclut un traité de paix avec Mouça, fils d'Othman-Ibn-Yaghmoracen et seigneur de Tlemcen. Depuis lors, il se tint tranquille dans sa capitale.

Le règne de ce prince fut une époque de bonheur, de paix et de prospérité pour tout l'empire. L'on acheta les immeubles avec tant d'empressement que le prix en augmenta prodigieusement; de sorte qu'à Fez, beaucoup de maisons se vendirent chacune mille dinars d'or monayé [dix mille francs]. Tout le monde se mit à bâtir de grands logements, à élever des palais en pierre et en marbre et à les orner de plaques de faïence et d'arabesques. On rechercha avec passion les habits de soie, les beaux chevaux, la bonne chère et les parures d'or et d'argent; partout se répandirent le bien-être, l'aisance et le luxe. Pendant ce temps, le sultan resta dans son palais et, jusqu'à sa mort, il s'abandonna au repos.

MORT D'ABD-ALLAH-IBN-ABI-MEDYEN.

Abou-[Medyen-]Choaïb-Ibn-Makhlouf, de la famille des Beni-Abi-Othman, peuplade ketanienne qui habitait aux environs d'El-Casr-el-Kebîr, s'était adonné aux pratiques de la haute dévotion et avait acquis la réputation d'un saint. A l'époque où les Beni-Merîn vinrent occuper les plaines du Maghreb [Abou-Medyen-Choaïb] prit pour compagnons les gens vertueux de ce peuple et [repoussa] les hommes vicieux de sa propre tribu. Les fils d'Abd-el-Hack ayant voulu s'entourer de personnages d'une piété exem-

plaire, choisirent Choaïb pour leur imam. Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack trouva tant d'agrément dans la société de cet homme qu'il lui voua une amitié inaltérable. Dès lors, Abou-Medyen exerça une grande influence à la cour et parvint à une considération qui s'étendit sur ses enfants, ses parents et ses serviteurs. Il avait trois fils, Mohammed-el-Haddj, Abou-'l-Cacem et Abd-Allah, le sujet de cette notice. Ils passèrent leur jeunesse à Casr-Ketama, où ils se virent toujours entourés des plus grands égards.

Après la mort du sultan Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, son fils Youçof attacha ces jeunes gens à son service particulier et, jusqu'à la mort de leur père, événement qui eut lieu en 697 (1297-8), il ne cessa de les protéger et de leur donner de l'avancement. Abd-Allah, celui qu'il favorisait le plus, atteignit à une position magnifique, étant devenu le vizir et le confident du sultan. Aux séances royales, il occupait la place d'honneur et, de tous les courtisans, il fut le seul qui eut le privilége de parapher et valider les lettres et mandats émanés de son maître. Il fut aussi la personne chargée d'examiner les comptes des percepteurs, de punir les malversations des fonctionnaires publics et de viser tous les ordres d'arrestation et de mise en liberté. Ami intime du souverain et dépositaire de ses pensées les plus secrètes, Abd-Allah-Ibn-Abi-Medyen vit sa porte toujours assiégée par une foule de nobles : les chefs mérinides, les princes de la famille royale et les fils même du sultan, s'étant tous empressés à le traiter en grand seigneur et à briguer sa faveur. A son frère, Mohammed, il procura la perception de l'impôt chez les Masmouda de Maroc, et, à son autre frère, Abou-'l-Cacem, il assura une vie tranquille à Fez.

Arrivé au faîte des grandeurs, Abd-Allah s'abandonna au repos et aux plaisirs, ne s'occupant que de la table et de la toilette, ne pensant qu'aux sommes d'argent que les fonctionnaires publics lui faisaient passer à titre de cadeaux, et laissant à sa porte une foule de solliciteurs venus de toutes les parties de l'empire. L'assassinat du sultan Abou-Yacoub-Youçof ne changea rien à cet état de choses, bien que l'on prétendît que Séada [l'esclave d'Ibn-]el-Miliani, avait commis ce crime à l'instigation

d'Ibn-Abi-Medyen. Sous le règne du sultan Abou-Thabet, la faveur dont il jouissait devint plus grande encore et son influence surpassa celle de tous les autres courtisans. Abou-'r-Rebiâ, frère et successeur d'Abou-Thabet, suivit, à l'égard de cet homme, la conduite de ses prédécesseurs.

Ce fut Ibn-Abi-Medyen qui, en sa qualité d'officier chargé de la promulgation des décrets impériaux, avait ordonné le supplice des Beni-Recasa, contre lesquels, dit-on, il s'était efforcé à indisposer le sultan. Nous avons déjà mentionné que l'on épargna les jours de Khalîfa-t-es-Saghîr. Abou-'r-Rebiâ étant monté sur le trône, employa Khalifa au palais, dans les services les plus humbles; ensuite, il l'admit au nombre de ses domestiques et finit par l'attacher à sa personne. Ce juif ne pensa plus alors qu'à perdre Abd-Allah-Ibn-Abi-Medyen. Il chercha d'abord à faire craindre au sultan les mauvais desseins d'un homme qui s'était entouré d'une foule de gens capables de tout: il lui représenta et avec vérité, que le public en causait beaucoup; puis, il lui fit entendre qu'Ibn-Abi-Medyen le soupçonnait d'une intrigue avec sa fille et que son cœur en était ulcéré au point de vouloir bouleverser l'empire. Le sultan s'était déjà aperçu des intelligences que son ministre entretenait avec les principaux chefs mérinides et, se rappelant qu'il avait été un des agents les plus actifs de l'autre branche de la famille royale, celle d'Abou-Youçof-Yacoub, il s'empressa de prendre des mesures contre la trahison dont il se croyait menacé.

Dans la matinée du jour où Ibn-Abi-Medyen devait marier sa fille, le sultan envoya chez lui le *caïd* [commandant] de la milice chrétienne pour l'inviter à se rendre au palais. Le malheureux ministre partit sur le champ, sans tenir compte des avertissements qu'il avait reçus au sujet du danger qui le menaçait, et, au moment où il traversait le cimetière d'Abou-Yahya-Ibn-el-Arébi, il reçut dans le dos un coup de javelot lancé par le *caïd* et tomba prosterné dans la poussière. Le meurtrier lui trancha la tête à l'instant même et alla la jeter aux pieds du sultan. Le vizir Soleiman-Ibn-Irzîguen entra au même moment et, frappé de la triste fin de son collègue, il laissa éclater une douleur profonde;

dévoilant ensuite au sultan la perfidie du juif, il produisit un écrit qu'Ibn-Abi-Medyen l'avait de chargé lui présenter et qui renfermait la déclaration la plus solennelle de son innocence. Revenu de son égarement, le sultan s'aperçut que Khalîfa avait abusé de sa crédulité et, au milieu des expressions du plus vif repentir, il donna l'ordre de faire mourir le traître sur le champ, ainsi que tous les juifs de la même famille que l'on avait fait entrer au service du palais. Cette exécution servit de leçon aux autres intriguants de la même espèce.

LES HABITANTS DE CEUTA S'INSURGENT CONTRE LES ANDALOUSIENS ET RECONNAISSENT DE NOUVEAU L'AUTORITÉ DU SULTAN.

Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ se réfugia dans Ceuta après la défaite de ses partisans, et, de là, il passa en Espagne avec les princes mérinides qui avaient voulu suivre sa fortune. Le sultan Abou-'r Rebiâ se rendit alors à Fez où, peu de temps après, il apprit que les habitants de Ceuta supportaient avec impatience l'occupation grenadine et les actesd'oppression que les administrateurs andalousiens exerçaient contre eux. Ayant eu la confirmation de cette nouvelle par les messages que ses partisans lui envoyaient secrètement de la ville, il plaça son client, Tachefîn-Ibn-Yacoub-el-Outaci, frère du vizir, à la tête d'une armée nombreuse, composée de troupes mérinides et de milices, et lui donna l'ordre d'aller faire le siége de Ceuta. Aussitôt que cet officier fut venu dresser son camp sous les murs de la ville, les habitants, pleins de joie, poussèrent le cri de ralliement mérinide et chassèrent de chez eux les troupes d'Ibn-el-Ahmer et les fonctionnaires andalousiens, tant civils que militaires. Le 10 Safer 709 (juil. 1309), l'armée mérinide occupa la ville de Ceuta et Tachefîn alla s'installer dans la citadelle. La nouvelle de cette conquête fut portée au sultan par un courrier extraordinaire [1] et causa partout une vive sa-

---

[1] Il faut lire فرانق dans le texte arabe.

tisfaction. Parmi les prisonniers faits par le général Tachefîn se trouvèrent Abou-Zékérïa-Yahya-Ibn-Melîla, commandant de la citadelle, Abou-'l-Hacen-Ibn-Gamacha, chef de la marine, et Omar-Ibn-Rahhou-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack, prince de la famille royale mérinide, et commandant de la garnison. Ce fut du sultan de l'Andalousie qu'Ibn-Rahhou tint sa nomination, et il remplaçait son cousin, Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ qui était rentré en Espagne pour faire la guerre sainte. Les cheikhs et les membres du conseil municipal de Ceuta portèrent alors au sultan les hommages de leurs concitoyens.

Le souverain andalousien fut très-contrarié de la perte de cette ville et craignit que le sultan du Maghreb ne fût tenté de lui déclarer la guerre. Vers la même époque, le roi chrétien leva le siége d'Algéciras par suite d'un traité de paix, mais il ne s'en éloigna qu'après avoir fait aux habitants un mal affreux. Quelque temps auparavant, il avait assiégé et pris Djebel-el-Feth *(Gibraltar)*[1]. Après cette conquête, un de ses généraux, nommé Alfonch-Hozma (*Alphonse Pérez de Guzman*)[2] se mit à parcourir le pays avec un corps de troupes, mais il fut attaqué et mis en fuite par Abou-Yahya-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Abi-'l-Olâ, commandant de la milice de Malaga.

La chute de Djebel-el-Feth donna de sérieuses inquiétudes aux musulmans, et Abou-'l-Djoïouch-Ibn-el-Ahmer, sultan de l'Andalousie, se hâta d'envoyer des agents à la cour du sultan mérinide afin de négocier avec lui un traité d'alliance. Pour l'engager à entreprendre la guerre contre les chrétiens, il se déclara prêt à lui remettre les villes d'Algéciras et de Ronda avec les forts qui en dépendent. Le sultan y donna son consentement et obtint en mariage la sœur du prince auquel il allait porter secours. En

---

[1] Le siége de Tarifa et la prise de Gibraltar par les armées du roi Don Ferdinand IV eurent lieu en 1309.

[2] Dans le texte arabe il faut sans doute répéter un mot et lire
يعرف بالفنش هزمه هزمه ابو يحيى

conséquence de ce traité, il fit passer en Espagne une forte somme d'argent, plusieurs chevaux de main et un corps de cavalerie qu'il plaça sous les ordres d'Othman-Ibn-Eiça-el-Irnîani. L'alliance des deux monarques se maintint jusqu'à la mort du sultan africain.

ABD-EL-HACK-IBN-OTHMAN EST PROCLAMÉ SULTAN PAR LES VIZIRS ET LES CHEIKHS MERINIDES. — ABOU-'R-REBIA MEURT APRÈS AVOIR VAINCU LES REBELLES.

Tant que dura la paix entre le Maghreb et l'Andalousie, le sultan de ce dernier pays entretint une correspondance suivie avec la cour mérinide par l'envoi de lettres et d'ambassadeurs. Un de ces agents diplomatiques fut tellement adonné à la débauche qu'il se livrait publiquement aux excès les plus scandaleux, passant son temps à boire du vin à la vue de tout le monde. Dans le mois de Djomada premier 1709 (oct.-1309), le sultan remplaça Abou-Ghâleb-el-Maghîli, cadi de Fez, par Abou-'l-Hacen-es-Saghîr, mufti qui jouissait d'une certaine réputation dans la ville. Le nouveau magistrat se posa d'abord en réformateur de mœurs, mais, emporté par son zèle, il se laissa aller aux inspirations de cette dévotion fanatique dont les pratiques nous sont venues de l'étranger[1]. Aussi, en voulant faire une bonne œuvre, il dépassait toujours les bornes admises et reconnues par les doc-

[1] On voit par ce passage que, même avant l'époque où Ibn-Khaldoun écrivait, on avait établi des confréries religieuses dans l'Afrique septentrionale. Ces institutions, nées en Orient, avaient d'abord pour bases les pratiques d'une dévotion exaltée au plus haut degré, mais elles ont fini par conduire leurs initiés au panthéisme, en les faisant traverser les divers grades du sufisme. En Afrique, elles n'ont pas encore eu ce résultat, mais le règlement d'une de ces associations, la confrérie de Mohammed-ben-Abd-er-Rahman, fondée dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, décèle, en chaque ligne, les rêveries du sufisme. On sait que cette doctrine a miné l'islamisme et qu'elle compte au nombre de ses partisans les hommes les plus instruits, les plus éclairés de la Turquie et de la Perse.

teurs de toutes les grandes villes de l'islamisme. Ayant donc cité cet envoyé au tribunal et reçu des assesseurs la déclaration que l'haleine de l'inculpé sentait le vin, il le fit châtier selon les prescriptions de la loi divine. L'ambassadeur, irrité par la douleur et emporté par l'indignation, alla se présenter au vizir Rahhou-Ibn-Yacoub-el-Outaci et, l'ayant rencontré qui revenait en grand cortége de chez le sultan, il se découvrit pour lui faire voir les marques du fouet imprimées sur son dos, et il lui déclara que le sultan de l'Andalousie, indignement offensé dans la personne de son représentant, ne manquerait pas d'en tirer vengeance. Le vizir, profondément affligé de ce fâcheux événement, se mit en colère et ordonna à ses gardes et à ses domestiques d'aller saisir le cadi, et de le traîner par les pieds devant lui. Le cadi se réfugia dans la grande mosquée et appela les bons musulmans à son secours. La canaille se jeta sur les gens du vizir, et une rixe s'ensuivit qui faillit devenir très-grave. Pour la calmer, le sultan se fit amener les gardes qui avaient essayé d'exécuter les ordres du vizir et leur trancha la tête à tous, pour donner un avertissement à leur maître. Le vizir dissimula son ressentiment et tint une conférence secrète avec El-Hacen-Ibn-Ali-Ibn-Abi-'t-Talac, grand cheikh des Beni-Asker, tribu nomade, et Gonzala, *caïd* de la milice chrétienne[1]. Le premier de ces hommes était tellement respecté que son avis l'emportait toujours dans le conseil d'état, et le second avait l'armée et sa propre troupe sous la main. S'adressant à ces deux amis qui, en effet, lui étaient plus dévoués qu'à leur sultan, il leur proposa d'enlever la souveraineté à Abou-'r-Rebiâ et de proclamer sultan Abd-el-Hack-Ibn-Othman, petit-fils de Mohammed-Ibn-Abd-el-Hack, chef de toutes les branches collatérales de la famille royale et le plus brave cavalier d'entre les princes du sang. Ils y donnèrent leur consen-

[1] Les Almoravides, les Almohades et les Mérinides avaient à leur service un corps de troupes composé, en grande partie, de réfugiés espagnols. Sous la dernière de ces dynasties, le chef de la milice chrétienne était devenu un personnage très-important.

tement et prêtèrent, à huis-clos, le serment de fidélité à l'émir Abd-el-Hack.

Le 10 de Djomada [premier] (octobre), les conjurés sortirent de la Ville-Neuve [de Fez] et, s'étant rendus à Er-Remeka, ils y proclamèrent la déposition du sultan régnant; puis, déployant l'étendard de la royauté, en la présence des grands officiers de l'empire, ils jurèrent fidélité à l'émir Abd-el-Hack. Alors, ils traversèrent le Sebou et campèrent tout près du territoire des Beni-Asker, en face de Nebdoura, forteresse appartenant à El-Hacen-Ibn-Ali, un des chefs de la conspiration. Au lendemain, ils prirent la route de Tèza.

Pendant que le sultan organisait une armée dans le camp qu'il avait établi sur le bord du Sebou, les insurgés eurent le temps d'occuper le *ribat* de Tèza et d'envoyer un agent à la cour de Tlemcen pour négocier une alliance avec Mouça, fils d'Othman-Ibn-Yaghmoracen, et pour le décider à leur fournir des hommes et de l'argent. Ils avaient espéré que le sultan abd-el-ouadite accueillerait très-volontiers une proposition de cette nature, puisque son intérêt devait le porter à mettre la désunion dans une nation qui s'était toujours montrée l'ennemi de la sienne. Leur espoir fut trompé ; Mouça voulut d'abord s'assurer de la tournure que cette révolte devait prendre, et il se déclara lié par le traité de paix qu'il avait conclu avec les Mérinides, lors de son avénement au trône.

Le sultan Abou-'r-Rebiâ fit enfin partir Youçof-Ibn-Eîça-el-Djochemi et Omar-Ibn-Mouça-el-Foudoudi avec le gros de l'armée, et il les suivit de près à la tête de l'arrière-garde. Les insurgés s'éloignèrent de Tèza et allèrent implorer le secours du sultan de Tlemcen. Ce prince reconnut alors qu'il avait agi très-sagement en tardant de les soutenir et s'y refusa de nouveau sous le prétexte qu'ils venaient d'abandonner Tèza, la seule ville dont il se serait engagé à leur assurer la possession. Comme il n'y avait plus rien à espérer de ce côté là, Abd-el-Hack-Ibn-Othman partit pour l'Espagne et emmena avec lui Rahhou-Ibn-Yacoub, lequel fut ensuite assassiné dans ce pays par les fils d'Ibn-Abi-'l-Olâ. Quant à El-Hacen-Ibn-Ali, il rentra dans sa tribu et, s'étant fait

donner des lettres de grâce, il alla reprendre son ancienne place à la cour du sultan.

Arrivé à Tèza, Abou-'r-Rebiâ[1] étouffa les dernières étincelles de cette révolte par la punition de ceux qui y avaient pris part, tant des chefs que des serviteurs ; les uns furent mis à mort, les autres emmenés captifs. Il y était encore quand il sentit l'atteinte de la maladie qui devait l'emporter. Il mourut vers la fin du mois de Djomada second 710 (novembre 1310), après une indisposition quelques jours seulement. On l'enterra à Tèza, dans la cour de la grande mosquée, et on le remplaça sur le trône par Abou-Saïd.

AVÈNEMENT DU SULTAN ABOU-SAÎD[-OTHMAN], FILS DE YACOUB, FILS D'ABD-EL-HACK].

Le jour même de la mort du sultan Abou-'r-Rebiâ, son oncle, Othman, fils du sultan Abou-Yacoub et surnommé Ibn-Cadîb (*fils de la tige flexible*) du nom de sa mère, rechercha le pouvoir suprême et n'épargna ni démarches ni intrigues pour y parvenir. A l'entrée de la nuit, les vizirs et les cheikhs se réunirent au palais et, comme ils s'étaient laissés gagner par l'argent et les promesses qu'Arîba, sœur d'[Abou-Saïd]Othman, fils du sultan Abou-Youçof leur avait prodigués, ils choisirent pour sultan ce prince illustre qui était alors chef de la branche principale et des branches collatérales de la famille royale. Pendant qu'ils délibéraient encore, son concurrent, Othman, fils d'Abou-Yacoub se présenta pour acheter leurs suffrages, mais ils lui ordonnèrent de se retirer. Avant de lever la séance, ils firent venir Abou-Saîd [Othman, fils d'Abou-Youçof- Yacoub] et, l'ayant salué sultan, ils rédigèrent des lettres par lesquelles il fut ordonné à tous les

---

[1] Lisez *Es-Soltan* à la place d'*El-Hacen* dans le texte arabe.

gouverneurs de provinces et aux autres fonctionnaires de convoquer leurs administrés et de recevoir d'eux, au nom du nouveau sultan, le serment de fidélité.

L'émir Abou-'l-Hacen, fils aîné d'Abou-Saîd, partit aussitôt pour Fez, par l'ordre de son père, et, y étant arrivé au commencement du mois de Redjeb (fin de novembre), il entra au palais et prit possession des trésors qui y étaient déposés.

Le lendemain de la nomination du nouveau sultan, une foule immense se trouva rassemblée sous les murs de Tèza, et là, on fit prêter le serment de fidélité aux Mérinides, aux Zenata, aux tribus, aux Arabes, aux divers corps de l'armée, aux clients de la famille royale, à ses protégés et serviteurs, aux docteurs de la loi, aux gens qui vivaient dans la dévotion, aux chefs des corps et métiers, aux notables et aux hommes du peuple. Se trouvant ainsi revêtu de l'autorité suprême, le sultan distribua de nombreuses gratifications et se mit à examiner l'état de l'administration publique. Par son ordre, on supprima les droits de marché et d'autres impôts oppressifs, on vida les prisons [1] et on cessa d'exiger l'impôt des maisons, taxe qui pesait beaucoup sur les habitants de Fez.

Le 20 Redjeb (14 décembre), Abou-Saîd partit pour la capitale où il reçut les députations qui venaient de toutes les parties du Maghreb pour le féliciter de son avénement au trône. Dans le mois de Dou-'l-Câda (mars-avril 1311), il se rendit à Ribat-el-Feth avec l'intention d'inspecter le pays, d'améliorer le sort de ses sujets, de lever des troupes pour la guerre sainte et de faire construire des navires pour combattre les chrétiens. Après la fête du sacrifice (1er mai), il revint à Fez et, en l'an 711 (1311-2) il nomma son frère, l'émir Abou-Baca-Yaïch, au gouvernement de ses forteresses espagnoles, Algéciras, Ronda et les châteaux qui en dépendent.

En l'an 713 (1313-4), il partit pour les provinces marocaines

---

[1] En y retenant, toutefois, les brigands, les assassins et les gens condamnés par arrêt de justice. — (*Cartas.*)

afin de les faire rentrer dans l'ordre et de châtier Adi-Ibn-Hennou-el-Heskouri qui s'était mis en révolte. Ayant emporté d'assaut le château où les insurgés s'étaient enfermés, il chargea de fers leur chef Adi, l'emmena à Fez et l'enferma dans la prison d'état. Ensuite, il forma le projet d'une expédition contre Tlemcen.

PREMIÈRE EXPÉDITION DU SULTAN ABOU-SAÏD CONTRE TLEMCEN.

Quand Abd-el-Hack-Ibn-Othman, l'émir qui s'était révolté contre le sultan Abou-'r-Rebiâ, se fut emparé de Tèza avec le secours d'El-Hacen-Ibn-Ali-Ibn-Abi-'t-Talac, chef des Beni-Asker, il envoya de fréquents messages au sultan Abou-Hammou-Mouça, souverain des Beni-Abd-el-Ouad. Cette circonstance donna beaucoup d'ombrage aux Mérinides, et l'asile qu'Abou-Hammou accorda ensuite aux insurgés souleva, chez ce peuple, une vive indignation.

Le sultan Abou-Saïd, étant monté sur le trône, trouva l'esprit public très-excité contre le gouvernement abd-el-ouadite; aussi, quand il eut pacifié ses provinces marocaines et envoyé un gouverneur-général dans ses possessions espagnoles, il entreprit une expédition contre Tlemcen. Arrivé sur le bord de la Molouïa, en l'an 714 (1314-5), il plaça ses fils Abou-'l-Hacen et Abou-Ali, à la tête des deux fortes colonnes qui formaient les ailes de son armée et leur fit prendre les devants, pendant qu'il les suivait avec le reste de ses troupes. Étant entré sur le territoire abd-el-ouadite sans avoir abandonné cet ordre de marche, il y répandit la dévastation et dirigea un assaut terrible contre la ville d'Oudjda. Trouvant dans cette place une vigoureuse résistance, il passa outre et prit le chemin de Tlemcen. Parvenu à l'hippodrôme (*melâb*) qui avoisine cette capitale, il y dressa son camp et força le sultan Abou-Hammou-Mouça de s'abriter derrière ses remparts et d'y rester enfermé pendant que les Mérinides s'occupaient à soumettre les forteresses, les plaines et les populations

agricoles de l'empire. Après en avoir ravagé les provinces et détruit les moissons, il châtia les Beni-Iznacen et se rendit maître de leurs montagnes et de leurs places fortes. Quand il fut revenu à Oudjda, son frère Yaïch-Ibn-Yacoub, dont il soupçonnait les mauvaises intentions, s'enfuit du camp et chercha un asile dans Tlemcen, auprès d'Abou-Hammou-Mouça. Le sultan ramena son armée en bon ordre à Tèza et, s'y étant arrêté, il envoya à Fez son fils Abou-Ali. Dans le chapitre suivant nous parlerons de la révolte de cet émir.

L'ÉMIR ABOU-ALI SE RÉVOLTE CONTRE SON PÈRE.

Le sultan Abou-Saîd avait deux fils dont l'aîné, [Abou-'l-Hacen-]Ali, naquit d'une abyssine, et dont le cadet, [Abou-Ali-] Omar, eut pour mère une esclave chrétienne. Celui-ci avait toujours été le favori de son père et, bien qu'il ne fût qu'un jeune homme imberbe à l'époque où Abou-Saîd devint sultan du Maghreb, il n'en fut pas moins désigné comme héritier du trône. Le sultan lui accorda alors les titres d'honneur réservés aux personnages revêtus de hauts commandements ; il lui forma une maison, attacha à son service des gens de compagnie, des courtisans et des secrétaires, lui accorda la permission de signer avec le paraphe impérial et lui donna pour vizir un serviteur dévoué de la famille royale, homme d'une grande influence nommé Ibrahîm-Ibn-Éïça-el-Irnîani.

Son frère aîné, Abou-'l-Hacen-Ali, portait à ses parents l'affection la plus vive et, pour ne pas contrarier son père, il accepta un emploi qui le mit au nombre des serviteurs d'Abou-Ali. Pendant un temps considérable, celui-ci jouit de sa haute fortune : il était en correspondance avec les princes des pays voisins, il recevait de leur part des lettres et des cadeaux ; il nommait à des commandements militaires, il entretenait des troupes à sa solde, il augmentait, diminuait, supprimait, à son gré, les traitements

des fonctionnaires, en un mot, il s'était approprié presque toute l'autorité impériale.

En l'an 714 (1314-5) le sultan rentra de son expédition contre Tlemcen et, de Tèza où il s'était arrêté, il envoya ses deux fils à Fez. L'emir Abou-Ali se fut à peine établi dans cette ville qu'il forma le projet d'usurper le trône et, bien qu'il n'écoutât pas l'avis de ses confidents qui lui recommandaient de s'assurer, par une ruse, de la personne du souverain, il ne se lança pas moins dans la rébellion. Il prononça même la déposition de son père, en se faisant proclamer sultan. Personne n'osa lui refuser obéissance, précisément à cause de la haute autorité que son père lui avait confiée. Il rassembla ensuite une armée aux environs de la Ville-Neuve avec l'intention de marcher contre le sultan.

Abou-Saîd sortit de Tèza avec ses troupes, en apprenant la révolte de son fils, mais, tels furent son embarras et son hésitation, qu'il ne sut pas s'il fallait reculer ou se porter en avant. L'émir Abou-Ali soupçonna alors son vizir [El-Irnîani] d'entretenir une correspondance avec le sultan et, se croyant trahi, il donna à son ministre, Omar-Ibn-Yakhlof-el-Foudoudi, l'ordre de l'arrêter. Le vizir se douta du danger et, pour l'éviter, il s'enfuit auprès du sultan qui l'accueillit avec une grande bienveillance et marcha ensuite contre son fils. Les deux armées se rencontrèrent à Macarmeda, entre Fez et Tèza, et celle du sultan fut mise en déroute. Les fuyards prirent le chemin de Tèza et Abou-Saîd y rentra avec eux, très-affaibli par suite d'une blessure à la main[1]. Il eut toutefois le plaisir d'y voir arriver son fils, l'emir Abou-'l-Hacen-Ali, qui, toujours obéissant à la voix de la piété filiale, avait abandonné son frère aussitôt après la bataille. La conduite louable de ce prince procura au sultan une vive satisfaction et lui parut comme un présage de bonheur et de victoire.

Pendant que l'émir Abou-Ali s'occupait à faire le siége de Tèza

---

[1] Peut-être devons-nous lire فى بدنه *au corps*, à la place de فى يده *à la main*.

les grands de l'empire travaillaient à un arrangement entre les deux partis, et il fut enfin convenu que le sultan abdiquerait le pouvoir en faveur de son fils cadet, en se réservant, toutefois, le gouvernement de Tèza et des cantons voisins. Ce traité fut ratifié en la présence des chefs arabes, des émirs zenatiens et des députations envoyées par les grandes villes.

Devenu ainsi maître de l'empire, Abou-Ali s'en retourna à Fez où il reçut les hommages de toutes les villes du Maghreb, et, bientôt après, il tomba dangereusement malade. La perspective du bouleversement que sa mort devait occasionner et des dangers auxquels on serait alors exposé à Fez, épouvanta tous les cœurs, et l'on se mit à glisser hors de la ville, les uns après les autres, et à se rendre auprès du sultan Abou-Saïd qui se tenait toujours à Tèza. Cette défection génerale fut couronnée par celle du vizir Abou-Bekr-Ibn-en-Nouan, du secrétaire-d'état, Mèndîl-Ibn-Mohammed-el-Kinani et de tous les autres ministres d'Abou-Ali. D'après le conseil des transfuges, le sultan se décida à prendre sa revanche et partit de Tèza avec son armée. Ayant alors ramené sous ses drapeaux toutes les troupes mérinides, ainsi que les milices, il commença le siége de la Ville-Neuve [de Fez], fit construire au camp une maison pour lui servir de résidence et déclara l'émir Abou-'l-Hacen héritier du trône et lieutenant-général de l'empire, en remplacement d'Abou-Ali.

De tous les partisans de celui-ci, il ne resta plus auprès de lui qu'un corps de troupes chrétiennes qu'il avait prises à sa solde et dont le commandant, son oncle maternel, gouvernait la Ville-Neuve pendant son indisposition. Quand il eut recouvré la santé, il vit que sa cause était perdue et fit demander à son père de lui pardonner. Il offrit, en même temps, de rendre tout ce qu'il avait usurpé pourvu qu'on lui permît de s'approprier la ville et les dépendances de Sidjilmessa et de garder tout l'argent qu'il avait pris dans le trésor du palais. Le sultan y donna son consentement et signa le traité. Ceci se passa en l'an 715 (1315-6). Abou-Ali évacua la Ville-Neuve et alla camper avec ses officiers et sa suite à Ez-Zîtoun, endroit situé près de Fez. Le sultan accomplit toutes les conditions du traité, occupa la Ville-Neuve et, s'étant installé

dans le palais, il vaqua aux soins de l'empire. A son fils, Abou-'l-Hacen, il assigna pour résidence l'un des palais impériaux nommé Ed-Dar-El-Beida (*la maison blanche*) et, voulant lui confier presque toute l'autorité, il l'autorisa à prendre des vizirs et des secrétaires, à revêtir ses lettres du paraphe et à jouir de tous les autres priviléges dont son frère avait fait un si mauvais usage. Toutes les villes du Maghreb envoyèrent alors des députations au sultan avec leurs hommages.

L'émir Abou-Ali, étant arrivé à Sidjilmessa, s'y établit comme roi : il organisa une administration, enrôla des fantassins et des cavaliers, leur assigna une solde fixe et prit à son service les Arabes nomades de la tribu des Makil. Il s'empara alors des places fortes du Désert, réduisit les bourgades de Touat, de Tigourarîn et de Tementît, envahit le Sous et soumit toutes les plaines de cette province, après avoir châtié et soumis les Doui-Hassan, les Chebanat, les Zegna et d'autres Arabes nomades. Dans une attaque de nuit il réussit à prendre Taroudant, résidence d'Abd-er-Rahman-Ibn-el-Hacen-Ibn-Yedder, seigneur des villes du Sous, et, ayant envoyé ce chef à la mort, il livra la place au pillage. Avec la chute d'Abd-er-Rahman, s'éleva un nouvel empire mérinide dans les pays du Sud.

En l'an 720 (1320), Abou-Ali déclara la guerre à son père, fit la conquête du Derâ et visa à la possession de Maroc. Le sultan envoya contre lui l'émir Abou-'l-Hacen et se mit lui-même en marche bientôt après. Arrivé à Maroc, il mit cette ville en bon état de défense et y installa comme gouverneur Kendouz-Ibn-Othman, client de sa famille. Il partit alors avec Abou-'l-Hacen et ramena ses troupes à la capitale. En l'an 722 (1322), l'émir Abou-Ali sortit de Sidjilmessa et marcha sur Maroc avec tant de promptitude qu'il ne laissa pas à Kendouz le temps de se reconnaître. La ville fut emportée, toute la province fut conquise et la tête de Kendouz fut placée sur le bout d'une lance.

Le sultan se vit alors obligé d'organiser une nouvelle armée qu'il solda d'avance et plaça sous les ordres d'Abou-'l-Hacen. Pendant la marche de cette colonne, il la suivit lui-même avec l'arrière-

garde. Arrivés à Toutou, sur le bord de l'Omm-Rebiâ [1], le père et le fils se tinrent bien sur leurs gardes parce qu'on les avait prévenus qu'Abou-Ali devait venir les attaquer pendant la nuit. En effet, l'armée de ce prince tomba sur leur camp, mais elle y trouva une telle réception qu'elle se retira dans le plus grand désordre et finit par prendre la fuite. Au point du jour, le sultan se mit à al poursuite d'Abou-Ali, le contraignit à tenter le passage du Deren (l'*Atlas*). Dans cette retraite désastreuse, les troupes de Sidjilmessa s'égarèrent au milieu des ravins et des précipices où elles subirent encore les disgrâces les plus cruelles. L'émir Abou-Ali s'y vit réduit à la nécessité de faire route à pied. Ce fut avec une peine extrême que les fuyards parvinrent à franchir ce passage difficile et à gagner Sidjilmessa.

Le sultan rétablit l'ordre dans les provinces marocaines, installa un gouverneur avec une garnison dans la ville de Maroc, et désigna Mouça, fils d'Ali-Ibn-Mohammed le hintatien, comme percepteur de l'impôt dans ces contrées et dans les régions occupées par les Masmouda. Ce chef remplit avec une grande habileté les fonctions qu'on venait de lui confier et il les exerça pendant plusieurs années.

Après avoir remporté cette victoire, le sultan mena une expédition contre Sidjilmessa, mais telle fut chez lui l'influence extraordinaire de l'amour parternel, dont on raconte encore bien des anecdotes singulières, que l'émir Abou-Ali n'eut qu'à demander pardon pour obtenir la cessation des hostilités. Le sultan s'en retourna donc à la capitale et Abou-Ali resta dans le pays du Sud jusqu'à ce qu'il fut vaincu par Abou-'l-Hacen, devenu souverain de l'empire par la mort de leur père.

DISGRACE ET MORT DE HENDÎL-EL-KINANI.

Sous le gouvernement almohade, Mohammed-Ibn-Mohammed-

---

[1] Le texte arabe dit *sur le Molouïa*.

el-Kinani, père de Mendîl, tint un haut rang parmi les gens de plume. Lors de la chute de la dynastie fondée par Abd-el-Moumen, quand les Almohades évacuèrent Maroc, Mohammed-el-Kinani les abandonna pour aller se fixer à Méquinez, sous la protection des Mérinides. S'étant alors attaché à Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, il fut admis par ce prince an nombre des savants maghrebins qui formaient sa société intime, et il eut plusieurs fois l'occasion de remplir au nom de son maître des missions importantes auprès des rois voisins. Nous avons déjà parlé de son ambassade à la cour d'El-Mostancer, en l'an 665 [1]. Youçof, fils et successeur de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, se plaisait d'abord à augmenter l'influence d'El-Kinani, mais, s'étant ensuite fâché contre lui, il confisqua ses biens, l'an 687 (1288), et le bannit de la cour. El-Kinani vécut en disgrâce pendant le reste de ses jours.

Son fils Mendîl continua toutefois au service du sultan Abou-Yacoub-Youçof. Il s'était chargé de contrôler les comptes de l'administration [militaire] et, bien que sa probité eût pour garants ses bons antécédents et la parole unanime de ses amis et de ses ennemis, il se croyait toujours exposé à l'inimitié d'Abd-Allah-Ibn-Abi-Medyen, intendant du palais et confident du prince. La haute position de cet homme lui inspira un profond dépit et, au sentiment de jalousie dont son cœur était enflammé, se mêla la crainte continuelle d'une disgrâce qui lui coûterait la fortune et la vie. Quand le sultan eut soumis les villes et les plaines du territoire maghraouien, pays traversé par le Chélif, Mendîl fut chargé d'administrer les revenus de cette région, de tenir les contrôles de l'armée et de faire l'inspection des troupes. Il s'établit alors à Milîana avec Ali-Ibn-Mohammed-el-Kheiri, El-Hacen-Ibn-Ali-Ibn-Abi-'t-Talac et les autres émirs [qui servaient le gouvernement mérinide. A l'époque où Abou-Thabet, successeur du sultan Abou-Yacoub, rendt le pays des Maghraoua aux princes abd-

---

[1] Page 53 de ce volume.

el-ouadiies, Mendîl quitta Milîana et prit le chemin du Maghreb afin de joindre le nouveau sultan. En passant par Tlemcen, il se concilia la bienveillance d'Abou-Zîan et d'Abou-Hammou en leur fournissant tous les renseignements qui pourraient leur faciliter l'administration de la province qu'il venait de quitter.

Déjà, pendant le siége de Tlemcen par [Abou-Yacoub]-Youçof, Mendîl-el-Kinani était devenu le compagnon d'Abou-Saîd-Othman, frère de ce sultan, et, par suite de son amitié intime avec cet émir, qni occupait alors une position peu élevée, il mérita la haute bienveillance que ce même prince lui témoigna plus tard. Abou-Saîd étant monté sur le trône du Maghreb, l'admit au nombre de ses intimes, le choisit pour écrivain du paraphe impérial, pour dépositaire de ses pensées les plus secrètes, pour contrôleur général de la comptabilité et pour son homme d'affaires. Il lui accorda anssi la place d'honneur à la cour.

Mendîl montra alors beaucoup de considération pour l'émir Abou-Ali-Omar et passa au service de ce prince, à l'époque où le sultan abdiqua le trône ; puis, ayant vu les affaires de son nouveau maître prendre une mauvaise tournure, il l'abandonna. L'émir Abou-'l-Hacen ne lui pardonna jamais ses complaisances pour Abou-Ali, et, bien des fois, son cœur fut profondément blessé en voyant ses droits sacrifiés par ce ministre et en goûtant l'humiliation de travailler au service d'un frère qu'il détestait. Pendant quelque temps, il dissimula son ressentiment ; mais, quand il retrouva l'occasion d'entretenir son père en secret, après le départ d'Abou-Ali pour Sidjilmessa, il fit tous ses efforts pour perdre El-Kinani. Comme le sultan prêta une oreille attentive à ces accusations, il obtint facilement l'autorisation de faire mourir son ennemi. Il est vrai que le ministre imprévoyant avait souvent offensé ce monarque par sa présomption, par son ton de familiarité et par ses traits d'arrogance. En l'an 718 (1317-8) Abou-'l-Hacen emprisonna El-Kinani dont il confisqua les biens et, pendant plusieurs jours, il employa la torture pour l'obliger à rendre ses comptes : puis, dans la dernière séance, il le fit étrangler. Quelques personnes disent qu'il le laissa mourir de faim.

IBN-EL-AZÉFI SE MET EN RÉVOLTE ET SOUTIENT UN SIÉGE DANS CEUTA. — APRÈS SA MORT CETTE VILLE RENTRE SOUS L'AUTORITÉ DU SULTAN.

La famille El-Azéfi, déportée à Grenade en l'an 705 [1] par le *raïs* Abou-Saïd, s'établit dans cette ville avec l'autorisation d'El-Makhloué, troisième souverain que la famille des Beni-'l-Ahmer fournit à l'Andalousie. En 709 (1309), lors de l'occupation de Ceuta par le sultan Abou-'r-Rebiâ, les Azéfi obtinrent la permission de rentrer en Maghreb, et de se fixer à Fez. Yahya, fils d'Abou-Taleb, et son frère Abd-er-Rahman, étaient alors les chefs de cette famille. Ils aimaient beaucoup l'étude et suivaient assidument les cours des savants qui enseignaient dans la capitale mérinide. Le prince Abou-Saïd, qui assistait alors régulièrement aux leçons données par le mufti Abou-'l-Hacen-es-Saghîr dans la grande mosquée du quartier des Cairouanides, fit la connaissance de Yahya-Ibn-Abi-Taleb; aussi, quand il monta sur le trône, il lui témoigna son bon souvenir en le nommant gouverneur de Ceuta et en autorisant toute la famille des Azéfi à s'établir dans la ville où elle avait dominé autrefois. Ils s'y rendirent en 710 (1310-1) et en prirent le commandement au nom du sultan Abou-Saïd.

L'émir Abou-Ali ayant ensuite enlevé l'autorité à son père, rappela à Fez, Yahya, fils d'Abou-Taleb et le remplaça par Abou-Zékérïa-Habboun-Ibn-Abi-'l-Olâ-el-Corachi. Yahya revint alors avec son père, Abou-Taleb, et son oncle Abou-Hatem, et se fixa auprès du sultan. Abou-Taleb mourut à Fez.

Quand Abou-Saïd assiégea la Ville-Neuve, la plupart des officiers au service de son fils étaient passés de son côté, ainsique nous

---

[1] Voy. ci-devant, page 160.

l'avons dit, et Yahya les avait suivis avec son frère. Pour le récompense, le sultan lui donna de nouveau le gouvernement de Ceuta en le chargeant d'y maintenir l'autorité des Mérinides et, afin de s'assurer que son protégé resterait dans le devoir, il en retint le fils, Mohammed, comme ôtage. Yahya prit alors le commandement de la ville et fit prêter aux habitants le serment de fidélité envers Abou-Saîd[1]. Son oncle Abou-Hatem; qui l'avait accompagné à Ceuta y mourut quelque temps après leur arrivée.

En l'an 716 (1316-7), Yahya rétablit dans Ceuta le gouvernement des cheikhs, au mépris de ses engagements envers le sultan, et appela de l'Andalousie Abd-el-Hack-Ibn-Othman, afin de lui confier l'autorité militaire. En faisant ce choix, il avait pour but de mettre la désunion entre les Mérinides et d'opposer au sultan, s'il venait l'attaquer, un guerrier capable de le tenir en échec. Le vizir Ibrahîm-Ibn-Eïça arriva bientôt après, à la tête d'une armée mérinide, afin d'assiéger la ville, et, comme Yahya offrit de rentrer dans l'obéissance pourvu qu'on lui rendît son fils, il adressa au sultan la prière d'envoyer ce jeune homme au camp. Yahya, ayant su par ses espions que son fils y était arrivé et que la tente viziriale dans laquelle on le retenait se trouvait près de la mer, résolut de faire une tentative pour le délivrer. Profitant d'une nuit obscure, il dirigea une attaque contre le camp, et le général Abd-el-Hack s'élança avec ses gens vers la tente du vizir et enleva le prisonnier. Au premier cri d'alarme, les assiégeants avaient couru aux armes, sans se douter de ce qui venait de se passer; ce fut le vizir lui-même qui s'aperçut que le jeune El-Azéfi lui était échappé. Les cheikhs furent tellement convaincus que cette évasion eut lieu avec la connivence de leur chef, qu'ils le mirent aux arrêts et l'envoyèrent au sultan. Ce monarque les remercia du zèle et du dévouement dont ils venaient de lui donner la preuve et, quelque temps après, il relâcha le vizir dont il avait reconnu l'innocence.

---

[1] Le texte arabe porte de plus : *et cet état de choses se maintint quelques années*. L'auteur ou son copiste aurait dû écrire : *quelques mois*.

Ayant appris, en l'an 719 (1319), que Yahya-Ibn-el-Azéfi avait exprimé le désir de rentrer en grâce, il partit pour Tanger, et, s'étant assuré que ce chef n'avait pas d'arrière-pensée, il accueillit sa soumission et le confirma dans le gouvernement de Ceuta. En retour de cette faveur, Yahya-Ibn-el-Azéfi promit de remettre régulièrement au sultan les sommes provenant des impôts et de lui envoyer un riche cadeau tous les ans. Les choses continuèrent en cet état jusqu'à la mort d'El-Azéfi, événement qui eut lieu en l'an 720 (1320).

Son fils, Mohammed-Ibn-Yahya, lui succéda et exerça le commandement sous la direction de son cousin, Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abou-'l-Cacem-el-Fakîh, doyen de la famille. Celui-ci avait été nommé chef de la flotte et administrateur de la marine à l'époque où Yahya-er-Rendahi, fils de Hadjboun, fut renvoyé en Espagne[1].

En l'an 728 (1327-8), le sultan profita de l'esprit d'insubordination qui animait la populace de Ceuta pour essayer d'y rétablir son autorité.

Quand il y arriva avec son armée, les habitants montrèrent un grand empressement à rentrer dans l'obéissance, voyant que Mohammed-Ibn-Yahya était encore trop jeune pour diriger la défense de la ville. Le petit-fils d'Abou-'l-Cacem forma, il est vrai, le dessein d'agir pour lui-même et de saisir le pouvoir avec l'aide de la canaille; mais, aussitôt qu'il eut rassemblé ses partisans, les notables l'empêchèrent d'accomplir son projet et décidèrent le peuple à offrir sa soumission. Tous les membres de la famille Azéfi furent alors livrés au sultan.

Après avoir occupé la citadelle, Abou-Saîd restaura les fortifications de la ville et rétablit l'ordre dans les cantons voisins. Toutes les branches de l'administration passèrent entre les mains des Mérinides; le sultan ayant confié les diverses parties à quelques-uns de ses grands officiers et de ses courtisans. Son chambellan, Amer-Ibn-Feth-Allah-es-Sedrati reçut le comman-

---

[1] Ci-devant, page 64.

dement de la garnison, et Abou-'l-Cacem-Ibn-Abi-Medyen fut nommé payeur de la marine et inspecteur des chantiers de construction. Aux cheikhs, membres du grand conseil de la ville, le sultan accorda des pensions et des gratifications. En partant par la capitale, il donna l'ordre de bâtir une ville sur la partie la plus élevée de la péninsule de Ceuta. La construction de cette place que l'on nomma Afrag[1], fut commencée en l'an 729 (1328-9).

ABD-EL-MOHEIMEN EST NOMMÉ SECRÉTAIRE-D'ÉTAT ET ÉCRIVAIN DU PARAPHE IMPÉRIAL.

Les Abd-el-Moheimen, une des premières familles de Ceuta, étaient originaires de Hadramaut [province de l'Arabie méridionale]. Ils jouissaient dans cette ville d'une haute considération et s'adonnaient tous à la culture des lettres. Mohammed, père de l'Abd-el-Moheimen qui forme le sujet de cette notice, fut cadi de Ceuta pendant l'administration d'Abou-Taleb-el-Azéfi et d'Abou-Hatem-el-Azéfi ; il avait même épousé une demoiselle de cette famille.

Son fils, Abd-el-Moheimen, passa ses premières années entouré de la considération générale et ne s'occupant que de ses études. Il devint très-savant dans la philologie arabe, science qu'il apprit du docte professeur El-Ghafeki. En l'an 705 (1305-6), quand le *raïs* Abou-Saîd renversa l'autorité des Azéfi et les déporta tous à Grenade, le cadi Mohammed et son fils y furent envoyés avec eux. Abd-el-Moheimen se mit alors à étudier sous les cheikhs de la capitale andalousienne et il parvint ainsi à gagner de nouvelles connaissances dans la langue arabe et dans les traditions du Prophète. S'étant ensuite fait employer comme écri-

---

[1] *Afrag* en berbère signifie la cour intérieure d'une maison.

vain dans la maison du sultan Mohammed-el-Makhloué, il passa avec les principaux membres de la famille Azéfi au service de Mohammed-Ibn-Abd-el-Hakîm-er-Rondi, vizir qui dominait le souverain et gouvernait l'empire. Après la chute de ce ministre, Abd-el-Moheimen revint à Ceuta et travailla pendant quelque temps dans les bureaux de Yahya-Ibn-Moslema, commandant de la marine.

En l'an 709 (1309-10), quand les Mérinides obtinrent possession de Ceuta, Abd-el-Moheimen renonça aux écritures et, à l'instar de ses aïeux, il se consacra à l'étude du droit et des humatés. L'émir Abou-Ali, le même qui enleva le pouvoir à son père après avoir été nommé héritier du trône, s'occupait aussi d'études scientifiques et recherchait avec empressement la société des hommes instruits. Depuis le temps des Almohades, l'art de bien rédiger [la correspondance politique] n'existait plus en Maghreb[1], fait qui tenait aux mœurs encore incultes de la nation mérinide. La teinture des lettres que l'émir Abou-Ali avait acquise lui permit d'entrevoir cet état de choses et de reconnaître que ses gens de bureau n'avaient alors qu'un seul talent, celui de l'écriture. Remarquant aussi que tout le monde désignait Abd-el-Moheimen comme rédacteur de premier ordre, il désira l'attacher à son service.

Abd-el-Moheimen paraissait très-souvent à la cour mérinide où il accompagnait les députations que le peuple de Ceuta avait l'habitude d'envoyer au sultan. Dans ces occasions, l'émir Abou-Ali ne manquait jamais de le traiter avec des égards extraordinaires et de lui assigner, aux audiences publiques, une des places d'honneur. A la fin, il le pria d'entrer à son service comme secrétaire et, malgré les refus qu'il essuya d'abord, il parvint à l'accomplissement de sa volonté. En l'an 712 (1312-3), il fit par-

---

[1] Les dépêches du sultan Abou-Youçof étaient cependant très-bien rédigées. Voyez, par exemple, les deux pièces publiées par M. de Sacy dans le tome IX des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

venir à l'officier mérinide qui commandait à Ceuta, l'ordre de lui envoyer Abd-el-Moheimen, lequel fut aussitôt investi des fonctions de secrétaire et chargé d'écrire le paraphe impérial.

[En l'an 714], lors de la révolte d'Abou-Ali contre son père, Abd-el-Moheimen alla joindre l'émir Abou-'l-Hacen [qui s'était retiré auprès du sultan] ; mais Abou-Ali, s'étant ensuite décidé à faire la paix et à rendre la Ville-Neuve à son père, posa, comme une des conditions du traité, que le transfuge rentrerait à son service. Le sultan y donna son consentement, mais Abou-'l-Hacen en fut très-mécontent et jura de faire mourir le secrétaire s'il osait le quitter. Pour se tirer du danger, Abd-el-Moheimen s'adressa au sultan qui, touché par ses supplications, le prit sous sa protection et l'enleva ainsi aux deux émirs. Par son ordre, Abd-el-Moheimen s'établit dans le camp [pour en diriger l'administration] et, quelque temps après, il parvint à gagner la faveur et à devenir le gendre de Mendîl-el-Kinani, grand-officier de l'empire et l'un des personnages les plus considérés de la cour.

Après la chute de Mendîl, le sultan choisit pour écrire le paraphe Abou-'l-Cacem-Ibn-Abi-Medyen, homme tellement dépourvu d'instruction qu'il dut avoir recours à Abd-el-Moheimen toutes les fois qu'il s'agissait de lire, de corriger ou de rédiger une dépêche. Le sultan en sut bon gré à cet habile écrivain et, bientôt, il l'employa exclusivement comme son secrétaire ; puis, en l'an 718 (1318-9), il lui confia l'apposition du paraphe. Les grands talents déployés par Abd-el-Moheimen lui assurèrent la faveur de son maître et lui firent une grande réputation dans le public. Tant que vécut Abou-Saïd et pendant le règne d'Abou-'l-Hacen, aucun changement n'eut lieu dans sa position. Il mourut à Tunis de la grande peste qui eut lieu en l'an 749 (1348-9).

LES MUSULMANS DE L'ANDALOUSIE INVOQUENT LE SECOURS DU SULTAN MÉRINIDE. — PEDRO MEURT SOUS LES MURS DE GRENADE.

Adfonch-Ibn-Heranda (*Alphonse X, fils de Ferdinand*) mourut

en l'an 682 (1283)[1]. Son fils, Chandja (*Don Sanche IV*) s'empara de Tarifa [en 1292] et ne cessa ensuite de s'acharner sur l'Andalousie. Pendant ce temps, le sultan mérinide [Abou-Yacoub-] Youçof-[Ibn-Yacoub] assiégeait le fils de Yaghmoracen et se vit ainsi dans l'impossibilité de secourir les musulmans espagnols. Après lui, ses petits-fils eurent trop d'occupations et d'embarras pour donner assistance à leurs corréligionnaires de la péninsule. Sanche mourut en l'an 693[2] et eut pour successeur son fils Ferdinand. Pendant une année entière, celui-ci assiégea Algéciras, port où les Mérinides allaient aborder quand ils entreprenaient la guerre sainte, et, comme sa flotte bloquait Gibraltar, il fit prier Heranda-Ibn-Adfonch (*Don Jayme, successeur d'Alphonse III*) souverain de Barcelone, de donner de l'occupation aux musulmans de l'Andalousie.

Par suite de cette invitation, [Don Jayme] entreprit, en l'an 709 (1309), le fameux siége d'Alméria, et dressa contre la ville plusieurs machines de guerre dont l'une, construite en bois, avait la forme d'une tour et dépassait de trois toises la hauteur des remparts. La garnison réussit à incendier cette tour, et l'ennemi se mit à creuser une voie souterraine assez large pour admettre de front une vingtaine de cavaliers. Les assiégés eurent connaissance de cette entreprise et, pour la déjouer, ils travaillèrent à un chemin de contre-approche de sorte que, leur tâche accomplie, ils eurent un combat sous terre avec les chrétiens.

Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ, chef des princes mérinides réfugiés en Andalousie, reçut de [Abou-'l-Djoïouch] Ibn-el-Ahmer le commandement d'une armée et marcha au secours d'Alméria[3]. Sur sa route il rencontra et tailla en pièces un corps de troupes chrétiennes, que leur roi avait envoyées contre la ville de Marchèna. Arrivé dans le voisinage du camp où se tenait le roi [d'Aragon], il ne cessa

---

[1] Alphonse mourut en l'an 1284.

[2] Don Sanche mourut en 1295 (694 de l'hégire).

[3] Lisez *Al-Merïa* dans le texte arabe.

d'attaquer et de harasser les chrétiens jusqu'à ce qu'il les contraignît à demander la paix et à lever le siége.

Dans l'intervalle, le roi [de Castille] s'était emparé de Gibraltar et avait fait investir Chemana [1] et Esteponña. El-Abbas, fils de Rahhou-Ibn-Abd-Allah, et Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ se portèrent au secours de ces deux villes. Othman commença par attaquer le camp des chrétiens à Esteponña et y tua environ trois mille cavaliers avec leur chef, Adfonch-Birès (*Alphonse-Perez de Guzman*). Ensuite il alla dégager El-Abbas qui était entré dans Gaucin et soutenait un siége contre les chrétiens. A son approche, l'ennemi décampa.

Le roi chrétien était encore sous les murs d'Algéciras quand il apprit la défaite de ses troupes par Othman et, sur le champ, il envoya toutes ses bandes contre les musulmans. Othman attaqua cette armée, en tua les principaux officiers et mit le roi dans la nécessité de marcher en personne contre lui. A peine les chrétiens eurent-ils quitté leurs positions que les gens d'Algéciras envahirent leur camp et enlevèrent les tentes et les bagages. De cette manière, ils prirent leur revanche et ramenèrent beaucoup de prisonniers. Le roi Ferdinand, fils de Sanche, survécut à cette déroute et mourut en l'an 712 (1312). Comme son fils et successeur Don Alphonse [XI] était encore très-jeune, on le plaça sous la tutelle de son oncle Don Pedra-Ibn-Chandja (*Don Pedro, fils de Sanche*) et de [Don] Juan, grand chef des armées chrétiennes.

Pendant que le sultan Abou-Saîd luttait contre son fils, les chrétiens profitèrent de son embarras pour envahir l'Andalousie et, en l'an 718 (1318-9), ils mirent le siége devant Grenade. Les musulmans de ce pays appelèrent le souverain maghrebin à leur secours, mais il refusa de les aider sous le prétexte qu'Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ occupait une position très-elevée à la cour de Grenade, qu'il exerçait le commandement sur tous les guerriers mérinides au service de ce royaume et que, dès-lors, il pourrait

---

[1] Variante : *Semaïa.*

compromettre la sûreté et troubler la paix de l'empire mérinide. Il demanda, en conséquence, qu'Othman lui fût livré, en promettant de le relâcher à la fin de la campagne. Cette réponse fit sentir aux Grenadins l'inutilité de leur démarche, car Ibn-Abi-'l-Olâ était un homme trop brave et trop aimé de ses troupes pour être facilement mis en arrestation. Ils renoncèrent donc à l'espoir d'être secourus par le sultan.

L'armée chrétienne venait d'investir la ville de Grenade et s'attendait à la voir bientôt succomber quand Dieu déploya sa puissance et délivra les assiégés. Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ s'élança avec environ deux cents hommes vers la position qu'occupaient les chrétiens et, secondé par la faveur divine, les combattit avec une audace extrême et remporta sur eux une victoire sans pareille. Don Pedro et Don Juan y trouvèrent la mort, leurs troupes tournèrent le dos et une grande partie des fuyards perdit la vie en se précipitant dans les canaux d'arrosage entretenus par le Chenil. Tous leurs bagages tombèrent au pouvoir des musulmans; Dieu ayant voulu le triomphe de sa religion et la disgrâce de l'infidélité. La tête de Pedro fut plantée sur les murs de Grenade et elle y est encore.

ALLIANCE MATRIMONIALE DE LA FAMILLE MÉRINIDE AVEC CELLE DES HAFSIDES. — EXPEDITION CONTRE TLEMCEN.

En l'an 706 (1306-7), Abou-Thabet leva le siége de Tlemcen, évacua le territoire abd-el-ouadite et rendit aux petits-fils de Yaghmoracen tout ce que les Mérinides leur avaient enlevé à la pointe de l'épée. Une année plus tard, Abou-Hammou devint seul maître de la nation abd-el-ouadite et, dirigeant aussitôt son attention vers les provinces situées à l'est de Tlemcen, il subjugua les Maghraoua, soumit le pays des Toudjîn, renversa l'autorité de leurs chefs et abolit la royauté qu'exercait la famille d'Abd-el-Caouï-Ibn-Atïa. Les princes de cette maison maghraouienne et les fils de Mendîl-Ibn-Abd-er-Rahman partirent avec

les chefs qui leur restaient fidèles et se mirent sous la protection des Hafsides. Plus tard, notre seigneur le sultan Abou-Yahya [-Abou-Bekr] et son chambellan, Yacoub-Ibn-Ghamr, les prirent tous à la solde de l'empire et se formèrent ainsi un corps de milice redoutable, qu'ils employèrent avec un grand succès contre les révoltés qui menaçaient leur empire.

A la suite de ces conquêtes, Abou-Hammou enleva la ville d'Alger à Ibn-Allan, conduisit ce chef à Tlemcen et remplit toutes les conditions [énoncées dans le traité de capitulation]. L'évacuation de la Metîdja par les Beni-Mansoura, chefs[1] de la tribu sanhadjienne des Melîkich, lui permit alors d'étendre sa domination jusqu'à l'extrême limite du Maghreb central et de mettre son royaume en contact avec celui des Hafsides, auprès desquels les réfugiés s'étaient retirés et dont ils avaient obtenu un bienveillant accueil. Ensuite, en l'an 712 (1312-3), il se rendit maître de Tedellis. Pour justifier cette agression contre les états d'Abou-Yahya, il chercha des prétextes dans la correspondance qui eut lieu entre lui et ce prince à l'époque où Ibn-Khalouf s'était emparé du commandement de Bougie. Abou-Yahya l'avait alors invité à mettre le siége devant cette ville. L'armée qu'Abou-Hammou plaça sous les ordres de son cousin, Masoud-Ibn-Abi-Amer-Ibrahîm, entreprit de réduire Bougie ainsi que Constantine, mais ce fut surtout contre Bougie qu'elle dirigea ses efforts. Pendant ces hostilités, Mohammed-Ibn-Youçof, petit-fils de Yaghmoracen, leva l'étendard de la révolte et enleva la Ouancherîch à Abou-Hammou avec l'appui des Beni-Toudjîn.

Rien ne se changea dans cet état de choses jusqu'à l'an 718 (1319) quand la mort du sultan Abou-Hammou ouvrit à l'émir Abou-Tachefîn-Abd-er-Rahman le chemin du trône. Le nouveau sultan trouva bientôt l'occasion d'attaquer avec avantage son cousin Mohammed-Ibn-Youçof, et partit à la tête de l'armée abd-el-ouadite pour le cerner dans le Ouancherîch, sa retraite ordinaire. Étant alors parvenu à gagner Omar-Ibn-Othman

---

1 Dans le texte arabe, lisez أمراء

chef des Beni-Tîgherîn, il se fit livrer le rebelle, l'an 719 (1319), et lui ôta la vie. Ensuite, il alla se présenter devant la ville de Bougie, mais, découragé par les préparatifs que le chambellan Ibn-Ghamr avait faits pour lui résister, il décampa le même jour. Rentré dans Tlemcen, il envoya plusieurs corps d'armée dans le territoire de Bougie, et il construisit, en amont de la rivière du même nom, deux forteresses très-rapprochées l'une de l'autre, et destinées à servir de points de station pour ses troupes. Un de ces châteaux portait le nom de Hisn-Bekr. Quelque temps après, il fit bâtir une ville à Tîklat, endroit situé à une journée de Bougie. Ce nouvel établissement reçut le nom de Temzezdekt, afin de rappeler le souvenir de la forteresse que ses aïeux avaient possédée dans la montagne vis-à-vis d'Oudjda, forteresse dans laquelle Yaghmoracen s'était défendu contre Es-Saîd [le sultan almohade]. Quand la construction de cette ville fut terminée, il la remplit de munitions et de troupes afin d'en faire une de ses places frontières, et il y établit comme gouverneur Mouça-Ibn-Ali-el-Azéfi, chef qui avait occupé une haute position à la cour pendant les dernières années du feu sultan.

Cédant ensuite aux instances des émirs kaoubiens, qui étaient alors mal disposés pour notre seigneur, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, il leur fournit un corps de troupes zenatiennes et proclama sultan de Tunis le prince hafside, Abou-Abd-Allah-Mohammed, fils d'Abou-Ali-el-Lihyani. Bientôt après, il déclara que le souverain légitime des Hafsides était l'émir Abou-Abd-Allah-Mohammed, fils d'Abou-Bekr-Ibn-Amran ; puis, il annonça qu'Abou-Ishac, fils d'Abou-Bekr[1]-es-Chehîd, était le véritable chef de l'empire hafside. On a vu dans l'histoire des Abd-el-Ouad et dans celle des Hafsides qu'il mit chacun de ces princes en avant plus d'une fois.

Cette guerre n'offrait qu'une alternative de succès et de revers jusqu'à l'an 729 (1328-9), quand l'armée zenatienne se rencon-

[1] Les manuscrits portent *Alou-Yahya.*

tra avec l'armée hafside à Er-Rîas. Dans cette journée mémorable, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr eut à combattre les Zenata sous les ordres de Yahya-Ibn-Mouça, client de la famille de Yaghmoracen, et les Kaoub, soutenus par leurs alliés nomades et commandés par l'émir Hamza-Ibn-Omar. Les coalisés avaient l'intention de placer sur le trône de Tunis l'émir Mohammed-Ibn-Abi-Amran-Ibn-Abi-Hafs, et ils s'étaient fait appuyer par Abd-el-Hack-Ibn-Othman, prince mérinide qui, après s'être retiré chez les Hafsides, était passé aux Zenata abd-el-ouadites avec ses fils et tous ses dépendants. L'armée du sultan fut mise en déroute; ses tentes, ses trésors, son harem et ses fils, Ahmed et Omar, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Ces deux princes furent envoyés à Tlemcen. Dans ce conflit, Abou-Yahya-Abou-Bekr fut atteint de plusieurs blessures et conserva à peine assez de force pour atteindre la ville de Bône et s'y embarquer pour Bougie, où il resta jusqu'à sa guérison. Les Zenata s'emparèrent de Tunis, et leur chef, Yahya-Ibn-Mouça, y installa Ibn-Abi-Amran avec le titre de sultan, s'étant réservé pour lui-même l'entière direction des affaires.

Abou-Yahya-Abou-Bekr forma le projet de se rendre auprès d'Abou-Saîd, sultan du Maghreb, afin d'obtenir l'appui des Mérinides contre les Beni-Abd-el-Ouad; mais, sur les représentations du chambellan, Mohammed-Ibn-Séîd-en-Nas, il renonça à une démarche qui pouvait compromettre sa dignité, et se contenta d'y envoyer son fils, l'émir Abou-Zékérïa, seigneur de Bougie.

Abou-Zékérïa s'embarqua pour le Maghreb avec Abou-Mohammed-Abd-Allah-Ibn-Tafraguîn, qui était chargé par le sultan d'applanir les voies de cette négociation et de conférer [1] avec le gouvernement du Maghreb. Débarqués à Ghassaça, ils se rendirent à Fez et remirent à Abou-Saîd la lettre dans laquelle leur souverain lui demandait secours. Le sultan mérinide fut profondément touché de cet appel, ainsi que son fils, l'émir Abou-'l-

---

[1] Lisez *oua'l-mohaouérat* dans le texte arabe.

Hacen, et, s'étant adressé au prince Abou-Zékérïa, il lui dit, en la présence de toute la cour : « Mon fils, par votre visite et votre » présence ma famille se trouve hautement honorée, et je déclare » devant Dieu, que, pour vous soutenir, je suis prêt à épuiser » mes trésors, mon sang et celui de mon peuple. Je marcherai » contre Tlemcen, et, secondé par votre père, j'en ferai le » siége. » Les membres de l'ambassade se retirèrent alors, la joie dans l'âme.

Un traité fut bientôt conclu, et un des articles auxquels les envoyés hafsides donnèrent leur assentiment portait que le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr conduirait une armée en Maghreb afin de prendre part au siége de Tlemcen. Le sultan Abou-Saïd, de son côté, se mit en marche, l'an 730 (1329-30), pour la même destination et, arrivé au Molouïa, il dressa son camp à Sabra, où il reçut la nouvelle positive que le sultan Abou-Yahya venait de reprendre la ville de Tunis et d'en expulser les Zenata, avec le sultan qu'ils y avaient établi. Il fit aussitôt appeler son hôte, l'émir Abou-Zékérïa-Yahya, et, l'ayant comblé de dons, ainsi que le vizir Ibn-Tafraguîn, il leur recommanda de se hâter de rejoindre leur souverain. Ils prirent la route de Ghassaça, emportant avec eux de nombreuses marques de la bonté d'Abou-Saïd, et ils s'embarquèrent dans les navires qui les avaient amenés en Maghreb.

Avec ces envoyés partirent deux agents du sultan mérinide, les nommés Ibrahîm-Ibn-Abi-Hatem-el-Azéfi et Abou-Abd-Allah-Ibn-Abd-er-Rezzac, cadi de Fez, chargés par leur maître de négocier une alliance matrimoniale entre sa famille et celle des Hafsides. Après leur départ, le sultan Abou-Saïd revint à Fez.

Par suite de cette mission, un mariage fut conclu entre l'émir Abou-'l-Hacen et une fille du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, sœur germaine de l'émir Abou-Zékérïa. En l'an 731 (1330-1), très-peu de temps avant la mort du sultan Abou-Saïd, la princesse arriva au port de Ghassaça avec une flotte, et y débarqua, accompagnée d'une députation de grands cheikhs almohades, sous la présidence d'Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou. Le gouvernement mérinide accueillit la fiancée avec les plus grands

honneurs et lui témoigna les égards les plus empressés. On lui fournit des bêtes de somme pour porter ses bagages, des montures dont les brides avaient des mors en or et en argent et dont les selles étaient en étoffe de soie, brodée en or. Pour sa réception et pour son mariage, on fit des préparatifs d'une magnificence inouie chez les Mérinides et dont on parla avec admiration pendant longtemps. Des femmes âgées furent désignées pour remplir auprès de la princesse les fonctions attribuées aux intendants d'une maison impériale. Elle n'était pas encore arrivée à Fez quand le sultan Abou-Saîd cessa de vivre.

MORT DU SULTAN ABOU-SAÎD ET AVÉNEMENT DE SON FILS ABOU-'L-HACEN.

L'arrivée de la fille du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr excita à la cour de Fez l'allégresse la plus vive, tant à cause des belles qualités de la jeune fiancée que du profond respect que les Mérinides portaient à son père et à sa famille. Le sultan Abou-Saîd partit pour Tèza afin de surveiller, en personne, le progrès du cortége et de témoigner à la princesse hafside les sentiments de joie et de haute considération dont il était animé; mais à peine fut-il entré dans cette ville qu'il tomba dangereusement malade et mit son fils, Abou-'l-Hacen, dans la nécessité de le ramener à la capitale. Plusieurs domestiques du palais chargèrent sur leurs épaules la litière qui renfermait le sultan et la portèrent jusqu'à la rivière Sebou. De là on entreprit de faire entrer le malade au palais pendant la nuit, mais il mourut avant d'y arriver; que Dieu lui fasse miséricorde! On déposa le corps du souverain dans la chambre où il avait l'habitude de se tenir, et on confia aux personnages les plus saints de la ville le soin de l'ensevelir. Ceci se passa dans le mois de Dou-'l-Hiddja 731 (sept-oct. 1331), Dieu seul est éternel!

Aussitôt après la mort d'Abou-Saîd, les principaux cheikhs de

la nation mérinide et les grands dignitaires de l'état se réunirent autour de l'émir Abou-'l-Hacen, son successeur désigné, et lui prêtèrent le serment de fidélité. Le nouveau sultan fit donner l'ordre aux troupes de quitter le Sebou et de venir à Ez-Zîtoun, près de Fez; ensuite il assista aux obsèques de son père; puis, s'étant entouré d'un cortége nombreux, il se rendit au camp. Tous les corps de l'etat et toutes les classes de la population vinrent lui offrir foi et hommage, pendant qu'il tenait une séance solennelle dans la tente impériale, et ils prêtèrent le serment de fidélité entre les mains du *mizouar*, Obbou-Ibn-Cacem, prévôt de la police, et grand chambellan depuis le règne de Youçof-Ibn-Yacoub. Alors on présenta au sultan sa fiancée et le mariage fut célébré au camp, la même nuit.

Abou-'l-Hacen s'était décidé à châtier les ennemis de son beau-père, mais il voulut d'abord connaître les dispositions de l'émir Abou-Ali à son égard. Se rappelant que le feu sultan portait une vive affection à ce prince et qu'il l'avait fortement recommandé à sa bienveillance, il résolut d'aller le voir et, comme les fatigues étaient pour lui des plaisirs, il s'empressa de partir pour Sidjilmessa.

LE SULTAN ABOU-'L-HACEN PART POUR SIDJILMESSA, CONCLUT AVEC SON FRÈRE ABOU-ALI UN TRAITÉ DE PAIX ET MARCHE SUR TLEMCEN.

Le sultan Abou-'l-Hacen étant monté sur le trône, désira connaître les dispositions de son frère Abou-Ali, avant d'entreprendre une expédition contre Tlemcen, et il se proposa de le traiter avec bienveillance, par égard aux fréquentes recommandations de son père, qui avait toujours porté une tendre affection au prince de Sidjilmessa. S'étant dirigé vers cette ville en quittant le camp d'Ez-Zîtoun, il rencontra en route une députation que son frère avait envoyée au devant de lui. Cette ambassade lui déclara qu'Abou-Ali, reconnaissant ses droits à la souveraineté,

le félicitait de la haute position à laquelle Dieu l'avait élevé ; qu'il tâcherait toujours de mériter sa bienveillance et, se contentant de cette portion de l'héritage paternel dont il jouissait déjà, qu'il ne chercherait jamais à lui disputer le pouvoir : tout ce qu'il demandait était sa confirmation dans le gouvernement de Sidjilmessa. Le sultan y donna son consentement et, conformément aux injonctions de son père[1], il nomma l'émir Abou-Ali souverain de cette ville et des provinces du Sud qui en dépendent. Les principaux chefs des tribus zenatiennes et arabes ainsi que les grands officiers de la tribu mérinide assistèrent à cette déclaration.

Pour répondre alors aux demandes de secours que les Hafsides lui avait adressées, il se porta rapidement vers Tlemcen, mais, passant outre, sans s'y arrêter, il marcha vers l'Est afin d'opérer sa jonction avec l'armée du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr. Nous avons déjà mentionné que lors de la mission d'Abou-Zékérïa en Maghreb, l'on était convenu que le sultan hafside aiderait les Mérinides à faire le siége de Tlemcen. Dans le mois de Châban 732 (mai 1332), Abou-'l-Hacen prit position à Teçala et, en attendant l'arrivée de son allié, il donna à ses navires l'ordre de quitter les ports du Maghreb et de ravager les côtes de l'empire abd-el-ouadite. Il fit aussi embarquer à Oran un corps de troupes commandé par son client, Mohammed-el-Botouï, et l'envoya au secours du souverain hafside. Ce renfort débarqua au port de Bougie et, s'étant rangé sous les drapeaux d'Abou-Yahya-Abou-Bekr, il marcha avec lui contre Tîklat [Temzezdekt], quartier-général de l'armée abd-el-ouadite chargée de bloquer la forteresse hafside. Eïça-Ibn-Mezrouâ, commandant des assiégeants, emmena aussitôt toutes les troupes qui se trouvaient dans Tîklat et se replia sur la frontière du Maghreb central. Notre seigneur, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, s'avança à la tête des Almohades, des Arabes, des Berbères et de tous les peuples qu'il avait rassemblés, et prit possession de la place qu'on venait

[1] Dans le texte arabe l'*h* du mot *âhd* est déplacé.

d'évacuer. Le sultan Abou-Hammou avait donné l'ordre, en construisant ce fort, que les gouverneurs de ses provinces orientales, depuis El-Bat'ha jusqu'à la frontière, seraient tenus d'y envoyer régulièrement la dîme de toutes les récoltes de leurs pays respectifs, et son fils, le sultan Abou-Tachefîn, avait maintenu cet usage. Aussi, les vainqueurs y trouvèrent-ils des approvisionnements en quantité énorme. Tout fut livré au pillage et le fort ruiné de fond en comble.

Pendant ce temps, Abou-'l-Hacen attendait chaque jour l'arrivée du sultan et de l'armée hafsides. Il était encore au même lieu de rendez-vous quand on vint lui annoncer que son frère, l'émir Abou-Ali, s'était mis en révolte. Cette nouvelle le décida à rentrer chez lui, et le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, ayant été averti de son départ, reprit le chemin de sa capitale et emmena El-Botouï avec lui. Alors, il combla de dons les troupes mérinides et leur chef, les embarqua dans les vaisseaux qui les avaient amenés et les renvoya à leur souverain.

A la suite de cet échec, le sultan Abou-Tachefîn n'essaya plus d'envahir le territoire hafside.

RÉVOLTE D'ABOU-ALI. — LE SULTAN ABOU-'L-HACEN MARCHE CONTRE LUI ET LE FAIT PRISONNIER.

Quand Abou-'l-Hacen se fut avancé jusqu'à Teçala afin d'opérer sa jonction avec l'armée d'Abou-Yahya-Abou-Bekr et de marcher ensuite sur Tlemcen, dont ils s'étaient proposés de faire le siége, Abou-Tachefîn, sultan de cette ville, réussit, par l'entremise de ses agents, à engager l'émir Abou-Ali dans une alliance contre le sultan mérinide. Par ce traité, chacune des parties contractantes s'imposa l'obligation d'entraver les opérations d'Abou-'l-Hacen, toutes les fois que ce monarque entreprendrait des hostilités contre l'autre partie. L'émir Abou-Ali se mit alors en révolte contre son frère, sortit de Sidjilmessa pour envahir le Derâ et installa dans cette province un de ses officiers comme

gouverneur, après avoir tué celui qui y commandait au nom d'Abou-'l-Hacen. Du Derâ, il envoya un corps de troupes dans la province de Maroc.

Le sultan était à Teçala quand cette nouvelle lui arriva, et, outré de colère, il résolut de se venger et reprit aussitôt le chemin de sa capitale. Parvenu à Taourîrt[-sur-Za], une des places frontières de son royaume, il y laissa une garnison sous les ordres de son fils, Tachefîn, auprès duquel il plaça en qualité de directeur, le vizir Mendîl-Ibn-Hammama-Ibn-Tîrbîghîn. S'étant alors dirigé vers Sidjilmessa, il y arriva à la suite d'une marche très-rapide et, l'ayant investi, il employa une foule d'ouvriers à construire des machines de guerre et à bâtir une ville sous les murs de la place. Pendant une année entière, il continua le siége sans donner aux révoltés le moindre répit.

Abou-Tachefîn, l'abd-el-ouadite, se jeta alors sur la frontière mérinide avec ses troupes et y répandit le ravage et la dévastation afin d'obliger le sultan à lever le siége et à venir dégager le Maghreb. Arrivé près de Taourîrt, il se laissa battre par le fils d'Abou-'l-Hacen, qui en était sorti, avec ses vizirs et ses troupes pour lui livrer bataille. S'étant ensuite réfugié dans [Tlemcen], son asile ordinaire, il s'empressa d'envoyer un corps de troupes au secours d'Abou-Ali. Ce détachement réussit à s'introduire dans Sidjilmessa en s'y glissant par petites bandes et par individus isolés.

Pendant ce temps, le sultan continua le siége de la ville, jusqu'à ce qu'il l'emportât de vive force et lui fît éprouver tous les maux de la guerre. L'émir Abou-Ali, fait prisonnier à la porte de son palais, fut amené devant le vainqueur et mis aux arrêts. Après avoir établi un nouveau gouverneur dans Sidjilmessa, Abou-'l-Hacen repartit pour Fez, où il arriva l'an 733 (1332-3). Il fit alors enfermer son frère dans une des chambres du palais et, quelques mois plus tard, il donna l'ordre de l'étrangler.

Ce qu'il pouvait y avoir de blâmable dans la conquête de Sidjilmessa fut bientôt racheté par celle de Gibraltar, ville que les musulmans, commandés par son fils, Abou-Malek, enlevèrent aux chrétiens.

SIÉGE ET PRISE DE GIBRALTAR PAR LES MUSULMANS SOUS LES ORDRES DE L'ÉMIR ABOU-MALEK.

Abou-'l-Ouelîd[-Ismaîl], fils du *raïs* Abou-Saîd, enleva le royaume de l'Andalousie à son cousin, Abou-'l-Djoïouch, et mourut en laissant pour successeur un fils en bas âge nommé Mohammed. Celui-ci régna sous la tutelle du vizir Mohammed-Ibn-el-Mahrouc, membre d'une des premières familles de l'Andalousie et employé, depuis des longues années, au service de l'état. Le sultan Mohammed, étant entré dans l'adolescence, souffrit avec impatience la domination de son vizir et, à l'instigation de ses esclaves chrétiens, il le fit assassiner, en l'an 729 (1328-9). Devenu de cette manière maître de ses volontés, il les consacra au rétablissement de l'autorité royale.

En l'an 709 (1309), le roi chrétien avait pris Gibraltar et rendu cette ville une voisine très-incommode pour les autres forteresses du Détroit. Les musulmans en furent consternés, sachant que le souverain mérinide était alors trop occupé par la révolte de son fils pour venir à leur secours. D'ailleurs, le gouvernement du Maghreb [ne possédait plus aucun point d'opération dans la péninsule ; il] avait rendu la ville et les forts d'Algéciras à Ibn-el-Ahmer en l'an 712 (1312-3). Frappés enfin de la grande supériorité que la puissance du roi chrétien avait acquise, les Andalousiens remirent cette ville aux Mérinides, l'an 729. Le sultan Abou-Saîd y installa un de ses oncles maternels, le nommé Soltan-Ibn-Mohelhel, chef de la tribu arabe de Kholt.

Après la mort de ce prince, les chrétiens s'emparèrent de la plupart des forts qui dépendent d'Algéciras et interceptèrent ainsi toute communication avec le Maghreb. Peu de temps auparavant[1] le sultan de l'Andalousie avait fait mourir son vizir

[1] Le texte arabe porte : *vers cette époque.*

Ibn el-Makhrouc. Remarquant ensuite, avec une inquiétude extrême le progrès du roi chrétien, il passa en Afrique, l'an 732 (1331-2), et se rendit auprès du sultan Abou-'l-Hacen, qui était alors à Fez, capitale de l'empire. Accueilli avec de grands honneurs par ce monarque, qui avait envoyé au-devant de lui un cortége magnifique, il se logea dans le Mesarat[1], jardin qui touchait au palais, et il s'y vit traiter avec la plus haute distinction. Dans l'entretien qu'il eut alors avec son hôte, il lui fit part de l'effroi que le progrès des chrétiens inspirait aux musulmans espagnols et de la douleur qu'il éprouvait lui-même en voyant Gibraltar tenir maintenant en respect toutes les places fortes qui couvraient cette partie du pays.

Dans sa réponse, le sultan Abou-'l-Hacen lui dit d'avoir bon espoir et, comme il avait pour la guerre sainte une passion extrême, à l'instar de son aïeul, Abou-Youçof-Yacoub, il s'occupa sur le champ à préparer une expédition contre les chrétiens. Son fils, l'émir Abou-Malek, partit bientôt à la tête de cinq mille Mérinides, afin d'entreprendre le siége de Gibraltar, et il emmena avec lui le sultan de Grenade. Débarqué à Algéciras, il y attendit les divers corps de renforts que son père lui faisait passer l'un après l'autre, et, pendant ce temps, les agents de Mohammed [IV] - Ibn-el-Ahmer s'occupèrent à parcourir l'Andalousie afin d'y lever des troupes. Quand tout ce monde fut rassemblé, l'émir et le sultan allèrent camper sous les murs de Gibraltar, et ils pressèrent la place avec tant de vigueur, qu'ils s'en rendirent maîtres l'an 733 (1333). Dieu avait permis à l'armée musulmane d'emporter la ville d'assaut et de saisir, comme une proie, les biens et les personnes de tous les chrétiens qui s'y étaient enfermés.

Le surlendemain, le roi chrétien arriva, et avec lui des na-

---

[1] Le Mesarat, jardin situé au-dehors de Bab-es-Cheriâ, une des portes du quartier des Cairouanides, à Fez, était renommé pour sa fertilité. Il en est fait mention dans le *Cartas*, pages 21, 23 du texte arabe de l'édition imprimée.

tions entières d'infidèles ; mais la place venait d'être approvisionnée par la cavalerie musulmane. Dans cette opération, l'exemple fut donné par Abou-Malek et par le sultan, qui avaient chacun pris en croupe, à Algéciras, un sac de vivres. L'émir mérinide s'en retourna à cette dernière ville après avoir confié la défense de Gibraltar à Yahya-Ibn-Talha-Ibn-Mohalli, l'un des vizirs de son père.

Le quatrième jour après la rentrée d'Abou-Malek à Algéciras, le roi chrétien en commença le siége. Abou-Malek sortit alors à la tête de ses troupes et occupa une position vis-à-vis de l'ennemi. Le souverain de l'Andalousie, qui était parti avec ses bandes pour ravager le territoire chrétien, revint sur ses pas, à l'invitation de son allié, et se plaça en face de l'armée chrétienne. De cette manière, ils obligèrent l'ennemi à se retrancher et l'empêchèrent d'attaquer [Gibraltar], ville récemment conquise et mal pourvue de troupes et d'armes.

Le sultan de l'Andalousie se dévoua alors pour le salut des musulmans et courut, en devançant tout le monde, vers la tente du roi chrétien. Celui-ci vint à pied au-devant de lui et l'accueillit la tête découverte, en signe de respect ; puis, ayant écouté sa demande, il consentit à lever le siége de la forteresse. Effectivement, quand il reçut en cadeau tous les trésors que le sultan avait auprès de lui, il ploya bagage et partit[1]. L'émir Abou-Malek se mit alors à restaurer les fortifications de la place, à y transporter des approvisionnements et à y faire entrer des troupes.

Le sultan Abou-'l-Hacen eut ainsi le bonheur d'achever une

---

[1] Pour ménager la susceptibilité de ses lecteurs, Ibn-Khaldoun tourne cette dernière phrase de manière à leur laisser croire que le sultan avait reçu de l'argent du roi chrétien. Voici la traduction littérale du passage : « et il lui accorda sa demande au sujet du lever de siége, et il » lui fit don des trésors qu'il avait auprès de lui, et il s'en alla sur le-» champ. » La vérité est que le sultan de Grenade se reconnut le vassal du roi de Castille, lui remit deux places fortes, avec cinquante mille pièces d'or, et promit de lui payer un tribut annuel.

conquête qui couronna son règne d'une gloire impérissable, et il put enfin reprendre son ancien projet et faire le siége de Tlemcen.

PRISE DE TLEMCEN PAR ABOU-'L-HACEN ; MORT D'ABOU-TACHEFÎN ET CHUTE DE L'EMPIRE ABD-EL-OUADITE.

Le sultan Abou-'l-Hacen, ayant vaincu son frère et fait disparaître les suites de la révolte que ce prince avait allumée, pourvut à la sûreté de ses frontières et remporta, par la grâce de Dieu et par la bravoure de ses troupes, un grand avantage sur les chrétiens : la ville de Gibraltar tomba en son pouvoir après être restée plus d'une vingtaine d'années entre les mains des infidèles. Dégagé maintenant de toutes ses préoccupations, il tourna ses pensées vers un ennemi de longue date, [Abou-Tachefîn], et forma la résolution de marcher sur Tlemcen.

Vers cette époque, il reçut une ambassade qui lui apporta, de la part d'Abou-Yahya-Abou-Bekr, une lettre de félicitation au sujet de la conquête de Gibraltar et la prière de vouloir bien empêcher Abou-Tachefîn d'insulter les frontières du royaume hafside. Par suite de cette communication, il envoya des agents à la cour de Tlemcen, afin d'obtenir par de vives remontrances l'évacuation entière du territoire hafside, la remise de Tedellis au sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr et la réduction de l'empire abd-el-ouadite à ses anciennes limites[1]. [D'après son idée, la réussite de cette demande] devait montrer combien les autres rois redoutaient sa puissance et apprendre à ses propres sujets le respect qui lui était dû. Abou-Tachefîn repoussa ces propositions avec fierté et y répondit dans des termes nullement mesu-

[1] On lit, de plus, dans le texte arabe : *wa laou âma-idh* (*et si dans cette année*). L'auteur a probablement voulu dire que toutes ces opérations devaient s'effectuer avant l'expiration de l'année.

rés. Quelques-uns des esclaves qui étaient de service pendant la réception, se permirent d'interpeller la députation de la manière la plus inconvenante et d'insulter même la dignité de celui qui l'avait envoyée.

Abou-'l-Hacen éprouva une violente indignation en apprenant les détails de cette scène et résolut de marcher contre les Abd-el-Ouadites sans perdre un instant. Ayant fait dresser ses tentes hors de la Ville-Neuve de Fez, il ordonna à ses vizirs d'aller lever des troupes, même jusqu'au fond des provinces marocaines, puis, s'étant dépêché d'équiper son armée, de la passer en revue et d'organiser sa cavalerie, il se mit en marche vers le milieu de l'an 735 (fév.-mars 1335), emmenant avec lui une multitude de guerriers, tirés de toutes les tribus du Maghreb. En passant par Oudjda, il y laissa un corps de troupes pour en faire le siége et, s'étant ensuite présenté devant Nedroma, vers la fin de l'an 735 (juillet-août 1335), il l'emporta d'assaut le même jour. Toute la garnison fut passée au fil de l'épée. De là, il marcha, en ordre de bataille, jusqu'à Tlemcen dont il commença aussitôt l'investissement. En l'an 736, les troupes qu'il avait laissées sous les murs d'Oudjda s'emparèrent de la place et, d'après ses ordres, elles en détruisirent les fortifications.

Pendant que, de tous côtés, on lui expédiait des renforts, il se tenait en observation devant Tlemcen, ainsi que le lion guette sa proie. Après avoir obtenu la soumission des Maghraoua et des Toudjîn, il lança [la plus grande partie de] ses troupes sur les contrées voisines. Oran succomba à ses armes ainsi que Honein; Milîana, Ténès et Alger subirent ensuite le même sort. Toutes ces conquêtes eurent lieu en l'an 736.

Yahya-Ibn-Mouça, qui gouvernait alors la partie orientale du royaume abd-el-ouadite, sur la limite du territoire hafside, et qui dirigeait le siége de Bougie depuis la défaite de Mouça-Ibn-Ali, passa alors du côté d'Abou-'l-Hacen. Accueilli avec beaucoup de distinction par le sultan, il obtint une position honorable à la cour, le rang de vizir et son admission dans la société intime du souverain.

La tâche de soumettre la région orientale du royaume de Tlem-

cen fut confiée à Yahya-Ibn-Soleiman, chef des Beni-Asker, cheikh des Beni-Merîn, membre du conseil-d'état et gendre du sultan. Cet officier partit avec ses troupes, drapeaux déployés, et soumit les tribus qui habitaient les plaines de cette contrée ; il s'empara de toutes les villes jusqu'à Médéa, inclusivement, et, quand il eut établi dans toutes ces localités l'autorité des Mérinides, il y leva des troupes et les envoya au camp d'Abou-'l-Hacen. Ces renforts furent si considérables qu'ils surpassèrent en nombre le reste de l'armée

Le Ouancherîch et le pays des Hachem toudjînides reçurent alors leurs gouverneurs des Mérinides : Sàd-Ibn-Selama-Ibn-Ali fut nommé au commandement des Beni-Idlelten et chargé de veiller à la conduite du gouverneur de Taoughzout. Sâd avait abandonné le service d'Abou-Tachefîn antérieurement au départ d'Abou-'l-Hacen pour cette expédition : jaloux de la haute faveur dont son frère et rival, Mohammed-Ibn-Selama, jouissait à la cour de Tlemcen, il s'était décidé à passer en Maghreb.

Le sultan mérinide établit aussi des gouverneurs dans le pays du Chelif et dans toutes les autres provinces du Maghreb central. Il fonda [rebâtit], auprès de Tlemcen, la Ville-Neuve pour lui servir de résidence, ainsi qu'à ses troupes, et il lui donna le nom d'*El-Mansoura*[1]. Autour de la capitale abd-el-ouadite, vouée maintenant à la destruction, il tira une ceinture de murailles et un fossé. Derrière le fossé il posa ses catapultes et autres machines de guerre, et, sur le bord antérieur, il construisit plusieurs tours dont chacune avait en face une des tours de la ville. Du haut de ces édifices les archers mérinides lancèrent des traits sur les archers abd-el-ouadites et les obligèrent à s'occuper uniquement de leur propre sûreté, pendant que les assiégeants bâtissaient d'autres tours plus rapprochées de la ville et assez élevées pour en dominer les remparts. De cette manière, ils poussèrent en avant leurs ouvrages jusqu'à ce que leurs dernières tours couronnèrent la contrescarpe de la place. Les combat-

---

[1] Ci-devant, page 143.

tants se trouvèrent enfin tellement rapprochés qu'ils purent se battre du haut de leurs tours à coups d'épée. On fit alors avancer les catapultes et on les tira sur la ville avec un effet prodigieux.

De jour en jour la guerre devenait encore plus acharnée, et Tlemcen se trouvait de plus en plus reserré. Chaque matin, le sultan faisait le tour de la ville pour voir si ses soldats étaient à leurs postes, et, quelquefois, dans ces promenades, il s'éloignait de son escorte. Les Abd-el-Ouadites s'en étant aperçus, crurent que, dans une de ces occasions, il leur serait facile de surprendre leur ennemi[1]. Quand ils eurent arrangé leur plan, ils postèrent un corps de troupes derrière la partie de la muraille qui fait face à la montagne [des Beni-Ournîd] et, au moment où le sultan faisait sa tournée habituelle, ils ouvrirent les portes et lancèrent sur lui leurs guerriers les plus braves. Le sultan s'enfuit vers le penchant de la montagne et il s'engagea dans un terrain tellement entrecoupé qu'il était sur le point de mettre pied à terre, lui et son compagnon, Arîf-Ibn-Yahya, émir des Soueid. L'alarme fut donnée dans le camp, les deux fils du sultan, Abou-Abd-er-Rahman et Abou-Malek, montèrent à cheval ; de tous les côtés, les cavaliers mérinides se précipitèrent sur leurs pas, forcèrent les Abd-el-Ouadites à reculer, tout en les empêchant de gagner leurs points de ralliement, et ils réussirent à les culbuter dans les fossés de la ville. Le nombre de gens qui y furent étouffés et écrasés dépassa celui des morts qui étaient restés sur le champ de bataille. Dans cette journée fatale, les Abd-el-Ouadites perdirent Omar-Ibn-Othman, chef des Hachem toudjinides, Mohammed-Ibn-Selama, chef des Beni-Idleten, et presque tous leurs meilleurs guerriers. Les suites de cette catastrophe furent extrêmement fâcheuses pour les assiégés, et, depuis ce moment, la supériorité des Mérinides ne fit qu'accroître. Les Abd-el-Ouadites continuèrent néanmoins à se défendre, quoique bien convaincus que rien ne pourrait les sauver, et ce ne fut que deux ans après,

---

[1] Pour *fahtêlebou* lisez *fahtêbelou* dans le texte arabe.

que le sultan parvint à s'emparer de leur ville. Tlemcen fut pris d'assaut le 27 Ramadan 737 (1er mai 1337).

Abou-Tachefîn, entouré de ses familiers, s'arrêta devant la porte de son palais, et combattit avec la plus grande bravoure; il y vit tomber ses fils Othman et Masoud, son vizir Mouça-Ibn-Ali, et son ami, Abd-el-Hack-Ibn-Othman, prince mérinide qui avait quitté la cour des Hafsides pour venir le joindre. Nous avons déjà fait mention de ce dernier et, plus loin, nous raconterons son histoire en détail. Il périt avec son fils et son neveu. Abou-Tachefîn, affaibli par de nombreuses blessures, fut pris par quelques cavaliers qui l'emportèrent avec l'intention de le présenter au sultan; mais l'émir Abou-Abd-er-Rahman qui, dans toute la mêlée, s'était montré au premier rang, rencontra ce cortége et, comme la rue en était encombrée, il fit trancher la tête au prisonnier. Le sultan fut très-mécontent de cet acte, car il espérait avoir le plaisir d'insulter son ancien ennemi et de l'accabler de reproches.

Pour éviter le tumulte du combat, les habitants se précipitèrent en foule vers la porte du kiosque (*Bab-Kochouc*) et une multitude d'entre eux y mourut écrasés. La ville fut livrée au pillage, et beaucoup de familles eurent à souffrir les plus graves atteintes dans leurs biens et dans leurs harems. Les muftis de la ville, Abou-Zéid et Abou-Mouça, surnommés les *Fils de l'Imam*, furent invités à se présenter devant le sultan qui, s'étant installé dans la grande mosquée avec sa suite, désirait honorer en leurs personnes le savoir et les hommes instruits. Ils firent d'abord quelques difficultés, mais, ayant fini par obéir, ils comparurent devant le vainqueur et, dans une allocution solennelle, ils lui dépeignirent les maux de toute espèce qui venaient d'accabler les habitants de la ville. Touché de leurs remontrances, il sortit à cheval et fit cesser le désordre, en ordonnant à ses soldats et à ses partisans d'épargner le peuple et de mettre un terme aux actes de violence. La conquête achevée, il rentra au camp de la Ville-Neuve [d'El-Mansoura].

Abou-Mohammed-Abd-Allah-Ibn-Tafraguîn, qui avait été envoyé à la cour mérinide par le sultan hafside afin de renouveler

le traité d'alliance entre les deux nations, assista à la conquête de Tlemcen et, sur la recommandation d'Abou-'l-Hacen, il se hâta de partir afin d'annoncer cette nouvelle à son souverain. Il voyagea avec tant de rapidité qu'il devança les courriers et descendit à Tunis le dix-septième jour après la prise de la capitale abd-el-ouadite. Le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr apprit avec d'autant plus de joie la chute de son ancien ennemi, Abou-Tachefîn, qu'il attribua cet événement à ses propres démarches.

Le sultan Abou-'l-Hacen se croyant assez vengé par la mort du souverain de Tlemcen, donna une amnistie aux autres abd-el-Ouadites, et les fit tous inscrire sur les rôles de son armée avec une solde convenable. Ces nouvelles troupes le suivirent sous les drapeaux qu'ils avaient toujours portés, et conservèrent leur ancienne organisation. Tous les descendants de Ouacîn, savoir, les Beni-Merîn, les Beni-Abd-el-Ouad et les Toudjîn, se virent ainsi réunis ; l'on peut même dire que le sultan avait combiné en une seule nation tous les peuples d'origine zenatienne. Il distribua ces guerriers dans les villes du Maghreb, en assignant à chaque corps la garde d'une de ses forteresses. Il en établit des garnisons dans le fond du Sous, dans le pays des Ghomara et dans ses possessions espagnoles.

Par la conquête de Tlemcen, Abou-'l-Hacen donna une grande étendue à son empire ; d'abord, roi des Beni-Merîn, il devint roi des Zenata, et, après avoir été souverain du Maghreb-el-Acsa, il se trouva maître des deux bords du Détroit.

L'ÉMIR ABOU-ABD-ER-RAHMAN TOMBÉ EN DISGRACE A METÎDJA, EST MIS A MORT PAR L'ORDRE DE SON PÈRE, LE SULTAN.

Nos lecteurs savent que le sultan Abou-Saîd avait engagé les Hafsides à prendre part au siége de Tlemcen et que son successeur, Abou-'l-Hacen, s'était avancé jusqu'à Teçala pour y attendre l'arrivée du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr. Lors de sa se-

conde expédition contre cette ville, Abou-'l-Hacen ne demanda pas leur coopération. Pendant le blocus de Tlemcen, Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn, le ministre hafside, arrivait au camp, de temps en temps, afin de présenter ses hommages au sultan et voir comment finirait la carrière d'Abou-Tachefîn, leur ennemi commun. Après la prise de la ville, il[1] avertit secrètement Abou-'l-Hacen que le sultan de Tunis se proposait de venir le trouver et lui présenter ses félicitations. La perspective d'une entrevue qui devait rehausser sa gloire et satisfaire son amour-propre, décida le sultan mérinide à se rendre au-devant de son illustre visiteur.

En l'an 738 (1337-8), il quitta Tlemcen et alla camper dans la plaine de Metîdja, pour y attendre l'arrivée du sultan hafside. Ce monarque avait cependant renoncé à son projet, sur les instances de Mohammed-Ibn-el-Hakîm, son premier ministre et général en chef, qui lui en avait fait sentir les graves inconvénients : « Deux sultans ne se sont jamais rencontrés, lui dit-il, » sans que l'un ou l'autre n'ait éprouvé, le jour même, un » revers de fortune.»

Abou-'l-Hacen était resté plusieurs mois au lieu de rendez-vous qu'Ibn-Tafraguîn lui avait assigné quand il tomba malade et se tint enfermé dans sa tente. On fit alors courir dans le camp le bruit de sa mort et, aussitôt, ses fils, Abou-Abd-er-Rahman et Abou-Malek, se virent entourés par un tas d'intrigants, véritables artisans du désordre[2].

Depuis le règne de leur grand-père, Abou-Saîd, chacun de ces deux émirs avaient travaillé de son côté pour se faire déclarer héritier de l'empire. Abou-'l-Hacen, en montant sur le trône, leur avait accordé le titre et les priviléges de l'*émirat*, priviléges

---

[1] Le telxe arabe porte *sefîrohoma* (*l'ambassadeur des deux*), c'est-à-dire l'ambassadeur envoyé par le sultan de Tunis à celui de l'empire marocain.

[2] Le traducteur a rapporté ici une phrase qui, dans le texte arabe, se trouve quelques lignes plus loin.

qui consistaient en le droit d'avoir des vizirs et des secrétaires-d'état, d'apposer aux ordonnances le paraphe impérial, d'enrôler des troupes, d'avoir une bande de cavaliers à sa solde et un corps d'armée à ses ordres. Ne se bornant pas à les placer dans une position d'où ils pourraient facilement atteindre à l'autorité suprême, le sultan leur permit de le remplacer aux séances royales pour y rendre justice et pour promulguer des ordonnances; aussi, se trouvèrent-ils posséder, chacun d'eux, l'autorité d'un lieutenant-général du royaume.

Égarés par les gens malintentionnés dont nous avons parlé, chacun de ces émirs tâcha de se faire des amis dans l'armée et y envoya plusieurs chevaux chargés d'argent. Déjà, deux partis s'étaient formés dans le camp, quand l'émir Abou-Abd-er-Rahman céda aux instances de ses vizirs et de ses courtisans, qui lui avaient conseillé de saisir le pouvoir avant que le véritable état de son père fût connu dans le public. Les officiers du sultan découvrirent ce projet, en firent part à leur maître et le décidèrent à se montrer aux troupes, afin de prouver qu'il n'était pas mort et de prévenir ainsi un mouvement qui pourrait aboutir au démembrement de l'empire. Étant passé dans le pavillon où il avait l'habitude de donner audience, il y vit arriver tous ses guerriers qui, ayant su que leur souverain tenait une séance de réception, étaient accourus pour lui baiser la main. Il fit aussitôt mettre aux arrêts les militaires dont il soupçonnait la fidélité, et, après avoir dégradé les deux émirs, il leur retira les troupes qu'ils avaient dans leurs camps respectifs. Quand il eut ainsi étouffé le feu de la sédition et déjoué les projets des intriguants, il rentra dans sa tente.

Frappés d'effroi et de honte, les deux princes restèrent dans la consternation et l'isolement; tous leurs partisans s'étant empressés de les abandonner. Abou-Abd-er-Rahman surtout en fut profondément affecté : ne pouvant vaincre ses appréhensions, il s'évada du camp, pendant la nuit, et, le lendemain, il arriva chez les Aulad-Zoghli, émirs des Arabes zoghbiens qui habitaient la plaine du Hamza. Arrêté sur-le-champ par l'émir Mouça-Ibn-Abi-'l-Fadl, il fut ramené à son père qui l'envoya dans la prison

d'Oudjda. En l'an 742 (1331-2), ce malheureux trompa la surveillance des serviteurs que le sultan avait préposés à sa garde et tua le geolier [en essayant de s'échapper]. A cette nouvelle le sultan fit partir son chambellan, Allal-Ibn-Mohammed, avec l'ordre de lui ôter la vie. Zîan-Ibn-Omar-el-Outaci, vizir de cet émir infortuné, alla se mettre sous la protection des Hafsides.

Le lendemain de la fuite d'Abou-Abd-er-Rahman, le sultan pardonna à l'émir Abou-Malek, l'envoya en Espagne pour y prendre le commandement des possessions mérinides, et revint lui-même à Tlemcen.

RÉVOLTE D'IBN-HÎDOUR, IMPOSTEUR QUI SE DONNA POUR L'EMIR ABOU-ABD-ER-RAHMAN.

Lors de l'arrestation d'Abou-Abd-er-Rahman, ses domestiques et ses serviteurs prirent la fuite en se dispersant de divers côtés; et le nommé Ibn-Hîdour, boucher employé dans la cuisine de cet émir, auquel il ressemblait beaucoup, s'échappa à tous les regards, et passa chez les Beni-Amer. Cette tribu zoghbienne était alors en pleine révolte parce que le sultan et son père avaient accordé leur amitié à Arîf-Ibn-Yahya, émir des Soueid, tribu toujours en hostilité avec les Beni-Amer.

La faveur dont jouissait Arîf avait commencé à l'époque où il abandonna Abou-Tachefîn pour se joindre aux Mérinides. Les Beni-Amer montrèrent alors leur esprit d'insubordination et se jetèrent dans le Désert sous la conduite de leur chef, Sogheir-Ibn-Amer et de ses frères. Ouenzemmar-Ibn-Arîf, commandant de tous les peuples nomades de l'empire, reçut du sultan l'ordre de marcher contre eux, et, s'étant mis à la tête des troupes qu'il avait rassemblées, il les poursuivit avec tant d'acharnement qu'il réussit plusieurs fois à leur infliger un châtiment sévère.

Le boucher dont nous venons de parler étant arrivé chez les

Beni-Amer[1], se donna pour l'émir Abou-Abd-er-Rahman, et, les ayant trompés par sa ressemblance avec ce prince, il les décida à lui prêter le serment de fidélité et à pénétrer avec lui dans le territoire de Médéa. Modjahed, client du sultan et commandant de cette place forte, sortit pour leur livrer bataille, mais ses troupes furent mises en déroute et il dut prendre la fuite avec elles. Ouenzemmar réunit alors un corps d'armée pour combattre les insurgés, et, ceux-ci, en ayant été avertis, sortirent de la province de Médéa et se dispersèrent en déclarant à leur protegé qu'ils ne pouvaient plus le soutenir.

L'imposteur se réfugia alors au milieu des Beni-Iraten[2], peuplade zouaouienne, et obtint l'appui de Chimci, femme qui exerçait le commandement de cette tribu. D'après les instructions de leur maîtresse, les Beni-Abd-es-Samed, famille des Iraten, reconnurent[3] l'autorité du prétendant. Bientôt le bruit se répandit que l'émir Abou-Abd-er-Rahman avait reparu. Les uns y ajoutèrent foi, les autres le traitaient de mensonge ; les Iraten eux-mêmes finirent par découvrir que leur protégé les avait grossièrement trompés.

Repoussé par cette tribu, Ibn-Hîdour alla trouver les Douaouida, émirs des Rîah, et s'étant arrêté chez leur chef, Yacoub-Ibn-Ali, il lui fit accroire qu'il était le fils du sultan et le décida à lui accorder sa protection. Le sultan hafside, Abou-Yahya-Abou-Bekr, auquel le sultan Abou-'l-Hacen avait envoyé des renseignements au sujet de cet aventurier, s'adressa à Zîan-Ibn-Omar, ancien vizir d'Abou-Abd-er-Rahman et alors réfugié à la cour de Tunis, et lui ordonna d'aller voir Yacoub-Ibn-Ali et de lui

---

[1] Le texte arabe porte de plus : *qui s'étaient révoltés contre son père, le sultan Abou-'l-Hacen*. Comme ce fait a déjà été indiqué, le traducteur a cru inutile de le mentionner ici. Plusieurs répétitions semblables, qui se présentent dans le texte de l'ouvrage, ne paraissent pas dans la traduction.

[2] Voy. tome I, page 257.

[3] Dans le texte arabe, il faut lire au passif le verbe *hml*.

dévoiler l'imposture. Quand Yacoub apprit toute la perversité de son hôte, il le conduisit à Ceuta, avec ses affidés, et les livra au sultan mérinide. Par l'ordre de ce monarque on coupa au prisonnier une main et un pied des côtés opposés, et on lui accorda ensuite une pension pour son entretien. Dès-lors, Ibn-Hidour continua à habiter le Maghreb et il y mourut en l'an 768 (1366-7).

L'EMIR ABOU-MALEK MEURT EN COMBATTANT LES CHRETIENS.

Après s'être débarrassé de son ennemi [le souverain de Tlemcen], Abou-'l-Hacen termina promptement les affaires qui survinrent après la victoire, et, pour satisfaire à une passion dominante chez lui, il résolut d'entreprendre une guerre sainte. Depuis le règne de Youçof-Ibn-Yacoub, les Mérinides eurent tant à faire chez eux qu'ils donnèrent aux chrétiens l'occasion d'obtenir la supériorité sur les musulmans de l'Andalousie. Ainsi, le roi [de Castille] leur enleva plusieurs forteresses, et s'empara de Gibraltar [en 709 — 1309); puis, il assiégea le sultan Abou-'l-Ouélîd dans la capitale de l'empire grenadin, l'obligea à payer la capitation et se disposa à soumettre tous les vrais croyants qui habitaient l'Espagne.

Le sultan Abou-'l-Hacen, ayant enfin vaincu ses ennemis et agrandi son royaume, prit la résolution de faire la guerre aux infidèles et, en l'an 740 (1339-40), il en avertit son fils, Abou-Malek, qui commandait alors les forteresses mérinides de l'Espagne, et lui envoya l'ordre d'envahir le territoire de l'ennemi. Il lui expédia, en même temps, de la capitale, un corps de renforts et plusieurs vizirs. Abou-Malek, pénétra, à la tête d'une armée nombreuse, dans les états du roi chrétien et y répandit la dévastation; ensuite il revint avec les prisonniers et le butin jusqu'à la frontière et y dressa son camp. Les officiers sous ses ordres apprirent que les chrétiens avaient réuni leurs forces et s'avançaient rapidement; aussi, lui conseillèrent-ils d'évacuer le

territoire de l'ennemi, de rentrer dans celui des musulmans en traversant la rivière qui les séparait, et d'abriter ses troupes dans les villes appartenant aux vrais croyants. Trop fier pour reculer et trop jeune pour avoir l'expérience nécessaire dans la conduite d'une guerre, ce prince, aussi entêté que brave, résolut de bivaquer dans la position où il se trouvait. Il en résulta que les Mérinides, surpris dans leur camp par l'armée chrétienne, s'éveillèrent en sursaut et, avant de pouvoir quitter leurs tentes et monter à cheval, ils furent presque tous taillés en pièces. L'émir Abou-Malek lui-même tomba mortellement blessé au moment où il allait se mettre en selle. Les chrétiens s'emparèrent de toutes les richesses que le camp renfermait et s'en retournèrent dans leur pays.

Le sultan apprit avec douleur la mort de son fils, mais il trouva une consolation dans la pensée que ce jeune homme avait succombé en combattant pour la foi et qu'il obtiendrait de Dieu une ample récompense. Alors, sans perdre de temps, il fit passer une autre armée en Espagne et éqnipa une flotte pour combattre les infidèles.

LA FLOTTE MUSULMANE REMPORTE UNE VICTOIRE SUR CELLE DES CHRÉTIENS. — MORT DE L'ALMILEND.

Quand le sultan apprit la mort de son fils, il envoya ses vizirs dans les villes maritimes afin de présider à l'équipement de ses vaisseaux de guerre. Il ouvrit en même temps le bureau de solde et d'enrôlements ; puis, ayant passé ses troupes en revue, il pourvut à tous leurs besoins, appela aux armes les diverses populations du Maghreb et partit pour Ceuta avec l'intention de surveiller en personne les préparatifs de cette nouvelle expédition. Les chrétiens, de leur côté, se disposèrent à faire une vigoureuse résistance, et leur roi envoya une flotte dans le Détroit afin d'en empêcher le passage.

Pendant que le souverain mérinide pressait l'armement des

navires qui se trouvaient dans ses ports, les Hafsides lui expédièrent, sur sa demande, la flotte de l'Ifrîkïa, composée de seize bâtiments et commandée par Zeid-Ibn-Ferhoun, chef de la marine de Bougie. Cette escadre, dont les navires avaient eté fournis par les ports de l'Ifrîkïa, tels que Tripoli, Cabes, Djerba, Tunis, Bône et Bougie, vint mouiller à Ceuta. La flotte des deux Maghrebs, au nombre d'une centaine de navires, s'y rassembla aussi.

Le sultan ayant complété l'équipement de son armée navale, en donna le commandement à Mohammed-Ibn-Ali-el-Azefi, le même qui gouvernait à Ceuta, lors de la prise de cette ville, et lui ordonna d'attaquer les chrétiens dans le Détroit. Les musulmans endossèrent leurs cottes de mailles, saisirent leurs armes et se portèrent à la rencontre de l'ennemi. Dès deux côtés, l'on s'arrêta pendant quelques minutes ; puis l'on s'avança pour accrocher les navires de l'adversaire et commencer le combat. Dans moins de temps qu'il n'en aurait fallu pour dire deux mots[1], la victoire se déclara pour les vrais croyants qui, s'étant élancés à l'abordage, massacrèrent les équipages à coups de pique, à coups d'épée et jetèrent les cadavres à la mer. Almilend[2], caïd des chrétiens, fut tué dans cette bataille. On prit à la remorque les navires enlevés à l'ennemi et on les conduisit à Ceuta, où une foule de monde s'était rassemblée pour voir ce beau spectacle. On porta ensuite en triomphe à travers tous les quartiers de la ville un grand nombre de têtes que l'on avait coupées aux chrétiens, et on enchaîna les prisonniers dans l'arsenal.

A la suite de cette victoire, le sultan tint une grande séance afin de recevoir les compliments de son peuple et d'entendre les poètes célébrer à l'envi cette glorieuse journée.

---

[1] A la lettre : il n'y avait que comme *non* et *non*. Voy. sur le sens de cette expression le commentaire de Harîri, de M. de Sacy, page ٢٣٧

[2] Don Alfonse Géofroi de Ténorio, *Amirante* de Castille.

DÉFAITE DES MUSULMANS SOUS LES MURS DE TARIFA.

Après avoir défait la flotte chrétienne et ouvert le Détroit, le sultan se mit à faire transporter en Espagne les guerriers qu'il avait pris à sa solde, pendant que la flotte musulmane se rangeait sur une seule ligne, d'un continent à l'autre. Quand toute l'armée eut traversé le Détroit, Abou-'l-Hacen la suivit avec ses familiers et ses domestiques, et, vers la fin de l'an 740 (juin 1340), il débarqua dans le voisinage de Tarifa. Ayant fait camper ses troupes dans les environs de la place, il commença les opérations du siége et [bientôt après] il reçut le secours d'une puissante armée commandée par le sultan de l'Andalousie, Abou-'l-Haddjadj, fils du sultan Abou-'l-Ouélîd. Ces renforts, composés de troupes zenatiennes, des garnisons tirées des places frontières et de gens de la campagne, prirent position en face de l'armée mérinide et complétèrent ainsi l'investissement de Tarifa.

Pendant que les assiégeants employaient contre la ville toutes les ressources de l'art militaire et qu'ils dressaient leurs machines pour l'attaque, une nouvelle flotte, équipée par le roi chrétien, entra dans le Détroit et empêcha l'arrivée des convois qui devaient alimenter l'armée musulmane. On persista néanmoins à presser le siége, malgré la disette de vivres et de fourrages, malgré l'affaiblissement des bêtes de somme et la misère qui régnait dans le camp.

Le roi [de Castille] se mit alors à la tête des peuples chrétiens et, quand il eut opéré sa jonction avec l'armée d'El-Bortugal[1], seigneur d'Ichbona[2] et de l'Andalousie occidentale, il marcha contre les vrais croyants qui avaient déjà passé six mois sous les murs de la place. S'étant rapproché de leur camp, il profita d'une nuit

[1] Don Alfonse IV, roi de Portugal.
[2] *Ichbona,* le nom arabe de Lisbonne.

obscure pour faire passer dans Tarifa un détachement de son armée. Les troupes musulmanes qu'on avait chargées de veiller aux mouvements de l'ennemi ne s'aperçurent de rien qu'au point du jour, et, s'étant alors précipitées sur l'arrière-garde de la colonne chrétienne avant qu'elle fût entrée dans la ville, elles en tuèrent une partie. Craignant ensuite la colère du sultan, elles lui cachèrent la vérité et l'assurèrent que rien n'avait pénétré dans la forteresse, excepté la petite troupe qu'elle venait d'attaquer. Au lendemain, l'armée du roi chrétien s'avança, et le sultan disposa la sienne en ordre de bataille. Aussitôt que le combat fut bien engagé, la colonne qui s'était introduite dans Tarifa et qui s'y tenait cachée, fit une sortie contre le camp, en se dirigeant vers les tentes du sultan. Elle tailla en pièces les soldats qui s'y tenaient de garde et qui avaient tâché de la repousser à coups de flèche : toutes les femmes qui essayèrent de résister furent tuées; celles du sultan furent massacrées et dépouillées. Tel fut le triste sort d'Aïcha, cousine du sultan et fille d'Abou-Yahya-Ibn-Yacoub, ainsi que de Fatema, fille d'Abou-Yahya-Abou-Bekr, souverain de l'Ifrîkïa[1]. Les troupes musulmanes, s'étant aperçues de ce qui se passait derrière elles, et voyant que leur camp était déjà en feu, perdirent leur ordre de bataille et prirent la fuite. Déjà, un fils du sultan[2] s'était jeté au milieu de l'armée ennemie, à la tête de ses gens, et y avait été fait prisonnier. Le sultan lui-même tourna le dos et alla rejoindre le corps de l'armée musulmane. Dans cette malheureuse journée beaucoup de nos guerriers trouvèrent la mort.

Le roi chrétien étant entré dans le camp, s'arrêta auprès de la tente du sultan et exprima le plus vif mécontentement de ce qu'on

---

[1] « Fatime, fille du roi de Tunis, et première femme d'Alboacen » (*Abou-'l-Hacen*), fut tuée dans une tente sans être connue. On fit » prisonnière une de ses sœurs et trois autres femmes d'Alboacen.» — (*Ferreras.*)

[2] Il se nommait Abamar (*Abou-Amer*), selon Ferreras.

y avait massacré les femmes et les enfants. Ayant maintenant atteint le but de son expédition, il s'en retourna dans son pays, et le souverain de Grenade parvint à rentrer dans sa capitale. Le sultan mérinide se réfugia dans Algéciras, d'où il se rendit à Gibraltar et, la même nuit, il s'y embarqua pour Ceuta.

En soumettant les vrais croyants à cette double épreuve, Dieu leur réserva une ample indemnité dans l'autre monde et leur laissa l'espoir de triompher à leur tour.

LE ROI CHRÉTIEN ENLÈVE EL-CALA AU SULTAN DE GRENADE ET RÉDUIT ALGÉCIRAS.

Le roi chrétien étant rentré dans son pays, après la bataille de Tarifa, attaqua de nouveau les musulmans de l'Andalousie, dans l'espoir de les vaincre sans difficulté. Ayant rassemblé les troupes de la chrétienté, il mit le siége devant Calâ-Beni-Saîd [1] forteresse de la province de Grenade, à une journée de marche de la capitale. Par l'emploi de ses machines de guerre et d'une foule d'ouvriers, il réduisit cette place à la dernière extrêmité et mit la garnison dans la nécessité de se rendre à discrétion, pour ne pas mourir de soif. En l'an 742 (1341-2), la Calâ succomba ; Dieu ayant voulu convertir en amertume tout le bonheur des musulmans. Cette conquête achevée, le vainqueur repartit pour son pays.

Quant au sultan Abou-'l-Hacen, il alla débarquer à Ceuta afin de préparer une nouvelle expédition et de prendre ainsi sa revanche. Pendant que ses agents parcouraient les villes du Maghreb pour y lever des troupes, ses *caïds* visitaient les ports de mer et pressaient l'armement d'une nouvelle flotte. Dans peu de

---

[1] Alcala la Real, située à une journée de marche au N. O. de Grenade.

temps on équipa un nombre considérable de navires, et le sultan revint[1] à Ceuta pour les inspecter et pour faire transporter son armée en Espagne. Le vizir Asker-Ibn-Tahadrît fut nommé général en chef, et son parent, le vizir Mohammed-Ibn-el-Abbas-Ibn-Tahadrît, fut déclaré gouverneur d'Algéciras. Quand cette armée eut passé le Détroit, le sultan lui envoya un renfort commandé par Mouça-Ibn-Ibrahîm-el-Irnîani, officier qui remplissait à la cour les fonctions de vizir.

Le roi chrétien eut connaissance de ces préparatifs et envoya sa flotte dans le Detroit pour combattre celle des musulmans. Dans cette rencontre, Dieu mit encore les vrais croyants à une sévère épreuve : un grand nombre d'entre eux trouva le martyre et les chrétiens demeurèrent maîtres de la mer. Alors, le roi quitta Séville, à la tête d'une armée immense et marcha sur Algéciras dans l'espoir de lui faire subir le sort de Tarifa et de l'incorporer dans ses états. Secondé par une foule d'ingénieurs et d'ouvriers, il mit le siége devant ce port de passage, ce point d'abordage pour les navires musulmans ; il le tint bloqué pendant si longtemps que son armée finit par se construire des maisons en bois.

Abou-'l-Haddjadj, sultan de Grenade, se porta avec l'armée andalousienne en avant de Gibraltar, afin de couvrir cette place importante. Abou-'l-Hacen se tint dans Ceuta d'où il faisait passer en Espagne de l'argent, des grains et des cavaliers, à la faveur de la nuit, toutes les fois qu'il pouvait tromper la vigilance de la flotte ennemie. Ses efforts furent inutiles : la ville, serrée de près et en proie à la famine, devait succomber. Abou-'l-Haddjadj fit alors une tentative pour obtenir la paix : il fit partir un agent muni d'un sauf-conduit du roi et chargé d'aller trouver le sultan et l'entretenir à ce sujet ; mais son navire fut perfidement attaqué par plusieurs vaisseaux chrétiens que le roi avait envoyés[2]

---

[1] Probablement de Fez.

[2] Ce navire ou galère aurait été enlevé par l'amiral de la flotte chrétienne si le roi Don Alphonse n'eût donné des ordres formellement con-

pour l'intercepter. Ce ne fut qu'après avoir soutenu un rude combat et éprouvé des angoisses mortelles que les musulmans parvinrent à regagner le rivage.

Les troupes mérinides enfermées dans Algéciras furent enfin réduites à une telle extrêmité qu'elles offrirent d'évacuer la place moyennant une honorable capitulation. Le roi accepta les conditions, les remplit fidèlement et renvoya la garnison en Maghreb. Algéciras succomba en l'an 743 (1342-3).

Le sultan accueillit ces guerriers avec une bonté qui leur fit oublier les maux qu'ils avaient soufferts, et leur distribua tant de robes d'honneur, de montures et de gratifications que tout le monde en fut émerveillé ; mais il fit emprisonner le vizir Asker-Ibn-Tahadrît pour le punir de n'avoir pas repoussé l'ennemi; ce qui lui aurait été très-possible avec les troupes qu'il avait à sa disposition.

Rentré dans sa capitale, Abou-'l-Hacen demeura profondément convaincu que la cause de Dieu finirait par triompher et que le Tout-Puissant remplirait sa promesse, en accordant aux musulmans un retour de fortune, et à la religion un prochain triomphe ; *car Dieu complètera la manifestation de sa lumière, malgré les infidèles*[2].

LES FILS D'ABOU-'L-OLA SE RENDENT AUPRÈS DU SULTAN ET OBTIENNENT LEUR GRACE PAR SUITE DE L'INTERCESSION DU SOUVERAIN HAFSIDE.

Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ, prince mérinide descendu d'Abd-el-

---

traires. Malgré la défense du roi, ajoute Ferreras, un neveu de l'Amirante, appelé Valentin, sacrifiant à sa cupidité l'honneur du prince, attaqua avec furie la galère, mais celle-ci se défendit vigoureusement et parvint à joindre la flotte musulmane: Valentin s'enfuit pour éviter le juste châtiment auquel il devait s'attendre de la part du roi.

[1] *Coran*, sourate 61, verset 8. Dans le texte arabe d'Ibn-Khaldoun il faut lire *el-kafiroun*.

Hack, était chef des Volontaires de la foi, corps zenato-berbère qui servait dans l'Andalousie. Il s'y était acquis une haute renommée en défendant les frontières contre les chrétiens, en faisant des courses dans le territoire de l'ennemi et en partageant avec le sultan de Grenade la gloire et les dangers de la guerre sainte. On trouvera le détail de ses exploits dans la notice que nous avons l'intention de lui consacrer.

Quand les Andalousiens appelèrent Abou-Saîd à leur secours ce monarque répondit par un refus, en prétextant qu'Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ tenait chez eux une position trop élevée ; il offrit cependant de leur venir en aide pourvu qu'on lui livrât ce chef jusqu'à la fin de la campagne. Cette condition ne fut pas acceptée.

Après la mort d'Othman, ses fils reconnurent pour chef leur frère aîné, Abou-Thabet-Amer, et continuèrent à faire la guerre aux chrétiens. Soutenus par de nombreux enfants et par une foule de clients, ils formèrent un parti compact qui domina le sultan et ne lui laissa que l'ombre du pouvoir. Ce fut là un des motifs qui portèrent le souverain de Grenade à faire sa visite au sultan Abou-'l-Hacen. Les fils d'[Othman-]Ibn-Abi-'l-Olâ jugèrent que cette démarche ne leur présageait rien de bon ; aussi, quand ils reçurent de leur sultan l'ordre d'assister au siége de Gibraltar, ils s'y rendirent à contre-cœur.

Après la reprise de cette ville par les musulmans, le sultan de Grenade réussit, par ses sollicitations, à obtenir la retraite du roi chrétien et se disposa à partir pour la capitale. Les Beni-Abi-'l-Olâ, prirent alors la résolution de l'assassiner en route et, s'étant adressés secrètement aux esclaves chrétiens qu'il avait à son service, ils les firent entrer dans le complot. Ces gens-là y consentirent avec d'autant plus d'empressement qu'ils nourrissaient depuis longtemps une haine profonde contre leur maître, dont la hauteur et la sévérité leur étaient devenues insupportables. Le sultan, averti du danger, avait fait ordonner à un navire de s'approcher de la côte pour le prendre à bord, [quand il serait en route], mais, au moment où il descendait vers le rivage, les conjurés se hâtèrent d'exécuter leur projet avant qu'il ne fût trop tard.

Ils atteignirent ce malheureux prince en deça de la forteresse d'Esteponã et lui reprochèrent amèrement sa conduite envers eux ; à ses excuses, ils répondirent par des insultes ; puis, voulant se donner un prétexte pour le frapper, ils tuèrent devant lui son client, Acem, administrateur du bureau de solde. Ayant ainsi fait éclater l'indignation du sultan, ils y répondirent en le criblant de coups de lance. Rentrés aussitôt au camp, ils dirent aux esclaves, leurs complices, de faire venir Abou-'l-Haddjadj-Youçof-Ibn-Abi-'l-Ouélîd, frère de leur victime, et, d'un commun accord, ils lui prêtèrent le serment de fidélité. Le nouveau sultan ordonna à son caïd, Ibn-Azzoun, de partir sur le champ et de prendre possession de la capitale.

Etabli sur le trône, Abou-'l-Haddjadj se laissa gouverner par son chambellan Ridouan, mais il conserva toujours au fond du cœur une haine profonde contre les Beni-Abi-'l-Olâ, assassins de son frère. Aussi, quand le sultan Abou-'l-Hacen, voulant entreprendre une guerre sainte, envoya dans ses possessions espagnoles un corps de troupes sous les ordres de son fils Abou-Malek, les ministres andalousiens accueillirent avec empressement l'invitation secrète que ce monarque leur adressa au sujet de ces princes, invitation que son père, le sultan Abou-Saîd, leur avait déjà faite. Tous les membres de cette famille turbulente furent arrêtés par l'ordre d'Abou-'l-Haddjadj et déportés à Tunis où le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr les fit emprisonner sur la demande du sultan Abou-'l-Hacen. Quelque temps après, Meimoun-Ibn-Bekroun, chef des huissiers de la cour mérinide, vint, par l'ordre de son souverain, afin de les conduire tous à Fez. Abou-Yahya se crut engagé par l'honneur à ne pas les livrer et repoussa la demande d'Abou-'l-Hacen; mais, ensuite, il consentit à les laisser emmener, sur les représentations de son vizir, Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn, qui lui fit entendre que les intentions du souverain mérinide n'étaient pas aussi mauvaises qu'on pourrait le croire, et qu'il mettrait ce puissant monarque sous une obligation en les lui envoyant. Il eut toutefois la précaution d'écrire à Abou-'l-Hacen une lettre dans laquelle il intercédait pour eux de la manière la plus pressante ; démarche conseillée aussi par le

vizir, dans la conviction qu'une telle prière, de la part de son maître, ne serait pas repoussée. En l'an 742 (1341-2), les proscrits furent conduits par Ibn-Bekroun en la présence d'Abou-'l-Hacen, qui était revenu de son expédition contre les chrétiens, et, grâce à la lettre de leur protecteur, ils y trouvèrent l'accueil le plus amical et le plus honorable. Des logements au camp, de beaux chevaux richement harnachés, de belles tentes, des habits magnifiques, de l'argent, telles furent les marques de bienveillance que le sultan leur accorda, sans compter l'honneur d'être admis à son service avec la solde de première classe.

Plus tard, quand Abou-'l-Hacen se rendit à Ceuta afin de secourir la ville d'Algéciras, il prêta l'oreille à certains délateurs qui accusaient les Beni-Abi-'l-Olâ de vouloir s'emparer du trône avec l'aide d'une foule de gens malintentionnés, et, sur cette accusation, il les fit enfermer dans la prison de Méquinez. A l'avénement de son fils, Abou-Einan, ils recouvrèrent la liberté, ainsi que nous le raconterons plus loin.

ABOU-'L-HACEN ENVOIT EN ORIENT DES CADEAUX MAGNIFIQUES. — IL FAIT PORTER A LA MECQUE, A MÉDINE ET A JÉRUSALEM DES EXEMPLAIRES DU *Coran* ECRITS DE SA MAIN.

Toujours fidèle aux usages de ses aïeux, le sultan Abou-'l-Hacen profitait de toutes les occasions pour cultiver l'amitié des rois de l'Orient et, animé par la piété la plus sincère, il témoignait constamment une profonde vénération pour les lieux saints. Aussi, quand il eut effectué la conquête de Tlemcen, réduit le Maghreb central et soumis à son autorité une multitude des peuples, il se laissa emporter sur les ailes d'un noble orgueil et, dans une lettre qu'il fit porter à El-Mélek-en-Nacer-Mohammed-Ibn-Calaoun, roi de l'Egypte et de la Syrie, il lui annonça le triomphe de ses armes et l'applanissement des obstacles qui avaient empêché les pèlerins du Maghreb de se rendre à la Mecque. Fares-Ibn-Meimoun-Ibn-Ouedrar, qui porta cette dépêche en Égypte,

revint avec une réponse destinée à consolider la bonne intelligence qui avait toujours régné entre les deux cours.

Le sultan forma alors le projet d'écrire de sa propre main un bel exemplaire du livre saint et d'en faire cadeau au temple de la Mecque, afin de mériter, par cette offrande, la faveur divine. Sa tâche accomplie, il fit appeler des relieurs pour dorer et orner le volume, des lecteurs coraniques pour en corriger et ponctuer le texte. La couverture de ce livre était formée de morceaux d'ébène, d'ivoire et de bois de sandal, travaillés avec un art admirable ; elle était garnie de lames d'or, de perles et de rubis. Les étuis étaient en cuir solidement travaillés et garnis de filets d'or. On enferma le tout dans des enveloppes de soie et de satin, recouvertes de plusieurs autres en toile de lin. Le sultan retira alors de son trésor une forte somme d'argent destiné à l'achat de plusieurs terres en Orient, dont le revenu devait être consacré à la rétribution d'un certain nombre de lecteurs qui se serviraient de ce livre.

Il chargea alors son favori, Arîf-Ibn-Yahya, émir des Zoghba et grand officier de l'empire, d'une mission à la cour d'El-Mélek-en-Nacer et le fit accompagner par Atïa-Ibn-Mohelhel-Ibn-Yahya, chef de ses parents maternels, par le secrétaire Abou-'l-Fadl-Ibn-Mohammed-Ibn-Abi-Medyen et par Obbou-Ibn-Cacem-el-Mizouar, chef des huissiers de la cour. Le présent qu'ils devaient offrir au monarque égyptien était tellement magnifique, que longtemps après, on en parlait avec admiration. J'ai lu la liste des objets dont il se composait, liste écrite de la main du secrétaire Abou-'l-Fadl, mais j'en ai oublié le contenu, bien que je l'eus appris par cœur. Un des intendants du palais m'a cependant dit qu'il y avait :

Cinq cents chevaux de race dont les selles étaient brodées en or et en argent et dont les brides [avaient des mors, les uns] en or pur, les autres plaqués ou dorés ;

Cinq cents ballots d'objets fabriqués en Maghreb, tels que meubles, armes, beaux tissus de laine, habits, robes, bornous, turbans, *izars* à raies,

izars[1] unis, étoffes de soie à couleurs et brochées en or, étoffes de soie unies, étoffes de soie brodées ;

Plusieurs boucliers tirés des régions du Désert et enduits de ce fameux vernis qui les rend si solides ; on les appelle *lamtiens*, du nom de l'animal[2] dont la peau sert à leur fabrication ; plusieurs de ces objets d'ameublement que l'on fabrique en Maghreb et qui sont très-recherchés en Orient; de plus, une mesure de perles et de rubis.

Une des veuves d'Abou-Saîd ayant demandé à se mettre en route avec la caravane afin de visiter la Mecque, le sultan lui en donna l'autorisation, et la confia aux soins de son ambassadeur. Quand elle allait partir, il la combla d'honneurs et, dans sa lettre, il pria le sultan égyptien de lui accorder sa haute protection.

L'ambassade quitta Tlemcen et porta la lettre et les cadeaux à leur destination. Elle entra au Caire au milieu d'une foule immense et, longtemps après, on parla encore de la magnificence qu'elle déploya. El-Malek-en-Nacer fut très-sensible à un tel témoignage d'égards provenant du sultan de Maghreb; il accueillit les envoyés avec des honneurs extraordinaires, et quand ils partirent pour accomplir le pèlerinage et déposer le livre sacré dans le temple, les bontés de ce monarque ne cessèrent de les suivre. Alors il fit apprêter un riche cadeau pour le sultan merinide ; on y voyait des tentes d'une dimension et d'un travail qui devait exciter en Maghreb l'admiration générale, ainsi que des étoffes d'Alexandrie brochées en or et tissées d'une manière merveilleuse. Ayant confié ces objets à l'ambassade maghrebine, il la renvoya en Afrique après l'avoir comblée de dons et d'hon-

[1] L'*izar* ou *haïc*, tissu de soie et laine, a la forme et l'aspect d'un grand rideau blanc.

[2] Voy. tome III page 213.

neurs. Cette offrande fut d'une telle beauté que, jusqu'à nos jours, on n'a pas cessé d'en parler. Le sultan Abou-'l-Hacen transcrivit[1] alors un second exemplaire du *Coran*, tout-à-fait semblable au premier, et fit choix d'un des grands officiers de son royaume pour le porter à Médine.

La meilleure intelligence se maintint entre les deux cours jusqu'à la mort d'El-Melek-en-Nacer, sultan de l'Égypte. Cet événement eut lieu en 741 (1340-1). Abou-'l-Fidâ-Ismaïl, son fils et successeur[2], reçut du souverain mérinide un riche cadeau accompagné d'une lettre de condoléance. Ce témoignage d'égards lui fut apporté par Abou-'l-Fadl-Abd-Allah-Ibn-Abi-Medyen, secrétaire du sultan et directeur de l'administration des impôts C'était merveille de voir combien le sultan aimait à déployer le faste et l'éclat de sa dignité. Il se plaisait à venir en aide aux pèlerins pauvres en faisant leurs frais de route ; il envoyait aux grands officiers de l'empire turc [mamlouk] des cadeaux achetés de ses propres deniers, sans rien vouloir accepter d'eux en retour. S'étant rendu maître de l'Ifrîkïa, il commença la transcription d'un troisième exemplaire du Coran qu'il destinait à la mosquée de Jérusalem, mais il mourut avant d'avoir terminé son travail.

LE SULTAN ENVOIT UN CADEAU AU ROI DE MELLI.

Animé par un juste orgueil, le sultan Abou-'l-Hacen aspirait à rivaliser avec les souverains les plus puissants, et il avait adopté d'eux l'usage d'offrir des présents aux monarques, ses égaux, et d'envoyer des ambassades aux rois des pays lointains. A cette

---

[1] Il faut probablement corriger le texte arabe et lire *estencekh*.

[2] Selon El-Macrîzi, ce prince se nommait El-Mélek-el-Mansour-Seïf-ed-dîn-Abou-Bekr.

époque, le roi de Melli était le plus grand des souverains nègres, et son royaume, [plus] rapproché du Maghreb [que les autres contrées du Soudan] était séparé de la frontière méridionale des états mérinides par un désert large de cent journées de marche.

Quand Abou-'l-Hacen eut enlevé Tlemcen aux enfants de Yaghmoracen et conquis le Maghreb central, la renommée porta dans tous les pays la nouvelle de la mort d'Abou-Tachefìn et du triomphe des Mérinides. Alors Mença-Mouça, sultan dont nous avons parlé dans notre chapitre sur les souverains de Melli[1], résolut d'envoyer au vainqueur une lettre de félicitation. Un interprête appartenant à la nation des Macîn[2], peuple sanhadjien établi dans le voisinage du pays des Noirs, fut chargé de porter cet écrit au sultan, et il partit accompagné de deux guides, sujets du souverain de Melli.

Abou-'l-Hacen leur fit un excellent accueil et, pendant leur séjour auprès de lui, ainsi qu'au moment de leur départ, il les combla de ses bontés. Voulant alors étaler de nouveau le faste de sa puissance, il fit prendre dans son garde-meuble une quantité d'objets rares et précieux de fabrique maghrebine, et les expédia au roi Mença-Soleiman, qui venait de perdre son père, Mença-Mouça, et qui était monté sur le trône de Melli depuis le départ de leurs envoyés. Au nombre des personnes chargées d'accompagner cette mission se trouvèrent Abou-Taleb-Mohammed-Ibn-Abi-Medyen, secrétaire du conseil-d'état, et Anber, l'eunuque, affranchi du sultan. D'après les ordres d'Abou-'l-Hacen, Ali-Ibn-Ghanem, émir de la tribu makilienne de Djar-Allah, Arabes du Désert, entreprit d'escorter les voyageurs jusqu'à Melli et de les ramener en Maghreb.

Après avoir supporté les fatigues d'une longue marche à travers le Désert, la caravane fit son entrée à Melli et y trouva

---

1 Tome II, page 112 et suivantes.

2 Voy. tome III, page 288, note.

l'accueil le plus empressé. Les envoyés, étant repartis pour le Maghreb, emmenèrent avec eux une députation composée de grands du royaume de Melli et chargée d'offrir au sultan Abou-'l-Hacen les hommages respectueux de leur maître et l'assurance que ce prince lui serait toujours un serviteur dévoué, prêt à exécuter tout ce qu'il voudrait lui ordonner.

Abou-'l-Hacen ayant trouvé encore cette occasion de satisfaire son orgueil et d'humilier un autre souverain devant sa puissance s'acquitta du devoir de la reconnaissance, en remerciant Dieu de ses bontés.

LE SULTAN ÉPOUSE UNE FILLE DU SOUVERAIN DE TUNIS.

Nous avons mentionné comment la fille du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr fut tuée, avec plusieurs autres dames de la famille royale, dans le camp que son mari, le sultan Abou-'l-Hacen, avait fait dresser sous les murs de Tarifa. Ce prince garda toujours un tendre souvenir[1] de la femme qu'il avait perdue, et il se rappela sans cesse les bonnes qualités et la haute naissance qui la distinguaient, la manière dont elle gouvernait sa maison, la grâce qu'elle laissait percer même dans ses moindres actions, les agréments de sa société; les charmes d'une compagne auprès de laquelle il avait goûté toutes les douceurs de la vie. Remplacer ce vide par une sœur de celle qu'il avait perdue fut alors son plus grand désir, et une demande à cet effet ne tarda pas d'être adressée au sultan de Tunis. Pour conduire cette négociation délicate, le gouvernement mérinide fit choix d'Arîf-Ibn-Yahya, émir des Zoghba et ami intime du sultan, et lui donna pour collègues Abou-'l-Fadl-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Abi-Medyen, directeur des contributions et ministre de la guerre, Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Solei-

---

1 Lisez *haninan* dans le texte arabe.

man-es-Sitti, jurisconsulte de la cour, et l'eunuque Anber, affranchi du sultan.

Ces envoyés arrivèrent à leur destination l'an 746[1] et y trouvèrent la réception la plus honorable. Le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, ayant été informé secrètement de l'objet de leur mission par le grand chambellan, Abou-Mohammed-Abd-Allah-Ibn-Tafraguîn, y montra d'abord une grande répugnance, en déclarant qu'il ne voulait pas exposer une autre de ses filles à la nécessité d'être toujours en voyage de pays en pays et qu'il regardait un mariage de cette nature comme une chose épouvantable. Le chambellan tâcha de réfuter ces objections et de faire valoir les droits d'Abou-'l-Hacen à une telle faveur de la part d'un monarque auquel il s'était déjà attaché par les liens d'amitié et de famille. Quand il eut réussi à faire accueillir son avis et à obtenir du sultan l'autorisation de dresser l'acte de mariage, il se mit à préparer un équipage magnifique et un riche trousseau pour la fiancée. Les ambassadeurs durent attendre un temps considérable avant que ces apprêts fussent terminés, et ce ne fut que dans le mois de Rebiâ 747 (juillet-août 1346), qu'ils se trouvèrent en mesure de quitter Tunis.

D'après les ordres du sultan hafside, son fils El-Fadl, seigneur de Bône et frère-germain de la princesse, se chargea de la conduire aupres d'Abou-'l-Hacen, envers lequel il fallait agir avec de grands égards. Une députation de cheikhs almohades, présidée par Abd-el-Ouahed-Ibn-Akmazîr, partit de la cour de Tunis[2] pour accompagner le cortége.

Les voyageurs étaient déjà en route quand ils apprirent la mort du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr. A l'arrivée de la caravane

---

[1] Le texte arabe porte en plus ces mots *yaum methna*, c'est-à-dire *au jour de redoublement*, ce qui doit signifier le 30 de Dou-el-Hiddja, mois qui, dans les années embolimiques (et l'an 746 en est du nombre), compte un jour de plus que dans les autres années. Cette date répond au 24 avril 1346.

[2] Dans le texte arabe il faut probablement lire *min babihi*.

Abou-'l-Hacen leur offrit ses compliments de condoléance et les combla d'honneurs. Au prince El-Fadl, il fit les promesses les plus flatteuses, en l'assurant qu'il l'aiderait à obtenir l'héritage paternel, et il le retint auprès de lui, dans le palais, jusqu'à ce qu'il l'emmenât sous ses drapeaux à la conquête de l'Ifrîkïa.

LE SULTAN S'EMPARE DE L'IFRÎKÏA.

Depuis longtemps, le sultan Abou-'l-Hacen avait des vues sur l'Ifrîkïa, et, sans les égards qu'il devait à son beau-père, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, il aurait déjà tenté la conquête de ce pays. Il attendit, en conséquence, la mort de ce souverain avant de mettre son projet à exécution. Quand les ambassadeurs qui devaient demander pour lui la main d'une seconde princesse hafside se trouvèrent à Tunis, le bruit courut dans Tlemcen qu'ils avaient essuyé un refus. Aussitôt qu'il apprit cette nouvelle, il quitta la Mansoura et courut à Fez afin d'ouvrir le bureau d'enrôlements et de réorganiser son armée. Ces préparatifs achevés, il confia le gouvernement du Maghreb-el-Acsa à son petit-fils, Mansour-Ibn-Abi-Malek, plaça la cavalerie de la police sous les ordres [1] d'El-Hacen-Ibn-Soleiman-Ibn-Irzîguen, auquel il donna aussi le commandement de tous les peuples qui vivaient sous la tente, et repartit ensuite pour Tlemcen, avec l'intention d'envahir l'Ifrîkïa. Ayant alors appris d'une manière certaine que sa demande avait été agréée et que la princesse venait de se mettre en route, il laissa refroidir sa colère et rentra dans son calme habituel.

Dans le mois de Redjeb, 747 (oct.-nov, 1346), Omar, fils du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, s'empara du trône de l'Ifrîkïa, après la mort de son père, et dans le mois de Ramadan (déc.

---

[1] Lisez *faowed* dans le texte arabe.

1346 — jan. 1347), Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn s'enfuit de Tunis [et passa en Maghreb]. Ces événements ranimèrent les pensées ambitieuses d'Abou-'l-Hacen qui, après avoir entendu les conseils et les encouragements d'Ibn-Tafraguîn, n'hésita plus de marcher contre l'Ifrîkïa. Bientôt après l'arrivée de l'ex-chamlan, on apprit qu'Omar le hafside venait de tuer son frère Ahmed, lequel avait essayé de faire valoir ses droits à la succession et qui avait appuyé ses prétentions sur un acte officiel dressé par son père. Cette pièce portait en marge les mots *vu et approuvé*, que le sultan Abou-'l-Hacen y avait ajoutés de sa propre main, à l'époque où Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou était venu à Fez en mission, et sur la demande de ce chambellan.

Abou-'l-Hacen témoigna une vive indignation contre Omar d'avoir enfreint les dispositions de son père, versé le sang de son frère et agi en parent dénaturé envers le reste de sa famille ; il affecta surtout une colère extrême en voyant méconnaître la formule d'approbation qu'il avait écrite lui-même et qui devait servir à règler l'ordre de la succession au trône. Il s'était donc bien décidé à marcher sur Tunis quand Khaled-Ibn-Hamza-Ibn-Omar [1] vint le prier de se mettre en campagne le plus tôt possible. Sur le champ, il ouvrit le bureau d'enrôlements et gratifications, convoqua tous ses peuples à une expédition contre l'Ifrîkïa et se mit à organiser une armée.

Abou-Abd-Allah, seigneur de Bougie, était déjà arrivé en Maghreb, à la suite de la mort de son grand-père, Abou-Yahya-Abou-Bekr ; ayant conçu l'espoir de gagner les bonnes grâces d'Abou-'l-Hacen en faisant valoir la mission que son père, l'émir Abou-Zékérïa, avait remplie auprès de ce monarque. Il désirait aussi se faire confirmer dans le gouvernement de Bougie ; mais, s'étant bientôt aperçu que le sultan, au lieu de le favoriser, voulait marcher en personne contre l'Ifrîkïa, il demanda son congé et repartit pour Bougie.

---

[1] Chef des Kaoub.

Après avoir célébré la fête du Sacrifice, l'an 747 (25 mars 1347), le sultan Abou-'l-Hacen confia l'administration politique et financière du Maghreb central à son fils, Abou-Einan et, s'étant mis à la tête de son armée, il partit pour l'Ifrîkïa, emmenant avec lui Khaled-Ibn-Hamza, émir des nomades. Arrivé à Oran, il reçut les envoyés de Castîlïa et des villes du Djerîd. Cette députation avait pour président Ahmed-Ibn-Mekki, émir de Djerba et lieutenant-gouverneur de Cabes, ville dont son frère, Abd-el-Mélek, était seigneur. Parmi ses compagnons de voyage, se trouva Yahya-Ibn-Mohammed-Ibn-Yemloul, qui avait repris la ville de Touzer, quand l'émir Abou-'l-Abbas-Ahmed l'évacua pour aller se faire tuer à Tunis; on y remarqua aussi Ahmed-Ibn-Omar-Ibn-Abed et Ali-Ibn-el-Khalef, qui avaient profité de la même occasion pour rentrer, le premier, dans Cafsa et le second, dans Nefta[1]. Avec ces chefs vinrent les notables de leurs villes respectives. Tous prêtèrent au sultan Abou-'l-Hacen le serment de fidélité et lui présentèrent les hommages et la soumission de Mohammed-Ibn-Thabet, émir de Tripoli, qui n'avait pas pu les accompagner. Le souverain mérinide fit à ces chefs un honorable accueil et, les ayant confirmés dans leurs commandements, il leur donna l'autorisation de repartir pour leurs états, mais il retint Ahmed-Ibn-Mekki, dont il désirait la compagnie dans cette expédition.

Reprenant ensuite sa marche, il se porta rapidement jusqu'à Beni-Hacen, dans la province de Bougie, et là, il reçut la visite de Mansour-Ibn-Mozni, émir de Biskera et du Zab, qui vint [lui présenter ses hommages], à la tête d'une députation composée des notables de l'endroit où il faisait sa résidence. Yacoub-Ibn-Ali-Ibn-Ahmed, chef des Douaouida et commandant des peuples nomades qui occupaient les campagnes de Bougie et de Constantine, se présenta aussi [et reconnut l'autorité mérinide]. Le sultan

---

[1] Dans le texte arabe il faut insérer entre les mots *raïs Nefta,* ces mots-ci : *Cafsa oua Ali-Ibn-Khalef raïs.*

eur fit à tous un accueil plein de bienveillance et les admit dans sa suite.

Son caïd, Hammou-Ibn-Yahya-el-Acheri, client du feu sultan [Abou-Saîd], alla camper devant Bougie, ville où commandait Abou-Abd-Allah. Les habitants, craignant la colère d'Abou-'l-Hacen et désirant mériter sa faveur, refusèrent d'obéir à leur émir et finirent par le laisser dans un isolement complet. Leurs cheikhs, leurs cadis, leurs muftis et leurs conseillers municipaux se rendirent tous à une grande audience donnée par le sultan: audience à laquelle Fareh, affranchi d'Ibn-Séïd-en-Nas, les avait devancés pour annoncer la soumission d'Abou-Abd-Allah dont il était le chambellan. Le sultan renvoya Fareh, en le chargeant d'avertir cet émir qu'il aurait à se rendre au-devant du cortége impérial. Quand les étendards de l'armée mérinide parurent sur le haut des collines qui commandent la ville, Abou-Abd-Allah accourut auprès du sultan et demanda pardon d'avoir tardé à lui offrir ses hommages. Abou-'l-Hacen l'accueillit comme un fils bien-aimé, agréa ses excuses et lui donna en fief le territoire des Koumïa, dans le pays des Honein, avec le droit à une forte pension, payable à Tlemcen. Il le fit aussitôt partir pour cette ville en le recommandant à la bienveillance d'Abou-Einan, gouverneur du Maghreb central. Ayant alors fait son entrée dans Bougie, il y mit fin à une foule d'abus et réduisit les impôts d'un quart; il en restaura les fortifications, y installa une garnison mérinide sous les ordres de Mohammed-Ibn-eth-Thouar, un de ses vizirs, et, laissant auprès de cet officier le secrétaire des finances, Bérékat-Ibn-Hassoun-Ibn-el-Bouac, il partit pour Constantine au plus vite. L'émir de cette ville, Abou-Zéid, petit-fils du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, sortit au-devant de lui avec Abou-'l-Abbas-Ahmed, Abou-Yahya-Zékérïa et ses autres frères. Tous firent leur soumission au sultan mérinide, se démirent de leurs commandements en sa faveur et lui jurèrent fidélité. Pour les récompenser de cette démarche, il accorda à l'émir Abou-Zeid, le gouvernement de Nedroma, ville de la province de Tlemcen, en lui ordonnant de partager avec ses frères les impôts de cette localité. Étant alors entré dans Constantine,

il y établit, enqualité de gouverneur, Mohammed-Ibn-el-Abbas, et plaça auprès de lui une garnison composée de Beni-Asker [mérinides] et commandée par El-Abbas-Ibn-Omar, chef de cette tribu. Il confirma alors les Douaouida dans la possession des fiefs dont ils avaient la jouissance.

Il était encore à Constantine quand Omar-Ibn-Hamza, seigneur des Kaoub et commandant de la population nomade [de l'empire hafside] vint le prier de hâter son départ, en lui représentant que le sultan Abou-Hafs-Omar avait quitté Tunis et s'était dirigé vers Cabes avec ses partisans, les Aulad-Mohelhel, rivaux des Kaoub. Il lui recommanda aussi d'envoyer un corps d'armée sur la ligne de marche que ce prince devait suivre, afin de l'empêcher de se réfugier dans Tripoli. Le sultan approuva cet avis et ordonna au caïd Hammou-Ibn-Yahya-el-Acheri d'accompagner Omar-Ibn-Hamza et de prendre avec lui un détachement des troupes mérinides et de la milice.

Pendant que cette colonne marchait à la poursuite de l'usurpateur, le sultan se tint à Constantine et passa son armée en revue sur le plateau d'El-Adjaf [1]. Youçof-Ibn-Mozni prit alors la route du Zab, après avoir reçu un beau cheval et une robe d'honneur ; le seigneur El-Fadl, fils du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, obtint vers la même époque, sa confirmation dans le gouvernement de Bône et partit pour cette ville, comblé de dons et revêtu d'une robe magnifique. Après le départ de ces chefs le sultan reprit sa marche.

La colonne de Hammou-Ibn-Yahya, soutenue par les nomades qui obéissaient aux Aulad-Abi-'l-Leil, réussit à atteindre l'émir Abou-Hafs-Omar à Mobarka, sur le territoire de Cabes. Dans le combat qui s'ensuivit, Omar fut précipité de son cheval et fait prisonnier, ainsi que l'affranchi d'origine européenne, Dafer-es-Sinan, qui lui servait de ministre. Hammou les fit égorger,

---

[1] Variante : *El-Adjab*. C'est probablement le plateau de *Koudia-t-Ati*. Il est cependant bon de faire observer qu'entre le Koudia et la ville de Constantine il y avait une chapelle dédiée à Cîd-Ali-*Adjan*.

la même nuit, et envoya leurs têtes au sultan. Les débris de l'armée vaincue s'étant réfugiés dans Cabes, Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki, gouverneur de cette ville, fit arrêter Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou, cheikh des Almohades qui s'était attaché à la fortune d'Abou-Hafs-Omar, ainsi que Sakhr-Ibn-Mouça, cheikh des Beni-Meskîn, et plusieurs autres grands personnages. Tous ces malheureux furent enchaînés deux à deux et envoyés au sultan. Ce monarque plaça aussitôt son gendre, Yahya-Ibn-Soleiman, chef des Beni-Asker, à la tête de l'armée et lui donna l'ordre de marcher sur Tunis en se faisant accompagner par Ahmed-Ibn-Mekki. Cette ville tomba au pouvoir des Mérinides. Ibn-Mekki repartit pour le siége de son gouvernement après avoir obtenu du sultan sa confirmation dans ce poste et reçu pour lui-même et pour sa suite une quantité de robes d'honneur et de montures.

Le sultan était arrivé à Bédja quand un courrier lui apporta la tête de l'émir Abou-Hafs-Omar comme témoignage de la victoire que les Mérinides venaient de remporter. Il se remit alors en marche, et arriva sous les murs de Tunis, le mercredi, 8 Djomada second 748 (15 septembre 1347). Les notables de la ville, les cheikhs du grand conseil et les muftis sortirent à sa rencontre pour lui présenter les hommages de leurs concitoyens, et ils se retirèrent pleins de confiance dans les bonnes intentions du vainqueur.

Le samedi suivant, les troupes du sultan formèrent une double haie, longue de trois ou quatre milles, depuis Sîdjoum, où était le camp, jusqu'à l'entrée de la ville. Les Mérinides, tous à cheval, se rangèrent, par classes, sous leurs drapeaux respectifs, et le sultan sortit de sa tente, monté sur un beau coursier et suivi d'un cortége magnifique. A sa droite marchait son ami, Arîf-Ibn Yahya, émir des Zoghba, suivi d'Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn ; à sa gauche se tenait l'émir Abou-Abd-Allah-Mohammed, frère du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, suivi de son neveu, l'émir Abou-Abd-Allah, fils de Khaled. Ces deux princes étaient restés en détention à Constantine, avec leurs enfants, depuis la révolte de l'émir Abou-Fares. Remis en liberté par le

sultan Abou-'l-Hacen [1], ils l'accompagnèrent à Tunis, et ornèrent alors le cortége de ce souverain en le suivant au milieu d'une foule de princes et de chefs mérinides. Le sultan avança au son des tambours, pendant qu'une centaine de drapeaux flottaient autour de lui. Au fur et à mesure qu'il passait, les troupes se formèrent en file et marchèrent à sa suite, de sorte que la terre tremblait sous les pas de cette armée immense. Jamais, autant que je le sache, une pareille journée ne s'était vue. Entré au palais, il posa sur les épaules d'Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn la robe qu'il venait de porter et lui fit cadeau de son cheval, avec la selle et la bride. Toute l'assemblée partagea d'un repas qui lui fut servi sous les yeux du sultan et, aussitôt après, elle se sépara.

S'étant alors fait accompagner par Ibn-Tafraguîn, le souverain mérinide visita toutes les chambres du palais, demeures des khalifes hafsides. Il passa ensuite dans le Ras-et-Tabiâ, parc attenant au palais, et, après avoir admiré les jardins et les bassins de cet établissement royal, il se rendit directement au camp. Ensuite il envoya dans la citadelle de Tunis une garnison mérinide commandée par Yahya-Ibn-Soleiman et, s'étant fait amener les chefs qu'on avait arrêtés à Cabes après la défaite d'Abou-Hafs-Omar et qui portaient encore leurs chaînes, il les envoya tous en prison, après avoir fait couper la main droite et le pied gauche à Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou ainsi qu'à Sakhr-Ibn-Mouça : punition qu'il leur infligea en vertu d'une sentence émanée des muftis auxquels il avait dénoncé leurs forfaits.

Au lendemain, il partit pour Cairouan dont il visita les anciens monuments, les restes des édifices construits par les Fatemides et par les Zîrides, les tombeaux où reposent les saints et les docteurs de la loi. De là, il se rendit à El-Mehdïa et, s'étant arrêté sur le bord de la mer, *il réfléchit sur le sort de ceux qui l'avaient précédé ; hommes encore plus grands et plus puissants sur la*

---

[1] Dans le texte arabe il faut remplacer *El-Abbas* par *El-Hacen*.

terre [1]. Au commencement du mois de Ramadan (décembre), il revint à Tunis en suivant la route qui passe auprès du château d'El-Edjem et du *ribat* d'El-Monestîr. Ayant alors établi des garnisons dans toutes les places fortes de l'Ifrîkïa, il concéda aux Mérinides les villes et les campagnes de cet empire, mais il laissa aux Arabes la jouissance des fiefs que le gouvernement hafside leur avait accordés. Il envoya des commandants dans toutes les localités du pays qu'il venait de soumettre, et il s'installa lui-même dans le palais des rois hafsides.

Ce fut ainsi qu'il effectua cette grande conquête, qu'il reçut la plénitude de la faveur divine en subjuguant des royaumes et qu'il étendit sa domination sur les états africains, depuis Mesrata jusqu'au Sous-el-Acsa et de là jusqu'à Ronda, en Espagne. *L'empire est à Dieu ; il la donne à celui de ses serviteurs qu'il veut ; mais la fin* [*heureuse*] *est pour ceux qui craignent* [*leur Créateur*] [2].

A Tunis, les poètes lui récitèrent des vers de félicitation; mais Abou-'l-Cacem-er-Rahouï, jeune littérateur de grande espérance, les surpassa tous dans un poëme qu'il lui adressa et que nous reproduisons ici :

L'Orient a répondu à ton appel, ainsi que l'Occident ; la Mecque est accourue au-devant de toi, ainsi que Yathreb [*Médine*].

L'Égypte t'a invoqué, de même que l'Irac et sa voisine, la Syrie; hâte-toi [*à leur secours*] *! les maux de la religion se guérissent par ta présence.*

Les chaires [*de nos mosquées*] *t'ont salué, ou peu s'en est fallu ; ces chaires d'où les prédicateurs de la vérité prononcent* le khotba *en ton nom.*

Nos frères, qu'ils soient loin ou près [*de toi*], *se sont tous empressés d'obéir à Dieu en te rendant obéissance.*

---

[1] *Coran*, sourate 40, verset 22.

[2] Ceci n'est pas un verset du *Coran*, mais un composé de plusieurs fragments de versets.

Nos âmes aspiraient avec ardeur, avec amour, à te posséder, soit que les événements te rapprochaient ou t'éloignaient de nous.

Dans la Ville-Blanche [1], *l'on se tenait à tes ordres au moment où tu paraissais à l'horizon d'En-Naceria* [2],

Au moment où les députations envoyées par les pays de dattiers [3] *trouvaient auprès de toi un bienveillant accueil.*

Ce n'était pas par fierté que Bougie tardait [à se soumettre], mais parce que l'on se plaît, chez elle, à braver les dangers.

Elle faisait l'orgueilleuse, mais, à l'approche de ces troupes qui regardent les [armées les plus] brillantes comme une proie facile,

Ses habitants, remplis d'effroi, s'empressèrent de faire leur soumission ; les factieux et leurs chefs s'humilièrent devant toi.

Tunis a rempli sa promesse ; sans cela, on y aurait vu un spectacle affreux ; aussi, repose-t-elle maintenant heureuse dans ton bercail.

Ses habitants n'étaient que des milans présomptueux ; mais, sous l'influence de ta gloire, ils sont devenus des faucons et des aigles.

Naguères, tu étais le protecteur de leur chef ; aujourd'hui, tu es l'asile, le refuge de tout un peuple.

Ils voient que la fortune a remplacé ce prince par toi, et que la vie, une vie de bonheur, s'est offerte [à leurs souhaits].

Un fils parvenu à l'âge viril et toutefois soumis, a travaillé pour te faire honneur ; il est vrai qu'il t'a eu pour père [4].

---

[1] La *Ville-Blanche*, c'est-à-dire *Tunis*. Diodore l'avait appelée *Tunes leucos*.

[2] *En-Naceria*, c'est-à-dire *Bougie*. Voy. tome II, page 51 de cette traduction.

[3] C'est-à-dire le *Djerîd* et le *Zab*.

[4] Ceci est un compliment à l'adresse de l'émir Abou-'l-Fadl, fils du sultan.

Ce [bonheur] n'a tenu qu'à ta justice que l'on compare avec raison à celle des saints khalifes [de l'ancien temps].

Tu as lutté avec constance pour l'empire et pour le ciel; vois maintenant devant toi l'autel et le trône[1].

D'autres rois peuvent aimer le vin qui circule à la ronde, — le plaisir que tu recherches c'est de lire le Coran et de l'écrire.

Que d'autres hommes passent leurs matinées à boire, — tu consacres, par habitude, ces heures à la prière.

Que d'autres se plaisent à vider la coupe du soir, — chaque nuit tu abreuves ton âme du souvenir de Dieu.

Que d'autres princes soient âpres [de caractère] et qu'ils vivent enfermés dans leurs palais, — tu n'es pas un esprit morose, tu ne repousses pas les visites de tes sujets.

Chez toi, tous les sentiments respirent la noblesse et, favorisés par la fortune, ils répandent des émanations suaves et douces.

C'est ainsi que tu as élevé un édifice [de gloire] parmi les chefs d'une grande famille dont [les prouesses] augmentent la renommée de [leurs aïeux] Cahtan et Yarob[2];

Des chefs qui surent abattre les tyrans orgueilleux et qui, dans la lice [de la gloire], laissèrent Câb et Aghleb derrière eux comme des esclaves[3].

Des héros dont les rois briguaient la protection, qui faisaient l'honneur de l'espèce humaine, l'admiration de l'univers;

Dominateurs du monde, ils avaient dressé leurs trônes sur les épaules des puissants lions[4].

---

[1] Littéralement : *devant toi est le mihrab et auprès de lui le cortége impérial.*

[2] La race des Arabes Yemenites descendant de Cahtan, père de Yarob.

[3] *Câb*, aïeul d'une illustre tribu arabe ; *Aghleb*, aieul des Aghlebides.

[4] Ou : *des sept planètes.*

Leur ville de Fez excita l'envie de Baghdad et [pour être près d'eux] le Tigre aurait voulu être le Sebou.

Ils étaient les étoiles qui ornaient le ciel de la gloire; les uns stationnaient dans l'est, les autres dans l'ouest.

Quel brillant cortége de chefs descendus de Yarob ! l'homme du pays étranger devenait arabe pour chanter leurs louanges.

Abd-el-Hack se leva pour faire valoir ses droits[1], *et rien de ce qu'il rechercha ne put lui échapper.*

Il engendra Yacoub[2], *prince qui suivit le chemin de son père, chemin bien battu dans lequel il ne pouvait pas s'égarer.*

Yacoub laissa Othman, épée tranchante qui fraya les voies de l'islamisme.

Combien d'expéditions a-t-il faites pour la cause de Dieu ! expéditions qui mirent en ruine tout ce que l'infidélité avait construit.

Toutes les fois que Dieu a voulu compléter ses grâces envers les musulmans, il les a versées sur nous tous, saints ou pécheurs.

Dieu l'a produit pour être le flambeau de la religion orthodoxe et pour dissiper les ténèbres qui voilaient l'éclat de la vérité.

Dans ton progrès tu as marché selon le cœur de Dieu, et suivi un sentier qui t'a mené vers sa faveur.

Tu as soutenu de la bonne manière la cause de Dieu en la défendant avec une lance habituée aux combats.

Tu as rendu le peuple de Dieu ton peuple et ton appui ; par tes efforts tu lui a procuré un rang et une position [parmi les nations].

Un coup a frappé les pervers et dérangé leurs projets ; un homme s'est posé auprès d'eux, pour les réprimander et pour les punir.

---

[1] Il y a ici un jeu de mots sur *Abd-el-Hack* et *hack* (*droit*).

[2] *Oua Acaba Yacouba* ; encore un jeu de mots.

Tu as lutté comme il le fallait pour la cause du Miséricordieux; aussi, les prêtres des infidèles redoutent ta puissance.

Tu as délivré tout un peuple des griffes des Arabes nomades; faisant ainsi la meilleure des guerres saintes, celle qui est la plus nécessaire.

Le monde s'est avancé vers toi, comme une fiancée soumise à ta volonté, par le cours merveilleux du destin.

Il n'y a point de ville dont les habitants ne souhaitent ta présence; point de pays qui ne s'épanouisse à la mention de ton nom.

La terre n'est qu'un vaste logement dont tu es le maître, et il n'y arrive que des amis bienvenus.

Tu possèdes la moitié du pays par le droit de conquête, l'autre moitié par héritage; conquête et héritage! beaux titres de possesion.

Tu l'as conquise au moyen de trois armées dont l'une avait pour montures des planches et l'Océan, l'autre était portée sur de nobles coursiers,

La troisième était ta bonté, ta justice et ta piété. — Celle-là, j'en atteste Dieu! fut la plus puissante, la plus victorieuse.

Chaque cheval [de tes armées] fait l'ornement de son cavalier; chaque cavalier fait l'ornement de son cheval.

Chaque lance est mince et flexible; chaque épée polie et tranchante.

On y voit des écrivains que leur écriture[1] *fait vivre et qui ne savent cependant ni lire, ni écrire;*

Ils se jettent sur les plus braves cavaliers de l'ennemi ainsi que le lion se précipite sur un troupeau de cerfs;

Des écrivains dont les lances ne se refusent jamais des coups piquants, *et qui, habitués au haut style, connaissent à fond les* Journées des Arabes[2].

---

[1] L'auteur joue ici sur la double signification du mot *khatt* (*lances*, — *écriture.*)

[2] Les *Journées des Arabes*, leurs guerres et combats avant l'islamisme, font le sujet de plusieurs ouvrages très-admirés. Les récits du *Kitab-el-Aghani*, traduits par M. Fresnel, et les notice que M.

Par la magie de cette parole : Frappe ! *ils produisent des effets merveilleux, et les épées descendent sur les têtes des guerriers.*

Avec les orateurs, ils savent parler un langage beau et fleuri; parmi les guerriers, ils montrent leur supériorité et leur expérience.

Là aussi se voit l'homme qui porte la robe du savoir et de la piété, et sur lequel flottent les amples basques de la davidienne [1].

Il possède une teinture de science ; [oui, mais] elle se répand comme un torrent ; son intelligence jette des lumières qu'aucun nuage ne saurait obscurcir.

Admirons aussi cette armée qui réunit les étendards de tous les peuples ; grâce à elle, nous pouvons sans danger parcourir le monde.

Quelle noble troupe ! voilà la bande qui rétablit le bon droit et qui brise tous les obstacles.

A toi, sire, appartient la prééminence sur les peuples domiciliés, et sur les nomades, n'importe où ils se rendent et d'où ils viennent.

Roi juste, pieux, favorisé de Dieu, toi dont les hauts faits sont exaltés partout et inscrits [sur les pages de l'histoire];

Tu as suivi envers nous une voie de générosité qui atteint également les présents et les absents,

Pieux toi-même, tu honores les hommes pieux ; pour toi, le dévôt est un parent très-rapproché.

Savant [dans la loi], tu as exalté le savoir et tu recherches avec empressement ceux qui le cultivent.

Caussin de Perceval a insérées dans son *Essai sur l'histoire des Arabes* peuvent donner une idee du contenu de ces anciens recueils — On voit que le poète joue sur la double signification des mots *Journeés des Arabes* qui s'emploient pour désigner leurs *combats* et l'*histoire* de leurs combats.

[1] Selon les musulmans, personne n'a jamais su travailler le fer aussi bien que le roi David, fils de Salomon. Il fabriquait surtout des cottes de mailles à larges basques qui avaient la réputation d'être impénétrables.

Faire l'éloge de tes vertus est un devoir pour tout homme qui sait parler; mais qui pourrait compter les sables de la mer.

Combien est admirable l'abondance des dons, des cadeaux et des bienfaits que tu répands! certes, les mains qui versent de pareils torrents peuvent se comparer à l'Océan.

Puissent-elles ressembler toujours à ces nuages qui donnent aux créatures de Dieu les eaux et les pâturages!

Puisse l'éloge de ta gloire s'elever toujours! puissent les détracteurs de ton mérite rester accablés, brisés sous le poids du mépris universel!

Puisse-tu atteindre sûrement au comble de tes vœux! aucune grâce ne saurait être rebelle [à tes vœux] ni difficile [à obtenir].

COMBAT ENTRE LES ARABES ET LE SULTAN. — DÉSASTRE DE CAIROUAN.

Les Kaoub, famille de la tribu des Soleim, commandaient à toute la population nomade de l'Ifrîkïa; fiers et puissants, ils ne voulaient jamais subir l'autorité de l'empire [hafside], et, dans le temps où cette dynastie n'existait pas, ils s'étaient toujours distingués par leur amour de l'indépendance. Lors de la promulgation de l'islamisme, quand les Arabes descendus de Moder conquirent tant de royaumes, les Soleim se tinrent à l'écart, au milieu de leurs plaines, dans le fond de leurs déserts, et ne payèrent la dîme légale que par simple condescendance. Cette conduite hautaine les rendit suspects aux khalifes, et l'historien Et-Taberi[1] nous assure qu'El-Mansour [deuxième khalife abbacide] avait enjoint formellement à son fils [et successeur] El-Mehdi de ne jamais admettre aucun individu de cette tribu au service de l'empire.

Quand la dynastie abbacide s'acheminait vers sa ruine et

[1] Abou-Djâfer-Mohammed-Ibn-Djerîr-et-Taberi, l'un des plus anciens et des plus célèbres d'entre les historiens arabes, nous a laissé une histoire très-volumineuse et très-curieuse des trois premiers siècles de l'islamisme. Il mourut en l'an 310 (923 de J.-C.)

qu'une troupe d'esclaves tirés de l'étranger, s'était arrogé toute l'autorité du khalifat, les Beni-Soleim, devenus très-puissants dans les déserts du Nedjd[1], se mirent à dévaliser les caravanes de la Mecque et de Medine, en faisant éprouver aux pèlerins les maux les plus déplorables. Quand les Fatemides eurent démembré l'empire des Abbacides et fondé la ville du Caire, les Soleim profitèrent de ce changement pour gratifier leur esprit de domination et leur amour du désordre : ils harassèrent également les frontières des deux khalifats et rendirent les routes impraticables par leurs brigandages.

Plus tard, le gouvernement fatemide leur permit d'envahir l'Afrique septentrionale et de partir pour Barca à la suite des Arabes hilaliens[2]. Ils ne cessèrent de parcourir et ravager ce pays jusqu'à l'époque où Ibn-Ghanîa [l'almoravide] fit la guerre aux Almohades et leur enleva Tripoli et Cabes, villes qui servaient à couvrir la frontière orientale de leurs états. Caracoch, le ghozz, client des Aïoubides qui gouvernaient l'Égypte et la Syrie, embrassa le parti d'Ibn-Ghanîa, et plusieurs fractions de la tribu des Soleim se rangèrent du même côté, avec une foule d'autres nomades. Rassemblés sous les drapeaux de ces deux chefs, ils insultèrent les villes et les campagnes de l'Ifrîkïa, s'y montrant partout comme les avant-coureurs du désordre[3].

Après la mort d'Ibn-Ghanîa et de Caracoch, quand les Hafsides eurent établi leur indépendance en Ifrîkïa, les Douaouida [tribu rîahide] résistèrent à l'autorité d'Abou-Zékérïa-Yahya. Cet émir résolut de leur opposer une autre tribu nomade et, s'étant procuré l'appui des Soleim, en les retirant de la province de Tripoli, où ils avaient leurs lieux de parcours, il les établit à Cairouan et leur accorda des *ictâ*[4] en Ifrîkïa. Introduits au ser-

---

[1] Le *Nedjd* est un vaste plateau qui occupe une grande partie de l'Arabie centrale.

[2] Voy. le premier volume de cette traduction.

[3] Voy. l'histoire de Caracoch et d'Ibn-Ghanîa, dans le second volume de cette traduction.

[4] Voy. tome I, p. 117, note 2.

vice de l'empire hafside, les Soleim lui firent bientôt sentir leur grande puissance et leur humeur intraitable.

Lors des luttes qui eurent lieu entre les princes hafsides, les Kaoub obtinrent le commandement de toute la population nomade et, toujours prêts à soutenir les divers membres de la famille royale qui désiraient s'emparer du trône, ils portèrent de rudes coups à l'empire, malgré les châtiments qu'ils eurent à subir par suite de leur insubordination. Hamza-Ibn-Omar, frère de l'émir [Moulahem et leur principal chef,] soutint contre notre seigneur, l'émir Abou-Yahya-Abou-Bekr, une guerre dans laquelle les succès alternaient avec les revers et, tant qu'elle dura, il sut profiter très-habilement des tentatives faites par les Abd-el-Ouadites pour étendre leur domination sur les provinces occidentales de l'Ifrîkïa. Il les décida à y envoyer des troupes chaque fois qu'il soutenait lui-même l'un ou l'autre des princes hafsides qui aspiraient à l'empire ; mais ensuite, quand le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr eut étouffé l'esprit d'insubordination dont les atteintes avaient tant nui à son autorité, et que le sultan abd-el-ouadite, l'ennemi implacable du gouvernement hafside, eut succombé sous l'épée d'Abou-'l-Hacen, parent et ami du souverain de Tunis, il changea de tactique et fit sa soumission au prince qu'il avait si longtemps combattu. Usant alors de la haute influence qu'il exerçait chez les Soleim, il porta cette tribu, malgré elle, à payer l'impôt (*sadacat*) au gouvernement. Il mourut, dans un guet-à-pens auquel, dit-on, l'administration hafside n'était pas étrangère.

Ses fils et successeurs montrèrent tant d'imprévoyance qu'ils s'attirèrent, plusieurs fois, un châtiment sévère de la part du souverain dont ils avaient encouru la colère. Ayant toujours entendu vanter la puissance de leurs aïeux, ils ne pensèrent pas à traiter avec le gouvernement, et, s'étant laissés emporter par l'ambition, ils livrèrent bataille à un généra hafside, l'an 742 (1341-2), mirent ses troupes en déroute et allèrent assiéger le sultan dans la capitale de l'empire. Indignés contre l'émir Abou-Hafs-Omar qui les avait abreuvés d'humiliations après la mort de son père, ils embrassèrent le parti d'Abou-'l-Abbas, héritier lé·

gitime du trône, et le conduisirent à Tunis. Sept jours plus tard, Abou-Hafs força l'entrée de la ville, tua son frère Abou-'l-Abbas, et, s'étant emparé d'Abou-'l-Haul, fils de Hamza, il le tua de sangfroid, à la porte de la citadelle. La nouvelle de ce forfait remplit les fils de Hamza d'une telle indignation qu'ils invitèrent Abou-'l-Hacen à venir, sans tarder davantage, et à prendre possession de l'Ifrîkïa.

Après avoir effectué cette conquête, le sultan mérinide traita ses nouveaux sujets avec une hauteur à laquelle le gouvernement hafside ne les avait pas habitués, et, dans sa conduite envers les nomades, il adopta un système bien différent de celui que l'ancienne dynastie avait employé. Ayant reconnu que les Arabes s'étaient prévalus de leur puissance pour se faire concéder, d'abord plusieurs territoires très-étendus, et ensuite, un grand nombre de villes, il leur ôta celles-ci et leur accorda, comme indemnité, des pensions sur l'état et une augmentation de *djébaïa*[1]. Bientôt après, il opéra une réduction dans les revenus qu'il venait de leur assigner, et, touché des plaintes que les cultivateurs, toujours victimes de la tyrannie des Arabes, lui avaient adressées au sujet du *khafâra* (*protection*), tribut qu'ils payaient aux nomades, il défendit à ceux-ci de l'exiger et aux cultivateurs de le payer.

Les Arabes commencèrent alors à se méfier du sultan et, se voyant enfin accablés par la sévérité de son administration, ils attendirent une occasion favorable afin de se venger. Cette portion de leurs nomades qui vivaient de rapines et de brigandages eut à peine entendu parler de leurs intentions qu'elle glissa à travers la ligne de camps et de garnisons que les Merinides avaient

---

1 A toutes les époques, les gouvernements musulmans se sont vus dans l'impuissance de faire rentrer les impôts des provinces un peu éloignées de la capitale. Pour effectuer cette opération financière ils ont toujours eu recours aux guerriers nomades, qui retenaient ordinairement la moitié de la somme perçue. — Par le mot *djebaïa* Ibn-Khaldoun paraît désigner cette espèce de gratification.

établis sur les frontières de l'Ifrîkïa et, s'étant avancée dans l'intérieur du pays, elle se mit à piller les habitants et à enlever leurs troupeaux. De toutes parts on n'entendit que des plaintes contre les Arabes, et bientôt la bonne intelligence qui avait régné entre ce peuple et le gouvernement mérinide fut profondément ébranlée. Le sultan avait quitté El-Mehdïa et venait de rentrer à Tunis quand une députation de chefs arabes se présenta devant lui. Elle se composait de Khaled-Ibn-Hamza, le même qui l'avait poussé à envahir l'Ifrîkïa, d'Ahmed, frère de Khaled, de Khalîfa-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Meskîn, chef des Auled-el-Cos, et de Khalîfa-Ibn-Abi-Zeid, cousin du précedent. Tous ces cheikhs reçurent d'abord un honorable accueil, mais, pendant qu'il jouissait de l'hospitalité du sultan, une circonstance fâcheuse amena un grand changement dans leur position.

Parmi les gens qui formaient la suite du sultan se trouvait un émir hafside nommé Abd-el-Ouahed, fils du feu sultan Abou-Yahya-Zékérïa-Ibn-el-Lihyani. Retraçons ici l'histoire de ce prince. Ayant perdu son père en Égypte, comme nous l'avons dit précédemment, il rentra dans la province de Tripoli [1], se fit proclamer sultan et rallia autour de lui les Arabes nomades de la tribu des Debbab. S'étant alors ménagé l'appui d'Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki, seigneur de Cabes, il partit avec lui et s'empara de Tunis pendant l'absence du sultan [Abou-Yahya-Abou-Bekr] qui était alors occupé à détruire la forteresse de Temzezdekt. Ayant appris, quelques jours après, que le sultan approchait, il quitta la ville en toute hâte et alla se réfugier dans Tlemcen. Quand Abou-'l-Hacen marcha contre la capitale abd-el-ouadite, le réfugié abandonna ses protecteurs et trouva auprès du souverain mérinide un accueil plein de bienveillance. Depuis lors il était resté avec Abou-'l-Hacen et l'avait accompagné à la conquête de Tunis.

---

[1] L'auteur ajoute ici *en l'an* 732, ne s'étant pas rappelé qu'il avait déjà donné l'an 729 comme la date de cet événement. Voy. tome, II, page 476.

Bientôt après l'arrivée de la députation arabe, l'émir Abd-el-Ouahed informa le sultan qu'un émissaire de ces chefs était venu en secret l'engager à partir avec eux et à se laisser proclamer souverain de l'Ifrîkïa ; il déclara aussi qu'il avait repoussé cette proposition comme il le devait. Le chambellan Allal-Ibn-Mohammed-Ibn-Amsmoud fit aussitôt venir les inculpés au palais et, après leur avoir adressé de vifs reproches, il les envoya en prison. Le sultan ouvrit alors le bureau de la solde et des gratifications [en vue d'une nouvelle expédition] ; puis, après avoir célébré la fête de la Rupture du jeûne (748 — commencement de janvier 1348), il fit dresser ses tentes à Sîdjoum, en dehors de Tunis, et rappela les garnisons qu'il avait établies dans les places frontières, ainsi que tous les autres corps détachés.

Les Aulad-Abi-'l-Leil et les Aulad-el-Cos apprirent avec effroi que le sultan venait d'emprisonner leur députation et qu'il se disposait à marcher contre eux. N'écoutant plus alors que leur désespoir, ils s'obligèrent par serment à combattre jusqu'à la mort et ils chargèrent Abou-'l-Leil-Ibn-Hamza de se rendre auprès de leurs ennemis héréditaires, les Aulad-Mohelhel, et d'implorer leur secours. Après la mort du sultan Abou-Hafs-Omar, ses partisans, les Mohelhel, avaient quitté l'Ifrîkïa et s'étant jetés dans le Désert pour éviter la vengeance du souverain merinide. Abou-'l-Leil alla, en conséquence, se mettre à la merci des Mohelhel et les implora d'une manière si pressante à former avec sa tribu une alliance contre le sultan, qu'ils consentirent à sa prière et se mirent en marche avec lui. Toutes les familles qui formaient la grande tribu des Kaoub et toutes les branches de la tribu des Hakîm se réunirent alors à Touzer, dans le Djerîd. Des deux côtés, l'on renonça à ses anciennes haines, l'on se pardonna mutuellement le sang versé dans leurs querelles ; puis, s'étant tous donné la main, ils firent serment de mourir plutôt que de reculer. Alors, ils cherchèrent un prince de sang, afin de le mettre en avant comme sultan, et, sur les indications de quelques artisans du désordre, ils découvrirent à Touzer un descendant d'Abou-Debbous, de ce khalife de la famille d'Abd-el-Moumen qui fut tué par les Mérinides à la prise de Maroc.

Othman, grand-père de ce personnage, était fils d'Idrîs et petit-fils d'Abou-Debbous. Après la mort d'Idrîs, il passa en Espagne et fit connaissance avec Morghem-Ibn-Saber, chef des Debbab, qui était alors prisonnier à Barcelonne. Le comte de cette ville relâcha Morghem, négocia une alliance entre lui et Othman, leur fournit un navire moyennant la promesse d'une somme d'argent, et les fit débarquer sur la côte de Tripoli[1]. Othman passa avec son compagnon dans la région occupée par les Debbab et, parvenu aux montagnes habitées par les Berbères, il annonça ouvertement ses prétentions au trône. Soutenu par tous les Arabes debbabiens, il essaya, mais en vain, de réduire la ville de Tripoli, et, s'étant ensuite procuré l'appui d'Ahmed-Ibn-Abi-'l-Leil, cheikh des Kaoub, il marcha avec lui contre Tunis. Cette tentative n'eut aucun succès, le parti hafside étant encore très-puissant en Ifrîkïa tandis que celui de la dynastie d'Abd-el-Moumen avait cessé d'exister depuis de longues années. Othman mourut dans l'île de Djerba. Son fils, Abd-es-Selam, y mourut ensuite et laissa trois enfants dont le plus jeune, nommé Ahmed, se fit artisan. Après avoir été ballotés par la fortune et jetés de pays en pays, ces frères revinrent à Tunis, pensant que l'histoire de leur aïeul y serait tout-à-fait oubliée. Le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, ayant appris qui ils étaient, les fit emprisonner pendant quelque temps et, en l'an 744 (1343-4), il les bannit à Alexandrie. Ahmed rentra en Ifrîkïa et, s'étant fixé dans Touzer, il exerça le métier de tailleur pour avoir de quoi vivre. Les Kaoub s'étant mis d'accord avec leurs alliés et confédérés, les Aulad-el-Cos et toutes les branches des Allac, appelèrent Ahmed au milieu d'eux et le reconnurent pour sultan. Après lui avoir fourni une espèce d'équipage royal, composé de quelques tentes, de beaux habits, de chevaux de main et d'autres marques de commandement, ils l'entourèrent du cérémonial usité à la cour, campèrent auprès de lui et partirent ensuite pour aller cambattre Abou-'l-Hacen [2].

---

[1] Voy. tome II, p. 403.

[2] Voy. tome III, p 33.

En l'an 748, ce monarque quitta son camp près de Tunis, après avoir célébré la fête du Sacrifice (milieu de mars 1348), et marcha contre les insurgés. Quand il eut débouché du Thénïa, col que l'on traverse pour se rendre de la plaine de Tunis dans celle de Cairouan, l'ennemi s'aperçut de son approche et commença sa retraite. Pendant ce mouvement rétrograde, les Arabes se défendirent avec une grande bravoure, mais, parvenu aux environs de Cairouan, ils perdirent tout espoir de salut et s'arrêtèrent avec la résolution de mourir les armes à la main. En ce moment, les troupes abd-el-ouadites, maghrouienes et toudjînides qui, après avoir été vaincues par les Beni-Merîn, s'étaient vues obligées à marcher avec eux, firent inviter secrètement les Arabes à livrer bataille au sultan le lendemain, en déclarant qu'aussitôt le combat engagé, elles iraient se ranger de leur côté, drapeaux déployés. Le 8 Moharrem 749[1] (10 avril 1348), au point du jour, les Arabes s'avancèrent à l'attaque, et le sultan étant monté à cheval, s'entoura de toute la pompe de la royauté et marcha à leur rencontre. Aussitôt, le désordre se mit dans son armée, dont une grande partie alla se joindre aux insurgés, et il dut se réfugier dans Cairouan avec le petit nombre de ses troupes qui s'était échappé, par une fuite précipitée, à la cavalerie arabe. Son camp, son trésor et plusieurs dames de son *harem* tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui dressèrent aussitôt leurs tentes en cercle autour de la ville pendant que les bandes de pillards qui les avaient accompagnés allèrent se jeter comme des loups sur les contrées voisines. Toutes les parties de l'empire se trouvèrent ainsi envahies par des nuées de brigands. Quand la nouvelle de ce désastre fut connue à Tunis, les gens du sultan et son *harem* se réfugièrent dans la citadelle.

Ibn-Tafraguîn, qui avait accompagné Abou-'l-Hacen dans cette expédition malheureuse, sortit de la ville de Cairouan et se rendit au milieu des Arabes. Désigné sur le champ pour remplir les fonctions de chambellan auprès de leur sultan Ahmed-

---

[1] L'auteur ou son copiste a mis ici *en l'an* 729.

Ibn-Abi-Debbous, il reçut l'ordre de partir pour Tunis et de mettre le siége devant la citadelle. A son arrivée, il rallia les partisans des Hafsides, les bandes de la milice et la lie de la populace; il dressa plusieurs catapultes et commença l'attaque de la forteresse qu'il avait fait cerner de tous côtés. Bientôt après, son sultan, Ahmed, vint le rejoindre. Tous les efforts des assiégeants échouèrent devant la vigoureuse résistance de la garnison.

[Sous les murs de Cairouan], la discorde éclata bientôt parmi les Kaoub, et une partie de leurs tribus étant allée se ranger sous les drapeaux d'Abou-'l-Hacen, mit ainsi un terme au blocus de la ville. Les Aulad-Abi-'l-Leil, voyant que [leurs anciens rivaux] les Aulad-Mohelhel entretenaient une correspondance active avec ce sultan, s'en étaient inquiétés au point d'autoriser leur chef, Abou-'l-Leil-Ibn-Hamza, d'aller le visiter et de s'arranger de manière à faire lever le siége. Comme l'exécution de cette promesse se faisait attendre, le sultan conclut ave les Mohelhel un traité par lequel ils s'obligèrent à l'escorter jusqu'à Souça, port de mer où sa flotte avait l'ordre de l'attendre. Étant sorti de Cairouan à la faveur des ténèbres, il marcha en ordre de bataille avec ses nouveaux alliés et parvint à sa destination.

Ibn-Tafraguîn, averti de cet événement, s'embarqua de nuit, pour Alexandrie, et abandonna le siége qu'il avait entrepris. Ibn-Abi-Debbous resta consterné de la fuite de son ministre : tous ses partisans se dispersèrent et la citadelle se trouva dégagée.

Vers la fin du mois de Rebiâ second [1], Abou-'l-Hacen entra au port de Tunis et commença sur le champ à faire réparer les murailles de la ville et à les entourer d'un fossé; sage prévoyance qui mit la place en état de mieux résister à l'avenir.

Ce fut ainsi que, par la volonté de Dieu, le sultan mérinide se releva de sa chute et conjura les suites du desastre qui faillit le perdre à Cairouan. Les Aulad-Abi-'l-Leil et leur sultan Ahmed-

[1] Le texte porte de *Djomada*. Voy. t. III, p. 36.

Ibn-Abi-Debbous se montrèrent bientot sous les murs de Tunis et en commencèrent le siége, mais les Mohelhel restèrent fidèles à Abou-'l-Hacen et justifièrent la confiance qu'il leur avait accordée. Quelque temps après, les fils de Hamza-Ibn-Abi-'l-Leil changèrent d'avis et résolurent de faire leur soumission. Dans le mois de Châban (oct.-nov. 1348), leur chef, Omar, alla voir le sultan et, pour lui prouver son obéissance et celle de sa tribu, il lui livra Ahmed-Ibn-Abi-Debbous. Le sultan enferma le prétendant, accueillit leur repentir et maria son fils, Abou-'l-Fadl, à la fille d'Omar-Ibn-Hamza. Dans la suite, cette tribu se montra tantôt dévouée, tantôt hostile au gouvernement mérinide.

CONSTANTINE ET BOUGIE RÉPUDIENT LA DOMINATION MÉRINIDE ET RENTRENT SOUS L'AUTORITÉ DES HAFSIDES.

En l'an 747 (1346-7), El-Fadl, fils de notre seigneur Abou-Yahya-Abou-Bekr, conduisit à Tlemcen sa sœur-germaine, fiancée du sultan Abou-'l-Hacen. Il était encore en route quand il apprit la mort de son père. A son arrivée, le souverain mérinide lui fit l'accueil le plus empressé et le combla d'égards et de faveurs. Voulant le consoler de la perte qu'il venait de faire, il lui fit entendre, d'une manière vague, que le gouvernement du Maghreb l'aiderait à monter sur le trône de ses aïeux ; aussi, quand il entreprit son expédition contre l'Ifrîkïa, le prince hafside s'attendait à être bientôt mis en possession de ce royaume. Cette espérance ne s'accomplit pas : après avoir vu le sultan s'emparer de Bougie et de Constantine et l'avoir suivi jusqu'à Tunis, El-Fadl dut se contenter du gouvernement de Bône, ville où il avait déjà commandé du vivant de son père. D'après l'ordre d'Abou-'l-Hacen, il s'y rendit sur le champ, mais il gar-

---

1 Voy. tome III, page 36. — Ici le texte arabe porte *vers la fin de Djomada.*

da dans son cœur une profonde rancune et le désir de se venger. La défaite du sultan aux environs de Cairouan lui inspira la pensée de s'emparer du royaume paternel par la force des armes, et bientôt il trouva une occasion qui favorisa ce projet.

Les habitants de Bougie et de Constantine supportaient avec impatience la domination des Mérinides, peuple dont la conduite dure et hautaine contrastait d'une manière fâcheuse avec l'administration douce et indulgente à laquelle le gouvernement hafside les avait habitués. La nouvelle de la déroute de Cairouan leur donna le courage de secouer le joug qui les accablait. En ce moment, la ville de Constantine était remplie d'étrangers : une caravane partie du Maghreb venait d'y arriver avec plusieurs députations et quelques troupes du même pays qu'un des jeunes fils du sultan conduisait à Tunis par l'ordre de son père. Les gouverneurs des provinces maghrebines qui devaient rendre compte au sultan de leur administration et lui remettre es impôts qu'ils avaient perçus, y étaient déjà depuis le commencement de l'année. On y voyait aussi plusieurs chefs chrétiens chargés par leur roi, le fils d'Alphonse, de remettre au sultan Abou-'l-Hacen un autre de ses fils, l'émir Tachefîn. Ce prince, qui avait l'esprit dérangé, était resté prisonnier chez les chrétiens depuis la fatale journée de Tarifa; mais, maintenant que la paix s'était établie entre les deux souverains, que leur amitié avait été cimentée par de riches cadeaux et que l'Ifrîkïa était tombée au pouvoir des Mérinides, il avait obtenu l'autorisation d'aller rejoindre son père. Les chefs qui l'accompagnaient devait complimenter Abou-'l-Hacen au nom de leur maître et le féliciter du triomphe de ses armes. Il y avait encore une députation des gens de Melli, princes des peuples nègres de l'Occident. Elle venait de la part de leur roi, Mença-Soleiman, afin de complimenter le sultan sur la conquête de l'Ifrîkïa. Enfin, Youçof-Ibn-Mozni, émir et administrateur du Zab, s'étant mis en route avec l'intention de porter au sultan le revenu de cette province, apprit l'arrivée de ces envoyés à Constantine et jugea convenable de s'y rendre aussi afin de les accompagner jusqu'à la cour. Tout ce monde se trouvait réuni dans la ville et entouraient de leurs respects les deux fils du sultan.

Les fortes sommes provenant des impôts et les autres richesses dont ces députations étaient chargées avaient déjà excité la cupidité [1] de la populace quand on apprit la défaite du sultan auprès de Cairouan. A cette nouvelle, les gens du peuple se tinrent prêts à piller les trésors de la caravane, pour se venger, disaient-ils, de la tyrannie des Mérinides. Pendant ce temps, leurs cheikhs, avertis qu'El-Fadl venait de lever le masque et de se déclarer indépendant, expédiaient un messager à Bône pour inviter ce prince à venir sans retard afin de prendre le commandement de leur ville. Les Mérinides et leurs amis ayant su qu'El-Fadl approchait à grandes journées, s'enfermèrent dans la citadelle avec les fils du sultan, et Ibn-Mozni courut se mettre en sûreté au camp, où il avait laissé un corps de troupes sous les ordres de Yacoub-Ibn-Ali, émir des Douaouida. Les habitants de Constantine affectèrent de prendre la défense des Mérinides afin de leur inspirer une fausse sécurité et donner à El-Fadl le temps d'arriver ; puis, à la première vue de ses drapeaux, ils entourèrent la citadelle, forcèrent la garnison à capituler et l'envoyèrent [avec les ambassadeurs] au camp de Yacoub-Ibn-Ali, après les avoir complétement dépouillés, au mépris du traité qu'ils venaient de conclure.

D'après les conseils d'Ibn-Mozni, tous ces voyageurs l'accompagnèrent à Biskera d'où ils pouvaient se rendre plus facilement auprès du sultan. Ils se mirent en route, escortés par Yacoub-Ibn-Ali, dont l'autorité s'étendait alors sur tout le pays ouvert. Quand ils furent arrivés à Biskera, Ibn-Mozni les traita de la manière la plus hospitalière et pourvut abondamment à leurs besoins, en se règlant d'après le rang de chacun et l'importance

---

[1] A la lettre : *leurs lèvres suintaient le lait* ; tournure analogue à l'expression française: *cela leur faisait venir l'eau à la bouche*. En anglais, on dit de la même manière : *that made their teeth water* (*cela leur faisait suinter l'eau des dents*).

plus ou moins grande que chaque ambassade devait avoir aux yeux du sultan. Dans le mois de Redjeb [sept.-oct. 1348] ils arrivèrent à la cour, sous la conduite de Yacoub-Ibn-Ali.

Bougie s'empressa de suivre l'exemple donné par Constantine : la populace mit au pillage les logements occupés par les gens du sultan, par ses troupes et par ses officiers d'administration ; puis, ayant dépouillé tous ces malheureux, elle les chassa hors de la ville et les laissa partir pour le Maghreb. L'émir El-Fadl[1] reçut par un courrier extraordinaire la nouvelle de cet événement et l'invitation de se rendre à Bougie sur le champ. Il confia aussitôt le commandement de Constantine et de Bône à deux officiers de haut rang et d'une fidélité éprouvée auxquels il avait accordé son amitié. Arrivé à Bougie dans le mois de Rebiâ (juin ou juillet 1348), il y releva le trône de ses ancêtres, mais il ne le conserva pas longtemps. Nous parlerons ailleurs de ce qui se passa plus tard entre lui et le sultan.

LES FILS DU SULTAN USURPENT L'AUTORITÉ SUPRÊME DANS LE MAGHREB CENTRAL ET DANS LE MAGHREB-EL-ACSA. — ABOU-EINAN RESTE MAÎTRE DE CES DEUX PAYS.

L'émir Abou-Einan, fils d'Abou-'l-Hacen et gouverneur du Maghreb central, ayant vu arriver dans sa ville de Tlemcen plusieurs débris de l'armée de son père qui étaient revenus de l'Ifrîkïá, les uns par bandes, les autres isolément, et tous dans le plus grand dénuement, ajouta foi aux bruits qui couraient dans le public et, sous l'impression que le sultan avait perdu la vie à Cairouan, il résolut de s'emparer de tout le royaume à l'exclusion de ses frères. Comme il avait mérité l'estime et l'affection de son père par la régularité de sa conduite, par sa piété et par

---

[1] Deux fois dans le texte arabe de ce chapitre on a imprimé *Abou l-Fadl*, à la place d'*El-Fadl*.

sa profonde connaissance du Coran, il pouvait avec justice aspirer au trône.

Nous avons déjà parlé d'Othman-Ibn-Yahya-Ibn-Djerrar, cheikh des Aulad-Tîdoukcen-Ibn-Tâ-Allah[1], tribu abd-el-ouadite, et mentionné qu'il jouissait d'une certaine considération à la cour. Cet homme, ayant obtenu du sultan Abou-'l-Hacen la permission de rentrer en Maghreb, quitta le camp, à El-Mehdïa et, arrivé à Tlemcen, il alla se loger dans le *Zaouïa*[2] d'El-Obbad. Austère de mœurs, compassé dans toutes ses actions, profondément versé dans l'histoire des temps anciens[3] et singulièrement taciturne, il donna lieu de croire [par son savoir et sa tenue,] qu'il prévoyait l'avenir.

Abou-Einan, qui avait un extrême désir de savoir ce qu'était devenu son père, crut obtenir de cet homme quelques renseignements à ce sujet, et, l'ayant envoyé chercher, il lui fit un accueil plein d'affabilité. Ibn-Djerrar n'était pas bien disposé pour le sultan : aussi, ne manqua-t-il pas de donner carrière à son imagination et d'adresser à l'émir plusieurs paroles qui lui laissaient entendre la chute de son père dans un abîme ; ensuite, il lui offrit des félicitations sur son prochain avénement au trône. Voyant qu'Abou-Einan prêtait à ses discours une oreille attentive, il se conduisit avec tant d'adresse qu'il s'empara bientôt de son esprit. Quand la nouvelle du désastre de Cairouan parvint à Tlemcen, il fut tellement convaincu de la mort du sultan qu'il conseilla à l'émir de saisir l'autorité suprême avant qu'elle ne tombât entre les mains de ses frères. Il rapporta en même temps les bruits qui couraient dans la ville au sujet de la mort d'Abou-'l-

---

[1] Voy. tome III, page 420.

[2] Voy. tome I, page 83.

[3] *Djohéïna-ta-Khabr-in (historien aussi véridique qu'un membre de la tribu des Djohéïna)*. Un proverbe arabe dit : *anda Djohéïna-t-il-khabro-'l-yakîn (chez les Djohéïna on trouve les bons renseignements .)* — *(Spécimen hist. arab.* de Pococke, édition d'Oxford, 1806, p. 41.

Hacen. Abou-Einan s'y laissa enfin décider quand il sut que le gouverneur des provinces maghrebines et commandant de Fez, l'émir Mansour, fils d'Abou-Mélek et petit-fils du sultan, avait profité du départ des troupes et des chefs mérinides pour s'emparer du pouvoir, et qu'il venait d'ouvrir le bureau des gratifications et d'enrôler des cavaliers et des fantassins, sous le prétexte peu croyable d'aller au secours de son grand-père.

El-Hacen-Ibn-Soleiman-Ibn-Irzîguen, gouverneur de la citadelle de Fez et chef de la cavalerie qui faisait la police de la campagne, s'aperçut du projet de Mansour et sollicita l'autorisation d'aller joindre le sultan. Cette faveur lui fut accordée sans difficulté, tant le jeune prince désirait l'éloignement d'un homme aussi puissant. En partant, il reçut de Mansour l'ordre d'emmener avec lui les administrateurs des tribus masmoudiennes et des provinces marocaines, vu que ces officiers avaient à remettre au sultan les impôts qu'ils venaient de recueillir.

Quand cette compagnie de voyageurs arriva dans Tlemcen, Abou-Einan, maintenant bien décidé à prendre en main l'autorité suprême, saisit l'argent qui lui était venu si à-propos et, s'étant emparé des trésors que son père avait laissés dans la Mansoura, il se fit proclamer sultan. Ceci eut lieu dans le mois de Rebiâ [premier] 749 (juin 1348). Étant alors monté sur le trône, dans la grande salle du palais, il reçut des hauts fonctionnaires de l'empire le serment de fidélité. On lut ensuite aux assistants l'engagement que ces chefs venaient de prendre, et quand toutes les classes inférieures eurent suivi leur exemple, on leva la séance.

Le nouveau sultan, ayant posé les bases de son autorité, sortit à cheval, au milieu des insignes de la royauté et marcha, à la tête d'un cortége magnifique, jusqu'au Kiosque de l'hippodrôme (*Cobba-t-el-Melâb*). A ce spectacle inattendu, le peuple fut saisi de consternation et se dispersa de tous les côtés. Hacen-Ibn-Soleiman-Ibn-Irzîguen fut nommé vizir, Fares-Ibn-Meimoun-Ibn-Ouedrar lui fut adjoint comme lieutenant, mais Othman-Ibn-Djerrar obtint la préséance sur ces deux ministres. Le secrétaire Abou-Abd-Allah-Ibn-Mohammed, petit-fils du cadi Abd-Allah-

Ibn-Abi-Omar, devant l'ami et le confident du souverain. Nous donnerons plus tard une notice de ce personnage.

Abou-Einan ouvrit alors le bureau des gratifications, enrôla tous les soldats de son père qui s'étaient réfugiés dans Tlemcen et leur fournit les chevaux, les habits et les gratifications d'usage. Pendant qu'il organisait ainsi une armée afin d'envahir le Maghreb, il apprit[1] que Ouenzemmar-Ibn-Arîf-Ibn-Yahya, émir des Zoghba, ami intime du sultan Abou-'l-Hacen et commandant de tous les nomades de l'empire, avait rassemblé ses Arabes ainsi que les Zénata du Maghreb central et qu'il marchait sur Tlemcen avec l'intention de soutenir la cause de son maître et d'étouffer, par les armes, la révolte qui venait d'y éclater. A cette nouvelle, Abou-Einan donna au vizir El-Hacen-Ibn-Soleiman le commandement de l'armée et l'envoya à la rencontre de Ouenzemmar. Il mit aussi à sa disposition toutes les fractions des Beni-Amer qu'il avait sous la main, sachant que cette tribu était toujours la rivale et l'ennemie des Soueid, la grande tribu zoghbienne. Le vizir alla prendre position à Teçala et, après avoir repoussé Ouenzemmar, qui était venu l'attaquer, il poursuivit si vivement les troupes de son adversaire qu'il leur enleva tentes, bagages et troupeaux. S'étant chargé des dépouilles de l'ennemi, il revint auprès d'Abou-Einan, qui nomma aussitôt Othman-Ibn-Djerrar gouverneur de Tlemcen, l'installa dans le Vieux-Château (*El-Casr-el-Cadîm*) et partit pour le Maghreb. Ibn-Djerrar resta au pouvoir jusqu'à l'arrivée d'Othman-Ibn-Abd-er-Rahman, le prince abd-el-ouadite [qui monta ensuite sur le trône de Tlemcen]. Nous avons raconté la chute d'Ibn-Djerrar dans notre histoire de cette dynastie.

Quand Abou-Einan fut parvenu à la rivière d'Ez-Zîtoun, on l'avertit que son vizir, El-Hacen-Ibn-Soleiman, avait l'intention de le faire assassiner à Tèza, dans l'espoir de mériter ainsi la bienveillance d'Abou-'l-Hacen ; on lui dit aussi que ce ministre,

[1] La répétition signalée dans la note (1) du texte de notre auteur est une de ces tournures qui conviennent au génie de la langue arabe.

ayant remarqué le dévouement dont Mansour, gouverneur du Maghreb, faisait parade envers Abou-'l-Hacen, s'était concerté avec lui dans le but de relever l'autorité de ce monarque. Cette dénonciation lui parut si étrange qu'il hésita d'y ajouter foi, mais quand on lui présenta une lettre écrite par le vizir et renfermant la preuve du complot, il ordonna l'arrestation de ce ministre et le fit étrangler le même soir. Ayant alors repris sa marche vers le Maghreb, il rencontra auprès du Bou-'l-Adjraf, rivière des environs de Tèza, l'armée de Mansour et la chargea si vigoureusément qu'il la mit en pleine déroute. Il continua la poursuite des fuyards et, dans le mois de Rebiâ second (juillet 1348), il prit position contre la Ville-Neuve, forteresse où Mansour s'était enfermé après avoir échappé du champ de bataille et gagné la ville de Fez. Ayant rallié pendant sa marche les diverses classes de la population qui étaient accourues au-devant de lui pour faire leur soumission, il investit la Ville-Neuve et employa une foule d'ouvriers à la construction de machines de siége.

En arrivant sous les murs de cette forteresse, il avait envoyé au gouverneur de Méquinez l'ordre de relâcher les fils d'Abou-'l-Olâ que l'on détenait dans la citadelle de cette ville ; aussi, ces princes arrivèrent au camp bientôt après, et y restèrent pendant toute la durée du siége. La population de la place, voyant que ses approvisionnements allaient s'épuiser et que les troupes d'Abou-Einan continuaient l'attaque avec autant d'opiniâtreté qu'auparavant, ne sut plus quel parti prendre ; la désunion se glissa parmi eux et leurs chefs les plus influents passèrent aux assiégeants. Alors, Idrîs, fils d'Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ, s'enfuit du camp, à la tête de ses gens et offrit ses services aux habitants de la Ville-Neuve. En agissant ainsi, il ne fit que suivre l'ordre d'Abou-Einan qui lui avait dit en secret d'entrer dans la place et d'y exciter une sédition afin d'en accélérer la chute. Idrîs remplit ses instructions et, dans la confusion produite par sa révolte, la Ville-Neuve fut prise d'assaut. Mansour se rendit à discrétion ; il fut conduit dans une prison et mis à mort par l'ordre du vainqueur.

Aussitôt qu'Abou-Einan se fut rendu maître de la capitale,

toutes les provinces du Maghreb reconnurent son autorité et les nombreuses villes de l'empire rivalisèrent d'empressement à lui expédier leurs hommages et leurs félicitations. Pendant quelque temps, Ceuta demeura fidèle au sultan Abou-'l-Hacen, mais, à la fin, les habitants s'insurgèrent contre leur gouverneur, Abd-Allah-Ibn-Ali-Ibn-Saîd, officier du corps des vizirs, et l'envoyèrent prisonnier à l'émir Abou-Einan dont ils proclamèrent aussitôt la souveraineté. Le principal meneur de ce mouvement fut leur chef, Abou-'l-Abbas-Ahmed-Ibn-Mohammed-Ibn-Rafê de la famille d'Abou-'s-Cherîf, branche de la grande famille des chérifs qui descendent d'El-Hacen [petit-fils de Mahommet] Les Abou-'s-Chérîf avaient habité la Sicile avant de s'établir dans Ceuta.

Abou-Einan, se trouvant ainsi maître du royaume du Maghreb, rallia autour de lui tous les Mérinides, à l'exception de ceux qui, ne voulant pas abandonner leur sultan, étaient restés à Tunis. Cette révolution mit Abou-'l-Hacen dans l'impossibilité de châtier la révolte des Kaoub ; aussi, se tint-il dans Tunis, pensant que la fortune lui deviendrait encore favorable. Pendant ce temps, les provinces de l'Afrique lui échappèrent successivement et des nouvelles révoltes ne cessèrent d'y éclater jusqu'à ce que, ayant perdu l'espoir de conserver ce pays, il partit pour le Maghreb.

RÉVOLTES DANS LES PROVINCES. — RÉTABLISSEMENT DES BENI-ABD-EL-OUAD DANS TLEMCEN, DES MAGHRAOUA DANS LE PAYS DU CHELIF ET DES TOUDJÎN DANS MÉDÉA.

Après la défaite du sultan à Cairouan et la dissolution des liens qui tenaient ensemble les troupes des diverses nations zenatiennes, chacun de ces corps tint conseil sur les mesures qu'il devait prendre pour assurer son propre salut et celui de ses alliés. S'étant maintenant joints aux Kaoub, après avoir amené par leur défection le revers qui accabla le sultan, ils se décidè-

rent à marcher sur Tunis avec Ibn-Tafraguîn et de se rendre ensuite dans leurs pays respectifs.

Abou-'l-Hacen avait emmené en Ifrîkïa plusieurs de leurs chefs de tribu et, dans le nombre se trouvèrent quatre frères : [Abou-Saîd-]Othman, [Abou-Thabet-] Ez-Zaïm, Youçof et Ibrahîm, princes dont le père, Abd-er-Rahman, était fils de Yahya et petit-fils de Yaghmoracen-Ibn-Zîan, sultan des Beni-Abd-el-Ouad. Tombés au pouvoir d'Abou-'l-Hacen, lors de la prise de Tlemcen, et envoyés à Algéciras pour combattre les chrétiens, ils avaient obtenu de lui, après la chute de cette ville, la permission de rentrer dans leur tribu, et s'étaient ensuite rendus à Cairouan sous le drapeau du même souverain.

On remarqua aussi parmi ces chefs Ali, fils de ce Rached-Ibn-Mohammed-Ibn-Thabet-Ibn-Mendîl dont nous avons déjà raconté l'histoire [1]. Devenu orphelin de bonne heure, Ali-Ibn-Rached fut élevé à la cour de Fez ; il y passa sa jeunesse entouré des soins les plus tendres, et, en grandissant sous les yeux du sultan, il s'habitua aux Mérinides comme s'il n'avait jamais connu d'autre famille que la leur.

Les Beni-Abd-el-Ouad, s'étant assemblés à Tunis, élurent pour chef Othman, fils d'Abd-er-Rahman, parce qu'il était l'aîné des quatre frères dont nous venons de mentionner les noms. Ce fut dans la banlieue de cette capitale, auprès du côté oriental du Vieux-Mosalla et dans une position d'où l'on découvrait la plaine de Sîdjoum que cette réunion eut lieu et qu'Othman fut inauguré séance tenante. Pour accomplir cette cérémonie, on posa par terre un bouclier lamtien[2] sur lequel on le fit asseoir ; puis, on l'entoura de tous côtés et l'on se courba pour lui baiser la main. Les Maghraoua prêtèrent ensuite le serment de fidélité à l'émir Ali-Ibn-Rached, en se pressant autour de lui. Alors, les deux peuples se pardonnèrent le sang qui avait été répandu dans leurs anciennes querelles et, s'étant engagés à se traiter en amis et à

---

[1] Voy. p. 145 de ce vol. et tome III, p. 319.

[2] Voy. t. III, p. 243.

se soutenir dans l'entreprise qu'ils allaient tenter, ils prirent ensemble la route du Maghreb.

Arrivés, sous la conduite d'Ali-Ibn-Rached, dans leur pays, la plaine du Chelif, les Maghraoua soumirent les villes de cette région et s'emparèrent de Ténès d'où ils expulsèrent les troupes du sultan et tous ses partisans. Ils firent mourir Serhan, cadi de Mazouna qui, après avoir soutenu dans cette ville la cause d'Abou-'l-Hacen, s'y était rendu indépendant.

Othman-Ibn-Abd-er-Rahman et ses Beni-Abd-el-Ouad continuèrent leur marche jusqu'à Tlemcen, naguère siége de leur empire, et y trouvèrent Ibn-Djerrar établi comme souverain. Aussitôt après le départ d'Abou-Einan, cet homme avait pris le titre de sultan et encouru la haine des habitants qui le virent avec indignation s'établir sur un trône auquel sa naissance ne lui donnait aucun droit. Il s'était toutefois maintenu au pouvoir pendant quelques jours et il espérait que sa tribu viendrait à son secours quand il se vit tout-à-coup assailli par l'armée abd-el-ouadite de l'émir Othman. La populace s'insurgea à l'instant même, brisa les portes de la ville, se précipita au-devant de ses compatriotes et conduisit le descendant de leurs anciens rois au palais de ses aïeux. Cette révolution eut lieu dans le mois de Djomada 749 (août-sept. 1348). Les habitants accoururent par bandes au pied du trône et prêtèrent le serment de fidélité à leur nouveau souverain. Dans l'intervalle, Ibn-Djerrar avait disparu, mais on le découvrit enfin caché dans une des cabinets de la résidence royale. Traîné dans un cachot, il y mourut, noyé par les eaux qu'on y fit couler exprès.

Le sultan Abou-Saîd-Othman partagea l'autorité suprême avec son frère, Abou-Thabet-ez-Zaïm, et, l'ayant choisi pour lieutenant, il lui confia le commandement de l'armée, de la campagne et de la population nomade. Il choisit pour vizir son parent Yahya-Ibn-Dawoud-Ibn-Megguen, de la famille de Mohammed-Ibn-Tîdoukcen-Ibn-Tâ-Allah.

Les Abd-el-Ouad, ayant ainsi rétabli leur empire, envoyèrent une députation de cheikhs auprès de l'émir Abou-Einan, sultan des Beni-Merîn, et, par l'entremise de ces agents, ils conclurent

un traité de paix par lequel ils s'obligèrent à repousser le sultan Abou-'l-Hacen, s'il tentait à passer dans le Maghreb. Ils marchèrent ensuite contre Oran, forteresse qui avait fait partie de leurs états et, après un siége de quelques mois, ils forcèrent le gouverneur à capituler. Cet officier, qui était un des clients [1] du sultan, se nommait Obbou-Ibn-Djana, et le corps de troupes qu'il commandait avait été installé dans la place par Abou-'l-Hacen.

Les habitants d'Alger mirent leur ville en état de défense et restèrent fidèles au sultan Abou-'l-Hacen qui, étant rentré à Tunis après le désastre de Cairouan, leur avait envoyé comme gouverneur Mohammed-Ibn-Yahya-el-Acheri, ancien serviteur de son père.

Vers la même époque, Adi-Ibn-Youçof, petit-fils de Zîan-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, parut à l'improviste dans Médéa et rétablit le royaume de ses ancêtres en s'y faisant proclamer sultan. La population de Ouancherîch, boulevard de l'empire toudjinide, repoussa ses prétentions parce qu'elle avait déjà pour chef un membre de la famille d'Omar-Ibn-Othman, ancien chef de la tribu des Beni-Tîgherîn ; mais les Aulad-Azîz autre tribu toudjinide, établie dans la campagne de Médéa, embrassèrent le parti d'Adi et se rallièrent autour de son drapeau. Ce chef passa le reste de sa vie à combattre les fils d'Omar-Ibn-Othman, lesquels se maintinrent dans le commandement des Beni-Toudjîn et gardèrent leur fidélité envers le sultan Abou-'l-Hacen.

Pendant ces changements, Abou-'l-Hacen était resté à Tunis,

---

[1] *Clients* : le mot arabe est صنايع, de la racine صنع (*faire*). Ce terme est employé par notre auteur pour désigner les officiers sortis du corps des pages et les autres protégés du sultan, ceux, en un mot, dont il avait *fait* la fortune. Les pages étaient ordinairement des orphelins ; élevés, dès leur première jeunesse, sous les yeux du sultan, ils oublièrent promptement leur origine et n'eurent plus d'autre tribu, d'autre famille que celle de leur patron et protecteur. Presque toutes les dynasties musulmanes entretenaient un corps de pages ; celle des Turcs, à Constantinople, avait ses *Itch-oghlanlar* (*jeunes gens de l'intérieur du palais*).

mais enfin l'heure du départ arriva et il vint débarquer à Alger.

LES PRINCES HAFSIDES QUI AVAIENT COMMANDÉ A BOUGIE ET A CONSTANTINE RENTRENT EN POSSESSION DE CES FORTERESSES.

A l'époque où Abou-Einan usurpa le trône de son père, en se faisant proclamer sultan à Tlemcen, il avait accordé son amitié à l'émir Abou-Abd-Allah-Mohammed, fils de l'émir Abou-Zékérïa-Yahya et ex-seigneur de Bougie. Renvoyé de cette ville par le sultan Abou-'l-Hacen, ce prince hafside avait été conduit à Tlemcen où il fit la connaissance d'Abou-Einan. Celui-ci, étant devenu souverain, n'oublia pas son ami : il le nomma gouverneur de Bougie, lui fournit des armes et de l'argent en quantité suffisante, et l'envoya prendre possession de la ville. En quittant son bienfaiteur, Abou-Abd-Allah prit l'engagement de s'opposer à la marche d'Abou-'l-Hacen dans le cas où ce monarque quitterait Tunis pour se rendre en Maghreb.

Parti d'Oran avec la flotte qu'Abou-Einan avait mis à sa disposition, il débarqua au port de Tedellis et fit son entrée dans la ville. Les Sanhadja qui habitaient la campagne de Bougie abandonnèrent aussitôt l'émir Abou-'l-Abbas-el-Fadl et accoururent sous les drapeaux de son neveu, Abou-Abd-Allah, duquel ils se rappelaient les bienfaits et dont ils avaient vu régner le père.

L'émir Abou-Einan avait emmené de Tlemcen en Maghreb l'émir Abou-Zeid-Abd-er-Rahman, fils de l'émir Abou-Abd-Allah et ex-gouverneur de Constantine. [Arrivé à Fez], il admit ce prince et ses frères dans son intimité et, quand il eut enlevé la Ville-Neuve à son neveu Mansour, il les envoya tous dans leur pays, afin de créer encore un nouvel embarras à son père. Dans le nombre de ces princes se trouva notre seigneur le sultan régnant, Abou-'l-Abbas, celui dont Dieu s'est servi pour restaurer l'empire hafside.

Leur affranchi, Nebîl, autrefois chambellan de leur père, les

devança auprès du prince Abou-Abd-Allah qui faisait le siége de Bougie et, de là, il partit pour Constantine, ville dont Abou-'l-Abbas-el-Fadl avait obtenu possession. A son approche, les habitants sentirent renaître dans leurs cœurs l'amour qu'ils portaient à leurs anciens émirs; ils se rappelèrent la douceur de leur administration et se décidèrent à déposer le gouverneur qu'Abou-'l-Fadl leur avait donné. Aussi, quand Nebîl parut sous les murs de leur ville, ils le prirent pour chef, reconnurent son maître pour leur souverain et renvoyèrent tous les officiers d'El-Fadl. Nebîl ayant obtenu possession de Constantine et des régions qui en dépendent, y rétablit la domination dé l'émir Abou-Zeid et de ses frères. Arrivés au siége de leur gouvernement, ces princes y trouvèrent leur autorité reconnue et virent leurs drapeaux flotter sur toutes les parties de la province. Il descendirent donc au palais aussi naturellement que descendent les lions dans leurs tanières ou les astres sous l'horizon.

Abou-Abd-Allah étant parvenu à rassembler ses amis et ses partisans, tint son oncle [El-Fadl] bloqué dans Bougie pendant plusieurs jours ; ensuite, il décampa et, quelque temps après, il recommença le siége. Alors, dans une des nuits du Ramadan 749 (nov.-déc. 1348), les amis qu'il avait dans la place et les gens du peuple auxquels il avait fait passer de l'argent lui ouvrirent les portes du faubourg. Au bruit des tambours et de l'irruption des troupes les habitants s'éveillèrent épouvantés et l'émir Abou-'l-Abbas-el-Fadl s'étant enfui, à pied et sans chaussure, alla se cacher dans un des ravins de la Gouraïa, montagne qui domine la citadelle. Au lendemain, dans la journée, il fut tiré de sa retraite, amené devant son neveu, qui le reçut très-gràcieusement et l'embarqua pour Bône, siége de son commandement.

Redevenu maître de Bougie, Abou-Abd-Allah monta sur le trône de ses aïeux et écrivit, ainsi que les princes de Constantine, à Abou-Einan pour lui annoncer leur heureux succès. Ils lui renouvelèrent, en même temps, l'assurance de leur sincère dévouement et se déclarèrent en mesure d'empêcher son père de passer en Maghreb.

EN-NACER, FILS DU SULTAN ABOU-'L-HACEN, SORT DE TUNIS ET FAIT, AVEC ARÎF-IBN-YAHYA, UNE EXPÉDITION DANS LE MAGHREB CENTRAL.

Quand le sultan Abou-'l-Hacen vit arriver à Tunis, sous l'escorte de Yacoub-Ibn-Ali, émir des Douaouida, ses deux fils, ses percepteurs et les ambassadeurs qu'on lui avait envoyés, il venait d'apprendre que les provinces du Maghreb s'étaient détachées de son empire et que plusieurs princes, dont quelques-uns appartenaient à sa propre famille, en avaient pris possession. Voulant porter un prompt remède à ce fâcheux état de choses, il ordonna à son fils En-Nacer de partir pour le Maghreb central afin d'y étouffer le feu de la révolte et de reconquérir l'empire qui lui échappait. Ses alliés, Yacoub-Ibn-Ali et Arîf-Ibn-Yahya, émir des Zoghba, prirent les devants avec leurs troupes pour éclairer le chemin. Arrivé à Biskera, En-Nacer y fit camper son armée; puis, s'étant remis en marche, il traversa le pays des Rîah et entra dans celui des Zoghba. Ayant alors rassemblé sous ses drapeaux les Arabes ses alliés, ainsi que les Toudjîn du Ouancherîch et quelques autres tribus zenatiennes, il se porta jusqu'à la rivière Oureg, où il rencontra Abou-Thabet-ez-Zaïm qui avait quitté Tlemcen à la tête des Beni-Abd-el-Ouad et de leurs alliés, afin d'arrêter son progrès. Dans le combat qui s'ensuivit, En-Nacer subit une défaite et dut s'enfuir et rentrer à Biskera. Arîf-Ibn-Yahya se réfugia au milieu de sa tribu, les Soueid, traversa ensuite le Désert et, arrivé dans le Maghreb-el-Acsa, il trouva un accueil bienveillant auprès de l'émir Abou-Einan. De Biskera, En-Nacer marcha avec les Aulad-Mohelhel au secours de Tunis, ville dont les Aulad-Abi-'l-Leil et leur sultan [Abou-'l-Abbas-]el-Fadl essayaient de s'emparer. Avertis de son approche, les assiégeants quittèrent leurs positions pour lui livrer bataille et le chassèrent devant eux jusqu'à Biskera. Il resta dans cette

ville pendant quelque temps et, quand son père se fut rendu de Tunis à Alger, il s'empressa d'aller le rejoindre.

ABOU-'L-HACEN PART POUR LE MAGHREB. — EL-FADL S'EMPARE DE TUNIS.

Abou-'l-Abbas-el-Fadl, ayant été grâcié par son neveu après la prise de Bougie, repartit pour Bône, siége de son gouvernement et, comme les fils de Hamza-Ibn-Omar lui envoyèrent alors plusieurs cheikhs des Aulad-Abi-'l-Leil afin de le pousser à s'emparer de l'Ifrîkïa, il consentit à tenter cette conquête et, vers le commencement du mois de Choual 749 (décembre 1348), il se rendit dans les cantonnements de ces Arabes. Leur cavalerie se mit aussitôt à parcourir les campagnes de l'Ifrîkïa pour y lever des contributions et ensuite elle alla camper devant Tunis. Cette armée tint la ville étroitement bloquée pendant plusieurs jours; mais, se voyant menacée par les Mohelhel, alliés du sultan Abou-'l-Hacen, qui approchaient sous la conduite de son fils, En-Nacer, le même qui avait évacué précipitamment le Maghreb central, elle quitta ses positions, força ses adversaires à prendre la fuite[1] et recommença le siége pour l'abandonner encore.

Alors, Khaled-Ibn-Hamza passa avec sa tribu du côté des Mohelhel et les rendit ainsi bien plus puissants qu'auparavant. Son frère, Omar-Ibn-Hamza, partit pour l'Orient afin d'accomplir le pèlerinage, et Abou-'l-Leil, le troisième frère, se jeta dans le Désert avec El-Fadl. Ce prince ne sortit de sa retraite qu'à l'époque où les peuplades du Djerîd reconnurent son autorité. Voici quelques détails relativement à cet événement.

Quand le sultan Abou-'l-Hacen fut rentré à Tunis après avoir effectué son évasion de Cairouan, il reçut la visite d'Ahmed-Ibn-

---

[1] Il faut sans doute lire *cherredouhom,* au pluriel.

Mekki qui était venu le féliciter et qui désirait l'entretenir au sujet de la frontière et des révoltes que la volonté du destin avait permis d'éclater dans les provinces. D'après les conseils de cet émir, il essaya d'y rétablir l'ordre en donnant à chaque localité un chef dont la famille appartenait à l'endroit, croyant s'attacher ainsi les habitants et les conserver dans l'obéissance. Par suite de ce projet, le gouvernement de Cabes, de Djerba, d'El-Hamma et des contrées qui en dépendent fut accordé à Abd-el-Ouahed, fils du sultan Abou-Yahya-el-Lihyani. Ce prince partit pour sa destination avec Ahmed-Ibn Mekki, mais, quelques jours après son arrivée à Djerba, il mourut de la peste qui fit tant de ravages en Afrique cette année-là. Abou-Cacem-Ibn-Ottou, grand cheikh des Almohades [hafsides] reçut par la même occasion, le commandement de Touzer, de Nefta et de toutes les autres villes du Djerîd; s'étant attiré les bonnes grâces du sultan après la trahison et la fuite de son rival, Ibn-Tafraguîn. Aussitôt arrivé dans Touzer, il parvint à inspirer aux habitants du Djerîd les meilleurs sentiments envers les Mérinides.

Le prince Abou-'l-Abbas-el-Fadl, qui avait assiégé Tunis deux fois et repoussé les Aulad-Mohelhel, entra dans le Djerîd l'an 750 (1349-50), dans l'espoir d'y établir son autorité. S'étant alors adressé à Ibn-Ottou, il lui rappela leur ancienne amitié et les nombreux droits que la famille des Hafsides avait à sa reconnaissance. Profondément affecté par les souvenirs que ces paroles réveillèrent dans son cœur, Ibn-Ottou jeta les yeux sur ses membres cruellement mutilés par l'ordre d'Abou-'l-Hacen, et, laissant éclater la haine qu'il avait étouffée jusqu'alors, il répudia l'autorité des Mérinides et ordonna à tous ses administrés de reconnaître pour leur souverain le seigneur El-Fadl, fils du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr. Les habitants de Touzer, de Cafsa, de Nefta et d'El-Hamma s'empressèrent de répondre à cette invitation et prêtèrent tous le serment de fidélité au prince hafside. Ibn-Mekki lui-même suivit leur exemple et entraîna l'adhésion des habitants de Cabes et de Djerba.

Le sultan ayant appris qu'El-Fadl marchait sur Tunis après s'être rendu maître de toutes les villes de l'Ifrîkïa, en conçut de

sérieuses inquiétudes, et, cédant aux conseils de ses familiers qui comptaient sur une vie heureuse dans le Maghreb aussitôt que leur maître aurait recouvré son royaume, il commença ses préparatifs de départ. Ayant approvisionné[1] plusieurs navires de tout ce qui pourrait contribuer au bien-être des voyageurs, il s'embarqua l'an 750, au cœur de l'hiver, après avoir accompli le jeûne du Ramadan (au milieu de décembre 1349). laissant à Tunis, en qualité de gouverneur, son fils Abou-'l-Fadl. Il croyait que l'alliance matrimoniale de ce prince avec la famille de Hamza-Ibn-Abi-'l-Leil et le commandement qu'il venait de lui donner suffiraient pour empêcher la populace de se révolter et d'insulter aux Mérinides qui allaient s'embarquer. Cinq jours après son départ, il entra dans le port de Bougie pour renouveler sa provision d'eau, mais le seigneur de cette ville défendit à tous les habitants du littoral de lui en fournir. Les gens du sultan descendirent à terre, les armes à la main, et remplirent leurs tonneaux après avoir chassé les hommes qui gardaient la fontaine. Son navire remit alors à la voile et essuya, la même nuit, une tempête affreuse ; balloté par les vagues, il échoua sur le rivage après avoir eu ses embarcations brisées et mises hors de service. La majeure partie de l'équipage fut noyée ainsi que plusieurs des familiers du sultan. Ce prince lui-même fut jeté sur l'île qui se trouve en face du pays des Zouaoua[2], et il y passa la nuit avec quelques serviteurs que la mer avait épargnés et qui se trouvaient dans un état de nudité complète. Le lendemain, un canot, échappé au naufrage, s'approcha à la rame et les hommes qui le montaient prirent le sultan à bord. Ils y arrivèrent bien à propos, car déjà les Berbères accouraient de leurs montagnes en poussant de hauts cris, et s'avançaient pour enlever le prince quand ce bateau vint le délivrer et le transporter à Alger. Ayant débarqué dans cette ville et pris quelque repos, Abou-'l-Hacen

[1] Dans le texte arabe il faut lire وشحن

[2] Cette île porte sur nos cartes le nom de l'*Ile Pisan*.

distribua des vêtements aux équipages des navires qui avaient été dispersés par l'orage ainsi qu'aux amis qui venaient le rejoindre. Son fils En-Nacer partit alors de Biskera et vint le retrouver.

Quand El-Fadl eut connaissance du départ du sultan, il sortit du Djerid, s'empara de Tunis et força Abou-'l-Fadl, fils de ce monarque, à s'enfermer dans la citadelle avec ses partisans. Secondé par les habitants, il investit cette forteresse, le 10 de Dou-'l-Hiddja (21 février 1350), et obligea la garnison à capituler. Abou-'l-Fadl se rendit à la tente d'Abou-'l-Leil-Ibn-Hamza et obtint de ce chef une escorte pour Alger.

Adi-Ibn-Youçof, membre de la famille d'Abd-el-Caouï qui avait usurpé le commandement à Médéa, accourut auprès du sultan et offrit de lui remettre cette ville en déclarant qu'il s'en était emparé pour le gouverner au nom de ce monarque. Cette démarche lui mérita son pardon et même sa confirmation dans le commandement. Les Soueid, les Hareth, les Hosein et tous leurs dépendants vinrent alors du Maghreb pour soutenir le sultan, après s'être réunis autour de Ouenzemmar-Ibn-Arîf, chef qui lui était toujours resté fidèle. Il recut aussi la visite d'Ali-Ibn-Rached, émir maghraouien, qui voulait le pousser à combattre les Beni-Abd-el-Ouad, et qui se disait prêt à le seconder moyennant l'assurance d'être confirmé dans son commandement aussitôt que la campagne serait terminée. Le sultan refusa d'admettre aucune condition, pour ne pas prendre[1] un engagement qu'il serait tenté à rompre plus tard, et l'émir Ali passa aux Abd-el-Ouadites.

Le seigneur de Tlemcen, Abou-Saîd-Othman, obtint alors de l'émir Abou-Einan l'appui d'un corps mérinide commandé par Yahya-Ibn-Rahhou-Ibn-Tachefîn-Ibn-Môti, de la tribu des Tîrbîghîn. Son frère, Abou-Thabet-ez-Zaïm marcha contre le sultan à la tête de ces Mérinides et des contingents fournis par les Beni-Toudjîn. Abou-'l-Hacen avait quitté Alger pour établir son camp à Metîdja quand Ouenzemmar lui amena les troupes qu'il avait e-

---

[1] A la place de طنا il faut lire صيانة.

vées dans les cantonnements des Arabes. Il partit aussitôt pour Chelif et rencontra l'ennemi à Chedîouïa. Les Maghraoua l'attaquèrent avec une grande impétuosité et, dans la mêlée, lui tuèrent son fils, En-Nacer, qui avait soutenu leur charge sans broncher. Les troupes du sultan, découragées par la mort de ce jeune prince, abandonnèrent à l'ennemi leur camp et les tentes de leur souverain. Ouenzemmar-Ibn-Arîf et ses gens emmenèrent le malheureux Abou-'l-Hacen du champ de bataille et le conduisirent au Djebel-Rached en traversant le Ouancherîch. Les vainqueurs renoncèrent à la poursuite et allèrent s'emparer d'Alger, d'où ils expulsèrent tous les partisans de leur adversaire. Ce fut ainsi que le sultan Abou-'l-Hacen perdit le Maghreb central.

LE SULTAN OCCUPE SIDJILMESSA ET L'ÉVACUE ENSUITE A L'APPROCHE DE SON FILS ABOU-EINAN.

Le sultan, après avoir assisté à la défaite de ses troupes et perdu son fils, En-Nacer, abandonna le champ de bataille et passa dans le Désert avec son ami Ouenzemmar. Conduit par ce chef dans les cantonnements des Soueid, au milieu du Ouancherîch, il prit la résolution de rentrer en Maghreb, demeure de sa tribu, pays où elle avait conquis la puissance et fondé son empire. Arrivé au Djebel-Rached, il entreprit une longue marche à travers le Désert, et se dirigea vers Sidjilmessa sous l'escorte des nomades et de leur chef Ouenzemmar. Aussitôt que les habitants de cette ville furent avertis de son approche, ils accoururent au-devant de lui avec le plus grand empressement ; tous se précipitèrent à sa rencontre, jusqu'aux jeunes filles : preuve évidente de l'amour qu'ils lui portaient et de leur désir de l'avoir pour souverain. L'officier qui y commandait [au nom d'Abou-Einan] effectua son évasion et parvint à un lieu de sûreté.

Quand Abou-Einan eut appris la marche de son père sur Sid-

jilmessa, il équipa ses Mérinides et ses autres troupes; leur distribua les gratifications d'usage et se mit en campagne. Les Mérinides étaient très-mal disposés pour leur ancien sultan ; ils craignaient sa vengeance en se rappelant combien de fois ils l'avaient abandonné daus les combats et trahi au moment du danger ; ils lui en voulaient aussi de les avoir emmenés dans des expeditions lointaines et de les avoir engagés dans les entreprises les plus périlleuses. Aussi se mirent-ils tous d'accord pour le repousser et pour soutenir franchement la cause de son fils et rival.

Abou-'l-Hacen était à peine installé dans Sidjilmessa quand on vint lui annoncer que son fils approchait à garndes journées, suivi d'une arméeimmense. Pendant qu'il réfléchissait sur sa position et qu'il désespérait de pouvoir résister, son favori, Ouenzemmar, disparut avec les Soueid. Expliquons le motif de cette défection : Arîf-Ibn-Yahya, père de Ouenzemmar, s'étant rallié au parti d'Abou-Einan, avait trouvé à la cour de cet émir la même position honorable et les mêmes égards dont il avait joui sous le règne précédent ; mais quand son nouveau souverian eut appris que Ouenzemmar s'était dévoué à la canse d'Abou-'l-Hacen et qu'il allait envahir le Maghreb[1] à la tête des Arabes, il se vit traiter avec froideur et ensuite il entendit de la bouche du prince ces paroles menaçantes : « J'en jure par Dieu que, si » ton fils ne quitte pas le sultan, je m'en prendrai à toi et à ton » fils Anter. Écris-lui ce que je viens de te dire. » Faisons ici observer qu'Anter se trouvait dans la suite d'Abou-Einan. Ouenzemmar, ayant pris connaissance de cette lettre, se décida pour son père ; étant, du reste, convaincu que, s'il entrait dans le Maghreb avec le sultan, il ne pourrait lui être d'une grande utilité. Il le quitta donc à l'improviste, passa dans le Zab et, s'étant alors séparé de sa tribu, il jeta le bâton de voyage, se fixa dans Biskera d'où il ne sortit que pour aller joindre Abou-Einan ; mais de ceci nous parlerons ailleurs.

---

[1] Dans le texte arabe l'*élif* du mot *El-Maghreb* a disparu et doit y être rétabli.

Abou-Einan, ayant trouvé la ville de Sidjilmessa abandonnée par son père, la mit en état de défense et y installa comme gouverneur Yahya-Ibn-Omar-Ibn-Abd-el-Moumen, chef des Beni-Oungacen. Sur la nouvelle que le sultan avait pris la route de Maroc, il voulut se porter de ce côté, mais, ne pouvant pas décider les Mérinides à le suivre, il se vit obligé de rentrer à Fez.

LE SULTAN OCCUPE LA VILLE DE MAROC, L'ÉVACUE A L'APPROCHE DE SON FILS ET MEURT DANS LA MONTAGNE DES HINTATA.

En l'an 751 (1349-50) le sultan Abou-'l-Hacen sortit de Sidjilmessa pour échapper à son fils, Abou-Einan, qui marchait contre lui à la tête des Mérinides, et, s'étant dirigé vers Maroc, il s'engagea dans les précipices de la montagne habitée par les Masmouda, franchit ce passage difficile et arriva en vue de cette capitale. Aussitôt, de tous les côtés et de toutes les collines[1] se précipita une foule de monde, tous empressés de lui offrir l'assurance de leur dévouement. Le gouverneur de Maroc s'enfuit auprès d'Abou-Einan, mais l'administrateur de l'impôt, Abou-'l-Medjd-Mohammed-Ibn-Abi-Medyen, passa au service du sultan et lui livra tout l'argent qui se trouvait dans la caisse des contributions. Abou-'l-Hacen lui en témoigna sa haute satisfaction en le nommant son secrétaire écrivain du paraphe. S'étant alors mis à enrôler des cavaliers et des fantassins, il fit prélever des impôts et distribuer des gratifications à tous ses partisans. Les tribus arabes qui formaient la grande famille des Djochem lui offrirent leurs services, ainsi que toutes les tribus masmoudiennes. Encouragé par le rétablissement de son autorité à Maroc, il conçut l'espoir de reconquérir la souveraineté et d'enlever l'empire à celui qui l'avait usurpé.

---

[1] *Coran*, sourate 21, verset 96.

Abou-Einan, étant revenu de Sidjilmessa, dressa son camp en dehors de Fez et dépensa beaucoup d'argent pour réorganiser son armée. Il avait déjà soupçonné Hamza-Ibn-Choaïb[1], petit-fils de Mohammed-Ibn-Abi-Medyen et directeur des finances, d'avoir travaillé les Mérinides à Sidjilmessa, quand il s'agissait de marcher de cette ville jusqu'à Maroc, et de les avoir poussés par ses intrigues au refus d'obéissance qui fit manquer cette expédition; aussi, quand il sut qu'Abou-'l-Medjd, oncle de ce ministre, avait livré au sultan Abou-'l-Hacen l'argent des impôts marocains, il prêta facilement l'oreille aux insinuations perfides que l'esprit de la jalousie avait dictés à son secrétaire et favori, Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Mohammed-Ibn-Abi-Amr. Emporté par la colère, il mit Choaïb à la torture et le laissa mourir, après lui avoir fait couper la langue. Ayant enfin rassemblé ses Mérinides, il marcha sur Maroc.

Le sultan se porta à la rencontre de son fils et le trouva posté sur l'autre bord de l'Omm-Rebiâ. Pendant quelque temps, les deux armées restèrent en observation, chacune d'elles attendant l'autre au passage du fleuve. Enfin, le sultan traversa cette barrière et mit ses troupes en ordre de bataille. Ce fut à Tamedgharst, vers la fin du mois de Safer 751 (mai 1350), que le combat s'engagea entre le père et le fils. Les Mérinides enfoncèrent l'armée du sultan et la mirent en pleine déroute ; leurs plus braves guerriers pénétrèrent même jusqu'à l'endroit où se tenait Abou-'l-Hacen, mais ils s'éloignèrent aussitôt, frappés de honte et de respect à la vue de leur ancien maître. Quand ce monarque infortuné voulut enfin prendre la fuite, il tomba à terre avec son cheval et se vit entouré par une nuée de cavaliers. Dans ce moment critique, Abou-Dinar-Soleiman,

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire شعيب. Notre auteur dit, plus loin, que Hamza était le neveu d'Abou-'l-Medjd ; il se trompe, sans doute, car la comparaison des noms paternels de ces deux personnages fait voir que Hamza était le petit-fils d'Abou-'l-Medjd.

fils d'Ali-Ibn-Ahmed, émir des Douaouida, se jeta avec le lieutenant de son frère Yacoub, entre le sultan et l'ennemi. Il était allé joindre Abou-'l-Hacen à Alger et ne l'avait plus quitté depuis. Ce brave guerrier remit le sultan à cheval et se tint en arrière de lui pour le protéger et couvrir sa retraite. Allal-Ibn-Mohammed, chambellan d'Abou-'l-Hacen, tomba entre les mains des Mérinides et fut conduit en prison par l'ordre d'Abou-Einan, mais il rentra en grâce quand cet émir eut appris la mort de son père.

Abd-el-Azîz-Ibn-Mohammed-Ibn-Ali, chef des Hintata, emmena le sultan dans le montagne habitée par cette tribu et l'installa chez lui. Les hommes les plus influents parmi les Hintata et leurs alliés masmoudiens se rallièrent autour de l'illustre fugitif et prirent l'engagement de le défendre jusqu'à la mort. Abou-Einan continua la poursuite jusqu'à Maroc et, s'étant établi dans cette ville, il tint la montagne des Hintata investie si longtemps qu'il força le sultan à demander grâce. Le chambellan, Mohammed-Ibn-Abi-Amr, se rendit alors auprès d'Abou-'l-Hacen qu'il avait envoyé chercher, et lui présenta les excuses de l'émir son maître, en le suppliant de vouloir bien lui pardonner. Le sultan y consentit et fit aussitôt dresser un écrit par lequel il délégua l'autorité à son fils Abou-Einan. Il pria ce prince, en même temps de lui envoyer de l'argent et des habits. Pendant qu'Ibn-Abi-Amr se transportait à la résidence royale afin de prendre tous les objets dont le sultan pourrait avoir besoin, ce monarque tomba gravement malade et fut soigné par ses amis et ses serviteurs. S'étant alors fait tirer du sang, il se lava le bras avec de l'eau afin de se mettre en l'état de pureté [requise pour faire la prière] ; mais, aussitôt après, une enflure s'y déclara et amena la mort au bout de deux ou trois jours. Abou-'l-Hacen cessa de vivre le 23 de Rebiâ second 752 (21 juin 1351). Ses gens firent transmettre cette nouvelle à l'émir Abou-Einan, qui était campé dans la plaine de Maroc, et ils se mirent alors en route pour lui porter le corps de leur maître qu'ils avaient placé sur un brancard. Abou-Einan sortit au-devant d'eux, les pieds nus, la tête découverte, et baisa respectueusement le cer-

cueil en se lamentant et en versant des larmes : « Nous appar-» tenons à Dieu, s'écria-t-il plusieurs fois, et c'est à Dieu que » nous devons retourner ! » Il traita les amis et les officiers du feu sultan avec une bonté extrême et permit à chacun d'eux de se choisir un emploi au service de l'empire. Il enterra son père à Maroc, mais, en partant pour Fez, il emporta le corps avec lui afin de le déposer dans le cimetière royal, à Chala. Abou-Dinar trouva auprès de lui l'accueil le plus bienveillant et le plus honorable ; comblé de dons, revêtu d'une robe d'honneur et monté sur un beau cheval dont le nouveau sultan lui avait fait cadeau, il partit de Fez pour rentrer dans sa tribu et la décider à joindre les Mérinides sous les murs de Tlemcen, ville dont Abou-Einan avait résolu de faire le siége aussitôt qu'il eut perdu son père. Pour récompenser l'émir hintatien, Abd-el-Azîz, de la généreuse hospitalité qu'il avait accordée au sultan Abou-'l-Hacen et du dévouement qu'il avait montré en bravant la mort pour le défendre, Abou-Einan le confirma dans le gouvernement des Hintata, le combla d'égards et lui assigna une place d'honneur à sa cour.

ABOU-EINAN MARCHE SUR TLEMCEN, COMBAT LES BENI-ABD-EL-OUAD A ANGAD ET TUE LEUR SULTAN ABOU-SAÎD.

Après avoir levé le blocus de la montagne des Hintata, le sultan Abou-Einan emporta le corps de son père à Chala pour le déposer dans le cimetière de la famille royale et, ce devoir accompli, il se hâta de rentrer à Fez. N'ayant maintenant aucun rival pour lui disputer le trône, il commença les préparatifs d'une expédition contre Tlemcen, afin d'enlever aux Beni-Abd-el-Ouad l'empire qu'ils venaient de relever dans le Maghreb central. Au commencement de l'an 753 (fév.-mars 1352), il fit annoncer qu'une distribution d'argent serait faite à tous les hommes qui voudraient s'enrôler ; alors il forma un camp au dehors de la Ville-Neuve, organisa ses nouvelles levées, les passa en

revue et se mit en marche. A cette nouvelle, Abou-Saïd, sultan de Tlemcen, et son frère, Abou-Thabet, rassemblèrent les Beni-Abd-el-Ouad et tous leurs partisans, tant arabes que zenatiens. Arrivé au Molouïa, Abou-Einan s'arrêta pendant quelques jours afin d'inspecter les troupes arabes et les contingents qui étaient venus pour combattre sous ses drapeaux. S'étant alors avancé en bon ordre, il alla prendre position dans la plaine d'Angad et bientôt, il vit paraître l'ennemi. Quand les deux armées se trouvèrent en présence, sa cavalerie légère prit la fuite et rentra en Maghreb. Dans ce moment de confusion, il se mit à la tête des troupes disciplinées, s'élança au galop vers les Abd-el-Ouadites et, s'étant dégagé de la cohue des fuyards, il plongea au milieu des rangs de l'ennemi, en affrontant la mort, les mit en pleine déroute et s'empara de leur camp. Ses Mérinides continuèrent la poursuite jusqu'à la nuit et ramenèrent beaucoup de prisonniers et de butin, après avoir tué une foule de monde. Le sultan Abou-Saïd étant tombé entre leurs mains, fut conduit devant Abou-Einan et mis aux fers par son ordre. Le lendemain, on ravagea les cantonnements des Arabes makiliens pour les punir d'avoir pillé le camp mérinide pendant le tumulte du combat.

Dans le mois de Rebiâ (second : mai-juin 1352), Abou-Einan occupa Tlemcen et y rétablit son autorité. S'étant alors fait amener le sultan Abou-Saïd, il l'accabla de reproches pour lui faire sentir les suites funestes de sa mauvaise foi ; puis, ayant convoqué plusieurs muftis et légistes, il soumit à leur jugement la conduite du prisonnier. S'autorisant ensuite de leur avis qui devait entraîner la peine de mort[1], il ordonna que la loi de Dieu fût exécutée, et Abou-Saïd mourut égorgé dans sa prison, après une captivité de huit jours. Abou-Thabet-ez-Zaïm s'était déjà enfui dans la partie orientale [du Maghreb central] et là, il termina sa carrière, ainsi que nous allons le raconter.

[1] Dans le texte arabe il faut peut-être remplacer le mot بجرايته par بجزايه.

DÉFAITE D'ABOU-THABET PAR LES MERINIDES SUR LE BORD DU CHELIF. — IL TOMBE AU POUVOIR DES HAFSIDES DE BOUGIE.

Lors de la défaite des Beni-Abd-el-Ouad et la prise de leur sultan Abou-Saîd, à Angad, son frère Abou-Thabet, qui s'était échappé avec les débris da l'armée, passa auprès de Tlemcen, pour y prendre les dames de leur famille, et continua sa fuite vers le Maghreb oriental, en emportant tous les objets de valeur qu'ils avaient laissés dans cette capitale. Arrivé au Chélif, dans le pays des Maghraoua, il y dressa son camp, rallia autour de son drapeau un ramas de Zenatiens et résolut d'y attendre de pied ferme et de risquer encore une bataille. Le vizir Fares-Ibn-Meimoun-Ibn-Ouedrar partit alors de Tlemcen, par l'ordre d'Abou-Einan qui le suivit de près, et conduisit les troupes mérinides et la milice à la rencontre de l'ennemi. Des deux côtés l'on engagea le combat avec un acharnement extrême ; l'on se précipita dans les eaux du Chelif pour se battre de plus près ; mais les Mérinides chargèrent enfin avec tant de vigueur qu'ils traversèrent le fleuve et mirent leurs adversaires en pleine déroute. Le camp des Abd-el-Ouadites, leurs richesses, leurs troupeaux et leurs femmes tombèrent au pouvoir des vainqueurs et la majeure partie des fuyards fut taillée en pièces. Une lettre, écrite par le vizir, donna au sultan Abou-Einan la nouvelle de cette victoire.

Abou-Thabet et les compagnons de sa fuite passèrent de nuit auprès d'Alger et, s'étant avancés dans le pays qui forme l'extrême limite du Maghreb oriental, ils se laissèrent dépouiller par Zouaoua et durent continuer leur route à pied, sans habits et sans chaussures, après avoir tout perdu, montures et bagages. Le vizir arriva bientôt devant Alger dont il obligea les habitants à reconnaître l'autorité du souverain mérinide.

Abou-Einan, s'étant avancé jusqu'à Médéa, ordonna à son confident, Ouenzemmar, et à son ami, Yacoub-Ibn-Ali, de porter à l'émir de Bougie, Abou-Abd-Allah-Mohammed, petit-fils

de l'émir Abou-Yahya-Zékérïa, l'ordre de faire arrêter Abou-Thabet et les gens qui l'accompagnaient. L'émir s'y conforma et, par l'établissement d'une surveillance très-active sur toutes les routes et de sentinelles sur toutes les collines, il parvint à découvrir les fugitifs. Abou-Thabet fut amené prisonnier à Bougie, ainsi que son neveu Abou-Zîan et son vizir Yahya-Ibn-Dawoud. Le prince de Bougie chargea de fers ces malheureux et les envoya au sultan qui se tenait à Médéa. Il les suivit lui-même de près et, arrivé dans le voisinage du camp mérinide, il aperçut Abou-Einan qui était monté à cheval pour venir au-devant de lui. A l'approche du cortége, il mit pied à terre ; le sultan en fit autant, combla son visiteur de politesses et, après avoir fait emprisonner Abou-Thabet, il donna audience à une députation que les Douaouida venaient de lui envoyer. Cette ambassade obtint l'accueil le plus bienveillant et les personnes dont elle se composa reçurent des robes d'honneur, des montures et de l'argent au moment de repartir pour leur tribu. Une autre députation, venue du Zab, trouva le sultan à Médéa et lui présenta un acte d'hommage et de fidélité signé par Ibn-Mozni, seigneur de cette contrée. Une réception honorable et de riches cadeaux furent aussi le partage de ces envoyés.

Lorsqu'Abou-Einan eut achevé la réduction du Maghreb central, et installé des administrateurs dans les provinces soumises, il conçut le ferme espoir de reconquérir l'Ifrîkïa.

ABOU-ÉINAN OBTIENT POSSESSION DE BOUGIE ET CONDUIT EN MAGHREB L'ÉMIR DE CETTE VILLE.

Arrivé à Médéa dans le mois de Châban 753 (sept.-oct. 1352), Abou-Abd-Allah-Mohammed, fils de l'émir Abou-Zékérïa, et seigneur, de Bougie, trouva auprès d'Abou-Einan l'accueil le plus empressé. Il lui exposa ensuite, dans un entretien secret, la grande difficulté qu'il éprouva à gouverner un état dont les ha-

bitants, toujours portés au désordre, refusaient d'acquitter les impôts, dont les courtisans avaient accaparé toute l'autorité et dont l'armée était en proie à l'insubordination. Un aveu de cette nature répondit parfaitement aux souhaits du sultan ; aussi s'empressa-t-il d'offrir à son hôte telle partie du Maghreb qu'il désignerait, en échange d'une province qui opposait tant d'obstacles à une bonne administration. Cette proposition fut trop agréable au prince hafside pour être repoussée et, se conformant aux conseils du chambellan Mohammed-Ibn-Abi-Amr, lequel agissait d'après les inspirations de son souverain, Abou-Einan, il souscrivit à l'arrangement proposé, sans consulter les grands officiers du royaume dont il allait faire l'abandon. Tous ses courtisans en furent indignés, et Ali, fils du caïd Mohammed-Ibn-el-Hakîm, s'enfuit du camp avec plusieurs autres et passa en Ifrîkïa. Alors, sur l'invitation du sultan, l'émir écrivit de sa propre main au gouverneur de Bougie, lui ordonnant de remettre la ville aux fonctionnaires mérinides.

Devenu maître de Bougie, Abou-Einan en confia le gouvernement à Omar-Ibn-Ali-el-Ouattaci, de la famille des Aulad-el-Ouezîr, la même dont nous avons déjà raconté l'insurrection à Tazouta[1]. Ayant achevé la conquête du Maghreb central, il repartit pour Tlemcen afin d'assister aux cérémonies religieuses qui accompagnent la rupture du jeûne du Ramadan. Il y fit son entrée au milieu d'une foule immense, suivi de deux chameaux qui marchaient à pas saccadés entre la double haie des troupes et dont l'un portait Abou-Thabet et l'autre le vizir Ibn-Dawoud. Ce spectacle offrit aux assistants un nouvel exemple des vicissitudes de la fortune. Le lendemain, on conduisit ces prisonniers au lieu du supplice et on leur ôta la vie à coups de lance. Abou-Einan assigna un logement magnifique à l'ex-émir de Bougie et fit tapisser la salle d'audience pour mieux fêter son arrivée.

---

[1] Voy. p. 134 de ce volume.

LE CHAMBELLAN IBN-ABI-AMR CONDUIT UNE ARMÉE CONTRE BOUGIE DONT LES HABITANTS S'ETAIENT MIS EN RÉVOLTE.

Les Sanhadja des environs de Bougie descendent des Telkata, famille dont une branche régna dans cette ville et dans la Calâ des Beni-Hammad. Lors de l'établissement de l'empire almohade, ils fixèrent leur séjour dans la vallée de Bougie, sur le territoire des Beni-Ouriaguel, où ils se trouvèrent environnés de peuplades berbères-ketamiennes. Les almohades leur concédèrent cette contrée, moyennant le service militaire, et le sultan [hafside de Bougie] finit par ne plus avoir d'autres troupes, en conséquence de la diminution progressive qu'éprouva l'armée almohade. Les Sanhadja profitèrent de cette circonstance pour imposer leurs volontés au gouvernement. L'émir Abou-Abd-Allah eut à se plaindre d'eux depuis le moment où il prit le commandement de Bougie et, pour se venger, il fit mourir Mohammed-Ibn-Temîm, un de leurs principaux cheikhs. Depuis le règne d'Abou-Zekérïa, le chambellan Fareh, client d'Ibn-Seid-en-Nas, avait eu ce peuple sous ses ordres et il était parvenu à gouverner le royaume en ne laissant que l'ombre de la puissance souveraine à l'émir Abou-Abd-Allah, fils et successeur de ce prince.

Quand Abou-Abd-Allah consentit à abdiquer en faveur d'Abou-Einan, [son compagnon et ministre] Fareh en fut vivement contrarié, mais il eut l'adresse de cacher son ressentiment, et, lors du départ d'Omar-Ibn-Ali-el-Ouattaci pour Bougie, il s'y rendit aussi afin de prendre et de transporter en Maghreb le harem de son maître, ainsi que les effets et le mobilier du palais. Arrivé dans la ville, il prêta l'oreille aux confidences des Sanhadja, qui se plaignaient de l'administration tyrannique sous laquelle on les avait fait passer et, leur ayant donné raison, il leur recommanda de chasser les fonctionnaires mérinides et de proclamer la souveraineté du prince hafside, Abou-Zeid, seigneur de Constantine. Ils y consentirent volontiers et prirent la résolu-

tion d'assassiner El-Ouattaci pendant qu'il donnerait audience dans la citadelle. Mansour-Ibn-el-Haddj, un de leurs cheikhs, se chargea de lui porter le coup mortel, et, s'étant rendu au palais de bon matin, selon l'usage des officiers revêtus de hauts commandements, il s'approcha du nouveau gouverneur, en se penchant comme pour lui baiser le pan de la robe, et dans le même moment, il lui plongea un poignard dans le corps. Malgré la gravité de la blessure, El-Ouattaci conserva assez de forces pour s'enfuir dans sa chambre, mais les conspirateurs y pénétrèrent et lui ôtèrent la vie. Ceci se passa dans le commencement du mois de Dou-'l-Hiddja 753 (janvier 1353). Au même instant, la populace se mit en insurrection et Fareh, étant monté à cheval, fit proclamer à haute voix la souveraineté d'Abou-Zeid. Ce prince reçut par un courrier extraordinaire la nouvelle de la révolution survenue à Bougie et l'invitation de s'y rendre le plus tôt possible, mais, au lieu de partir, il se contenta d'y envoyer un de ses affranchis européens en qualité de lieutenant.

Abou-Einan soupçonna l'émir Abou-Abd-Allah d'avoir comploté cette révolte avec le chambellan Fareh, et le mit aux arrêts ; il emprisonna aussi plusieurs notables de la ville de Bougie qui étaient arrivés à la cour depuis quelque temps pour y remplir une mission dont leurs concitoyens les avaient chargés. [Cet acte de vigueur produisit son effet :] les cheikhs de Bougie se repentirent d'avoir permis la dernière révolution ; leurs hommes d'action et de conseil se liguèrent contre Fareh et les Sanhadja ; le caïd Hilal, client d'Abou-Abd-Allah-Ibn-Séid-en-Nas, entra dans le complot, ainsi qu'Ali-Ibn-Mohammed-el-Mît, ancien chambellan de l'émir Abou-Zékérïa-Yahya, et Mohammed, fils du chambellan Abou-Abd-Allah - Mohammed - Ibn-Seïd-en - Nas. L'on convint d'assassiner le chambellan aussitôt que le lieutenant du seigneur de Constantine serait arrivé. Ce jour-là ils éclatèrent en plaintes contre Fareh et le firent appeler à une conférence dans la grande mosquée. Averti de leurs intentions hostiles, ce malheureux alla se réfugier chez le mufti, Ahmed-Ibn-Idrîs ; mais son patron, Ibn-Séid-en-Nas, enfonça lui-même la porte de la maison et le tua d'un coup de poignard. Les conspirateurs

coupèrent ensuite la tête de leur victime pour l'envoyer à Abou-Einan, et jetèrent le corps [hors du belvéder,] sur la terrasse de la maison. Mansour-Ibn-el-Haddj se hâta de quitter la ville avec ses troupes sanhadjiennes.

Il y avait alors en rade un bâtiment dans lequel se trouvait un serviteur d'Abou-Einan, nommé Ahmed-Ibn-Saîd-el-Carmouni (natif de Carmona, en Espagne), lequel était venu de Tunis pour affaires. Les habitants le firent descendre et s'empressèrent autour de lui en criant « Vive notre maître, le sultan mérinide ! » D'après les conseils de cet homme, ils expédièrent un courrier à Tahyaten-Ibn-Omar-Ibn-Abd-el-Moumen-el-Oungaçni, cheikh mérinide qui commandait à Tedellis. Tahyaten ne tarda pas d'arriver avec une poignée de troupes. Ils envoyèrent aussi un messager au sultan Abou-Einan pour lui annoncer ce qu'ils avaient fait, et ils attendaient le résultat de leur démarche.

Quand cette nouvelle parvint au sultan, son chambellan, Mohammed-Ibn-Abi-Amr, reçut aussitôt l'ordre de partir pour Bougie avec un corps d'armée et, s'étant campé en dehors de Tlemcen, il y réunit cinq mille cavaliers choisis par son souverain, tous parfaitement équipés et soldés d'avance. Après avoir assisté à la fête du Sacrifice (en janvier 1353), il se mit en marche pour sa destination et, parvenu à Beni-Hacen, il apprit que les Sanhadja s'étaient rassemblés pour lui livrer bataille. N'ayant éprouvé aucune opposition de la part de ces nomades qui, n'osant pas engager le combat, avaient reculé jusqu'à Constantine d'où ils se rendirent à Tunis, Ibn-Abi-Amr occupa leur camp, situé au Khamîs de Tîklat, et là, il reçut la visite des vizirs hafsides et de la corporation des cheikhs. Après avoir fait arrêter le caïd Hilal et l'avoir envoyé au sultan, il entra dans la ville de Bougie à la tête d'un brillant cortége et alla s'installer dans la citadelle. Ceci eut lieu en Moharrem 754 (février 1353). Ayant rétabli l'ordre dans la place, il donna des robes d'honneur à tous les cheikhs et choisit Ali-Ibn-el-Mît et Mohammed-Ibn-Seïd-en-Nas pour lui servir de ministres. Ensuite, il fit arrêter et embarquer pour le Maghreb deux cents individus de la populace, tous chefs de bandes et tous soupçonnés d'avoir pris part à l'insurrec-

tion contre les Mérinides. Par cette mesure il assura la tranquillité de la ville. Pour garantir l'obéissance des tribus-douaouida qui venaient de lui envoyer des députations, il exigea la remise de plusieurs ôtages. A tous ces envoyés il prodigua de riches présents ainsi qu'au gouverneur du Zab, Youçof-Ibn-Mozni, qui se vit ainsi indemnisé de toutes les dépenses qu'il avait faites [pour le service du gouvernement mérinide] [1].

Après avoir passé deux mois à Bougie, Ibn-Abi-Amr repartit pour Tlemcen, emmenant avec lui les chefs arabes et les députations qui étaient venus le trouver. Ayant reçu de lui une robe d'honneur, des montures, de l'argent et des tentes, je me mis en route avec cette compagnie de voyageurs. Vers le commencement de Djomada second (commencement de juillet 1353), quand nous fûmes arrivés à Tlemcen, le sultan tint une grande séance afin de recevoir les députations et d'examiner les chevaux et autres dons qu'on avait à lui offrir. Cette cérémonie se fit en présence d'une foule immense. Tous ces envoyés furent amplement rétribués par Abou-Einan, surtout Youçof-Ibn-Mozni et Yacoub-Ibn-Ali, auxquels il prodigua les égards, les dons et les honneurs. Après avoir pris leur avis sur l'état de l'Ifrîkïa et sur le meilleur moyen de réduire la ville de Constantine, il les renvoya dans leurs pays respectifs, le premier jour de Châban 754 (commencement de sept. 1353). Le chambellan Ibn-Abi-Amr dut les accompagner à son grand regret ; nous en dirons les motifs dans le chapitre [suivant] où nous retracerons l'histoire de sa vie. Je me mis en route avec lui, heureux d'avoir reçu du sultan une forte gratification, plusieurs robes d'honneur, de beaux chevaux et la promesse d'être rétabli dans la possession des fiefs dont ma famille et moi nous avions eu la jouissance dans [Tunis] notre ville natale.

---

[1] Voy. p. 270 de ce volume.

BIOGRAPHIE DU CHAMBELLAN IBN-ABI-AMR. — NOMMÉ GOUVERNEUR DE BOUGIE, IL ENTREPREND LE SIÉGE DE CONSTANTINE PAR L'ORDRE DU SULTAN.

Les ancêtres du chambellan Ibn-Abi-Amr habitaient El-Mehdïa et faisaient partie de la milice fournie au gouvernement de l'Ifrîkïa par les Arabes temîmides de ce pays. Son grand-père, Ali, légiste d'un grand savoir, alla se fixer à Tunis, sur l'invitation d'El-Mostancer, et, se voyant chargé de remplir les fonctions de cadi dans cette capitale et d'inscrire le paraphe impérial sur les dépêches du cabinet et sur les ordonnances de toute nature, il se conduisit avec une probité exemplaire et, jusqu'à sa mort, il conserva sa haute position et l'estime générale. Son fils Abd-Allah le remplaça comme paraphiste des ordonnances et des dépêches ; nommé à cette charge sous le règne d'Abou-Hafs-Omar, fils de l'émir Abou-Zékérïa, il en remplit les devoirs avec une fidélité parfaite.

Ahmed-Ibn-Ali, frère de celui-ci, était un homme très-réglé qui se distinguait autant par sa gravité que par son application à l'étude. Il eut un fils nommé Mohammed[-Ibn-Abi-Amr] qui cultiva les sciences coraniques et la jurisprudence sous les docteurs les plus habiles de Tunis. Lors du bouleversement de l'empire hafside, Mohammed-Ibn-Abi-Amr quitta la capitale pour chercher ailleurs les moyens de vivre ; jeté par les vicissitudes de la fortune dans la ville de Collo, il s'y fit tellement remarquer par son amour de l'étude et par sa belle écriture qu'il fut nommé régisseur du port à l'époque où Ibn-Ghamr dirigeait l'administration de Bougie. Voulant se faire donner comme adjoint le chérîf Hacen-Ibn-Mohammed-es-Sibti (*natif de Ceuta*), qui avait partagé ses fatigues et ses malheurs, il réussit à procurer la nomination de ce fidèle ami. Dès-lors, ils servirent Ibn-Ghamr avec un zèle dont celui-ci eut toujours à se louer.

Quand Mohammed-Ibn-Youçof se mit en révolte contre Abou-

Hammou[1] et paralysa de cette manière les forces de l'empire abd-el-ouadite, le chérîf Abd-el-Ouehhab, gouverneur de Tedellis, abandonna la cause du sultan de Tlemcen et passa aux Hafsides. Ibn-Ghamr envoya alors Mohammed-Ibn-Abi-Amr à Tedellis comme régisseur de la douane et le fit accompagner par le chérîf Hacen en qualité de cadi.

Abou-Hammou ayant rétabli la puissance de son empire et repris la ville de Tedellis, ordonna à son premier mufti, Ibn-el-Imam, d'aller recevoir la soumission des habitants et d'exiger l'envoi de leurs notables à la cour. Ibn-Abi-Amr et son ami, le chérîf, firent partie de cette députation et fixèrent leur séjour dans Tlemcen, où ils occupèrent alternativement la place de cadi, tant sous le gouvernement abd-el-ouadite que sous la domination mérinide. Plusieurs cheikhs de cette ville se liguèrent contre Ibn-Abi-Amr pendant qu'Abou-'l-Hacen occupait le trône, et le dénoncèrent comme un magistrat prévaricateur. Pour leur donner quelque satisfaction, ce monarque destitua le cadi, mais, étant parfaitement convaincu de son innocence, il le prit à son service et lui confia l'éducation de son fils Fares. Dans cette nouvelle position, Ibn-Abi-Amr se surpassa en zèle et en habileté.

Son fils Mohammed, le chambellan dont nous allons raconter l'histoire, fut élevé avec Abou-Einan, fils du sultan, et en devint l'ami intime. Abou-Einan, étant monté sur le trône, fit avancer de grade en grade le compagnon de son enfance et le porta aux plus hauts emplois. Le paraphe impérial, le commandement en chef de l'armée, les fonctions de chambellan, l'office d'ambassadeur, la direction des bureaux de la guerre, la comptabilité, l'intendance du palais, les titres d'honneur les plus élevés, le gouvernement de la maison royale, rien ne manqua au favori du sultan. Tous les regards se portèrent vers lui; les hommes les plus éminents, les princes du sang, les chefs de tribus, les chérîfs, les docteurs de la loi, s'empressèrent à briguer sa protection, et les

---

[1] Voy. tome III, page 395.

administrateurs des provinces lui envoyèrent l'argent des contribuables, afin de gagner sa faveur. Pendant un temps considérable, il jouit du plus haut crédit et d'une fortune qui excita la jalousie des vizirs et des grands de l'empire. Aussi, quand il partit pour Bougie à la tête de l'armée, ses ennemis profitèrent de son éloignement pour gagner l'oreille du souverain et lui faire entendre des insinuations perfides à l'égard de son protégé. Revenu de cette expédition, Ibn-Abi-Amr crut user de l'ascendant qu'il avait toujours exercé sur l'esprit de son maître et lui reprocha d'avoir écouté de pareilles calomnies. Voyant qu'Abou-Einan accueillait ses remontrances avec froideur, au point même de s'en formaliser, il se posa en victime et sollicita la faveur d'aller prendre le gouvernement de Bougie. En faisant cette demande, il ne s'attendait nullement à être pris au mot, s'étant imaginé que le sultan l'aimait trop pour le laisser s'éloigner ; mais, à son grand désappointement, il reçut la permission de s'y rendre. Ce fut en vain qu'il voulut s'en dédire : Abou-Einan lui ordonna de partir et le chargea en même temps d'une expédition contre Constantine. Il lui accorda toutefois autant de troupes et d'argent qu'il pourrait désirer.

Ce fut en Châban 754 (sept. 1353), qu'Ibn-Abi-Amr se mit en marche pour Bougie; il y arriva vers la fin du même mois et y passa l'hiver. Les Hafsides cherchèrent alors à semer la division parmi les Mérinides et, dans ce but, ils reconnurent pour souverain du Maghreb le prince Abou Omar-Tachefîn, fils du sultan Abou-'l-Hacen qui était tombé au pouvoir de l'émir hafside El-Fadl et qui, depuis lors, avait été retenu en captivité. Ils lui fournirent des tentes et un équipage royal, laissant à Meimoun-Ibn-Ali le soin de le soutenir. Meimoun entreprit cette tâche uniquement pour contrarier son frère, Abou-Dinar-Yacoub-Ibn-Ali. Celui-ci, ayant su leur dessein, partit sur le champ pour le Zab où les tribus sous les ordres de Meimoun étaient cantonnées, et, les ayant mis en déroute, il les repoussa dans le pays d'où elles étaient sorties et les contraignit à s'enfermer dans la ville [de Constantine].

Quand l'hiver fut terminé, Ibn-Abi-Amr dressa son camp en dehors de la ville [de Bougie], après avoir célébré la fête du Sa-

crifice. Il passa ensuite ses troupes en revue, leur distribua les gratifications d'usage et les emmena au siége de Constantine. Les Douaouida, suivis de leurs familles, leurs tentes et leurs troupeaux, vinrent se joindre à lui. Le seigneur de Constantine, Abou-Zeid, fit ses préparatifs de résistance et rallia autour de lui toutes les tribus de la province de Bône, ainsi que les fractions de la tribu des Douaouida qui s'étaient attachées à son parti et qui avaient pour chef Meimoun, fils d'Ali-Ibn-Ahmed. Le chambellan Nebîl, auquel il confia le commandement de cette armée, se porta au-devant d'Ibn-Abi-Amr et lui livra bataille, en Djomada 755 (mai-juin-juillet 1354). Le général mérinide remporta la victoire, s'empara des bagages et des troupeaux de ses adversaires, et tint Constantine étroitement bloqué jusqu'à ce qu'on lui eût livré le prince Tachefîn, frère d'Abou-Einan, le même qu'on avait mis en avant comme prétendant au trône mérinide. Il envoya ce prisonnier à son souverain.

Le fils d'Abou-Zeid se rendit alors à la cour merinide par l'ordre de son père et s'en retourna enchanté de sa réception et du succès de sa mission. Rentré à Bougie, Ibn-Abi-Amr n'en sortit plus, et il y mourut vers le commencement de l'an 756 (janv.-fév. 1355), emportant les regrets des habitants dont il avait gagné l'amour par une administration juste et paternelle. Le sultan envoya ses propres chevaux et mulets pour ramener en Maghreb la famille et les enfants de son ancien ami. Le corps du défunt fut porté à Tlemcen et déposé dans le cimetière où l'on avait enterré son père. Abou-Zîan, fils du sultan Abou-Einan, arriva avec un détachement de troupes mérinides pour rendre au chambellan les derniers devoirs.

Le vizir Abd-Allah-Ibn-Ali-Ibn-Saîd, fut nommé gouverneur de Bougie et partit pour sa destination, au mois de Rebiâ 756 (mars-avril-mai 1385). Aussitôt arrivé, il adopta le système de conduite qui avait mérité à son prédécesseur l'estime universelle. Nous aurons à parler de lui et de son expédition contre Constantine, ville dont il s'empara à la suite d'un siége.

ABOU-'L-FADL, FILS DU SULTAN ABOU-'L-HACEN, ALLUME UNE RÉVOLTE DANS LA MONTAGNE DES SEKCÎOUÏ. — IL MEURT VICTIME D'UNE TRAHISON OURDIE PAR LE GOUVERNEUR DU DERA.

Après la mort du sultan Abou-'l-Hacen, ses fils, Abou-'l-Fadl-Mohammed et Abou-Salem-Ibrahîm, se rendirent auprès de leur frère Abou-Einan, qui commença par leur accorder de hauts commandements ; puis, craignant de leur laisser acquérir trop d'influence, il les déporta en Espagne. Ils s'établirent dans ce pays, sous la protection du sultan [de Grenade], Abou-'l-Haddjadj, fils du sultan Abou-'l-Ouélîd et petit-fils du *raïs* Abou-Saîd. Abou-Einan se repentit bientôt d'avoir pris cette mesure et, lorsqu'il eut consolidé son autorité par la conquête de Tlemcen et du Maghreb central, il fit prier Abou-'l-Haddjadj de les lui renvoyer. La réflexion lui avait démontré qu'il garantirait mieux la tranquillité de son empire en retenant ses frères auprès de lui qu'en les laissant dans un pays où ils pourraient devenir les instruments des intrigants et des factieux. Abou-'l-Haddjadj, soupçonnant de mauvaises intentions à leur égard, refusa de les livrer, en déclarant qu'il ne trahirait jamais de vrais croyants auxquels il aurait accordé sa protection. Piqué au vif par cette réponse, Abou-Einan ordonna à son chambellan, Mohammed-Ibn-Abi-Amr, d'écrire au monarque andalousien une lettre de reproche et de remontrance. Ce document fut admirablement bien rédigé, comme j'ai pu m'en assurer, ce ministre me l'ayant fait voir pendant que je me trouvais à Bougie. Abou-'l-Haddjadj en ayant pris connaissance, recommanda secrètement à Abou-'l-Fadl, l'aîné des deux princes, de se réfugier auprès du roi [Don Pédre] qui, depuis l'an 751 (1350), époque de la mort de son père Alphonse sous les murs de Gibraltar, avait montré une sincère amitié au souverain de Grenade. Abou-'l-Fadl suivit ce conseil et, s'étant ensuite fait prêter un navire par le roi chrétien, il alla débarquer sur la côte du Sous. De là, il se rendit auprès d'Abd-

Allah-es-Sekcîouï, et, s'étant fait proclamer sultan, il somma les peuples du Maghreb de reconnaître son autorité.

Abou-Einan apprit cette nouvelle en 754, peu de temps avant le retour de son chambellan Ibn-Abi-Amr, qui venait d'occuper la ville de Bougie, et envoya aussitôt une armée en Maghreb sous la conduite de Fares-Ibn-Meimoun-Ibn-Ouedrar. Ce vizir quitta Tlemcen dans le mois de Rebiâ 754 (avril-mai 1353). et, parvenu au pied du mont Sekcîoua, il en occupa tous les abords et construisit la ville d'El-Cahera pour lui servir de camp et de quartier général. Es-Sekcîouï, se voyant bloqué dans sa montagne, abandonna la cause de son protégé et offrit au vizir un semblant d'obéissance. Abou-'l-Fadl se mit alors à parcourir les montagnes des Masmouda, et le vizir porta ses drapeaux et ses armes victorieuses dans toutes les parties du Sous. Pour assurer la soumission de cette province après y avoir rétabli l'ordre, Fares installa des troupes sur les frontières et plaça des garnisons dans plusieurs forteresses et villes telles qu'Ifri-en-Fourîan[1] et Taroudant.

Abou-'l-Fadl étant passé des montagnes occupées par les Masmouda dans le territoire des Zanaga, se jeta entre les bras d'Ibn-Hamîdi, chef de cette portion de la tribu qui habitait [le flanc de l'Atlas], vis-à-vis du Derâ. Abd-Allah-Ibn-Moslem-ez-Zerdali, gouverneur de cette province, se hâta de bloquer le pays où le prince s'était réfugié. Cheikh de l'empire abd-el-ouadite, Ez-Zerdali avait gagné la faveur du sultan Abou-'l-Hacen, l'an 737, après la prise de Tlemcen, et, depuis cette époque, il était resté au service de l'empire mérinide. Ayant serré Ibn-Hamîdi de près, il l'effraya en déclarant que les armées et les vizirs du sultan allaient bientôt arriver ; puis, il lui promit telle somme d'argent qu'il voudrait à la condition de laisser prendre le réfugié. Cette proposition fut agréée, et Ibn-Moslem se mit à flatter les espérances du prince par l'offre de son appui, et le trompa au

---

[1] *Ifri ou fouran*, ou *Ifri en fourian* paraît signifier *caverne des vapeurs*, en langue berbère.

point de le décider à monter à cheval et à venir le trouver. L'ayant fait aussitôt arrêter, il l'envoya au sultan et paya à El-Hamîdi la somme convenue. Ceci se passa en l'an 755 (1354). Abou-Einan expédia des lettres jusqu'aux extrêmités de son empire pour annoncer cette nouvelle et, quelque temps après, il fit étrangler son frère dans la prison où on le tenait enfermé.

MORT D'EIÇA-IBN-EL-HACEN QUI S'ÉTAIT RÉVOLTÉ A GIBRALTAR.

Eiça, fils d'El-Hacen-Ibn-Ali-Ibn-Abi-'t-Talac, appartenait au corps des cheikhs mérinides et était un des membres les plus influents du grand conseil de la nation. Nous avons déjà parlé de son père en retraçant les événements qui marquèrent le règne d'Abou-'r-Rebiâ[1]. Quand le sultan Abou-'l-Hacen eut achevé la construction de la ville de Djebel-el-Feth (*Gibraltar*), Eiça reçut l'ordre de s'y installer en qualité de gouverneur des possessions mérinides en Espagne, d'inspecteur des forteresses, de payeur-général des garnisons, et il conserva ces fonctions assez longtemps pour devoir s'en assurer l'exercice pendant le reste de ses jours. Toutes les fois qu'un grave événement survenait dans l'état, Abou-'l-Hacen le faisait venir pour avoir son avis et, au moment de marcher contre l'Ifrîkïa, il le consulta sur cette entreprise. Eiça lui recommanda d'y renoncer et lui représenta que les tribus mérinides n'étaient pas assez nombreuses pour garder un tel pays, vu qu'il faudrait y établir des garnisons depuis la frontière orientale jusqu'à celle de l'Occident et encore sur toute la ligne du littoral. Cette contrée, disait-il, exige beaucoup de troupes pour la garder et, de plus, une armée assez forte pour contenir les Arabes, peuple qui y domine maintenant et qui, depuis bien longtemps est demeuré insoumis. Le sultan avait un tel désir de posséder l'Ifrikïa qu'il ferma l'oreille

[1] Page 186 de ce volume.

à ces sages conseils et en renvoya l'auteur au gouvernement des forteresses espagnoles.

Après le désastre de Cairouan, Eïça traversa le Détroit afin de comprimer les révoltes que le fils du sultan avaient suscitées à Fez et à Tlemcen. Débarqué à Ghassaça, il se rendit à Tèza, localité située dans le territoire de sa tribu, les Beni-Asker, et, en ayant rassemblé les guerriers, il partit avec l'intention de surprendre le camp d'Abou-Einan, pendant que ce prince tenait son neveu étroitement bloqué dans la Ville-Neuve [de Fez], après l'avoir battu en rase campagne. Saîd-Ibn-Mouça-el-Adjîci, auquel Abou-Einan confia le commandement des troupes destinées à agir contre Eiça, alla prendra position sur le bord du Bou-Halou, rivière qui sert à délimiter la région occupée par les Beni-Asker. Les deux armées étaient en présence depuis plusieurs jours quand elles apprirent que la Ville-Neuve avait succombé. Peu de temps après, Eiça reçut une communication d'Abou Einan qui l'engageait à reconnaître son autorité et, trouvant qu'Abou-'l-Hacen mettait une lenteur extrême à lui envoyer des renforts, il fit sa soumission moyennant certains avantages que le nouveau sultan s'empressa de lui accorder. A la suite de cet arrangement, il se rendit à Fez, et Abou-Einan, enchanté d'avoir gagné un homme aussi influent, le logea dans le palais et lui donna la présidence du conseil privé.

Après la mort du sultan Abou-'l-Hacen, le chambellan, Ibn-Abi-Amr, s'empara de l'esprit d'Abou-Einan et, devenu son confident et son ami intime, il écarta de la présence royale tous les autres courtisans. Eiça, qui en fut du nombre, ressentit un vif mécontentement, mais il cacha son dépit et se fit donner l'autorisation d'aller à la Mecque. Revenu du pèlerinage, l'an 756 (1355), il passa par Bougie et, cédant aux sollicitations d'Ibn-Abi-Amr, qu'il rencontra dans cette ville, il s'engagea à lui concilier de nouveau la faveur du sultan. Arrivé à la cour et trouvant qu'Abou-'Einan gouvernait sans prendre conseil de personne, et sans témoigner la moindre confiance ni aux courtisans ni aux familiers du palais, il demanda la permission de rentrer en Espagne, siége de son commandement, afin de maintenir la guerre

sainte sur cette partie de la frontière mérinide. S'étant alors rendu à Ceuta, il traversa le Détroit et prit terre à Gibraltar,

Le bureau de la solde établi dans cette forteresse avait alors pour chef un nommé Yahya-el-Fercadji, personnage rempli d'orgueil, qui traitait les autres officiers du gouvernement avec une hauteur excessive et qui, par son arrogance, avait excédé Abou-Yahya, fils [et lieutenant] d'Eiça. Quelque temps après l'arrivée de celui-ci, Masoud-Ibn-Kendouz, un des serviteurs du sultan, apporta à Gibraltar, de la part de son maître, l'argent qui devait servir à solder les garnisons mérinides. El-Fercadji voulut obliger Eiça à passer chez lui pour toucher son traitement, humiliation qu'il avait déjà fait subir à Abou-Yahya pendant l'absence de son père. Indigné de tant d'insolence, Eiça le fit mettre au cachot, renvoya Ibn-Kendouz à Ceuta la même nuit, et répudia l'autorité du sultan.

A la réception de cette nouvelle, Abou-Einan ressentit une inquiétude extrême et, croyant qu'Eiça s'était précipité dans la révolte à l'instigation d'Ibn-el-Ahmer et du roi chrétien, il fit donner l'ordre à Ahmed-Ibn-el-Khatîb, commandant de la marine à Tanger, de prendre la mer avec quelques vaisseaux et d'aller mouiller dans la rade de Gibraltar afin de surveiller les démarches de l'ennemi. Quand cette flotte parut devant la forteresse, les officiers de la garnison et les chefs des volontaires venus du pays des Ghomara pour prendre part à la guerre sainte se concertèrent ensemble et, au lieu de soutenir leur chef, ils résolurent de le livrer au sultan. Soleiman-Ibn-Dawoud-Ibn-Arab-el-Askeri, gouverneur de Ronda, avait déjà eu un entretien secret avec Eiça, dont il était le conseiller et l'ami intime et dont les démarches lui avaient procuré son commandement. Voyant que son protecteur persistait à répudier l'autorité d'Abou-Einan et à vouloir se tenir en révolte ouverte, il l'abandonna à son sort et écrivit au sultan pour l'assurer de son obéissance. Eiça reconnut alors que sa tentative prenait une mauvaise tournure et se repentit d'avoir agi en dépit des plus simples règles de la prudence. Aussi, quand Ibn-el-Khatîb arriva avec sa flotte, il alla implorer ses bons offices au nom de Dieu et de leur ancienne

amitié, et le pria d'envoyer au sultan l'assurance de son dévouement et de le disculper d'avoir pris part au forfait dont les gens de la forteresse, disaît-il, s'étaient rendu coupables. Les Ghomara, ayant appris l'accusation qu'Eiça faisait ainsi peser sur eux, furent saisis d'effroi et, pour se justifier, ils firent irruption dans le château où il s'était enfermé, le garrotèrent lui et son fils, et les envoyèrent à bord du navire d'Ibn-el-Khatîb. Cet officier alla débarquer les prisonniers à Ceuta et accourut à la capitale pour y annoncer la bonne nouvelle. Le sultan lui présenta une robe d'honneur et, par son ordre, tous les courtisans en firent de même. Omar, fils du vizir Abd-Allah-Ibn-Ali, partit alors avec Omar-Ibn-el-Adjouz et le commandant de la milice chrétienne afin d'amener Eiça et son fils devant le sultan et, le 8 du mois de Dou-'l-Hiddja 756 (décemb. 1355), ils revinrent à la capitale. Abou-Einan tint alors une séance solennelle pour juger les inculpés et, les ayant fait comparaître, il n'entendit que des excuses et des protestations de regret. Cette défense ne fut pas accueillie et on les ramena en prison où ils restèrent enchaînés jusqu'à ce qu'on eut célébré la fête du Sacrifice [10 Dou-'l-Hiddja]. Quand le dernier jour de l'année fut arrivé, on les traîna au champ du supplice. Eiça mourut criblé de coups de lance ; son fils subit l'amputation d'une main et d'un pied, et, comme il refusa de se laisser panser, il resta baigné dans son sang et mourut le lendemain. Le triste sort de ces malheureux servit de leçon à ceux qui auraient été tentés d'imiter leur exemple. Le sultan donna le commandement de Gibraltar et des autres forteresses espagnoles à Soleiman-Ibn-Dawoud.

LE SULTAN S'EMPARE DE CONSTANTINE ET DE TUNIS.

Après la mort du chambellan Ibn-Abi-Amr, le sultan donna le gouvernement de Bougie et des provinces situées au-delà de cette forteresse au vizir Abd-Allah-Ibn-Ali-Ibn-Saîd. Cet officier partit pour sa destination après avoir reçu la permission d'em-

ployer pour la solde des troupes tout l'argent provenant des impôts.

Les montagnes de la province de Constantine, étant habitées par des Sedouîkich, appartenaient déjà au sultan, puisque [ses alliés] les Douaouida y avaient étendu leur domination ; aussi, nomma-t-il Mouça-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Eiça au commandement de ces peuplades et lui prescrivit-il d'aller à Taourîrt, sur l'extrême limite de la province de Bougie, et de s'y établir avec ses parents, ses fils et ses clients.

Ibn-Abi-Amr avait déjà mis le siége devant Constantine après s'être installé à Bougie; mais, ayant conclu un traité de paix avec l'émir Abou-Zeid, seigneur de la ville dont il voulait s'emparer, il s'en était éloigné, après avoir posté Mouça-Ibn-Ibrahîm à Mîla.

Le vizir Abd-Allah-Ibn-Ali ayant pris le commandement de [de Bougie avec le titre de gouverneur de] l'Ifrîkïa, se mit en marche, l'an 757 (1356), conformément à l'ordre du sultan, et occupa les abords de Constantine. Les habitants allaient faire leur soumission en voyant les catapultes des assiégeants menacer leur ville qui était déjà étroitement bloquée, quand, tout-à-coup, les Mérinides levèrent le siége par suite d'un faux bruit qui s'était répandu dans le camp au sujet de la mort d'Abou-Einan. L'émir Abou-Zeid se rendit alors à Bône, après avoir confié le gouvernement de Constantine à son frère, Abou-'l-Abbas, maintenant Émir des croyants, que Dieu tout-puissant le soutienne ! Ce prince y était venu de l'Ifrîkïa, où il avait essayé de conquérir le trône de ses ancêtres avec l'aide des Arabes, et tenté, à plusieurs reprises, d'enlever Tunis au chambellan Ibn-Tafraguîn. Ces hostilités commencèrent en l'an 753 (1352), ainsi que nous l'avons déjà mentionné. Ce fut Khaled-Ibn-Hamza, le compagnon d'Abou-'l-Abbas, qui obtint pour lui le commandement de Constantine et qui emmena l'émir Abou-Zeid, afin de recommencer le siége de Bougie. Abou-'l-Abbas fut à peine installé dans la ville qu'il se déclara indépendant et, cédant aux inspirations de son esprit intrépide, il prêta une oreille attentive aux suggestions de quelques chefs appartenant aux Aulad-You-

çof, famille qui commandait la tribu des Sedouîkich et qui était mal disposée pour les Mérinides. D'après leurs conseils, il marcha sur Mîla et surprit le camp de Mouça-Ibn-Ibrahîm dans une attaque de nuit. Les fils de Mouça y perdirent la vie, les Mérinides abandonnèrent leurs tentes et leurs bagages, s'enfuirent jusqu'à Taourîrt et passèrent de là à Bougie. Abou-Einan, auprès duquel Mouça se rendit à la suite de cette défaite, attribua aux lenteurs du vizir Abd-Allah-Ibn-Ali le malheur qui venait d'arriver, vu qu'un prompt envoi de secours aurait pu le prévenir, et, d'après son ordre, Choaïb-Ibn-Meimoun partit pour Bougie et lui amena le vizir prisonnier. Yahya-Ibn-Meimoun-Ibn-Amsmoud, client et protégé de la famille royale, fut nommé gouverneur de cette ville.

Sur ces entrefaites, Abou-Zeid avait écrit à Ibn-Tafraguîn, ministre de son oncle [Abou-Ishac-]Ibrahîm, pour obtenir l'autorisation de se fixer à Tunis moyennant la cession de Bône au sultan. Cette proposition fut agréée ; l'émir s'établit dans la capitale avec le titre d'héritier du trône, et la ville de Bône reçut un commandant tunisien.

Ce fut pendant les journées du *Techric* [1] de l'an 757 (décemb. 1356), que le sultan Abou-Einan apprit la défaite de Mouça-Ibn-Ibrahîm. Il se décida aussitôt à envahir l'Ifrîkïa et, ayant fait dresser un camp à la porte de la Ville-Neuve, il envoya des officiers à Maroc pour rassembler les contingents des provinces qui dépendent de cette ville. Il ordonna en même temps aux Mérinides de se préparer pour une longue expédition et, depuis le jour où il reçut cette mauvaise nouvelle jusqu'au mois de Rebiâ (mars-avril 1357), il se tint constamment assis, en public, afin d'enrôler des troupes, de les solder et de les passer en revue. Le vizir Fares-Ibn-Meimoun partit enfin de Fez avec le premier corps de

[1] Les trois jours qui suivent la fête du Sacrifice (10 de Dou-'l-Hiddja) ont été nommés *techrîc*, parce que les pèlerins *exposent au soleil* (*cherrec*) la chair des victimes pour la dessécher, ou bien parce qu'ils immolent les victimes en plein soleil.

l'armée, et le sultan le suivit à la tête du second. Ils marchèrent en cet ordre jusqu'à Bougie et, après une halte de quelques jours pendant lesquels ils s'occupèrent à rétablir l'équipement des troupes, le vizir poussa jusqu'à Constantine et y mit le siége. Le sultan ne tarda pas à le rejoindre et, aussitôt qu'il s'y montra avec sa puissante armée qui marchait drapeaux déployés et dont le poids ébranlait la terre, les habitants, saisis d'effroi, abandonnèrent leur sultan et se précipitèrent au-devant du souverain mérinide afin de lui offrir leur soumission. Abou-'l-Abbas s'enferma dans la citadelle avec ses officiers et serviteurs, pendant que son frère, El-Fadl, se rendit auprès d'Abou-Einan dans l'espoir d'obtenir une capitulation. Cette grâce leur fut accordée, mais, en évacuant la citadelle, ils eurent à passer dans le camp du sultan. Quelques jours plus tard, Abou-'l-Abbas fut envoyé à bord d'un navire qui le transporta à Ceuta. Il resta prisonnier dans cette forteresse jusqu'à ce que la fortune lui devint encore favorable, ainsi que nous le raconterons plus tard.

Mansour-Ibn-el-Haddj-Khalouf-el-Yabani, cheikh mérinide et membre du conseil-d'état, reçut d'Abou-Einan le commandement de Constantine et, dans le mois de Châban (juillet-août 1357), il s'installa dans la citadelle. Le sultan était encore campé en dehors de la ville quand on lui apporta deux lettres d'hommage ; l'une de la part de Yahya-Ibn-Yemloul, seigneur de Touzer, et l'autre de la part d'Ali-Ibn-el-Khalef, seigneur de Nefta. Ibn-Mekki vint en personne pour lui renouveler l'assurance de sa fidélité, et les Aulad-Mohelhel, chefs des Kaoub et rivaux des Beni-Abi-'l-Leil, arrivèrent aussi pour l'engager dans une tentative contre Tunis. Il accueillit cette proposition avec empressement et leur fournit un corps d'armée sous les ordres de Yahya-Ibn-Rahhou-Ibn-Tachefîn. Il donna, en même temps, le commandement de la flotte au raïs Mohammed-Ibn-Youçof-el-Abkem, en lui ordonnant de faire voile pour Tunis, afin d'appuyer les troupes de terre.

Averti de leur approche, le chambellan Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn, plaça son sultan, Abou-Ishac-Ibrahîm, fils du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, à la tête d'une armée et l'envoya avec

les Aulad-Abi-'l-Leil, à la rencontre de l'ennemi. La flotte du sultan étant arrivée dans le port de Tunis, attaqua la ville pendant le reste de la journée et, par cette démonstration, elle décida Ibn-Tafraguîn à partir la même nuit afin de s'enfermer dans El-Mehdïa. Au mois de Ramadan 758 (août-sept, 1357), les alliés d'Abou-Einan prirent possession de Tunis et y proclamèrent la souveraineté de ce monarque, pendant que Yahya-Ibn-Rahhou alla s'installer dans la citadelle et se charger du haut commandement.

Abou-Einan, ayant alors tourné son attention vers l'état du pays qu'il avait conquis, défendit aux Arabes rîahides d'exiger le tribut appelé *khafara* et, par cette prohibition, il leur inspira tant de méfiance qu'ils étaient tous disposés à la révolte aussitôt qu'il leur eut fait demander des ôtages. Leur émir, Yacoub-Ibn-Ali, s'aperçut de ses mauvaises intentions à leur égard et, pour les soustraire aux coups perfides qui allaient les atteindre, il les emmena tous dans la province du Zab. Le sultan se mit à leur poursuite en faisant éclairer sa marche par Youçof-Ibn-Mozni, gouverneur de cette contrée, et se rendit à Tolga en passant par Biskera. D'après les conseils de son guide, il arrêta Abd-er-Rahman-Ibn-Ahmed, grand cheikh de Tolga et détruisit les châteaux de Yacoub-Ibn-Ali. Comme les Arabes s'enfuyaient toujours en se dirigeant vers le Désert, il revint sur ses pas et reçut d'Ibn-Mozni le montant des impôts que ce chef avait recueillis dans sa province. Tous les soldats de la colonne jouirent de l'hospitalité de ce chef, qui leur distribua du blé, de la viande, des assaisonnements et du fourrage pour les dédommager de ce qu'ils avaient consommé pendant cette course de trois jours, à travers les sables. Le sultan le récompensa largement de ce tribut de générosité et lui donna, ainsi qu'à son fils à ses gens, une forte gratification.

Il rentra ensuite à Constantine avec l'intention de continuer sa marche jusqu'à Tunis, mais il avait une armée dont les ressources s'étaient épuisées par la longueur de cette campagne et par les dangers qu'elle avait eu à surmonter lors de son entrée en Ifrîkïa. Les chefs de corps se concertèrent alors et prirent la ré-

solution de l'abandonner; le vizir Fares-Ibn-Meimoun, se laissa entraîner dans le complot, et, tout-à-coup, les cheikhs et commandants de tribus donnèrent congé à leurs subordonnés et les renvoyèrent en Maghreb. Le sultan, auprès duquel ces chefs étaient restés, fut averti qu'ils en voulaient même à ses jours et qu'ils avaient l'intention de le remplacer par Idrîs, fils d'Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ; mais il avait si peu de troupes à sa disposition, qu'il fut contraint de cacher son ressentiment. Il savait cependant parfaitement bien qu'ils étaient tous d'accord pour le trahir. Ce fut à deux journées vers l'est de Constantine qu'il se vit obligé de reprendre la route du Maghreb. Ayant pressé sa marche, il entra à Fez vers le commencement de Dou-'l-Hiddja 758 (nov, 1357), et, sur le champ, il fit emprisonner le vizir Fares-Ibn-Meimoun dont il soupçonnait la complicité avec les chefs mérinides. Quand les trois jours du *Techric* furent passés [commencement de décembre] , il donna l'ordre de faire mourir le traître à coups de lance, et, s'étant saisi des principaux chefs des Beni-Merîn, il condamna les uns à la mort et les autres à l'emprisonnement.

La nouvelle de sa retraite vers le Maghreb se répandit avec une grande rapidité, et le chambellan Ibn-Tafraguîn s'empressa de quitter El-Mehdïa pour rentrer à Tunis. Aussitôt qu'il parut dans les environs de la capitale, ses partisans coururent aux armes et forcèrent la garnison mérinide à s'embarquer pour le Maghreb. Bientôt après le retour de ces troupes, on vit arriver à Fez la colonne que Yahya-Ibu-Rahhou, soutenu par les Aulad-Mohelhel, avait conduite dans le Djerîd pour y percevoir l'impôt. Le sultan rallia ainsi une partie de ses forces et résolut de faire une nouvelle campagne l'année suivante.

SOLEIMAN-IBN-DAWOUD EST NOMMÉ VIZIR ET FAIT UNE EXPÉDITION EN IFRÎKÏA.

Abou-Einan étant rentré en Maghreb sans avoir pu complè-

ter la conquête de l'Ifrîkïa, ressentit quelqu'inquiétude en réfléchissant à l'état dans lequel il avait laissé ce pays. Craignant surtout les attaques que Yacoub-Ibn-Ali et les Douaouida insoumis pourraient diriger contre la province de Constantine, il rappela Soleiman-Ibn-Dawoud, gouverneur de ses possessions espagnoles, et, l'ayant nommé vizir de l'empire, il le plaça à la tête de l'armée qui allait partir pour l'Ifrîkïa. Cette colonne se mit en marche dans le mois de Rebiâ 759 (février-mars-avril 1358).

Yacoub-Ibn-Ali avait maintenant jeté le masque et levé l'étendard de la révolte; aussi, le gouvernement merinide le remplaça par son frère et rival, Meimoun-Ibn-Ali, qui devint ainsi commandant des Beni-Mohammed, tribu douaouida, et de tous les nomades de la province [de Constantine]. Il parvint même à rallier la majeure partie des tribus qui avaient suivi son frère Yacoub. Plusieurs fractions des Aulad-Seba-Ibn-Yahya vinrent, sous la conduite de leur chef, Othman-Ibn-Youçof-Ibn-Soleiman, pour se joindre à lui et reconnaître de nouveau l'autorité du sultan. Toutes ces peuplades arrivèrent alors avec leurs tentes et leurs troupeaux, et se postèrent dans la voisinage du lieu où le vizir avait établi son camp.

Pendant que le sultan se rendait à Tlemcen afin de mieux surveiller les opérations de son ministre, celui-ci était entré sur le territoire de Constantine. Youçof-Ibn-Mozni, gouverneur du Zab, connaissant parfaitement les affaires des Douaouida et leurs habitudes, reçut l'ordre de quitter Biskera et de se rendre auprès d'Ibn-Dawoud afin de le diriger par ses conseils. Étant allé trouver cet officier, il l'accompagna dans une expédition contre les peuples de l'Auras et l'aida non-seulement à faire rentrer tous les impôts de cette localité, mais aussi à chasser les Douaouida insoumis et à faire cesser leurs brigandages. Soleiman-Ibn-Dawoud ramena à Tlemcen l'armée du sultan, après l'avoir conduite à cette partie de l'Ifrîkïa qui forme l'extrême limite du territoire occupé par les Rîah. Il revint avec les députations des tribus arabes qui s'étaient distinguées dans cette campagne par leurs bons services. Le sultan donna à ces envoyés des robes d'honneur, des

chevaux et des brevets de pension dont la solde devait être prisé sur le revenu du Zab. Ahmed, fils de Youçof-Ibn-Mozni, se présenta ensuite de la part de son père et fit cadeau au sultan de plusieurs beaux chevaux et d'un certain nombre d'esclaves et de boucliers. Abou-Einan accueillit ce chef avec une grande distinction et l'emmena à Fez afin de le traiter plus dignement et de lui montrer toute la splendeur de la cour mérinide. Ils y arrivèrent vers le milieu du mois de Dou-'l-Câda 759 (fin d'octobre 1358).

MORT D'ABOU-ÉINAN. — LE VIZIR EL-HACEN-IBN-OMAR S'EMPARE DU POUVOIR ET FAIT DÉCLARER ES-SAÎD SULTAN DU MAGHREB.

Entré à Fez la veille de la grande Fête (milieu de nov. 1358), Abou-Einan assista le lendemain, jour du Sacrifice, à la prière publique et, aussitôt après, il ressentit une indisposition qui l'empêcha de donner audience, ainsi qu'il en avait eu l'habitude dans ces journées solennelles. Rentré au palais, il se trouva tellement malade qu'il dut se mettre au lit et se faire soigner par ses femmes. Ayant déjà désigné son fils, Abou-Zîan, comme héritier du trône, il avait donné à ce prince, en qualité de vizir et de tuteur, un vieux serviteur de la famille royale, nommé Mouça-Ibn-Eiça-el-Acouli. Ce personnage, dont le père aussi avait rempli les fonctions de vizir, voulut établir l'autorité de son pupille le plus tôt possible et, dans ce but, il proposa aux chefs mérinides de se rallier sur le champ autour du jeune émir et de faire mourir le vizir El-Hacen-Ibn-Omar. Un ennemi personnel de celui-ci, Omar-Ibn-Meimoun, fut l'auteur de ce conseil. El-Hacen, soupçonnant leur dessein, communiqua ses appréhensions au grand conseil, et, comme les membres de ce corps étaient tous mal disposés pour le prince héréditaire à cause de son humeur farouche et de son mauvais naturel, ils prirent la résolution de confier à un autre l'autorité suprême. Ayant alors appris qu'Abou-Einan, bien que dangereusement malade, avait

l'intention de les châtier tous avant de mourir, ils se décidèrent à lui donner la mort et à proclamer sultan son fils[1] Es-Saîd, enfant de cinq ans. Ce plan arrêté, ils se rendirent au palais le matin, de bonne heure, et tuèrent le vizir Mouça-Ibn-Eiça, ainsi qu'Omar-Ibn-Meimoun ; ensuite, ils placèrent Es-Saîd sur le trône et lui prêtèrent le serment de fidélité. Masoud-Ibn-Rahhou-Ibn-Maçaï, vizir du jeune prince, se fit alors donner l'ordre d'arrêter Abou-Zîan afin de l'éloigner du palais. L'ayant trouvé dans l'appartement des femmes, il l'engagea par des paroles rassurantes à sortir de cette retraite, le conduisit devant son frère auquel il l'obligea de jurer fidélite. Aussitôt après, il l'entraina dans un cabinet et lui ôta la vie. Ce fut le mercredi, 24 de Dou-'l-Hiddja (fin de novembre 1358), qu'El-Hacen-Ibn-Omar s'empara de l autorité.

Pendant ces événements, Abou-Einan se mourait; le jeudi suivant on s'attendait à son enterrement, [car on avait répandu le bruit de sa mort]. Le vendredi arriva et, comme aucun préparatif funèbre ne se faisait encore, des soupçons de trahison se répandirent dans le public. Alors, dit-on, le vizir entra dans la chambre du moribond et lui serra le cou jusqu'à ce que la mort s'ensuivit. L'enterrement eut lieu le lendemain, samedi

El-Hacen-Ibn-Omar séquestra Es-Saîd dans le palais, après l'avoir fait proclamer souverain et s'être attribué toute l'autorité. Abd-er-Rahman, autre fils d'Abou-Einan, effectua son évasion le jour où son frère fut inauguré, et chercha un asyle dans la montagne de Lokaï. Il était plus âgé que le nouveau sultan, mais on avait préféré celui-ci parce que son visir, Masoud-Ibn-Maçai, était cousin [d'El-Hacen-Ibn-Omar]. Sur la promesse que ses jours seraient respectés, Abd-er-Rahman sortit de sa retraite et se laissa conduire devant son frère. El-Hacen-Ibn-Omar l'enferma

---

[1] Le texte arabe porte *li-akhihi* (*à son frère*). On peut admettre cette leçon en supposant que le pronom possessif se rapporte à Abou-Zîan ; mais l'auteur aurait mieux fait d'écrire *l'-ibnihi* (*à son fils*).

dans la citadelle de Fez et envoya chercher les autres fils d'Abou-Einan lesquels, bien que très-jeunes, occupaient tous de hauts commandements dans les forteresses de l'empire. On lui amena El-Motacem de Sidjilmessa, mais Amer-Ibn-Mohammed, le hintatien, qui avait été choisi par le feu sultan pour être le tuteur et gardien du prince El-Motamed, gouverneur de Maroc, refusa de livrer son protegé, et l'emmena dans la montagne des Hintata. Le vizir équipa aussitôt une armée pour lui faire la guerre. El-Motamed ne sortit de cet asile que pour se rendre auprès de son oncle, Abou-Salem, à l'époque où ce prince obtint la souveraineté du Maghreb.

LE VIZIR SOLEIMAN-IBN-DAWOUD MARCHE SUR MAROC, AFIN DE COMBATTRE AMER-IBN-MOHAMMED.

Amer-Ibn-Mohammed-Ibn-Ali était cheikh des Hintata, l'une des grandes tribus masmoudiennes. Son père, Mohammed-Ibn-Ali, avait été chargé, par le sultan Abou-Youçof-Yacoub, de prélever l'impôt chez ces peuples, et son oncle, Mouça-Ibn-Ali, avait rempli les mêmes fonctions pour le sultan Abou-Saîd. Amer, le sujet de cette notice, fut élevé à la cour mérinide ; il accompagna Abou-'l-Hacen en Ifrîkïa et reçut de ce prince le commandement du corps de cavalerie qui faisait la police à Tunis. Abou-'l-Hacen s'étant embarqué pour le Maghreb, mit toutes les dames de sa famille dans un autre navire, en ordonnant à Amer de les accompagner. Elles traversèrent la mer, débarquèrent à Almeria, en Andalousie, et là, elles apprirent le naufrage du sultan et de ses troupes. Amer les fit rester dans cette ville, et, fidèle observateur des engagements qui le liaient envers son maître, il refusa de les livrer aux émissaires d'Abou-Einan. Après la mort d'Abou-'l-Hacen, qui finit ses jours sur la montagne des Hintata, il apprit qu'Abou-Einan lui savait bon gré de son dévouement envers un monarque que l'Ifrîkïa avait repoussé et que les hommes avaient abandonné. Ayant alors conduit auprès du nouveau sultan le

harem d'Abou-'l-Hacen, il fut accueilli à la cour de la manière la plus honorable.

Se trouvant à Tlemcen l'an 754 (1353), il fut nommé par Abou-Einan percepteur de l'impôt chez les tribus masmoudiennes et, s'étant rendu au milieu de ces peuples, il remplit sa tâche avec un zèle et une habileté des plus rares. Le sultan lui-même en fut frappé au point de s'écrier : « Je voudrais » trouver un homme qui pût administrer les provinces » orientales de mon empire avec autant de talent qu'Amer admi- » nistre mes provinces occidentales. Débarrassé alors de tout » souci mondain, je me livrerais à la vie dévote. » La haute faveur qu'Amer s'était acquise lui attira la jalousie des vizirs et, à l'époque où El-Hacen-Ibn-Omar devint vizir unique du sultan, il eut à supporter non-seulement la haine, mais aussi les calomnies de ses ennemis.

Peu de temps avant de mourir, Abou-Einan accorda à ses enfants de hauts commandements dans les provinces ; à son fils, Mohammed-el-Motamed, il donna le gouvernement de Maroc, et plaça Amer-Ibn-Mohammed auprès de lui en qualité de conseiller et protecteur. El-Hacen-Ibn-Omar, s'étant emparé du pouvoir après la mort du sultan, proclama la souveraineté d'Es-Saîd et rappela à Fez tous les enfants d'Abou-Einan qui exerçaient des commandements. Amer reçut alors l'invitation d'amener son pupille à la capitale, mais, au lieu d'obéir, il quitta Maroc avec le jeune prince et l'emmena dans la montagne des Hintata. A cette nouvelle, El-Hacen s'empressa d'envoyer à Maroc un corps d'armée commandé par son collègue, Soleiman-Ibn-Dawoud. Dans le mois de Moharrem 760 (décembre 1358), Ibn-Dawoud se mit en marche, et, quand il eut occupé la ville de Maroc, il pénétra dans la montagne des Hintata et bloqua la position où Amer s'était fortifié. A la suite d'un long siége, il allait emporter les derniers retanchements des insurgés, mais, au moment d'atteindre le but de ses efforts, il apprit que la discorde avait éclaté parmi les Mérinides et que Mansour-Ibn-Soleiman, prince de la famille royale, s'était mis en révolte et faisait le siége de la Ville-Neuve. Quand cette nouvelle fut connue dans le

camp, toutes les troupes quittèrent leurs positions pour aller joindre le prétendant, et le vizir finit par suivre leur exemple. Amer se vit ainsi délivré d'un grand péril et, quelque temps après, il quitta sa montagne par l'ordre d'Abou-Salem, qui s'était rendu maître du Maghreb en Châban 760 (juillet) et qui désirait avoir son neveu auprès de lui.

ABOU-HAMMOU-MOUÇA SE MONTRE DANS LA PROVINCE DE TLEMCEN ET ENLÈVE CETTE VILLE AUX MERINIDES.

Nous avons dit[1] qu'Abd-er-Rahman, fils de Yahya et petit-fils de Yaghmoracen, avait quatre fils. Youçof, qui en était l'aîné, se distingua par son caractère grave et, peu ambitieux des biens de ce monde, il ne s'occupa que de bonnes œuvres. Quand son frère, Abou-Saîd-Othman, prit possession de Tlemcen, il reçut de lui le gouvernement de Ténès. Son fils Abou-Hammou-Mouça marcha sur ses traces : amateur du repos et de la tranquillité, il évita la société des gens pervers. En l'an 753 (1352), quand Abou-Einan enleva aux Abd-el-Ouadites le royaume de Tlemcen, leur sultan, Abou-Thabet s'enfuit vers la frontière orientale du Maghreb [avec plusieurs de ses parents et amis]. Ces voyageurs furent attaqués par les Zouaoua qui leur enlevèrent tout, jusqu'à leurs montures, et les mirent dans la nécessité de continuer leur route à pied. Abou-Thabet, accompagné de son neveu, Abou-Zîan-Mohammed, fils d'Abou-Saîd, de son autre neveu, Abou-Mouça, fils de Youçof, et de son vizir, Yahya-Ibn-Dawoud, s'écarta du sentier suivi par la reste de ses gens et fut fait prisonnier avec ses compagnons. Mouça parvint à s'échapper et, arrivé à Tunis où il se mit sous la protection du chambellan Ibn-Tafraguîn, il trouva à la cour des Hafsides l'accueil le plus bienveillant. Un fort traitement lui fut assigné ainsi qu'aux autres réfu-

[1] Voy. tome III, p. 422.

giés abd-el-ouadites qui voulaient se mettre au service du gouvernement tunisien. Abou-Einan demanda en vain leur extradition ; le chambellan déclara hautement qu'il les protégerait contre tous leurs ennemis.

Quand l'armée mérinide s'empara de Tunis [en 758-1357], le sultan hafside, Abou-Ishac-Ibrahîm, fils de notre seigneur Abou-Yahya-Abou-Bekr, s'éloigna da la ville et emmena dans sa suite le prince Abou-Hammou-Mouça. Après le départ d'Abou-Einan pour le Maghreb, Abou-Ishac alla mettre le siége devant Constantine, et, dans cette entreprise, il se fit soutenir par son neveu, Abou-Zeid, seigneur de Bône, par les Douaouida, sous les ordres de Yacoub-Ibn-Ali, et par les réfugiés zenatiens commandés par Abou-Hammou-Mouça.

Après la prise de Tlemcen par Abou-Einan, les Beni-Amer-Ibn-Zoghba se révoltèrent contre son autorité, passèrent en Ifrîkïa avec leur chef, Sogheir-Ibn-Amer, et se fixèrent avec leurs familles, leurs tentes et leurs troupeaux, dans le voisinage et sous la protection de Yacoub-Ibn-Ali. Quand l'armée du sultan Abou-Ishac leva le siége de Constantine, Sogheir forma le projet de ramener son peuple dans le désert du Maghreb central, leur ancien séjour, et, voulant avoir sous la main un prince du sang, afin de le proclamer sultan et d'envahir avec lui la province de Tlemcen, il invita l'émir Abou-Hammou à l'accompagner. Les Hafsides consentirent volontiers au départ de leur protégé et lui firent cadeau de plusieurs tentes et d'un équipage royal, le tout aussi beau qu'ils purent lui fournir dans la position où ils se trouvaient, puisqu'ils étaient eux-mêmes en expédition et loin de leur capitale. Soula, fils de Yacoub-Ibn-Ali, accompagna les Beni-Amer quand ils se mirent en marche ; Zîan, fils d'Othman-Ibn-Seba et chef douaouidien, se joignit à eux, et Daghar-Ibn-Eiça prit la même route, emmenant avec lui les Beni-Saîd, tribu rîahide. Ils se dirigèrent vers le Maghreb à grandes journées, dans l'intention d'y porter le ravage.

Les Soueid, rivaux des Beni-Amer, et amis des Mérinides, avaient rassemblé leurs forces pour repousser les envahisseurs ; ils se rencontrèrent avec eux au midi de Tlemcen et, ne pouvant

leur résister, ils prirent la fuite, après avoir perdu Othman, fils de leur chef Ouenzemmar. Ce fut sur ces entrefaites qu'eut lieu la mort d'Abou-Einan. Avant de quitter la vie, il avait donné à ses enfants des commandements dans les provinces et nommé son fils, Mohammed-el-Mehdi, au gouvernement de Tlemcen. Les Arabes, ayant appris que le sultan n'était plus, pénétrèrent dans la province de Tlemcen et s'en rendirent maîtres.

El-Hacen-Ibn-Omar plaça alors Saïd-Ibn-Mouça-el-Adjîci, client de la famille royale, à la tête d'une armée et lui ordonna de pousser jusqu'à Tlemcen et de prendre le commandement de la garnison que l'on y avait laissé. Ahmed-Ibn-Mozni, qui voulut rentrer dans le Zab et qui avait reçu d'Ibn-Omar un riche cadeau, un beau cheval et une robe d'honneur, profita du départ de la colonne pour l'accompagner jusqu'à Tlemcen. Saïd-Ibn-Mouça fit son entrée dans cette ville au mois de Safer 760 (janv. 1359), et s'y vit bientôt investi par les Beni-Amer qui, sous les ordres de leur sultan, Abou-Hammou-Mouça, s'étaient rendus maîtres de tout le pays ouvert. Le 8 du mois de Rebiâ (février), ces Arabes emportèrent la ville d'assaut, après plusieurs jours de combats, et massacrèrent la garnison mérinide. Sogheir-Ibn-Amer, dans la tente duquel Saïd-Ibn-Mouça s'était réfugié avec le fils du sultan Abou-Einan et les gens de sa suite, leur accorda sa protection et les fit escorter jusqu'à Fez par un détachement de sa tribu.

Abou-Hammou, ayant recouvré le royaume de ses ancêtres, s'appropria un présent magnifique que le sultan [Abou-Einan] destinait à Don Pedro [IV], fils du comte et seigneur de Barcelone. On y remarqua surtout un beau cheval, de couleur gris-foncé dont la selle et la bride étaient richement brodées en or. Il garda le cheval pour son propre usage et disposa des autres objets pour les besoins de son service.

LE VIZIR MASOUD-IBN-MAÇAÏ S'EMPARE DE TLEMCEN, TRAHIT SON GOUVERNEMENT ET PROCLAME LA SOUVERAINETÉ DE MANSOUR IBN-SOLEIMAN.

Le vizir El-Hacen-Ibn-Omar convoqua le corps de cheikhs

mérinides aussitôt qu'il reçut la nouvelle de la prise de Tlemcen par Abou Hammou, et leur annonça son intention de marcher contre le sultan abd-el-ouadite. Il eut l'idée de s'y rendre en personne, mais ils repondirent par des objections, tout en approuvant l'envoi d'une armée et en promettant de prendre part à l'expédition. Cédant à leurs remontrances, il se borna à faire ouvrir le bureau de solde, à distribuer beaucoup d'argent et à rassembler, sous les murs de la Ville-Neuve, une armée parfaitement équipée. Le commandement de ce corps fut donné à Masoud-Ibn-Rahhou-Ibn-Maçaï auquel on remit, en même temps, des sommes considérables et les insignes d'autorité. Masoud partit à la tête de ses troupes, drapeaux déployés, et emmena dans sa suite Mansour-Ibn-Soleiman, petit-fils d'Abou-Malek et arrière petit-fils du sultan Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack.

Le peuple avait espéré que la royauté passerait à ce prince après la mort d'Abou-Einan; tout le monde regardait son avénement comme une chose certaine et l'on se le disait, non-seulement entre amis, mais en public. Mansour en fut très-inquiet et, craignant les suites fâcheuses qui pourraient en résulter pour lui-même, il alla s'en plaindre [à Masoud]. Ce vizir le blâma vertement d'avoir souffert qu'une pareille idée lui passât par l'esprit et, mettant en oubli toutes les convenances, il lui adressa une réprimande sévère. Le prince subit cette semonce avec une grande soumission et promit de ne plus s'occuper de pensées aussi dangereuses. J'assistai à cette scène et je demeurai convaincu que Mansour, avec une telle faiblesse de caractère, devait infailliblement encourir les disgrâces les plus humiliantes.

Au mois de Rebiâ second (mars 1359), le vizir fit son entrée dans Tlemcen; Abou-Hammou ayant évacué la ville avec ses alliés arabes, les Zoghba [Beni-Amer] et les Makil, pour se jeter dans le Désert. Ces guerriers, voyant ensuite que le Maghreb était resté dégarni par suite du départ des troupes mérinides pour Tlemcen, allèrent s'installer dans l'Angad avec leurs tentes et leurs troupeaux. Pour les chasser de cette position Masoud expédia contre eux un détachement dans lequel il avait fait entrer plusieurs émirs et cheikhs mérinides. Son cousin, Amer-Ibn-

Obbou-Ibn-Maçaï, auquel il donna le commandement de cette colonne, rencontra les Arabes dans la plaine d'Oudjda et essuya une charge si vigoureuse que ses troupes s'enfuirent en abandonnant leurs tentes et leurs bagages. Les cheikhs mérinides perdirent leurs chevaux dans la bagarre et arrivèrent à Oudjda, dépouillés de tout, jusqu'à leurs habits.

Quand la nouvelle de cette défaite fut connue à Tlemcen, les Mérinides qui s'y trouvaient en garnison étaient déjà mal disposés pour le vizir El-Hacen-Ibn-Omar et, fort mécontents de voir ce ministre tenir leur sultan en tutelle, ils n'attendaient qu'une occasion favorable afin de pouvoir renverser son autorité usurpée. Aussi, en apprenant la défaite d'Ibn-Maçaï, ils laissèrent éclater une joie extravagante et, dans un conseil tenu en dehors de la ville, leurs meneurs se décidèrent à prendre pour sultan Yaïch-Ibn-Ali, petit-fils d'Abou-Zîan et arrière petit-fils du sultan Abou-Yacoub. Le vizir Masoud-Ibn-Rahbou fut très-contrarié de cette démonstration et, comme il nourrissait, depuis quelques temps, le projet de placer Mansour-Ibn-Soleiman sur le trône, il s'empressa de le faire venir et le contraignit à prendre le titre de sultan. Lui ayant alors prêté le serment de fidélité, il décida le grand *raïs* Ibn-Ahmer [1] et El-Comendador [2], *caïd* de la milice chrétienne, à suivre son exemple. Le peuple arriva en foule pour offrir ses hommages au nouveau souverain, et les chefs mérinides, avertis de ce qui se passait, accoururent de tous côtés pour en faire autant. Yaïch-Ibn-Ali partit sur le champ et se rendit en Espagne.

Mansour se mit alors en marche pour le Maghreb avec les Mérinides qui s'étaient ralliés à son parti, et, trouvant que les bandes arabes voulaient lui barrer le passage, il tomba sur elles et s'empara de leurs tentes et de leurs troupeaux. A la suite d'une marche très-rapide, il arriva sur le bord du Sebou, vers le milieu

---

[1] Ce personnage appartenait à la famille royale de Grenade.

[2] *Le Commandeur*. Ce mot est espagnol.

de Djomada second 760 (commencement de mai 1359), et y établit son camp.

A la réception de cette nouvelle, El-Hacen-Ibn-Omar fit dresser ses tentes au dehors de Fez et y conduisit son sultan en grande cérémonie. La même nuit, il découvrit que ses troupes commençaient à l'abandonner et que les personnages les plus considérables de l'empire avaient passé du côté de Mansour-Ibn-Soleiman. Aussitôt, il fit allumer des torches et des grands feux autour du camp et, rassemblant les clients de la famille royale et les troupes de la milice, il fit monter le jeune prince à cheval, le ramena au palais et mit la Ville-Neuve en état de défense. Le lendemain, Mansour rangea son armée en ordre de bataille et se dirigea vers le Kodia-t-el-Araïs, où il prit position le 22 du même mois, et commença les hostilités en coupant toute communication avec la place. Pendant que de nombreux ouvriers, rassemblés de tous côtés, lui construisaient des machines de siége, une foule de députations vinrent lui présenter les hommages des villes du Maghreb, et les troupes mérinides qu'on avaient envoyées à Maroc pour s'emparer d'Amer-Ibn-Mohammed arrivèrent au camp avec leur chef Soleiman-Ibn-Dawoud. Pour récompenser cet officier, Mansour le nomma vizir et, ayant fait mettre en liberté Abd-Allah-Ibn-Ali, ancien vizir du sultan Abou-Einan, il le rétablit dans le rang qu'il avait déjà occupé.

Notre seigneur, Abou-'l-Abbas, prince de Constantine, reçut alors l'autorisation de quitter la prison de Ceuta, et, après avoir subi l'épreuve de la captivité, il en sortit aussi pur que l'or qui a passé par les creusets. Toutes les prisons de l'empire se vidèrent en même temps par l'ordre de Mansour, et les gens du peuple que le sultan Abou-Einan avait fait arrêter à Bougie et à Constantine lors de l'occupation de ces villes par les Mérinides, purent enfin rentrer chez eux.

Pendant que Mansour-Ibn-Soleiman dirigeait des attaques incessantes contre la Ville-Neuve, une partie de ses Mérinides passa du côté d'El-Hacen-Ibn-Omar et d'autres rentrèrent dans leurs foyers pour y attendre les événements. Mansour garda ses positions jusqu'au commencement de Châban (comm. de juillet)

quand Abou-Salem arriva en Maghreb et monta sur le trône de ses aïeux.

ABOU-SALEM DEBARQUE DANS LE PAYS GHOMARA ET SE REND MAITRE DU ROYAUME. — MANSOUR-IBN-SOLEIMAN EST MIS A MORT.

L'émir Abou-Salem-Ibrahîm avait demeuré en Espagne depuis la mort de son père [1], et il y était resté quand (son frère] Abou-'l-Fadl alla se perdre en essayant de soulever le Sous contre Abou-Einan. Comme il s'était adonné aux pratiques de la dévotion et qu'il menait une vie retirée, le sultan de Maghreb ne pensa guère à l'inquiéter.

En l'an 755 (1354), Abou-'l-Haddjadj, souverain de l'Andalousie fut poignardé dans le *mosalla* [2] pendant qu'il célébrait la fête qui termine le jeûne de Ramadan (21 octobre). L'assassin était un malheureux idiot, né d'une des négresses du palais et regardé généralement comme fils de Mohammed, frère du souverain régnant. L'affranchi Ridouan[3], ministre de l'empire, séquestra le nouveau sultan, Mohammed, fils d'Abou-'l-Haddjadj, et prit sur lui-même l'administration de l'état.

Abou-Einan, avons-nous dit, était rempli d'ambition : il espérait même s'emparer du royaume de Grenade. Étant malade, l'an 957, il fit inviter le gouvernement andalousien à lui envoyer le juif, Ibrahîm-Ibn-Zerzer, médecin du palais. Cet homme montra une grande répugnance à faire le voyage, et le ministre espagnol, ayant agréé ses excuses, les adressa au sultan maghrebin. Abou-Einan en fut très-mécontent, et, rentré à Fez, après la prise de

---

[1] Voy. page 305 de ce volume.

[2] Voy. tome I, page 372.

[3] Dans le texte arabe ou a imprimé par erreur *Ramadan* à la place de *Ridouan*.

Constantine et la conquête de l'Ifrîkïa, il arrêta un vizir et plusieurs cheikhs que la cour de Grenade avait envoyés pour le complimenter. Il donna pour prétexte de cet acte de violence que leur sultan et leur premier ministre auraient dû venir en personne pour le féliciter du triomphe de ses armes. Ayant troublé de cette façon la bonne intelligence qui avait subsisté entre les deux empires, il résolut de passer en Espagne et de marcher sur Grenade.

Depuis l'an 751 (1350-1), quand Alphonse[X] mourut au siége de Gibraltar, son fils Pedre avait gagné la confiance des Andalousiens ; et Ridouan, depuis son avénement au pouvoir, avait toujours cultivé l'amitié des chrétiens dans l'intérêt du peuple musulman. Abou-Einan condamna hautement cette alliance, mais il se vit dans l'impossibilité d'en tirer vengeance ; étant bien convaincu que s'il entreprenait une expédition en Espagne, le roi [de Castille] enverrait sa flotte au secours des Andalousiens et l'empêcherait de traverser le Détroit. Ayant ensuite appris que Pédre et le roi d'Aragon se faisaient une guerre acharnée, il forma une alliance avec celui-ci et obtint la promesse que la flotte de Barcelone passerait dans le Détroit et ferait sa jonction avec la flotte africaine. Il apprêta alors un présent magnifique, composé de riches étoffes et de meubles fabriqués en Maghreb, d'un harnais brodé en or et d'un beau cheval: témoignage d'amitié qu'il voulait envoyer à son nouvel allié. Ce cadeau n'arriva pas à sa destination, ayant été saisi à Tlemcen.

Après la mort d'Abou-Einan, son frère Abou-Salem conçut l'espoir de monter sur le trône du Maghreb avec l'appui du gouvernement andalousien que la politique de ce sultan avait indisposé au dernier point. Invité à se rendre en Afrique par les amis qu'il y avait conservés et encouragé par les représentations de ceux qui allèrent le trouver à Grenade, il demanda à Ridouan l'autorisation de passer le Détroit. Sur le refus de ce ministre, il partit en colère pour la cour de Castille et, s'étant jeté aux pieds du roi chrétien, il l'implora de le faire transporter en Maghreb. Aux conditions posées par ce monarque comme prix d'une telle faveur, il donna un prompt consentement, et, s'étant embarqué

dans le navire mis à sa disposition, il alla descendre sur la côte de la province de Maroc. Ayant alors reconnu qu'il ne devait pas compter sur l'appui d'Amer-Ibn-Mohammed, vu que ce chef était alors étroitement bloqué par les troupes de Soleiman-Ibn-Dawoud, il se remit en mer avec l'intention de rentrer au port d'où il était parti ; mais, en passant devant Tanger, il prit une résolution désespérée, et se fit débarquer au pied du mont Safiha, dans le pays des Ghomara. A peine s'y fut-il montré, que toute la population accourut pour le soutenir et elle jura de le défendre jusqu'à la mort.

S'étant alors emparé de Ceuta et de Tanger, il rencontra dans cette dernière ville l'ex-seigneur de Constantine, Abou-'l-Abbas, qui s'y était rendu en sortant de la prison de Ceuta. Nous avons déjà parlé des événements qui procurèrent la liberté à ce prince hafside. Accueilli par Abou-Salem comme un ami, Abou-'l-Abbas ne cessa de jouir de sa haute bienveillance, jusqu'à ce que le destin le retirât de l'exil pour le mettre en possession du royaume paternel. Le prince mérinide trouva aussi à Tanger El-Hacen-Ibn-Youçof de la tribu des Ourtadjen, Abou-'l-Hacen-Ali-Ibn-es-Saoud, secrétaire du bureau de la guerre et Abou-'l-Cacem-et-Tilimçani le chérîf. Ces trois personnages avaient encouru la disgrâce de Mansour-Ibn-Soleiman qui, les ayant soupçonnés d'entretenir des intelligences avec El-Hacen-Ibn-Omar, alors assiégé dans la Ville-Neuve, venait de les renvoyer du camp avec l'ordre de passer en Espagne. Ils entrèrent tous au service d'Abou-Salem, El-Hacen-Ibn-Youçof comme vizir ; Ibn-es-Saoud comme écrivain du paraphe et le chérîf Et-Tilimçani comme intime du palais et compagnon de promenade.

Bientôt après la soumission de Ceuta et de Tanger, les forteresses que les Mérinides possédaient en Espagne reconnurent l'autorité d'Abou-Salem, et Tahyaten-Ibn-Omar, gouverneur de Gibraltar, lui amena les troupes qui formaient la garnison de cette ville.

Le bruit de ces événements se répandit rapidement et l'armée du nouveau sultan augmenta tous les jours. Mansour-Ibn-Soleiman tenait encore la Ville-Neuve assiégée quand il eut connais-

sance du danger et, pour l'avertir, il plaça ses frères, Eiça et Talha, à la tête d'un corps de troupes et les envoya contre les insurgés. Ces chefs occupèrent Casr-Ketama, livrèrent une bataille à Abou-Salem et le repoussèrent dans la montagne [des Ghomara]. Alors, le vizir El-Hacen-Ibn-Omar, qui se tenait toujours derrière ses remparts, s'empressa de faire porter à ce prince l'assurance de son dévouement et la promesse de lui remettre la Ville-Neuve, siége de l'empire ; et Masoud-Ibn-Rahhou-Ibn-Maçaï, craignant d'avoir encouru la haine de Mansour et d'Ali, fils de Mansour, suivit les conseils de quelques partisans d'Abou-Salem et s'enfuit pour aller le joindre. Mansour se vit bientôt abandonné de la plupart de son monde et, découragé tout-à-fait par la retraite des chefs Mérinides qui l'avaient soutenu, il courut se réfugier dans Badis, ville située sur le littoral du Maghreb. Les troupes qu'il avait laissées au camp se mirent alors en ordre de marche, par escadrons, et passèrent sous les drapeaux d'Abou-Salem, en l'invitant à se porter sur la capitale. Aussitôt qu'Abou-Salem parut sous les murs de la Ville-Neuve, El-Hacen-Ibn-Omar déposa son fantôme de sultan et le lui envoya ; sortant ensuite au-devant du prince triomphateur, il lui prêta le serment de fidelité et l'introduisit dans la forteresse. Cet événement eut lieu le vendredi, 15 Châban 760 (milieu de juillet 1359.)

Devenu ainsi souverain du Maghreb, Abou-Salem vit accourir au pied du trône une foule de députations, chargées de lui présenter les hommages de ses états. Pour éloigner El-Hacen-Ibn-Omar dont il redoutait la présence, il lui fournit un corps de troupes et le fit partir pour Maroc en qualité de gouverneur. Masoud-Ibn-Rahhou-Ibn-Macaï et El-Hacen-Ibn-Youçof-el-Ourtadjeni reçurent le titre de vizir, et le savant légiste, Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Ahmed-Ibn-Merzouc, prédicateur de la cour sous le règne du père d'Abou-Salem, fut admis au nombre des familiers du palais. L'auteur de cet ouvrage devint à la fois secrétaire particulier du sultan et secrétaire des commandements: ayant remarqué que les affaires de Mansour-Ibn-Soleiman tombaient en désarroi et convaincu que l'autorité suprême passerait

entre les mains d'Abou-Salem, j'avais abandonné le camp de Kodia-t-el-Araïs pour aller trouver ce prince. Il m'accueillit avec une bienveillance extrême, me traita comme si j'étais son propre fils[1] et me nomma son secrétaire intime.

Pendant que l'autorité du sultan se consolidait en Maghreb, les partisans qu'il avait à Badis arrêtèrent Mansour-Ibn-Soleiman ainsi qu'Ali, fils de Mansour, et les amenèrent enchaînés à la capitale. Abou Salem les fit comparaître devant lui pour leur adresser des reproches et ensuite il les envoya au supplice. Ils moururent vers la fin de Châban (juillet), criblés de coups de lance. D'après son ordre, on conduisit en Espagne, pour rester sous bonne garde dans la forteresse de Ronda, ses frères, ses cousins, tous les autres princes du sang, ainsi que les membres les plus influents des branches collatérales de la famille royale. Son neveu, Mohammed, fils d'Abou-Abd-er-Rahman, parvint à s'échapper et, après avoir passé quelque temps à Grenade, il se rendit à la cour du roi chrétien où il continua à séjourner jusqu'à ce qu'il montât sur le trône du Maghreb. Nous raconterons son histoire plus tard. Abou-Salem était depuis quelque temps en possession du pouvoir quand on fit embarquer les détenus de Ronda, sous le prétexte de les envoyer en Orient et, lorsque le navire se fut éloigné de la côte, on les jeta tous à la mer, conformément à l'ordre que ce monarque avait donné. S'étant ainsi débarrassé de tous ses rivaux, il resta seul maître de l'empire. La volonté de Dieu domine les événements !

Au prince hafside, Abou-'l-Abbas, le sultan prodigua les égards et les honneurs : il fit disposer pour sa réception la maison d'Amer-Ibn-Feth-Allah, ancien vizir d'Abou-'l-Hacen ; il lui assigna aux audiences publiques une place immédiatement à côté de la sienne, et lui promit de le faire monter sur le trône de Tunis. Aussi, quand il se fut emparé de Tlemcen, il envoya son protégé en Ifrîkïa.

[1] Notre auteur avait alors vingt-huit ans.

RIDOUAN, MINISTRE DU ROI DE GRENADE, EST ASSASSINÉ. — SON SOUVERAIN, IBN-EL-AHMER, EST DÉTRÔNÉ ET SE PRESENTE LA COUR DU SULTAN ABOU-SALEM.

En l'an 755 (1354), Mohammed, fils du sultan Abou-'l-Haddjadj, occupa le trône de l'Andalousie devenu vacant par la mort de son père, et Ridouan, affranchi d'Abou-'l-Haddjadj, s'attribua la haute direction des affaires. Ismaîl, fils cadet du feu sultan, avait été désigné comme héritier du royaume, par suite de la tendre affection que ce monarque lui portait ainsi qu'à sa mère ; mais, maintenant que l'on eut fait passer la souveraineté à un autre, il se vit relégué dans le fond d'un palais. Il avait épousé sa cousine, sœur-germaine de Mohammed, fils d'Ismaîl, fils du *raïs* Abou-Saîd : aussi, fit-il inviter secrètement son beau-frère à travailler pour le placer sur le trône. Mohammed y consentit et, profitant de l'absence du sultan qui était allé à une de ses maisons de campagne, il rassembla la lie de la populace, dans la nuit du 27[1] Ramadan (12 août 1359), escalada les murs de l'Alhamra, enfonça la porte de la maison habitée par le chambellan Ridouan et tua ce ministre sous les yeux de ses femmes et de ses filles. Ayant alors fait monter Ismaîl à cheval, il le conduisit au palais impérial et le proclama sultan. Pendant que les remparts de l'Alhamra retentissaient du bruit des tambours, le sultan s'enfuit de sa maison de plaisance et se réfugia dans Guadix.

Au point du jour, les grands de l'empire et les autres classes de la population se présentèrent devant Ismaîl et lui prêtèrent le serment de fidélité. Le raïs Mohammed s'arrogea alors toute l'au-

---

[1] Le 28, selon Ibn-el-Khatîb, ms ar. de la Bib. imp. numéro 758.

torité et, quelques mois plus tard, il tua son cousin, le nouveau sultan, et se plaça lui-même sur le trône.

Le sultan Abou-Salem ressentit un mécontentement extrême en apprenant l'assassinat de Ridouan et la déposition d'Abou-Abd-Allah[-Mohammed-Ibn-el-Ahmer], prince auprès duquel il avait trouvé une génereuse hospitalité, et il ordonna à son familier, le chérîf Abou-'l-Cacem, de partir sur le champ et de lui amener le monarque déchu. Cet envoyé passa en Espagne, obtint des ministres du gouvernement grenadin la permission de conduire en Maghreb le réfugié de Guadix et, leur ayant adressé une sommation formelle au nom de son maître, il procura la mise en liberté d'Abou-Abd-Allah-Ibn-el-Khatîb[1], vizir et secrétaire d'état qu'ils avaient emprisonné, lors de cette révolution, parce qu'il était le lieutenant du chambellan Ridouan et l'un des plus fermes soutiens du souverain qu'ils avaient trahi. Il alla ensuite à Guadix pour y prendre l'ex-sultan et se rendit avec lui en Afrique, où ils débarquèrent dans le mois de Dou-'l-Câda de la même année (octobre 1359)[2].

Quand le monarque andalousien arriva dans le voisinage de Fez, Abou-Salem monta à cheval pour aller à sa rencontre ; ensuite, il le conduisit dans la salle d'audience, que l'on avait décorée pour cette occasion et qui se trouvait remplie d'une foule de cheikhs et de grands officiers de l'empire. Le vizir Ibn-el-

---

[1] Ibn-el-Khatîb s'était distingué comme diplomate, comme poète et comme historien. Il était un des amis de notre auteur, qui rapporte, plus loin, les circonstances qui amenèrent la mort de cet homme vraiment remarquable. El-Maccari, l'auteur d'une histoire d'Espagne dont le texte arabe s'imprime maintenant, consacre toute la seconde partie de son grand ouvrage à la biographie d'Ibn-el-Khatîb. Les manuscrits de cet ouvrage ne sont pas rares ; il s'en trouve à Paris, à Londres, à Constantine et à Alger.

[2] Selon Ibn-el-Khatîb, le sultan débarqua en Afrique le lendemain du jour du Sacrifice, c'est-à-dire le 11 Dou-'l-Hiddja, un mois plus tard que la date indiquée ici par Ibn-Khaldoun.

Khatîb s'avança alors au-devant du sultan maghrebin et lui récita un poème dans lequel il le pria de soutenir le souverain de l'Andalousie et de le replacer sur le trône. Nous donnerons ici une copie de cette pièce dont le style touchant et pathétique émut toute l'assemblée jusqu'aux larmes[1] :

Demandez, mes deux [amis], si [ma bien-aimée[garde le souvenir de Mokhabbera; [demandez] si ce vallon est encore vert, et si les fleurs y répandent encore leur parfum.

[Demandez] si le printemps a versé ses pluies sur le côteau [où se voyait] une demeure dont les traces, maintenant disparues, n'existent que dans [notre] imagination et [dans nos] souvenirs.

[Ce fut là] mon pays! dans ces lieux, je partageais [avec ma bien-aimée la coupe] enivrante de l'amour, alors que [le sentier de] la vie offrait un gazon doux et verdoyant.

[Ce fut] sous ce ciel et dans ce nid que mes ailes commencèrent à croître; et me voici maintenant privé d'ailes et de nid!

Il m'a repoussé [ce pays], sans pourtant me haïr ni me dédaigner, et sans que l'aversion eût brisé les doux liens de notre affection ;

Mais, parce que les joies de ce monde sont passagères et que ses plaisirs ont pour habitude de visiter [l'homme] et de s'enfuir.

Qui me rapprochera de ma [bien-aimée] ! séparé d'elle, le temps me paraît bien long et chaque jour me semble un mois.

Il fallait nous voir, les seins embrasés par la douleur ;

Pendant que la main du départ répandait les perles de [nos] larmes ; hélas ! la séparation a des peines que le cœur [de l'amant] ne saurait endurer.

Le soir, nous pleurâmes auprès des eaux douces [du ruisseau],

---

[1] El-Maccari rapporte qu'Ibn-el-Khatîb improvisa son poème, ne l'ayant pas composé d'avance.

de sorte, qu'après notre départ, elles étaient devenues amères.

Je disais à nos montures accablées par une longue marche de nuit, à ces chameaux que le conducteur sait apprivoiser par son chant et effaroucher par ses cris :

« Courage ! après chaque peine arrivent deux plaisirs ; ré-» jouissez-vous ! Dieu remplit sa promesse, nos peines vont » disparaître ! »

Dieu a envers nous des desseins cachés ; et le bonheur se rencontre même dans un état de malheur.

Oui, la fortune nous trompe, mais la prudence ne nous trompera pas ! Que les hommes nous trahissent, la patience nous sera fidèle.

Si l'adversité, en m'éprouvant, eût reconnu en moi un homme d'adresse et d'experience, auquel sont indifférentes les douceurs et les amertumes [de la vie],

Elle a dû trouver que mon cœur s'était endurci aux peines de l'absence[1] *et que ma résolution était ferme et tranchante à l'instar du glaive indien.*

[Seigneur !] puisque tu as visité ma maison d'El-Beidâ, tant que je vivrai, mon cœur et mon aspect ne perdront rien de leur fraîcheur.

Nous avons deviné que la guérison de nos cœurs [affligés] se ferait par Ibrahîm-[Abou-Salem], et, en voyant sa figure, nous avons reconnu la justesse de nos pressentiments.

[Oui, ils seront guéris] par le meilleur de la famille de Yacoub-[Ibn-Abd-el-Hack], par celui qui a montré, dans les ténèbres de l'adversité, un courage auquel la gloire n'a jamais fait défaut.

Les caravanes ont répandu partout sa belle renommée, et, en le voyant, [les hommes] ont avoué que le bruit public s'accordait avec les faits.

---

[1] *Litt.* elle a mordu sur un bois endurci contre l'absence.

Si la mer pouvait contenir [les flots de sa] générosité, elle verrait ses eaux devenir douces et, [remplie jusqu'au bord] elle ne subirait plus les vicissitudes du flux et du reflux.

Sa bravoure fait tressaillir d'effroi le destin lui-même; revêtu de ses habits c'est la mort même qui se promène[1].

Tout lui obéit jusqu'aux retraites inabordables sur les cimes des montagnes; et les astres brillants encouragent [les mortels] à espérer ses bienfaits.

Maître des rois! nous sommes venus de loin pour te voir et pour obtenir justice de ton esclave, la fortune, qui nous a traités en tyran.

Nous avons arrêté ses emportements à l'aide de ton nom, bien qu'elle nous eût consternés par son orgueil et par sa dureté.

Dans la gloire qui t'entoure nous avons trouvé un refuge contre la mort; nous avons cherché l'ombrage de ta majesté et nos craintes se sont dissipées.

Arrivés au bord de la mer aux vagues menaçantes, nous avons pensé à l'Océan [de ta générosité] et cette mer nous a semblé peu de chose.

[Nous avons pensé] à ton vaste khalifat; et, si quelqu'un ose méconnaître ta dignité, la foi de cet homme est fausse et son savoir n'est qu'ignorance.

Tes nobles qualités donnent aux louanges une direction sûre et bonne, pendant que la poésie s'égare en louant tes inférieurs[2].

Les cœurs de tous les croyants ont sincèrement désiré ta présence; leurs paroles et leurs pensées se trouvaient agréables à Dieu.

---

[1] D'après une note marginale, la leçon *el-fetka* serait préférable. Les manuscrits portent *el-atka* avec un *aïn*, et *el-betka*. Dans tous les cas, le sens du vers est le même.

[2] Dans le texte arabe, une correction mal faite a produit une double erreur : il faut lire ضل et أوصاف

On tendit vers Dieu des mains suppliantes et Dieu répondit : « Votre prière est exaucée. »

Il les combla de ses grâces en te plaçant sur le trône; prince de noble race, ton avénement était de bon augure.

Les remparts de cette forteresse laissèrent éclater leur joie; eux qui ne souriaient plus à cause de leurs afflictions.

En rétablissant la paix tu as rendu la sécurité au pays et au peuple; maintenant l'épée ne se dégaîne plus, la terreur n'arrive plus à l'improviste.

Déjà, notre seigneur, ton père, avait déclaré que tu étais le meilleur de ses fils.

Tu avais le droit d'exercer le khalifat immédiatement après lui; mais chaque événement est réglé par le destin.

Tu avais laissé dans une triste solitude le halo de la demeure des khalifes; et, pendant ton absence, la lune [du khalifat] ne reluisait pas au [centre de ce halo.]

Dieu t'a ensuite rétabli dans tes droits afin que le bonheur fût répandu sur tous et que le voile [de la protection divine] fût baissé [autour de la nation].

Conduits par lui l'empire et ses habitants se livrèrent à toi; la sécurité leur manquait et ils durent s'y résigner.

En te faisant subir l'épreuve [de l'adversité], il augmente ta puissance, ta gloire et ta récompense; pour juger de l'or, il faut le faire passer par le creuset.

C'est toi qu'on invoque quand un malheur survient; c'est toi dont on espère le secours quand la pluie [longtemps attendue] trompe [les vœux du cultivateur].

Que la fortune, par sa volonté arbitraire, commette une injustice, c'est à toi [d'y porter remède;] de créer, de défaire, d'interdire et de commander.

Voici le fils de Nasr[1]*; il vient, l'aile brisée, pour demander de ta grandeur les moyens de la guérison.*

---

[1] La famille des Beni-'l-Ahmer, rois de Grenade, eut pour ancêtre un chef d'origine arabe, nommé *Nasr*.

Ici, dans un pays étranger, il espère une faveur que tu es digne de lui accorder ; si tu désires la gloire, la voici à ta portée.

Émir des Musulmans, renouvelle avec lui ta ferme alliance, que rien n'aurait pu briser excepté la trahison.

C'est dans un prince comme toi que tout réfugié doit placer son espoir ; quiconque invoque la famille de Mérîn ramène à lui la puissance et la victoire.

Imam de la vérité ! venge le bon droit outragé ! pendant tes [généreux] efforts, tu recueilleras la gloire et une digne récompense.

Défenseur de la vérité ! soutiens le bon droit, car, [à ton défaut] ou ne pourra compter sur personne [1].

Si l'on dit : « [Il faut] de l'argent ; » ton trésor est ample ; si l'on dit : « [Il faut] des troupes ; » ton armée est immense.

Par toi le trangresseur se voit arrêté dans sa carrière ; par tes efforts la morale prend une nouvelle naissance et l'islamisme relève ce que l'infidélité avait ruiné.

Quand notre prince te quittera, accorde-lui une faveur inestimable en le renvoyant dans sa patrie.

Hâte la guérison de ses malheurs et guéris ainsi les cœurs affligés de tout un peuple, retenu loin de lui par l'usurpation et la tyrannie.

Ils s'attendent à te voir prendre un engagement que ta main droite s'empressera de sceller et dont le succès est assuré.

Le but est facile à atteindre ; aucune obligation ne pèsera sur toi excepté[2] *[la dépense d']une somme sans importance quand on considère la gloire qui doit en résulter.*

---

[1] A la lettre : *on ne pourra compter ni sur Zeid ni sur Omar.* Ceci est une allusion à une formule employée par tous les grammairiens arabes et ainsi conçue *daraba Zeidon Omara* (*Verberavit Zeidus Omarum.*)

[2] Le traducteur regarde le mot إن comme l'adverbe négatif. Voy. le *Grammaire arabe* de M. de Sacy, tome I, p. 519.

La vie de l'homme n'est qu'un éclat d'emprunt, un don qu'il faut rendre ; mais une belle renommée c'est l'immortalité.

Et celui qui échange un bien transitoire contre un bien éternel, a obtenu un vrai succès et un bénéfice énorme[1].

Prince illustre, avant que ton hôte puisse accomplir ses désirs, il lui faut de vigoureux coursiers, aux pieds blancs, aux fronts étoilés ;

Et des provisions de voyage, et des chameaux, bais de poil, qui montrent clairement les indices [d'une noble race], qui aient le corps [brillant comme] de l'or et les jambes [reluisantes comme] des perles.

Et des [chevaux] gris, qu'on a rendus sveltes et légers pour le jour de combat, et dont les étoiles envient l'éclat.

Et des hommes-lions, de la tribu de Merîn, [des hommes] nobles, à turbans blancs, aux lances jaunes,

Qui, revêtus d'amples cottes de mailles, résistent, en caracolant, aux troupes couvertes de fer [2].

Voilà les gens qu'il faut appeler pour repousser une attaque; aucun conflit ne leur paraît redoutable, aucune montagne ne leur est difficile à gravir[3].

Si on leur demande ils donnent; si on leur résiste, ils

---

[1] Le poète allait terminer ici son improvisation quand un de assistants lui fit observer qu'il devait faire l'éloge des parents du sultan et des Mérinides en général. Sans se déconcerter, il récita les vers qui suivent.

[2] A la lettre *vertes.* Le mot *khadra* était employé par les anciens Arabes pour désigner toute espèce de couleur foncée, même la couleur de la cotte de mailles. Le petit corps de cavalerie que Mahomet avait sous ses ordres, lors de la conquète de la Mecque s'appelait, pour cette raison, *le peloton vert* (*el-ketîbat-el-khadra*).

[3] Le traducteur juge inutile de faire remarquer les jeux de mots qui se présentent dans le texte de cette pièce.

écrasent ; s'ils font une promesse, ils la remplissent ; s'ils prennent un engagement, ils y restent fidèles.

S'ils entendent des paroles impudiques, ils s'enfuient; mais, au jour du combat, la seule pensée de fuite est pour eux un péché.

Si on les loue, ils trépignent de joie et s'agitent comme des hommes ivres dont les jambes sont affectées par le vin.

On les voit sourire au milieu d'une forêt de lances, ainsi que les fleurs sourient à travers les tiges du bocage.

Seigneur[1] *! mon esprit, ainsi que mon génie, s'était engourdi ; esprit et génie ne m'étaient plus d'aucun secours ;*

Et, sans la compassion que tu m'avais accordée et qui m'a sauvé la vie, rien ne serait resté de moi, ni corps, ni souvenir.

J'étais perdu, et de quelle perte ! quand tu me rappelas à l'existence; le tombeau renfermait déjà mes membres quand tu m'as ressuscité[2].

Tu commenças par une faveur éclatante dont je n'étais nullement digne, et la grandeur de ta bonté fit épanouir mon cœur.

Tu m'as comblé de bienfaits sans nombre, et mes éloges, ainsi que ma reconnaissance, ne suffiront jamais pour y répondre.

Tu as pris l'engagement de couronner ces actes de générosité par un effort qui nous rendra le pouvoir, la gloire et l'honneur.

Puisse Celui auquel tu dois ta haute position te récompenser de cette miséricorde qui brise les chaînes du captif et relève l'opprimé.

Quand nous essayons de louer dignement tes nobles qualités, nous demeurons interdits; ce serait compter les sables du Désert ou les gouttes de pluie.

---

[1] Dans le texte arabe, il faut insérer un *élif* avant le mot *Maulaï*.

[2] Le sultan mérinide l'avait fait sortir de prison.

Mais nous faisons ce que nous pouvons, et celui qui n'épargne aucun effort mérite de l'indulgence.

Après la récitation de ce poëme on leva la séance et Ibn-el-Ahmer se rendit à son logement. On avait tapissé et meublé plusieurs palais pour lui et pour sa suite et mis à sa disposition un nombre d'excellents chevaux dont les brides et les selles étaient brodées en or. Le sultan lui envoya aussi une quantité de riches habits et lui assigna un traitement convenable, ainsi qu'aux affranchis européens et aux intimes qui l'avaient accompagné. On observa à l'égard de cet illustre visiteur tout le cérémonial de la royauté : cortége, gardes, titres, rien n'y manqua, excepté les emblêmes ostensibles du commandement; omission approuvé par le sultan andalousien à cause des égards qu'il devait à son hôte, le souverain du Maghreb. Après avoir passé quelque temps auprès de son protecteur, il rentra en Espagne et, en l'an 763 (1362), il recouvra son royaume.

EL-HACEN-IBN-OMAR SE RÉVOLTE A TEDLA. — IL TOMBE AU POUVOIR DU SULTAN ET SUBIT LA PEINE DE MORT.

Le vizir El-Hacen-Ibn-Omar, étant allé prendre le commandement de Maroc, établit son autorité dans cette ville, mais il apprit avec inquiétude que sa haute fortune avait excité la jalousie des vizirs attachés au conseil d'état et qu'ils travaillaient à le perdre dans l'esprit du sultan. Craignant d'être frappé à l'improviste par la colère de son maître, il sortit de Maroc, l'an 761, au mois de Safer (janvier 1360), courut à Tedla et arbora l'étendard de la révolte. Les Beni-Djaber, tribu djochemide, embrassèrent sa cause et prirent l'engagement de le soutenir.

El-Hacen-Ibn-Youçof, vizir auquel le sultan remit le commandement de l'armée, marcha contre les rebelles, occupa Tedla et força leur chef à se jeter dans la montagne voisine et à se mettre sous la protection de Hocein-Ibn-Ali-el-Ourdîghi, grand cheikh de cette localité. Ayant cerné la montagne, il corrompit

avec de l'or une partie des Zanaga qui en formaient la population, et se fit livrer le fugitif dont ils avaient attaqué et dispersé les partisans. Il ramena son prisonnier à la capitale où il trouva beaucoup de monde assemblé pour le voir arriver. Le sultan envoya toute sa cavalerie au-devant du vainqueur et se rendit lui-même à la Tour-d'Or (*Bordj-ed-Deheb*), kiosque situé en dehors de la ville et dans laquelle il avait l'habitude de s'asseoir afin de faire l'inspection de ses troupes.

El-Hacen-Ibn-Omar traversa la foule des spectateurs, porté sur un chameau, et, en passant devant le kiosque, il pencha la tète comme pour baiser là terre. Le sultan, étant alors monté à cheval, prit le chemin du palais, et toute cette multitude se dispersa, après avoir assisté à un spectacle qui offrait un triste exemple des vicissitudes de la fortune. Rentré au palais, le sultan se plaça sur le trône et, s'étant entouré de ses officiers, il fit introduire le prisonnier, et lui reprocha les crimes dont il s'était rendu coupable. Le malheureux vizir essaya de se justifier et finit par tout nier. Je me trouvai au milieu des courtisans et des grands qui assistaient à cette scène, et j'avoue qu'il y avait de quoi faire couler des larmes de commisération. Alors, par l'ordre du souverain, on traîna Ibn-Omar, la face contre terre, hors de l'assemblée ; ensuite, on lui arracha la barbe et, après l'avoir cruellement fustigé, on le jeta dans une prison. Quelques jours plus tard, il fut mené hors de la ville et tué à coups de lance. Son cadavre fut mis en croix et resta exposé sur le rempart, près de la porte d'El-Mahrouc, pour servir d'exemple.

LES NÈGRES [ES-SOUDAN] ENVOIENT AU SULTAN UN PRÉSENT D'AUTANT PLUS SINGULIER QU'IL S'Y TROUVA UNE GIRAFFE.

Dans notre histoire du sultan Abou-'l-Hacen, nous avons parlé du présent qu'il envoya au souverain des Noirs, Mença-Soleiman, fils de Mença-Mouça [et roi de Melli]. Le prince nègre voulut lui en rendre l'équivalent et réunit divers produits de son

pays, tous extrêmement rares et curieux. Abou-'l-Hacen mourut dans l'intervalle, et l'offrande qui lui était destinée n'alla pas plus loin que Oualaten, ville située sur l'extrême frontière du pays des Noirs. La mort de Mença-Soleiman, qui eut lieu vers la même époque, empêcha la caravane de continuer sa route. Une guerre civile éclata alors dans le royaume de Melli : plusieurs princes tentèrent de s'emparer du trône et se tuèrent les uns les autres. Le désordre ne prit fin qu'à l'avénement de Mença-Djata[1]. En examinant l'état du royaume, ce prince découvrit que le présent expédié au sultan du Maghreb était encore à Oualaten, et donna aussitôt l'ordre de le faire parvenir à sa destination. Il y ajouta une giraffe, quadrupède d'une forme bizarre, d'une taille colossale et réunissant en lui seul les caractères distinctifs de plusieurs animaux de différentes espèces.

Ce présent arriva à Fez dans le mois de Safer 762 (déc.-janv. 1360-1). Le jour de son entrée à la ville fut une véritable fête : pendant que le sultan allait s'asseoir dans le Kiosque-d'Or, d'où il avait l'habitude de passer ses troupes en revue, les crieurs publics invitèrent tout le monde à se rendre dans la plaine, en dehors de la ville. L'on s'y précipita en foule de tous les côtés et, bientôt, ce vaste local fut tellement encombré que plusieurs individus durent monter sur les épaules de leurs voisins. Le désir de voir la giraffe et d'en admirer la forme étrange avait attiré toute cette multitude. Les poètes profitèrent d'une si belle occasion pour réciter au sultan des éloges et des compliments dans lesquels ils eurent soin de décrire ce singulier spectacle. Les envoyés nègres se présentèrent devant Abou-Salem pour lui exposer l'objet de leur mission et, tout en lui donnant l'assurance la plus formelle de l'amitié que leur souverain lui portait, ils le prièrent d'excuser le retard qu'on avait mis dans l'envoi du présent, retard causé par la guerre civile qui avait désolé l'empire. Ils décrivirent aussi en termes

---

[1] Dans la notice des souverains nègres, tome II, p. 114. notre auteur donne à ce prince le nom de Mari-Djata.

pompeux la grandeur de leur sultan et la haute puissance de leur nation. Pendant que l'interprète expliquait leur discours, ils faisaient résonner les cordes de leurs arcs en signe d'approbation, selon l'usage de leur pays. Pour saluer le sultan, ils se jetèrent de la poussière sur la tête, ainsi que cela se pratique envers les souverains de leur pays barbare. La réception finie, Abou-Salem se remit à cheval et l'assemblée se dispersa. La nouvelle de cette ambassade se répandit promptement partout. Les envoyés furent hébergés aux frais du sultan, et, comme ce prince mourut avant leur départ, ce fut le régent de l'empire qui leur fit les cadeaux d'usage et les congédia. Ils prirent la route de Maroc et passèrent ensuite chez les Doui-Hassan, arabes makiliens dont le territoire s'étend depuis le Sous jusqu'à la frontière du pays des Noirs. En quittant les Doui-Hassan ils se rendirent auprès de leur sultan.

LE SULTAN S'EMPARE DE TLEMCEN ET Y LAISSE COMME SOUVERAIN ABOU-ZÎAN, PETIT-FILS D'ABOU-TACHEFÎN. — LES PRINCES HAFSIDES SONT RENVOYÉS DANS LEUR PAYS.

En 760 (1359), année dans laquelle le sultan Abou-Salem devint souverain du Maghreb, le Derâ avait pour gouverneur Abd-Allah-Ibn-Moslem-ez-Zerdali, ami des Abd-el-Ouadites et partisan dévoué de leur famille royale. Entré au service d'Abou-'l-Hacen après la chute de Tlemcen, cet officier fut nommé ensuite gouverneur du Derâ par Abou-Einan. La trahison qui livra au sultan Abou-Einan son frère Abou-'l-Fadl, lequel s'était mis en révolte dans la montagne d'Ibn-Hamîdi, fut ourdie et conduite par Ibn-Moslem. Lors de l'avénement d'Abou-Salem, qui portait à son frère Abou-'l-Fadl une vive affection, surtout depuis leur déportation en Espagne, Ibn-Moslem craignit la vengeance du nouveau sultan et, s'étant assuré le concours des Arabes makiliens, il se transporta, avec sa famille et ses trésors, à travers le Désert jusqu'à Tlemcen. Il y arriva vers la fin de l'an 760 et trouva un

accueil très-honorable auprès d'Abou-Hammou. A l'instant même, il fut élevé au vizirat par ce sultan, qui était bien aise d'avoir l'appui d'un homme aussi puissant, et, dès-lors, il déploya un grand zèle pour le service du prince qui lui avait confié l'administration [1] de l'empire.

Les Arabes makiliens, voyant la haute position qu'Ibn-Moslem avait atteint, et craignant d'être punis par Abou-Salem, à cause de leurs fréquentes révoltes contre le gouvernement mérinide, quittèrent tous leur territoire, sur l'invitation de ce ministre, et allèrent se rallier aux Abd-el-Ouadites de Tlemcen. Abou-Salem exigea d'Abou-Hammou l'extradition d'Ibn-Moslem et, voyant sa demande repoussée, il se rappela que les Makil étaient ses sujets, habitants de son empire, et insista sur leur renvoi. Ne pouvant obtenir aucune satisfaction du sultan abd-el-ouadite, il prit la résolution de lui faire la guerre et alla camper en dehors de Fez, après avoir fait ouvrir le bureau des enrôlements et annoncer une expédition contre Tlemcen. Pendant qu'il équipait [les divers corps qu'il avait sous la main], plusieurs de ses vizirs se rendirent dans les provinces marocaines, afin d'y lever des troupes. Au mois de Djomada 761 (avril 1360), il se mit en marche avec tous les contingents de ses états.

Abou-Hammou, prévoyant le danger, avait rassemblé les forces de son empire et les partisans que la dynastie abd-el-ouadite avait conservés parmi les Arabes et les Zenata. Ses alliés arabes étaient les Beni-Amer et toutes les tribus makiliennes, à l'exception des Amarna, dont le chef, Ez-Zobeïr-Ibn-Talha, avait embrassé le parti du souverain mérinide. Suivi de toutes ces troupes, Abou-Hammou évacua Tlemcen, où Abou-Salem fit son entrée, le 3 Redjeb (21 mai 1360), et traversa le Désert pour se rendre dans le territoire du Maghreb. Arrivé à Guercîf, ville appartenant à Ouenzemmar-Ibn-Arîf, il la ruina de fond en comble pour se venger de ce chef dont la famille s'était dévouée aux Méri-

---

[1] Il faut supprimer dans le mot *el-hal* du texte arabe l'*élif* qui précède le *lam* final.

nides. Ensuite il alla dévaster le territoire d'Outat, et l'œuvre de destruction accomplie, il rentra dans l'Angad.

A la nouvelle des ravages qui se commettaient sur la frontière du Maghreb, Abou-Salem s'empressa de quitter Tlemcen afin d'y mettre un terme, et il y laissa en qualité de gouverneur l'émir Abou-Zîan-Mohammed, fils d'Othman et petit-fils du sultan Abou-Tachefîn. Ce prince avait été elevé à la cour de Fez où, depuis son enfance, il vécut entouré des soins les plus tendres. On le désignait ordinairement par le sobriquet d'El-Cobbi [1]. Le sultan l'ayant alors installé dans le palais de Tlemcen, nommé El-Casr-el-Cadîm (*le Vieux-Château*), mit à ses ordres les troupes zenatiennes tirées de la partie orientale du Maghreb central et lui donna pour vizirs son cousin maternel, Omar-Ibn-Mohammed-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Megguen et Saîd-Ibn-Mouça-Ibn-Ali, fils d'un ancien vizir mérinide. Il plaça dix charges d'or et d'argent [2] à la disposition de son protégé auquel il remit aussi les insignes de la souveraineté.

Ce fut à cette époque qu'il rendit la ville de Constantine au prince hafside, Abou-'l-Abbas, pour le récompenser d'avoir partagé ses fatigues et ses dangers. Il donna, en même temps, au prince hafside, Abou-Abd-Allah, la permission d'aller reprendre possession de Bougie, ville qui était alors au pouvoir d'Abou-Ishac-Ibrahîm, sultan de Tunis et oncle de ces deux princes. Après les avoir revêtus de robes d'honneur et fourni à chacun d'eux plusieurs montures et deux charges d'argent, il adressa à Mansour-Ibn-el-Haddj-Khalouf, officier mérinide qui commandait à Constantine, une lettre par laquelle il lui ordonna de remettre cette forteresse à l'émir Abou-'l-Abbas. En congédiant ces princes, il reprit le chemin du Maghreb. Arrivé à la frontière de ce pays, il en expulsa l'ennemi et, dans le mois de Châban (juin-juillet 1360), il rentra à Fez.

---

[1] Voy. t. III, p. 443. Ici les manuscrits portent *El-Feta*.

[2] Dans le texte arabe, le ي du mot الدراهيم doit être supprimé.

Bientôt après son retour, il vit arriver l'émir Abou-Zîan qui, ayant quitté Tlemcen précipitamment à l'approche d'Abou-Hammou, s'était jeté dans le Ouancherîch où ses troupes furent ensuite battues et dispersées par les Abd-el-Ouadites. Abou-Hammou recouvra son royaume et obtint du sultan Abou-Salem des conditions de paix très-favorables.

MORT DU SULTAN ABOU-SALEM. — OMAR-IBN-ABD-ALLAH PROCLAME ET DEPOSE SUCCESSIVEMENT PLUSIEURS SULTANS.

Nous allons raconter l'histoire du prédicateur Abou-Abd-Allah[-Mohammed]-Ibn-Merzouc qui était parvenu à exercer sur l'esprit du sultan une influence sans bornes. Ses ancêtres avaient habité le *ribat* [1] du cheikh Abou-Medyen [Bou-Medîn], et l'un de ses aïeux, gardien du tombeau et de la mosquée de ce saint personnage, transmit cette dignité à ses descendants. Mohammed grand-père[2] du sujet de cette notice, mourut en odeur de sainteté et fut enterré dans le Vieux-Château [*El-Casr-el-Cadîm*] par l'ordre de Yaghmoracen, qui voulut avoir près de lui le tombeau d'un tel homme, afin que cela lui portât bonheur. Ahmed, fils du précédent, se rendit en Orient et, jusqu'à sa mort, il habita tantôt la Mecque et tantôt Medine. Son fils, Abou-Abd-Allah-Mohammed [le prédicateur], passa ses premières années en Hidjaz et en Égypte ; puis, quand il eut fait quelques études et appris la jurisprudence sous les professeurs de l'époque, il vint se fixer en Maghreb. Le sultan Abou-'l-Hacen, ayant bâti la mosquée d'El-Obbad, choisit Abou-Abd-Allah-[Ibn-Merzouc] pour y remplir les fonctions de prédicateur, tant il se plaisait à entendre les discours (*khotba*) que ce docteur prononçait du haut de la

---

[1] Le tombeau, la mosquée et le *zaouia* (v. t. I, p. 85) de Bou-Medîn est située à El-Obbad, dans le voisinage de Tlemcen.

[2] *Le trisaïeul*, selon le texte arabe.

chaire. En effet, ses sermons renfermaient des allusions très-flatteuses pour le sultan et de belles prières pour sa prospérité. Ibn-Merzouc gagna de cette manière, l'amitié du prince et se vit accorder la place d'honneur aux audiences publiques. Toutes les fois qu'Abou-'l-Hacen assistait à la prière dans n'importe quelle mosquée du Maghreb, ce fut toujours Ibn-Merzouc qui prononça le *khotba*. Il lui arriva même d'être envoyé aux cours étrangères comme représentant du sultan. Après la déroute de Cairouan, il se sauva en Maghreb et s'installa dans le *ribat* d'El-Obbad, séjour de ses ancêtres. Pour éviter des longueurs, nous passerons sous silence les aventures qui lui arrivèrent pendant son voyage.

Quand Abou-'l-Hacen se fit débarquer à Alger après avoir échappé au naufrage, Abou-Saîd, souverain de Tlemcen, décida Ibn-Merzouc à se rendre auprès de ce monarque afin de négocier un traité de paix. Abou-Thabet [frère d'Abou-Saîd] et tous les chefs abd-el-ouadites condamnèrent cette démarche et envoyèrent Sogheir-Ibn-Amer à la poursuite de l'ambassadeur. Ramené prisonnier et mis au cachot, Ibn-Merzouc en fut retiré pour être déporté en Espagne. Il entra alors au service d'Abou-'l-Haddjadj, sultan de Grenade, et devint prédicateur de la cour, honneur qu'il devait à la réputation, assez mal fondée, d'être l'homme le plus capable de prêcher en la présence d'un souverain. Pendant son séjour à Grenade, il cultiva l'amitié d'Abou-Salem qui y vivait alors en proscrit; et, chaque fois que ce prince avait une demande à faire, il l'appuyait vivement auprès d'Abou-'l-Haddjadj. Quand Abou-Salem débarqua chez les Ghomara, Ibn-Merzouc travailla avec beaucoup de succès à lui gagner des amis parmi les chefs mérinides et les vizirs de l'empire ; aussi, ce prince, étant parvenu au trône, récompensa avec empressement les services que le prédicateur lui avait toujours rendus et l'attachement qu'il lui avait montré, ainsi qu'à son père Abou-'l-Hacen.

Devenu l'ami du sultan, son conseiller intime, le compagnon de ses loisirs et le maître de son esprit, Ibn-Merzouc attira sur lui tous les regards et vit courber devant lui toutes les têtes.

Les vizirs et les hommes les plus illustres par leur naissance lui faisaient la cour ; les généraux et les émirs assiégeaient sa porte depuis le matin jusqu'au soir. Bien qu'il tînt en main les rênes de l'état, il évitait, autant que possible, de faire acte d'autorité par crainte des conséquences fâcheuses que cela pourrait avoir pour lui-même. Quand des plaignants venaient lui exposer leurs griefs, il les renvoyait toujours aux fonctionnaires du palais [chargés d'expédier les affaires de cette nature]. Malgré toute sa prudence, il encourut la haine des grands officiers de la cour en se permettant de censurer leur conduite et, non-seulement il s'attira leur inimitié, mais il les indisposa contre le sultan qui le protégeait. Les personnages revêtus de hauts commandements voyaient avec indignation l'influence extraordinaire que cet homme était parvenu à exercer ; les vizirs contemplaient avec jalousie la prééminence qu'il tenait de la faveur du sultan; tous , ils n'attendaient qu'une occasion afin de renverser le trône et, pendant ce temps, l'esprit de mécontentement se propageait parmi les autres classes de la population.

Dans le mois de Djomada 760 (avril-mai 1359], eut lieu la mort du vizir Abd-Allah-Ibn-Ali, dont l'immense fortune avait excité la cupidité d'Abou-Salem aussitôt que ce prince fut monté sur le trône. Omar-Ibn-Abd-Allah, fils du défunt, se voyant exposé à perdre ce riche héritage, en offrit la moitié à Ibn-Merzouc pour avoir sa protection. Le marché fut conclu au moment même où l'on avait décidé le sultan à priver Omar de sa place et de ses biens. Ibn-Merzouc conjura le danger, obtint pour son protégé un emploi plus élevé qu'auparavant et décida le sultan à en épouser la sœur. Toutes les fois que ce monarque quittait la capitale pour faire une course dans les provinces, Omar-Ibn-Abd-Allah fut chargé du commandement de la Ville-Neuve. Pour neutraliser l'animosité de Masoud-Ibn-Maçaï, vizir de l'empire, et pour gagner son amitié, Omar en épousa la fille.

Dans le mois de Châban 762 (juin-juillet 1361), Omar-Ibn-Abd-Allah fut envoyé en mission à la cour de Tlemcen. Ses ennemis répandirent alors le bruit qu'il tramait un complot avec le souverain de cette ville, et ils le compromirent au point que

le sultan fut presque décidé à lui ôter la vie. Défendu avec chaleur par Ibn-Merzouc, il échappa au sort qu'on lui destinait; mais, depuis lors, il conserva au fond du cœur un vif ressentiment contre son maître et prit la résolution de le détrôner aussitôt que l'occasion se présenterait. Au commencement du mois de Dou-'l-Câda (commencement de septembre) bientôt après son retour de Tlemcen, il reprit le commandement du siége de l'empire, le sultan étant allé s'établir dans la citadelle de Fez, où il avait fait construire, à côté du palais, une salle magnifique parfaitement bien disposée pour admettre la brise du matin et du soir. Voyant alors tous les cœurs fortement indisposés contre le gouvernement à cause de la faveur excessive dont jouissait Ibn-Merzouc, Omar forma le projet de s'emparer du pouvoir et décida Garcia-Ibn-Antoun, caïd de la milice chrétienne, à le seconder dans cette tentative. La veille du mardi, 17 du mois de Dou-'l-Câda 762 (19 septembre 1361), les conjurés se transportèrent au logement que Tachefîn, fils d'Abou-'l-Hacen, occupait dans la Ville-Neuve, revêtirent ce pauvre idiot[1] de l'habillement impérial, le firent monter à cheval et le conduisirent, entouré des insignes de la royauté, jusqu'à la salle d'audience. L'ayant placé sur le trône, ils forcèrent Ibn-ez-Zerca, chef du corps d'archers et commandant de la garnison, à prêter le serment de fidélité au nouveau souverain. Aussitôt après, ils proclamèrent, au son de tambours, la déchéance d'Abou-Salem et, s'étant rendus au trésor, ils se mirent à distribuer de l'argent aux troupes sans prendre la peine de compter ce qu'ils donnaient. Les soldats de la milice qui occupaient la Ville-Neuve, s'attroupèrent autour d'eux et, après avoir pris de force la solde qui leur revenait, ils allèrent piller les magasins d'effets et d'approvisionnements militaires, situés en dehors de la ville, et y mirent ensuite le feu pour empêcher ce vol d'être découvert.

---

[1] Voy. page de 269 ce volume.

Le sultan, qui se tenait dans la citadelle selon son habitude, monta à cheval le léndemain matin, convoqua ses officiers, rassembla les troupes tirées des tribus, et, s'étant dirigé vers la Ville-Neuve, il en fit le tour sans pouvoir y pénétrer. La résistance de cette place importante l'ayant mis dans la nécessité d'en faire le siége, il alla camper sur le Kodia-t-el-Araïs et ordonna au peuple de prendre les armes et de venir se rallier autour de son drapeau. Vers le midi, à l'heure de la sieste, il mit pied à terre devant sa tente, mais aussitôt, il vit ses partisans quitter le camp par bandes et entrer dans la Ville-Neuve, sans qu'il pût les retenir. Abandonné ensuite par ses familiers et par ses intimes, qui passèrent tous aux insurgés, il s'entoura d'une petite troupe de cavaliers et s'enfuit à cheval. Le vizir Masoud-Ibn-Rahhou-Ibn-Maçaï, partit avec lui, ainsi que le vizir Soleiman-Ibn-Dawoud et le caïd Soleiman-Ibn-Ounsar, commandant du corps d'affranchis et chef de la milice qui gardait la porte du palais. Ibn-Merzouc, qui avait obtenu la permission de rentrer chez lui, profita de cette occasion pour s'en aller. Quand la nuit fut venue, l'escorte du sultan se dispersa, à la faveur de l'obscurité, et les deux vizirs reprirent la route de la Ville-Neuve. Aussitôt arrivés, ils furent arrêtés et emprisonnés séparément, par l'ordre d'Omar-Ibn-Abd-Allah et de son complice, Garcia-Ibn-Antoun. Ali-Ibn-Mehdi-Ibn-Irzîguen fut envoyé à la poursuite du sultan et le trouva endormi dans une cabane de berger, près de la rivière Ouergha, où il s'était réfugié après avoir jeté ses habits royaux pour mieux échapper aux regards. L'ayant placé sur un mulet, il le ramena vers la ville et dépêcha un courrier à Omar-Ibn-Abd-Allah pour lui en annoncer la nouvelle. Ce ministre donna aussitôt l'ordre à Choaïb-Ibn-Meimoun et à Feth-Allah-Ibn-Amer-Ibn-Feth-Allah d'aller à la rencontre du prisonnier et de lui couper la tête. Ils le trouvèrent auprès de Khandac-el-Casab (*fossé aux roseaux*), derrière le Kodia-t-el-Araïs, et le firent décapiter par un soldat de la milice chrétienne. Sa tête fut mise dans un panier et déposée aux pieds du vizir et des cheikhs mérinides.

Omar-Ibn-Abd-Allah prit alors le gouvernement de l'empire

et, pour tromper le peuple, il leur offrit un semblant de sultan dans la personne du faible Tachefîn.

MORT D'IBN-ANTOUN, CAÎD DE LA TROUPE CHRÉTIENNE. — RÉVOLTE DE YAHYA-IBN-RAHHOU ET DES CHEFS MÉRINIDES.

Omar-Ibn-Abd-Allah ayant fait prisonniers les deux vizirs, mit Soleiman-Ibn-Dawoud aux arrêts dans la maison de Garcia-Ibn-Antoun, caïd de la milice chrétienne, et garda chez lui Masoud-Ibn-Maçaï auquel il voulut épargner toute espèce de mauvais traitement. Il avait de bons motifs pour en agir ainsi : Ibn-Maçaï etait son beau-père et avait assez d'enfants, de frères et de parents pour former une bande dont le secours pourrait être très-utile.

Soleiman-Ibn-Ounsar, qui avait aussi abandonné le sultan, entra, la même nuit, dans la Ville-Neuve et se rendit chez son ami, Garcia-Ibn-Antoun, qui avait l'habitude de lui faire boire du vin. Dans un entretien avec son hôte, il raconta ses griefs et convint avec lui de tuer le vizir Omar-Ibn-Abd-Allah et de le remplacer par Soleiman-Ibn-Dawoud, homme avancé en âge et habitué au commandement. Omar fut averti de leurs intentions et, se voyant tout-à-fait dépourvu de l'appui que peut donner une nombreuse famille, il alla trouver Ibrahîm-el-Batrouhi, commandant de la troupe andalousienne qui formait le cortége impérial, et lui exposa sa position. Ayant reçu de cet officier l'assurance qu'il combattrait jusqu'à la mort pour le défendre, il porta les mêmes plaintes à Yahya-Ibn-Rahhou, l'un des principaux cheikhs mérinides et membre très-influent du grand conseil. Ce chef lui donna raison et prit l'engagement de faire mourir Ibn-Antoun et les autres conjurés. Celui-ci, de son côté, dressa avec Ibn-Ounsar le plan qu'ils devaient suivre et, s'étant rendu avec lui au palais, de très-bonne heure, il y fit entrer un peloton de la milice chrétienne, afin d'avoir main-forte en cas de besoin. Les chefs mérinides se présentèrent à l'au-

dience royale, selon l'usage, et goûtèrent du repas qu'on leur fit servir. Alors, Omar-Ibn-Abd-Allah invita Ibn-Antoun à venir parler avec Yahya-Ibn-Rahhou, après avoir eu la précaution d'introduire dans la salle El-Batrouhi et la garde andalousienne. Ibn-Rahhou ouvrit la conférence et invita le caïd Garcia-Ibn-Antoun à transférer Soleiman-Ibn-Dawoud dans la prison de l'état. Le chef chrétien s'y refusa en ajoutant, d'un ton sarcastique, qu'il serait disposé à le faire quand on aurait soumis Ibn-Maçaï à un traitement semblable. Omar-Ibn-Abd-Allah donna sur le champ l'ordre d'arrêter le caïd audacieux, mais celui-ci lui rit au nez et tira son poignard pour se défendre. Les mérinides se jetèrent aussitôt sur lui et le tuèrent, ainsi que tous les soldats chrétiens qui se trouvaient dans le palais. Cette exécution ne put s'accomplir qu'à la suite d'un conflit acharné. Le reste de la troupe chrétienne se réfugia dans le Melah, camp où on l'avait installée et qui était dans le voisinage de la Ville-Neuve. La populace se mit alors à crier qu'Ibn-Antoun avait tenté d'assassiner le vizir, et elle massacra tous les soldats chrétiens qu'elle rencontra dans les rues. Ensuite elle se porta vers le Melah afin d'en exterminer le reste, mais les Mérinides, étant montés à cheval, vinrent prendre la défense de leur milice et lui éviter la disgrâce d'être vaincue par la canaille. Dans cette affaire les chrétient perdirent presque tous leurs effets et leur argent, mais ils se vengèrent en égorgeant une foule de pillards et de mauvais sujets qui s'étaient enivrés dans le Melah.

Omar s'empara de la maison du caïd et envoya Ibn-Oudrar en prison où il le fit mourir la même nuit. Il mit Soleiman-Ibn-Dawoud aux arrêts dans une maison particulière et, secondé par Yahya-Ibn-Rahhou, qu'il avait pris pour conseiller, il étendit sa domination non-seulement sur les vizirs, mais sur l'empire, et s'attira les hommages empressés des chefs mérinides. Ibn-Rahhou voulut absolument faire mourir tous les familiers du sultan Abou-Salem, contre lesquels il nourrissait une haine profonde; mais Omar s'y refusa dans l'espoir de pouvoir utiliser Ibn-Maçaï. Sa partialité pour cet homme devint tellement évidente que l'amour-propre d'Ibn Rahhou et de tous les chefs mérinides en fut

blessé. S'apercevant qu'ils ourdissaient quelque trame contre lui, Omar acheta l'alliance et l'appui d'Amer-Ibn-Mohammed [chef des Hintata] en partageant avec lui le royaume de Maghreb. Il lui fit passer, en même temps, le prince Abou-'l-Fadl, fils d'Abou-Salem ; se ménageant ainsi un moyen de salut dans le cas où les Mérinides entreprendraient le siége de la Ville-Neuve, ainsi qu'ils en avaient formé le projet.

Les cheikhs mérinides, s'aperçurent bientôt qu'Abou-'l-Fadl n'était plus dans la citadelle où, jusqu'alors, on l'avait retenu sous bonne garde, et ils firent à Omar de vifs reproches ; mais celui-ci rompit ouvertement avec eux, sans vouloir leur donner la moindre satisfaction. S'étant alors enfermé dans la Ville-Neuve, il les empêcha d'y pénétrer et, par ce trait de hardiesse, il les exaspéra à un tel degré qu'ils allèrent trouver leur chef, Ibn-Rahhou, et revinrent pour camper en face de la porte d'El-Fotouh. Ils amenèrent avec eux Abd-el-Halîm, fils du sultan Abou-Ali. Nous raconterons plus loin ce qu'ils firent de ce prince.

Omar-Ibn-Abd-Allah rendit alors la liberté à Masoud-Ibn-Maçaï et le laissa partir pour Maroc, après lui avoir imposé l'obligation de venir combattre les Mérinides s'ils mettaient le siége devant la Ville-Neuve.

ABD-EL-HALÎM, FILS DU SULTAN ABOU-ALI, ARRIVE DE TLEMCEN. — SIEGE DE LA VILLE-NEUVE.

Le sultan Abou-'l-Hacen, après avoir fait mourir son frère, Abou-Ali, ainsi qu'il en avait le droit, se chargea, par devoir, d'élever les enfants et d'entretenir la famille de ce prince malheureux. Il combla ces jeunes gens de bienfaits, les traitant, sous tous les rapports comme ses propres fils, et il en maria Ali-Abou-Ifelloucen avec sa fille bien-aimée Tahadrît. Lors du désastre de Cairouan, celui-ci abandonna son beau-père, passé aux Arabes et revint à leur tête pour l'attaquer dans cette ville et

dans Tunis. Ayant ensuite quitté l'Ifrîkïa, il trouva une honorable réception à la cour d'Abou-Saîd-Othman, souverain de Tlemcen ; mais, au moment où il allait se rendre en Espagne, il fut livré par son hôte aux agents d'Abou-Einan. Ce monarque l'enferma dans une de ses prisons et, l'ayant ensuite fait amener devant lui, il l'accabla de reproches à cause de sa trahison envers le sultan Abou-'l-Hacen; deux jours plus tard, il l'envoya à la mort. Ceci eut lieu en l'an 751 (1350-1).

Aussitôt qu'Abou-'l-Hacen eut rendu le dernier soupir, ses fils allèrent trouver le sultan Abou-Einan, qui, devenu maître du sort de ces princes, les déporta en Espagne, ainsi que les fils de l'émir Abou-Ali. Ceux-ci se nommèrent Abd-el-Halîm, Abd-el-Moumen, El-Mansour et En-Nacer. Leur neveu Saîd, fils d'Abou-Zîan, y fut envoyé avec eux. Ibn-el-Ahmer, sultan de l'Andalousie, les prit sous sa protection et, quand le monarque africain lui fit demander, plus tard, leur extradition ainsi que celle de son frère [Abou-'l-Fadl], il refusa de les lui livrer. De là surgit entre les deux cours la mésintelligence dont nous avons parlé.

Quand le sultan Abou Salem fit conduire à Ronda tous les membres de sa famille dont il craignait l'influence, l'un de ces princes, Abd-er-Rahman, fils d'Abou-Ifelloucen, effectua son évasion et alla trouver ses oncles à Grenade. Abou-Salem redoutait toujours la considération dont ils jouissaient ; il se méfiait également de tous ses autres parents, et, sur une simple accusation dirigée contre son pupille, Mohammed, fils de sa sœur Tahadrît et d'Abou-Ifelloucen, il tua ce jeune homme qui s'était réfugié entre les bras de sa mère.

A l'époque où Abou-Abd-Allah, fils d'Abou-'l-Haddjadj et sultan de de l'Andalousie, se réfugia en Maghreb après avoir perdu le trône, Abou-Salem, qui s'était empressé de l'accuellir, crut tenir entre ses mains le sort de ses parents qui se trouvaient à Grenade. Dans une dépêche adressée au raïs Mohammed-Ibn-Ismaîl, qui venait d'usurper le pouvoir et de faire mourir les enfants d'Abou-'l-Haddjadj, il demanda l'emprisonnement des princes mérinides, en promettant d'empêcher les tentatives que

le monarque déchu [1] pourrait diriger contre l'Andalousie. Le raïs consentit à cette proposition et enferma les princes.

Le roi [de Castille] s'étant alors brouillé avec le raïs, envahit l'Andalousie, enleva aux musulmans un grand nombre de forteresses et invita Abou-Salem à lui envoyer Ibn-el-Ahmer; puis, sur le refus du monarque africain, qui voulait rester fidèle à son engagement, il tourna ses armes contre les places fortes que le gouvernement mérinide possédait en Espagne. Abou-Salem dut céder pour ne pas risquer ses états : il fournit à son hôte un équipage royal, le combla de dons et le fit conduire à Ceuta, où le navire qui l'avait amené venait d'être disposé pour le recevoir. Allal-Ibn-Mohammed fut chargé d'embarquer l'illustre voyageur et de l'accompagner à la cour du roi chrétien.

Le raïs était dans son sultanat de Grenade quand il apprit cette nouvelle et, se rappelant qu'Abou-Hammou, sultan de Tlemcen, lui avait souvent fait demander les fils d'Abou-'l-Ali, afin de les avoir sous la main quand il voudrait susciter des difficultés au sultan Abou-Salem, il s'empressa de mettre en liberté et d'envoyer en Afrique l'émir Abd-el-Halîm, l'émir Abd-el Moumen, frère de celui-ci, et leur neveu Abd-er-Rahman, fils d'Abou-Ifelloucen. Ces princes débarquèrent à Honein peu de temps avant la mort d'Abou-Salem. Le souverain de Tlemcen les reçut avec une bienveillance extrême et reconnut Abd-el-Halîm pour sultan du Maghreb en lui donnant pour vizir Mohammed-es-Sobéïâ, fils de Mouça-Ibn-Ibrahîm, qui avait abandonné le parti d'Omar-Ibn-Abd-Allah. Arrivé dans la capitale abd-el-ouadite en même temps que les trois princes mérinides, Ibn-Sobéïâ leur apprit la mort d'Abou-Salem, présenta ses hommages à l'émir Abd-el-Halîm et l'engagea fortement à partir avec lui pour le Maghreb. Plusieurs envoyés vinrent alors de la part des Mérinides et invitèrent ce prince à se rendre au milieu d'eux. Il y consentit avec empressement et, après avoir reçu

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *el-makhloué* à la place d'*el khaloué*.

d'Abou-Hammou un équipage royal, il se mit en route. Les voyageurs étaient encore en marche quand ils rencontrèrent Mohammed-Ibn-Zegdan, l'un des Beni-Ali, chefs des Oungacen. Cette tribu avait continué à habiter Debdou, sur la frontière du Maghreb, depuis l'occupation de ce pays par les Beni-Merîn. Ibn-Zegdan prêta le serment de fidélité au nouveau sultan et décida son peuple à en faire autant. Alors, Abd-el-Halîm se porta en avant à grandes journées.

Nous avons déjà dit que Yahya-Ibn-Rahhou et les cheikhs mérinides, se voyant repoussés par Omar-Ibn-Abd-Allah, avaient dressé leur camp en face de la porte de Fotouh. De là ils expédièrent à Tlemcen une députation chargée de leur amener Abd-el-Halîm. Ces envoyés le rencontrèrent à Tèza et revinrent avec lui. Les Beni-Merîn s'avancèrent tous jusqu'au Sebou pour le recevoir et, le samedi, 7 Moharrem 763 (8 nov. 1361), ils campèrent sur le Kodia-t-el-Araïs et commencèrent le siége de la Ville-Neuve. Pendant sept jours, ils attaquèrent les remparts depuis le matin jusqu'au soir, et une foule de députations entrèrent au camp pour offrir au sultan Abd-el-Halîm les hommages des diverses villes du Maghreb. De nombreux renforts y arrivèrent aussi de toutes parts. Le samedi suivant, Omar-Ibn-Abd-Allah opéra une sortie à la tête des milices musulmanes et chrétiennes qui formaient l'avant-garde de l'armée du sultan Abou-Omar[-Tachefîn]. Ce corps d'archers et de hallebardiers marcha en avant, pendant que l'arrière-garde, sous les ordres immédiats du sultan, resta en ordre de bataille. Après avoir lancé quelques volées de flèches, les troupes de Tachefîn simulèrent une retraite vers la ville, afin d'attirer leurs adversaires à la portée des archers qui garnissaient les remparts. Les Mérinides s'étant avancés à la poursuite, virent leur centre accablé d'une grêle de flèches et, ne pouvant soutenir une charge vigoureuse qu'Omar dirigea ensuite contre eux, ils prirent la fuite dans le plus grand désordre. Les Mérinides se dispersèrent alors pour regagner leurs foyers : Yahya-Ibn-Rahhou s'enfuit à Maroc avec Mobarek-Ibn-Ibrahîm, cheikh des Kholt, pendant qu'Abd-el-Halîm et ses frères rentraient à Tèza. Le sang-

froid et la bravoure déployés par ces princes remplirent d'admiration toutes les personnes qui assistèrent à cette bataille.

Omar-Ibn-Abd-Allah évita de le poursuivre et attendit l'arrivée de Mohammed, fils d'Abou-Abd-er-Rahman.

MOHAMMED, FILS DE L'EMIR ABOU-ABD-ER-RAHMAN, ARRIVE A LA VILLE-NEUVE. — OMAR LE FAIT PROCLAMER SULTAN ET LE TIENT EN TUTELLE.

Les Beni-Merîn, s'étant ligués contre Omar-Ibn-Abd-Allah aussitôt qu'il rompit avec eux, le blâmèrent hautement d'avoir inauguré comme sultan Abou-Omar[-Tachefîn], prince auquel manquait une des conditions que la loi et l'usage exigent dans un khalife, savoir, la faculté de la raison. Omar lui-même s'aperçut qu'il avait commis une faute, et se mit à chercher un autre membre de la famille auquel il pourrait transférer la dignité du khalifat. Son choix se fixa sur [Abou-Zîan-]Mohammed, fils de l'émir Abou-Abd-er-Rahman et petit-fils du sultan Abou-'l-Hacen. Ce prince avait effectué son évasion de Ronda, bientôt après l'avénement d'Abou-Salem et avait trouvé un excellent accueil à la cour du roi [de Castille]. Omar lui envoya d'abord l'eunuque affranchi, Atîc, pour l'engager à venir le trouver sans délai; ensuite il donna une semblable commission à Othman-Ibn-el-Yasmîn; puis à Er-Raïs-el-Abkem (*le chef muet*[1]), membre de la famille des Ahmer [souverains de l'Andalousie]. Il s'adressa aussi à l'ex-sultan, Ibn-el-Ahmer, qui avait trouvé, depuis peu de temps, un asile dans les états du roi chrétien, et le fit prier d'obtenir de ce monarque le prompt renvoi du prince mérinide. Ibn-el-Ahmer, qui n'était plus alors en bons termes avec le roi, et qui cherchait une occasion pour le quitter, répon-

---

[1] Voy. ci-devant, page 325.

dit au vizir qu'il se chargerait de cette affaire, mais à la condition de recevoir pour lui-même la ville de Ronda. Omar lui expédia sur le champ un acte portant la cession de cette place forte et signé par les chefs mérinides et les cherîfs qui formaient son conseil. A la réception de cette pièce, Ibn-el-Ahmer alla trouver le roi et le pria de renvoyer Mohammed, fils d'Abou-Abd-er-Rahman en Afrique où sa présence était réclamée par tous les Mérinides. Le roi y consentit et, dans le mois de Moharrem 763 (novemb. 1361) il permit à ce prince de quitter Séville, après lui avoir imposé certaines conditions dont l'acte fut aussitôt dressé et signé.

Omar ayant appris par un courrier que Mohammed venait d'arriver à Ceuta, où Saîd-Ibn-Othman, parent de ce vizir, était allé pour l'attendre, déposa le sultan Abou-Omar[-Tachefîn], le renvoya dans l'appartement des femmes d'où il avait été tiré et fit porter à Abou-Zîan-Mohammed les insignes de la souveraineté, les tentes impériales et l'acte d'hommage et fidélité. Un détachement de troupes qu'il envoya au-devant du nouveau sultan, le rencontra à Tanger et le conduisit promptement à la capitale. Vers le milieu du mois de Safer [décembre], ce prince étant venu dresser son camp à Kodia-t-el-Araïs, le vizir alla le même jour lui présenter ses hommages et fit placer sa tente auprès de celle de son maître. Quatre jours plus tard, il le conduisit au palais et l'établit sur le trône, mais il se garda bien de lui laisser la moindre autorité. Bientôt après, il eut à soutenir une lutte contre les fils d'Abou-Ali [1].

LES FRÈRES DU SULTAN ABD-EL-HALÎM ESSUYENT UNE DÉFAITE A MEQUINEZ ET SE RENDENT AVEC LUI A SIDJILMESSA.

Abd-el-Halîm apprit à Tèza que Mohammed, fils d'Abou-

[1] Lisez *Abi-Ali* dans le texte arabe.

Abd-er-Rahman, avait quitté Ceuta pour se rendre à Fez, et résolut de lui barrer le chemin. Son frère, Abd-el-Moumen et son neveu, Abd-er-Rahman, auxquels il confia l'exécution de ce projet, se rendirent à Mequinez (*Miknaça*), mais ils n'osèrent pas risquer un combat. Quand Mohammed fut entré dans la Ville-Neuve, ils commencèrent à ravager les contrées voisines et mirent le vizir Omar dans la nécessité de marcher contre eux. Il sortit avec tout l'appareil de la guerre et alla bivaquer sur le Ouadi-'n-Nedja, d'où il partit, le lendemain, pour Mequinez. Arrivé, par une marche très-rapide, dans le territoire de cette ville, il livra bataille aux troupes d'Abd-el-Moumen et d'Abd-er-Rahman qui s'étaient avancées à sa rencontre et, après une courte résistance, il les força à se replier sur Tèza, auprès du sultan Abd-el-Halîm. S'étant alors campé dans la banlieue de Mequinez, il me chargea de porter au sultan Mohammed la nouvelle de cette victoire. Tout le monde en ressentit une joie extrême et le sultan se félicita hautement d'un événement qui le raffermissaitt sur le trône.

Quand Abd-el-Moumen eut rejoint son frère, Abd-el-Halîm, à Tèza, les troupes de celui-ci passèrent au sultan de Fez. Abd-el-Halîm partit aussitôt pour Sidjilmessa, emmenant avec lui ses frères, son vizir Es-Sobéïâ et les Arabes makiliens qui lui étaient restés fidèles. Comme les habitants de cette ville l'avaient reconnu pour leur souverain, il n'eut pas de difficulté à s'y établir et à prendre les allures de la royauté.

AMER-IBN-MOHAMMED ET MASOUD-IBN-MAÇAÏ ARRIVENT DE MAROC. — CELUI-CI EST NOMMÉ VIZIR ET AMER OBTIENT LE GOUVERNEMENT DES PROVINCES MAROCAINES.

Le sultan Abou-Salem, étant monté sur le trône du Maghreb, avait confié le gouvernement de Maroc et la perception des impôts chez les Masmouda à Mohammed-Ibn-Abi-'l-Olâ-Ibn-Abi-Talha, membre d'une famille d'administrateurs. Bien que cet offi-

cier remplît avec une grande habileté les fonctions de sa place, il montra tant de haine envers les gens au service d'Amer-Ibn-Mohammed que celui-ci en fut indigné. Il avait même dénoncé au sultan, plusieurs fois, la conduite de ce chef, mais ses plaintes étaient demeurées sans réponse. A peine Amer eut-il appris la mort d'Abou-Salem et l'avénement de son ami, Omar-Ibn-Abd-Allah, à la régence, qu'il alla saisir Ibn-Abi-'l-Olâ dans sa maison, le traîna en prison et le fit mourir dans des tourments. Devenu ainsi tout-puissant à Maroc, il se fit envoyer par Omar le prince Abou-'l-Fadl, fils du sultan Abou-Salem, afin de le mettre en avant [comme drapeau] dans le cas où il serait obligé de marcher au secours de Fez, ville dont les Mérinides devaient probablement entreprendre le siége. Quelque temps après, le même vizir lui envoya Masoud[-Ibn-Rahhou]-Ibn-Maçaï.

Quand les Mérinides commencèrent le siége de la Ville-Neuve, Amer rassembla les milices et les contingents des tribus, se mit à leur tête avec Abou-'l-Fadl et, s'étant dirigé sur Anfa, il alla camper auprès de l'Omm-Rebiâ. Après la défaite des Mérinides sous les murs de la Ville-Neuve, il vit arriver [en fugitif] Yahya-Ibn-Rahhou, et bien qu'il lui portât une sincère amitié, il le reçut avec froideur afin de ménager la susceptibilité d Omar-Ibn-Abd-Allah et de Masoud-Ibn-Maçaï qui se trouvait alors avec lui. Il évita pour cette raison de présenter le réfugié à l'assemblée des chefs et se borna à le faire passer dans la montagne [des Hintata]. Ibn-Rahhou partit, le cœur ulcéré de ce manque d'égards, et alla trouver le sultan Abd-el-Halîm à Sidjilmessa. Quelque temps après, il perdit la vie dans un combat que ce monarque livra aux Arabes.

La défaite d'Abd-el-Moumen et l'évacuation de Tèza par Abd-el-Halîm, qui était parti pour Sidjilmessa, rendit Omar-Ibn-Abd-Allah maître de l'empire. Débarrassé de ses adversaires, il reprit les démarches qu'il avait déjà faites dans le but de s'assurer l'appui de Masoud-Ibn-Rahhou[-Ibn-Maçaï], à la famille duquel il venait de s'allier par un mariage et dont les nombreux frères et parents pouvaient lui être d'un bon secours. Par ces motifs il le fit nommer vizir, à la grande satisfaction des Méri-

nides, dont il s'était empressé de concilier la bienveillance et d'oublier l'hostilité.

Amer-Ibn-Mohammed faisait ses préparatifs pour aller délivrer le sultan quand Masoud vint le trouver. Ils se rendirent ensemble à la cour, où ce prince les accueillit avec une bonté extrême; Masoud fut installé dans la place de vizir, sur la recommandation d'Omar-Ibn-Abd-Allah, lequel espérait gagner de cette manière, un ami aussi dévoué que puissant. Omar forma, en même temps, une alliance avec Amer-Ibn-Mohamed, et lui céda le gouvernement de toute la partie dn Maghreb située au-delà de l'Omm-Rebiâ. Pour répondre aux souhaits de ce chef, il assigna le commandement de Maroc au prince Abou-'l-Fadl. Amer contracta alors une alliance ave la famille royale en épousant la veuve du sultan Abou-'l-Hacen, fille du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr. Ce furent ses amis qui décidèrent l'entourage de la princesse à faciliter cette union par leur approbation. Dans le mois de Djomada 763 [mars-avril 1362), Amer rentra à Maroc avec une suite nombreuse, de grandes richesses et un train magnifique.

Omar commença alors les préparatifs d'une expédition contre Sidjilmessa, d'où il voulait expulser Abd-el-Halîm et son frère.

EXPÉDITION D'OMAR-IBN-ABD-ALLAH CONTRE SIDJILMESSA.

Quand Abd-el-Halîm et ses frères furent arrivés à Sidjilmessa, les Arabes makiliens vinrent en masse, avec leurs troupeaux, pour exiger la concession des impôts fournis par les contrées [qui dépendent de cette ville]. Après s'être distribué l'exploitation de ces territoires, ils donnèrent des ôtages comme garants de leur obéissance, et se rallièrent autour du souverain dont ils avaient extorqué jusqu'à la jouissance des revenus provenant tous des domaines royaux. Alors, sur les instances de Yahya-Ibn-Rahhou et des autres cheikhs mérinides qui se trouvaient dans

la ville, Abd-el-Halîm prit la résolution de faire une expédition en Maghreb.

Pour étouffer l'incendie qui menaçait d'éclater, le vizir Omar-Ibn-Abd-Allah se décida à marcher sur Sidjilmessa, et, voulant rassembler une armée, il fit annoncer une distribution d'argent aux hommes de bonne volonté. Après avoir passé une revue et complété l'équipement des guerriers qu'il était parvenu à réunir et auxquels il paya d'avance la solde et la gratification, il quitta les environs de Fez dans le mois de Châban 763 (mai-juin 1362) et se mit en marche pour sa destination. Avec lui partit son principal soutien, Masoud-Ibn-Maçaï.

Le sultan Abd-el-Halîm s'étant porté à la rencontre de son adversaire, les deux armées se trouvèrent en présence à Taâzoutet, localité située auprès du col de la montagne par lequel on passe pour se rendre du *tell* maghrebin dans le Désert. On était sur le point d'engager le combat quand les chefs arabes offrirent leur médication et firent des démarches afin d'effectuer un arrangement. Après qnelques jours de pourparlers, il fut convenu, grâce aux efforts de Masoud, qu'Abd-el-Halîm garderait Sidjilmessa, son héritage paternel, et que les deux partis s'en retourneraient dans leurs états respectifs. Au mois de ramadan (juin-juillet), Omar et le vizir Masoud rentrèrent à la Ville-Neuve et reçurent de leur souverain l'accueil le plus bienveillant et le plus honorable.

Le vizir Mohammed-Ibn-Sobéïa abandonna la cause d'Abd-el-Halîm et alla trouver le sultan Mohammed et le vizir Omar. Celui-ci le reçut avec empressement et le nomma son lieutenant dans le vizirat. Dès-lors, les deux sultans se tinrent chacun chez soi, et s'occupèrent à consolider leur autorité.

ABD-EL-MOUMEN EST PROCLAMÉ SULTAN PAR LES ARABES. — ABD-EL-HALÎM PART POUR L'ORIENT.

Après avoir conclu ce traité de paix avec le vizir Omar, le

sultan Abd-el-Halîm rentra dans Sidjilmessa et y fixa son séjour. A cette époque, les Arabes Doui-Mansour, branche de la tribu des Makil, formaient deux grandes familles, les Ahlaf et les Aulad-Hocein. Or, depuis l'entrée de ce peuple en Maghreb, les Ahlaf avaient leur résidence à Sidjilmessa, ville qui, à elle seule, leur valait autant que toutes les contrées parcourues par leur tribu[1]. Nous avons déjà fait observer que les Aulad-Hocein étaient bien disposés pour le vizir Omar ; circonstance qui mérita aux Ahlaf la préférence d'Abd-el-Halîm. La jalousie des Aulad-Hocein en fut éveillée ; l'inimitié qui avait régné entre les deux peuplades éclata de nouveaux et les porta à se faire la guerre. Abd-el-Moumen fut envoyé par son frère, Abd-el-Halîm, pour les amener à un racommodement, mais, à peine eut-il paru chez les Aulad-Hocein, qu'ils le proclamèrent sultan, malgré toutes ses remontrances.

Au mois de Safer 764 (nov.-déc. 1362), ils marchèrent sur Sidjilmessa, et Abd-el-Halîm sortit à la tête de ses partisans, les Ahlaf, pour leur livrer bataille. Les deux troupes s'arrêtèrent quelque temps, entravèrent leurs chameaux, puis elles engagèrent un combat qui se termina par la déroute des Ahlaf. Yahya-Ibn-Rahhou, grand cheikh des Mérinides, perdit la vie dans cette rencontre. Les Hocein prirent possession de Sidjilmessa et contraignirent Abd-el-Halîm à se démettre du pouvoir en faveur de son frère.

Tombé du trône, Abd-el-Halîm partit pour l'Orient afin d'accomplir le pèlerinage de la Mecque et, en disant adieu à son frère, il reçut de lui tout ce dont il pourrait avoir besoin pendant ce long voyage. Ayant traversé le Désert jusqu'à Melli, il se joignit à une caravane de pèlerins qui se rendaient de cette ville au Caire. Arrivé dans la capitale de l'Egypte, il se fit connaître à l'émir Ilbogha-el-Khasseki, qui tenait alors en tutelle le souverain de ce pays, et il trouva auprès de lui une réception digne

---

[1] Le traducteur n'ose pas assurer qu'il ait bien compris le texte arabe de ce passage.

de son rang et de sa naissance. Quand il eut rempli le devoir du pèlerinage, il reprit le chemin du Maghreb, mais il mourut auprès l'Alexandrie, l'an 768 (1366-7) et laissa Abd-el-Moumen en possession de Sidjilmessa.

IBN-MAÇAÏ S'EMPARE DE SIDJILMESSA. — ABD-EL-MOUMEN SE RÉFUGIE DANS MAROC.

Quand la désunion se fut mise entre les fils du sultan Abou-Ali et qu'Abd-el-Moumen eut déposé son frère, le vizir Omar conçut encore l'espoir de les vaincre, et bientôt il se vit favorisé par les Ahlaf, partisans de l'ex-sultan et ennemis jurés des Aulad-Ahlaf. Dans le mois de Rebiâ 764 (janv.-fév. 1362-3), il plaça son principal soutien, Masoud-Ibn-Maçaï, à la tête d'un corps de troupes et l'envoya contre Sidjilmessa. Les Ahlaf vinrent se joindre à ce chef, suivis de leurs tentes et de leurs troupeaux. L'armée combinée marcha rapidement sur Sidjilmessa et opéra sa jonction avec un parti considérable des Hocein qui avait abandonné le sultan Abd-el-Moumen. Amer-Ibn-Mohammed envoya alors un messager à ce prince qui était encore dans la ville et, l'ayant attiré à Maroc, il le mit aux arrêts et le relégua dans la maison qu'il avait sur le mont Hintata. Le vizir Masoud occupa Sidjilmessa, après avoir renversé l'antorité des enfants d'Abou-Ali et détruisit le principe de désunion qui avait affligé l'empire. Rentré en Maghreb deux mois après son départ de ce pays, il ne cessa d'habiter la ville de Fez jusqu'à l'époque où il rompit avec le vizir Omar-Ibn-Abd-Allah et ralluma la guerre civile.

AMER-IBN-MOHAMMED SE MET EN RÉVOLTE. — SON EXEMPLE EST SUIVI PAR MASOUD-IBN-MAÇAÏ.

Amer-Ibn Mohammed, était devenu gouverneur de la ville de

Maroc et des provinces qui en dépendent, ainsi que de la partie occidentale des montagnes masmoudiennes, fit choix d'Abou-'l-Fadl, fils du sultan Abou-Salem, pour y représenter la royauté; puis, lui ayant donné des vizirs et des secrétaires, il forma de ces localités un état, pour ainsi dire, indépendant. Ceux d'entre les grands officiers mérinides qui abandonnaient le gouvernement [établi à Fez] étaient toujours assurés de trouver auprès de lui asile et protection. Les nombreux réfugiés dont il se vit bientôt entouré lui conseillèrent de remplacer Abou-'l-Fadl par Abd-el-Moumen, prince beaucoup plus digne de considération par son origine, par les hauts commandements qu'il avait exercés et par l'intérêt que lui portèrent les Mérinides. En conséquence de leurs représentations, il appela ce prince auprès de lui et, pour ne pas éveiller les soupçons d'Omar-Ibn-Abd-Allah, il fit entendre à celui-ci qu'il voulait lui rendre un bon service et tendre un piège au prince mérinide. Malgré cette déclaration, Omar en ressentit une vive inquiétude.

Parmi les grands personnages qui se réfugièrent à Maroc, un des derniers qui arrivèrent fut Es-Sobéïa-Ibn-Mouça-Ibn-Ibrahîm, ex-vizir d'Abd-el-Halîm. A cette nouvelle, Omar cessa de dissimuler ses intentions et résolut d'équiper une armée afin d'attaquer son rival. Pendant qu'il se laissait entraîner à la méfiance envers tous les fonctionnaires sous ses ordres, une lettre lui tomba entre les mains, adressée par Masoud-Ibn-Maçaï au régent des provinces marocaines et renfermant des offres de service et d'un dévouement sans bornes. Omar fit aussitôt emprisonner le porteur du billet. Masoud en fut très-mécontent et, prêtant l'oreille aux conseils et aux promesses des chefs mérinides qui formaient son entourage, il résolut d'arracher le pouvoir au vizir. Pour mieux déguiser ses intentions, il fit dresser ses tentes à Ez-Zîtoun, près de Fez, en prétextant le désir de jouir de l'air du printemps et de l'aspect de la campagne. Ceci eut lieu dans le mois de Redjeb 765 (avril-mai 1363). Ses amis vinrent alors camper à côté de lui et, quand ils y furent tous rassemblés, il prit résolument son parti et se déclara contre le gouvernement.

S'étant alors mis en marche, il effectua sa jonction avec plusieurs de ses partisans mérinides qui étaient venus camper à Ouadi-'n-Nedja, ainsi que cela avait été convenu, et, les ayant conduits à Mequinez, il écrivit au prince Abd-er-Rahman, fils d'Ali-Abou-Ifelloucen, en le priant de venir et recevoir des insurgés le serment de fidélité.

Abd-er-Rahman se trouvait alors aux environs de Tedla où il était allé pour susciter une insurrection, après avoir quitté son frère, Abd-el-Moumen, au moment où ils s'éloignèrent de Sidjilmessa. Amer, gouverneur de Maroc venait d'envoyer un corps de troupes contre lui et l'avait forcé à se réfugier au milieu des Beni-Oungacen. A la réception de la nouvelle que lui envoyèrent Ibn-Maçaï et ses partisans, Abd-er-Rahman alla les trouver et s'en fit proclamer sultan.

Omar ayant alors donné à son sultan, Mohammed-Ibn-Abd-er-Rahman, l'autorisation de se mettre en campagne, lui forma un camp à Kodia-t-el-Araïs et, quand il eut soldé et équipé une armée, il le fit marcher jusqu'à Ouadi-'n-Nedja. Attaqué auprès de cette rivière, et pendant la nuit, par les troupes d'Ibn-Maçaï, il tint ferme jusqu'au jour et força enfin ses adversaires à prendre la fuite. Les insurgés se dispersèrent de tous côtés pendant que le vainqueur les poursuivait avec acharnement, et ils apprirent, à leurs dépens, que la population de l'empire était dévouée, plus qu'ils ne l'avaient pensé, au sultan et à son vizir. Ibn-Maçaï chercha un refuge dans Tedla, pendant que l'émir Abd-er-Rahman se rendait chez les Beni-Oungacen. Omar ramena son sultan à la capitale et regagna la confiance des chefs mérinides en leur accordant une amnistie.

Abou-Bekr-Ibn-Hammama fit alors proclamer, dans les territoires soumis à son commandement la souveraineté d'Abd-er-Rahman, fils d'Abou-Ifelloucen. Mouça-Ibn-Séïd-en-Nas, gendre d'Ibn-Hammama et membre de la famille des Beni-Ali qui habite la montagne de Debdou, dans le pays des Oungacen, prêta aussi le serment de fidélité à ce prince. La tribu [d'Ibn-Hammama] ne partageant aucunement les sentiments de son chef, passa du côté d'Omar, le vizir de Fez, et le décida à s'emparer du pays

d'Ibn-Hammama et à emporter d'assaut Iklouan, château où ce chef faisait sa résidence. Ibn-Hammama s'enfuit avec son gendre, après avoir averti leur sultan, Abd-er-Rahman, qu'il ne devait plus compter sur leur appui, et il ne tarda pas à faire sa soumission au souverain de Fez.

Abandonné par ses principaux soutiens, Abd-er-Rahman s'enfuit à Tlemcen et trouva une honorable réception auprès du sultan Abou-Hammou. Son vizir, Masoud-Ibn-Maçaï, se réfugia dans le Debdou et obtint un asile auprès de Mohammed-Ibn-Zegdan, émir et seigneur de cette forte position ; puis, ayant formé le projet de réparer ce dernier échec, il s'entendit avec son hôte et fit inviter l'émir Abd-er-Rahman à quitter Tlemcen et à rester avec lui en attendant[1] l'occasion de pénétrer dans le Maghreb. Comme Abou-Hammou désapprouva ce projet, Abd-er-Rahman s'évada de chez lui et alla rejoindre Ibn-Maçaï et ses autres partisans. Ceux-ci le reconnurent de nouveau pour leur souverain et firent avec lui une incursion dans le territoire de Tèza. Ils entreprirent même de combattre le vizir Omar-Ibn-Abd-Allah, qui venait d'arriver dans cette ville avec un corps d'armée, mais ils essuyèrent encore une défaite et durent s'enfuir à la débandade jusqu'au Debdou.

Ouenzemmar-Ibn-Arîf, l'ami dévoué de la dynastie mérinide, entreprit alors de faire cesser ces tentatives d'insurrection et, d'après ses conseils, Abd-er-Rahman se rendit à Ghassaça et s'embarqua pour l'Espagne, avec Ibn-Maçaï, au commencement de l'an 767 (sept.-oct. 1365). Le vizir Omar repartit pour Fez, avec l'intention d'organiser une expédition contre Maroc.

EXPÉDITION DU VIZIR ET DE SON SULTAN CONTRE MAROC.

Omar, s'étant ainsi débarrassé de Masoud-Ibn-Maçaï et

---

[1] Dans le texte arabe il faut probablement lire ليطا ردنه, expression qui paraît être l'équivalent de ليبشمر عن سالفه.

d'Abd-er-Rahman, tourna ses regards vers Maroc, où Amer-Ibn-Mohammed avait établi son indépendance, et prit la résolution de mener une armée contre ce chef. Ayant fait annoncer son projet, il dépensa beaucoup d'argent pour la solde et l'équipement d'un corps de troupes, et, dans le mois de Redjeb 767 (mars-avril 1366), quand tous ses préparatifs furent terminés, il se mit en route pour Maroc. A cette nouvelle, Amer emmena son sultan, Abou-'l-Fadl, dans la montagne [des Hintata] et s'y retrancha avec lui. Il tira en même temps Abd-el-Moumen de la maison où on le retenait et, l'ayant entouré des insignes de la souveraineté, il le plaça sur un trône vis-à-vis de celui où siégeait Abou-'l-Fadl. Il parvint ainsi à persuader au jeune prince que le peuple [de Fez] l'avait reconnu pour souverain et que son autorité était solidement établie, tandisque le but réel de cette manœuvre était de gagner l'adhésion des Mérinides qu'il savait être très-bien disposés pour Abd-el-Moumen. Cette démonstration inspira tant d'effroi à Omar qu'il changea de ton et envoya une lettre très-grâcieuse à celui qu'il était venu combattre. Hassoun, fils d'Ali-es-Sobaïhi, fit alors des démarches afin de rétablir la paix entre les deux adversaires, et décida Omar à repartir pour Fez, après lui avoir fait agréer toutes les conditions proposées par Amer. Celui-ci séquestra encore le prince Abd-el-Moumen et rétablit l'ordre de choses qui avait existé auparavant.

MORT DU SULTAN MOHAMMED, FILS D'ABOU-ABD-ER-RAHMAN, ET AVÉNEMENT D'ABD-EL-AZÎZ, FILS DU SULTAN ABOU-'L-HACEN.

Ce fut une chose vraiment extraordinaire que la manière dont le vizir Omar dominait son sultan : il le tenait éloigné des affaires comme un enfant sans intelligence ; il se faisait instruire de toutes ses démarches par les espions dont il l'avait entouré, et parmi lesquels se trouvaient des personnes appartenant à la famille et même au harem de ce malheureux prince. Bien des fois,

le sultan gémissait de sa triste position ; il s'en plaignait même à ses compagnons de table et de lit ; puis enfin il forma le projet de faire assassiner le vizir. Un des esclaves attachés à son service devait ôter la vie à cet insolent ministre, mais le secret fut découvert par une femme du harem et communiqué par elle au vizir qui l'avait subornée. Pour conjurer le danger qui le menaçait, Omar prit un parti extrême : il avait déjà porté son audace au point d'entrer chez le sultan à toute heure, soit que ce prince se trouvât dans le harem, soit qu'il s'amusât avec ses intimes [1]; donc, cette fois-ci, il pénétra avec ses gardes dans la salle où le sultan était à boire, fit mettre à la porte tous les convives et ordonna à ses gens d'étrangler leur souverain. Ce forfait accompli, on jeta le corps dans un des puits du Jardin des Gazelles. Le vizir fit alors venir les grands officiers de l'empire et leur montra le puits, en déclarant que son maître y était tombé dans un moment d'ivresse. Ceci se passa au commencement de l'an 768 (sept-oct. 1366). Aussitôt après, il se fit amener l'émir Abd-el-Azîz, fils du sultan Abou-'l-Hacen, qu'il retenait jusqu'alors sous bonne garde, à Fez, dans une chambre de la citadelle. Grâce à l'excellente éducation qu'il avait reçue, Abd-el-Azîz s'était montré digne de régner ; aussi, le sultan Mohammed avait cherché, par jalousie, à le faire mourir. Arrivé au palais, il monta sur le trône ; les portes de la salle s'ouvrirent, et les Mérinides de toutes les classes s'y précipitèrent afin de lui baiser la main et de lui prêter le serment de fidélité.

Après l'inauguration, le vizir s'empressa d'organiser une nouvelle expédition contre Maroc, et, ayant ouvert les bureaux d'enrôlement, il se mit à distribuer de l'argent aux volontaires à en former ainsi une armée. Quand il eut passé ces troupes et revue, il quitta Fez avec son sultan, au mois de Châban (avril-mai 1367), et se porta vers Maroc à grandes journées. Amer-

---

[1] A la place de رتبة, un des manuscrits porte ريبة. C'est par conjecture seulement que le traducteur a essayé de rendre ce mot et celui qui le précède.

Ibn-Mohammed venait de se retirer dans la montagne des Hintata où il tenait auprès de lui les émirs Abou-'l-Fadl, fils du sultan Abou-Salem, et Abd-el-Moumen, fils du sultan Abou-Ali. Ayant relâché celui-ci, il le fit encore asseoir sur un trône, vis-à-vis de son cousin, et l'entoura des insignes de la royauté ; en un mot, il joua avec lui la même comédie qu'auparavant. On parvint alors à négocier une paix entre Amer et Omar[1], lequel ramena son sultan à Fez dans le mois de Choual (juin 1367).

LE SULTAN ABD-EL-AZÎZ FAIT MOURIR OMAR-IBN-ABD-ALLAH ET PREND LE HAUT COMMANDEMENT.

Omar fit dès lors peser sa domination sur le sultan Abd-el-Azîz : il le relégua dans le palais, l'empêcha de faire le moindre acte d'autorité et défendit au peuple de lui soumettre leurs réclamations. Abd-el-Azîz avait toutefois dans sa mère une gardienne affectionnée et dévouée. Après avoir usurpé tout le pouvoir, le vizir désira s'allier à la famille royale en épousant une fille du sultan Abou-Einan, et l'on assure qu'une des conditions du mariage portait que le frère de cette princesse serait placé sur le trône. Le sultan fut averti de cette intrigue et il apprit, en même temps, que le vizir était bien décidé à lui ôter la vie. Ce fut précisément à ce moment qu'Omar l'invita à quitter le palais et à prendre un logement dans la citadelle. Frappé de cette coincidence, il résolut de tout risquer plutôt que d'y consentir : s'étant décidé pour des mesures violentes, il cacha plusieurs hommes dans les cabinets attenant à sa chambre et fit inviter le vizir à venir tenir conseil avec lui, comme d'ordinaire. Aussitôt que le ministre s'y présenta, les eunuques de service fermèrent la porte à clef et le sultan se mit à l'accabler de reproches. Dans

[1] Il faut corriger le texte arabe et subtituer عمر à عامر

le même instant, les assassins s'élancèrent des cabinets et hachèrent leur victime à coups de sabre. Il eut beau appeler à son secours les familiers qu'il avait stationnés à la portée de sa voix : quand ils eurent enfoncé la porte, ils le trouvèrent étendu sur le carreau et couvert de sang. A ce spectacle, ils prirent la fuite et sortirent du palais. Le sultan passa alors dans la salle d'audience et, s'étant assis sur le trône, il fit venir les officiers attachés à sa personne et choisit pour vizir Omar-Ibn-Masoud-Ibn-Mendîl-Ibn-Hammama, le mérinide, Choaïb-Ibn-Meimoun-Ibn-Ouedrar, le hachemide, et Yahya-Ibn-Meimoun-Amsmoud, client de la famille royale. De cette manière, vers le milieu du mois de Dou-'l-Câda, 768 (juillet 1367) l'autorité du sultan fut définitivement établie.

Le fils du vizir Omar, son frère, son oncle, ses autres parents et ses domestiques furent jetés en prison et exécutés quelques nuits plus tard. Ainsi fut anéantie la puissance de cette famille. Pour rassurer les esprits, le sultan fit proclamer amnistie, permit aux fugitifs de rentrer dans la ville et les traita avec une grande indulgence. Quelques jours après, il ordonna l'arrestation de Soleiman-Ibn-Dawoud et de Mohammed-es-Sobéïa qu'on lui avait dénoncés comme amis d'Omar. Ces deux officiers restèrent en détention jusqu'à la mort du sultan. Avec eux il emprisonna Allal-Ibn-Mohammed et le chérîf Abou-'l-Cacem, dont il s'était méfié parce qu'ils avaient fréquenté le vizir, mais il les relâcha plus tard sur la prière d'Ibn-el-Khatîb ; vizir d'Ibn-el-Ahmer[1]. Voulant ensuite s'attribuer l'entier exercice de la puissance souveraine, il défendit à ses officiers et à ses courtisans de se mêler en aucune façon des affaires du gouvernement, à moins d'avoir obtenu de lui une autorisation spéciale. Quelques mois après l'établissement de son autorité, eut lieu la mort du vizir Choaïb-Ibn-Meimoun et ensuite celle de Yahya-Ibn-Meimoun. Nous reviendrons sur cette affaire.

---

[1] Dans le texte arabe il faut probablement lire *oua acsahoma* (*et il les bannit*), à la place de *oua acsaho* (*et il le bannit*).

L'ÉMIR ABOU-'L-FADL S'EMPARE DU POUVOIR A MAROC. LE SULTAN MARCHE CONTRE LUI ET LE FAIT METTRE A MORT.

Aussitôt qu'Abou-'l-Fadl, fils du sultan Abou-Salem, eut apprit que le sultan Abd-el-Azîz s'était défait du vizir dont il subissait la tutelle, il prêta l'oreille aux conseils de ses intimes et résolut de traiter son propre vizir, Amer-Ibn-Mohammed, de la même manière et pour la même raison. Amer devina les intentions du prince et, sous pretexte d'une indisposition, il resta chez lui jusqu'à ce qu'il obtint l'autorisation de se rendre au château qu'il avait sur la montagne où, disait-il, ses femmes et ses parents pourraient le soigner. S'étant mis en route avec tous ses gens, il ne laissa plus à Abou-'l-Fadl l'espoir de l'atteindre. Quelques nuits après son depart, le prince s'enivra et, d'après les conseils de ses serviteurs, il fit appeler le commandant de la milice chrétiènne et lui ordonna de se transporter à la prison de la citadelle de Maroc et d'ôter la vie au prince Abd-el-Moumen. L'officier obéit et lui apporta la tête de sa victime.

Amer fut saisi d'épouvante en apprenant cette nouvelle; il remercia Dieu de l'avoir sauvé du danger et, sur le champ, il fit porter au sultan Abd-el-Azîz une déclaration de fidélité et d'obéissance. Il l'engagea, en même temps, d'attaquer Abou-'l-Fadl et de s'emparer de Maroc; lui promettant une coopération active dans cette entreprise. Le sultan commença aussitôt les préparatifs d'une expédition et, en l'an 769 (1367-8), quand il eut levé et soldé une armée, il partit de Fez.

Abou-'l-Fadl, étant devenu maître absolu de Maroc en se débarrassant d'Abd-el-Moumen, prit pour vizir le nommé Talha et confia le paraphe impérial à Mohammed-el-Kinani, fils de Mohammed-Ibn-Mendîl. Pour conseiller il choisit Mobarek-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Atïa, de la tribu des Kholt. Quelque temps après, il ôta la vie à Talha contre lequel il s'était laissé indisposer par les insinuations d'El-Kinani. Parti ensuite de Maroc avec l'in-

tention d'assiéger le lieu où Amer s'était enfermé, il apprit que lui-même, allait être attaqué par le sultan Abd-el-Azîz. A cette nouvelle, il décampa et se rendit dans la province de Tedla, afin de prendre position sur la montagne des Beni-Djaber. Ce lieu de refuge ne le garantit pas contre les armes du sultan qui, s'étant détourné de sa marche sur Maroc, vint le bloquer et le réduire enfin à la nécessité de risquer une bataille. Au moment où le combat allait s'engager, une partie des Beni-Djaber, dont le sultan avait acheté la trahison, abandonna Abou-'l-Fadl et amena par cette défection la déroute du reste de l'armée. Parmi les nombreux prisonniers qui tombèrent entre les mains du sultan se trouva Mobarek-Ibn-Ibrahîm, lequel resta en captivité jusqu'à l'époque où Amer fut mis à mort. Par l'ordre du sultan, il subit alors le même sort que le chef hitatien. El-Kinani échappa à toutes les recherches et parvint à se réfugier auprès d'Amer. Quant à l'émir Abou-'l-Fadl, il chercha un asile au milieu des Zanaga qui se tenaient en arrière de Tedla, mais il fut trahi par ceux-mêmes dont il avait espéré la protection : séduits par l'appât d'une forte somme d'argent que les Beni-Djaber leur offrirent au nom du sultan, ils livrèrent leur hôte au vizir Yahya-Ibn-Meimoun. Conduit par ce ministre auprès du sultan, le prisonnier en eut à subir les reproches les plus amers ; alors on le relégua dans une tente située à côté de celle qu'occupait le souverain et, quand la nuit fut venue, on l'étrangla. Ceci eut lieu en Ramadan 769 (avril-mai 1368).

Amer, auquel le sultan fit parvenir ces nouvelles dans l'espoir de l'amener à la soumission, repoussa tout espèce d'accommodement et dressa l'étendard de la révolte.

CHUTE ET MORT DU VIZIR YAHYA-IBN-MEIMOUN-IBN-AMSMOUD.

Yahya-Ibn-Meimoun, grand officier de l'empire, avait été élevé à la cour du sultan Abou-'l-Hacen. Ainsi que son père, Meimoun, il se vit toujours en butte à la haine de son oncle Allal.

Quand Abou-Einan usurpa le trône de son père, Yahya entra au service de l'empire, et, tant que régna ce prince, il jouit de toute sa confiance. Devenu gouverneur de Bougie, il garda ce commandement jusqu'à son arrestation par les partisans du gouvernement hafside, quand cette ville fut enlevée aux Mérinides. Amené à Tunis, il y resta prisonnier ; puis ayant obtenu son renvoi en Maghreb pendant la régence d'Omar-Ibn-Abd-Allah, il gagna la faveur de ce ministre et reçut de lui un haut emploi. Nommé vizir par le sultan Abd-el-Azîz, il montra beaucoup de fermeté et d'énergie dans cette charge, mais ses ennemis le trouvèrent inexorable dans ses haines et dans ses vengeances. Son oncle Allal ayant été remis en liberte par l'ordre du sultan, réussit à capter la bienveillance du prince et à se faire donner un emploi qui le rapprochait de lui. Profitant alors de sa position, il essaya d'indisposer le monarque contre Yahya qui, disait-il, s'était emparé de toute l'autorité et avait formé le projet de placer sur le trône un autre membre de la famille royale. Il ajouta que ce ministre avait fait entrer dans le complot tous les officiers de la milice chrétienne. A cette époque, une indisposition forçait Yahya de garder la maison. Le sultan remarqua son absence et fut informé que les chefs de la milice chrétienne et une foule d'autres personnages se pressaient à la porte du vizir pour lui rendre visite. Voyant dans cette circonstance la confirmation de ses craintes, il donna à quelques serviteurs du palais l'ordre de traîner Yahya en prison, et, le lendemain, il le fit conduire à la place d'exécution et tuer à coups de lance. Tous les membres de la famille royale et tous les officiers pe la milice que l'on soupçonnait d'avoir trempé dans la conspiration furent exécutés en même temps, par l'ordre du souverain.

LE SULTAN ASSIÉGE AMER-IBN-MOHAMMED DANS LA MONTAGNE DES HINTATA ET LE FAIT PRISONNIER.

Après s'être débarrassé d'Abou-'l-Fadl, le sultan confia le

gouvernement de Maroc à un client de la famille royale nommé Ali-Ibn-Mohammed-Ibn-Addjana, en lui recommandant de tenir Amer étroitement bloqué et de le contraindre ainsi à faire acte de soumission. Rentré ensuite à Fez, il forma le projet de marcher contre Tlemcen, mais, au moment où il réunissait une armée pour cet objet, il apprit qu'Ibn-Addjana s'était dirigé contre Amer et, qu'après l'avoir tenu bloqué pendant plusieurs jours, il venait d'être attaqué et fait prisonnier par son adversaire, ainsi qu'une grande partie de ses troupes. Outré de colère à cette nouvelle inattendue, il prit la résolution de se mettre à la tête des Mérinides, de réunir tous les peuples du Maghreb, et de marcher contre le chef insoumis. Pendant que ses gens parcouraient les provinces pour y lever des troupes, il se tenait campé en dehors de la ville et faisait des largesses aux soldats. Ayant enfin passé en revue l'armée qu'il venait de rassembler, il choisit pour vizir Abou-Bekr-Ibn-Ghazi-Ibn-Yahya-Ibn-el-Kas, personnage dans lequel il croyait reconnaître les indices d'une grande habileté et d'un véritable talent pour le commandement.

En l'an 770 (1368-9), il leva son camp et, arrivé à Maroc, il alla cerner la montagne où Amer s'était fortifié. Ce chef avait alors proclamé sultan le nommé Tachefîn, prince de la famille royale et descendant d'Abd-el-Hack par Abou-Thabet-Yacoub-Ibn-Abd-Allah. Il venait aussi de recevoir un appui très-réel par l'arrivée d'Ali-Ibn-Omar-Ibn-Ouîghlan, cheikh des Beni-Ourtadjin, chef mérinide et membre influent du grand conseil. Il rallia aussi à sa cause un grand nombre de soldats qui avaient abandonné les drapeaux du sultan, les uns à cause de sa sévérité, les autres par dégoût du service et d'autres encore dans l'espoir de gagner davantage auprès d'Amer, leur parent. Dieu retint, toutefois, la main du chef hintatien et l'empêcha de répandre sur ses partisans une seule goutte des trésors dont il l'avait rendu maître.

Comme le blocus se prolongea, le sultan fit construire des logements pour ses troupes qui, du reste, ne cessaient d'attaquer journellement les positions occupées par l'ennemi. De cette manière, on parvint graduellement à s'emparer des forts par les-

quels Amer avait cherché à se couvrir, et l'on atteignit le sommet du mont Tamskrout. Pendant qu'Abou-Bekr-Ibn-Ghazi se signalait par son habileté, Amer avait poussé l'avarice au point de dégoûter ses propres partisans. Bientôt la mésintelligence survint entre lui et Ali-Ibn-Omar, lequel finit par solliciter secrètement sa grâce et passa aux assiégeants aussitôt qu'il eût obtenu du sultan l'assurance que ses jours seraient respectés. Fares-Ibn-Abd-el-Azîz, ayant eu à se plaindre de la sévérité de son oncle Amer, et, indigné de se voir placer sous les ordres d'Abou-Bekr, fils d'Amer, envoya prévenir le sultan qu'il allait reconnaître son autorité. Aussitôt qu'il reçut de ce monarque des lettres de grâce, il suscita nne révolte contre Amer et décida les tribus de la montagne à faire leur soumission. L'armée impériale profita de cette occasion pour se porter en avant et elle atteignit enfin la cime de la montagne où les insurgés s'étaient retranchés. Amer, se voyant prêt de succomber, conseilla à son fils de passer du côté du sultan et de faire un semblant de soumission. Le transfuge obtint son pardon et se vit enrôlé dans la suite du souverain.

Amer abandonna alors ses partisans et tâcha de s'échapper vers le Sous, mais, obligé de s'engager dans les neiges qui, pendant plusieurs jours, s'étaient amoncelées sur la montagne, il perdit une partie de son harem, avec toutes ses montures, et ne conserva plus aucun espoir de se sauver. Forcé de revenir sur ses pas, il alla se cacher dans une caverne que lui indiquèrent les mêmes guides auxquels il avait donné de l'argent pour se faire conduire à travers la montagne, jusqu'au désert de Sous. Pendant qu'il y attendait la cessation des neiges, il fut découvert par quelques Berbères et conduit devant le sultan. Aux reproches dont ce prince l'accabla il répondit avec humilité, en offrant sa soumission et en demandant pardon du crime dont il s'avouait coupable. Traîné ensuite vers une tente qu'on avait dressée pour sa réception, derrière le pavillon du sultan, il y resta sous bonne garde. Le même jour, on fit prisonnier Mohammed-Ibn-el-Kinani.

Les châteaux et les maisons d'Amer furent livrés au pillage; ses

armes, ses dépôts de grains et de vivres, ses meubles, une masse de richesses dont personne de cet endroit n'avait eu l'idée, tombèrent entre les mains du vainqueur. La réduction de la montagne et des châteaux qui la couronnaient fut effectuée pendant le mois de Ramadan 771 (avril 1370). Le siége en avait duré une année entière.

Devenu maître de ces régions, le sultan donna le commandement des Hintata à Fares-Ibn-Abd-el-Azîz-Ibn-Mohammed-Ibn-Ali, et partit pour Fez ; où il arriva vers la fin de Ramadan. Une foule immense sortit à sa rencontre et vit le triste spectacle d'Amer et de son sultan Tachefîn couverts de haillons, portés chacun sur un chameau et livrés ainsi au mépris public. Ce fut là une grave leçon pour tous ceux qui en étaient les témoins. Après la fête de la rupture du jeûne, le sultan se fit amener Amer et, lui ayant reproché ses méfaits, il produisit une lettre écrite par le prisonnier au sultan Abou-Hammou et renfermant une demande de secours contre le souverain mérinide. L'authenticité de cette pièce ayant été établie par la déclaration de témoins, le sultan donna l'ordre d'en mettre l'auteur à la torture. On le frappa à coups de fouet jusqu'à ce que sa chair s'en allât en lambeaux ; on lui fustigea les bras et les jambes au point de les faire gonfler ; enfin, ce malheureux périt entre les mains de ses bourreaux. Alors on introduisit El-Kinani auquel on fit subir le même sort ; Tachefîn fut traîné à la place d'exécution et tué à coups de lance ; Mobarek-Ibn-Ibrahîm subit un long emprisonnement, puis on l'envoya rejoindre ceux qui avaient déjà succombé. C'est ainsi qu'à chaque chose il y a un terme.

Débarrassé maintenant de tous ses adversaires, le sultan Abd-el-Azîz put enfin s'occuper de l'expédition contre Tlemcen.

RRPRISE D'ALGÉCIRAS.

Nous avons mentionné que le roi chrétien Alphonse [XI, roi de Léon et de Castille] s'était emparé d'Algéciras, l'an 743 (1344) et, qu'après avoir atteint à une grande puissance, il

mourut de la peste, l'an 751 (1350), sous les murs du Gibraltar, forteresse dont il avait entrepris le siége. Dieu débarrassa ainsi les musulmans d'un ennemi acharné. Son fils Pédro [Pierre-*le-Cruel*] lui succéda dans le commandement des Galiciens [et des Castillans]. Le nouveau roi montra une telle animosité contre ses frères que le comte [Henri de Transtamare], fils de son père par une concubine nommée Éléonore Gusman, s'enfuit chez le comte de Barcelone [roi d'Aragon]. Accueilli par ce monarque avec les plus grands égards, il rallia autour de lui plusieurs grands de cet empire et plusieurs de leurs comtes, surtout le Marquis, fils de sa tante [1]. Pierre, roi de Castille, fit demander au comte de Barcelone l'extradition du fugitif et, sur le refus de ce prince, trop généreux pour trahir les droits de l'hospitalité, il lui déclara la guerre. Pendant la longue suite d'hostilités qui en résulta, Pierre enleva plusieurs forteresses à son adversaire et en parcourut les états à la tête de son armée. A plusieurs reprises, il mit le siége devant Valence, capitale de l'Andalousie orientale : ses troupes s'acharnaient contre cette place forte et sa flotte couvrait la mer dont elle est baignée. Il accabla par sa cruauté la nation chrétienne [espagnole] et, par sa tyrannie, il devint si odieux à ses sujets qu'ils s'insurgèrent contre lui et marchèrent sur Cordoue, après avoir fait venir le comte [de Transtamare] pour les commander. La révolte de Séville fit sentir à Pierre que tous les chrétiens favorisaient son frère. Forcé de quitter ses états, il passa en France, royaume situé au nord de la Galice, et, en l'an 767 (1366) il se présenta devant El-Fens Ghales [le prince des Galles], souverain de ce pays et seigneur de l'Angleterre [2]. Sur sa prière, le prince rassembla des troupes pour le soutenir et, l'ayant aidé à reconquérir son royaume, il rentra en France.

---

[1] Don Ferdinand, infant d'Aragon et marquis de Tortose, fils de Don Alphonse IV, roi d'Aragon, et d'Éléonore, infante de Castille, et sœur de Don Alphonse XI, roi de Castille et de Léon.

[2] Le *Prince noir*, qui tenait sa cour à Bordeaux. L'exactitude de tous ces renseignements est incontestable et fait beaucoup d'honneur à l'historien musulman.

Quelque temps après, les chrétiens reprirent les armes contre Pierre et aidèrent le comte à lui enlever ses états et à le repousser vers la frontière musulmane. Ibn-el-Ahmer, dont Pierre implora l'appui, s'empressa de mettre à profit une si belle occasion de faire la guerre sainte, et porta le ravage dans le pays des chrétiens. Après avoir détruit plusieurs de leurs forteresses et de leurs villes, telles qu'Ubéda, Jaën et d'autres métropoles, il ramena ses troupes à Grenade. La guerre continua entre Pierre et son frère jusqu'à ce que celui-ci parvînt à vaincre son adversaire et à lui ôter la vie.

Pendant cette période de troubles, les chrétiens avaient négligé l'entretien des forteresses qui couvraient leur pays du côté de la frontière musulmane; aussi les vrais croyants conçurent-ils l'espoir de recouvrer la ville d'Algéciras qui, naguère, faisait partie de leur empire. Le souverain du Maghreb ne pouvait pas entreprendre, en personne, une pareille conquête, ayant été obligé d'employer tous ses moyens afin de comprimer l'insurrection d'Abou-'l-Fadl et d'Amer-Ibn-Mohammed ; mais il fit prier Ibn-el-Ahmer de mener une armée contre Algéciras, en lui promettant de pourvoir à la solde de ce corps et de lui fournir une flotte. Il ajouta qu'il désirait se réserver tous les mérites spirituels d'une entreprise aussi sainte. Cette condition ayant été acceptée, il fit passer à Ibn-el-Ahmer plusieurs charges d'argent et donna l'ordre d'équiper la flotte de Ceuta. Ces navires mirent bientôt à la voile et allèrent bloquer le port d'Algéciras. Ibn-el-Ahmer solda ses troupes, organisa son armée et, s'étant procuré des machines de siège, il investit la forteresse. A peine quelques jours se furent-ils écoulés que la garnison chrétienne perdit tout espoir d'être secourue ; reconnaissant que sa perte était inévitable, elle demanda une capitulation et l'obtint à des conditions si avantageuses qu'elle s'empressa d'évacuer la ville. Les vainqueurs y remplacèrent aussitôt les doctrines de l'infidélité et de l'idolâtrie par les emblèmes et les rites de l'islamisme, et Dieu enregistra la récompense de cette bonne action en faveur de ceux qui y avait travaillé d'un cœur sincère.

La ville d'Algéciras rentra au pouvoir des vrais croyants l'an

770 (1368). Ibn-el-Ahmer y installa un de ses officiers comme gouverneur ; puis, craignant de la voir retomber au pouvoir des chrétiens, il la fit détruire, entre les années 780 et 790. Au matin, on la trouva renversée, *comme si elle n'avait pas été habitée la veille*[1].

PRISE DE TLEMCEN PAR LE SULTAN. — FUITE DU SULTAN ABOU-HAMMOU.

Les Arabes de la tribu d'El-Makil habitaient le désert du Maghreb, depuis le Sous jusqu'au Dera et à Tafîlelt; puis, de là jusqu'au Molouïa et au Za. Les Beni-Mansour, peuplade formant une de leurs subdivisions, et composée de deux branches, les Aulad-Hocein et les Ahlaf, habitaient le territoire mérinide et subissaient, en peuple vaincu, la domination de cet empire. Lors des troubles qui eurent lieu en Maghreb après le rétablissement des Abd-el-ouadites à Tlemcen par leur sultan Abou-Hammou, les Makiliens commencèrent à ravager ce pays et à le désoler par leurs brigandages. Quand l'empire mérinide se releva de sa chute, les Beni-Mansour passèrent aux Beni-Abd-el-Ouad, obtinrent la concession d'un territoire dans les états de cette famille et y fixèrent leur séjour. Ceci eut lieu à l'époque où Abd-Allah-Ibn-Moslem, gouverneur du Derâ, abandonna le service du gouvernement mérinide pour remplir les fonctions de vizir auprès d'Abou-Hammou. En l'an 766 (1364-5), celui-ci envahit le Maghreb, dévasta le territoire de Debdou et s'attira la haine de Mohammed-Ibn-Zegdan, seigneur de cette partie de la frontière[2].

---

[1] *Coran,* sourate 10, verset 25.

[2] La suite de ce passage n'est pas intelligible ; le texte arabe varie dans tous les manuscrits, sans présenter, en aucun, un sens raisonnable.

Après la mort d'Abd-Allah-Ibn-Moslem, plusieurs messages passèrent entre le sultan Abou-Hammou et le sultan Abd-el-Azîz, qui venait de prendre en mains l'exercice du pouvoir. Dans cette correspondance la cour mérinide cherchait à décider le gouvernement de Tlemcen à ne plus accueillir les Makil, parce qu'elle craignait l'augmentation de forces que l'appui de cette tribu donnait aux Abd-el-ouadites. Abou-Hammou ne voulut pas y consentir, sachant combien la coopération de ces réfugiés lui serait nécessaire pour tenir en échec les Zoghba et les autres tribus. Le ton de ces communications devint tellement aigre que le sultan Abd-el-Azîz perdit patience et, en l'an 770 (1368-9), il conçut la pensée de faire une expédition contre Tlemcen. Mohammed-Ibn-Zegdan le poussa fortement à entreprendre la conquête de cette ville, mais la révolte d'Amer-Ibn-Mohammed entrava l'exécution de ce projet.

Rentré à Fez après avoir conduit une expédition à Maroc et renversé le pouvoir d'Amer, le sultan reçut la visite d'Abou-Bekr-Ibn-Arîf, chef de la famille des Beni-Malek et émir des Soueid. Cet arabe y arriva avec tous ses nomades afin d'obtenir l'assistance du gouvernement mérinide contre Abou-Hammou, « qui, disait-il, se plaît à nuire aux Beni-Malek à cause du dévoue- » ment bien connu qu'ils ont toujours montré envers le souve- » rain du Maghreb ; il retient même en captivité mon frère Amer » et plusieurs autres de nos chefs. »

Avec Ibn-Arîf se présenta une députation chargée par les habitants d'Alger de présenter au sultan un acte par lequel ils reconnaissaient son autorité et de le prier de marcher contre Abou-Hammou afin de les délivrer de la gueule du lion. Ouenzemmar-Ibn-Arîf et Mohammed-Ibn-Zegdan, dont les conseils furent recherchés par le sultan en cette occasion, se firent forts de rendre, à eux seuls, ce service aux habitants d'Alger. Le sultan prit toutefois la résolution de marcher en personne sur Tlemcen, et envoya des agents dans les provinces marocaines pour y lever des troupes. Le 10 du mois de Dou-'l-Hiddja de l'an 771 (7 juillet 1370), ces divers corps se trouvèrent réunis à la capitale et reçurent, avec leur solde, tous les objets dont ils

avaient besoin. Après avoir accompli le sacrifice d'obligation en ce jour solennel et passé l'armée en revue, le sultan la conduisit à Tèza, sur la route de Tlemcen.

A la nouvelle de son approche, Abou-Hammou rassembla sous les murs de sa capitale tous les Zenata des contrées orientales qui reconnaissaient son autorité, ainsi que les Beni-Amer, arabes de la grande tribu des Zoghba. Après y avoir dressé son camp, il fit la revue de ses troupes et, comptant sur la fidélité des Arabes makiliens, il se décida à marcher au-devant des Mérinides. En ce moment, il apprit que les Ahlaf et les Obeid-Allah avaient été gagnés par Ouenzemmar, l'ami des Mérinides, et s'étaient laissés conduire vers le désert [d'Angad] par les émissaires de ce chef et qu'ils allaient joindre le sultan. Effrayé par cette défection, il leva son camp et se dirigea vers El-Bat'ha avec le reste de ses troupes et avec ses partisans fidèles, les Beni-Amer. Arrivé dans cette ville, il se détourna vers Mindas d'où il déboucha dans le pays des Dialem et alla s'arrêter chez les Au-lad-Seba-Ibn-Yahya, après avoir traversé le territoire des Rîah.

Abd-el-Azîz envoya en avant son vizir, Abou-Bekr-Ibn-Ghazi, afin d'occuper Tlemcen et, ayant enfin quitté Tèza, il fit lui-même son entrée à Tlemcen le 10 de Moharrem 772 (7 août 1370). Une foule immense assista à ce spectacle. Alors il confia à son vizir Ibn-Ghazi le commandement des Mérinides, des milices, des Arabes makiliens, des Arabes soueidiens, et lui ordonna de marcher à la poursuite des Abd-el-ouadites. Il lui adjoignit Ouenzemmar comme conseiller et directeur muni de pleins pouvoirs. Ce fut vers la fin de Moharrem que l'armée mérinide partit de Tlemcen.

A cette époque, j'étais en mission[1] à la cour d'Abou-Hammou. Le voyant sur le point d'abandonner Tlemcen, je pris congé de lui et me dirigeai vers Honein d'où je me proposai de passer en

[1] Notre auteur était alors bien réellement au service d'Abou-Hammou ; voy. t. I, p. XLVI.

Espagne. Il arriva cependant que de misérables intrigants me calomnièrent auprès du sultan Abd-el-Azîz, en m'accusant de vouloir emporter dans ce pays une forte somme d'argent. Une troupe de soldats envoyée par ce prince vint m'arrêter et me conduire auprès de lui. Je le trouvai au Ouadi-'z-Zîtoun d'où il allait se rendre à Tlemcen. M'ayant fait amener devant lui, il m'interrogea lui-même et reconnut, à mes réponses, que ces délateurs l'avaient trompé. Il me revêtit alors d'une robe d'honneur, me fit cadeau d'une monture, et, après avoir envoyé son vizir à la poursuite d'Abou-Hammou, il me chargea de passer chez les Rîah et de faire mes efforts pour les amener à la soumission, en les détachant du parti d'Abd-el-ouadite. Je parvins à joindre le vizir à El-Bat'ha et, l'ayant accompagné jusqu'à l'Oureg, rivière qui traverse le territoire des Attaf, je pris congé de lui et me rendis à ma destination. M'étant abouché avec les Rîah, je les décidai à retirer leur appui à Abou-Hammou et à reconnaître l'autorité du sultan mérinide. Vers la même époque, Abou-Zîan sortit du pays des Hocein, de la localité où il avait l'habitude d'allumer la révolte[1], et passa chez les Aulad-Mohammed-Ibn-Ali-Ibn-Sebâ, grande famille des Douaouida. Quant à Abou-Hammou, il quitta Biskera et se rendit à Ed-Doucen où il resta quelque temps. Le vizir et Ouenzemmar se mirent alors en marche, sous la conduite d'une bande des Douaouida que je leur avais envoyée, et s'avancèrent jusqu'à Ed-Doucen, ville près de laquelle Abou-Hammou était campé avec ses troupes zenatiens et celles de ses alliés, les Beni-Amer. Le vizir arriva à la tête d'une foule d'Arabes makiliens, d'Arabes zoghbiens et de Rîahides. A l'instant même, il força le sultan abd-el-ouadite d'abandonner son camp et ses trésors. Tout fut livré au pillage ainsi que les bagages et les troupeanx des Arabes qui l'avaient accompagné. Abou-Hammou prit la fuite à travers mille périls et atteignit le pays des Mozab, où il parvint à rallier ses fils et ses gens qui s'étaient dispersés de tous côtés dans le Désert. Le vizir

[1] Il faut probablement lire ثورته.

resta quelques jours à Ed-Doucen et y reçut un riche cadeau que lui envoya Ibn-Mozni. Ayant alors repris la route du Maghreb, il dévasta, en passant, les bourgades que les Beni-Amer possédaient dans le Désert et en chassa les habitants jusqu'à dans ces solitudes éloignées où l'on meurt de soif. Il rentra à Tlemcen au mois de Rebiâ second (oct.-nov. 1371). Ce fut moi qui présentai au sultan les Douaouida et leur chef, Abou-Dînar-Ibn-Ali-Ibn-Ahmed. Le prince se souvint des bons services que son père [Abou-'l-Hacen] avait reçus de cet émir et l'accueillit avec une bonté extrême ; il lui donna un beau cheval et fit présent d'une robe d'honneur à lui et tous ses compagnons. Les Douaouida repartirent alors pour leur pays. Abd-el-Azîz installa des gouverneurs dans les villes qu'il avait conquises et confia à ses propres officiers l'administration des contrées qu'il venait de soumettre. D'après ses ordres, le vizir Omar, fils de Masoud-Ibn-Mendîl-Ibn-Hammama, prit le commandement de plusieurs escadrons et alla bloquer la localité où Hamza-Ibn-Ali-Ibn-Rached, membre de la famille de Thabet-Ibn-Mendîl, s'était retranché.

Ce jeune homme avait été élevé à la cour des Mérinides, où il passa ses premières années, entouré d'égards et comblé de bontés. Ayant enfin pris en dégoût la position qu'il occupait chez eux, il s'enfuit dans le pays des Maghraoua, séjour de ses aïeux et, s'étant réfugié dans la montagne des Beni-Bou-Saîd, il se mit sous la protection de cette tribu et obtint la promesse qu'elle le défendrait jusqu'à la mort. Le vizir Omar-Ibn-Masoud[1] chargé par le sultan d'étouffer cette insurrection, attaqua les Beni-Bou-Saîd et les contraignit à se réfugier sur la cime de leur montagne. Il établit alors son quartier-général à El-Khamîs, sur le Chélif, et les tint étroitement bloqués. Plusieurs renforts lui étant arrivés de l'armée de Tlemcen, il les organisa en corps détachés et leur assigna des postes où ils devaient rester afin de mieux contenir l'ennemi. Pendant ce temps, le sultan s'empara des provinces et des villes du pays ; il y établit de nouveaux gouver-

[1] Voy. tome III, page 325.

neurs et finit par soumettre tout le Maghreb central, ainsi que l'avaient fait les sultans ses prédécesseurs.

LE MAGHREB CENTRAL S'AGITE. — ABOU-ZÎAN REVIENT A TÎTERI, ET LES ARABES, SOUS LA CONDUITE D'ABOU-HAMMOU, MARCHENT SUR TLEMCEN. — LE SULTAN LES DÉFAIT ET RAFFERMIT SON AUTORITÉ DANS CE PAYS.

Après le catastrophe d'Ed-Doucen, le sultan Abou-Hammou se jeta dans les profondeurs du Désert avec les Beni-Amer et ses autres partisans; s'éloignant ainsi des bourgades que ses alliés [les Beni-Amer] possédaient au sud du mont Rached. Le vizir Ibn-Ghazi et Ouenzemmar-Ibn-Arîf revinrent alors sur leurs pas, suivis des Zoghba et des Makil.

Aussitôt que le sultan Abd-el-Azîz se fut établi dans Tlemcen, les Arabes sollicitèrent l'autorisation d'occuper les territoires dont ils avaient naguère arraché la concession à la faiblesse d'Abou-Hammou. Fier de sa puissance et jaloux de sa dignité, Abd-el-Azîz repoussa cette demande et se fit ainsi beaucoup d'ennemis. Dès ce moment, les Arabes souhaitèrent le succès d'Abou-Hammou comme le seul moyen qui pourrait les faire atteindre au but de leurs désirs. La victoire sans pareille que le souverain de Fez venait de remporter sur celui de Tlemcen leur fit perdre cette espérance, mais Rahhou, fils de Mansour-Ibn-Yacoub et commandant des Kharadj makiliens, de la branche d'Obeid-Allah, prit la résolution de s'insurger contre le gouvernement mérinide. Aussi, quand les Arabes se furent retirés dans leurs quartiers d'hiver, il alla joindre ses troupes aux bandes des Beni-Amer qui étaient restées avec Abou-Hammou, et mit encore ce prince en état d'insulter les territoires où le vainqueur avait établi sa domination. Conduits par ce chef, les Arabes envahirent les états du sultan et, dans le mois de Redjeb 772 (janv.-fév. 1371), ils bloquèrent la ville d'Oudjda. A l'approche d'une armée envoyée de Tlemcen, ils prirent la fuite et, dans

leur mouvement de retraite, ils dévastèrent le territoire d'El-Bat'ha. Le vizir [Ibn-Ghazi], qui s'était mis à leur poursuite, les rejeta dans le Désert.

Sur ces entrefaites, les partisans de Hamza-Ibn-Ali-Ibn-Rached étaient devenus [audacieux comme] des aigles, après s'être montrés [faibles comme] des milans : pendant que le vizir [Omar-Ibn-Masoud] les tenaient bloqués, ils descendirent au Chélif, surprirent son camp à la faveur de la nuit, mirent ses troupes en déroute et le forcèrent à s'enfuir jusqu'à El-Bat'ha.

Les Hosein, qui s'attendaient toujours à être châtiés par le sultan à cause de leur insubordination envers tous les gouvernements et de leur promptitude à soutenir tous les rebelles qui passaient chez eux, apprirent cette nouvelle [avec plaisir] et envoyèrent chercher Abou-Zîan. Cet émir, pour lequel ils s'étaient déjà soulevés, demeurait alors au milieu des Douaouida, chez la famille des Aulad-Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Sebâ. L'ayant mis à leur tête, ils firent une irruption dans la province de Médéa et bloquèrent la garnison que le sultan avait établie dans cette ville. Aussitôt, le feu de l'insurrection s'alluma dans tout le Maghreb central. Cet état de choses se prolongea jusqu'à l'an 773 (1371-2), quand le sultan réussit à détacher[1] Rahhou-Ibn-Mansour du parti d'Abou-Hammou, en lui donnant une forte somme d'argent et toutes les plaines dont il désirait obtenir la jouissance. A l'égard des autres Arabes, Abd-el-Azîz se conduisit de la même manière, au risque d'accroître leur avidité et leurs exigences. Il forma alors le projet de les appuyer par un corps d'armée et de les employer à rétablir la tranquillité partout, en expulsant du pays les chefs des insurgés. Comme la conduite de son vizir [Omar-Ibn-Masoud] envers [Hamza-Ibn-Ali] le maghraouien lui paraissait suspecte, il le fit arrêter par un de ses officiers, qui le chargea de fers et le conduisit à la prison de Fez.

---

[1] Lisez, dans le texte arabe, استمال. Le traducteur ne s'arrêtera plus a signaler les fautes d'impression déjà indiquées dans l'*errata* ajouté au texte arabe.

L'armée que le sultan venait d'organiser partit de Tlemcen, au mois de Redjeb 773 (janv.-fév. 1372), sous la conduite d'Abou-Bekr-Ibn-Ghazi, qui avait l'ordre de châtier les auteurs des dernières révoltes. Elle attaqua avec un grand acharnement les partisans de Hamza-Ibn-Ali, lequel s'était retranché dans la montagne des Beni-Bou-Saîd, sa retraite ordinaire, et fit éprouver à ces insurgés des pertes considérables. Aussi, finirent-ils par craindre les suites de leur rebellion et, après avoir chargé leurs cheikhs de porter leur soumission au vizir, ils avertirent Hamza de ne plus compter sur eux. Ibn-Ghazi accorda aux insurgés les conditions les plus favorables.

Hamza se rendit alors chez les Hosein pour y trouver Abou-Zîan ; mais, bientôt après, il s'en retourna dans la plaine du Chelif et tâcha de surprendre[1] la garnison de Tîmzought dans une attaque de nuit. Ces troupes tinrent ferme, mirent en déroute les assaillants et firent prisonnier Hamza-Ibn-Ali. Le vizir, auquel on le conduisit, s'empressa d'en avertir le sultan et, d'après les ordres de ce prince, il fit décapiter le rebelle et tous ses partisans. Leurs têtes furent envoyées au sultan et leurs cadavres furent mis en croix sur les murs de Milîana.

A la suite de cette victoire, le vizir marcha contre les Hosein et les cerna dans leur montagne, à Tîteri. Soutenu par toutes les tribus zoghbiennes, [à l'exception des Beni-Amer], il tint l'ennemi étroitement bloqué pendant un temps considérable et l'attaqua vigoureusement. Je me trouvai alors dans le Zab, et là, je reçus du sultan l'ordre de faire prendre les armes aux Rîah et de mener tous ces guerriers au camp du vizir. D'après mes instructions, je rassemblai les diverses fractions de cette tribu et j'allai bloquer la montagne, du côté du Désert, en occupant une position qui touchait au territoire des Rîah. Les Hosein éprouvèrent enfin tant de misère que, dans le mois de Moharrem 774 (juillet 1372), ils perdirent courage et s'enfuirent de tous côtés,

[1] Dans le texte arabe, les manuscrits portent وبيتة ; il faut, sans doute, lire وبيت.

en abandonnant leur montagne. Abou-Zîan réussit à se jeter dans Ouargla. Le vizir s'empara de la forteresse, qu'ils venaient d'évacuer, et la livra au pillage. Il contraignit même les Hosein à fournir des ôtages et à payer sur le champ une forte contribution.

Dans cet intervalle, Abou-Hammou profita de l'absence des troupes mérinides et fit une irruption dans le territoire de Tlemcen. Il eut cependant la maladresse d'indisposer son allié, Khaled-Ibn-Amer, émir des Beni-Amer, en lui préférant pour commander cette tribu zoghbienne, Abd-Allah-Ibn-Asker, qui n'avait été que le lieutenant de ce chef. Indigné d'un tel passe-droit, Khaled ouvrit des intelligences avec Abd-el-Azîz et, sur la réception d'une somme d'argent, il quitta le parti d'Abou-Hammou et se rallia aax Mérinides. Dans le mois de Dou-'l-Câda 773 (mai-juin 1372), le sultan envoya contre Abou-Hammou un corps d'armée composé de Beni-Amer et d'Aulad-Yahmor, tribu makilienne. Le commandement de cette colonne fut donné à Mohammed-Ibn-Othman, parent du vizir Ibn-Ghazi. Abou-Hammou osa risquer une bataille, et vit la défaite de ses partisans, la prise de son camp et la ruine de ses alliés, les Arabes nomades, qui perdirent tout, tentes et bagages. Ses trésors, son fils et son harem tombèrent entre les mains des vainqueurs. Le sultan, à qui on envoya ces prisonniers, les fit conduire à Fez et les logea dans ses palais. Atïa-Ibn-Mouça, seigneur de Chelif et client d'Abou-Hammou, fut pris aussi, mais il obtint sa grâce et entra au service du gouvernement mérinide. Abd-Allah-Ibn-Sogheir [chef des Beni-Amer], à la merci duquel Abou-Hammou vint alors se mettre, fut touché de compassion et lui fournit des guides pour le conduire à Tîgourarîn, dans le pays du Sud. Le monarque abd-el-ouadite resta pendant quelque temps dans cette ville. Le revers qui avait ruiné ses espérances lui arriva quelques jours avant la conquête de Tîteri.

Le sultan mérinide, ayant ainsi consolidé sa puissance, se vit maître du Maghreb central. Après avoir chassé de ce pays les meneurs de tant de révoltes, il fit respecter son autorité aux Arabes, dont les uns se soumirent de bon gré et les autres par

crainte. Le vizir Abou-Bekr-Ibn-Ghazi étant de retour de la frontière orientale [du Maghreb central] lui présenta une foule de chefs arabes qu'il avait amenés avec lui. Abd-el-Azîz accueillit ces visiteurs avec beaucoup de prévenance et leur fit de riches cadeaux ; il monta même à cheval pour aller au-devant du vizir. Tous ces chefs lui fournirent des ôtages et prirent l'engagement de lever une armée afin d'expulser Abou-Hammou de Tîgourarîn. Ils partirent, comblés des bontés que le sultan leur avait prodiguées et, rentrés dans leurs quartiers d'hiver, ils organisèrent une expédition contre cette ville.

LE VIZIR IBN-EL-KHATÎB QUITTE LA COUR D'IBN-EL-AHMER, SEIGNEUR DE L'ANDALOUSIE, ET SE RÉFUGIE A TLEMCEN, AUPRÈS DU SULTAN ABD-EL-AZÎZ[1].

Mohammed-Ibn-el-Khatîb était natif de Locha (*Loxa*), ville située à une journée de Grenade, dans la plaine qui s'étend autour de la capitale et qui porte le nom d'El-Merdj (*la prairie*). Loxa s'élève sur le bord du Chendjîl ou Chenîl (*Xenîl*), rivière qui traverse cette plaine, en se dirigeant du sud vers le nord. Au nombre des vizirs de cet empire on comptait plusieurs aïeux d'Ibn-el-Khatîb. Son père, Abd-Allah, se transporta à Grenade pour entrer au service du souverain, prince de la famille des Ahmer, et il devint surintendant des magasins de vivres. Lui-même, il passa ses premières années dans cette capitale et fit ses études sous les professeurs les plus distingués. Devenu le disciple favori du célèbre médecin, Yahya-Ibn-Hodeil, il cultiva les sciences philosophiques et acquit de grandes connaissances en médecine. Entraîné par le goût des belles-lettres, il suivit les leçons des hommes les plus habiles et puisa copieu-

---

[1] El-Maccari a reproduit ce chapitre dans sa vie d'Ibn-el-Khatîb (*Liçan-ed-dîn*).

sement de tout ce qu'il y avait de meilleur dans la poésie et dans la prose des auteurs arabes. Tout-à-coup il se montra grand poète, épistolographe de premier rang, et, dans ces deux parties, il demeura sans rival. Les vers qu'il composa en l'honneur du souverain régnant, Abou-'l-Haddjadj, prince de la famille des Ahmer, se répandirent dans tout le royaume et jusqu'aux pays les plus éloignés. Pour le récompenser, le sultan le prit à son service et le fit entrer au nombre des écrivains qui travaillaient dans le bureau du palais sous la direction d'Ibn-el-Djeïab.

Abou-'l-Hacen-Ibn-el-Djeïab fut regardé comme le coryphée de tous les poètes, prosateurs et philologues de l'Espagne et de l'Afrique. A l'instar de ses aïeux, il remplit les fonctions de secrétaire auprès des sultans de Grenade ; étant entré au service de l'état lors de la déposition de Mohammed [III] et de l'assassinat du tout-puissant vizir, Mohammed-Ibn-el-Hakîm. Devenu alors chef du secrétariat impérial, il conserva cette place jusqu'en l'an 749 (1348-9), où il fut emporté par l'épidémie qui régnait à cette époque.

Le sultan Abou-'l-Haddjadj choisit alors Mohammed-Ibn-el-Khatîb pour remplir la place vacante et lui accorda en même temps les titres et les priviléges du vizirat. Dans l'exercice de ses hautes fonctions, Ibn-el-Khatîb déploya une grande habilité et, dans les lettres émanées de son bureau et adressées aux princes voisins, souverains de l'Afrique, il déploya un talent vraiment admirable. Le sultan lui témoigna une bienveillance sans exemple et l'autorisa secrètement à désigner les candidats aux emplois administratifs et à faire avec ces personnes les conditions les plus avantageuses pour lui-même. De cette manière, Ibn-el-Khatîb ramassa une fortune considérable. Envoyé par son souverain à la cour d'Abou-Einan, afin d'offrir des compliments de condoléance[1] à ce prince qui venait de perdre son père, le

---

[1] La correction conjecturale indiquée dans l'*errata* de l'édition du texte arabe, est confirmée par El-Maccari.

sultan Abou-'l-Hacen, il remplit parfaitement sa mission.

En l'an 755 (1354), Abou-'l-Haddjadj mourut assassiné. Il était allé à la mosqué le jour de la rupture du jeûne, pour assister à la prière, et, au moment où il faisait ses prosternements, un homme de la basse classe se précipita sur lui et le tua d'un coup de poignard. Les chrétiens qui formaient la garde du sultan abattirent ce misérable avec leurs sabres et le taillèrent en mille morceaux. L'on proclama aussitôt la souveraineté de Mohammed [V], fils d'Abou-'l-Haddjadj.

L'affranchi Ridouan qui, à cette époque, était tout-puissant, en sa double qualité de général en chef et de tuteur des jeunes princes de la famille royale, parvint à dominer l'esprit du sultan et à gouverner l'empire. Il prit Ibn-el-Khatîb pour lieutenant et l'admit au partage réel du pouvoir ; mais, tout en lui laissant la dignité du vizirat, il lui enleva le secrétariat, place à laquelle il désigna une autre personne. Dès-lors, l'empire entra dans un état de prospérité et jouit d'une bonne administration.

Quelque temps après, Ibn-el-Khatîb reçut l'ordre de se rendre auprès d'Abou-Einan et de solliciter l'appui de ce monarque contre le roi chrétien. Ce fut encore là une répétition des mêmes demandes que les rois de Grenade avaient l'habitude d'adresser aux aïeux du prince mérinide. Quand il se présenta à l'audience royale, il prit le pas sur les vizirs et légistes dont se composait la députation et, s'adressant directement à Abou-Einan, il demanda la permission de reciter une pièce de vers avant d'entrer en conférence. Le sultan y consentit et l'ambassadeur commença ainsi, en se tenant debout :

Vicaire de Dieu ! puisse le Destin augmenter ta gloire, tant que la lune brillera dans l'obscurité.

Puisse la main de la Providence éloigner de toi ces dangers que la force des hommes ne saurait repousser.

Dans nos afflictions, ton aspect est pour nous la lune qui dissipe les ténèbres, et, aux époques de disette, ta main remplace la pluie [*et verse l'abondance*].

Privé de ton secours, le peuple de l'Espagne n'aurait conservé ni habitation ni territoire.

En un mot, ce pays n'a qu'un besoin : la protection de ta majesté.

Ceux qui ont des obligations envers toi n'ont jamais été ingrats ; ils n'ont pas nié tes bienfaits.

Maintenant qu'ils craignent pour leur existence, ils m'ont envoyé vers toi et ils attendent.

Le sultan trouva ces vers si beaux qu'il dit au poète : « Tu » ne t'en retourneras pas chez eux sans que tous leurs souhaits » ne soient accomplis. Je te donne la permission de t'asseoir. » Ensuite, il combla de dons les membres de cette ambassade et, avant de les congédier, il accorda toutes leurs demandes. Un de mes anciens professeurs, le cadi et cherîf Abou-'l-Cacem, qui avait fait partie de cette députation, m'a dit, en parlant de cette audience : Ce fut la première fois que l'on vit un ambassadeur » atteindre le but de sa mission avant d'avoir salué le sultan au- » quel il fut envoyé. »

Ridouan et Ibn-el-Khatîb avaient gouverné l'Andalousie pendant cinq ans quand le *raïs* [Abou-Abd-Allah-]Mohammed, cousin paternel du sultan et, comme lui, petit-fils du *raïs* Abou-Saîd[-Feredj] conçut le projet de renverser leur pouvoir et, profitant de l'absence du souverain, qui venait de se rendre à sa maison de campagne, il escalada les murs de la résidence impériale nommée *Al-Hamra* (*la rouge*, *l'Alhambra*), surprit Ridouan à la faveur de la nuit et lui ôta la vie. Aussitôt après, il plaça sur le trône Ismaîl, fils du sultan Abou-'l-Haddjadj; ayant préféré ce prince parce qu'il en avait épousé la sœur-germaine. Jusqu'alors, on avait tenu Ismaîl enfermé dans l'Alhamra; le *raïs* le fit sortir du lieu où on le retenait et, l'ayant proclamé sultan, il entreprit de gouverner l'empire au nom du nouveau souverain.

Le sultan Mohammed, qui se trouvait alors dans sa campagne, entendit le bruit des tambours et, soupçonnant quelque trahison, il monta à cheval, courut à Guadix et s'en assura la possession [1].

---

[1] Voy. page 332 de ce volume.

Ensuite, il s'empressa de faire avertir le sultan [mérinide], Abou-Salem, de ce qui était arrivé. Ce prince venait de monter sur le trône de ses aïeux quand il reçut cette nouvelle. Pendant le règne de son frère, Abou-Einan, il avait demeuré en Espagne auprès de la famille royale de Grenade.

Le *raïs*, devenu ainsi régent de l'empire, jeta le vizir Ibn-el-Khatîb dans le fond d'une prison et le tint étroitement gardé.

Le *khatîb* Ibn-Merzouc qui, pendant son séjour en Espagne, s'était attaché par les liens de l'amitié à Ibn-el-Khatîb, exerçait alors une grande influence sur l'esprit du sultan Abou-Salem. Voulant sauver son ami, il représenta à ce monarque qu'en faisant venir de Guadix le sultan déchu, le gouvernement maghrebin aurait le moyen de tenir en échec celui de l'Andalousie et d'ôter aux membres de la famille royale mérinide qui s'étaient réfugiés en ce pays, tout espoir d'envahir le Maghreb. Abou-Salem approuva ce conseil et, après avoir obtenu du gouvernement andalousien la promesse qu'aucun obstacle ne serait apporté au départ de l'ex-sultan, il fit choix d'un de ses familiers, le chérîf Abou-'l-Cacem de Tlemcen, et lui donna l'ordre d'aller à Guadix et de lui amener le prince qui s'y était réfugié. Cet envoyé emporta aussi une lettre dans laquelle on sollicitait la mise en liberté d'Ibn-el-Khatîb. L'ex-ministre obtint la permission de quitter la prison et, s'étant joint à la suite du cherîf, fit route avec lui jusqu'à Fez.

Abou-Salem apprit avec un plaisir extrême l'arrivée d'Ibn-el-Ahmer [Mohammed V]; il sortit avec un cortége magnifique afin de le recevoir plus dignement, et le fit monter sur un trône que l'on avait dressé vis-à-vis du sien. Ibn-el-Khatîb récita alors le poëme que nous avons déjà reproduit, poëme dans lequel il implorait le monarque africain de leur porter secours. Ce fut vraiment là un jour de fête. Le sultan promit de soutenir son hôte et, en attendant le moment d'agir, il le combla d'honneurs et l'installa dans un palais magnifique. En même temps, il pourvut abondamment aux besoins de toutes les personnes qui formaient la suite du monarque espagnol.

L'ex-vizir, Ibn-el-Khatîb, mena pendant quelque temps une

vie très-agréable, en jouissant de la pension et des concessions que le sultan mérinide lui avait accordées; puis, il demanda l'autorisation de parcourir les provinces marocaines et de visiter les monuments que les anciens rois y avaient laissés. Il partit, emportant avec lui des lettres par lesquelles on invita les administrateurs des provinces à lui faire des cadeaux. Grâce à l'empressement de ces fonctionnaires, il ramassa une fortune considérable. En revenant, il passa par Salé et, étant entré dans le cimetière des rois [mérinides], à Chala, il s'arrêta auprès du tombeau qui renfermait le corps d'Abou-'l-Hacen, et récita une élégie dans laquelle il déplora la mort de ce sultan et invoqua sa protection, afin de pouvoir rentrer en possession de sa campagne près de Cordoue. Cette pièce commence ainsi :

Bien que sa demeure soit éloignée et que son habitation soit à une grande distance de nous, le souvenir de ses hauts faits ramène son image devant nos yeux.

Partageons nos heures entre la jalousie et la douleur ; [envions] cette terre qui renferme ses cendres ; [regardons] ce qui reste de lui [et versons des larmes].

Le sultan Abou-Salem ayant eu connaissance de cette pièce, intercéda auprès du gouvernement andalousien en faveur de l'auteur et lui fit rendre ses terres. Tant que le sultan déchu resta en Afrique, Ibn-el-Khatîb se tint à l'écart et ne quitta pas la ville de Salé. En l'an 763 (1362), Mohammed-Ibn-el-Ahmer rentra en possession du trône et envoya chercher sa famille, qu'il avait laissée à Fez. Omar-Ibn-Abd-Allah qui, à cette époque, était régent de l'empire mérinide, fit venir Ibn-el-Khatîb de Salé et le chargea de conduire en Espagne les femmes et les enfants du souverain andalousien. Ce prince accueillit son ancien ministre avec un vif plaisir et le rétablit dans la position qu'il avait occupée sous l'administration de Ridouan.

[Le prince mérinide,] Othman-Ibn-Yahya-Ibn-Omar, commandant des volontaires de la foi [au service des souverains de Grenade], se trouvait alors à la cour du roi chrétien, où il s'était rendu avec son père, Yahya, afin d'échapper aux mauvais desseins que le *raïs*, usurpateur du trône de Grenade, avait for-

més contre eux. De là Yahya s'était rendu en Afrique, mais son fils avait continué à rester chez l'ennemi. Quand le sultan Mohammed [V] se réfugia chez les chrétiens [en quittant le Maghreb,] il reprit Othman à son service ; puis, ayant perdu l'espoir de recouvrer son royaume avec l'aide du roi de Castille, il quitta la cour de ce prince et se dirigea, avec Othman, vers la frontière de l'Andalousie. S'étant alors adressé à Omar-Ibn-Abd-Allah, il le pria de lui céder une des places fortes que les Mérinides possédaient encore en Espagne. voulant s'y installer, en attendant l'occasion de reconquérir le royaume de Grenade. Pour obtenir cette faveur il eut recours à mon appui; et, comme une ferme amitié, fondée sur des obligations mutuelles, régnait entre moi et Omar, je décidai ce ministre à lui remettre la forteresse de Ronda. J'avais indiqué cette ville, parce qu'elle avait toujours appartenu aux aïeux du sultan Mohammed, comme un héritage de famille. Ce prince s'y établit avec Othman, qui tenait alors la première place dans son intimité. Ce fut de là qu'ils sortirent pour s'emparer de Malaga : aussi, peut-on dire que Ronda fut le marchepied au moyen duquel le sultan remonta sur le trône. Après la prise de Malaga, il se rendit maître de Grenade, capitale de l'empire.

Dès-lors, Othman-Ibn-Yahya tint la première place à la cour et, jouissant au plus haut degré de la confiance de son maître, il le gouverna à sa fantaisie. Aussi, quand Ibn-el-Khatîb eut ramené à Grenade la famille du sultan, et repris sa place dans l'administration de l'empire, avec le privilége de voir ses conseils toujours agréés par le souverain, il conçut une jalousie profonde contre Othman et s'indigna de la confiance que le sultan témoignait à ce chef. Craignant la présence de tous ces princes mérinides comme dangereuse pour l'état, il fit partager ses appréhensions à son maître[1], qui prit aussitôt des mesures de précaution.

Dans le mois de Ramadan 764 (juin-juillet 1363), Othman,

---

[1] Dans l'ouvrage d'El-Maccari, on lit وأراه التخوب *il lui fit voir le danger.*

son père et ses frères furent mis en prison et, quelque temps après, on les expulsa du pays.

S'étant ainsi débarrassé de ses rivaux, Ibn-el-Khatîb demeura seul maître de l'esprit du sultan et se fit confierle gouvernement de l'empire. Il eut même l'adresse de semer la mésintelligence entre le souverain et tous ceux qui l'entouraient, tant les amis du prince que ses compagnons de table[1]. Resté seul arbitre de l'administration, il s'attira tous les regards ; sa faveur devint l'objet de toutes les espérances ; les grands et les petits se pressaient à sa porte, pendant que les familiers du prince dévoraient leur jalousie et leur dépit. Ils eurent beau employer contre lui tous les genres de calomnie et d'intrigue, le sultan resta sourd à leurs insinuations. Ibn-el-Khatîb fut enfin averti des trames qu'on ourdissait contre lui, et, cédant à ses appréhensions, il se disposa à quitter la cour.

Le sultan Abd-el-Azîz lui était redevable d'un grand service : de l'arrestation de son oncle, Abd-er-Rahman-Ibn-Abi-Ifelloucen, prince auquel on avait donné le commandement des volontaires de la foi qui étaient au service du gouvernement grenadin. Abd-er-Rahman avait parcouru le Maghreb dans l'espoir de s'emparer du trône ; de tous côtés il avait allumé le feu dela révolte, quand le vizîr Omar-Ibn-Abd-Allah, régent de l'empire, l'attaqua vigoureusement et le contraignit à passer en Espagne et d'y emmener son vizir Masoud-Ibn-Maçaï. En l'an 767 (1365-6). ils arrivèrent chez le sultan, le même qui avait été déposé, et trouvèrent une honorable réception à la cour de Grenade. Ali-Ibn-Bedr-ed-Dîn, commandant des volontaires de la foi, étant mort sur ces entrefaites, on fit choix d'Abd-er-Rahman pour le remplacer. Le sultan Abd-el-Azîz s'étant enfin rendu maître de son propre royaume en ôtant la vie au vizir Omar-

[1] Dans le texte d'El-Macccari, on lit بنيه à la place de بينه. En adoptant cette leçon, qui est probablement la bonne, il faut traduire ainsi : *il plaça ses fils au nombre des amis et des intimes du prince.*

Ibn-Abd-Allah, fut très-inquiet de cette nomination et s'attendit à voir son autorité ébranlée par les trames du sultan de Grenade. Ayant alors eu connaissance de certaines proclamations qu'Abd-er-Rahman avait fait répandre parmi les Mérinides, il céda à ses appréhensions et envoya au ministre espagnol un agent secret chargé d'obtenir l'emprisonnement du prince et du vizir. Ibn-el-Khatîb auquel on promit en retour de ce service une position très-élevée à la cour de Fez, se fit donner par l'envoyé un écrit à cet effet, et alors il décida son souverain à mettre les réfugiés en prison. La pièce dont nous parlons fut rédigée par Abou-Yahya-Ibn-Abi-Medyen, secrétaire [du sultan mérinide].

Pendant le cours de tous ces événements, Ibn-el-Khatîb fut en proie aux plus graves inquiétudes; effrayé par les renseignements qui lui étaient parvenus au sujet des calomnies et des intrigues des courtisans, il crut s'apercevoir que le sultan commençait à y ajouter foi, qu'on l'avait même indisposé contre lui; aussi, prit-il la résolution de quitter l'Andalousie et de passer en Afrique. S'étant fait donner la commission d'inspecter les forteresses qui couvraient la frontière occidentale de l'empire, il partit à la tête d'un détachement de cavalerie qu'il avait à son service, et se rendit à sa destination[1], avec son fils Ali, lequel était tout-à-fait dévoué au sultan. Arrivé auprès de Gibraltar, port de passage entre l'Espagne et l'Afrique, il envoya son passeport au gouverneur de la place. Ces officier, qui avait déjà reçu des instructions du sultan Abd-el-Aziz, sortit au-devant de l'illustre visiteur et le fit partir pour Ceuta dans un navire que l'on apprêta sur le champ. Arrivé dans cette forteresse africaine, Ibn-el-Khatîb reçut de tous les fonctionnaires les honneurs d'usage et se vit comblé d'égards. Ayant alors pris la route de Tlemcen, il y trouva le sultan mérinide. Ceci eut lieu en l'an 773 (1371-2). Toute la cour se mit en mouvement à la nouvelle de son approche; le sultan fit monter à cheval ses principaux

[1] La bonne leçon est لطيته.

officiers et les envoya au-devant de lui; il l'accueillit ensuite avec une bienveillance parfaite; il pourvut à sa sûreté et à son bien-être; le traitant avec les mêmes faveurs et les mêmes honneurs que l'on accorde aux membres de la famille royale. A peine les premières salutations passées, le sultan fit partir pour l'Espagne son secrétaire, Abou-Yahya-Ibn-Abi-Medyen, afin d'obtenir du sultan andalousien la permission d'emmener en Afrique les femmes et les enfants d'Ibn-el-Khatîb. Cet envoyé revint avec toute la famille, que l'on avait rassuré complètement et comblée d'honneurs.

Dès-lors, les courtisans du sultan de Grenade ne purent plus contenir leur jalousie, et ils s'empressèrent de le mettre sur les traces des moindres peccadilles dont le fugitif s'était rendu coupable. Le monarque laissa enfin percer les sentiments qu'il avait cachés depuis longtemps, et se mit à récapituler[1] les traits de présomption et les défauts qu'il avait remarqués dans son vizir. Quelques ennemis d'Ibn-el-Khatîb saisirent cette occasion pour lui attribuer certains discours qui sentaient le matérialisme, et Abou-'l-Hacen-Ibn-Abi-'l-Hacen, cadi de Grenade, auquel on soumit ces écrits, les trouva si pernicieux que, par un acte formel, il en déclara l'auteur un infidèle. Ce fut alors que le sultan se tourna tout-à-fait contre son ancien ministre; il chargea le même cadi de se rendre auprès du sultan Abd-el-Azîz et d'exiger le châtiment du réfugié, conformémant à cette déclaration juridique et aux prescriptions de la loi divine. Le sultan du Maghreb était trop généreux pour trahir les droits de l'hospitalité et, en réponse au cadi, il se borna à dire : « Puisque vous con-
» naissiez ses crimes, pourquoi ne l'avez-vous pas puni pendant
» qu'il était chez vous ? Quant à moi, je déclare que, tant qu'il
» sera sous ma protection, personne ne devra le tracasser à pro-
» pos de cet affaire. » Il combla ensuite de pensions et de concessions non-seulement Ibn-el-Khatîb et ses enfants, mais aussi tous les Andalousiens qui l'avaient accompagné en Afrique.

[1] Il faut probablement lire واحصاء.

En l'an 774 [1372), lors de la mort d'Abd-el-Azîz, les Mérinides quittèrent Tlemcen pour rentrer en Maghreb, et Ibn-el-Khatîb s'y rendit aussi, dans la suite du vizir, Abou-Bekr-Ibn-Ghazi, devenu maintenant régent de l'empire. Arrivé à Fez, il acheta plusieurs terres, bâtit des maisons superbes et planta de beaux jardins. Les pensions qu'il tenait du feu sultan lui attirèrent enfin la haine du régent, ainsi que nous le raconterons plus tard.

MORT DU SULTAN ABD-EL-AZÎZ ET AVÉNEMENT DE SON FILS ES-SAÎD. — IBN-GHAZI S'EMPARE DE TOUTE L'AUTORITÉ. — LES MÉRINIDES RENTRENT EN MAGHREB.

Dans sa première jeunesse, Abd-el-Azîz avait tellement souffert d'atrophie, accompagnée d'une fièvre intermittente, que le sultan Abou-Salem s'abstint de l'envoyer à Ronda avec les autres princes de la famille royale. Parvenu à l'âge de puberté, il recouvra la santé ; mais, pendant son séjour à Tlemcen, il eut une rechute et devint excessivement maigre. Après avoir consolidé sa puissance par l'heureux succès de cette campagne, il éprouva plusieurs accès de son ancienne maladie ; mais, pour ne pas alarmer ses troupes, il supporta ses douleurs avec patience et les cacha à la connaissance du public. Pendant ce temps, son armée était campée en dehors de la ville et s'apprêtait à partir pour le Maghreb. Enfin, la veille du 22 de Rebîâ second, 774 (23 oct. 1372), il fit ses derniers adieux à sa famille et cessa de vivre. Le vizir [Ibn-Ghazi] ayant été prévenu de ce grave événement par les eunuques du palais, prit sur son épaule Mohammed-es-Saîd, fils du sultan décédé et, après avoir annoncé aux troupes la perte douloureuse qu'elles venaient de faire, il leur présenta cet enfant comme leur souverain. Tout le monde fondit en larmes et se pressa autour du jeune prince afin de lui baiser la main et de lui donner l'assurance d'un dévouement parfait. On le conduisit ensuite au camp. Le vizir fit alors placer le corps d'Abd-el-Azîz sur une bière et le transporta à la tente impé-

riale. Pendant toute la nuit l'armée resta sous sous les armes et, au lendemain, elle reçut l'ordre de partir. Les Mérinides sortirent [de la ville] par bandes et, s'étant rassemblés dans le camp, ils prirent, au surlendemain, la route du Maghreb. Après s'être arrêtée à Tèza, l'armée continua sa marche jusqu'à Fez.

Quand le nouveau sultan fut arrivé dans la capitale, il tint une séance publique au palais afin de recevoir du peuple le serment de fidélité et d'accueillir les députations des grandes villes qui venaient, selon l'usage, lui présenter les hommages de leurs concitoyens. Comme il était trop jeune pour s'occuper d'affaires, le vizir Abou-Bekr-Ibn-Ghazi le relégua dans le palais et prit en main l'administration de l'empire. Il envoya de nouveaux commandants dans les provinces, présida aux séances du grand conseil[1] et s'occupa à gouverner le Maghreb de sa propre autorité.

ABOU-HAMMOU REPREND POSSESSION DE TLEMCEN ET DU MAGHREB CENTRAL.

Quand les Mérinides se furent arrêtés à Tèza, après avoir quitté Tlemcen, leurs cheikhs tinrent conseil et désignèrent comme gouverneur de la capitale qu'ils venaient de quitter l'émir Ibrahîm, fils du sultan abd-el-ouadite, Abou-Tachefîn. Ce prince avait été élevé à la cour de Fez depuis la mort de son père, et, comme il s'était dévoué aux Mérinides, il obtint facilement sa nomination à ce haut commandement. Rahhou-Ibn-Mansour, émir des Obeid-Allah, tribu makilienne. partit avec lui pour l'emmener à sa destination et s'y fit escorter par toutes les troupes maghraouiennes qui se trouvaient alors en Maghreb. Ces guerriers avaient reçu l'autorisation de rentrer dans le territoire du Chelif, autrefois siége de leur empire, et ils se mirent en

[1] Dans le texte arabe, il faut probablement lire الفصل.

marche sous la conduite d'Ali et de Rahmoun, tous les deux fils de Haroun-Ibn-Mendîl-Ibn-Abd-er-Rahman, aux ordres desquels les Mérinides les avaient placés.

Sur ces entrefaites, un ancien client d'Abou-Hammou, nommé Atïa-Ibn-Mouça, qui était entré au service d'Abd-el-Azîz et en était même devenu l'ami intime, sortit du palais en apprenant la mort du souverain mérinide, et alla se cacher dans la ville [de Tlemcen]. Aussitôt que l'armée mérinide eut levé son camp et quitté les environs de Tlemcen, Atïa se montra au peuple et les invita à retablir la souveraineté d'Abou-Hammou. Ayant rallié autour de lui tous les partisans que ce sultan avait conservés parmi les habitants de la ville, il rassembla encore une foule de gens du peuple et força les hommes de la haute classe à prêter le serment de fidélité envers leur ancien maître. Aussi, quand Ibrahîm, fils d'Abou-Tachefîn, s'y présenta avec Rahhou-Ibn-Mansour et les Obeid-Allah, il trouva une telle résistance qu'il dut s'en éloigner et rentrer en Maghreb.

Abou-Hammou se tenait encore dans son lieu de retraite, à Tîgourarîn, quand il apprit la nouvelle de ces événements par un courrier que ses partisans, les Aulad-Yaghmor, branche des Obeid-Allah, lui avaient expédié. Son fils, Abou-Tachefîn, qui se tenait alors au milieu des nomades de la tribu des Beni-Amer, en fut également averti et courut en toute hâte à Tlemcen. Il y fit son entrée à la tête de la bande des Abd-el-ouadites qui lui était restée fidèle, et rassembla bientôt les autres fractions de cette tribu que s'étaient enfuies dans les contrées voisines. Le sultan Abou-Hammou y arriva bientôt après, et, dans le mois de Djomada 774 (nov.-déc. 1372) il rentra dans sa capitale, qu'il avait perdu l'espoir de recouvrer. Après avoir donné ses premiers soins au rétablissement de son autorité, il fit arrêter et exécuter plusieurs courtisans qi l'avaient desservi pendant son absence et dont il avait appris la trahison. Lorsqu'il eut relevé l'empire abd-el-ouadite, il marcha contre les Maghraoua, alliés des Mérinides, et, à la suite des alternatives d'une longue guerre, il soumit leur territoire, le pays du Chelif. Rahmoun, fils de Haroun, perdit la vie dans une de ces batailles. Ce fut ainsi que

l'autorité des Mérinides fut anéantie dans les campagnes et dans les villes du Maghreb central.

Le vizir Abou-Bekr-Ibn-Ghazi forma alors le projet d'une expédition contre Abou-Hammou, mais il en fut détourné par l'embarras que lui créa la révolte de l'émir Abd-er-Rahman dans le pays des Botouïa.

ABD-ER-RAHMAN, FILS D'ABOU-IFELLOUCEN, DÉBARQUE EN MAGHREB ET RALLIE A SA CAUSE LA TRIBU DES BOTOUÏA.

Dans le mois de Djomada 763 (mars-avril 1362), Mohammed [V] Ibn-el-Ahmer, l'ex-sultan de l'Andalousie, quitta Ronda pour reprendre possession du royaume de Grenade. Le *raïs* usurpateur s'enfuit chez le roi chrétien, [Pierre-le-Cruel], et fut mis à mort par ce prince, qui voulut donner, de cette manière, un témoignage de sa haute considération pour [Mohammed V], qui s'était déjà mis sous sa protection après avoir perdu son royaume.

Quand [Mohammed V] fut rétabli sur le trône, Ibn-el-Khatîb, qui avait rempli auprès de lui et de son père, les fonctions de secrétaire d'état, reparut à la cour et y trouva l'accueil le plus bienveillant. Admis dans l'intimité du souverain, il fut aussitôt nommé au vizirat, et, se voyant en possession de toute la confiance de son maître, il le dirigea à son gré et gouverna l'empire.

Malgré sa haute fortune, il tournait toujours ses regards vers le Maghreb, dans la prévision de quelque désastre qui pourrait détruire sa puissance et le mettre dans la nécessité d'aller s'établir dans ce pays. Aussi, ne cessa-t-il jamais d'entretenir les bonnes grâces des souverains mérinides et de montrer un grand empressement à leur rendre des services. L'on sait que les fils du sultan Abou-'l-Hacen nourrissaient une jalousie extrême contre leurs cousins, les fils du sultan Abou-Ali, tant ils craignaient de les voir arriver au pouvoir. Or, Ibn-el-Khatîb avait

montré beaucoup de bienveillance à l'émir Abd-er-Rahman [fils d'Abou-Ifelloucen et petit fils d'Abou-Ali], qui était passé en Espagne ; il l'avait pris pour ami, et, voulant lui faire une position, il avait décidé le sultan à le nommer commandant des Volontaires de la foi, corps zenatien dont le dernier chef appartenait à la famille d'Abou-'l-Hacen. Dans cet emploi, Abd-er-Rahman donna de nombreuses preuves d'une haute capacité. Abd-el-Azîz, s'étant rendu maître du pouvoir, fut convaincu qu'Ibn-el-Khatîb ferait tout pour mériter sa bienveillance, et lui fit demander secrètement l'emprisonnement d'Abd-er-Rahman et du vizir Masoud-Ibn-Maçaï. Le ministre espagnol s'y prit avec tant d'adresse qu'il détermina son sultan à donner lui-même l'ordre de leur arrestation. Ce ne fut qu'après la mort d'Abd-el-Azîz qu'on leur rendit la liberté.

Ibn-el-Khatîb, ayant enfin reconnu que l'influence dont il jouissait auprès du sultan commençait à baisser, quitta la cour en l'an 772 (1370-1) et chercha un asile dans le Maghreb, pays dont le sultan, Abd-el-Azîz, lui devait de grandes obligations. Ce monarque accueillit le réfugié avec bonté et le reçut comme un ami, ou plutôt comme un parent. Il obtint même d'Ibn-el-Ahmer [Mohammed V] que la famille de son protégé lui fût envoyée.

S'étant ainsi établi auprès du sultan mérinide, Ibn-el-Khatîb voulut rendre à son ancien maître haine pour haine, et, dans cette pensée, il encouragea Abd-el-Azîz à tenter la conquête de l'Andalousie. Il obtint enfin la promesse que cette entreprise aurait lieu aussitôt que la cour et l'armée quitteraient Tlemcen pour rentrer en Maghreb. Ibn-el-Ahmer eut connaissance du danger qui le menaçait, et, pour le conjurer, il envoya au sultan mérinide un cadeau d'un valeur inouie. On y voyait un choix de plus riches étoffes et de plus beaux meubles que les fabriques espagnoles étaient capables de produire; on y remarquait aussi plusieurs mulets de l'espèce vigoureuse que l'on élève dans ce pays et une bande de jeunes esclaves chrétiens des deux sexes. L'ambassadeur chargé de présenter cette offrande au sultan lui demanda, en même temps, l'extradition d'Ibn-el-Khatîb ; mais sa réclamation fut repoussée avec hauteur.

Après la mort d'Abd-el-Azîz, son vizir, Ibn-Ghazi, qui était devenu tout puissant et auquel Ibn-el-Khatîb s'était attaché, opposa un refus formel à une seconde demande de la même nature et répondit de la manière la plus insultante aux instances de l'ambassadeur. Quand cet agent fut de retour, Ibn-el-Ahmer s'attendit à être attaqué par les Mérinides, et, dans cette prévision, il mit en liberté l'émir Âbd-er-Rahman-Ibn-Abi-Ifelloucen, l'embarqua pour le Maghreb et alla lui-même mettre le siége devant Gibraltar.

Dans le mois de Dou-'l-Câda 774 (avril-mai 1373), Abd-er-Rahman débarqua sur la côte du pays des Botouïa et, accompagné de son vizir, Masoud-Ibn-Maçaï, il se présenta aux tribus, de cette localité, s'en fit reconnaître pour sultan et reçut d'elles l'engagement de combattre pour lui jusqu'à la mort. A la réception de cette nouvelle, le vizir Ibn-Ghazi ordonna à son cousin, Mohammed-Ibn-Othman, d'aller prendre le commandement de Ceuta, forteresse contre laquelle il craignait qu'Ibn-el-Ahmer ne dirigeât ses attaques. Lui-même, il quitta Fez à la tête d'une armée et porta avec lui des machines de guerre, afin d'assiéger la ville des Botouïa où Abd-er-Rahman s'était fortifié. Après avoir attaqué cette place pendant plusieurs jours, il se retira sur Tèza d'où il repartit pour Fez. Abd-er-Rahman prit alors possession de Tèza. Arrivé à Fez, le vzir réunit le conseil d'état et lui soumit le projet d'une expédition contre Tèza, afin d'en chasser l'ennemi. Ce fut alors qu'on vint lui annoncer qu'Abou-'l-Abbas, fils du sultan Abou-Salem, s'était fait proclamer sultan.

ABOU-'L-ABBAS-AHMED, FILS D'ABOU-SALEM, EST PROCLAMÉ SULTAN ET S'EMPARE DU TRÔNE.

Mohammed-Ibn-Othman alla s'établir dans Ceuta avec la mission de mettre cette forteresse à l'abri des surprises et de repousser les tentatives qu'Ibn-el-Ahmer pourrait diriger contre

elle. Depuis quelque temps, ce monarque tenait Gibraltar étroitement bloqué, et il l'avait réduit jusqu'à la dernière extrêmité quand, à la suite d'une correspondance épistolaire dans laquelle il faisait des reproches à Ibn-Othman, qui s'excusait de son mieux, il obtint de cet officier l'aveu qu'Ibn-Ghazi s'était conduit de la manière la plus inconvenante dans ses rapports avec la cour de Grenade. Profitant alors de ses avantages, il lui fit proposer de reconnaître pour souverain un fils du feu sultan Abou-Salem, qui se trouvait alors détenu à Tanger avec plusieurs autres princes du sang royal : « Établissez-le comme sultan, lui disait-il, » dans cette communication, donnez ainsi aux musulmans un » chef qui ait le pouvoir de les gouverner, un chef qui soit » capable de parcourir leur pays [1] à la tête d'une armée afin de » le protéger. Il ne faut pas les laisser sans guide et sans gar- » dien, ni les tenir soumis [2] à un enfant dont la souveraineté ne » saurait être valide devant la loi, à cause de son extrême jeu- » nesse. Prenez le fils d'Abou-Salem pour votre sultan et réta- » blissez-le dans les droits qu'il tient de son père. Je vous sou- » tiendrai dans cette entreprise, à la condition, qu'une fois l'af- » faire engagée, la garnison mérinide évacuera Gibraltar et me » laissera occuper cette forteresse. Vous m'enverrez les autres » princes du sang qu'on retient prisonniers à Tanger ; je les » garderai chez moi. Vous m'enverrez aussi Ibn-el-Khatîb, » quand vous serez maître de sa personne. »

Ahmed-er-Roaïni, l'agent chargé de cette négociation, réussit à obtenir le consentement de Mohammed-Ibn-Othman aux demandes d'Ibn-el-Ahmer. Il était receveur des contributions à Ceuta ; sa mère avait épousé Abou-'l-Hacen la nuit même où ce monarque revint en Afrique après avoir perdu ses femmes au siége de Tarifa ; mais elle fut renvoyée à sa famille aussitôt que

---

[1] En marge d'un des manuscrits on trouve la leçon يساحتهم, qui doit être préférée à celle du texte.

[2] La leçon وتحت se trouve dans un de nos manuscrits.

les autres femmes du sultan lui furent arrivées de Fez. Élevé dans l'idée que cette alliance l'avait rendu pupille du sultan, Er-Roaïni porta la vanité jusqu'au point de croire qu'il faisait partie des princes du sang, nés d'Abou-'l-Hacen, et, se voyant alors employé comme intermédiaire entre Ibn-Othman et le souverain de Grenade, il espéra obtenir un haut commandement dans le Maghreb.

A la suite de cette négociation, Mohammed-Ibn-Othman monta à cheval, se rendit à Tanger et, étant allé à la prison où l'on retenait les princes du sang, il en fit sortir Abou-'l-Abbas-Ahmed, fils du sultan Abou-Salem, le proclama sultan et décida le peuple à jurer fidélité au nouveau souverain. Il envoya ensuite aux habitants de Ceuta l'ordre d'expédier au même prince un acte d'hommage et d'obéissance. La garnison de Gibraltar à laquelle il adressa une invitation semblable, donna aussi son adhésion à la cause d'Abou-'l-Abbas. Alors, le même officier fit prévenir les habitants de cette forteresse que son souverain avait consenti à les laisser rentrer sous l'autorité d'Ibn-el-Ahmer. Ce prince, qui s'était retiré à Malaga après avoir levé le blocus de Gibraltar, vint alors et prit possession de la place. De cette façon, les Mérinides perdirent la seule partie de l'Espagne qui leur était restée. Ibn-el-Ahmer fit alors un beau présent au sultan Abou-'l-Abbas et lui envoya de plus une somme d'argent pour subvenir aux frais de la guerre. Il lui fournit aussi un détachement des volontaires de la foi.

Nous devons faire observer que Mohammed-Ibn-Othman, avant de quitter Fez et de prendre congé de son cousin, le vizir, lui avait conseillé de laisser au peuple mérinide le choix d'un imam (*souverain*) autour duquel toute la nation pouvait se rallier. Ils avaient même délibéré sur ce sujet ; mais ils s'étaient séparés sans pouvoir en venir à une décision. Après avoir livré Gibraltar, Ibn-Othman essaya de justifier sa conduite en prétendant, dans une dépêche, adressée au vizir, qu'il s'était conformé à la décision prise alors et qu'il avait agi d'après les instructions de ce ministre. Nous devons avouer que le résultat de leurs délibérations à cette époque est resté toujours un mystère. Quoi qu'il en soit, le vizir tâcha de se disculper aux yeux du

public en démentant la déclaration d'Ibn-Othman ; il tenta même d'obtenir de celui-ci l'abandon de l'entreprise dans laquelle il s'était engagé et la réintégration d'Abou-'l-Abbas dans la prison où l'on retenait les autres prince du sang. Ibn-Othman repoussa cette proposition en déclarant que la nomination du nouveau souverain avait obtenu l'approbation de tout le monde et que c'était une affaire déjà arrangée et terminée.

Pendant que le vizir Ibn-Ghazi cherchait à sortir de son embarras, il apprit qu'on venait d'envoyer en Espagne tous les princes que l'on détenait à Tanger et qu'ils se trouvaient déjà au pouvoir d'Ibn-el-Ahmer. Cédant au chagrin qui l'accablait, il rompit tout-à-fait avec Ibn-Othman, rejeta le sultan que celui-ci avait fait nommer et marcha sur Tèza. Son intention était d'en finir [1] d'abord avec l'émir Abd-er-Rahman et de tourner ensuite ses armes contre les insurgés de Ceuta. Ayant mis le siége[2] devant Tèza, il y tenait Abd-er-Rahman étroitement bloqué, quand Mohammed-Ibn-Othman profita de son éloignement pour tenter la conquête du Maghreb. Il avait déjà obtenu d'Ibn-el-Ahmer l'appui d'une armée andalousienne, marchant sous le drapeau de ce sultan et commandée par Youçof-Ibn-Soleiman-Ibn-Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ, officier supérieur du corps des volontaires de la foi. Il avait reçu de plus un détachement d'archers andalousiens, fort d'environ sept cents hommes. Ibn-el-Ahmer envoya en même temps un messager à l'émir Abd-er-Rahman pour le décider à former une alliance avec le sultan Abou-'l-Abbas et à prendre part avec lui au siége de Fez. Par suite de cet arrangement, Abou-'l-Abbas devait monter sur le trône de ses aïeux pendant qu'Abd-er-Rahman irait prendre possession de la province [de Sidjilmessa] où son grand-père avait régné.

Mohammed-Ibn-Othman partit alors pour Fez avec son sultan dans l'espoir de pouvoir y pénétrer avant le retour du vizir.

---

[1] Il faut rejeter la leçon proposée dans la note du texte arabe.

[2] Dans le texte arabe il faut sans doute lire فنازل

Son armée était déjà parvenue à Casr-Abd-el-Kerîm quand Ibn-Ghazi eut connaissance du projet, leva le siége de Tèza et revint camper à Kodia-t-el-Araïs, auprès de la capitale. Averti ensuite que le sultan Abou-'l-Abbas était arrivé à Zerhoun, il marcha contre lui et tâcha de le chasser du haut de la colline où il s'était posté. Cette tentative n'eut point de succès ; les troupes du vizir reculèrent en désordre ; son arrière-garde fut mise en déroute et son camp tomba au pouvoir de l'ennemi. Obligé de prendre la fuite, il alla se jeter dans la Ville-Neuve et appela à son secours les Aulad-Hocein. D'après ses instructions, cette tribu arabe devait camper à Ez-Zîtoun, près de Fez, et attendre jusqu'à ce qu'il pût sortir de la ville, avec ses troupes, et aller les joindre; mais l'émir Abd-er-Rahman, ayant quitté Tèza, à la tête de ses Arabes, les Ahlaf, rejeta les Hocein dans le Désert et vint se poster en vue de l'armée arabe-zenatienne qui soutenait le sultan Abou-'l-Abbas. Les partisans des deux princes firent alors venir l'ami et conseiller de leur famille, Ouenzemmar-Ibn-Arîf, qui habitait toujours le Casr-Morada, château qu'il s'était fait bâtir sur le Molouïa. Quand ils l'eurent mis au courant de leurs arrangements secrets, il leur recommanda de rester unis et d'agir avec ensemble; puis, dans une autre réunion, tenue à Ouadi-'n-Nedja, il leur fit jurer de combiner leurs efforts contre l'ennemi commun et d'assiéger la Ville-Neuve, place dont la chute devait nécessairement les rendre maîtres de la personne du vizir.

Dans le mois de Dou-'l-Câda 775 (avril-mai 1374), ils allèrent prendre position sur le Kodia-t-el-Araïs, et le vizir sortit pour leur livrer bataille. Le combat s'engagea vivement et dura pendant quelque temps ; mais enfin l'armée combinée, soutenue par sa réserve, marcha en avant, culbuta l'ennemi et força le vizir à rentrer dans la ville ; ce fut même à grand'peine qu'il réussit à s'échapper. Le sultan Abou-'l-Abbas établit alors son camp sur le Kodia ; l'émir Abd-er-Rahman prit position vis à vis de lui, et ils travaillèrent ensemble à entourer la Ville-Neuve d'une circonvallation. Par des alertes souvent renouvelées, par des assauts et d'autres démonstrations hostiles, ils tinrent les assiégés dans des alarmes continuelles. Ayant alors reçu d'Ibn-el-Ahmer un

renfort de troupes andalousiennes, ils serrèrent la place de très-près et firent dévaster les fermes qu'Ibn-el-Khatîb possédait aux environs de Fez.

Au commencement de l'an 776 (juin 1374), Mohammed-Ibn-Othman fit inviter secrètement son cousin, le vizir Abou-Bekr-Ibn-Ghazi, à rendre la ville et à reconnaître le nouveau sultan; il lui fit aussi observer qu'il ne pourrait soutenir le siége plus longtemps, qu'il devait avoir perdu l'espoir d'être secouru et que l'argent lui manquait. Ces observations décidèrent le vizir à se rendre.

L'émir Abd-er-Rahman demanda alors aux Mérinides la remise des provinces marocaines en échange de Sidjilmessa. Ils y consentirent à contre-cœur, ne pouvant faire autrement; mais ils conservèrent l'espoir d'annuler cet arrangement par quelque tour d'adresse.

Le vizir Ibn-Ghazi sortit de la ville, se présenta devant Abou-'l-Abbas, et, l'ayant reconnu pour son souverain, il demanda le pardon qu'on lui avait promis et la permission de quitter le vizirat. Le sultan agréa cette prière et, le septième jour du mois de Moharrem (20 juin 1374), il fit son entrée dans la Ville-Neuve. Ce même jour, l'émir Abd-er-Rahman partit avec Ali-Ibn-Omar-Ibn Ouîghlan, cheikh mérinide, et le vizir Ibn-Maçaï, afin de prendre possession de Maroc. Quelque temps après, ce même vizir s'enfuit à Fez, selon l'engagement qu'il avait pris avec le sultan Abou-'l-Abbas et, s'étant fait transporter en Espagne, il fixa son séjour dans les états d'Ibn-el-Ahmer.

Devenu maître du Maghreb, le sultan Abou-'l-Abbas prit pour vizir Mohammed-Ibn-Othman-Ibn-el-Kas et lui laissa tous les soins de l'administration. Ce ministre acquit bientôt une grande influence sur l'esprit de son maître. La présidence du conseil fut donnée à Soleiman-Ibn-Dawoud qui, après avoir été mis en liberté par l'ordre d'Ibn-Ghazi et en être devenu le confident et l'homme d'exécution, avait passé aux assiégeants dans le moment où ses services auraient été très-utiles à son patron. Il s'attacha au sultan Abou-'l-Abbas qui, ayant alors pris des mains de Mohammed-Ibn-Othman les rênes du pouvoir, lui accorda la présidence du conseil et du corps des cheikhs mérinides.

La meilleure intelligence s'établit alors entre le gouvernement mérinide et celui de l'Andalousie ; Ibn-el-Ahmer, ayant maintenant sous la main tous les princes du sang mérinide, devint l'arbitre suprême des affaires du Maghreb.

Quand l'émir Abd-er-Rahman fut arrivé à Maroc, les Mérinides cherchèrent à éluder les conditions du traité qu'on avait fait avec lui, relativement à cette ville et aux provinces qui en dépendent ; ils soutenaient que ce prince était lié par le traité fait antérieurement et qu'il pouvait s'en aller et prendre possession du royaume de son aïeul. Ils ajoutèrent que leur consentement à laisser échanger ce royaume contre les états marocains leur avait été arraché par la force des circonstances. Ils voulurent même entreprendre une campagne contre lui ; mais ils y renoncèrent et, en l'an 776 (1374-5), ils signèrent avec ce prince un traité de paix par lequel la ville d'Azemmor devait marquer le point de séparation entre le royaume de Fez et celui de Maroc. Hassoun-Ibn-Ali-es-Sobeihi reçut alors le commandement de cette place frontière et le conserva jusqu'à sa mort.

MORT D'IBN-EL-KHATÎB.

Vers le commencement de l'an 776 (juin 1374), le sultan Abou-'l-Abbas devint maître de la Ville-Neuve, siége de l'empire, et se laissa gouverner par son vizir, Mohammed-Ibn-Othman, lequel avait pour lieutenant Soleiman-Ibn-Dawoud, cheikh des Beni-Asker, arabes nomades. Proclamé sultan à Tanger, il avait pris envers Ibn-el-Ahmer l'engagement de lui livrer Ibn-el-Khatîb, ministre transfuge qui avait poussé Abd-el-Azîz à tenter la conquête de l'Andalousie.

Après avoir quitté Tanger, le sultan Abou-'l-Abbas eut une rencontre avec les troupes d'Abou-Bekr-Ibn-Ghazi sous les murs de la Ville-Neuve qu'il avait forcées à s'abriter derrière leurs remparts et à soutenir un siége. Ibn-el-Khatîb comprit alors l'étendue du péril qui le menaçait et s'enferma dans la ville avec

le vizir. Le sultan ayant obtenu possession de la place, laissa Ibn-el-Khatîb tranquille pendant quelques jours ; puis, il le fit arrêter d'après les conseils de Soleiman-Ibn-Dawoud. Ce ministre portait au prisonnier une haine mortelle ; quand Ibn-el-Ahmer s'était réfugié en Afrique, il avait obtenu de ce prince la promesse formelle qu'aussitôt rétabli sur le trône, il le nommerait commandant des volontaires de la foi ; étant arrivé plus tard à la cour de Grenade pour y remplir une mission dont Omar-Ibn-Abd-Allah l'avait chargé, il demanda l'accomplissement de cet engagement. Ibn-el-Khatîb en détourna le sultan; lui ayant représenté que cette place ne pouvait être remplie que par un descendant d'Abd-el-Hack, vu que, de toutes les familles zenatiennes, celle de ce prince était la plus illustre. Soleiman rentra en Afrique le cœur aigri par ce désappointement et brûlant d'indignation contre Ibn-el-Khatîb. Nommé ensuite gouverneur de Gibraltar, il eut à tenir une correspondance avec ce ministre et, dans ses lettres, il ne craignit pas de lui exprimer le fond de sa pensée. Ibn-el-Khatîb, de son côté, y répondit de la façon la moins obligeante.

Ibn-el-Ahmer ayant appris l'arrestation de son ancien ministre, chargea Abou-Abd-Allah-Ibn-Zemrok, successeur de celui-ci, d'aller voir le sultan Abou-'l-Abbas et d'exiger la punition du transfuge. Sur la demande de cet envoyé, le sultan mérinide fit comparaître Ibn-el-Khatîb devant une commission composée de grands officiers de l'empire et de plusieurs conseillers de l'état. Accusé d'avoir inséré dans quelques-uns de ses écrits certaines propositions mal sonnantes, le prisonnier eut à subir, d'abord une réprimande, et ensuite la question, peine qui lui fut appliquée séance-tenante ; puis, il fut ramené en prison. La cour délibera alors sur le point de savoir si lesdites propositions, déjà condamnées par un jugement, devaient entraîner la peine capitale. Quelques jurisconsultes de l'assemblée opinèrent pour la mort, et fournirent ainsi à Soleiman-Ibn-Dawoud l'occasion de se venger. Par ses ordres secrets, quelques misérables qu'il avait à son service, ramassèrent, de nuit, une bande de la populace, emmenèrent avec eux les envoyés espagnols, forcèrent les

portes de la prison et étranglèrent Ibn-el-Khatîb. Le lendemain, on l'enterra dans le cimetière de la porte de Mahrouc, et le surlendemain, on découvrit que le corps avait été arraché du tombeau afin d'être brûlé sur un bûcher : il était couché sur le bord de la fosse, les cheveux en avaient été consumés et la peau de la figure était noircie par l'action du feu. On l'enterra de nouveau, et ainsi finirent les épreuves d'Ibn-el-Khatîb. Le public en fut indigné et n'hésita pas à attribuer cette scandaleuse profanation à Soleiman, à ses domestiques et aux employés de son administration.

Pendant les jours de son emprisonnement, le malheureux Ibn-el-Khatîb (que Dieu lui pardonne ses péchés !) s'attendait à la mort ; il eut toutefois la force de rassembler ses pensées et de composer plusieurs élégies sur le triste sort qu'on lui réservait. Dans une de ces pièces il s'exprimait ainsi :

Bien que nous soyons près du séjour [terrestre], nous en sommes maintenant éloignés ! arrivés au lieu de rendez-vous [le tombeau], nous gardons le silence [pour toujours].

Nos soupirs se sont arrêtés tout-à-coup, ainsi que s'arrête la récitation de la prière quand on a prononcé le Konout[1].

Puissants naguères, nous ne sommes plus qu'ossements ; autrefois nous donnions des festins, maintenant nous sommes le festin [des vers].

Nous étions les soleils de la gloire; mais à présent ces soleils ont disparu, et tout l'horizon nous déplore[2].

Combien de fois la lance n'a-t-elle pas abattu le porteur d'épée! combien de fois le malheur n'a-t-il pas terrassé[3] *l'homme heureux!*

---

[1] Le *Konout*, c'est la formule *inna leka canitoun* (*nous vous sommes dévoués*); on la prononce à la fin de la prière qui se fait au lever de l'aurore.

[2] Dans le texte arabe, il faut probablement lire فناحت, leçon qui se trouve dans un des manuscrits et dans l'histoire d'Ibn-el-Khatîb.

[3] Dans le mot جذلته, il faut supprimer le point du ذ

Combien de fois a-t-on enseveli dans un haillon l'homme dont les habits remplissaient plusieurs malles !

Dis à nos ennemis : Ibn-el-Khatîb est parti ! il n'est plus ! et qui ne mourra donc pas ?

Dis à ceux qui s'en réjouissent : Réjouissez-vous si vous êtes immortels.

SOLEIMAN-IBN-DAWOUD SE REND EN ANDALOUSIE ET Y RESTE JUSQU'A SA MORT.

Soleiman-Ibn-Dawoud avait senti les atteintes de l'adversité et subi les vicissitudes de la fortune ; aussi, avait-il toujours la pensée de s'enfuir en Espagne afin de vivre auprès des membres de sa tribu qui faisaient partie des volontaires de la foi. En l'an 761 (1359-60), quand le sultan Ibn-el-Ahmer arriva à Fez, après avoir été détrôné, et qu'il sollicita la protection du sultan Abou-Salem, Soleiman profita de cette occasion pour obtenir du monarque déchu la promesse d'être attaché à sa personne et d'être nommé plus tard au commandement des volontaires. Ibn-el-Ahmer étant remonté sur le trône de l'Andalousie, Soleiman parut à Grenade, l'an 766, chargé ostensiblement d'une mission par le vizir Omar-Ibn-Abd-Allah ; mais le véritable but de son voyage était de réclamer l'exécution de la promesse dont nous venons de parler. Ibn-el-Khatîb s'y opposa et fit comprendre au sultan que le commandement du corps des volontaires devait toujours appartenir à un prince du sang, descendu d'Abd-el-Hack, vu que les membres de cette famille formaient un parti très-puissant en Andalousie. Soleiman, voyant son espoir frustré, revint auprès de celui qui l'avait envoyé en Espagne ; mais il garda toujours une profonde rancune contre Ibn-el-Khatîb.

Sous le règne d'Abd-el-Azîz, il tomba en disgrâce et resta en prison jusqu'à la mort de ce souverain. Il dut sa liberté au régent de l'empire, Abou-Bekr-Ibn-Ghazi, qui espérait se maintenir au pouvoir avec l'appui d'un personnage aussi influent. Lors

du siége de la Ville-Neuve, Soleiman abandonna son patron, passa dans le camp du sultan Abou-'l-Abbas, et, par cette défection, entraîna la reddition de la place.

Au commencement de l'an 776 (juin-juillet 1374). Abou-'l-Abbas occupa la Ville-Neuve et, s'étant établi sur le trône, il éleva Soleiman au rang de conseiller d'état et le chargea d'aider le vizir Mohammed-Ibn-Othman, à soutenir le fardeau de l'administration. Bien que, dans cette position, Soleiman fît toujours prévaloir ses avis dans le conseil, il n'en chercha pas moins l'occasion de se rendre en Espagne. Pour effectuer son projet, il se mit à cultiver la faveur du sultan Ibn-el-Ahmer, et, sachant combien ce prince détestait Ibn-el-Khatîb, il poussa le vizir, Mohammed-Ibn-Othman, à ordonner la mort de ce ministre.

Après avoir travaillé avec zèle pour les intérêts d'Ibn-el-Ahmer, il obtint, en l'an 778 (1376-7), une mission pour la cour de Grenade. Dans ce voyage, il fit route avec Ouenzemmar-Ibn-Arîf. Le sultan leur accorda les honneurs dus à leur rang et les traita avec la plus haute distinction. A peine les deux envoyés eurent-ils entamé l'affaire dont ils étaient chargés, que Ouenzemmar se fit donner un ordre écrit de la main du sultan, ordre par lequel tous les capitaines de la flotte devaient faciliter le passage du porteur en Afrique. Il sortit alors, sous le prétexte d'aller à la chasse, et, s'étant rendu à Malaga, il présenta cette pièce au commandant de la flotte. Conduit à Ceuta par cet officier, il s'en alla chez lui. Quant à Soleiman, il prit le parti de rester avec Ibn-el-Ahmer, dont il devint bientôt l'ami et le conseiller. Pendant le reste de sa vie, il conserva la confiance de ce prince. Sa mort eut lieu en l'an 781 (1379-80).

LE VIZIR IBN-GHAZI EST DÉPORTÉ A MAÏORQUE. — RENTRÉ EN MAGHREB, IL SE MET EN RÉVOLTE ET TROUVE LA MORT.

Abou-Bekr-Ibn-Ghazi, se voyant étroitement bloqué dans la Ville-Neuve, reconnut, après avoir épuisé ses trésors et même

ceux de son sultan, qu'il ne pouvait échapper à ses ennemis. Dans cette position critique, il accueillit les conseils que Mohammed-Ibn-Othman lui faisait parvenir du camp des assiégeants et consentit à rendre la place moyennant la vie sauve. S'étant alors présenté devant le sultan Abou-'l-Abbas, il obtint une sauvegarde signée de la main de ce prince. Rentré ensuite à Fez, il alla s'installer chez lui. Le sultan [Mohammed-es-Saïd] qu'il avait placé sur le trône et qu'il venait de livrer au vizir Mohammed-Ibn-Othman, fut mis en détention, sous bonne garde, et, quelque temps après, on l'envoya joindre les autres princes du sang qu'Ibn-el-Ahmer retenait à Grenade. Le sultan Abou-'l-Abbas, devenu maître du trône et de la capitale, fit aussitôt acte d'autorité en expédiant ses ordres dans toutes les parties de l'empire.

Bien qu'Ibn-Ghazi évitât de se montrer en public, toutes les espérances étaient fixées sur lui, et les courtisans eux-mêmes se pressaient à sa porte. Ces démonstrations éveillèrent les appréhensions des ministres, au point qu'ils travaillèrent l'esprit de leur maître contre l'ex-vizir et, vers la fin de l'an 776 (1374-5), ils obtinrent de lui l'ordre de conduire à Ghassaça cet homme dangereux et de l'embarquer de là pour Maïorque.

Ibn-Ghazi passa quelques mois dans cet île ; puis il parvint à fléchir le vizir, Mohammed-Ibn-Othman, auquel il adressa plusieurs lettres, et se fit donner l'autorisation de rentrer en Maghreb et de se fixer Ghassaça. Au commencement de l'an 777, il débarqua à ce port dont on lui avait donné le commandement et, cédant aux inspirations de son génie ambitieux, il ne cacha plus la jalousie qu'il portait à son cousin le ministre de l'empire. S'étant adressé au sultan Ibn-el-Ahmer, il chercha à se le concilier par de riches présents et, pour détourner les soupçons d'Ibn-Othman, il exprima à ce vizir le désir d'être rappelé à Fez. Bien que Ouenzemmar-Ibn-Arîf eût donné une espèce d'appui à cette demande, Ibn-Othman y refusa son consentement et parvint même à indisposer le sultan contre celui qui l'avait faite. Ayant alors obtenu la révocation des concessions qu'Ibn-Ghazi devait à la bonté du prince, il rassembla les contingents arabes, en l'an 779 (1377-8) et marcha contre lui.

Ibn-Ghazi, de son côté, s'empressa de lever des troupes parmi les tribus arabes ; il distribua tout son argent aux Ahlaf, fraction de la tribu des Makîl, et, les ayant réunis autour de son drapeau, il sortit de Ghassaça. Après leur avoir soufflé l'esprit de la révolte, il leur fit reconnaître pour souverain un homme qu'il avait choisi parmi les Arabes nouvellement venus dans le pays et qui prétendait être le fils du sultan Abou-'l-Hacen.

A cette nouvelle, le sultan Abou-'l-Abbas partit à la tête d'une armée et prit position à Tèza. L'aspect des troupes mérinides et des corps de milice suffit pour faire prendre la fuite aux Arabes, et Ibn-Ghazi ne put échapper qu'à grand'peine aux gens qui s'étaient mis à sa poursuite. Ouenzemmar-Ibn-Arîf le décida enfin à sortir du sentier de la révolte et à s'humilier devant la puissance de l'empire ; il le conduisit auprès du sultan qui envoya le prisonnier à Fez, sous escorte.

L'avant-garde de l'armée mérinide poussa jusqu'au Molouïa et inspira une telle frayeur au souverain de Tlemcen qu'il dépêcha plusieurs de ses parents et de ses courtisans au camp du sultan. Cette députation employa tant de flatteries, tant d'adresse, pour calmer le prince mérinide, qu'elle obtint de lui un traité de paix signé de sa main.

Abou-'l-Abbas envoya alors des agents du fisc dans toutes ses provinces et recueillit ainsi des impôts à souhait. Rentré dans sa capitale, il donna l'ordre de faire mourir Ibn-Ghazi. Ce malheureux fut poignardé dans la prison où on le retenait et fournit, par sa triste fin, un nouvel exemple des vicissitudes de la fortune.

Après avoir établi son autorité dans toutes les parties de l'empire, le sultan Abou-'l-Abbas conclut un traité de paix et d'amitié avec l'émir Abd-er-Rahman, souverain de Maroc. Depuis lors, ces princes, ainsi qu'Ibn-el-Ahmer, sultan de l'Andalousie, ont continué à s'envoyer régulièrement des presents, les uns aux autres ; la tranquillité n'a pas cessé de régner dans le Maghreb et, jusqu'au moment où nous avons fait la révision de cet ouvrage, c'est-à-dire, vers la fin de l'an 781 (mars-avril

1380)[1], tout le monde y vit dans le bonheur, avec l'assurance d'un avenir heureux.

LA GUERRE ÉCLATE ENTRE ABD-ER-RAHMAN, SOUVERAIN DE MAROC, ET ABOU-'L-ABBAS, SULTAN DE FEZ. — ABD-ER-RAHMAN S'EMPARE D'AZEMMOR DONT IL TUE LE GOUVERNEUR, HASSOUN-IBN-ALI.

Ali-Ibn-Omar, cheikh des Beni-Ouîghlan, fraction de la tribu des Ourtadjen, avait embrassé le parti de l'émir Abd-er-Rahman à l'époque où ce prince arriva d'Espagne et s'empara de Tèza. Il assista avec lui au siége de la Ville-Neuve et l'accompagna ensuite à Maroc. Devenu alors le conseiller intime de son maître et le premier officier de l'empire, il chercha à se venger d'un ancien ennemi, Khaled-Ibn-Ibrahîm-el-Metzari[2], cheikh des Haha, tribus masmoudiennes établies entre Maroc et la province de Sous.

Quand le vizir Ibn-Ghazi s'empara du pouvoir, après la mort du sultan Abd-el-Azîz, Ali-Ibn-Omar lui refusa obéissance et se retira dans le Sous. Pendant qu'il traversait le territoire de Khaled-Ibn-Ibrahîm, il fut attaqué par ce chef et perdit plusieurs bêtes de somme, ainsi qu'une grande partie de ses bagages. Il eut toutefois le bonheur d'atteindre le lieu d'asile qu'il s'était ménagé dans cette province et, dès-lors, il nourrit une haine profonde contre Khaled. Quand Abd-er-Rahman quitta l'Espagne et pénétra aux environs de Tèza, Ali-Ibn-Omar résolut d'embrasser le parti de cet émir : il appela auprès de lui les cheikhs des

[1] Quelques années plus tard notre auteur ajouta plusieurs chapitres à son ouvrage. Ces additions portent la date de 796 (1393-4). Elles se trouvent dans notre édition du texte arabe et de la traduction.

[2] L'orthographe de ce nom est incertaine.

tribus makiliennes, se rendit avec eux au milieu de ces nomades et, pendant le temps qu'il y resta, il travailla dans les intérêts du prince dont il s'était déclaré le partisan. Ensuite, il alla joindre son nouveau maître, qui assistait alors le sultan Abou-'l-Abbas à faire le siége de la Ville-Neuve. Vers le commencement de l'an 776 (juin 1374), cette place tomba au pouvoir du sultan, et, par suite des arrangements que les deux princes avaient faits, l'émir Abd-er-Rahman partit pour Maroc. Ali-Ibn-Omar l'accompagna et, à leur arrivée dans cette capitale, il demanda l'autorisation d'ôter la vie à Khaled-Ibn-Ibrahîm. Sur le refus de l'émir, il éprouva un vif mécontentement, mais, sachant dissimuler, il ne laissa rien paraître de ses véritables sentiments. Quelques jours plus tard, il se rendit dans la montagne des Ourîka pour y arranger quelques affaires administratives et, profitant de cette occasion, il donna à son petit-fils, Amer-Ibn-Mohammed, l'ordre d'assassiner Khaled. Peu de temps après, Amer rencontra ce chef aux environs de Maroc et, l'ayant tué, il s'enfuit à Ourîka, auprès de son grand-père. L'émir Abd-er-Rahman employa les voies de la douceur pour ramener les deux fugitifs et, après avoir envoyé plusieurs messages très-rassurants, il monta lui-même à cheval et alla les chercher. Ali-Ibn-Omar, auquel il rendit son amitié, quitta la montagne avec lui et revint à Maroc. Pendant quelques jours, il resta auprès du souverain; puis, cédant à ses appréhensions, il sortit de la ville et se réfugia dans Azemmor.

Hassoun-Ibn-Ali-es-Sobeihi, commandant de cette forteresse, cèda aux instances d'Ibn-Omar et fit avec lui une irruption dans le territoire des Sanhadja, région qui compte au nombre des provinces marocaines. L'émir Abd-er-Rahman donna à son cousin, Abd-el-Kerîm, l'un des grands officiers de l'empire, l'ordre de repousser les envahisseurs. Ce fonctionnaire appartenait à la famille royale, son père Eïça étant fils de Soleiman, fils de Mansour, fils d'Abou-Mélek-Abd-el-Ouahed, fils de Yacoub, fils d'Abd-el-Hack. Accompagné de Mansour, affranchi de l'émir Abd-er-Rahman, il marcha contre Ali-Ibn-Omar et le rejeta dans Azemmor, après avoir dispersé les bandes et saisi les tentes et

les bagages de ce perturbateur. Ali-Ibn-Omar partit alors pour la cour de Fez avec Hassoun-es-Sobeihi.

Pendant ces derniers événements, un traité de paix s'était négocié entre les sultans de Maroc et de Fez; ce qui obligea Ali-Ibn-Omar à rester dans cette dernière ville et permit à Hassoun de repartir pour Azemmor. Un peu plus tard, ce traité fut rompu.

L'émir Abd-er-Rahman avait alors à son service deux frères appartenant à la famille de Mohammed-Ibn-Yacoub-Ibn-Hassan-es-Sobeihi, lesquels se nommaient, l'aîné, Ali et, le cadet, Ahmed. Ces deux hommes se complaisaient dans les actes de violence et de brigandage. Ali assassina son cousin, Ali-Ibn-Yacoub-Ibn-Ali-Ibn-Hassan. Mouça, frère de ce dernier, obtint du sultan l'autorisation de se venger et tua le meurtrier. Ahmed fut outré de colère en apprenant la mort de son frère et résolut d'ôter la vie à Mouça. Instruit du danger qui le menaçait, celui-ci courut se réfugier auprès de Yacoub-Ibn Mouça-Ibn-Séïd-en-Nas, grand chef des Beni-Ouangacen et beau-frère de l'émir Abd-er-Rahman; puis, au bout de quelques jours, il s'enfuit à Azemmor. La guerre ayant éclaté de nouveau, l'émir Abd-er-Rahman marcha sur cette ville, l'emporta d'assaut et la livra au pillage, après en avoir tué le gouverneur, Hassoun-Ibn-Ali, qui avait essayé en vain de lui résister.

A la nouvelle de cet événement, le sultan Abou-'l-Abbas quitta Fez et conduisit son armée jusqu'à Salé. De là, il se mit à la poursuite d'Abd-er-Rahman qui avait rebroussé chemin pour atteindre Maroc, et, s'étant porté dans la plaine d'Aguelmîm, aux environs de cette ville, il y resta environ trois mois et livra plusieurs combats aux troupes de son adversaire. On entra alors en pourparlers et la paix se rétablit. D'après le traité qui fut dressé à cette occasion, les deux empires [de Fez et de Maroc] devaient conserver les mêmes limites qu'auparavant.

Le souverain de Fez étant rentré dans ses états, chargea El-Hacen-Ibn-Yahya-Ibn-Hassoun d'aller prendre le commandement d'Azemmor. El-Hacen appartenait à la tribu sanhadjienne qui occupait les environs de cette forteresse. Depuis l'établissement de l'empire des Mérinides, sa famille avait toujours été à

leur service. Son père, Yahya, fut employé par le sultan Abou-'l-Hacen comme percepteur d'impôts à Azemmor et ailleurs ; il mourut à Tunis, dans l'exercice de ses fonctions, à l'époque où Abou-'l-Hacen occupait cette capitale. Ses enfants, dont il laissa plusieurs, obtinrent tous des emplois semblables au sien. Son fils, El-Hacen, celui dont nous venons de parler, embrassa le service militaire et remplit plusieurs commandements analogues au métier qu'il avait adopté. Quand Abou-'l-Abbas fut proclamé à Tanger, El-Hacen, qui était alors gouverneur d'El-Casr-el-Kebîr, s'empressa de reconnaître l'autorité du nouveau sultan ; il marcha même sous ses ordres et assista à la prise de la capitale. Chargé ensuite d'autres commandements militaires, il finit par obtenir celui d'Azemmor.

Parlons à présent de la famille des Sobeih. Hassan, l'aïeul de cette maison, appartenait à la tribu des Sobeih, fraction des Soueid. Quand Abd-Allah-Ibn-Kendouz, chef des Beni-Gommi, tribu abd-el-ouadite, quitta Tunis et se rendit à Tendjedâ [1], auprès de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, il avait pour gardien de ses chameaux le Hassan dont nous venons de mentionner le nom. Ayant obtenu du gouvernement mérinide la concession d'un territoire dans une des provinces marocaines, à la charge de soigner les chameaux que le sultan faisait entretenir par les peuplades pasteurs du Maghreb, il rassembla en un seul troupeau tous ces animaux qui, jusqu'alors, se trouvaient éparpillés dans diverses tribus, et les confia à la garde de ses propres chameliers. Hassan, qui était à la tête de ce corps de serviteurs, eut dès lors l'occasion de causer avec le sultan au sujet de ces bêtes de somme et de le tenir au courant de leur état. Cela lui procura l'avantage d'être connu du souverain et d'arriver à la fortune. Il devint très-riche et mourut dans une extrême vieillesse. Ses enfants furent élevés à la cour, au milieu des grandeurs, et passèrent ensuite par diverses charges, tout en conservant la garde des

[1] Localité des environs de la ville de Maroc. — Voy. sur les Beni-Gommi, t. III, p. 492.

troupeaux du sultan. Jusqu'à nos jours, les membres de cette famille se sont partagés le même emploi, comme un héritage, et ont rempli plusieurs autres fonctions au service du gouvernement mérinide. Hassan eut trois fils[1], Ali, Yacoub et Talha, aïeux des branches de la famille Sobeih. Leurs descendants exercent encore la surintendance des tribus pasteurs, à l'instar de leurs ancêtres, et conservent toujours le droit de garder les chameaux dont le sultan se sert pour le transport de ses bagages. Ils sont maintenant très-nombreux et jouissent d'une grande considération à cause de la haute position qu'ils occupent dans l'empire.

LA GUERRE ÉCLATE POUR LA SECONDE FOIS ENTRE LES SOUVERAINS DE FEZ ET DE MAROC. — SIÉGE DE MAROC ET RÉTABLISSEMENT DE LA PAIX.

Le sultan Abou-'l-Abbas repartit pour Fez après avoir conclu un nouveau traité de paix avec Abd-er-Rahman, mais, comme cet émir demanda ensuite la cession des provinces sanhadjiennes et dokkaliennes, il se trouva obligé d'envoyer au-devant de lui El-Hacen-Ibn-Yahya, gouverneur d'Azemmor et des lieux voisins. Cet officier devait s'opposer aux tentatives que l'émir pourrait diriger contre ces deux contrées, mais, étant mal disposé pour le gouvernement de Fez, il eut à peine rencontré son adversaire qu'il prit l'engagement de le seconder et de lui livrer les territoires qu'il aurait dû protéger. Abd-er-Rahman ayant augmenté sa puissance de cette manière, résolut d'entamer des hostilités contre le sultan de Fez et, pour avoir un prétexte de faire la guerre, il exigea que l'Omm-Rebiâ formât désormais la ligne de séparation entre les deux empires. Comme cette demande fut repoussée avec indignation, il quitta Maroc à la tête d'une armée

---

[1] Lisez الويله dans le texte arabe.

et se fit remettre la ville d'Azemmor par El-Hacen-Ibn-Yahya. Alors, d'après ses ordres, l'affranchi Mansour alla prendre possession d'Anfa et imposer une forte contribution sur le gouverneur, le cadi et les principaux habitants de la ville. A cette nouvelle, le sultan Abou-'l-Abbas sortit de Fez et conduisit son armée à Salé. Mansour se hâta d'évacuer Anfa et d'opérer sa jonction avec Abd-er-Rahman, qui ne tarda pas aussi à quitter Azemmor afin de se replier sur Maroc. Le sultan de Fez continua sa poursuite et, arrivé au Cantera-t-el-Ouadi (*pont de la rivière*), endroit situé près de Maroc, à la distance d'une portée de flèche, il s'y arrêta pendant cinq mois et tint la ville assiégée.

Le sultan Ibn-el-Ahmer eut connaissance de ces événements et chargea son conseiller intime, le vizir Abou-'l-Cacem-Ibn-el-Hakîm-er-Rondi, d'aller mettre un terme aux hostilités. Les deux rivaux donnèrent alors leur adhésion à un traité de paix dont un des articles portait que le sultan de Fez emmènerait comme ôtages les princes Hafed et El-Hacen, tous deux fils de l'émir Abd-er-Rahman.

Quand Abou-'l-Abbas fut rentré à Salé, un grand nombre de Mérinides et d'autres personnages marquants vinrent le joindre, après avoir abandonné le service de son adversaire. Parmi ces transfuges on remarqua Ahmed-Ibn-Mohammed-Ibn-Yacoub-es-Sobeihi, lequel, ayant rencontré en route Dja-el-Khaber, affranchi de l'émir Abd-er-Rahman, l'avait contraint à l'accompagner.

On y vit aussi Yacoub-Ibn-Séïd-en-Nas, chef des Oungacen, Abou-Bekr-Ibn-Rahhou, petit-fils d'El-Hacen-Ibn-Ali-Ibn-Abi-Talac, Mohammed-Ibn-Masoud-el-Idrîci et Zîan, fils d'Ali-Ibn-Omar-el-Outaci. Le sultan, qui était encore à Salé, accueillit tous ces chefs avec de grands égards et s'en retourna alors à Fez.

ALI-IBN-ZÉKÉRÏA, CHEF DES HESKOURA, SE MET EN REVOLTE CONTRE L'ÉMIR ABD-ER-RAHMAN ET ASSASSINE L'AFFRANCHI MANSOUR. — [SIÉGE DE MAROC ET MORT D'ABD-ER-RAHMAN.]

Le sultan rentra dans sa capitale, après avoir pu reconnaître,

aux défections qui venaient d'avoir lieu, que le royaume de Maroc devait bientôt succomber, et, l'émir Abd-er-Rahman, se voyant abandonné par ses principaux soutiens, cessa de compter sur la fidélité[1] de ses troupes et se retrancha dans la ville. Il entoura la citadelle d'une muraille et de plusieurs fossés, trahissant ainsi l'affaiblissement de sa puissance. Ali-Ibn-Zékérïa, grand cheikh des Heskoura, lequel avait embrassé la cause de l'émir lorsque ce prince eut pris possession de Maroc, chercha alors à se raccommoder avec le sultan de Fez, et parvint à faire agréer sa soumission. L'affranchi Mansour, auquel Abd-er-Rahman donna l'ordre d'aller voir ce chef et de le ramener par la douceur, tomba dans une embuscade dressée par celui-même auprès duquel il se rendait, et perdit la vie. Sa tête fut envoyée au sultan de Fez, qui se mit aussitôt en campagne et marcha sur Maroc. L'émir Abd-er-Rahman s'enferma dans la citadelle, qu'il avait isolée de la ville par des murailles et un fossé. Le sultan, ayant occupé Maroc, posta des troupes autour de la citadelle, dressa des machines de siége et fit élever un mur entre cette forteresse et la ville. Tous les jours, pendant l'espace de sept mois, il dirigea des attaques contre la place. Ahmed-Ibn-Mohammed-es-Sobeihi, officier auquel il avait confié la garde d'une position qui commandait la citadelle, forma alors le projet d'assassiner le sultan, mais il fut dénoncé et mis en prison.

Abou-'l-Abbas ayant enfin reçu des renforts tirés de toutes les provinces, et le secours d'un corps de troupes envoyé par Ibn-el-Ahmer, pressa le siége avec tant de vigueur, que les partisans de l'émir en furent attérés, et, voyant leurs vivres s'épuiser, ils reculèrent devant la perspective d'une mort certaine et abandonnèrent la citadelle. Parmi eux se trouva le vizir Nahhou-Ibn-el-Elm, descendant de ce Mohammed-Ibn-Omar, qui avait gouverné les Heskoura et les Masmouda sous les règnes d'Abou-'l-Hacen et d'Abou-Einan. Le sultan, étant convaincu que ce chef ne serait pas venu le trouver sans y être poussé par la crainte d'un

---

[1] Il faut probablement lire التعويل à la place de التعويد.

danger imminent, le fit arrêter et emprisonner. Enfin, tout le monde s'empressa d'abandonner l'émir, et l'on descendit du haut de la muraille pour se rendre auprès du sultan.

Pendant la nuit, l'émir exhorta ses fils, Abou-Amer et Selîm, de mourir les armes à la main; et, au point du jour, ils se trouvèrent seuls dans la forteresse. Le sultan s'avança alors à cheval, en grand pompe, et donna aux troupes de l'avant-garde l'ordre de monter à l'assaut. L'émir et ses fils se précipitèrent au-devant de l'ennemi qui avait déjà pénétré dans l'Asarak [1], place ouverte entourée de palais, et ils combattirent bravement jusqu'à ce qu'ils trouvassent la mort. Ils succombèrent sous les coups d'Ali-Ibn-Idrîs et de Zîan-Ibn-Omar-el-Outaci, homme qui, pendant longtemps, avait vécu de leur bonté et qui s'était montré bien fier de les avoir pour maîtres. Son nom est devenu le synonyme de l'ingratitude, mais *Dieu ne lésera qui que ce soit, pas même pour le poids d'un atome* [2]. La prise de la citadelle eut lieu le dernier jour du mois de Djomada second 784 (11 sept. 1382). Le sultan ayant vaincu ses ennemis, chassé ses rivaux et réduit tout le Maghreb sous son autorité, reprit la route de Fez.

UN FILS DU SULTAN ABOU-ALI ENVAHIT LE MAGHREB A LA TÊTE DES ARABES. — ABOU-TACHEFÎN, FILS D'ABOU-HAMMOU, EN FAIT DE MÊME. — ABOU-HAMMOU SUIT LEUR EXEMPLE.

Les Aulad-Hocein, arabes makiliens, avaient méconnu l'autorité du sultan quelque temps avant son expédition contre Maroc, et leur cheikh, Youçof-Ibn-Ali-Ibn-Ghanem, s'était plu à témoigner, par des actes d'hostilité, la haine qu'il portait à Mohammed-Ibn-Othman, régent de l'empire. Chassé des environs de Sidjil-

---

[1] Dans le dialecte des Berbères masmoudiens, ce mot signifie *large et vaste*. Voy. t. II, p. 339.

[2] *Coran*, sourate 4, verset 44.

messa par les troupes que ce vizir avait envoyé contre lui, Youçouf se jeta dans le Désert, après avoir vu dévaster ses propriétés.

Il y était encore quand l'émir Abd-er-Rahman, se voyant bloqué dans la ville de Maroc, chargea son cousin, Abou-'l-Achaïr-Ibn-Mansour, d'aller le trouver et le décider à envahir le Maghreb; espérant que cette démonstration forcerait le sultan à lever le siége. Cet envoyé se rendit auprès de Youçof et le conduisit à Tlemcen, afin d'obtenir la coopération d'Abou-Hammou, entre lequel et l'émir Abd-er-Rahman un traité avait déjà été conclu à cet effet. Le souverain abd-el-ouadite mit à leur disposition un corps de troupes commandé par son fils, Abou-Tachefîn, et il les suivit bientôt après, avec le reste de l'armée. En traversant les tribus arabes, Abou-Tachefîn et Abou-'l-Achaïr les emmenèrent avec eux et, s'étant précipités sur les environs de Miknaça[1], ils y répandirent la dévastation.

Au moment de partir pour Maroc, le sultan Abou-'l-Abbas avait établi dans Fez, en qualité de lieutenant, Ali-Ibn-Mehdi-el-Askeri, et mis à ses ordres un des corps de la milice. Cet officier, ayant été informé de l'irruption des Arabes, sollicita les bons offices de Ouenzemmar-Ibn-Arîf, cheikh des Soueid, lequel demeurait alors dans le voisinage du Molouïa avec sa tribu. Patron et ami de la dynastie mérinide, Ouenzemmar employa toute son influence auprès des Arabes makiliens et parvint à détacher de leur coalition les Amarna et les Monebbat, autrement dits les Ahlaf. Ces tribus allèrent joindre l'armée d'Ali-Ibn-Mehdi et l'aidèrent à chasser l'ennemi du territoire de Miknaça et à lui ôter l'espoir de pénétrer plus avant dans le pays. S'étant alors arrêtés, ils donnèrent au sultan Abou-Hammou le temps de se diriger contre Tèza pour y mettre le siége. Il passa sept jours sous les murs de cette place, et il venait de renverser

---

[1] Nous avons déjà fait remarquer qu'il s'agit ici de la Miknaça de Tèza, située à 16 ou 17 lieues Est de Fez. La Miknaça de Zerhoun, nommé Mequinez par les Européens, est à 10 lieues Ouest de Fez.

le palais du sultan et la mosquée impériale appelée Casr-Tazrout, quand il apprit, à ne pas en douter, que Maroc avait succombé et que l'émir Abd-er-Rahman venait d'être tué. A cette nouvelle, il se hâta de quitter le pays ; Abou-'l-Achaïr et Abou-Tachefîn le suivirent avec les Aulad-Hocein, vivement poursuivis par les Ahlaf. En se retirant, il traversa le territoire des Botouïa[1] afin de rentrer à Tlemcen et, en passant, il y détruisit le Casr-Morada, château appartenant à Ouenzemmar. Le sultan Abou-'l-Abbas revint à Fez après avoir achevé la conquête de Maroc.

LA VILLE DE TLEMCEN EST PRISE ET DÉVASTÉE PAR LE SULTAN MÉRINIDE.

Le sultan, ayant appris l'irruption des Arabes et la conduite d'Abou-Hammou, n'en persista pas moins à presser le siége de Maroc, mais il conserva un vif ressentiment contre le souverain abd-el-ouadite qui avait rompu la paix sans aucun motif légitime. Rentré à Fez, il prit quelques jours de repos et, s'étant décidé à marcher sur Tlemcen, il se mit à la tête de l'armée, selon l'usage de ses aïeux, et la mena jusqu'à Taourîrt. Abou-Hammou éprouva un embarras extrême à la réception de cette nouvelle : il prit d'abord la résolution de soutenir un siége et, d'après ses ordres, les habitants de la ville s'apprêtèrent à faire une vigoureuse résistance; mais, peu de temps après, il quitta sa capitale pendant la nuit, emmenant avec lui ses fils, ses femmes et ses principaux serviteurs, afin de camper sur le bord du Sefcîf. Au lendemain, les habitants accoururent auprès de lui, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, et l'implorèrent de ne pas les laisser à la merci des troupes maghrebines. Sans se laisser émouvoir par leurs prières, il persista dans son projet de se rendre à El-Bat'ha.

---

[1] A la place de بطوية, il faut probablement lire ملوية et traduire ainsi : *il traversa le Molouïa.*

De là il passa dans le pays des Maghraoua et, s'étant arrêté chez les Beni-bou-Saïd, tribu qui demeure près du Chelif, il déposa sa famille et les plus jeunes de ses enfants dans le château de Tadjhammoumt. Le sultan Abou-'l-Abbas prit possession de Tlemcen et, après y être resté quelques jours, il fit abattre les murailles de la ville et ruiner les palais du souverain. En donnant l'ordre de détruire ces monuments, il avait cédé aux instances de Ouenzemmar, qui voulut se venger de la ruine de Tazrout et de son château de Morada. Il se mit alors à la poursuite d'Abou-Hammou, et il venait de faire halte à une journée seulement de Tlemcen quand il apprit que son cousin Mouça, fils d'Abou-Einan, avait traversé le Détroit et s'était rendu maître de Fez. Pendant qu'il se hâtait à rentrer en en Maghreb, Abou-Hammou revint à Tlemcen.

MOUÇA, FILS D'ABOU-EINAN, QUITTE L'ANDALOUSIE, DÉBARQUE EN MAGREB ET S'EMPARE DE LA CAPITALE. — IL FAIT PRISONNIER SON COUSIN ABOU-'L-ABBAS ET L'ENVOIE EN ESPAGNE.

Nous avons déjà fait observer que Mohammed-Ibn-el-Ahmer, le [même] sultan [qui, après avoir été] déposé, [monta une seconde fois sur le trône de Grenade], exerçait une grande influence sur les conseils d'Abou-'l-Abbas, sultan du Maghreb. Plusieurs circonstances avaient contribué à lui procurer cet avantage : ce fut lui qui porta Mohammed-Ibn-Othman à proclamer la souveraineté d'Abou-'l-Abbas, alors prisonnier à Tanger ; par l'envoi de troupes et d'argent, il avait mis ce prince en état de réduire la Ville-Neuve et de se rendre maître de l'empire, et enfin, il gardait auprès de lui plusieurs princes mérinides qu'il pouvait, au besoin, lâcher sur le Maghreb; moyen efficace de tenir en respect le gouvernement de ce pays. Ces princes avaient été détenus à Tanger avec Abou-'l-Abbas et ils étaient tous petits-fils du sultan Abou-'l-Hacen. Il y avait les fils d'Abou-Einan, ceux d'Abou-Salem, ceux d'El-Fadl, ceux d'Abou-Amer, ceux d'Abou-

Abd-er-Rahman et d'autres encore. Pendant leur captivité, ils s'étaient promis mutuellement que celui d'entre eux auquel Dieu accorderait l'empire, mettrait les autres en liberté et les ferait passer en Espagne. Abou-'l-Abbas, étant parvenu au trône, remplit cet engagement en les envoyant au sultan Ibn-el-Ahmer. Ce monarque les logea dans l'Alhamra, palais du gouvernement andalousien ; il les combla de dons, leur fournit des chevaux et leur assigna de fortes pensions. Aussi, y menèrent-ils une vie heureuse, à l'ombre de la protection impériale. Mohammed-Ibn-Othman, grand vizir de l'empire [d'Abou-'l-Abbas], comprit parfaitement que cet état de choses l'obligerait à montrer une extrême déférence aux volontés d'Ibn-el-Ahmer ; il seconda en tous points les vues de ce monarque et le laissa diriger à son gré le gouvernement du Maghreb. Les grands officiers mérinides et les chefs arabes avaient tous les yeux fixés sur le souverain d'outre-mer, et le Maghreb semblait être devenu une province de l'empire de Grenade. L'influence d'Ibn-el-Ahmer était arrivée à un tel point, qu'au moment de l'expédition contre Tlemcen, les chefs mérinides lui envoyèrent des adresses en le priant de veiller sur les destinées de leur pays.

Lors de cette expédition, Mohammed Ibn-Othman avait laissé à Fez, comme lieutenant, le nommé Mohammed-Ibn-Hacen, ancien partisan des Almohades [Hafsides] de Bougie, qu'il avait pris pour secrétaire et comblé de bienfaits.

Après la prise de Tlemcen, les Mérinides écrivirent à Ibn-el-Ahmer pour lui annoncer le triomphe de leurs armes, et ils confièrent leur lettre à une démon de perversité qu'on avait accueilli à la cour. Cet homme se nommait Abd-el-Ouahed; son père, Mohammed, était fils du Mizouar Obbou-Ibn-Cacem. Égaré par l'ambition, Abd-el-Ouahed aspirait aux grandeurs, sans y avoir aucun droit, et, pour y arriver, il guettait toutes les occasions afin de compromettre la prospérité de l'empire.

Bien qu'Ibn-el-Ahmer dominât sur le gouvernement mérinide, il eut de temps en temps, divers motifs de mécontentement : tantôt, on n'avait pas eu égard à son intercession [en faveur de certains personnages qui avaient encouru la disgrâce du souve-

rain maghrebin], tantôt, on agissait en opposition directe à sa volonté, parce qu'on ne pouvait pas faire autrement. Il était, par conséquent, assez mal disposé pour Abou-'l-Abbas, quand Abd-el-Ouahed vint lui annoncer la prise de Tlemcen. Cet intrigant profita de sa mission pour raconter que les grands de l'empire étaient mécontents, et qu'ils remplaceraient volontiers leur sultan par un autre, s'ils trouvaient le moyen de le faire. Il ajouta encore plusieurs renseignements, les uns avez vraisemblables, les autres indignes de foi. Faisant ensuite observer que le Maghreb était dégarni de troupes, il déclara savoir, avec certitude, que la capitale n'avait point d'autre gardien qu'un homme de bureau, un citadin, nullement capable d'y organiser une resistance sérieuse. Le monarque espagnol saisit aussitôt l'occasion qu'il attendait et fit passer en Maghreb l'un des petits-fils [d'Abou-'l-Hacen] qu'il retenait à Grenade ; savoir, le prince Mouça, fils du sultan Abou-Einan. Pour vizir, il lui donna Masoud-Ibn-Rahhou-Ibn-Maçaï, personnage qui avait rempli les fonctions de ministre d'état en Maghreb et dont la famille, les Beni Foudoud, s'était attachée aux Mérinides.

A l'époque où Abou-Bekr-Ibn-Ghazi dirigeait les affaires du Maghreb, Masoud avait été désigné pour remplir les fonctions de vizir auprès de l'émir Abd-er-Rahman, qui allait y débarquer. Il resta au service de ce prince jusqu'à l'occupation de la Ville-Neuve par Abou-'l-Abbas et l'accompagna ensuite à Maroc. Arrivé dans cette capitale, il obtint de son maître la permission de rentrer en Espagne. S'étant alors rendu à Fez, il eut plusieurs entrevues avec les autorités mérinides et parvint à s'y faire de nombreux amis ; ensuite, il fit ses visites d'adieu et partit avec l'espoir que la faveur d'Ibn-el-Ahmer ne lui manquerait pas. En effet, ce monarque l'accueillit avec bonté, lui accorda une pension et l'admit au nombre de ses familiers.

Masoud-Ibn-Maçaï ne cessa d'y mener une vie heureuse jusqu'au moment où le sultan l'envoya en Afrique avec le prince Mouça. La flotte andalousienne les transporta, eux et un corps de troupes, à Ceuta, ville forte dont on avait gagné les notables et les membres du conseil municipal. La proclamation de Mouça

n'y éprouva aucune difficulté ; on l'admit dans la ville et on lui amena comme prisonnier Rahhou-Ibn-ez-Zaïm-el-Mekdoudi, gouverneur da la place. Ceci se passa au commencement du mois de Safer 786 (fin de mars 1384). Le nouveau sultan y fit aussitôt reconnaître l'autorité d'Ibn-el-Ahmer, livra la ville aux agents de ce prince et partit pour Fez. A la suite d'une marche très-rapide, il arriva dans cette capitale et, se voyant soutenu par la populace, il bloqua la Ville-Neuve, siége du gouvernement. Mohammed-Ibn-Hacen, qui y commandait comme lieutenant du vizir Ibn-Othman, éprouva une telle frayeur qu'il se hâta de rendre la place. Le sultan Mouça ne lui en sut cependant aucun gré, car, à peine s'y fut-il installé, qu'il jeta cet homme en prison. La Ville-Neuve fut prise le 20 de Rebiâ premier (786 14 mai 1384). On accourut alors de tous les côtés pour offrir ses hommages au nouveau souverain.

Abou-'l-Abbas était encore dans la province de Tlemcen quand il apprit le débarquement de Mouça à Ceuta. Il donna aussitôt l'ordre à Ali-Ibn-Mansour, drogman de la milice chrétienne, de prendre un détachement de ce corps et d'aller tenir garnison dans la Ville-Neuve. Quand cette troupe fut parvenue à Tèza, elle n'alla pas plus loin, car on vint lui annoncer la prise de la forteresse où elle devait se rendre. Le sultan Abou-'l-Abbas était parti en toute hâte pour se rendre à Fez, et, arrivé à Taourîrt, il fut averti que sa capitale se trouvait au pouvoir de Mouça. Il poussa toutefois en avant, jusqu'au Molouïa et, après avoir balancé quelque temps entre les deux partis qui lui restaient à prendre : soit d'aller à Sidjilmessa avec ses alliés arabes, soit de continuer sa marche vers le Maghreb, il finit par s'en tenir à sa dernière résolution. Arrivé à Tèza, il y passa quatre jours et de là, il se rendit à Er-Rokn. Pendant sa marche, les grands chefs qui l'accompagnaient tinrent conseil ensemble et, s'étant accordés sur la nécessité d'embrasser la cause de son cousin, le sultan Mouça, qui était alors en possession de la capitale, ils s'en allèrent par bandes du côté de Fez, le matin même où leur maître devait quitter Er-Rokn. Se voyant ainsi délaissé, Abou-'l-Abbas repartit pour Tèza, après avoir vu brûler son camp, piller

ses tentes et ses trésors. La nuit suivante, il entra dans Tèza, forteresse qui avait alors pour gouverneur l'affranchi Dja-el-Khaber, client du feu sultan Abou-'l-Hacen. Quant à Mohammed-Ibn-Othman, il se retira auprès de Ouenzemmar-Ibn-Arîf et des émirs makiliens.

De Tèza le sultan Abou-'l-Abbas écrivit à Mouça pour lui rappeler l'engagement d'autrefois, et cet émir, qui avait promis à Ibn-el-Ahmer de lui envoyer son rival aussitôt qu'il l'aurait en son pouvoir, répondit à la lettre en priant Abou-'l-Abbas de venir le trouver. Le sultan se mit en route, accompagné de Zékérïa-Ibn-Yahya-Ibn-Soleiman, de Mohammed-Ibn-Soleiman-Ibn-Dawoud-Ibn-Arab et de plusieurs autres chefs des Beni-Asker, tribu qui habitait cette localité. El-Abbas-Ibn-Omar-el-Ousnafi se mit aussi de la bande. Quand ils furent arrivés au *zaouïa* de Ghadîr-el-Hams, près de Fez, Abou-'l-Abbas se rendit prisonnier et fut chargé de fers. On l'envoya en Espagne sous la garde d'Omar-Ibn-Rahhou, frère du vizir Masoud-Ibn-Rahhou-Ibn-Maçaï. Il eut toutefois la permission d'emmener son fils Abou-Fares, mais on retint ses autres enfants à Fez. Embarqué à Ceuta, il fut dirigé sur Grenade pour être livré au sultan Ibn-el-Ahmer, qui se tenait alors dans l'Alhamra. Ce monarque fit débarrasser le prisonnier de ses liens et, l'ayant placé sous la surveillance de quelques officiers, il lui assigna une forte pension. Nous raconterons plus loin comment Abou-'l-Abbas recouvra la liberté et ce qui lui arriva.

DISGRACE ET MORT DU VIZIR MOHAMMED-IBN-OTHMAN.

Mohammed-Ibn-Othman appartenait à la famille des Beni-'l-Kas, et à la tribu d'Ourtadjen. Quand les Beni-Abd-el-Hack [les Mérinides] eurent établi leur domination dans le Maghreb, la maison d'El-Kas leur fournit quelques vizirs, mais elle se vit enfin

contrainte de passer en Espagne, en conséquence de la rivalité qui s'était déclarée entre elle et les deux autres familles viziriennes, les Hachem et les Foudoud. Dans ce pays encore, la famille des Beni-'l-Kas eut, avec les Beni-Idrîs et les Beni-Abd-Allah, des contestations qui occasionnèrent la mort de plusieurs de ses membres.

Ghazi-Ibn-el-Kas passa sa jeunesse à la cour des Mérinides, pendant les règnes d'Abou-Saîd et d'Abou-'l-Hacen. L'étude et le travail ayant développé les beaux talents dont la nature l'avait doué, il fut nommé par Abou-'l-Hacen successeur du vizir Yahya-Ibn-Talha-Ibn-Mohalli, qui venait de mourir. Pendant plusieurs années Ghazi exerça les hautes fonctions dont on l'avait revêtu et, en l'an 741 [1340-1], il assista, avec son maître, à la catastrophe de Tarifa et y perdit la vie en combattant les infidèles.

Abou-Bekr-Ibn-Ghazi, fils du précédent, fut élevé par les soins et sous les yeux du gouvernement mérinide. La concubine dont il naquit, entra, après la mort de son père, au service de son cousin, le vizir Mohammed-Ibn-Othman[-Ibn-el-Kas], personnage dont nous aurons bientôt à parler. La jeunesse d'Ibn-Ghazi se passa dans la maison d'Ibn-Othman, dont il était, du reste, le supérieur par le rang qu'avaient tenu son père et son aïeul. Parvenu à l'âge de la raison, il déploya tant de belles qualités qu'il s'attira les regards de plusieurs princes et obtint des emplois qui l'habituèrent à l'exercice du pouvoir ; ensuite il devint vizir d'Abd-el-Aziz, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Dans cette haute position, il se fit seconder par son cousin, Ibn-Othman, et montra comme administrateur une habileté de premier ordre. Après la mort d'Abd-el-Azîz, il plaça sur le trône le prince Es-Saîd, fils du monarque décédé. Cet enfant était encore si jeune qu'il n'avait pas perdu ses premières dents. Nous avons raconté ce qui s'ensuivit : la ruine de sa puissance, le siége qu'il eut à soutenir dans la Ville-Neuve et le triomphe d'Abou-'l-Abbas. Ce sultan choisit Mohammed-Ibn-Othman pour vizir, lui laissa tous les soins de l'administration et s'abandonna aux plaisirs.

Mohammed-Ibn-Othman gouverna l'état, tant bien que mal, jusqu'à l'époque où le prince Mouça s'empara de la capitale. Abandonné alors par les Mérinides, ainsi que son sultan, il revint à Tèza avec ce monarque, qu'il quitta ensuite afin d'aller chercher la protection de Ouenzemmar-Ibn-Arîf. Ce chef, qui se tenait alors dans le voisinage de Tèza, l'accueillit avec dureté et lui tourna le dos. Se rappelant alors l'amitié qu'Ahmed-Ibn-Obbou, chef des Arabes-Monebbat, lui avait souvent témoignée, Ibn-Othman courut le trouver. Ibn-Obbou qui se trouvait avec ses nomades dans le pays situé au sud de Tèza, trompa le réfugié en lui offrant sa protection et en faisant prévenir le nouveau sultan de son arrivée dans la tribu. Un detachement de troupes, accompagné du Mizouar, Abd-el-Ouahed-Ibn-Obbou-Ibn-Mohammed-Ibn-Cacem, de Zerouc-Ibn-Toucrîtet et de l'affranchi El-Hacen-Ibn-Aouafou, fut envoyé à la recherche de l'ex-vizir et, l'ayant reçu des Monebbat, qui s'étaient empressés de le livrer, il le ramena à la capitale. Aussitôt que ce malheureux y fut arrivé, on le promena avec ignominie à travers les rues de Fez ; ensuite, on le retint en prison pendant quelques jours, puis, on le mit à la torture afin de lui arracher ses trésors. Après avoir subi la confiscation de tous ses biens, Mohammed-Ibn-Othman fut égorgé dans le lieu où ses ennemis l'avaient enfermé.

EXPÉDITION D'IBN-MAÇAÏ CONTRE EL-HACEN-IBN-EN-NACER QUI S'ÉTAIT MIS EN RÉVOLTE DANS LE PAYS DES GHOMARA.

Le sultan Mouça, étant parvenu au trône du Maghreb, eut à subir la domination de son vizir, Masoud-Ibn-Maçaï. Ce fut alors qu'eurent lieu la déportation du sultan Abou-'l-Abbas en Espagne, l'exécution du vizir Mohammed-Ibn-Othman, et la dispersion des parents et des amis de ce ministre, qui furent obligés de se cacher dans les profondeurs [pour ainsi dire] de la terre. El-Abbas-Ibn-Miedad, neveu d'Ibn-Othman, s'enfuit à Tunis où

il trouva El-Hacen, fils d'En-Nacer et petit-fils du sultan Abou-Ali, qui était arrivé de l'Andalousie avec l'espoir de s'emparer du royaume [de Sidjilmessa, qui avait appartenu à son aieul].

D'après l'avis d'Ibn-Micdad, ce prince prit la résolution de passer en Maghreb et d'entreprendre la conquête de ce pays. Ayant quitté Tunis avec son conseiller, il affronta les fatigues et les dangers d'un voyage à travers le Désert et atteignit enfin la montagne des Ghomara. Accueilli avec empressement par les habitants d'Es-Safîha, il les rallia à sa cause, s'en fit proclamer sultan du Maghreb et donna le titre de vizir à Ibn-Micdad.

Cette nouvelle étant parvenue à Fez, obligea Masoud-Ibn-Maçaï d'envoyer contre les insurgés son frère, Mehdi-Ibn-Maçaï. Pendant plusieurs jours, cet officier bloqua la montagne d'Es-Safîha sans pouvoir la soumettre. Alors, le vizir lui-même quitta la capitale à la tête d'une armée afin de hâter la réduction de cette localité ; mais, avant d'y arriver, il apprit la mort du sultan qu'il avait laissé à Fez et se vit obligé de rebrousser chemin.

MORT DU SULTAN MOUÇA ET AVÉNEMENT D'EL-MONTACER, FILS DU SULTAN ABOU-'L-ABBAS.

Devenu sultan du Maghreb, Mouça supporta avec impatience la domination d'Ibn-Maçaï et fit même entendre à quelques-uns de ses intimes qu'ils lui rendraient un grand service en le débarrassant d'un vizir qui le tenait ainsi en tutelle. C'était ordinairement avec son secrétaire et confident, Mohammed-Ibn-Mohammed-Ibn-Abi-Amr, fils du secrétaire de son père, qu'il s'entretenait à ce sujet. Il avait aussi plusieurs compagnons de table qu'il mettait au courant de presque toutes ses affaires ; parmi eux se trouvait El-Abbas-Ibn-Omar-Ibn-Othman-el-Ousnafi, dont la mère avait épousé le vizir et qui, lui-même, avait été élevé par ce ministre. El-Abbas rapporta à son beau-père tout ce qui se disait de lui dans la société intime du sultan et finit par lui inspirer une frayeur extrême.

Le vizir ne chercha plus alors qu'un prétexte de s'éloigner de Fez et il profita de la révolte d'El-Hacen-Ibn-en-Nacer dans le pays des Ghomara pour se mettre en campagne et quitter la capitale. Au moment de partir il y laissa, en qualité de lieutenant, son frère, Yaïch-Ibn-Rahhou-Ibn-Maçaï. Parvenu à [1] El-Casr-el-Kebîr, il apprit la mort de Mouça, événement qui eut lieu dans le mois de Djomada second (786 juillet-août 1384). Ce monarque fut emporté par une maladie de vingt-quatre heures; aussi, le public ne manqua-t-il pas d'attribuer sa mort à un empoisonnement. Yaïch, que l'on accusait de ce forfait, s'empressa de placer sur le trône le prince El-Montecer, fils du sultan Abou-'l-Abbas et neveu du sultan décédé. Le vizir Ibn-Maçaï quitta précipitamment El-Casr et, rentré à Fez, il ordonna la mort d'Es-Sobéïa-Mohammed-Ibn-Mouça-Ibn-Ibrahîm, membre du corps des vizirs, qu'il avait fait mettre en prison, sous le règne de Mouça. Nous avons déjà parlé d'Es-Sobéïâ et de sa famille. Pendant quelque temps encore, Ibn-Maçaï continua à gouverner l'empire.

LE PRINCE EL-OUATHEC-MOHAMMED, FILS D'ABOU-'L-FADL ET PETIT-FILS D'ABOU-'L-HACEN, ARRIVE D'ESPAGNE ET SE FAIT PROCLAMER SULTAN A FEZ.

Le vizir Ibn-Maçaï, aussitôt qu'il s'était aperçu des mavaises intentions du sultan Mouça à son égard, avait envoyé en Espagne son fils Yahya et le Mizouar-Abd-el-Ouahed afin d'engager Ibn-el-Ahmer à renvoyer en Maghreb le prince Abou-'l-Abbas, qu'il s'était proposé de rétablir sur le trône. Le monarque espagnol consentit à leur demande, tira l'ex-sultan du lieu où on le retenait prisonnier et le conduisit à Gibraltar afin de le faire passer en Afrique. La mort du sultan Mouça, événement qui ar-

---

[1] Dans le texte arabe, il faut insérer le mot *ila* avant *el-casr*.

riva sur ces entrefaites, amena le vizir à changer d'avis et à faire prier Ibn-el-Ahmer, par une voie secrète, de ramener Abou-'l-Abbas à Grenade et de lui envoyer El-Ouathec-Mohammed, fils d'Abou-'l-Fadl et petit-fils du sultan Abou-'l-Hacen. De tous les princes mérinides qu'Ibn-el-Ahmer gardait auprès de lui, celui-là lui paraissait le plus facile à conduire et à tenir en tutelle. En conséquence de cette prière, Abou-'l-Abbas fut ramené à l'Alhamra et le prince El-Ouathec fut envoyé à Gibraltar.

Trois grands officiers de l'empire abandonnèrent, vers cette époque, le parti du vizir Masoud-Ibn-Maçaï, et se rendirent à Ceuta, afin de passer en Espagne : ils se nommaient Yaïch-Ibn-Ali-Ibn-Fares-el-Yabani, Siyour-Ibn-Tahyaten-Ibn-Omar-el-Oungaçni et Mohammed-es-Sobeïhi. S'étant présentés à la cour de Grenade en se donnant pour émissaires du vizir, ils se firent remettre le prince El-Ouathec et l'emmenèrent en Maghreb avec eux. Arrivés à Zerhoun, montagne qui domine Mequinez, ils montèrent auprès des tribus qui habitaient cette localité, et s'y étant fortifiés, ils levèrent l'étendard de la révolte. Ayant rassemblé autour d'eux une foule d'individus, tous aussi mal disposés pour Ibn-Maçaï qu'eux-mêmes, ils prirent l'engagement de combiner leurs efforts et d'agir avec ensemble contre leur ennemi. Parmi les nouveaux venus se trouvèrent Talha-Ibn-ez-Zobeir-el-Ourtadjeni,[1] Mohammed-et-Touneci, membre de la famille d'Abou-t-Talac, et Fareh-Ibn-Mehdi, affranchi d'origine chrétienne qui avait passé du service des Beni-Zîan, souverains de Tlemcen, dans celui du sultan [Mouça].

Es-Sobeïhi eut à peine mené El-Ouathec en Maghreb qu'i traita ses compagnons avec beaucoup de hauteur et prit envers eux le ton d'un maître, parce qu'il était militaire et qu'il appartenait à l'un des corps de milice que l'empire avait à son service. Les fonctionnaires civils qui l'accompagnèrent en furent si indignés, qu'ils allèrent tous déclarer à El-Ouathec leur ferme résolution de ne plus avoir le moindre rapport avec un homme aussi

---

[1] Ici le texte arabe ajoute le nom de *Siyour-Ibn-Tayaten*.

insolent. Encouragés par le prince, qui leur laissa voir la part qu'il prenait à leurs sentiments, ils se jetèrent sur Es-Sobeïhi, qui se trouvait alors à la porte de la tente impériale, et lui ôtèrent la vie. Yaïch-el-Yabani, l'un des grands chefs mérinides, fut le principal acteur de cette affaire. Le sort d'Es-Sobeïhi peut servir de leçon à bien du monde ; il succomba sans être pleuré ni sur la terre ni dans le ciel.

Il nous faut maintenant dire quelques mots de Zerrouc-Ibn-Toucrîtet et de Mohammed-Ibn-Youçof-Ibn-Allal. Zerrouc, affranchi de la famille Ali-Ibn-Zîan, cheikhs des Oungacen, était un des grands officiers de l'empire mérinide et avait exercé un haut commandement dans la milice. Ayant abandonné le service du sultan Mouça, il se rendit, avec Mohammed-Ibn-Youçof, au milieu des Aulad-Hocein, arabes makiliens qui étaient en pleine révolte, et trouva un bon accueil auprès de leur chef, Youçof[1]-Ibn-Ali-Ibn-Ghanem, avec lequel il s'était déjà lié par les relations de bon voisinage. Youçof-Ibn-Allal, père de Mohammed, était un des protégés d'Abou-'l-Hacen ; ce monarque ayant eu soin de son éducation. Zerrouc et Mohammed avaient une telle aversion pour le vizir Ibn-Maçaï, qu'ils rentrèrent en Maghreb pour se joindre au parti d'El-Ouathec, aussitôt que ce prince fut débarqué. Cette démarche leur valut une réception très-honorable et leur nomination aux charges qu'ils avaient déjà remplies.

Le vizir vint alors se poster vis-à-vis des insurgés qui occupaient la montagne de Maghîla et, pendant quelques jours, il leur livra une série de combats, tout en employant des moyens secrets pour gagner leurs chefs. Une armée qu'il envoya du côté de Mequinez, mit le siége devant cette ville et contraignit le gouverneur, Abd-el-Hack-Ibn-el-Hacen-Ibn-Youçof-el-Ourtadjeni, à se rendre. Alors une correspondance s'établit entre El-Ouathec

[1] Dans le texte arabe il faut lire يوسف à la place de بموسى

et ses partisans d'une part, et le vizir de l'autre. Il s'agissait de faire reconnaître l'autorité d'El-Ouathec et de renvoyer en Espagne ce fantôme de sultan, El-Montecer, qui pourrait alors rester auprès de son père, Abou-'l-Abbas. Cette négociation ayant eu un résultat parfaitement satisfaisant, El-Ouathec et ses partisans allèrent joindre le vizir et campèrent auprès de lui. Yaïch-Ibn-Ali [à qui cet arrangement ne convenait pas] les quitta tous et s'en alla.

Après avoir conduit El Ouathec au siége du gouvernement, Ibn-Maçaï lui prêta le serment de fidélité, aussitôt qu'il eut obtenu pour lui-même et pour ses amis, tous les avantages qu'ils pouvaient souhaiter. L'inauguration du nouveau sultan eut lieu dans le mois de Choual 788 (oct.-nov. 1386). El-Montecer fut renvoyé en Espagne où il trouva son père Abou-'l-Abbas. Alors le vizir fit arrêter plusieurs des chefs qui avaient soutenu El-Ouathec; il ôta la vie au Mizouar-Abd-el-Ouahed; il emprisonna Fareh-Ibn-Mehdi et fit mettre à la torture Dja-el-Khaber et d'autres encore. Ensuite il ordonna l'arrestation de tous les familiers du sultan Mouça qui avaient tramé sa perte, et en fit mourir quelques-uns. Il emprisonna aussi une partie de la milice andalousienne qu'Ibn-el-Ahmer avait envoyée en Maghreb pour soutenir El-Ouathec ; les officiers d'origine chrétienne qui commandaient ce corps furent mis aussi en arrestation. Mohammed-Ibn-Abi-Amr, secrétaire du sultan Mouça, fut arrêté à son retour d'une mission auprès d'Ibn-el-Ahmer, et ne recouvra la liberté qu'en sacrifiant toutes ses richesses.

A la suite de ces actes de rigueur, Masoud-Ibn-Maçaï envoya Idrîs-Ibn-Mouça-el-Yabani auprès d'El-Hacen-Ibn-en-Nacer, le même qui avait soulevé les Ghomara du mont Saîha et qui était resté au milieu d'eux. Cet agent usa de tant d'adresse qu'il parvint à circonvenir le prince trop crédule et à l'emmener à Fez, en lui faisant accroire qu'il allait le placer sur le trône. Le vizir retint ce jeune homme prisonnier pendant quelques jours et le renvoya en Andalousie.

IBN-MAÇAÏ SE BROUILLE AVEC LE SULTAN IBN-EL-AHMER. — ABOU-'L-ABBAS DÉBARQUE A CEUTA AFIN DE RECONQUÉRIR LE TRÔNE.

Le vizir Ibn-Maçaï étant parvenu à fortifier son autorité par l'inauguration d'El-Ouathec et à mettre fin aux troubles qui avaient affligé l'empire, dirigea son attention vers les provinces que les Mérinides avaient perdues et chercha le moyen de les recouvrer. Il s'occupa d'abord de Ceuta, forteresse que le sultan Mouça, lors de son arrivée d'Espagne, avait livrée au sultan Ibn-el-Ahmer. Dans l'espoir d'obtenir la remise de cette place en prenant les voies de la douceur, il envoya un agent à la cour de Grenade. Ibn-el-Ahmer ne put maîtriser sa colère quand cet ambassadeur le pria de rendre la forteresse au gouvernement du Maghreb, et il déclara de la manière la plus formelle qu'il n'y consentirait jamais. Ce fut ainsi que la mésintelligence se mit entre les deux cours.

Ibn-Maçaï expédia aassitôt un corps de troupes contre Ceuta et le fit accompagner par El-Abbas-Ibn-Omar-Ibn-Othman-el-Ousnafi, par Yahya-Ibn-Allal-Ibn-Amsmoud et par le *raïs* Mohammed, fils de Mohammed-el-Abkem. Le *raïs* appartenait à la famille royale de Grenade, étant descendu du sultan [Mohammed-]es-Cheikh, ancêtre de cette dynastie et fondateur de l'empire andalousien. Le vizir écrivit en même temps au roi de la famille alphonsienne qui gouvernait Séville et la Galice, le priant de lui envoyer Mohammed-el-Abkem et Mohammed-Ibn-Ismaîl, cousins d'Ibn-el-Ahmer, afin de les lancer sur les états de ce monarque.

L'armée du vizir emporta Ceuta de vive force et, à la suite d'un long combat dans les rues de la ville, elle força la garnison andalousienne à se réfugier dans la citadelle. Ibn-el-Ahmer, qui se tenait alors dans Malaga, remarqua les feux d'alarme que les assiégés avaient allumés et, sur le champ, il embarqua un corps

de troupes et l'envoya à leur secours. Ayant ensuite fait venir de l'Alhamra le sultan Abou-'l-Abbas, il lui fournit un navire pour le transporter en Afrique. Arrivé à la citadelle de Ceuta, le premier du mois de Safer 789 (22 février 1387), Abou-'l-Abbas monta, le lendemain, sur le rempart et somma les Mérinides de reconnaître son autorité. Le désordre se mit aussitôt dans l'armée du vizir; tout le monde se dispersa et laissa tomber le camp au pouvoir des assiégés. Les fuyards revinrent par bandes et se mirent aux ordres de leur ancien sultan, mais les Arabes et leurs chefs se retirèrent à Tanger. Abou-'l-Abbas prit alors possession de la ville de Ceuta et, bien qu'Ibn-el-Ahmer l'eut fait inviter à la lui rendre, il n'en persista pas moins à la garder [1].

LE SULTAN ABOU-'L-ABBAS MARCHE SUR FEZ. — L'ARMÉE DU VIZIR EST MISE EN DÉROUTE.

Quand Abou-'l-Abbas eut établi son autorité dans Ceuta, il prit la résolution de marcher sur Fez afin de reconquérir son royaume. Ibn-el-Ahmer l'encouragea dans cette tentative, en lui promettant de le bien appuyer. Il était d'autant plus intéressé au succès de son protégé qu'il avait découvert un complot ourdi contre lui-même par les intrigues d'Ibn-Maçaï. Ce vizir avait gagné quelques individus que le sultan andalousien admettait dans son intimité et les avait engagés à tuer leur souverain et à placer le *raïs* El-Abkem sur le trône de Grenade. L'on dit que ces traîtres étaient Youçof-Ibn-Masoud, de Valence, et Mohammed, fils du vizir Abou-'l-Cacem-Ibn-el-Hakîm, de Ronda. Le sultan eut connaissance de la conspiration pendant qu'il se tenait

[1] Le texte arabe ajoute ici un passage qui signifie, *et il l'avait chargé des affaires des hôtes qui arrivaient.* On ne comprend pas pourquoi l'auteur a inséré ces mots ici.

à Gibraltar pour veiller au progrès du sultan Abou-'l-Abbas. Les conjurés et leurs parents furent tous mis à mort. Selon un autre rapport, ce complot n'était qu'une fable imaginée par Khaled, affranchi et ministre du sultan qui, se voyant gêné par l'influence de ces hommes, avait imaginé ce moyen pour s'en débarrasser. Quoi qu'il en fut, le sultan laissa éclater une vive indignation contre Ibn-Maçaï et pressa le départ d'Abou-'l-Abbas en l'exhortant d'aller reprendre son royaume.

Le sultan mérinide se hâta de suivre ce conseil et, après avoir établi dans Ceuta comme son lieutenant Rahhou-Ibn-ez-Zaïm-el-Mekdoudi, ancien gouverneur de cette place forte, il alla mettre le siége devant Tanger, ville où Saleh-Ibn-Hammou-el-Yabani commandait au nom d'El-Ouathec et dont la garnison avait pour chef le *raïs* El-Abkem. Après avoir assiégé la place pendant quelques jours sans pouvoir la réduire, il y laissa un corps de troupes en observation et marcha sur Azîla. Cette ville reconnut aussitôt son autorité et lui ouvrit ses portes.

Ibn-Maçaï[1] se mit alors à la tête de l'armée et marcha sur Azîla, après avoir installé son frère Yaïch dans la capitale avec les pouvoirs de lieutenant-général. Quand son avant-garde parut en vue d'Azîla, le sultan Abou-'l-Abbas s'éloigna précipitamment afin de se réfugier sur le mont Safîha. Il y fut bientôt bloqué par les troupes du vizir et par le corps d'archers andalousiens que ce ministre avait fait venir de Tanger. Pendant l'espace de deux mois il eut à soutenir un siége très-rigoureux; mais alors, il éprouva un changement de fortune, amené par une nouvelle complication d'événements.

Depuis longtemps, Youçof-Ibn-Ali-Ibn-Ghanem, cheikh des Aulad-Hocein, arabes makiliens, avait méconnu l'autorité du vizir et s'était prononcé en faveur d'Abou-'l-Abbas. Il avait même écrit au sultan Ibn-el-Ahmer pour obtenir le renvoi de son ancien souverain en Afrique. Ayant maintenant appris qu'Abou-'l-Abbas marchait sur Fez après avoir occupé Ceuta, il rassembla

---

[1] Le texte arabe porte Ibn-Fares.

ses Arabes, pénétra avec eux dans le Maghreb et prit position entre Fez et Miknaça [1]. De là il lança ses cavaliers dans les plaines voisines, afin d'y répandre la dévastation et de forçer les cultivateurs à se réfugier dans les places fortes.

D'un autre côté, Ouenzemmar-Ibn-Arîf, ami sincère de la dynastie mérinide, avait continué à correspondre avec le sultan Abou-'l-Abbas, auquel il était toujours resté fidèle, et il ne cessa d'écrire à Ibn-el-Ahmer en faveur de ce prince. Tout-à-coup, il vit arriver chez lui, aux environs de Tèza, Abou-Fares, fils d'Abou-'l-Abbas, et Siyour-Ibn-Tayaten-Ibn-Omar. Ces envoyés lui dépeignirent si vivement la dangereuse position de leur sultan, toujours bloqué dans le Safîha que, sur le champ, il fit proclamer la souveraineté de son ancien maître et se rendit à Tèza avec Abou-Fares. Soleiman-Ibn-Bouhîat-el-Foudoudi, parent du vizir Ibn-Maçaï et gouverneur de cette ville, fit aussitôt sa soumission au jeune prince et lui livra la place. Pour lui donner un témoignage de sa haute satisfaction, Abou-Fares le prit pour vizir et partit ensuite pour Sofrouï avec Ouenzemmar, afin de se joindre aux Arabes makiliens et d'entreprendre avec eux le siége de Fez.

Vers la même époque, un corps de troupes, sous les ordres d'El-Abbas-Ibn-el-Micdad, fils de la sœur du feu vizir, Mohammed-Ibn-Othman, se présenta devant Ouergha au nom du sultan Abou-'lAbbas, et trancha la tête au gouverneur Mohammed-Ibn-ed-Demâa.

A l'aspect des révoltes qui éclatèrent ainsi de toute part, Yaïch-Ibn-Maçaï expédia uu courrier au camp de Safîha, pour en avertir son frère, le vizir. Les troupes, ayant su ce qui venait d'arriver, abandonnèrent leurs positions et prirent en toute hâte la route de Fez. Le sultan se mit à leur poursuite et, après avoir reçu la soumission de Dja-el-Khaber, gouverneur de Mequinez et affranchi de l'émir Abd-er-Rahman, il opéra sa

---

1 La ville de Mequinez.

jonction avec les nomades que Youçof-Ibn-Ali-Ibn-Ghanem s'était empressé de lui amener, et marcha sur Fez.

Abou-Fares venait de quitter Tèza pour se rendre à Sofrouï, où il espérait trouver son père, le sultan, quand il rencontra à Beni-Behloul un corps d'armée commandé par Ibn-Maçaï. Ce vizir n'hésita pas d'engager un combat dont le succès lui paraissait assuré ; mais, à peine eut-il fait ses dispositions pour l'attaque, qu'il se vit abandonner par ses troupes qui passèrent toutes du côté de son adversaire. Il prit aussitôt la fuite et rentra dans la Ville-Neuve où il espérait trouver un asile. Le sultan Abou-'l-Abbas fut bientôt averti de cet événement et quitta Mequinez afin de marcher sur la capitale. Parvenu au Ouadi-'n-Nedja, il opéra sa jonction avec son fils, Abou-Fares, qui était venu à sa rencontre et, le lendemain, il parut avec son armée sous les murs de la Ville-Neuve. Le vizir qui s'y était déjà enfermé avec ses partisans et ses créatures, retenait alors auprès de lui Yaghmoracen-Ibn-Mohammed et plusieurs otages qu'il s'était fait donner par les chefs mérinides avant de marcher contre Azîla.

LES PARTISANS DU SULTAN ABOU-'L-ABBAS RÉTABLISSENT SON AUTORITÉ A MAROC.

Le vizir Ibn-Maçaï avait confié le gouvernement de Maroc et des provinces masmoudiennes à son frère Omar. Tout ce pays était parfaitement soumis quand la nouvelle s'y répandit de la prise de Ceuta par Abou-'l-Abbas. Les partisans que ce monarque conservait encore dans ces contrées s'apprêtèrent aussitôt à y rétablir son autorité, et Ali-Ibn-Zékérïa, chef des Heskoura, la fit reconnaître à tous les gens de sa montagne. Le vizir était encore occupé à bloquer le sultan dans la montagne de Safîha et avait même fait demander des renforts au gouverneur de Maroc, quand l'insurrection éclata. Makhlouf-Ibn-Soleiman, gouverneur de la région qui sépare le Sous des provinces marocaines,

s'empressa de lui amener quelques troupes, mais les autres gouverneurs se tinrent dans l'inaction et finirent par abandonner leurs postes.

Abou-Thabet, petit-fils d'Ali-Ibn-Omar, se rendit alors à la montagne des Heskoura, avec Youçof-Ibn-Yacoub-es-Sobeïhi, afin d'obtenir l'appui d'Ali-Ibn-Zékérïa. Ils allèrent ensuite attaquer Omar-Ibn-Rahhou-Ibn-Maçaï dans Maroc et, à la suite d'un combat assez court, ils s'emparèrent de la ville. Abou-Thabet s'installa dans la citadelle, y fit emprisonner Omar et envoya au sultan une dépêche renfermant cette bonne nouvelle. Abou-'l-Abbas, à qui cette communication arriva au moment où il quittait Mequinez pour marcher sur Fez, transmit à Abou-Thabet l'ordre de lui amener les troupes marocaines; ayant jugé que leur concours lui serait nécessaire pour faire le siége de la Ville-Neuve. Abou-Thabet établit un de ses cousins dans la citadelle de Maroc en qualité de lieutenant et partit pour Fez avec l'armée qu'il avait rassemblée. Il trouva le sultan sous les murs de la Ville-Neuve et resta avec lui jusqu'à la chute de cette place forte.

EL-MONTECER, FILS DU SULTAN ABOU-'L-ABBAS, EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE MAROC.

Rentré en Maghreb avec l'espoir d'y rétablir son autorité, le sultan Abou-'l-Abbas embarqua son fils, Mohammed-el-Montecer, pour Salé et lui adjoignit en qualité de vizir Abd-el-Hack-Ibn-el-Hacen-Ibn-Youçof. Le jeune prince, étant arrivé à sa destination, eut l'adresse d'attirer chez lui Zerrouc-Ibn-Toucrîret qui, ayant appris que le sultan assiégeait la Ville-Neuve, avait quitté le Dokkala pour rentrer [en Maghreb]. Zerrouc fut chargé de fers, conduit auprès du sultan et mis à mort dans la prison où ce monarque l'avait fait enfermer. Quelque temps après, El-Montecer reçut de son père l'ordre d'aller prendre le gouvernement de Maroc et, s'étant rendu à cette ville, il somma le com-

mandant de la citadelle de lui livrer la place. Cet officier, qui agissait comme lieutenant d'Abou-Thabet, répondit que le prince pourrait y entrer, mais sans être accompagné par aucun individu de sa suite. Ali-Ibn-Abd-el-Azîz, cheikh des Hintata et confident du lieutenant, fit alors avertir, par une voie secrète, le vizir Abd-el-Hack, que l'on avait le projet de lui ôter la vie avant de remettre la citadelle au prince. Le vizir partit, sur le champ, avec son maître, et, s'étant jeté dans la montagne des Heskoura, il expédia au sultan une dépêche dans laquelle il raconta ce qui venait de se passer. Abou-'l-Abbas en fut vivement contrarié et, ne voulant plus se fier à Abou-Thabet, il lui enjoignit d'écrire au gouverneur de Maroc, l'ordre de mettre El-Montecer en possession de la citadelle. Ayant ensuite prononcé la destitution du vizir Abd-el-Hack et son rappel à Fez, il fit choix de Saîd-Ibn-Abdoun pour le remplacer. Saîd partit sur le champ, muni de la lettre d'Abou-Thabet et, l'ayant remise, il se fit livrer la citadelle et y établit le fils du sultan. Amer, le lieutenant d'Abou-Thabet, et tous ses partisans furent arrêtés par les gens d'El-Montecer et mis à la torture jusqu'à ce qu'ils eussent livré toutes leurs richesses.

PRISE DE LA VILLE-NEUVE ET MORT D'IBN-MAÇAÏ.

Aussitôt que le sultan eut pris position sous les murs de la Ville-Neuve, les membres de sa tribu, [les Beni-Merîn] et ses dépendants accoururent auprès de lui. Le vizir Masoud-Ibn-Maçaï fut tellement indigné de la défection des Mérinides, que, sans l'intervention de Yaghmoracen-Ibn-Mohammed, il aurait ôté la vie à tous les enfants que ces chefs lui avaient remis comme gages de leur fidélité. Réduit jusqu'à la dernière extrémité, après avoir soutenu un siége de trois mois, il demanda une capitulation au sultan qui lui envoya Ouenzemmar-Ibn-Arîf et Mohammed-Ibn-Youçof-Ibn-Allal, chargés de négocier la reddition de la place. Comme conditions du traité, Ibn-Maçaï

obtint l'assurance qu'aucun mal ne serait fait ni à lui, ni à ses partisans ; qu'il conserverait le titre de vizir et qu'il aurait la permision d'emmener en Espagne son sultan El-Ouathec. Les deux commissaires d'Abou-'l-Abbas promirent, sur la foi du serment, que ces conditions seraient respectées.

Le cinq Ramadan 789 (21 sept. 1387) le sultan rentra en possession de la Ville-Neuve, trois ans et quatre mois après son détrônement. A l'instant même, El-Ouathec fut arrêté et emmené à la prison de Tanger où il fut mis à mort. Deux jours après l'occupation de la ville, le sultan profita du raffermissement de son autorité pour faire arrêter et mettre à la torture Masoud-Ibn-Maçaï ainsi que les frères et les partisans de ce vizir. Ces malheureux succombèrent tous dans les supplices. Masoud fut traité avec une cruauté inouie : comme il avait donné l'ordre de saccager les habitations des Mérinides qui l'avaient abandonné, il recut vingt coups de fouet sur l'emplacement de chaque maison qu'il avait fait abattre; de sorte que ce traitement dépassa toutes les bornes. Ensuite, le sultan ordonna de lui couper les mains et les pieds, mais le malheureux vizir rendit le dernier soupir au moment où le second de ses quatres membres lui fut abattu.

MOHAMMED-IBN-ALLAL EST NOMMÉ VIZIR.

Youçof-Ibn-Allal, père de l'homme d'état dont nous allons esquisser l'histoire, sortit du corps de jeunes gens que les sultans mérinides faisaient élever à leur cour. Il passa ses premières années dans le palais d'Abou-'l-Hacen, et tant que la fortune favorisa son protecteur, il monta graduellement aux plus hautes dignités de l'état. Gouverneur du Derâ, il amassa de grandes richesses, et, comme son caractère le portait vers la magnificence, il mena un train de vie digne d'un souverain. Le sultan Abou-Einan lui confia l'intendance de sa cuisine, de sa table et de la maison des hôtes. Maintenu dans cet emploi par Abou-Salem, frère d'Abou-Einan, Youçof-Ibn-Allal y resta quelque

temps ; il passa ensuite au gouvernement de Sidjilmessa, où il éprouva tant de difficultés dans l'administration des tribus arabes que le sultan se vit obligé de le destituer. Il mourut à Fez, laissant plusieurs enfants qui furent tous élevés à l'ombre de la bonté impériale.

Quand Abou-'l-Abbas monta sur le trône, Mohammed, fils de Youçof-Ibn-Allal, laissa paraître de si belles dispositions qu'il obtint du sultan l'intendance de la table royale et de la maison des hôtes, emploi que son père avait déjà rempli : dans la suite, il devint le confident et compagnon du souverain. La déposition d'Abou-'l-Abbas ayant rendu le vizir Ibn-Maçaï tout puissant, Mohammed-Ibn-Allal se trouva dans un grand embarras : depuis longtemps, il avait eu en Yaïch, frère du vizir, un ennemi qu'il détestait, et maintenant, il se vit obligé de plier devant leur autorité. Aussi, quand le feu de la révolte éclata en Maghreb et que les Arabes makiliens recommencèrent leurs courses dans le territoire de l'empire, il s'empressa de fuir le danger auquel il se voyait exposé, se rendit au milieu de ces nomades avec Zerrouc-Ibn-Toucrîtet, et y resta sous la protection de Youçof-Ibn-Ali-Ibn-Ghanem, cheikk des Aulad-Hocein. Quand El-Ouathec arriva d'Espagne et se porta avec ses partisans jusqu'à la montagne de Zerhoun avec l'intention de combattre Ibn-Maçaï, les deux refugiés accoururent auprès de ce prince et reconnurent son autorité ; se justifiant ainsi de l'hostilité qu'ils avaient montrée au gouvernement et à laquelle ils avaient été poussés par la haine d'Ibn-Maçaï. A peine y furent ils arrivés que ce ministre se reconcilia avec El-Ouathec et le conduisit à Fez. Zerrouc et Ibn-Allal ne purent se dispenser de suivre le prince et retombèrent ainsi au pouvoir de leur ennemi. Le vizir oublia toutefois ses griefs contre eux et les rétablit dans leurs anciens emplois.

Quand Mohammed Ibn-Allal apprit qu'Abou-'l-Abbas avait débarqué à Ceuta, il en ressentit une vive émotion et, se rappelant la bienveillance que ce prince lui avait toujours témoignée ainsi que la haine que les frères Maçaï lui avaient montrée, il prit hardiment son parti et se rendit à Ceuta. Le sultan le vit arriver avec plaisir, le reçut très-honorablement et lui confia la

direction des affaires politiques. Quelques jours après l'investissement de la Ville-Neuve, Ibn-Allal se vit revêtu du vizirat. Dans cette charge importante, il déploya une grande habileté. Après la prise de la Ville-Neuve, l'ordre se rétablit dans l'empire et Mohammed-Ibn-Allal continua à remplir ses hautes fonctions de la manière la plus satisfaisante. Nous aurons à reparler de ce ministre.

MOHAMMED, FILS DU SULTAN ABD-EL-HALÎM, S'EMPARE DE SIDJILMESSA.

Dans notre histoire du sultan Abd-el-Halîm, surnommé Halli et fils du sultan Abou-Ali [1], nous avons mentionné que les Mérinides le proclamèrent souverain et marchèrent avec lui, l'an 763 (1361), contre la Ville-Neuve, forteresse dans laquelle Omar-Ibn-Abd-Allah s'était enfermé avec son sultan, Abou-Omar-[Tachefîn], fils d'Abou-'l-Hacen. A la suite d'une sortie opérée par la garnison, les Mérinides se dispersèrent de tous côtés et, pendant que le sultan Abd-el-Halîm courut se réfugier dans Tèza, son frère, Abd-el-Moumen, et son neveu, Abd-er-Rahman-Ibn-Abi-Ifelloucen, se dirigèrent vers Miknaça (*Mequinez*).

Comme les Mérinides refusaient de reconnaître Abou-Omar pour leur sultan, vu que son état d'imbécilité le rendait incapable de régner, le vizir Omar-Ibn-Abd-Allah prit le parti de le remplacer par Mohammed, fils d'Abou-Abd-er-Rahman et petit-fils d'Abou-'l-Hacen. Ayant fait venir ce prince de Séville, il le proclama sultan et sortit aussitôt après, à la tête de l'armée, afin d'empêcher Abd-el-Moumen et Abd-er-Rahman d'occuper Me-

[1] Voy. page 354 de ce volume.

quinez. Dans la rencontre qui eut lieu, les troupes de ces princes furent mises en déroute ; aussi se virent-ils obligés de rentrer à Tèza, auprès d'Abd-el-Halîm. De là, ils se transportèrent tous les trois à Sidjilmessa et y fixèrent leur séjour ; Abd-el-Halîm conservant toujours le titre et l'autorité de sultan.

Quelque temps après, une querelle éclata entre les Aulad-Hocein et les Ahlaf, tribus arabes makiliennes, et Abd-el-Moumen passa au milieu d'eux dans l'espoir d'effectuer un raccomodement; mais, aussitôt qu'il s'y présenta, les Hocein le proclamèrent sultan malgré ses remontrances. Abd-el-Halîm marcha contre les insurgés à la tête des Ahlaf et leur livra une bataille qui amena la défaite de ses troupes et la mort de ses principaux partisans. Dans cette journée, Yahya-Ibn-Rahhou-Ibn-Tachefîn-Ibn-Môti, cheikh des Tîrbîghîn et grand officier de l'empire mérinide, perdit la vie. Abd-el-Moumen fit alors son entrée dans la ville de Sidjilmessa, prit en main l'autorité souveraine et donna à son frère, Abd-el-Halîm, l'autorisation de se rendre en Orient afin de faire le pèlerinage de la Mecque. Ce prince partit pour le Caire, en prenant la route que les pèlerins de Tekrour[1] ont l'habitude de suivre à travers le Désert. Arrivé dans la capitale de l'Égypte, il trouva un honorable accueil auprès d'Ilbogha-el-Khasseki, officier qui gouvernait alors au nom du sultan El-Achref-Châban-Ibn-Hocein, petit-fils d'En-Nacer-Mohammed et l'arrière petit-fils de Calaoun. Outre les dons et les rations qu'il obtint pour lui-même et pour les gens de sa suite, l'émir égyptien lui fournit, à titre de provision de voyage, une grande quantité de vivres, de vaisselle et de bêtes de somme, tant chevaux que chameaux. Après avoir accompli le pèlerinage, il revint au Caire où il reçut encore un grand approvisionnement pour son voyage en Maghreb, et mourut à Teroudja[2],

---

[1] *Tekrour*, le pays des Nègres.

[2] Voy. l'index géographique, en tête du premier volume.

en l'an 767 (1365-6). Les personnes attachées à son service ramenèrent en Maghreb ses femmes et ses enfants. Son fils, Mohammed, dont nous avons maintenant à parler, était alors un enfant à la mamelle.

Mohammed, fils du sultan Abd-el-Halîm, passa sa jeunesse loin de sa famille, à cause de la jalousie qui animait les fils du sultan Abou-'l-Hacen contre leurs cousins, les fils d'Abou-Ali. Il vivait tantôt chez un souverain, tantôt chez un autre; mais, le plus souvent, il habitait Tlemcen, sous la protection d'Abou-Hammou, l'abd-el-ouadite. Ce monarque eut de lui un soin tout particulier; car il espérait l'envoyer plus tard en Maghreb [comme prétendant au trône de ce pays,] ce qui devait empêcher les Mérinides d'attaquer le royaume de Tlemcen.

En l'an 789 (1387), lors de l'insurrection des Arabes makiliens contre le vizir Masoud-Ibn-Maçaï, le sultan Abou-Hammou s'empressa de faire passer son protégé au milieu de ces tribus, afin de leur donner un prétexte d'envahir le Maghreb et d'effectuer, s'ils le pouvaient, le démembrement de cet empire. Mohammed s'arrêta chez les Ahlaf, peuplade dont le territoire était très-rapproché de Sidjilmessa et dont les liaisons avec les habitants de cette ville étaient des plus suivies. Ali-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Obbou-Ibn-Maçaï commandait alors à Sidjilmessa au nom de son parent, le vizir. Celui-ci, se voyant étroitement bloqué dans la Ville-Neuve par le sultan Abou-'l-Abbas, envoya des émissaires auprès des Ahlaf et recommanda à son cousin Ali d'engager les gens de cette tribu à proclamer le prince Mohammed et à l'établir comme sultan dans Sidjilmessa. Il espérait qu'à la suite de cet arrangement, Mohammed envahirait le Maghreb et forcerait le sultan Abou-'l-Abbas à lever le siége de la Ville-Neuve, dont la garnison était aux abois. On suivit ce conseil, et Ali-Ibn-Ibrahîm, qui avait admis le prince Mohammed dans Sidjilmessa, entreprit de lui servir de vizir.

Après la prise de la Ville-Neuve et la mort d'Ibn-Maçaï, de ses frères et de ses parents, une mésintelligence éclata entre le vizir Ali-Ibn-Ibrahîm et le sultan Mohammed. Il en résulta que celui-

ci abandonna Sidjilmessa et rentra à Tlemcen, où la protection d'Abou-Hammou ne devait pas lui manquer. Dès lors, Ali-Ibn-Ibrahîm fut en proie à des inquiétudes toujours croissantes, et il finit par se rendre au milieu des Arabes plutôt que de rester dans une ville qu'il n'osait plus gouverner. Ayant obtenu une escorte d'une de ces tribus, il prit la route de Tlemcen où il espérait obtenir un asile, auprès d'Abou-Hammou. Après la mort de ce sultan, il partit pour Tunis, où il se trouva, l'an 796 (1393-4), lors de la mort du sultan hafside, Abou-'l-Abbas.

Quand Abou-Hammou perdit la vie, Mohammed, fils d'Abd-el-Halîm, se rendit aussi à Tunis ; puis, après la mort d'Abou-'l-Abbas [le hafside], il partit pour l'Orient afin d'y voyager, d'y faire la guerre et de se tenir éloigné de sa patrie.

MORT D'IBN-ABI-AMR ET DE HARACAT-IBN-HASSOUN.

Le sultan Abou-'l-Abbas, étant remonté sur le trône, tourna son attention vers la conduite passée des officiers de l'empire, afin d'en reconnaître ceux dont il devait se méfier. Parmi les gens de sa cour il remarqua particulièrement Mohammed-Ibn-Abi-Amr, un de ses familiers d'autrefois, auquel il avait départi sa faveur et accordé le premier rang parmi le courtisans. Nous avons déjà parlé de cet homme d'état.

Le sultan Mouça, étant devenu maître de l'empire, ressentit pour Ibn-Abi-Amr les mêmes sentiments de bienveillance que son père, Abou-Einan, avait montrés envers le père de ce même individu. Il le choisit pour confident et, voulant l'élever au-dessus de tous[1] les autres officiers du royaume, il le nomma secrétaire, chargé, comme son père avant lui, d'apposer le paraphe impérial aux écrits émanant du souverain. Dans toutes

---

[1] Lisez سابر à la place de مغابر

les affaires importantes, Mouça avait recours à l'avis de ce ministre, et il s'en laissait influencer au point de rendre tous les grands fonctionnaires jaloux de son favori. Quand le vizir Masoud-Ibn-Maçaï apprit que le sultan Mouça en voulait à sa vie, il découvrit en même temps qu'Ibn-Abi-Amr était la personne qui le desservait auprès du prince. Ce même Ibn-Abi-Amr, devenu le favori du sultan Mouça, se rappela les moindres offenses qu'il avait reçues des intimes de [l'ex-sultan] Ahmed[-Abou-'l-Abbas] et, pour se venger, il poussa son maître à leur donner la mort. Offensé de quelques observations que le cadi, Abou-Ishac-el-Iznaceni, s'était permis de faire dans une partie de plaisir où le sultan se trouvait avec ses intimes, il essaya de perdre ce magistrat dans l'esprit du sultan et réussit à le faire fustiger de la manière la plus indigne. Envoyé en Andalousie pour y remplir une mission, il eut souvent l'occasion de passer auprès de la maison où Abou-'l-Abbas était détenu ; quelquefois même il le rencontrait, mais il se gardait bien de le saluer ou de lui témoigner le respect qu'on doit à un prince. Ce fut là un trait qu'Abou-'l-Abbas n'oublia pas ; aussi, quand il en eut fini avec Ibn-Maçaï, il ordonna l'arrestation du courtisan ingrat et, quelques jours après, il le fit mourir à coups de fouet. La famille du supplicié, à laquelle on envoya le corps, s'occupait à le transporter au cimetière quand on vint, par l'ordre du sultan, le tirer de la bière, le traîner par les pieds, au moyen d'une corde, à travers tous les quartiers de la ville et le jeter enfin sur un tas de décombres.

Quelque temps après, on emprisonna Haracat-Ibn-Hassoun, homme qui, dans la carrière de la trahison, savait prendre toutes les allures. Quand Abou-'l-Abbas vint débarquer à Ceuta, les Arabes makiliens, qui s'étaient insurgés contre le gouvernement de Fez, allèrent trouver Haracat à Tedla et le forcèrent à reconnaître l'autorité de ce monaque et à les accompagner auprès de lui. Le sultan avait été instruit du mauvais vouloir de cet officier, mais il dissimula son mécontentement jusqu'à ce qu'il eût raffermi sa puissance par la prise de la Ville-Neuve ; alors, il ordonna l'arrestation du traître et le fit mourir dans les tortures.

RÉVOLTE D'ALI-IBN-ZÉKÉRÏA DANS LA MONTAGNE DES HESKOURA. — SA MORT.

Ali-Ibn-Zékérïa, cheikh des Heskoura, auquel Abou-'l-Abbas envoya l'invitation de venir à son secours au moment d'entreprendre le siége de la Ville-Neuve, ressentit trop vivement les obligations qu'il devait au prince pour s'y refuser : il rassembla les gens de sa tribu, ainsi que les troupes masmoudiennes, et alla prendre part au siége. Le sultan lui témoigna sa reconnaissance en lui accordant le commandement de toutes les tribus masmoudiennes, charge que le gouvernement avait l'habitude de confier au grand cheikh des Heskoura. Quelque temps après, un chef masmoudien, nommé Mohammed-Ibn-Youçof-el-Metzari, vint à la cour et, comme sa sœur avait épousé le vizir Mohammed-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Allal, il se fit donner par le sultan l'emploi dont on avait revêtu Ibn-Zékérïa. Celui-ci en fut si indigné qu'ayant trouvé un prince de la famille royale, il le proclama sultan et leva l'étendard de la révolte. Abou-'l-Abbas envoya une armée contre lui sous la conduite de Mohammed-Ibn-Youçof et de Saleh-Ibn-Hammou-el-Yabani. Il transmit, en même temps, à Omar-Ibn-Abd-el-Moumen, gouverneur du Derà, l'ordre de se mettre à la tête des troupes de cette province afin d'attaquer le rebelle du côté du midi. Ali-Ibn-Zékérïa, se voyant bloqué dans sa montagne, après avoir essuyé plusieurs défaites, passa dans la montagne voisine, et demanda la protection d'Ibrahîm-Ibn-Amran-es-Sanagui (*le sanhadjien*). Ce chef, craignant les conséquences d'une révolte qui l'exposerait à être vaincu, écouta les représentations de Mohammed-Ibn-Youçof et, séduit par l'argent de ce ministre, il lui livra son hôte. On conduisit le prisonnier à Fez où il fit son entrée en la présence d'une foule immense. Après la mort du sultan Abou-'l-Abbas, les personnes chargées de gouverner le Maghreb eurent une telle crainte de l'influence qu'Ali-Ibn-Zékérïa exerçait encore qu'elles le firent mourir dans la prison où on le tenait enfermé.

ABOU-TACHEFÎN SE RÉVOLTE CONTRE SON PÈRE, ABOU-HAMMOU, ET DEMANDE L'APPUI D'ABOU-'L-ABBAS. — MARCHE DE L'ARMÉE MÉRINIDE ET MORT D'ABOU-HAMMOU.

Vers la fin de l'an 788 (janvier 1387), le prince Abou-Tachefîn emprisonna son père, Abou-Hammou, à Oran, et marcha contre ses frères, El-Montecer, Abou-Zîan et Omaïr, qui avaient joui de toute la faveur paternelle à son détriment. Pendant plusieurs jours, il les tint bloqués dans la montagne de Tîteri, où ils s'étaient mis sous la protection des Hosein ; puis, réfléchissant aux dangers dont il serait menacé tant que son père resterait en vie, il ordonna à son fils, Abou-Zîan, de se rendre à Oran et de faire mourir le prisonnier. Abou-Zîan partit à la tête d'une bande de familiers qu'Abou-Tachefîn tenait auprès de lui et au nombre desquels se trouvèrent Mouça, fils du vizir Amran-Ibn-Mouça, et Abd-Allah-Ibn-Djaber-el-Khoraçani. Arrivé à Tlemcen, il ôta la vie à plusieurs fils d'Abou-Hammou et, de là, il se rendit à Oran avec sa troupe afin d'en faire autant à leur père. Celui-ci, les ayant entendus [à sa porte], monta sur la terrasse du château où on le retenait, appela les habitants de la ville à son secours et descendit au milieu d'eux à l'aide de la corde de son turban, dont il attacha un des bouts autour de son corps[1]. Toute la population de la ville vint alors à son aide et le plaça de nouveau sur le trône. Ibn-Khazrout, prédicateur de la grande mosquée, fut le principal meneur de ce mouvement. Abou-Zîan, ayant manqué son coup, s'enfuit à Tlemcen et, se voyant poursuivi par son aïeul, il quitta cette ville et courut rejoindre son père. Abou-Hammou reprit possession de Tlemcen et, bien qu'il n'y trouvât

---

[1] Voy. tome III. p. 483.

que des maisons en ruines et des fortifications démantelées, il y organisa de nouveau une cour et une administration. A la nouvelle de cet événement, Abou-Tachefîn quitta précipitamment les environs de Tîteri, se rendit en toute hâte à Tlemcen et força son père à se réfugier dans le minaret de la grande mosquée. L'ayant décidé à se rendre, il lui permit de partir pour l'Orient afin d'accomplir le pèlerinage, et le fit embarquer, sous bonne garde, dans un navire qui allait partir pour Alexandrie avec quelques négociants chrétiens. Quand ce vaisseau fut parvenu à la hauteur de Bougie, Abou-Hammou gagna les chrétiens, obtint sa liberté et, s'étant fait accorder par le gouverneur de Bougie un permis de débarquer, il se rendit à Alger et prit à son service les Arabes de cette province. Ne pouvant d'abord réduire Tlemcen, il entra dans le Désert et revint du côté de l'Occident pour attaquer la ville. Il mit alors en déroute l'armée de son fils et, dans le mois de Redjeb 790 (juillet-août, 1388), rentra en possession de sa capitale. Abou-Tachefîn se réfugia au milieu des Soueid, qui se trouvaient alors dans leurs quartiers d'hiver. Nous avons tracé ici une simple esquisse de ces événements, les ayant déjà racontés en détail[1].

Abou-Tachefîn, accompagné de Mohammed-Ibn-Arîf, cheikh des Soueid, se rendit auprès du sultan Abou 'l-Abbas dans l'espoir de ramener la fortune avec l'appui de ce monarque. Le sultan lui fit de belles promesses, sans se presser de les remplir, et le vizir Mohammed-Ibn-Allal imita l'exemple de son maître, bien qu'il eût juré au prince abd-el-ouadite de lui tenir parole.

Sur ces entrefaites, Abou-Hammou s'était adressé au sultan Ibn-el-Ahmer, dont il connaissait la haute influence auprès du gouvernement mérinide, et le pria d'employer son intervention afin d'empêcher Abou-'l-Abbas d'appuyer Abou-Tachefîn. Le sultan espagnol laissa de côté toute autre affaire pour ne s'occuper que de celle-ci, à cause de la grande importance qu'il y atta-

[1] Voy. tome III, page 484 et suiv.

chait, et il invita le sultan mérinide à lui envoyer le réfugié. Abou-'l-Abbas répondit que cela ne dépendait plus de lui, puisque son fils, Abou-Fares, venait de prendre Abou-Tachefîn sous sa protection. Le vizir traîna en longueur cette négociation, jusqu'à ce qu'il eût mûri ses plans et décidé le sultan mérinide à remplir ses engagements envers Abou-Tachefîn. Alors il se mit à la tête d'une armée et partit pour Tèza, avec l'émir Abou-Fares, afin d'appuyer les mouvements de leur protégé. Le sultan Abou-Hammou évacua aussitôt Tlemcen, rassembla ses alliés, les Obeid-Allah et alla se retrancher dans la montagne des Ghaïran, derrière le Beni-Ournîd, autre montagne qui domine Tlemcen. Le vizir et Abou-Tachefîn en furent informés par leurs espions et partirent de Tèza afin de surprendre Abou-Hammou et ses Arabes. Conduits par Soleiman-Ibn-Nadji, chef des Ahlaf, ils prirent le chemin qui traverse le Désert et tombèrent à l'improviste sur les Kharadj qui étaient campés à El-Ghaïran avec Abou-Hammou. Ces Arabes prirent la fuite après une courte résistance; Abou-Hammou voulut les suivre, mais son cheval s'abattit et il fut lui-même atteint par les gens d'Abou-Tachefîn et tué à coups de lance. On porta sa tête au vizir et à l'émir Abou-Tachefîn, qui l'envoyèrent au sultan. Omaïr, fils d'Abou-Hammou, fut fait prisonnier et, sans l'opposition des Mérinides, il aurait été tué sur le champ par Abou-Tachefîn ; cependant, ils le livrèrent à son frère quelques jours plus tard, et celui-ci le fit égorger.

Vers la fin de l'an 791 (nov -déc. 1389), quand Abou-Tachefîn entra dans Tlemcen, le vizir resta campé avec ses Mérinides en dehors de la ville pour y attendre l'exécution des engagements que ce prince avait pris, et, quand il eut reçu de lui la somme d'argent stipulée dans le traité, il repartit pour le Maghreb. Abou-Tachefîn s'établit dans Tlemcen en qualité de vassal du sultan Abou-'l-Abbas et, par son ordre, on fit la prière au nom de ce souverain dans toutes les mosquées de l'empire abd-el-ouadite. Depuis lors, il envoya chaque année à ce monarque une somme considérable à titre de tribut, ainsi que cela avait été convenu.

A l'époque où Tlemcen retomba au pouvoir d'Abou-Hammou, émir Abou-Zîan, fils de ce prince, obtint de lui le gouvernement

d'Alger. Quand il apprit la mort de son père, il passa chez les Hosein pour leur demander les moyens de se venger. Une députation des Beni-Amer, tribu zoghbienne, étant alors venue lui proposer la conquête de Tlemcen, il partit avec elle, obtint l'appui de leur chef, El-Masoud-Ibn-Soghaïr, et marcha contre cette ville. Au mois de Redjeb 792 (juin-juill. 1390), ils y mirent le siége, mais, à l'expiration de quelques jours, les Arabes se laissèrent corrompre par l'argent d'Abou-Tachefîn et décampèrent. Abou-Tachefîn dirigea alors une attaque contre Abou-Zîan et le força à prendre la fuite. Ceci se passa dans le mois de Châban (juillet-août) de la même année.

Abou-Zîan se jeta dans le Désert, rallia à sa cause les Arabes makiliens et, dans le mois de Choual (sept.-oct. 1390), il reparut sous les murs de Tlemcen dont il recommença le siége. Averti ensuite qu'une armée mérinide s'avançait pour dégager Abou-Tachefîn, lequel avait envoyé son fils en Maghreb afin d'obtenir des secours, et, sachant que ces troupes étaient déjà arrivées à Taourîrt, il quitta ses positions et rentra dans le Désert. Quelque temps après, il prit la résolution d'aller solliciter l'appui des Mérinides. Abou-'l-Abbas, souverain du Maghreb, l'accueillit très-honorablement, mais, tout en lui promettant de l'aider, il le retint auprès de lui jusqu'à la mort d'Abou-Tachefîn.

MORT D'ABOU-TACHEFÎN. — LE SOUVERAIN DU MAGHREB PREND POSSESSION DE TLEMCEN[1].

[1] L'auteur reproduit textuellement un chapitre qu'il a déjà donné et dont on trouvera la traduction dans le tome III, p. 489, 490.

MORT D'ABOU-'L-ABBAS, SULTAN DU MAGHREB. — ABOU-ZÌAN, FILS D'ABOU-HAMMOU, DEVIENT MAÎTRE DE TLEMCEN ET DU MAGHREB CENTRAL[1].

HISTOIRE DES PRINCES DE LA FAMILLE D'ABD-EL-HACK QUI COMMANDÈRENT LES VOLONTAIRES DE LA FOI EN ANDALOUSIE. — CES CHEFS PARTAGÈRENT LE POUVOIR AVEC LE SOUVERAIN DE GRENADE ET EURENT A EUX SEULS LA CONDUITE DES EXPÉDITIONS CONTRE LES CHRÉTIENS[2].

Après la chute de la dynastie fondée par Abd-el-Moumen et l'établissement de la famille El-Ahmer sur le trône de Grenade, l'Andalousie tomba dans la décadence et n'eut presque plus de troupes pour la défendre. Elle aurait bientôt succombé sans l'intervention de la providence divine, qui inspira aux tribus zena-

---

[1] Ici, dans le texte arabe, notre auteur reproduit textuellement le dernier chapitre de l'histoire de la dynastie abd-el-ouadite. Comme nous en avons déjà donné la traduction dans notre troisième volume, pages 490, 491, nous y renvoyons le lecteur.

[2] L'auteur raconte dans ce chapitre, et d'une manière très-vague, une série de faits dont il donne les détails dans les chapitres suivants.

tiennes la passion de la guerre sainte, à ces tribus qui se sont transmis, l'une à l'autre, le sceptre de la domination et qui ont reçu en partage les royaumes du Maghreb. Dans cette noble cause, les Beni-Merîn, habitants du Maghreb-el-Acsa, se sont particulièrement distingués ; les occasions ne leur ont jamais manqué, vu la proximité des côtes du Maghreb et de l'Espagne, ainsi que le grand nombre de ports où l'on peut s'embarquer afin de traverser le Détroit. Depuis les temps les plus anciens, ce canal avait servi de voie de communication entre les deux continents.

Les Mérinides venaient de conquérir le royaume du Maghreb quand les musulmans espagnols, affaiblis par leurs malheurs et par les empiétements du roi chrétien, se virent obligés de reculer vers le bord de la mer. Le vainqueur s'était emparé d'El-Frontièra (*le territoire de Xérès de la Frontéra*) et même d'une partie des contrées situées en deça de cette limite, pendant que les enfants du Comte, seigneurs de Barcelone et de Catalogne, avaient conquis l'Espagne orientale. Le triste sort de Cordoue et de ses sœurs, Séville et Valence, avait été annoncé dans toutes les parties du monde. A la fin, les musulmans cédèrent à l'indignation et ne demandèrent qu'un seul bonheur, celui de consacrer leurs jours et leurs richesses à la guerre sainte. En Afrique, le premier à débuter dans cette carrière fut l'émir hafside, Abou-Zékérïa, souverain le plus puissant de l'époque, seul prince sur lequel on pouvait compter pour ramener les triomphes de l'islamisme. Quand les habitants de l'Espagne eurent reconnu la souveraineté de ce monarque et envoyé à Tunis une députation de cheikhs, chargé de lui offrir foi et hommage, il employa, pour les secourir, une grande partie de sa cavalerie et de ses trésors.

Yacoub, fils d'Abd-el-Hack, avait longtemps nourri l'espoir d'assister à la guerre sainte ; il avait même supplié son frère, Abou-Yahya, de le laisser passer en Espagne, mais celui-ci lui fut trop attaché pour le permettre de s'expatrier. D'après ses ordres, Abou-Ali-Ibn-Khalas, gouverneur de Ceuta, mit tant d'obstacles à l'embarquement de Yacoub qu'il l'obligea à ne plus y penser. Devenu souverain du Maghreb par la mort

de son frère, Abou-Yahya, le sultan Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack fut obligé de veiller à ses propres intérêts et de renoncer aux mérites de la guerre sainte : l'influence de ses neveux, fils d'Idrîs-Ibn-Abd-el-Hack, et la jalousie qui les animait contre ses propres enfants lui donnèrent de trop justes motifs d'appréhension. Aussi, quand Amer, fils d'Idrîs, lui demanda la permission d'aller faire la guerre sainte en Espagne, il la lui accorda avec un grand empressement. Il plaça même sous les ordres de ce prince un corps de volontaires zenatiens composé de plus de trois mille hommes, et le laissa traverser le Détroit avec son cousin Rahhou, fils d'Abd-Allah, fils d'Abd-el-Hack.

Débarqués en Espagne, l'an 661 (1262-3)[1], ces guerriers déployèrent une grande bravoure contre les infidèles et se couvrirent de gloire ; mais, ensuite, Amer rentra en Maghreb. Plusieurs membres collatéraux de la famille royale [qui] s'étaient mis en révolte [contre leur sultan, durent ensuite passer en Espagne], et inspirèrent aux princes zenatiens l'envie de les imiter. Dans le Maghreb central, Abd-el-Mélek, fils de Yaghmoracen-Ibn-Zîan, Aïd, fils de Mendîl-Ibn-Abd-er-Rahman, Zîan, fils de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, et quelques autres fils de rois, prirent ensemble l'engagement de traverser le Détroit et de se dévouer à la guerre sainte. Ils s'y rendirent effectivement, l'an 676 (1277-8), et emmenèrent avec eux tous les hommes de leurs tribus respectives dont ils pouvaient disposer. De cette manière, l'Espagne se remplit de princes et de grands chefs zenatiens. Parmi les premiers on remarquait les fils d'Eïça-Ibn-Yahya-Ibn-Ousnaf-Ibn-Obbou-Ibn-Abi-Bekr-Ibn-Hammama et Soleiman-Ibn-Ibrahîm, guerriers qui se firent une haute renommée en combattant les chrétiens.

Mouça-Ibn-Rahhou, soutenu par les Beni-Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack, avait supporté un siége contre le sultan dans le château d'Aloudan et, après avoir capitulé, il se rendit à Tlemcen. Parmi

---

[1] Voy. p. 48 de ce volume.

les nombreuses branches de la famille mérinide, les fils d'Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack et d'Idrîs-Ibn-Abd-el-Hack faisaient bande à part ; et cela par la raison qu'Abd-Allah et Idrîs naquirent de la même mère, Sot-en-Niça. Mohammed, fils d'Idrîs, se révolta à l'exemple de son cousin, Yacoub Ibn-Abd-Allah, et, s'étant enfermé dans Casr-Ketama, l'an 663 (1264-5)[1], il y soutint un siége contre le sultan, qui lui accorda, toutefois, une capitulation honorable. Quant à Yacoub, il persista dans l'insoumission et continua à courir de lieu en lieu jusqu'à ce qu'il fût tué, l'an 668 (1269-70), aux environs de Salé, par Talha-Ibn-Mohalli, allié du sultan. Ce fut à l'époque où le sultan désigna son fils, Abou-Malek, comme héritier du trône que ces membres de la famille royale prirent le parti de s'insurger. Mohammed-Ibn-Idrîs occupa le château d'Aloudan, et Mouça-Ibn-Rahhou-Ibn-Abd-Allah, soutenu par ses cousins, les fils d'Abou-Eïad-Ibn-Abd-el-Hack, se retrancha dans les montagnes des Ghomara. En l'an 670 (1271-2), le sultan les contraignit à capituler et les déporta en Espagne. Ce fut alors, pendant qu'ils soutenaient si bien la guerre contre les infidèles, que les princes zenatiens de Tlemcen aspirèrent à partager leur gloire.

En l'an 670, [Mouça-Ibn-Rahhou] quitta cette ville et se rendit en Espagne où le sultan-Ibn-el-Ahmer lui donna le commandement des volontaires de la foi ; ayant reconnu en lui un homme digne d'en être le chef, tant par sa naissance que par sa bravoure. Après y avoir fait un court séjour, [Mouça] rentra en Maghreb. Son frère, Abd-el-Hack le remplaça avec l'autorisation du sultan espagnol, mais, quelque temps après, il quitta le service, dans un moment de mauvaise humeur, et se rendit à Tlemcen. Ibrahîm-Ibn-Eïça-Ibn-Yahya-Ibn-Ousnaf fut alors nommé commandant des volontaires de la foi.

---

[1] Ou bien, en l'an 660; voy. p. 48 de ce volume.

HISTOIRE DE MOUÇA-IBN-RAHHOU, PREMIER CHEF DES VOLONTAIRES DE LA FOI. — IL FUT REMPLACÉ PAR SON FRÈRE [1], ABD-EL-HACK LEQUEL EUT POUR SUCCESSEUR SON FILS HAMMOU.

Après la mort du sultan [de Grenade, Mohammed I-]Ibn-el-Ahmer, surnommé le *Cheikh*, son fils et successeur [Mohammed II] Ibn-el-Ahmer, surnommé le *Fakîh* (*légiste*) envoya une députation en Maghreb afin d'inviter le gouvernement mérinide à porter secours aux musulmans de l'Espagne. Le sultan Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack s'empressa d'accueillir cette prière et, en l'an 673 (1275) [2] il passa le Détroit pour la première fois. Dans une bataille sanglante, il écrasa les troupes chrétiennes, tua leur chef, Don Nuño [de Lara] et porta ses armes victorieuses dans toute l'Andalousie. Ibn-el-Ahmer regretta alors la démarche qu'il venait de faire ; il commençait à craindre que les suites lui en fussent funestes et que le sultan mérinide le traitât de la même manière que Youçof-Ibn-Tachefîn et les Almoravides avaient traité Ibn-Abbad. A côté de lui, une dynastie rivale fondée par ses parents, les Beni-Chekîlola, régnait sur Guadix, Malaga et Comarès, pendant que deux chefs andalousiens, Abou-Aîdrîl [3] et Ibn-ed-Delîl, faisaient des incursions dans le territoire musulman. Aidés par les chrétiens, ces révoltés mirent le siége devant Grenade dont ils avaient ravagé les environs, mais, voyant que Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack avait consolidé sa puissance en Espagne, ils firent alliance avec lui.

---

[1] Dans le texte arabe, remplacez *ibnih* par *akhîh*.

[2] En l'an 674. Voy. ci-devant, p. 77.

[3] Voy. p. 89 de ce vol. L'orthographe de ce nom est incertaine.

Ibn-el-Ahmer vit avec effroi cette coalition et, pour se garantir contre les tentatives du sultan, il résolut de lui opposer l'un ou l'autre des princes mérinides que l'on gardait à la cour de Grenade. A cette époque, il y avait les fils de Rahhou-Ibn-Abd-Allah, les fils d'Idrîs-Ibn-Abd-Allah et les fils d'Idrîs-Ibn-Abd-el-Hack, descendus tousde la même aïeule, Soten-Niça [l'une des femmes d'Abd-el-Hack]. Avec eux se trouvèrent les fils d'Abou-Eïad-Ibn-Abd-el-Hack, qui, épouvantés par la froideur que le sultan leur avait témoignée, s'étaient réfugiés en Espagne. Ils quittèrent le Maghreb sous le prétexte d'assister à la guerre contre les infidèles, mais en réalité, ils n'avaient d'autre désir que d'éviter le voisinage d'un homme aussi puissant. Chaque fois que le sultan Abou-Youçof-Yacoub soupçonnait la fidélité d'un prince de sa famille, il l'envoyait en Andalousie; aussi s'en trouva-t-il auprès d'Ibn-el-Ahmer toute une bande: on y voyait les fils d'Abd-el-Hack, ceux d'Ousnaf, de Nezoul et de Tachefîn-Ibn-Môti, chef des Tîrbîghîn, fraction des Beni-Mohammed. On y remarquait aussi les fils de Mohalli, oncles maternels du sultan Abou-Youçof.

C'était ordinairement à l'un ou à l'autre de ces princes qu'Ibn-el-Ahmer confiait le commandement des Zenata, volontaires de la foi, surtout quand il s'agissait d'envahir le territoire chrétien. Il commença, l'an 673 (1274-5), par y nommer Mouça-Ibn-Rahhou; ensuite, quand celui-ci rentra en Maghreb, il en choisit le frère, Abd-el-Hack, pour le remplacer. Abd-el-Hack rentra aussi en Maghreb et eut pour successeur Ibrahîm-Ibn-Eïça. Quelque temps après, Mouça-Ibn-Rahhou passa encore en Espagne avec son frère et obtint, pour la seconde fois, le commandement des volontaires de la foi. A cette occasion, Ibn-el-Ahmer lui délégua des pouvoirs extraordinaires, dans la pensée que l'on serait obligé de repousser par les armes le sultan mérinide, Abou-Youçof. Dans la suite, cet emploi fut rempli alternativement par eux et par leurs cousins; mais, avant que cet arrangement fût définitivement adopté, le sultan faisait remplir la place vacante par un autre chef. Ce fut ainsi qu'à l'occasion d'une ex-

pédition en pays ennemi, il nomma Ali, fils d'Abou-Eïad-Ibn-Abd-el-Hack, chef du corps des volontaires et, une autre fois, en l'an 679 (1280-1), il en confia le commandement à Tachefîn-Ibn-Môti. Cet officier marcha au-devant du roi chrétien et, l'ayant rencontré au pied du château de Moclin[1], il remporta sur lui la victoire.

Plus tard, Ibn-el-Ahmer eut à combattre le sultan Abou-Youçof et, dans une de ses expéditions, il plaça toutes les troupes zenatiennes sous les ordres de Yala-[2]Ibn-Abi-Eïad. Une bataille s'ensuivit dans laquelle les Mérinides furent mis en déroute, et Mendîl, fils de leur sultan, tomba au pouvoir des vainqueurs. Après la mort d'Abou-Youçof-Yacoub, son fils et successeur, Abou-Yacoub-Youçof, fit la paix avec le sultan andalousien et procura ainsi la liberté de son frère.

Le commandement des volontaires revint ensuite à Mouça-Ibn-Rahhou [3] qui le conserva jusqu'à sa mort. Abd-el-Hack, frère et successeur de Mouça, remporta plusieurs victoires sur les ennemis de l'islamisme et garda cet emploi tant qu'il vécut[4]. Mort en l'an 699 (1299-1300), il fut remplacé par son fils Hammou. Ce haut emploi passa plus tard de la famille de Mouça-Ibn-Rahhou dans celle de son parent, Abou-'l-Olâ ; puis, dans une autre famille. Hammou lui-même se vit placer sous les ordres de son successeur, Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ.

Quant à Ibrahîm-Ibn-Eïça-el-Ousnafi, il rentra en Maghreb et alla trouver le sultan Abou-Yacoub-Youçof; mais, quelque temps après, il fut mis à mort par l'ordre de ce prince, qui faisait alors le siége de Tlemcen. A cette époque, Ibrahîm était devenu vieux

---

[1] Il faut lire المقلين. — Voy. Ferreras, t. IV, p. 317.

[2] Dans le texte arabe lisez ليعلى.

[3] C'est à tort qu'on a imprimé daus le texte arabe بن بن رحو. Il faut supprimer l'un des بن.

[4] Dans l'édition imprimée du texte arabe, p. 545, ligne 10, il y a une phrase répétée qu'il faut supprimer.

et l'aveugle. Yala-Ibn-Abi-Eïad mourut en 687 (1288) ; Môti-Ibn-Tachefîn en 689 et Talha-Ibn-Mohalli en 686.

HISTOIRE D'ABD-EL-HACK-IBN-OTHMAN, COMMANDANT DES VOLONTAIRES DE LA FOI.

Abd-el-Hack, l'un des princes les plus illustres de la famille mérinide, était petit-fils de Mohammed, fils et second successeur de l'émir Abd-el-Hack [fondateur de la dynastie]. Son père, Othman, fils de Mohammed, mourut en Espagne, l'an 679 (1280-1), pendant qu'il faisait une expédition contre les chrétiens. Abd-el-Hack fut élevé sous les yeux du sultan Youçof. S'étant ensuite concerté avec le vizir Rahhou-Ibn-Yacoub-el-Outaci, il se mit en révolte contre le sultan Abou-'r-Rebiâ[1] et dut s'enfuir à Tlemcen, d'où il se rendit en Espagne. Abou-'l-Djoïouch, fils du sultan Mohammed-el-Fakîh, gouvernait alors l'Andalousie, et Hammou, fils d'Abd-el-Hack-Ibn-Rahhou, commandait les volontaires zenatiens. Emprisonné par le gouvernement andalousien sur la demande du sultan mérinide, Abou-Saîd[2], l'émir Abd-el-Hack effectua son évasion et passa chez les chrétiens.

Abou-'l-Ouélîd, fils du *raïs* Abou-Saîd, s'étant mis en révolte, à Malaga, prit le titre de sultan et alla mettre le siége devant Grenade. Plusieurs combats se livrèrent sous les murs de la ville et, dans une de ces rencontres, Hammou, fils d'Abd-el-Hack-Ibn-Rahhou [et commandant des volontaires de la foi], tomba entre les mains des assié-

---

[1] Voy, p. 186 de ce volume.

[2] C'est à tort que le texte arabe porte *Abou-'l-Abbas*.

geants et fut conduit devant Abou-'l-Ouélîd. El-Abbas-Ibn-Rahhou, qui se trouvait alors auprès d'Abou-'l-Ouélîd, ne voulut pas souffrir que Hammou, fils de son frère, restât prisonnier et le fit remettre en liberté. Hammou revint auprès du sultan, [Abou-'l-Djoïouch], mais le fait de son renvoi par l'ennemi éveilla les soupçons de ce prince, qui rappela Abd-el-Hack-Ibn-Othman du pays des chrétiens et lui donna le commandement des volontaires. Bientôt après, Abou-'l-Ouélîd obtint possession de Grenade et signa un traité par lequel Abou-'l-Djoïouch eut l'autorisation d'aller prendre le gouvernement de Guadix. Abd-el-Hack-Ibn-Othman s'y rendit avec Abou-'l-Djoïouch, mais, à la suite d'une altercation qui survint entre eux, il passa de nouveau à la cour du roi chrétien. Plus tard, il débarqua au port de Ceuta et déploya la plus grande bravoure au service de Yahya-Ibn-Abi-Taleb-el-Azefi, qui avait à soutenir un siége contre le sultan [mérinide], Abou-Saïd. Quand la paix fut rétablie entre les deux partis et que le sultan se fut retiré, Abd-el-Hack-Ibn-Othman prit la route de l'Ifrîkïa. Arrivé à Bougie l'an 719 (1319), il y trouva le gouverneur, Abou-Abd-er-Rahman-Ibn-Ghamr, chambellan [1] du sultan hafside, Abou-Yahya[-Ibn-el-Lihyani]. Cet officier le reçut avec de grands égards, lui fournit des vivres en abondance et, pour surcroît d'honneur, il lui permit de camper à Er-Récha, près de la ville. Il lui donna aussi cent cinquante chevaux, pour lui et pour ses gens, au moment de les laisser partir pour Tunis. Arrivé dans cette capitale, Abd-el-Hack fut accueilli par le sultan avec les témoignages les plus empressés de bienveillance et d'amitié, faveur qu'il devait en grande partie à la troupe de guerriers qui avait suivi sa fortune et dont les services pouvaient être d'une grande utilité au gouvernement mérinide.

En l'an 727 (1326-7), le sultan hafside rappela de Bougie Mohammed Ibn-Séïd-en-Nas pour lui confier les fonctions de chambellan. Devenu très-puissant, ce ministre se rendit presqu'ina-

---

[1] Lisez غمر حاجب dans le texte arabe.

bordable et, un certain jour, il refusa sa porte à l'émir Abd-el-Hack-Ibn-Othman. Indigné de cette insulte, le prince mérinide persuada au prince Abou-Farés de quitter la capitale et de se mettre en révolte contre son frère, le sultan. Dans l'histoire des Hafsides, nous avons raconté les conséquences de cette équipée[1] : Abou-Fares y perdit la vie, et Abd-el-Hack se rendit à Tlemcen. Deux années plus tard, il rentra en Ifrîkïa avec l'armée abd-el-ouadite que le sultan Abou-Tachefîn envoya contre le souverain de Tunis.

Vers la fin de la même année, quand les Abd-el-ouadites[2] eurent repris la route de Tlemcen, notre seigneur, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, rentra dans Tunis. Ibn-Abi-Amran, le prince hafside qui s'était établi dans cette capitale en qualité de sultan, alla se réfugier au milieu des Arabes nomades. Ibn-Rezzîn, neveu d'Abd-el-Hack-Ibn-Othman fut fait prisonnier et tué à coups de lance, ainsi qu'une petite troupe de ses partisans. Abd-el-Hack lui-même rentra à Tlemcen où il passa le reste de sa vie, honoré de la faveur du sultan Abou-Tachefîn, et comblé de ses bienfaits. Il mourut avec lui le jour de la prise de Tlemcen par les troupes du sultan mérinide, Abou-'l-Hacen. Cet événement eut lieu en l'an 737 (1337). Avec eux succombèrent, à la porte du palais, Othman et Masoud, fils d'Abou-Tachefîn, Mouça-Ibn-Ali, son chambellan, et Abou-Thabet, neveu d'Abd-el-Hack. Leurs corps, privés de têtes, restèrent exposés devant le palais.

HISTOIRE D'OTHMAN-IBN-ABI-'L-OLA, COMMANDANT DES VOLONTAIRES DE LA FOI.

Idrîs et Abd-Allah, tous les deux fils d'Abd-el-Hack et de

---

[1] Voy. t. II, p. 470

[2] Lisez *Abd-el-Ouad* à la place d'*Abd-el-Hack*, dans le texte arabe.

Sot-en-Niça, laissèrent plusieurs enfants, qui formèrent ensemble toute une bande et qui jouirent d'une haute considération parmi les autres Mérinides. Idrîs, aïeul de la famille des Beni-Idrîs, mourut avec son père, Abd-el-Hack, dans la journée de Tafertast[1]. Son frère, Abd-Allah, était mort quelque temps auparavant, laissant trois fils, Yacoub, Rahhou et Idrîs, qui devinrent les souches d'autant de familles.

En l'an 649 (1251-2), Yacoub, fils d'Abd-Allah, reçut d'Abou-Yahya, fils d'Abd-el-Hack, le gouvernement de Salé, ville dont les Mérinides venaient de faire la conquête ; puis, en l'an 658 (1260), il répudia l'autorité de son oncle Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack et garda la place pour lui-même. Elle tomba ensuite au pouvoir des chrétiens, ainsi que nous l'avons raconté ailleurs[2], et fut reprise par le sultan Yacoub. Le rebelle se refugia dans Aloudan, château du pays des Ghomara.

Amer et Mohammed, fils d'Idrîs, imitèrent la conduite de leur cousin, Yacoub-Ibn-Abd-Allah, et s'emparèrent d'El-Casr-el-Kebîr. Ils avaient réuni sous leurs drapeaux tous les descendants de Sot-en-Niça, quand le sultan marcha contre eux, les rejeta dans les montagnes des Ghomara et les y tint bloqués jusqu'à ce qu'ils fissent leur soumission. Le vainqueur leur pardonna à tous et, en l'an 660 (1261-2), il mit Amer à la tête d'une expédition qui partait pour l'Espagne. Rahhou, fils d'Abd-Allah et cousin d'Amer, traversa le Détroit avec lui. Mohammed, fils d'Amer, rentra [en Maghreb] et s'enfuit, l'an 680 (1281-2), à Tlemcen, d'où il repartit pour l'Espagne. En l'an 669 (1270-1), ces princes, soutenus par [leurs parents] les fils d'Abou-Eïad-Ibn-Abd-el-Hack, se révoltèrent contre le sultan, Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, et soutinrent un siége dans Aloudan. Contraints à se rendre, ils eurent de ce monarque la permission d'aller à Tlemcen. Les descendants de Sot-en-Niça et les fils d'Abou-Eïad partirent alors tous et allèrent s'établir en Espagne.

---

[1] Page 30 de ce volume.

[2] Page 46 de ce volume.

Plus loin, nous aurons à raconter le retour d'Amer et de Mohammed en Maghreb et ce qui leur arriva dans ce pays.

Yacoub, fils d'Abd-Allah, mourut l'an 668, sans être revenu de son égarement et de ses idées de révolte : il fut tué à Ghaboula, près de Ribat-el-Fath, par Talha-Ibn-Mohalli. Ses fils continuèrent à habiter le Maghreb et l'un, Abou-Thabet, gouverna le Sous pendant le règne du sultan Youçof-Ibn-Yacoub. En l'an 699 (1299-1300), il châtia les Zegna et, depuis lors, il resta en Maghreb, lui et ses enfants.

Abou-'l-Olâ et Rahhou, cousins du précédent et fils d'Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack, furent les souches des deux nouvelles branches de la famille. Rahhou passa en Espagne avec ses cousins, Amer et Mohammed, fils d'Idrîs. En l'an 669 (1270-1), son fils, Mouça, se rendit [en Espagne] avec les fils d'Abou-Eïad et les descendants de Sot-en-Niça. Plus tard, il revint à la place qu'il avait occupée dans l'empire mérinide ; puis, en l'an 675 (1276-7) il s'enfuit à Tlemcen avec son fils. Ensuite il alla se fixer en Espagne. Les fils d'Abou-'l-Olâ s'y transportèrent en l'an 685 (1286), avec leurs parents, les fils d'Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack, et les fils d'Othman-Ibn-Nezoul. S'étant tous établis en ce pays, ils reconnurent pour chef leur frère aîné Abd-Allah. Celui-ci fut un des chefs auquel le sultan andalousien donna le commandement des Zenata, guerriers de la foi, avant que cet emploi fût définitivement constitué [comme apanage des princes mérinides]. Il resta en place jusqu'à l'an 693 (1294), quand il trouva le martyre en combattant les chrétiens.

Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ, frère d'Abd-Allah, reçut d'Ibn-el-Ahmer [Mohammed III], prince que l'on détrôna, le commandement d'un détachement des volontaires chargés de garder Malaga et la région qui s'étend à l'occident de cette ville (*la Gharbïa de Malaga*). Il se vit placer, en même temps, sous les ordres du *raïs* Abou-Saîd-Feredj ; fils d'Ismaîl-Ibn-Youçof-Ibn-Nacer et cousin du sultan. En l'an 705 (1305-6), le *raïs* surprit la ville de Ceuta et fit ainsi éclater une guerre entre le Maghreb et l'Andalousie. La cour de Grenade reconnut Othman pour souverain du Maghreb et le fit passer chez les Ghomara. S'étant

fait proclamer sultan par cette peuplade, il alla s'emparer d'Asîla, d'El-Araïch, puis d'El-Casr-el-Kebîr. Nous avons déjà raconté l'histoire de cette affaire [1] et mentionné qu'Othman fut vaincu, en 708 (1308-9) par le sultan Abou-'r-Rebiâ. Il rentra alors en Espagne.

Abou-'l-Ouélîd, fils du *raïs* Abou-Saïd, ayant formé le projet d'enlever le trône à Abou-'l-Djoïouch, sultan de Grenade, s'adressa secrètement à Othman-Ibn-Abi-'l Olâ, qui commandait encore les volontaires postés à Malaga et, s'étant assuré le concours de ce chef, il marcha sur Grenade, l'an 714 (1314-5). Après avoir accompli son dessein et obtenu possession de la capitale, il remplaça l'émir Abd-el-Hack-Ibn-Othman, chef des volontaires zenatiens, par Othman-Ibn-Abi-'l Olâ. Abd-el-Hack suivit Abou-'l-Djoïouch à Guadix, et Hammou-Ibn-Abd-el-Hack-Ibn-Rahhou, qui avait aussi commandé les volontaires, s'y rendit avec eux.

Othman conserva pendant très-longtemps la haute position dans laquelle Abou-'l-Ouélîd l'avait placé et il s'y fit un si belle renommée que le sultan du Maghreb en ressentit une jalousie extrême. Aussi, en l'an 718 (1318-9), quand les musulmans de l'Andalousie invoquèrent son appui contre les chrétiens, il répondit qu'il irait très-volontiers à leur secours si, jusqu'à son retour en Maghreb, on tenait emprisonné l'émir Othman. Cette condition fut déclarée inexécutable. Quand le roi chrétien mit le siége devant Grenade, Othman et ses fils montrèrent une bravoure qui assura aux musulmans une victoire bien au-dessus de leurs espérances. Ils continuèrent à soutenir heureusement la cause du gouvernement andalousien et des musulmans jusqu'à l'an 725 (1324-5), quand Abou-'l-Ouélîd fut assassiné par quelques chefs, membres de sa propre famille. Othman, que l'on soupçonna d'avoir pris part à cette trahison, plaça aussitôt sur le trône Mohammed, fils du feu

---

[1] Page 161 de ce volume.

sultan, qui n'avait pas encore atteint l'âge de puberté. Mohammed-Ibn-el-Mahrouc, client et vizir d'Ibn-el-Ahmer, s'appliqua à gagner l'esprit du nouveau sultan et laissa les rènes de l'empire entre les mains d'Othman.

Ayant maintenant le pouvoir d'agir à son gré, Othman domina les ministres, leur enleva une grande partie de leur autorité et consacra presque tous les revenus de l'état à la solde et l'entretien des volontaires. Ibn-Mahrouc soupçonna enfin ce chef de vouloir usurper le trône et tâcha, par tous les moyens, de l'en empêcher. Ses efforts augmentèrent l'opiniâtreté de son collègue et ajoutèrent à la mauvaise intelligence qui régnait entre eux. Othman, ne pouvant plus contenir son mécontentement, alla camper dans la plaine de Grenade, rallia les volontaires zenatiens autour de son drapeau et força le vizir et tous les autres ministres à s'enfermer dans l'Alhamra. Pendant que le *naïb*[1] faisait, chaque jour des nouvelles démarches afin d'effectuer un raccommodement, le vizir forma le projet de susciter à son adversaire un rival capable de lui disputer le pouvoir et de l'entraver dans ses tentatives contre l'état. Othman avait auprès de lui son gendre Yahya, fils [d'Omar et petit-fils] de Rabhou-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack. Le vizir attira ce personnage au palais et le nomma commandant des volontaires. Othman se vit bientôt abandonné par ses troupes et ne trouva plus au camp que ses fils, ses parents et les gens de sa maison. Dans cette position, il consentit à faire la paix et à se rendre en Maghreb. Ayant alors envoyé quelques-uns de ses intimes auprès du sultan Abou-Saïd, pour l'avertir de son intention, il quitta la plaine de Grenade, l'an 728 (1327-8), à la tête de mille cavaliers, dit-on, dont les uns étaient ses parents, les autres ses clients et ses domestiques. Il prit la route d'Almeria, où il avait l'intention de s'embarquer ; mais, arrivé aux environs d'Andous[2], il reçut

---

[1] Peut-être le lieutenant (*naib*) du vizir.

[2] Variante : *Adres*. Cela ne peut pas être Andujar, qui était loin de la route suivie par Othman.

la visite des chefs qui y commandaient et avec lesquels il entretenait des intelligences, puis, au moment où ils lui adressaient les compliments d'usage, il profita de leur imprévoyance pour monter à cheval et s'emparer de la ville. Quand il y eut installé son *harem* et déposé ses trésors, il fit venir de Salobreña un fils du *raïs* Abou-Saîd, nommé Mohammed et, l'ayant reconnu pour sultan, il se mit à faire des courses dans le territoire de Grenade. Yahya-Ibn[-Omar-Ibn-]Rahhou rassembla tout ce qu'il pouvait de cavaliers zenatiens et sortit pour arrêter ces incursions, qui se renouvelaient depuis le matin jusqu'au soir. La guerre aurait pu durer pendant des années[1] si le sultan de Grenade, Mohammed [IV]-Ibn-el-Ahmer, n'eût pas ôté la vie à son vizir, Ibn-el-Mahrouc et rappelé Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ. Par le traité qui fut dressé à cette occasion, le prince Mohammed, [fils du raïs Abou-Saîd et] oncle du sultan, devait être déporté en Maghreb, et Othman devait rentrer à Grenade pour reprendre le commandement des volontaires de la foi. Ceci se passa en l'an 729 (1328-9). Othman recouvra de cette manière sa haute position dans l'empire et mourut quelque temps après.

HISTOIRE D'ABOU-THABET, FILS D'OTHMAN-IBN-ABI-'L-OLA ET COMMANDANT DES VOLONTAIRES DE LA FOI.

Après la mort d'Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ, cheikh des volontaires de la foi et coryphée des princes zenatiens, son fils, Abou-Thabet-Amer, le remplaça comme chef de la famille et obtint du sultan Abou-Abd-Allah[-Mohammed IV], fils d'Abou-'l-Ouélîd,

---

[1] A la place de سنين, il faut probablement lire سنتين et traduire : « La guerre avait duré deux ans quand le sultan de Grenade ôta la vie etc. »

le commandement des volontaires. Son esprit vif, sa fermeté, sa bravoure et le nombre de ses dépendants lui méritèrent une considération extraordinaire ; aussi, les troupes sous ses ordres déployèrent-elles une audace qui les rendit redoutables même au gouvernement andalousien, dont elles avaient plus d'une fois constaté la faiblesse[1].

Le sultan Mohammed [IV] était trop fier pour subir la domination de qui que ce fut ; il voulut être le seul maître et directeur, tant dans les petites affaires que dans les grandes, aussi, ne manqua-t-il jamais de traiter avec mépris les conseils que les chefs de ce corps voulaient lui imposer, et se plut-il à froisser leur amour-propre toutes les fois que l'occasion s'en présenta. En l'an 732 (1331-2), il se rendit auprès du sultan Abou-'l-Hacen afin d'obtenir son appui contre le roi chrétien et de le décider à faire passer en Espagne, le plus tôt possible, un corps de troupes sous les ordres de son fils, Abou-Malek ; un tel secours lui paraissant nécessaire pour assurer le succès du siége qu'il allait mettre devant Gibraltar.

Les officiers du corps des volontaires s'imaginèrent que cette démarche était le commencement d'une trame dont ils devaient être les victimes ; aussi prirent-ils la résolution d'assassiner leur souverain. Ils firent même entrer dans le complot plusieurs clients de ce prince lesquels, depuis quelque temps, attendaient une occasion pour renverser le gouvernement.

Gibraltar fut pris, ainsi que nous l'avons raconté ailleurs[2] et peu de temps après, le roi chrétien vint y mettre le siége. Le sultan de Grenade se rendit alors à la tente[3] de ce monarque et, à force de sollicitations, il le décida à décamper. En l'an 733 (1333), aussitôt que l'ennemi se fut éloigné, les divers corps de l'armée musulmane s'en allèrent, chacun de son côté, et le

---

[1] A la lettre : *dont ils avaient mordu le bois*. On mord un morceau de bois pour reconnaître s'il est dur ou mou.

[2] Page 217 de ce volume.

[3] Pour بينه lisez بيته (*sa tente*). Voy. Ferreras, t. v, p, 67.

sultan lui-même partit pour Grenade. Ayant alors appris que les chefs des volontaires s'étaient mis en embuscade sur son passage, il envoya chercher un navire de la flotte afin de s'y embarquer pour Malaga. Les conspirateurs, avertis à temps de son intention, coururent au-devant de lui et, l'ayant rencontré sur le chemin qui longe la côte d'Esteponña, ils se mirent à lui reprocher la conduite de son favori, Acem, affranchi d'origine chrétienne. Pendant qu'il cherchait à disculper son serviteur, les traîtres se jetèrent sur celui-ci et le tuèrent à coups de lance. Provoqué par cet outrage, il en exprima toute son indignation, et aussitôt un autre coup de lance le précipita de son cheval et l'étendit mort à côté d'Acem. Les assassins firent alors venir le prince [Abou-'l-Haddjadj-]Youçof, frère de leur victime, lui prêtèrent le serment de fidélité et le conduisirent à Grenade ; mais le crime qu'ils avaient commis les exposa, dès-lors, à la méfiance du nouveau souverain.

Le sultan Abou-'l-Hacen, après avoir achevé la conquête de Tlemcen, prit la résolution de faire la guerre aux chrétiens et fit proposer au sultan Youçof de combiner leurs efforts afin de chasser les infidèles de l'Andalousie. Youçof y donna son entière approbation et fit aussitôt emprisonner Abou-Thabet, ainsi qu'Idrîs, Mansour et Sultan, frères de ce chef. Soleiman, un autre de ces frères, effectua son évasion, alla trouver le roi chrétien et, plus tard, dans la journée de Tarifa, il se distingua par son acharnement à combattre les musulmans.

Abou-Thabet et ses frères restèrent en prison plusieurs jours; déportés ensuite en Ifrîkïa par l'ordre du sultan, ils débarquèrent à Tunis et allèrent se présenter devant notre seigneur, Abou-Yahya. Ce prince venait de recevoir d'Abou-'l-Hacen l'invitation de prendre toutes les mesures nécessaires pour empêcher ces hommes dangereux de passer en Maghreb tant que le souverain de ce pays serait occupé à combattre les chrétiens en Espagne; aussi, les fit-il enchaîner sur le champ et livrer à la garde d'Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn, qui avait l'ordre de les conduire à la cour du souverain maghrebin. Il adressa en même temps une lettre à Abou-'l-Hacen dans laquelle il le pria

de traiter les prisonniers avec indulgence[1]. Ce monarque y répondit en leur faisant un honorable accueil, mais, en l'an 743 (1342-3), pendant qu'il se tenait à Ceuta afin de mieux surveiller le siége d'Algéciras, il fit enfermer ces princes dans la prison de Mequinez, en conséquence de certains rapports peu favorables qui lui étaient parvenus à leur sujet. Dans la suite, son fils, Abou-Einan, qui avait usurpé le trône et mis en déroute les troupes de son neveu Mansour, fils d'Abou-Malek, entreprit le siége de la Ville-Neuve et se fit amener les prisonniers. Leur rendre la liberté, les combler de dons et de faveurs, rien ne lui coûta pour se les attacher; il prit même Abou-Thabet pour conseiller et ami.

Idrîs communiqua alors à son frère Abou-Thabet un projet qui devait entraîner la chute de la Ville-Neuve et, pour l'exécuter, il passa aux assiégés. Parvenu à gagner leur confiance, il suscita une révolte dans la place et mit la garnison dans la nécessité de se rendre à discrétion. Le sultan Abou-'l-Einan, ayant ainsi obtenu possession de la capitale, donna le gouvernement de Ceuta et du Rîf à l'émir Abou-Thabet, afin que ce chef pût mieux surveiller l'Espagne, pays où il avait naguère exercé un haut commandement; il plaça même à sa disposition les trésors et les troupes de l'empire mérinide. Abou-Thabet prit congé de son protecteur et se disposait à partir quand il fut atteint de la peste qui désolait l'Afrique en l'an 749 (1348-9). Il mourut dans le camp où il s'était tenu pendant le siége de la Ville-Neuve et d'où il voyait, en face de lui, le camp du sultan.

Ses frères allèrent habiter le Maghreb-el-Acsa, sous la protection d'Abou-Einan, mais Idrîs s'évada plus tard, passa en Espagne et obtint le commandement des volontaires de la foi. Dans un des chapitres suivants nous raconterons son histoire.

---

[1] Voy. page 238 de ce volume.

[2] Page 275 de ce volume.

HISTOIRE DE YAHYA-IBN-OMAR-IBN-RAHHOU, CHEF QUI COMMANDA DEUX FOIS LE CORPS DES VOLONTAIRES EN ANDALOUSIE.

Rahhou[, l'aïeul de Yahya-Ibn-Omar,] était le fils aîné d'Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack. Il eut plusieurs enfants qui laissèrent chacun une nombreuse postérité. Ils se nommaient Mouça, Abd-el-Hack, El-Abbas, Omar, Mohammed, Ali et Youçof. Ces princes quittèrent Tlemcen et passèrent en Andalousie avec les autres descendants de Sot-en-Niça ; mais Omar y resta, devint père de famille et ne les rejoignit que bien plus tard. Mouça remplaça Ibrahîm-Ibn-Eïça-el-Ousnafi dans le commandement des volontaires de la foi, puis, en l'an 705 (1305-6), il se rendit à Ceuta avec le *raïs* Abou-Saïd et Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ. Dans cette forteresse il eut sous ses ordres le détachement du corps des volontaires qui en formait la garnison. Rentré en Espagne, il n'y resta que peu de temps avant de repasser en Maghreb, où il trouva un honorable accueil auprès du sultan Abou-Saîd. Plus tard il se rendit encore en Espagne.

Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ, ayant obtenu le commandement des volontaires, céda aux sentiments de jalousie qui animent les hommes puissants l'un contre l'autre, et déporta en Ifrîkïa tous les membres de la famille Rahhou. Notre seigneur, le sultan Abou-Yahya[-Abou-Bekr], leur fit un bon accueil, les attacha au service de l'empire et les employa avec avantage dans ses expéditions militaires. Omar, fils de Rahhou, mourut dans le Djerîd et son tombeau se voit encore à Bechri, dans le pays des Nefzaoua. Son fils, Yahya, laissa ses frères sous les drapeaux du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr et embrassa le parti d'Ibn-Abi-Amran. Ensuite il passa dans le pays des Zouaoua, resta quelque temps au milieu des Beni-Iraten et se rendit enfin en Andalousie où il reprit, parmi les volontaires de sa tribu, le haut rang qui lui appartenait. Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ épousa alors la fille de ce chef, auquel il venait d'accorder toute sa confiance.

En l'an 727 (1326-7) Othman se brouilla avec Ibn-el-Mahrouc, vizir du sultan de Grenade et, étant allé camper dans la plaine de cette capitale, il rallia autour de lui tous les volontaires de la foi. Ibn-el-Mahrouc parvint alors à détacher Yahya, fils d'Omar-Ibn-Rahhou, du parti d'Othman et, l'ayant attiré à Grenade, il le fit nommer par le sultan commandant des volontaires. Ces guerriers se rendirent, par bandes, auprès de leur nouveau chef, et quittèrent Othman, qui partit alors pour Almeria et se conduisit de la manière que nous avons racontée ailleurs [1]. Yahya-Ibn-Omar garda le commandement jusqu'à la chute d'Ibn-el-Mahrouc. Le sultan, ayant ôté la vie à ce vizir, rappela Othman, le plaça de nouveau à la tête des volontaires et ordonna à Yahya-Ibn-Omar d'aller prendre le commandement d'un détachement du même corps qui tenait garnison à Guadix. Au bout de quelque temps, Yahya revint [à Grenade] et reprit la place qu'il avait occupée d'abord, parmi les guerriers de sa tribu. Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ rendit alors son amitié à Rahhou, et Abou-Thabet, fils d'Othman et d'une fille [2] de Mouça-Ibn-Rahhou, obtint beaucoup d'influence par l'appui de ses oncles maternels.

Après la mort d'Othman, son fils Abou-Thabet prit une part active à l'assassinat du sultan [Mohammed IV] et fut arrêté et déporté en Ifrîkïa avec ses complices, par l'ordre d'Abou-'l-Haddjadj, frère de leur victime.

La puissance de cette famille s'étant ainsi écroulée, le sultan plaça Yahya-Ibn-Omar à la tête des volontaires et eut souvent l'occasion d'apprécier les grands services de ce chef. En l'an 755 (1354), Abou-'l-Haddjadj fut assassiné dans la *Mosalla*[3], au moment où il se baissait pour accomplir le dernier des prosternements qui font partie de la prière. Il mourut d'un coup de poi-

---

[1] Voy. ci-devant, page 472.

[2] Pour عمه lisez أمه

[3] Voy. t. I, p 372.

gnard que lui porta un des nègres attachés à son écurie et dont l'esprit s'était dérangé. Cet homme que l'on prétend avoir été poussé au crime par d'autres personnes, fut sabré [1] sur place.

Ridouan, affranchi d'origine chrétienne, qui avait servi le père et l'oncle du sultan en qualité de chambellan, fit aussitôt inaugurer le prince Mohammed, fils d'Abou-'l-Haddjadj. Ayant alors relégué le nouveau sultan dans le palais, il s'assura l'exercice du pouvoir en le partageant avec Yahya-Ibn-Omar dont l'appui lui était devenu indispensable. Il jouit de sa haute puissance jusqu'à l'époque où le *raïs* Mohammed, fils d'Ismaîl, fils de Mohammed, fils du *raïs* Abou-Saîd, s'empara de l'Alhamra et proclama souverain Ismaîl, fils d'Abou-'l-Haddjadj et frère du sultan régnant. Pour exécuter ce coup de main, les conjurés avaient profité de l'absence du sultan Mohammed qui se trouvait alors à la campagne, dans sa maison de plaisance. Ayant surpris l'Alhamra, ils tuèrent le tout puissant vizir, Ridouan, et placèrent Ismaîl sur le trône. On convoqua ensuite toutes les classes de la population afin de leur faire prêter le serment de fidélité au nouveau sultan. Yahya-Ibn-Omar s'y présenta le lendemain, au moment où l'on croyait qu'il ne viendrait pas et qu'on allait l'avoir pour ennemi. Il prit alors l'engagement de servir le sultan Ismaîl en sujet fidèle et rentra ensuite chez lui.

Quelques jours après, les meneurs de cette révolution donnèrent le commandement des volontaires à Idrîs-Ibn-Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ, qui venait d'arriver de la province de Barcelone, région qui fait partie du territoire de l'ennemi. Yahya-Ibn-Omar, ayant été averti qu'on voulait l'arrêter, rassembla tous ses gens, monta à cheval et partit avec eux pour la Galice (*Castille*), pays appartenant aux chrétiens. Idrîs se mit à leur poursuite, les atteignit et leur livra une bataille qui dura toute une matinée et qui se termina par la déroute de ses troupes. Arrivé chez les chrétiens, Yahya leur confia son fils, Abou-Saîd-Othman, et partit pour le Maghreb afin de rejoindre l'ex-

[1] Pour صبرا il faut lire هبرا.

sultan, Mohammed, fils d'Abou-'l-Haddjadj. Ce fut en l'an 761 (1359-60) qu'il se présenta à la cour d'Abou-Salem et entra au service de ce prince, duquel il devint bientôt le conseiller intime. Son fils, Abou-Saîd, persuada alors au roi de Castille d'envoyer chercher le monarque détrôné, afin de le mettre à la tête d'une armée et de le faire passer en Andalousie, dont le gouvernement venait de rompre la paix qu'il avait conclue avec les chrétiens. En l'an 762 (1361)[1], Abou-Salem donna à Yahya-Ibn-Omar l'autorisation d'accompagner en Espagne l'ex-roi de Grenade. Abou-Saîd vint au-devant des voyageurs et aida son père, Yahya, à rétablir en Andalousie l'autorité de leur sultan. Pendant cette campagne, Yahya et son fils déployèrent une bravoure extraordinaire.

Redevenu maître de Grenade, en l'an 763, Mohammed, fils d'Abou-'l-Haddjadj, rendit à l'émir Yahya-Ibn-Omar le commandement des volontaires, et lui accorda des pouvoirs plus étendus qu'auparavant ; il en prit [Othman, le fils d'Abou-Saîd], pour conseiller et ami. Ces hautes faveurs excitèrent à un tel degré la jalousie du vizir, Ibn-el-Khatîb, qu'il essaya de perdre le père et le fils dans l'esprit du sultan. En l'an 764 (1362-3), ce monarque les fit enfermer dans la prison d'état, mais, deux ans après, il permit à Yahya de se rendre à Almeria et de s'y embarquer pour Alexandrie. Le proscrit revint en Maghreb, où il fut accueilli avec le plus grand empressement par le régent, Mohammed-Ibn-Abd-Allah, et il y passa le reste de sa vie, entouré d'honneurs. Il mourut en 782 (1380-1).

Abou-Saîd-Othman, ayant enfin reçu du sultan de Grenade la permission de se rendre en Ifrîkïa, débarqua à Bougie, l'an 767 (1365-6) et alla se mettre au service d'Abou-'l-Abbas, petit-fils du sultan hafside, Abou-Yahya-Abou-Bekr. Il assista à la prise de Tunis et, dans cette campagne, il déploya une telle bravoure que le sultan lui accorda une pension et plusieurs fiefs;

---

[1] Le texte arabe porte 763. Cette date est fausse, car le sultan merinide Abou-Salem mourut vers la fin de l'année précédente.

il le prit même pour conseiller et ami intime. Aujourd'hui encore, ce chef se montre au premier rang à la cour et au champ de bataille. Ses frères sont restés en Andalousie où, grâce à leurs nombreux domestiques et clients, ils jouissent d'une haute considération. Le sultan de ce pays est tout-à-fait revenu de la méfiance qu'il leur avait montrée et les traite maintenant en amis.

HISTOIRE D'IDRÎS, FILS D'OTHMAN-IBN-ABI-'L-OLA ET COMMANDANT DES VOLONTAIRES DE LA FOI.

Abou-Thabet, fils d'Othman-Ibn-Abi-'l-Olâ, mourut en l'an 750 (1349-50)[1], et ses frères restèrent au service d'Abou-Einan, sultan du Maghreb. Ils continuèrent à jouir des fiefs et des pensions que ce monarque leur avait accordés, mais, de tous ces princes, Idrîs fut le seul qui exerça sur la foule cette influence qui distingue les hommes habitués au commandement. En 758 (1557), Abou-Einan entreprit une expédition contre Constantine et pénétra dans l'Ifrîkïa; mais les chefs de son armée, effrayés par la perspective d'une longue série de combats, ourdirent un complot pour détourner leur maître de ses projets de conquête et donnèrent à leurs subordonnés la permission de partir pour le Maghreb. Le sultan, voyant son camp presque dégarni, et averti, dit-on, que, dans un conseil tenu par ses officiers, il avait été question de le déposer et de placer Idrîs-Ibn-Omar sur le trône, prit le parti de rebrousser chemin et de rentrer dans son pays. Idrîs fut averti par le public de ce qui venait de se passer et jugea prudent de s'évader du camp, pendant la nuit, et de chercher un refuge à Tunis. Accueilli dans cette capitale avec la plus haute distinction, il obtint d'Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn, chambellan et régent de l'empire, qu'un navire fût

1 Ou en 749. Voy. ci-devant, p. 476.

apprêté pour le transporter en Espagne. S'y étant embarqué avec toute sa suite, il alla trouver le fils du Comte, seigneur de Barcelone. Pendant quelque temps, il resta auprès de ce prince, puis, en l'an 760 (1359), après la mort du chambellan, Ridouan, premier ministre du gouvernement andalousien, il se rendit à Grenade, ville où il avait passé sa jeunesse et où il trouva une honorable réception.

Ismaîl, fils d'Abou-'l-Haddjadj, et son cousin, le *raïs* Mohammed, fils d'Ismaîl-Ibn Mohammed-Ibn-*er-Raïs*-Abi-Saîd, apprirent avec un plaisir extrême l'arrivée d'un homme capable d'exercer le commandement des volontaires et d'y remplacer Yahya-Ibn-Omar, chef dont ils soupçonnaient la fidélité et qui leur paraissait disposé à favoriser le sultan déchu. En l'an 761 (1359-60), Yahya se réfugia sur le territoire chrétien et Idrîs fut mis à la tête des volontaires. Dans cette position élevée, il fit preuve d'une grande habileté et obtint, à la cour, le même rang que son père et son frère avaient déjà occupé.

Le *raïs* Mohammed tua ensuite son cousin, le sultan Ismaîl, et s'empara du trône, mais, deux années plus tard, il fut chassé de Grenade par l'ex-sultan Abou-Abd-Allah-Mohammed. Ce prince avait quitté le pays des chrétiens, fort mécontent des procédés de leur roi à son égard, et était allé s'établir dans Ronda, ville qu'Omar-Ibn-Abd-Allah, régent du Maghreb, venait de lui faire remettre. Ce fut de là qu'il marcha contre l'usurpateur, qui se retira en Castille, avec ses partisans, et chercha la protection du roi chrétien. Ce prince les fit mourir tous pour les punir de la mort de Ridouan et du sultan Ismaîl. Idrîs et la troupe de volontaires qui avaient accompagné le *raïs* dans sa fuite furent enfermés dans la prison de Séville.

En l'an 766 (1364-5), un musulman attaché au service du roi chretien entreprit de faciliter l'évasion d'Idrîs et tint un cheval toujours prêt vis-à-vis de la prison. Idrîs brisa ses fers, perça le mur de sa cellule, mit le pied à l'étrier et, bien qu'il fût poursuivi de près, atteignit le territoire musulman. Accueilli de la manière la plus grâcieuse par le sultan Mohammed, fils d'Abou-'l-Haddjadj, il obtint l'autorisation de se rendre à Ceuta.

Le vizir Omar-Ibn-Abd-Allah, régent du Maghreb, craignit à un tel point l'influence de ce chef qu'il le fit aussitôt arrêter par le gouverneur de Ceuta et conduire à la prison de Mequinez. Transféré ensuite dans le *Ghour* (cachot) de Fez, par l'ordre du sultan Abd-el-Azîz, Idrîs y mourut étranglé l'an 770 (1368-9).

HISTOIRE D'ALI-IBN-BEDR-ED-DÎN, COMMANDANT DES VOLONTAIRES DE LA FOI.

Nous avons dit que Mouça, fils de Rahhou, passa en Espagne, avec les autres descendants de Sot-en-Niça. Parmi eux se trouvèrent Mohammed-Ibn-Idrîs-Ibn-Abd-el-Hack et son frère Amer. Ceci eut lieu en l'an 669 (1270-1). Mouça rentra en Maghreb, se réfugia dans Tlemcen et passa encore en Espagne. Nommé au commandement des volontaires de la foi, il conserva cet emploi jusqu'à sa mort. En l'an 679 (1280-1), il maria sa fille au sultan mérinide, Youçof-Ibn-Yacoub, et la fit escorter en grande pompe à la cour de ce souverain. Il eut plusieurs fils dont les deux aînés se nommaient Mohammed et on les distinguait par les surnoms de Djemal-ed-Dîn (*beauté de la religion*) et de Bedr-ed-Dîn (*pleine lune de la religion*). Ils reçurent ces titres d'un chérif de la Mecque qui était venu en Occident et qui les désigna ainsi, selon l'usage des orientaux. Les princes de la famille royale des Merîn avaient toujours un profond respect pour les descendants du Prophête et, dans toutes les occasions, ils recherchaient les prières et les bénédictions de ces saints personnages. Les deux enfants de Mouça venaient seulement de naître quand leur père le pria de les bénir et de leur frotter les gencives avec des dates mâchées, selon la coutume du Prophète. Le chérif y donna son consentement et, en rendant les enfants, il dit au père : « Reçois » la beauté de la religion ; reçois la pleine lune de la religion. » Mouça accepta ces surnoms ; étant parfaitement convaincu

qu'ils porteraient bonheur à ses fils. Depuis lors, ces deux enfants furent généralement connus, l'un, par l'appellation de Djemal-ed-Dîn, et l'autre par celle de Bedr-ed-Dîn. Quand ils eurent atteint l'âge viril, leur père les associa avec lui au commandant des volontaires.

Après la mort de Mouça-Ibn-Rahhou, le corps des volontaires passa sous les ordres de son frère Abd-el-Hack, dont le fils obtint ensuite ce haut commandement. En l'an 703 (1303-4), Djemal-ed-Dîn passa chez le roi chrétien et, s'étant embarqué à Carthagène, il alla trouver le sultan Youçof-Ibn-Yacoub qui faisait alors le siége de Tlemcen. Le jour même de la mort de Youçof, son fils, Abou-Salem, prince faible et incapable, essaya de monter sur le trône, mais, ayant vu qu'Abou-Thabet, petit-fils du feu sultan, s'était emparé du pouvoir, il prit la fuite, dans la soirée, et emmena avec lui son parent, Djemal-ed-Dîn, et ses oncles, El-Abbas, Eîça et Ali, fils de Rahhou-Ibn-Abd-Allah. Pendant qu'ils se dirigeaient vers Medîouna, ils furent arrêtés par les gens envoyés à leur poursuite et ramenés au camp. Le sultan Abou-Thabet fit aussitôt mourir son oncle, Abou-Salem et Djemal-ed-Dîn, mais il fit grâce aux autres prisonniers. El-Abbas passa en Espagne et se distingua dans la guerre contre les chrétiens. Quant à Bedr-ed-Dîn, il resta toujours en Andalousie, au milieu de ses gens, et conserva, jusqu'à sa mort, les honneurs et le grade militaire auxquels sa naissance lui donnait droit.

Son fils et successeur, Ali, se fit remarquer par sa fierté et ambition. A diverses reprises, il reçut du gouvernement grenadin le commandement des troupes zenatiennes qui tenaient garnison sur les frontières de l'empire, loin de la capitale. Ce fut ainsi, qu'à l'instar d'autres membres de sa famille, il commanda dans les villes de Malaga, d'Alméria et de Guadix.

Le chef du corps des volontaires était toujours un homme d'épée et remplissait des fonctions purement militaires. Profitant de la faiblesse du sultan, lequel avait très-souvent besoin de ces guerriers, soit pour combattre le roi chrétien, soit pour résister aux tentatives du souverain de Maghreb contre l'An-

dalousie, il partageait avec lui les revenus de l'empire afin de solder et d'entretenir les troupes sous ses ordres. Le sultan, constamment exposé aux coups de deux ennemis, avait besoin d'être soutenu par cet officier et dut se résigner à toutes ses exigences. Les troubles qui éclatèrent, vers le milieu de ce siècle, entre les chrétiens de l'Espagne, neutralisèrent la puissance du roi de Castille et le mirent dans l'impossibilité de faire aucune démonstration hostile contre l'Andalousie; d'un autre côté, les Mérinides, depuis la mort du sultan Abou-'l-Hacen, semblaient avoir oublié jusqu'au souvenir des victoires qu'ils avaient remportées sur leurs voisins et rivaux. Aussi, en l'an 764 (1362-3) le souverain de l'Andalousie crut avoir trouvé le moment opportun pour supprimer la place de commandant des volontaires et, d'après les conseils du vizir, Ibn-el-Khatîb, qui voulait se débarrasser d'un compétiteur redoutable, il emprisonna Yahya-Ibn-Omar et les fils de ce chef. Il plaça ensuite les volontaires sous les ordres de l'émir Youçof, son fils et successeur désigné, et enleva aux princes mérinides les commandements qu'ils exerçaient dans ce corps. Ayant ensuite reconnu qu'en se privant de l'appui d'une famille dont tous les membres étaient animés d'un même esprit et ne formaient, pour ainsi dire, qu'un seul corps, il avait perdu son meilleur moyen de défense, il revint sur sa première idée, et il déclara son favori, Ali-Ibn-Bedr-ed-Dîn, chef des volontaires de la foi.

A l'époque où Ridouan fut assassiné, Ali commandait le détachement de ce corps qui tenait garnison à Guadix et, cette même nuit, il accueillit chez lui et soutint fidèlement le sultan son maître, qui s'était échappé aux révoltés. En l'an 761 (1359-60), quand ce monarque passa en Maghreb, il l'accompagna à la cour d'Abou-Salem et, plus tard, il rentra avec lui en Espagne. Par ces témoignages de dévonement il plaça le sultan sous des obligations qui ne s'oublièrent jamais : devenu l'ami du souverain, le compagnon de ses heures de loisir, Ali, fils de Bedr-ed-Dîn, s'attira les regards du maître quand il s'agit de trouver un homme digne du commander le corps des volontaires. Ses anciens services et l'attachement inébranlable qu'il avait montré au sultan dans les jours de l'ad-

versité, lui méritèrent bien une position que ses aïeux avaient déjà remplie. Dans l'exercice de ces hautes fonctions, auxquelles il fut nommé en l'an 767 (1365-6), il déploya une grande habileté, et mourut en office, l'année suivante.

HISTOIRE D'ABD-ER-RAHMAN, COMMANDANT DES VOLONTAIRES, ET FILS D'ALI-ABOU-IFELLOUCEN, FILS DU SULTAN ABOU-ALI.

Les fils du sultan Abou-Ali avaient fixé leur séjour en Espagne, mais, ensuite, ils rentrèrent en Maghreb avec l'espoir d'en devenir les maîtres. Nous avons déjà raconté les suites de cette tentative. Abd-er-Rahman, petit-fils du même sultan, s'embarqua au port de Ghassaça, l'an 766 (1364-5), avec son compagnon d'exil, le vizir Masoud-Ibn-Rahhou-Ibn-Maçaï, et quitta le Maghreb à la suite d'une convention faite avec le vizir Omar-Ibn-Abd-Allah, régent de l'empire. Débarqué à Almuñecar, où le sultan andalousien se trouvait campé avec son armée, il en fut accueilli de la manière la plus grâcieuse et reçut tous les honneurs dignes de sa haute naissance. Les dons les plus amples, l'autorisation d'entrer dans le corps des volontaires, rien ne ne fut négligé pour être agréable à son vizir, aux gens de sa suite et à lui-même.

En l'an 768 (1366-6), lors de la mort d'Ali, fils de Bedr-ed-Dîn, il obtint du sultan le commandement en chef des volontaires. Ce choix fut motivé par la bravoure que le prince mérinide avait déployée en toute occasion, et par la proche parenté qui existait entre lui et le souverain du Maghreb. Cette dernière condition paraissait alors essentielle quand il s'agissait de nommer à ce haut emploi ; les descendants d'Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Hack ne pouvaient plus y prétendre, le trône du Maghreb ayant appartenu si longtemps à la branche collatérale de la famille et le souverain de ce pays ne leur étant qu'un parent fort éloigné. Le sultan fit choix d'Abd-er-Rahman pour ces raisons, le combla

d'honneurs et lui assigna une place dans le conseil des vizirs, privilége que l'on accordait, du reste, à chaque commandant des volontaires.

Abd-el-Azîz, sultan du Maghreb, apprit cette nomination avec un déplaisir extrême ; s'étant imaginé qu'elle avait pour but d'accroître l'influence d'Abd-er-Rahman et de le mettre en position d'aspirer au trône du Maghreb. A cette époque, le vizir, Ibn-el-Khatîb, entretenait une correspondance secrète avec la cour de Fez ; croyant se ménager ainsi un asile dans le Maghreb si on le forçait à quitter l'Espagne. D'après les instructions d'Abd-el-Azîz, il travailla à la perte d'Abd-er-Rahman et forgea des lettres au nom de ce chef et du vizir Masoud-Ibn-Maçaï, par lesquelles les officiers zenatiens et plusieurs intimes du palais furent invités à se révolter contre le souverain de Grenade. Ce monarque fit comparaître devant lui Abd-er-Rahman et le vizir Masoud, leur montra les lettres comme preuves du crime dont on les accusait et donna l'ordre de les enfermer dans la prison d'état. Ceci se passa en l'an 770 (1368-9).

Ibn-el-Khatîb gagna de cette manière la faveur du sultan mérinide et, quelque temps après, il s'enfuit de Grenade et se rendit à la cour de ce monarque. Le sultan andalousien reconnut alors la trame dont Abd-er-Rahman et Masoud faillirent devenir les victimes. Après la mort d'Abd-el-Azîz, il se brouilla avec Abou-Bekr-Ibn-Ghazi, régent de l'empire mérinide, et, voyant avec peine que ce royaume musulman etait devenu la proie de factieux et d'intrigants, il rendit la liberté aux deux prisonniers et leur fournit les moyens de passer en Maghreb. Abd-er-Rahman débarqua au port de Ghassaça et se fit proclamer souverain par les Botouïa. Nous avons raconté ailleurs ce qui passa alors entre lui et Ibn-Ghazi. Il finit par se mettre en possession de Maroc; partageant ainsi les provinces du Maghreb avec le sultan Abou-'l-Abbas-Ahmed , fils d'Abou-Salem. L'Omm-Rebiâ sert maintenant à séparer les deux empires.

Le souverain de l'Andalousie vient de supprimer la place de commandant en chef des volontaires de la foi ; il a pris ce corps sous ses ordres immédiats et s'occupe personnellement de

tous les détails. Aux princes mérinides qui en faisaient partie il a accordé une augmentation d'honneurs et rien de plus. Tel est état où se trouvent les choses aujourd'hui, c'est-à-dire, en l'an 783 (1381-2). Louons Dieu dans toutes les circonstances de la vie !

Fin de l'histoire des dynasties musulmanes qui ont régné en Maghreb ; ouvrage composé par Ouéli-'d-Dîn-Abou-Zeid-Abd-er-Rahman-Ibn-Khaldoun, originaire du Hadramout [en Arabie], puis, de Séville, docteur du rite malekite.

Louange à Dieu, souverain de l'Univers !

APPENDICE.

I.

NOTES SUR LA LANGUE, LA LITTÉRATURE ET LES ORIGINES DU PEUPLE BERBÈRE[1].

Les Arabes qui enlevèrent l'Afrique septentrionale à la domination byzantine étaient tous à la solde du khalifat et formaient des corps d'armée soumis aux règlements de la discipline et de l'hiérarchie militaires. Tout en conservant leur organisation par tribus, ils se mirent en marche sans se faire suivre par leurs familles et leurs troupeaux ; renonçant ainsi au plus ancien usage de la race sémitique. La conquête leur procura des femmes et des terres ; la vie de garnison les façonna aux habitudes d'une civilisation plus avancée, et un long séjour dans les villes changea ces soldats en citadins.

Dès lors, la domination arabe, basée sur une occupation purement militaire, n'eut plus la force de se soutenir ; affaiblie par les conflits qui eurent lieu entre les grands chefs et par les révoltes continuelles des indigènes, elle succomba sous les coups de la dynastie fatimide qui, soutenue par les Berbères ketamiens, s'empara du trône de Cairouan.

Après le départ des Fatimides, qui allèrent établir en Egypte le siége de leur empire, la famille de Zîri, chef auquel ils avaient

---

[1] M. De Sacy, M Quatremère, M. De Hammer et presque tous les autres orientalistes de l'Europe écrivent *Berber* au masculin, et *Berbère* au féminin. Dans cette traduction le mot *Berbère* s'emploie tant pour le masculin, que pour le féminin; circonstance qu'il ne faut pas attribuer à la volonté du traducteur.

confié le gouvernement de l'Afrique septentrionale, fonda en ce pays une dynastie purement berbère.

Vers le milieu du onzième siècle de notre ère, El-Moëzz-Ibn-Badîs, quatrième descendant de Zîri, régna sur l'Ifrikïa, c'est-à-dire, sur les pays de Tripoli et de Tunis[1]. El-Caïd, fils de Hammad et arrière petit-fils de Zîri, gouverna, au nom des Fatemides, les provinces de Constantine et de Maghreb central[2]. Dans la région au-delà du Molouïa, les tribus et les villes obéissaient à des chefs berbères qui devaient bientôt succomber devant l'invasion des Almoravides.

A cette époque, toutes les plaines de l'Afrique septentrionale étaient occupées par des Berbères nomades, ainsi que cela avait eu lieu depuis plusieurs siecles; les villes renfermaient une population partie berbère, partie arabe; l'islamisme s'était répandu dans toutes les tribus et, bien que la grande majorité du peuple parlât berbère, la langue arabe, soutenue par le Coran, demeura celle de la religion, de l'enseignement et de la cour.

El-Moëzz venait de renoncer aux doctrines héritiques professées par les Fatemides; il avait répudié l'autorité de cette famille et dressé, dans Cairouan, le trône d'un empire berbère, d'un état indépendant. Se voyant favorisé par la fortune, il espérait étendre sa domination sur toutes les contrées voisines, quand il vit sa puissance ébranlée par un ennemi dont il croyait n'avoir jamais à redouter les attaques.

En l'an 277 (890-1 de J. C.), la secte des Carmates, branche de celle des Ismaïliens, fit son apparition aux environs de Koufa, ville située au nord de l'Arabie et dans le voisinage de l'Euphrate. Elle enseigna la doctrine exposée dans le second volume de cet ouvrage[3] et, huit années plus tard, elle se trouva assez forte pour la propager par les armes. Une victoire remportée sur les troupes du khalife abbacide, El-Motaded, ouvrit la Syrie à ces sectaires; en l'an 317, ils massacrèrent à la Mecque plus de vingt

---

[1] Voy. t. II, p. 18.
[2] T. II, p. 43 et suivantes.
[3] Page 505.

mille pèlerins et comblèrent de cadavres le puits sacré de Zemzem. En l'an 360, ils occupèrent la ville de Damas et, pendant cette longue guerre, ils couvrirent de sang et de ruines plusieurs provinces du khalifat. Les musulmans orthodoxes furent surtout l'objet de leur haine et se virent traités sans miséricorde.

Parmi les tribus de l'Arabie, plusieurs de celles qui descendaient de Caïs-Ghaïlan[1] embrassèrent le parti des Carmates, plutôt par l'appât du pillage et par l'amour du désordre que par conviction religieuse. Les Beni-Soleim, qui campaient habituellement aux environs de Médine, en furent les premiers à soutenir les Carmates du Bahrein. Cette tribu, une des plus nobles de l'Arabie, descendait de Maad, fils d'Adnan et appartenait, par conséquent, à la même souche qui avait produit la tribu de Coreich, celle dont Mahomet faisait partie.

Les Carmates se rendirent aussi incommodes à leurs voisins et coreligionnaires, les Fatemides de l'Egypte, qu'aux Abbacides de l'Irac et de la Syrie. Repoussés par les troupes du khalife fatemide, El-Azîz, ils se retirèrent du côté du Golfe persique et abandonnèrent leurs alliés, les Arabes nomades. A la suite de cette défaite, les Soleim, les Hilal et les Djochem firent leur soumission et durent se transporter dans la haute Egypte afin de s'installer dans le territoire situé entre le Nil et la Mer Rouge. Ils y demeurèrent près de cinquante ans; alors le gouvernement du Caire leur permit de passer le fleuve et les envoya porter le ravage dans les états du prince Zîride qui avait méconnu l'autorité de l'empire fatemide.

Ibn-Khaldoun nous fait connaître les suites fâcheuses de cette invasion : la puissance des Zîrides presqu'anéantie; les campagnes et les villes de l'Ifrîkïa et du Maghreb livrées comme une proie aux Arabes nomades; l'agriculture ruinée, le commerce détruit, et tout le pays exposé, pendant plusieurs siècles, aux razias et au pillage. Les Almoravides, les Almohades, les Merinides, les Abd-el-Ouadites, toutes les dynasties berbères s'efforcè-

[1] Ce nom est souvent écrit ainsi dans les manuscrits arabes, mais c'est *Aïlan* qu'il faut lire.

rent de mettre un terme à ces désordres et, bien qu'ils réussirent à contenir les Arabes pendant quelque temps, ceux-ci ne manquèrent jamais de recommencer leurs brigandages, chaque fois que l'occasion se présentsait. Cet état de choses durait encore à l'époque où notre auteur écrivait son histoire.

Après avoir enlevé à la dynastie Zîride et aux Sanhadja, presque toutes les villes de l'Ifrîkïa, les Arabes nomades, dit Ibn-Khaldoun, s'y installèrent en maîtres et accablèrent leurs nouveaux sujets de la tyrannie de leur administration. S'étant fait expulser des villes par les habitants indignés, ils occupèrent tout le pays ouvert, et là, jusqu'à nos jours, ils ont continué à molester les populations agricoles, à dévaliser les voyageurs et à tourmenter leurs voisins par leur rapine et leur brigandage.

Dans le récit des guerres qui suivirent cette grande invasion, à peine trouva-t-on quelques indications au sujet de la population arabe qui descendait des anciens conquérants ; on pourrait même supposer qu'elle n'existait plus si El-Bekri, qui composa sa description historique et géographique de l'Afrique peu d'années après ces événements, n'eût indiqué, comme une chose digne de remarque, les localités qui possédaient encore des habitants arabes.

Les Arabes nomades s'étant emparé du pays plat, contraignirent les Berbères à se retirer, les uns dans les montagnes, les autres vers les contrées occidentales du Maghreb. Dès lors seulement, c'est-à-dire vers le milieu du onzième siècle de J. C. l'Afrique septentrionale posséda des nomades arabes. « Les » premiers conquérants musulmans, dit Ibn-Khaldoun, ne s'y » établirent point comme habitants de tentes ; pour rester maî- » tres du pays ils durent se tenir dans les villes. Ce ne fut » qu'au milieu cinquième siècle de l'hégire que les Arabes no- » mades y parurent pour la première fois et s'y dispersèrent par » tribus afin d'aller camper dans toutes les parties de cette vaste » région. » Répétons encore qu'avant cette époque les plaines de l'Afrique septentrionale appartenaient exclusivement aux nomades de la race berbère.

Si, dans cette esquisse, nous devions nous occuper des Arabes de l'Afrique septentrionale, nous aurions à signaler les modifications que leur langue a subies, tant dans la partie grammaticale que dans le vocabulaire; nous aurions même à préciser l'époque et les causes du grand changement opéré dans la conjugaison du verbe, changement qui s'est fait d'après un même principe en Arabie, en Egypte et en Syrie. Nous pouvons seulement énoncer un fait, très-naturel du reste, c'est que dans la langue arabe de la Mauritanie, on reconnaît un assez grand nombre de mots et de formes appartenant à la langue berbère.

Selon les anciens historiens et géographes arabes, la population de l'Afrique septentionale, au premier siècle de l'hégire, se composait de *Roum*, d'*Afarec* et de *Berber*. Par le mot *Roum* (Romains), les conquérants musulmans désignaient les chrétiens d'origine étrangère, c'est-à-dire, les colons de race latine et les troupes de l'empire byzantin; aux indigènes romanisés, qui tous professaient le christianisme, ils donnèrent le nom d'*Afarec* (Africains), mot dont le singulier est *Afrîki*; aux peuplades que les *Roum* appelaient *Barbari*, les *Barbares*, ils appliquèrent la dénomination de *Berber*, mot dont le pluriel, en Arabe, prend les formes de *Beraber* et de *Berabra*. Ce fut à la population latine qu'ils empruntèrent le terme *Berber*. Les Romains avaient reçu ce mot des Grecs, qui l'avaient probablement tiré du sanscrit. Dans cette ancienne langue, souche du persan, du grec, du latin et des langues germaniques, le mot *Warwara* signifie un *proscrit*, un *homme vil*, un *barbare*. S'il faut en croire Hérodote[1], les anciens Egyptiens donnaient le nom de *Barbaroi* à tous ceux qui ne parlaient pas leur langue. Quoi qu'il en soit, les écrits de Saint-Augustin et de ses correspondants nous montrent que le terme *barbari* était employé par la population latine de l'Afrique pour désigner les peuplades indigènes qui repoussaient l'autorité de l'empire et les doctrines du christianisme.

---

[1] Livre II, 158.

Si l'on demande aux lexicographes et aux philologues arabes la dérivation du mot *berber*, ils répondent qu'il est formé du verbe *berbera*, qui signifie *parler d'une manière inintelligible, murmurer, pousser des cris de colère,* ou bien de *berbera*, mot qui signifie *beaucoup de bruit et de mouvement*. Sachant que les Arabes étaient aussi habiles que les Grecs pour trouver, dans leur propre langue, la dérivation des mots étrangers, nous n'attachons aucune importance à leur explication de ce nom ; nous ferons seulement observer qu'ils ne le considéraient pas comme appartenant à la langue berbère. En cela, du moins, ils avaient raison ; jamais les Berbères ne se désignent par ce mot, qui est très-rarement employé aujourd'hui, même par les Arabes. D'Herbelot prétend que *Berber* dérive de *Ber Beratkom* « qui dit-il, « signifie deux choses, ou bien *votre pays est fort désert,* ou « bien *votre pays est un pays de blé.* » Ces deux explications sont également absurdes : l'auteur de la *Bibliothèque orientale* avait eu connaissance de la légende d'Ifrîcos, (voyez tome I, page 168 de cette traduction,) mais il ne s'était pas rendu compte des mots *ma akthera berberatakom*, phrase que le moindre arabisant de nos jours saurait très bien rendre par les mots *quel jargon est le vôtre !* Quelques écrivains disent que *Berber* est un mot composé : les deux grandes familles de cette race descendaient, dit-on, l'une de *Berr*, fils de Caïs, et l'autre de *Berr*, fils de Canaan, donc, pour désigner tout le peuple, on n'avait qu'à combiner les noms de ses aïeux en un seul mot. Cette dérivation ne cède pas en bizarrerie à celle d'un savant européen qui nous assure que *Berber* est composé du mot syriac *bar* (*fils*) et du mot arabe *ber* (?) (*désert* (?)) ; donc, il signifie *fils du désert*. C'est aller un peu loin pour chercher la solution d'une question bien simple. M. de Saint-Martin ne s'est pas laissé fourvoyer ; il avait très-bien compris que les *Berber* des Arabes étaient les *Barbari* des Latins.

Passons au mot *Cabile*, qui sert encore à désigner une partie de la race berbère. Pour exprimer l'idée de *tribu*, de *peuplade nomade*, les Arabes emploient le mot *Cabîla*, et, au pluriel *Cabaïl*. Pendant les quatre siècles qui suivirent la conquête de l'Afrique

septentrionale par les musulmans, tous les nomades appartenaient à la race berbère ; aussi, dans les ouvrages historiques et géographiques qui traitent de cette époque, le mot *cabîla* veut dire *tribu berbère*. Les Arabes nomades, arrivés en Afrique, étaient aussi organisés en tribus (*cabaïl*) ; mais, voyant employer ce terme pour désigner une race qu'ils méprisaient, ils appliquèrent à leurs propres tribus le nom d'*ârch*, عرش qui signifie *maison*, *pavillon*, *tente*. Les historiens Arabes respectent trop leur langue pour se servir du mot *ârch* avec le sens de *tribu;* ils s'en tiennent au terme consacré et disent également *cabaïl el-Arab* (*tribus des Arabes*), et *cabaïl el-Berber* (*tribus des Berbères*). Dans les provinces d'Alger et d'Oran, le mot *cabîla* sert à désigner les Berbères, et ceux-ci l'ont accepté ; dans la province de Constantine on emploie le mot arabe *chaouïa* (*bergers*), ou bien le mot *Zenatïa* (*Zenatiens*), en parlant de ce peuple ; dans les provinces méridionales de l'empire marocain, les Berbères s'appellent *chelouh*, mot dérivé du nom berbère *achlouh*, au pluriel *ichlah*, qui signifie *tente de poil de chameau*. Ils donnent au dialecte qu'ils parlent le nom de *chelha*, mot provenant de la même racine que le précédent et, lorsqu'ils veulent s'exprimer avec élégance, ils le désignent par le nom *tamazîght* ou *tamazîrt*. Ce mot est du genre féminin ; la forme masculine *amazigh*, *amazîr*, signifie *noble, homme libre*, *berber*. *Akal amazîgh*, mots cités et mal traduits par Léon l'Africain, veulent dire le *pays berbère*. Ce mot *amazîgh* n'est pas connu en Algérie; on trouve, il est vrai chez les Touaregs *amajar* ou *amajagh*, et, au pluriel, *imoujaran*, qui signifie *hommelibre*, *touareg*; mais ce mot est dérivé du verbe *augar* (*surpasser*).

Les peuplades qui forment la race berbère se rencontrent dans presque toutes les parties de l'Afrique septentrionale ; on les trouve depuis la Méditerranée jusqu'au Niger et depuis l'Atlantique jusqu'aux oasis égyptiens. Les unes habitent les montagnes et cultivent les jardins qui entourent leurs villages, ou bien ils s'adonnent à l'exercice des arts utiles ; les autres demeurent dans les plaines et s'occupent de l'agriculture et de l'éducation des troupeaux ; d'autres se tiennent dans les bourgades situées entre

le Tell et le grand Désert, où ils s'occupent de commerce ; quelques branches de la grande famille touaregue passent leur temps à piller les caravanes, à escorter les voyageurs et à combattre les Arabes ou les Nègres, leurs voisins. On a remarqué qu'en Algérie les Berbères occupent les montagnes et les Arabes les plaines ; en Tunisie et en Maroc le même fait a lieu, excepté dans les provinces méridionales de ce dernier royaume, où les Chelouh habitent le pays plat.

Toutes ces peuplades parlent des dialectes d'une même langue, dialectes tellement différents qu'on est d'abord tenté de les regarder comme des langues distinctes. Dans le quatrième siècle de notre ère cet état de choses avait déjà frappé l'attention d'Ammien Marcellin, dont les paroles : *dissonas cultu et sermonum varietate nationes plurimas*[1] rappellent le passage d'un historien andalousien qui fleurissait dans le treizième siècle : *Les dialectes des Berbères*, dit Ali-Ibn-Saîd, *peuvent être ramenés à quelques souches uniques* (osoul ouahida), *mais, telle est la variété de leurs ramifications* (forouâ) *que* [*les diverses tribus*] *ne peuvent s'entendre entre elles qu'à l'aide d'interprètes*[2]. L'illustre Saint-Augustin y voyait plus clair que l'historien romain et le polygraphe arabe ; ses paroles : *in Africâ barbarâ gentes in una linguâ plurimas novimus*[3], démontrent qu'il avait reconnu un fait important et bien difficile à saisir. En effet, la langue berbère se partage en un grand nombre de dialectes ; chaque tribu, chaque localité a le sien. De province en province, de montagne en montagne, de village en village, le langage varie à un tel point que souvent deux peuplades voisines ne s'entendent pas. L'habitant du Jurjura ne comprend pas le berbère des Beni-Mozab ; ceux-ci auraient de la peine à s'entretenir avec des Chelouh, et un Masmoudien de l'Atlas marocain serait très-embarassé si un Berbère de la plaine de Haha lui adressait la parole. Enfin, les Berbères du Tell ne comprennent rien au langage

---

[1] XXIX, 5.

[2] Abulfedæ Historia anteislamica, p. 178.

[3] *De Civitate Dei*, XVI, 6.

des Touaregs. De prime abord, ces dialectes paraissent avoir si peu de rapports, les uns avec les autres, que l'on est tenté de les regarder comme des langues tout-à-fait distinctes ; mais, si l'on compare ensemble deux de ces idiomes, même les plus discordants, on y découvre la même construction grammaticale, le même système de conjugaison et beaucoup de ressemblance dans les vocabulaires. On y reconnaît quelques différences dans les pronoms, dans les acceptions des verbes, dans les adverbes, les prépositions et les conjonctions, ainsi que dans la prononciation de certaines lettres. Chez une tribu, on trouve des mots berbères remplacés par des mots arabes ; chez un autre on remarque plusieurs mots berbères qui ne s'emploient pas ailleurs. Celui qui voudrait étudier l'ensemble de la langue doit chercher d'abord les caractères distinctifs de chaque dialecte, afin de les mettre à l'écart et d'examiner ce qui reste ; alors, il apercevra que tous ces dialectes proviennent d'une même souche et qu'il n'y a point entre eux de différences fondamentales. Quand on se rappelle que la plupart des tribus berbères ont remplacé par des mots arabes un bon tiers de ceux qui formaient leur vocabulaire primitif ; — que tel mot berbère est inconnu dans une peuplade et s'emploie chez celle de la montagne voisine ; — que la la forme féminine d'un nom se trouve en Cabilie, par exemple, tandis que le masculin ne se rencontre que chez les Chelouh ; — que certains termes usités jadis dans le Tell n'existent plus que dans le Sahra ; que, de tribu en tribu, les lettres se permutent, le *théta* remplace le *t*, le *ts*, le *d*, et *vice versa* ; le *ch* permute aves le *dj* et le *z* ; — qu'il y a plusieurs autres irrégularités de cette nature ; — quand on a bien compris ces faits, on peut s'engager avec une certaine confiance dans le chaos des dialectes berbères.

On a admis comme règle générale que plus deux tribus sont voisines, plus leurs dialectes se ressemblent ; mais on trouve des peuplades établies à très-peu de distance l'une de l'autre et qui ne s'entendent pas. D'autres tribus, séparées par une vaste étendue de pays, parlent le même idiome. Ainsi, la *zenatïa* des environs de Tuggurt ne diffère pas beaucoup de la *zenatïa* marocaine.

Presque tous ces dialectes ont subi de graves altérations par l'introduction de l'élément arabe. L'empressement des Berbères à changer leur vocabulaire en accueillant les mots de la langue sacrée n'a rien qui doive nous surprendre; mais, qu'ils aient porté cet engouement au point de renoncer à leur idiome pour adopter celui d'une autre race est un fait qui pourrait nous étonner si nous n'en avions pas d'exemples en Europe. Dans la région située entre Constantine, Sétif, la mer et la frontière tunisienne, une grande partie de la population est d'origine ketamienne, et cependant elle ne parle plus que l'arabe. D'un autre côté, la langue touaregue a été profondement altérée par l'introduction de mots nègres ; on remarque, surtout, dans le dialecte d'Agadez beaucoup de termes qui semblent appartenir à la langue Haoussa.

Par des recherches plus approfondies on parviendra, sans doute, à constater les caractères distinctifs de tous ces dialectes, à faire ressortir les points de ressemblance plus ou moins nombreux qui existent entre eux, et à les classer alors par familles. Jusqu'à présent on n'a pas les moyens pour tracer l'arbre glossologique de la race berbère ; tout au plus si l'on est parvenu à fixer les traits qui se reproduisent dans toutes les ramifications de cette langue. Faute de renseignements suffisants, on n'ose pas déclarer que cet arbre forme deux grandes branches qui correspondent aux deux principales nations dont se compose la race berbère, selon les généalogistes musulmans; à plus forte raison faut-il renoncer, pour quelques temps, à l'espoir d'y reconnaître les diverses ramifications que les mêmes auteurs s'accordent à compter sur chaque branche. On n'est pas encore parvenu à remarquer une ressemblance de famille entre les dialectes des Azdadja, des Masmouda, des Auréba, des Adjîça, des Ketama et des Sanhadja, tribus qui forment, dit-on, la descendance des Bernés; on ne peut non plus indiquer les traits qui caractérisent ces dialectes et qui les distinguent de ceux des Addaça, des Nofouça, des Darîça et des Louata, tribus que l'on fait descendre de Madghîs El-Abter.

Pouvons-nous maintenant essayer d'identifier la langue berbère avec la langue numide?

Avant de répondre à cette question, il faut savoir, d'une manière précise, la signification attachée à ces mots *langue numide.* Depuis quelques années seulement, on les emploie pour désigner la langue des autocthones de l'Afrique septentrionale; la langue des Gétules, des Libyens et des Numides; celle de Firmus et d'Igmazen, de Tacfarinas, de Bocchus et de Jugurtha; pourvu, toutefois, que celui-ci n'eût pas le punique pour langue maternelle. On admet donc que, sous la domination carthaginoise et sous celle des Romains, les indigènes de ce pays, les Barbares, qui, selon Ptolomée, formaient plus de cent trente peuples distincts, parlaient une même langue. Bien que cette supposition paraisse très-hasardée, on aurait tort de la repousser : de nos jours encore, le même fait se montre jusqu'à la dernière évidence, et rien dans les annales de l'Afrique ne donne lieu à croire que, pendant les derniers temps de la domination byzantine, l'ancienne population numide ait été remplacée par des tribus d'une autre race. La seule difficulté qui se présente à l'ethnographe et qui, dans l'état actuel de nos connaissances, n'admet pas d'une solution immédiate, c'est le moyen d'établir une comparaison entre cette ancienne langue et celle dont les dialectes se parlent encore chez les diverses peuplades berbères. Que nous reste-t-il de cette langue numide? Où en sont les monuments? quelques pierres portant des inscriptions que l'on est à peine parvenu à lire et dont une seule est accompagnée d'une traduction punique; des noms de localité, et plusieurs noms propres dont quelques-uns commencent par la syllabe *mas* ou *mis*. Quant à l'inscription bilingue, elle n'offre rien de concluant; déchiffrée par Gesenius en premier lieu, revue par M. de Saulcy, qui rectifia plusieurs erreurs commises par son devancier, elle renferme encore deux lettres sur la valeur desquelles on n'est pas d'accord. En comparant cette inscription avec l'alphabet *tifenar*, usité maintenant chez les Touareg, on est même obligé de croire que plusieurs autres lettres n'ont pas les valeurs que les savants de l'Europe leur ont assignées. Dans cette épitaphe, composée en grande partie de noms propres, trois mots seulement paraissent être des formes verbales; malheureusement, le premier est à

moitié effacé, et les deux autres appartiennent à des racines inconnues jusqu'à présent en langue berbère.

Quant aux noms propres, tels que *Massinissa*, *Misagenes*, *Micipsa*, *Masintha*, *Massiva*, *Mascizel*, *Masgaba*, *etc.*, dont la première syllabe est un de ces mots qui, en berbère, signifient *fils*, ou plutôt *fils de lui*, on pourrait les regarder comme appartenant à cette langue ; mais alors il faut supposer que le mot dont la syllabe *mas* ou *mis* est suivie représente le nom porté par la mère de l'individu ainsi désigné. Autrement, on ne saurait expliquer pourquoi le fils de *Gula* se nommait *Massinissa* (*le fils d'Issa*), pourquoi trois fils de ce dernier roi étaient désignés par les noms de *Misagenes*, *Micipsa et Masgaba*; pourquoi enfin le fils de Jugurtha portait le nom de *Masintha*.

S'il nous était même parvenu des écrits en langue numide, nos recherches ne pourraient guère aboutir à un résultat satisfaisant qu'à la suite d'une longue série d'études. Prenons les évangiles, traduites par Ulphilas en langue gothique, et comparons-les avec l'allemand d'aujourd'hui; on aurait d'abord beaucoup de peine à reconnaître la parenté de ces deux idiomes. Rapprochons cette même traduction avec celle des évangiles en anglo-saxon, nous y trouverons une différence tout aussi marquée, et cependant, nous avons la certitude que ces trois langues proviennent d'une même souche. Pour établir une comparaison entre le berbère et le numide, nous n'avons pas même un tout petit vocabulaire de cette dernière langue : nous n'en possédons absolument rien. Encore, s'il existait un vocabulaire, à quoi cela pourrait-il servir dans la recherche de la vérité ? Nous trouvons en français et en anglais un grand nombre de mots parfaitement identiques ; devons-nous conclure qu'en France et en Angleterre le peuple parle la même langue ? Voici un vocabulaire touareg renfermant quelques mots usuels :

Mech,	en français	*Dieu*,	en berbère	*erbi*.
Alîs,	—	*homme*,	—	*ergaz*.
Amanokal,	—	*sultan*,	—	*aguelîd*.
Amnès,	—	*chameau*,	—	*alrom*.
Echek,	—	*arbre*,	—	*tasetta*.
Eguelman,	—	*fleuve*,	—	*acîf*,

Takot, en français,		*fleur*, en berbère,		*adjeddigue*.
Arom, *Agadès*,	—	*ville* ou *pays*,	—	*temdînt*, *temzîrt*.

A l'inspection de cette liste on est porté à regarder le touareg comme tout-à-fait différent du berbère. Mais en voici un autre vocabulaire :

Tafoukt, en français		*soleil*, en berbère		*tafoukt*.
titrît,	—	*étoile*,	—	*itri*.
Azenkot,	—	*gazelle*,	—	*tazenkot*.
Imogran,	—	*grand*,	—	*imogran*.
Imellal,	—	*blanc*,	—	*imellel*.
Izi,	—	*mouche*,	—	*izi*.
Tethent,	—	*sel*,	—	*tisent*.
Fouda,	—	*soif*,	—	*fod*.
Adar,	—	*pied*,	—	*adar*.
Afous,	—	*main*,	—	*afous*.

A quoi donc servent des vocabulaires incomplets ?

Les renseignements et traditions fournis par les historiens et généalogues, tant arabes que berbères, méritent toutefois d'être pris en considération ; les indications de Corippus dans son *Johannide* ne doivent pas être négligées ; aussi, quand nous aurons à examiner les pièces qui concernent les origines berbères, nous ne manquerons pas de nous y arrêter. Mais, avant d'entamer ce sujet, il ne sera pas inutile de faire quelques observations sur la grammaire de la langue dont se servent les Berbères et de présenter au lecteur quelques morceaux de leur littérature.

DU DIALECTE CHELHA.

Le chelha est le seul dialecte de la langue berbère qui possède une littérature écrite. L'alphabet se compose de trente-deux let-

tres, dont vingt-huit sont identiques avec celles qui forment l'alphabet arabe. Les quatre lettres supplémentaires sont :

ڃ *tch*

ژ *j* Le même son, représenté par le même signe, se retrouve en persan. Cette lettre et la précédente se rencontrent très-rarement.

ڞ *zh* Cette lettre est un *z* emphatique qui se prononce du gosier. Dans quelques autres dialectes elle se remplace par le *z* ordinaire.

ڭ ou ڨ *g* C'est le *g* dur des mots *gala*, *gondole*.

Le *th* ث, représenté quelquefois par le ت *t*, a le même son que le *théta* des Grecs et le *th* dur des mots anglais *thin*, *think*. Le *dh* ذ, qui s'écrit assez souvent د, sans point, est le *delta* des Grecs, le *th* doux des Anglais, comme dans les mots *this*, *the*, *these*.

On trouve la lettre *aïn* ع en chelha et dans tous les idiomes berbères du Tell; elle se présente surtout dans des mots empruntés à l'arabe, mais on la rencontre aussi dans plusieurs mots qui n'appartiennent pas à cette langue. L'alphabet touareg n'a aucun signe pour représenter cette lettre. Le *b* se trouve dans un grand nombre de mots purement berbères. Le *kh* خ se rencontre aussi dans quelques mots berbères. Ainsi que dans l'arabe, le *ghaïn* غ est l'*r* grasséyé des Parisiens et des Provençaux.

Dans la prononciation et dans l'écriture surtout, plusieurs lettres du dialecte chelha se remplacent par d'autres. Voici la liste de ces permutations qni, très-souvent, défigurent l'orthographe même des mots empruntés à l'arabe.

t ت, *th* ث, *d* د, *dh* ذ *tt* ط, s'emploient les uns pour les autres.

dj ج, *tch* ڃ, *ch* ش, *j* ژ — —

s س, *ss* ص, — —

d ض, *tt* ط — —

kh خ, *gh* غ — —

kh خ, *k* ك	s'emploient les uns pour les autres.	
kh خ, *g*dur ڭ	—	—
gh غ, *g*dur ڭ	—	—
c ق, *g*dur ڭ	—	—
k ك, *i* ي	—	—
m م, *n* ن	—	—

DU NOM.

Il y a trois classes de noms : les *noms propres*, comme *Bihi*, *Aghennadj*, *Amentag ;* les *noms appellatifs*, comme *ergaz* (*homme*), *aguellîd* (*roi*), *tasetta* (*arbre*), *temzîrt* (*pays*) ; et les *noms abstraits*, comme *temdoukelt* (*amitié*), *temlelt* (*blancheur*), *touatta* (*venue*), *temezriout*, (*la vue*). Du mot *ergaz* (*homme*), dérive le mot *terougza* (*humanité*, *virilité*). Les noms de cette dernière classe se forment de plusieurs manières, dont la plus usitée est celle qui ajoute la syllabe *toua* تو au commencement de la racine verbale et la lettre *a* يَ à la fin : exem. *touakda* (*crainte*), formé de *akad* (*craindre*); *touafka* (*don*), formé d'*efka* (*donner*); *touakchema* (*entrée*, *arrivée*), formé d'*ekchem* (*entrer*), *touarça* (*descente*), formé d'*ers* (*descendre*); *tewazra* (*commencement*), formé d'*izaour* (*être le premier*). Les noms abstraits sont très-nombreux ; chaque racine pouvant en fournir un. On a déjà reconnu plus de vingt manières de former les noms abstraits.

DES GENRES.

Les noms et les verbes de tous les idiomes berbères ont deux genres, le masculin et le féminin. Presque tous les noms masculins commencent par une des voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *ou*. Les noms féminins commencent par la syllabe *té* ou *ti* (en zouaoua, *thé*, *thi*), et se terminent très-souvent par un *t* (*th* en zouaoua). Les

lettres qui servent à désigner les genres semblent représenter l'ancien article défini qui aurait perdu toute sa valeur déterminative. C'est ainsi que l'article arabe *el* s'incorpore aux noms arabes *berbérisés* et ne conserve plus son influence : le mot *labhar*, en arabe, *el-bahr* (*la mer*), signifie également *la mer* et *une mer* ; *loct*, en arabe, *el-wact*, peut se rendre par *le temps* ou par *un temps*. Quoi qu'il en soit, l'article défini n'existe pas en berbère moderne. Le mot *yan* (*un*), au féminin *yat* (*une*), sert en chelha, d'article indéfini ; *iwan* (*un*) et *iwat* (*une*), remplissent cette fonction en dialecte zouaoua.

Les noms masculins se mettent au féminin par la substitution de la syllabe *té* ou *thé* à la voyelle initiale et par l'addition d'un *t* à la fin du mot. Parmi les exceptions que subit cette règle on remarque *ergaz* (*homme*), dont le féminin est *tamettout* ou *thamettout*.

Dans un grand nombre de substantifs féminins dont la forme masculine n'existe pas, on remarque l'absence du *t* final.

Le nom diminutif se forme du nom masculin de la même manière que le nom féminin.

Pour naturaliser des noms arabes du genre féminin, les Berbères leur ajoutent un *t* ou *th* au commencement et la même lettre à la fin ; exem. *medîna* (*ville*), en berbère *temdînt* ou *themdînt*. Les noms masculins arabes conservent ordinairement l'article *l* quand on les admet en langue berbère.

DES NOMBRES.

En berbère, les noms et les verbes ont deux nombres, le singulier et le pluriel. Le nom masculin singulier se met au pluriel par la conversion de la voyelle initiale en *i* et par l'addition d'un *n* final précédé d'une voyelle ; exem. *ergaz* (*homme*), pluriel *irgazen*; *aguellîd* (*roi*), pluriel *iguellîdan*.

Telle est la règle générale, mais beaucoup de noms forment leur pluriel d'après un autre système : ainsi, si la *dernière* syllabe est un *ou* ou un *î* long, suivi d'une consonne, cette voyelle peut se changer en *a*. En ce cas, la terminaison en *n* ne s'em-

ploie pas; exem. *âghîoul* (*âne*), pluriel *ighîal*; *amchîch* (*chat*), pluriel *imchach*; *acerdoun* (*mulet*), pluriel *icerdan*. Si la syllabe *pénultième* renferme une voyelle longue, cette voyelle peut se changer en *ou* et celle de la syllabe finale en *a*; exem. *agadîr* (*escarpement*), pluriel *igoudar*; *afarez* (*jaune d'œuf*), pluriel *ifouraz*; *aghanîm* (*roseau*), pluriel *ighounam*.

Il y a des pluriels dont les racines diffèrent de celles des noms singuliers qui leur correspondent : exem. *tamettout* (*femme*), pluriel *toulaouîn* (à la lettre : *petits cœurs*).

La plupart des noms féminins se mettent au pluriel par la conversion du *t* final en l'une des syllabes *an*, *en*, *in*, *oun*. On trouve cependant des pluriels qui conservent ce *t* malgré l'adjonction de la syllabe de pluralité. Quelquefois aussi la voyelle de la syllabe préfixe se remplace par un autre et le *t* final disparaît ou se change en *a*; exem. *taddart* (*village*), pluriel *touddar*; *tamourt* (*pays*), pluriel *timoura*; *tabourt* (*porte*), pluriel *tiboura*. Le nom féminin qui commence par *ta* et se termine par *a* peut se mettre au pluriel par la conversion du premier *a* en *i* et du second en *ioun*; exem. *talefça* (*vipère*), pluriel *tilefcioun*; *tamella* (*tourterelle*), pluriel *timellioun*.

Dans les divers dialectes berbères dont nous avons pris connaissance toutes ces règles s'appliquent d'une manière presque générale.

DES CAS.

Il y a six cas : le nominatif, le génitif, le datif, l'accusatif, le vocatif et le cas absolu. Ce dernier est celui du nom qui ne subit l'influence d'aucun agent.

DÉCLINAISON DU NOM MASCULIN EN CHELHA.

	Singulier.	Pluriel.
Nom.	ourgaz (*l'homme*).	ouïrgazen.
Gén.	ouërgaz,	ouërgazen,

Dat.	iërgaz *et* irgaz,	iërgazen *et* irgazen,
Acc.	aourgaz *et* argaz,	aourgazen *et* argazen,
Voc.	aïergaz.	aïirgazen,
Abs.	ergaz.	irgazen.

DÉCLINAISON DU NOM MASCULIN EN ZOUAOUA.

	Singulier.	Pluriel.
Nom.	ourgaz,	irgazen,
Gén.	ou-ourgaz *et* bourgaz,	iërgazen *et* guirgazen,
Dat.	ïourgaz,	ïourgazen,
Acc.	argaz,	irgazen,
Voc.	aiërgaz,	aiërgazen,
Abs.	ergaz.	irgazen.

Les noms féminins, ne prenant pas les signes des cas, se déclinent au moyen de prépositions.

Quand un nom régit un autre au génitif, ce rapport peut s'établir de deux manières ; exem.

Tiguimmi ouërgaz
Tiguimmi n'ouërgaz } (*la maison de l'homme*).

Iïs outrîc
Iïs en trîc } (*un cheval de selle*).

Ce *en* ou *n* est l'équivalent de la préposition *de*.

Signalons ici un autre genre d'annexion qui a lieu surtout avec les antécédents : *baba* (*père*), *imma* (*mère*), *emi* (*fils*), *illi* (*fille*), et qui ressemble au génitif pléonastique de la langue syriaque ; exem.

Babas ouëfroukh (*le père de lui, du jeune homme*),
Illîs ouguellîd (*la fille de lui, du roi*),
Immis ouërgaz (*la mère de lui, de l'homme*),
Emis ouamghar (*le fils de lui, du vieillard*) ;
c'est-à-dire : *le père du jeune homme, la fille du roi, la mère de*

l'homme, le fils du vieillard. On retrouve la même construction en zouaoua.

DES ADJECTIFS.

Les adjectifs dérivent du verbe. Ils ont généralement la forme de la troisième personne du singulier, ou bien celle du participe. Les adjectifs empruntés à l'arabe s'adaptent au dialecte chelha en recevant un *d* initial, pour le genre masculin, et un *t*, tant initial que final, pour le féminin ; exem. *dâdjîb* (*merveilleux*,) féminin *tâdjîbt*. En chelha et en mozabi les adjectifs se mettent au pluriel par l'addition du suffixe *în*, *èn*.

L'adjectif berbère ne fournit aucune forme dérivée qui puisse exprimer le comparatif ou le superlatif. Pour enoncer, en chelha, l'idée de supériorité on emploie le verbe *youf* (*il est mieux*, *il surpasse*), *touf* (*elle est mieux*) ; ou bien on se sert des mots *oggar en* (*plus de*), *fella* (*sur*), *fou* (en arabe *fouc*, *au-dessus de*), etc.

C'est ainsi que l'on dit :

Yat tacerdount touf îïs (*une mule vaut mieux qu'un cheval*);

Ghouad youf aghouan (*ceci vaut mieux que cela*) ;

Nekki d'amocran oggar en-nek (*je suis plus grand que toi*) ;

Yan ergaz iggouthen achedd fellas (*un homme beaucoup plus fort que lui*) ;

Aghouad yakhechen fou ghouan (*celui-ci est pire que celui-là*).

DES NUMÉRATIFS.

On verra par le tableau suivant qu'au moins trois des dix premiers nombres appartiennent à la souche sémitique.

NUMÉRATIFS CARDINAUX.

	CHELHA.	ZOUAOUA.	BENI MENACER.	BENI MOZAB.	TOUAREG.
1	Yan (*m.*) yat (*f.*).	Youen (*m.*) youet (*f.*).	Yedj (*m.*) yecht (*f.*).	Igguen (*m.*) igguet (*f.*)	Yan (*m.*) Yet (*f.*).
2	Sîn (*m.*) sénat (*f.*).	Sîn (*m.*) senat (*f.*).	Sen (*m.*) sent (*f.*).	Sen (*m.*) sennet (*f.*).	Chîn (*m.*) senat (*f.*).
3	Crad (*m.*) cradet (*f.*)	Comme en arabe vulgaire.	Comme en arabe vulgaire.	Charet (*m.* et *f.*)	Carad (*m*) caradet (*f.*).
4	Koz (*m.*) kozet (*f.*).	*Id.*	*Id.*	Oggoz (*m.*) oggozet (*f.*)	Koz (*m.*) kozet (*f.*).
5	Sommous (*m*) sommoust (*f.*).	*Id.*	*Id.*	Semmès (*m.*) semmeset (*f.*).	Summos (*m.*) summoset (*f.*).
6	Sidîs (*m.*) sidist (*f.*)	*Id.*	*Id.*	Soz (*m.*) sozet (*f.*).	Ségués (*m*) ségueset (*f*)
7	Sa (*m.*) sat (*f.*).	*Id.*	*Id.*	Saa (*m.*) samt (*f.*).	Ossa (*m.*) essaïet (*f.*).
8	Tham (*m.*) thamet (*f.*).	*Id.*	*Id.*	Tam (*m.*) tamet (*f.*).	Ettam (*m.*) ettamet (*f.*).
9	Tza (*m.*) tizzat (*f.*).	*Id.*	*Id.*	Tès (*m*) tesset (*f.*).	Tza (*m.*) tezaïet (*f*).
10	Marao (*m.*) maraot (*f.*).	Merao.	*Id.*	Meraou (*m.*) meraout (*f.*).	Meraou (*m.*) meraot. (*f.*).

11	Yan damrao (*m.*) yat damrao (*f.*).	Comme en arabe vulgaire.	Comme en arabe vulgaire.	Meraou digguen (*m.*).	Meraou d'yan (*m.*).
20	Sin tamrawin.	*Id.*	*Id.*	Sen temrawin.	Chin et-temrawin.
35	Sommous de-crad tamrawin.	*Id.*	*Id*,	Semmès decharet temrawin.	Carad et-temrawin de summos.
100	Mia	Mia (*arabe vulg.*).	*Id* .	Touïnest.	Temad.
1000	Ifidh.	Comme en arabe vulgaire	*Id.*	Touinest tamecrant. (*La grande centaine*).	Mearou temad.

NUMÉRATIFS ORDINAUX.

1er	Damezwar.	Izwaren.		Amezwar.	

Pour former les autres numératifs ordinaux les Chelouh et les Beni Mozab préfixent la syllabe *wis* aux numératifs cardinaux ; les Zouaoua emploient les syllabes *wis*, *etts* et *eth*.

TABLEAUX COMPARATIFS DES PRONOMS APPARTENANT A CINQ DIALECTES BERBÈRES

PRONOMS PERSONNELS *(au nominatif)*.

	CHELHA.	ZOUAOUA.	BENI-MENACER.	BENI-MOZAB.	TOUAREG.
Singulier.					
Je,	Nek, nekkîn, nekkîni.	Nek, nekki, nekkîni.	Netch.	Neschi.	Nagueda, naguedagh.
Tu (m.),	Kî, kîn, kïîn.	Ketch, ketchi, ketchini.	Chek, kéîn.	Chetchi.	Kéïda, kéïdagh.
Tu (f.),	Kemîn, kemîni.	Kem, kemmi, kemmîni.	Chem, chemmi.	Chemmi.	Kemda.
Il,	Netta.	Nettha, nettsa.	Netta.	Netta.	Enta.
Elle,	Nettet.	Netthet, nettsat.	Nettat.	Netha, nettata.	Entada.
Pluriel.					
Nous (m.),	Nokni, noknîn.	Noukni, nekni.	Nechnîn.	Nechnîn.	Neknîd, neknîdan.
Nous (f.),	Nokonti, nokontîn.	Noukenti.	Nechnînt.	»	Neknîchîda.
Vous (m.),	Gouwi, gounwîn.	Konwi, kounwi.	Chemmîn, kounîn.	Chetchouîn.	Kounîd, kounîdan.
Vous (f.),	Konamti, konamtîn	Kountouri, konemti, kounemtsi.	Chemmînti.	Chetchemîten.	Kounîtchîda.
Ils,	Nothni, nothnîn.	Nothni, nithni, nouthni, notni.	Nahnîn, nathnîn.	Netnîn.	Entenîd, entenîdan
Elles,	Nothenti, nothentîn	Notentsi, nothnenti, nouthenti.	Nahnînt, nanînt, nathnînt.	Netnîten.	Entenîthchîda.

PRONOMS PERSONNELS *(en régime)*.

	CHELHA.	ZOUAOUA.	BENI-MENACER.	BENI-MOZAB.	TOUAREG.	Type général
Me, moi.	i, ïî.	i, ïî.	i, ïî.	i, di, hïe.	i, ai, nai.	ï.
Mon, mes,	nou.	i, ou, inou.	»	»	i, ni, nik.	»
Te, toi (m.),	ek.	k, ek, ik.	tch, etch.	tch, etch.	ek, kei, nek.	k.
Te, toi (f.),	em.	em, kem, am.	im.	em, khem.	em, nem,	m.
Ton (m.),	ek, inek.	ik, inek.	»	»	»	k.
Ton (f.),	em, inem.	im, inem.	»	»	»	m
Le (accus.),	t. th.	t, th.	»	»	»	th.
La (accus.),	th.	ts.	»	at.	»	»
Lui,	s, ennès.	s, es (génétif et datif).	is.	es, ekht.	es.	s.
Son,	is, inès.	is, inès.	»	»	iet, nit.	»
Nous,	gh, agh.	gh. ghen, agh, aghen.	agh.	»	nagh.	gh.
Nos, notre,	nagh.	nagh, ennagh.	nagh.	nagh, tanagh (f)	nagh.	»
Vous (m.),	kon, iwen.	kon, wen, anwen.	wen, nouwen.	oun, aoun.	unawan.	wen, kon.
Vous (f),	kont, iwent.	kont, awent.	tchenet.	atchent.	ekmet, nekmet	»
Vos, votre (m.)	»	wen, enwen.	»	»	»	»
Vos, votre (f.),	»	kont, enkont.	»	»	»	»
Les (m.),	ten.	ten.	»	enten.	»	ten.
Les (f.),	tent.	tent.	»	inet.	»	tent.
Leur, à eux,	sen.	sen.	sen.	sen.	nassen.	sen.
Leur, à elles,	sent.	sent, asent, ensent.	sent, ensent.	»	esnet, nesnet.	sent.

	PRONOMS DÉMONSTRATIFS.				
	CHELHA.	ZOUAOUA.	BENI-MENACER	BENI-MOZAB.	TOUAREG.
Ce, cet.	Waï, waïni, wîn, winna, winni, aïni, enni, ad, an, en, ghouad, ghïa, ani, awi.	Ouaï, ouaïni, aïï, aïï-ni, wagui.	In, wîn, wou, athaïou.	Wou, anni, wîni, tinnet.	Wada, wadagh.
Cette.	Taï, tïï, tïïn, tîni, tinna, enni, aïni, taghi, ikhta, ikhtad.	Taï, taïni, aïï, aïïni, ta, thagui.	Attaïou.	Tou, tenni.	Tenda, tendagh.
Ces.	Widak, enni, aïna, ghouen, ghaïoul, widakh.	Waini, aïï, agui.	athnaïn.	»	»
Celles.	Tîn, tidak, anni, enni.	Tiïni, aïï, thîgui.	»	»	»
Ceci.	waï, waïni, waghi, aïad, ghaïad.	Waï, waïni, wagui.	Wou.	Ouni, touni.	Wada, wadagh.
Cela.	Wîn, wînni, winna, ghaïan, ghaïad, daïnna.	Wîn, wînna, wagui.	Wounou.	Ouni.	Ouninda, annindagh.
Celui-ci.	Comme *ce, cet.*	Comme *ce, cet.*	Wou, athaïou.	Antou.	»
Celle-ci.	Comme *cette.*	Comme *cette.*	Thou.	»	Tada, tadagh.

Ceux-ci.	Wîn, wîni winna, aîï, aîinna.	Wîgui, et comme *ces.*	Iédou.	Tininni.	Winîda, windagh.
Celles-ci.	Comme *celles.*	Thîgui, et com. *celles.*	Thedou!, attentaïou.	Tininnat.	Tchinîda, tchinadagh.
Celui-là	Comme *ce, cet.*	Wagui, wîn, wînna, enni.	Wîn.	Ansou.	Wîn.
Celle-là.	Comme *cette.*	Thagui, tîn, tinna, tenni,	Tîn, Thîn, tenni.	Tininnat.	Tenda, tendagh.
Ceux-là.	Comme *ces.*	Wîgui, ouidak, enni.	Wîn.	Ininnat, ininnou.	Winchinîda, winchinîdagh.
Celles-là	»	Thîgui, tidak, enni.	Thîdin, tinnou!, attenta ïn.	Tininnat.	Tchinda, tchindagh.
Celui qui	Wîn, aïen, aïenna, aïna, anna, elli, wali, awala, ghouali.	Iwîn, iwîni, enni, aïn.	»	»	Wad.
Celle qui.	Tîn, aghtella.	Tîn, thîn, tinna.	»	»	Tadet.
Ceux qui	Wîdak, aïn, wala, wallî.	Wîdak, ouithen.	»	»	Wîn.
Celles qui	Tîdak.	Tidak, tithen.	»	»	Tchîn.

Le pronom affixe de la troisième personne a deux formes distinctes, l'une pour l'accusatif : *t*, *th* au singulier, *ten* ou *then* au pluriel ; l'autre pour le génitif et le datif : *s* au singulier et *sen* au pluriel. Le pronom mis à l'accusatif ou au datif suit immédiatement l'aoriste du verbe qui le régit ; exem.

Errîgh-ek (*je t'ai vu*) ; Ifka-s (*il lui a donné*).

Mais, lorsque le verbe est précédé de la particule négative *our*, ou d'une des particules *ad*, *ara*, qui servent, l'une à former le présent et l'autre le futur, on doit placer le pronom entre le verbe et la syllabe préfixe ; exem. Our-ek-ezrîgh (*je ne t'ai pas vu*); Ad-ek-izra (*il te voit*); Ar-ek-nezra (*nous te verrons*).

Quand la phrase est interrogative ou que le verbe est virtuellement au mode subjonctif, le même fait a lieu.

Dans les poèmes écrits en chelha, le pronom affixe se place quelquefois avant l'*our*.

En chelha, les pronoms démonstratifs *ad*, *ed*, *an*, *en*, *elli*, peuvent se placer immédiatement après le nom auquel ils se rapportent ; exem. icemeg-ad (*cet esclave*) ; tafout-elli (*cette lumière*) ; ghelmedînt-an (*dans cette ville*) ; louézîr-an (*ce vizir là*).

DU VERBE.

Dans tous les dialectes berbères, le verbe se conjugue de la même manière. Une partie des inflexions données à la racine du verbe berbère pour exprimer les personnes s'accorde avec les inflexions analogues du verbe mis au présent, en hébreu, en arabe littéral et en arabe vulgaire. Nous indiquerons ici ces inflexions et nous représenterons la racine du verbe par un trait.

	Berbère.	Hébreu.	Arabe littéral.	Arabe vulgaire.
2e pers. sing.	*t — dh*,	*t —*,	*t —*,	*t —*,
3e p. sing. m.	*i —*,	*i —*,	*i —*,	*i —*,
3e p. sing. f.	*t —*,	*t —*,	*t —*,	*t —*,
1re pers. plur.	*n —*,	*n —*,	*n —*,	*n — ou*,
2e p. pl. masc.	*t — ou*,	*t — ou*,	*t — oun*,	*t — ou*.
3e p. plur. f.	*t — emt*,	*t — neh*,	*t — neh*,	

PARADIGME DU VERBE.

SINGULIER.		PLURIEL.	
IMPÉRATIF.			
Fais.	Sker.	*Faites.* (masc.)	Sker-th.
		Faites. (fém.)	Sker-emt.
Aoriste.			
J'ai fait, je fais.	Sker-egh.	*Nous avons fait.*	Ne-sker.
Tu as fait, etc.	Te-sker-edh.	*Vous avez fait* (masc.)	Te-sker-em.
		Vous avez fait (fém.)	Te-sker-emt.
Il a fait.	Ie-sker.	*Ils ont fait.*	Sker-en.
Elle a fait.	Te-sker.	*Elles ont fait.*	Sker-ent.
Présent ou Futur.			
Je fais. je ferai.	Ade-sker-egh.	*Nous faisons etc.*	An-ne-sker.
Tu fais, tu feras	At-te-sker-edh	*Vous faites.*	At-te-sker-em.
Il fait, il fera.	Ad-ie-sker.	*Ils font.*	Ad-sker-en.
Futur.			
Je ferai.	Ara-sker-egh.	*Nous ferons.*	Ara-ne-sker.
Futur composé.			
Je ferai.	Ara-d-sker-egh.	*Nous ferons.*	Ara-d-ne-sker.
Participe.			
Dérivé de l'aoriste.	*faisant.*	Ie-sker-an. (masc.)	Te-sker-an. (fém.)
Dérivé du présent.	—	Ad-i-sker-an. (masc.)	At-te-sker-an. (fém.)
Dérivé du futur.	—	Ar-i-sker-an. (masc.)	Ar-te-sker-an (fém.)
Dérivé du futur composé.	—	Ara-d-i-sker-an. (masc.)	Ara-te-sker-an (fém.)

FORMES DÉRIVÉES DU VERBE PRIMITIF.			
La syll. *es* ou *ze*,	placée avant la racine du verbe,	le rend transitif.	
—	*am* ou *en*	—	le rend réciproque ou réfléchi.
—	*it* ou *tsa*	—	le rend fréquentatif ou passif.
—	*im* on *em*	—	le rend fréquent ou réciproque

Par le redoublement de la seconde lettre radicale on forme aussi le verbe d'habitude ou de fréquence.

Ainsi que dans les langues semitiques, les formes temporelles du verbe n'expriment pas toujours le temps de l'action d'une manière bien précise.

Le verbe qui est régi par un autre se met au présent et doit se traduire par le subjonctif ou par l'infinitif. Le subjonctif s'exprime aussi par l'aoriste précédé de la lettre *a*.

Quand il faut exprimer avec la négation le présent ou le futur du verbe primitif, on remplace ce verbe par la forme verbale qui en dérive et qui sert à désigner l'idée de fréquence ou d'habitude.

Dans la plupart des verbes berbères la troisième personne masculine du singulier de l'aoriste se compose de deux syllabes, dont la première commence par un *i*, signe de cette personne. Si nous supprimons cette lettre et la voyelle faible de la seconde syllabe, il nous reste ordinairement une racine de trois lettres ; exem.

يسكر isker (*il a fait*) ; racine *s*, *k*, *r*, سكر ;
ينكر inker (*il se leva*) ; racine *n*, *k*, *r*, نكر ;
ياوى yaoui (*il apporta*); racine *a*, *ou*, *i*, اوى ;
يار yarra (*il rendit*) ; racine *a*, *r*, *r*, ار.

La seconde radicale est quelquefois la même que la première ; exem.

يدو iddou (*il alla*) ; racine *d*, *d*, *ou*, دو ;
يسن issen (*il sut*) ; racine *s*, *s*, *n*, سن ;

On trouve aussi des verbes qui ont la seconde radicale redoublée ; exem.

يمّغر imoggar (*il fut grand*) : racine *m*, *g*, *r* : مغر ;
يحمّل ihammel (*il aima*) ; racine *h*, *m*, *l*, حمل.

Chacune des trois lettres radicales peut être une voyelle ; exem.

يوزل iouzel (*il courut*) ; racine *ou*, *z*, *l*, وزل ;
يفود ifoud (*il eut soif*); racine *f*, *ou*, *d*, فود ;
يلسا ilça (*il s'habilla*) ; racine *l*, *ç*, *a*, لسا.

Dans un petit nombre de racines une voyelle de prolongation suit la première ou la seconde radicale ; exem.

يسودن içouden (*il monta à cheval*) ; racine *ç*, *d*, *n*, سدن ;
يكسوض ikçoudh (*il craignit*) ; racine *k*, *s*, *dh*, كسض.

Il y a quelques racines quadrilitères, exem.
يدرغل idarghal (*il fut aveugle*) ; racine *d*, *r*, *gh*, *l*. درغل.

Les verbes dont une des radicales est une voyelle se conjuguent irrégulièrement : tantôt cette voyelle se change en une autre et tantôt elle disparaît. Dans les verbes de cette classe, les voyelles normales qui accompagnent les signes des personnes se remplacent quelquefois par d'autres voyelles. On commence à entrevoir la règle générale de ces permutations ; mais, jusqu'à présent on n'a pas pu la formuler d'une manière précise.

L'adverbe *ed* (*ici*) peut se placer à la fin de toutes les personnes de l'aoriste et de l'impératif. Il ajoute au sens du verbe une idée de localité se rapportant au lieu où se trouve la personne qui parle ou celle dont on parle ; exem. oughal-ed (*il est revenu ici*), ekchem-ed (*entrez ici*). *Oughal* sans *ed*, signifie *il s'en est retourné* ; *kechem* sans *ed* signifie *entrez* ou *entrez-là*.

Cette particule précède le verbe toutes les fois que la phrase éprouve une des modifications qui obligent les pronoms affixes à se placer devant le verbe qui les régit (voy. p. 514) ; exem. our brîgh ed ïoughal (*je ne veux pas qu'il vienne*).

En chelha le verbe *illa* (*exister*, *être*) se conjugue ainsi :

AORISTE.

Singulier.	Pluriel.
Ellîgh, *j'étais, je suis,*	Nella, *nous étions,*
tellît, *tu étais, etc.* ,	tellam, *vous étiez,*
illa, *il était,*	illan, *ils étaient,*
tella, *elle était,*	illant, *elles étaient.*

PRÉSENT.

Adigguîgh, *je suis,*	Adinegga, *nous sommes,*
atteguît, *tu es,*	addiggam, *vous êtes,*
adigga, *il est,*	addigan, *ils sont,*
attigga, *elle est,*	adiggant, *elles sont.*

PRÉTÉRIT.

Iga, *il fut,*	Igan, *ils furent.*

FUTUR.

Arilligh, *je serai,*	Arnella, *nous serons,*
artillit, *tu seras,*	artellem, *vous serez,*
arilla, *il sera,*	arillan, *ils seront.*

PARTICIPES.

1.	Illan (*masc. sing.*)	*étant.*
	tellan (*fém. sing.*)	
	illanen , (*masc. plur.*)	
2.	igan (*masc. sing.*)	
3.	adigan *masc. sing.*)	

En dialecte zouaoua le même verbe se conjugue de la manière suivante :

AORISTE.

Singulier.	Pluriel.
Ellîgh, *j'étais*,	Nella, *nous étions*,
thellidh, *tu étais*,	thellam, *vous étiez*,
illa, *il était*,	ellan, *ils étaient*,
tella, *elle était*,	ellant, *elles étaient*.

FUTUR.

Adilîgh, *je serai*,	Annili, *nous serons*,
atilidh, *tu seras*,	atilîm, *vous serez*,
adîîli, *il sera*,	adilîn, *ils seront*,
atîli, *elle sera*,	adilint, *elles serout*,

PRÉSENT.

Aklîï, *je suis*,	Aklagh, *nous sommes*,
aklak, *tu es*,	aklakoun, *vous êtes*,
athaïa, *il est*,	athnaïa, *ils sont*.

L'équivalent du verbe *avoir* manque dans plusieurs dialectes berbères. Pour exprimer l'idée de possession on emploie une tournure anologue à celle des Arabes et on dit, en chelha :

Dar-î (*chez moi*, c'est-à-dire *j'ai*),
dar-ek, *chez toi*,
dar-es, *chez lui*,
dar-negh, *chez nous*,
dar-kon, *chez vous*,
dar-sen, *chez eux*,
dar-sent, *chez elles*.

En zouaoua, en mozabi, en touareg et chez les Beni-Menacer on substitue la préposition *ghour* ou *rour* (mot purement berbère), au mot *dar* (qui est un emprunt fait à la langue arabe).

Les Zouaoua ont un verbe qui signifie *posséder* et qui se conjugue ainsi :

سعيغ saîgh, *j'avais*,
تسعيث the saîth, *tu avais*,
يسع isâë, *il avait etc.*,
ادسعوغ ad'sâough, *j'ai*,
اتسعوط atsâoutt, *tu as*.]

Le verbe سعو *sâou* paraît être une altération du verbe arabe وسع *ouaçâa*, يسع *ièçâa*, qui signifie *contenir*.

Il existait probablement en berbère une voix passive qui se distinguait de l'active par les voyelles. En voici quelques indications, signalées par M. Newman :

Deligh, *j'ai couvert*,	Dilagh, *j'ai été couvert*,
darregh, *j'ai nui*,	dirregh, *j'ai été lésé*,
youfa, *j'ai trouvé*,	yafa, *il a été trouvé*,
ifour, *il cacha*,	ifir, *il fut caché*.

Dans les divers dialectes de la langue usuelle il règne une telle confusion que le même verbe s'emploie tantôt avec le sens actif et tantôt avec le sens passif ; exem.

Oulaënnegh lahdîd-agh iskern (*nos cœurs en fer font*, c'est-à-dire *sont changés en fer*).

L'ancien passif vocalisé sera donc tombé en désuétude, ainsi que cela a eu lieu pour le passif du verbe arabe.

DES ADVERBES ET D'AUTRES PARTICULES.

Les adverbes, les prépositions, les conjonctions et les interjections sont très-nombreux en berbère et varient selon les dialectes.

Les prépositions se placent avant les noms qu'ils régissent, mais, en chelha, *agh* (*dans*) se met quelquefois après le nom ; exem. tiguimmi-nek-agh (*dans ta maison*).

En chelha, en zouaoua et dans quelques autres dialectes la particule *d* sert de conjonction copulative; exem. ez-zeman d'el-mefacil (*le temps et les saisons*); aghras d'oçommîd adas iskarn (*la route et le froid ont eu de l'effet sur lui*). Elle s'emploie aussi comme copule pour réunir le sujet et l'attribut d'une proposition; exem. adrar agui d'amezian (*cette montagne est petite*).

En zouaoua et en quelques autres dialectes, le verbe, précédé de la particule négative *our*, est suivie de la particule *arâ*; exem. our issen ara (*il ne sâit pâs*). En mozabi on dirait : our issen iche. Ce dernier mot est arabe et signifie *chose* (*chéi*). En chelha, la négation s'exprime plus simplement; on dit : our issen (*il ne sâit pas*).

On voit par cette esquisse grammaticale que la langue berbère et les langues semitiques ont plusieurs points de ressemblance : 1° les racines des verbes sont généralement trilitères ; 2° les inflexions du verbe ont une grande ressemblance avec celles du verbe sémitique ; 3° les verbes dérivés se forment par l'adjonction de certaines lettres au verbe primitif ; 4° la seconde et la troisième personne du verbe ont deux genres ; 5° les pronoms affixes n'ont pas la même forme que les pronoms isolés ; 6° dans les verbes qui comptent une des voyelles *a* ا, *i* ى, *o* و, au nombre de leurs radicales, il y a permutation, et quelquefois même suppression, de la voyelle ; 7° les temps du verbe manquent de précision ; 8° les pluriels des noms forment deux classes : les pluriels réguliers et les pluriels irréguliers ou *rompus* ; ajoutons que la tournure et la construction de la phrase berbère sont presqu'identiques avec celles de la phrase arabe. Le berbère se distingue des langues semitiques : 1° par son vocabulaire ; 2° par l'avantage de posséder une forme de pronom qui représente le datif de la troisième personne ; 4° par la mobilité des pronoms affixes, lesquels se placent quelquefois avant le verbe qui les régit.

Dans les langues indo-germaniques, on trouve des racines *multilitères*, des verbes dérivés qui se forment au moyen de prépositions et de noms composés de deux ou de plusieurs autres noms. Rien de cela n'existe en berbère. Cette langue diffère essentiellement du copte et de la langue haoussa, par la conjugaison, la déclinaison et le vocabulaire.

Avant de présenter au lecteur les extraits que nous avons tirés de livres manuscrits écrits en dialecte chelha, nous indiquerons ici les travaux qui ont été faits en Europe et en Amérique sur la langue berbère. C'est à un article inséré par M. d'Avezac, dans le tome XIV de la 2e série du *Journal de la Société de Géographie,* que nous devons l'indication de plusieurs ouvrages cités dans cette notice.

Jones. Dissertatio de lingua shilhense ; à la fin de l'ouvrage de Chamberlayne, intitulé *Oratio dominica in diversas linguas versa*. In-4°, Amsterdam, 1715. — Ce recueil renferme cent cinquante versions de l'Oraison dominicale en diverses langues. Il se termine par plusieurs dissertations dont celle de Zachariah Jones mérite encore l'attention des personnes qui s'occupent de la langue berbère.

Peysonnel, savant, aussi distingué comme voyageur que comme naturaliste, nous fournit un vocabulaire de onze mots appartenant au dialecte des Chaouïa du mont Auras, en disant, avec une naïveté parfaite, qu'il les avait appris pour pouvoir » les comparer à l'ancien punique, s'il reste encore quelque » notion de ce langage.» Inutile de dire que ces mots sont berbères, que nous avons maintenant quelques notions du punique et que les deux langues ne se ressemblent pas.

Shaw, donne un vocabulaire de la langue chaouïa, composé d'environ cent vingt mots et phrases. Cette liste renferme quel-

ques erreurs; elle se trouve dans le récit de ses voyages en Barbarie et au Levant.

Gláss. Vocabulaire de la langue parlée par les anciens habitants des îles Canaries; dans l'ouvrage intitulé *History of the Canàry islands;* in-4°, Londres 1764. Il n'est pas encore prouvé que les mots de ces listes appartiennent à la langue berbère.

Hoest. Vocabulaire d'environ cent trente mots berbères, inséré dans sa *Description du Maroc*. Cet ouvrage, écrit en danois et imprimé à Copenhague en 1779, fut traduit en allemand deux années plus tard. On y trouve quelques bons renseignements, mais on doit convenir que l'auteur n'avait pas une connaissance profonde de la langue arabe, quoi qu'en disent ses biographes, que ses indications ne sont pas toujours sûres et que ses cartes, portant les noms de lieux transcrits, ou plutôt défigurés, en caractères arabes, sont très-mauvaises.

Chénier. Vocabulaire chelha, dans le tome III de ses *Recherches sur les Maures*. Paris, 1787. Cette liste renferme une quarantaine de mots, dont plusieurs sont incorrectement écrits. Hormi quelques faits d'observation, l'ouvrage de Chénier ne mérite aucune considération.

Barbe. Vocabulaire cabile, dans les *Nouvelles Annàles des Voyages*. Paris, 1830. Cet ouvrage ne se trouve pas à Alger.

Hornemann. Dans le journal de son voyage depuis le Caire jusqu'à Morzouk, on trouve un vocabulaire du dialecte employé à Syouah (l'oasis de Jupiter Ammon). Une grande partie des noms renfermés dans cette liste se retrouvent dans le dictionnaire cabile de M. Brosselard.

Marsden. Observations sur la langue de Syouah, ajoutées au voyage de Hornemann. Ces observations ont peu de valeur.

Venture de Paràdis. Extraits de son dictionnaire insérés par M. Langlès dans la traduction française du voyage de Horne-

mann. De tous les travaux de M. Langlès celui-ci est le moins fautif.

Vater et Adelung. Notice de la langue berbère, insérée dans le troisième volume du *Mithridates*. 4 vol. in-8°. Berlin, 1812, 1819. Cet ouvrage, écrit en allemand, renferme des notions générales au sujet de toutes les langues connues et offre la prière dominicale dans près de cinq cents langues, idiômes et dialectes. L'esquisse de la langue berbère n'est pas exempte d'erreurs, mais elle se lit encore avec profit.

Jackson. Vocabulaire berbère, dans sa *Description du Maroc*, en Anglais. Chez cet auteur, l'instruction et l'esprit d'observation se remplaçaient par une grande confiance dans son propre mérite. On ne peut guère attacher beaucoup d'importance à ses renseignements.

Ali-Bey (pseudonyme de l'espagnol *Badia y Leblich*). Dans le récit de ses voyages on trouve une liste d'environ cent trente mots appartenant au dialecte chelha.

Le capitaine *Lyons*. Son voyage au Fezzan renferme un ample vocabulaire du dialecte berbère de Socna, oasis située entre le Fezzan et Tripoli. Un certain nombre de ces mots se trouvent dans le dictionnaire Brosselard, et plusieurs autres existent dans le dialecte chelha. Cette liste est très-intéressante et mérite bien la place qu'elle occupe dans un des meilleurs ouvrages que nous possédons sur le Fezzan et les Touaregs. Ce volume manque à la Bibliothèque d'Alger.

Scholtz. Observations sur la langue de Syouah, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. xx.

Minutoli. Vocabulaire Syouah, inséré dans son voyage au temple de Jupiter Ammon. Cet ouvrage, écrit en allemand et publié à Berlin en 1824, ne se trouve pas à Alger.

Ukert. Remarques sur les Berbères et les Tibbos, en allemand. Weimar, 1826.

Caillaud. Vocabulaire siouah, dans le *Voyage à Méroé et au fleuve blanc*. Paris, 1826.

Boccacio. Numerorum series ab 1 ad 16, sicut à Canariis dicuntur. Dans les *Mémoires de l'Académie de Lisbonne,* t. xi, 2e partie.

Nous n'avons pas pu nous procurer ces trois ouvrages.

Muller. Vocabulaire de la langue des habitants d'Audjela. dans l'ouvrage de Pacho sur la *Cyrénaïque.* Paris, 1827.

Shaler. Vocabulaire des langues africaines, dans l'*Esquisse de l'état d'Alger.* 1830. Traduit de l'Anglais. L'auteur y reproduit les vocabulaires de Shaw, de Chénier, une partie de celui de Hornemann, celui d'Ali-Bey, et une liste d'environ deux cent cinquante mots des dialectes chelha et mozabi, recueillis par J. F. Schultze. On y remarque plusieurs fautes.

Hodgson. Esquisse grammaticale de la langue berbère dans les *Transactions of the American philosophical Society.* Vol. 4; Philadelphie, 1831. En 1828 et 1829, M. W. B. Hodgson, ancien consul des États-Unis à Alger, rédigea quatre lettres sur la langue berbère et les adressa au président de la Société philosophique américaine. Ces pièces, accompagnées d'une esquisse de la grammaire berbère, parurent bientôt après dans les *Transactions* de ce corps savant. Les lettres renferment des considérations et des étymologies peut-être trop hasardées; l'esquisse, qui remplit huit pages, donne une idée peu complète de la conjugaison et de la déclinaison. A la suite de cette dernière pièce, on trouve une chanson et un conte en langue cabile. Nous y avons remarqué plusieurs inexactitudes.

Société biblique. Treize chapitres de l'évangile de Saint-Luc, traduits en langue berbère. Londres, 1833. Ce petit volume est du format in-8o et renferme 64 pages. Le texte, écrit en caractères arabes, est accompagné des points voyelles. Pour représenter le *ts* des Zouaoua, on a employé un *sîn* arabe avec deux points; le *théta*, ou *th* dur des Anglais, est indiqué par une espèce de ب renversé, avec un point au milieu de la boucle qui forme la tête de la lettre. Ces caractères rendent le texte tout-à-fait illisible pour les indigènes et doivent, sans doute, leur nais-

sance à la fantaisie de l'éditeur européen. Le second surtout a une forme qui répugne à l'écriture arabe ; c'est un caractère impossible. La traduction berbère a été faite par un homme qui ne comprenait pas bien le texte arabe des évangiles qu'on lui avait mis entre les mains ; aussi, a-t-il fait une foule de bévues et de contre-sens. A la fin du volume se trouve le chapitre XII écrit en caractères purement arabes.

Newman. Analyse de la traduction berbère de saint Luc et esquisse de la grammaire berbère, publiées à Bristol dans le recueil intitulé *The west of England literary and scientific journal.* L'auteur de ce petit traité, ayant dirigé son attention sur la traduction berbère des douze chapitres de saint Luc dont nous venons de faire mention, parvint, sans aucun secours, à débrouiller le système grammatical de cette langue et à reconnaître que le traducteur musulman avait commis plusieurs bévues. Quand on considère les difficultés qu'il fallait surmonter dans l'accomplissement de cette tâche, on ne saurait assez admirer la patience et la sagacité de M. Newman.

Grœberg de Hemsœ. Remarques sur la langue des Amazirghs, dans le *Journal of the royal asiatic Society*, 1836. Cet auteur a publié des ouvrages en français, en italien, en anglais et en suédois. Ces écrits renferment tant de suppositions hasardées, tant de faits controuvés, qu'on ne saurait s'en servir qu'avec une extrême précaution.

Delaporte fils. Vocabulaire berbère, dans le *Nouveau journal asiatique* d'avril, 1836. Cette liste, imprimée à deux colonnes, remplit vingt-deux pages du journal. Nous y avons remarqué un certain nombre d'erreurs.

Prichard. Vocabulaire chelha et berbère, dans le second volume de ses *Researches on the physical history of Mankind.* Cette liste, renfermant à peu près cent vingt mots, est bien loin d'avoir toute la correction désirable.

Ajoutons à cette série d'auteurs les noms suivants :

Anonyme (Samuda). Essai sur la langue des Beni-Mozab, pu-

blié par morceaux, dans trois numéros du *Moniteur algérien* de 1840. Pièce assez remarquable, qui, à défaut d'autres renseignements, suffirait à faire reconnaître l'étroite parenté qui règne entre cet idiome et les autres dialectes berbères.

Venture de Paradis. Grammaire et dictionnaire de la langue berbère ; ouvrage posthume, revu par P.-Amédée Jaubert, pair de France, conseiller d'État, membre de l'Institut, professeur de turc, et publie par la Société de géographie, in-4° ; Paris, 1844. Ce dictionnaire est fort incomplet. Les mots dont il se compose appartiennent, les uns au dialecte zouaoua, les autres au dialecte chelha, circonstance que l'auteur a négligé d'indiquer. On y remarque plusieurs erreurs. La grammaire n'est qu'une esquisse très-imparfaite et renferme des notions souvent fausses. L'auteur commence par déclarer que la langue berbère ne possède aucun terme abstrait ; or, il est constant que, dans les dialectes chelha et zouaoua réunis, il y a plus de vingt manières de convertir la racine du verbe en un nom abstrait. Selon Venture, le *d* mobile est une lettre euphonique qui se place après la première personne du verbe. Cette particule a une signification ; elle se place après toutes les personnes du verbe ; quelquefois même elle précède le verbe. L'auteur se trompe dans la conjugaison et dans la déclinaison. En parlant des lettres de l'alphabet, il prétend que tous les mots où entre un *b* ne sont pas originairement berbères ; il en dit autant du *kh* ; ces deux observations ne sont pas exactes. Il dit que les Berbères n'ont aucune conjonction pour lier les parties du discours ; ils en ont plusieurs dont nous pouvons indiquer *de* et *oula*. Nous y remarquons encore plusieurs fautes de diverses natures. On devait s'attendre à trouver la rectification d'une partie de ces erreurs dans l'avertissement placé par M. Jaubert en tête du volume ; malheureusement, cette pièce aurait elle-même besoin de rectifications et d'éclaircissements. Nous ne pouvons pas comprendre ce que l'auteur de cet écrit ait voulu dire quand il nous assure que « l'on » remarque dans le berbère la présence, inconnue dans les » idiomes asiatiques, de l'article indéfini *le*, *la*, *les*.» Il ajoute que « la déclinaison des verbes a lieu comme en hébreu et en

» arabe, au moyen de particules préfixes. » Un professeur de turc aurait dû savoir ce que c'est que l'article indéfini et qu'en arabe, la déclinaison se fait par des voyelles ou par des syllabes ajoutées à la fin du mot. En somme, ce volume ne peut se recommander que par une biogaphie de Venture, écrite avec beaucoup de tact et de jugement par M. Jomard, membre de l'Institut.

Newman. Grammaire de la langue berbère, en anglais, publiée dans le 6e volume du journal allemand intitulé *Zeitschrift fur kunde des Morgenlandes;* in-8°, Bonn, 1845. La société biblique d'Angleterre s'étant procuré une traduction berbère du texte arabe des quatre évangiles et de la Genèse, la communiqua à M. Newman qui avait déjà fait un travail très-remarquable sur la langue berbère. Voy. ci-devant, page 526. Après avoir examiné et analysé le texte de cette traduction, qui offrait un grand nombre d'inexactitudes, M. Newman rédigea, en forme de grammaire, les résultats de ses observations. Ce traité remplit 90 pages et renferme une foule d'indications dignes d'une sérieuse attention.

Le même savant publia en 1844, dans le 4e volume des *Researches* de Prichard, voy. ci-dev. p 526, un petit traité renfermant un résumé de ses études et intitulé : *On the structure of the Berber language.* Dans cette notice, l'auteur a condensé une série de faits et observations philologiques dont on doit presque toujours reconnaître la justesse. On y remarque aussi la réunion, bien rare, d'un profond savoir et d'un bon jugement.

Brosselard. Dictionnaire français-berbère, ouvrage composé par l'ordre du Ministre de la Guerre ; 1 vol. in-8° de 656 pages ; Paris, 1844. Ce volume, imprimé avec luxe, offre une partie considérable des mots de la langue française expliqués en cabile de Bougie. Le dialecte de cette localité renferme beaucoup plus de mots arabes que celui des tribus zouaoua qui habitent la montagne voisine, le Djurdjera : plusieurs termes berbères, dont ce dictionnaire n'offre que les équivalents arabes, s'emploient encore chez ces peuplades. Tous les philologues regret-

tent vivement que la seconde partie, rédigée par les soins de M. Brosselard et renfermant les mots de la langue berbère expliqués en français, ne soit pas encore publiée.

Hodgson. Notes ou *Northern Africa*, un vol. in-8°; New-York, 1844. Ce petit volume n'est pas sans mérite : il renferme plusieurs vocabulaires berbères et une liste de mots appartenant à la langue touaregue. Cette dernière pièce a suffi pour démontrer que les Touareg parlent un dialecte du berbère.

Richardson et *Newman.* Cahier in-folio, de 24 pages, publié, apparemment, par le gouvernement britannique, *Foreign Office.* On y trouve le troisième chapitre de l'évangile de saint Mathieu, en dialecte berbère de Ghadams, accompagné d'une traduction latine par M. Newman ; *idem* en cabile algérien, et, de plus, un vocabulaire en arabe ghadamsien et touareg. Le cahier se termine par un vocabulaire ghademsien, semblable au précédent. Un autre cahier in-folio de 16 pages et portant le n° II, renferme un vocabulaire arabe, ghademsien et touareg. Ces listes sont lithographiées d'après la mauvaise écriture d'un *taleb* de la force ordinaire, c'est-à-dire, d'un écolier peu instruit.

Richardson et *Barth.* On trouve dans les ouvrages du premier voyageur, intitulés *Travels in the great desert of Sahara*, 2 vol. in-8°, Londres, 1848, et *Mission to central Africa*, 2 vol. in-8°, 1853, beaucoup de notions curieuses sur les Touaregs. Dans le recueil intitulé *Barths und Overwegs Untersuchungen* et publié en allemand par les soins du docteur Gumprecht, à Berlin, 1852, on trouve plusieurs lettres de M. Barth renfermant des notices sur les Touaregs, et le récit de son voyage à la ville d'Agadez, capitale du royaume d'Ahîr. Le même ouvrage nous offre plusieurs autres communications du même voyageur, au sujet des langues parlées par les tribus qui habitent les régions méridionales du Sahara.

Brosselard. Grammaire de la langue berbère, inédite.

Delaporte, père. Grammaire de la langue berbère (*chelha*),

manuscrit appartenant à la Bibliothèque impériale. Cet ouvrage n'est pas tout-à-fait achevé et aurait besoin d'être revu et corrigé en plusieurs endroits.

Delaporte, père. Spécimen de la langue berbère : un cahier de 48 pages in-folio, lithographié. Cette brochure renferme deux dialogues en langue chelha et une légende versifiée qui est, sans contredit, le meilleur morceau de la littérature berbère. L'éditeur lui donne le titre de *Saby ou le dévouement filial*. Ces textes, en caractères arabes, sont accompagnés d'une transcription en lettres européennes, d'une traduction littérale et d'une seconde traduction dont le style nous paraît trop diffus.

Geslin, ancien élève de l'École de Grignan, mort à Laghouat en juin 1856, s'était beaucoup occupé des divers dialectes berbères. Les résultats de ses recherches remplissent plusieurs cahiers encore inédits. Nous indiquerons ici le contenu d'une partie de ces documents :

1° Description de la région habitée par les Touaregs ; notice des tribus touaregues, de leurs mœurs et de leurs usages. 62 pages.

2° Essai de grammaire du dialecte des Imoujaran-Kal-Aër, Touaregs nomades du pays d'Agadès. 135 pages.

3° Cahier renfermant trois contes en langue touaregue, cinq chansons, le *Pater*, une courte prière usitée chez les Touaregs et une fable. 132 pages.

4° Vocabulaire français-touareg, disposé par ordre alphabétique, et suivi d'une liste de mots appartenant au dialecte des Sorgou-Touareg.

5° Notice sur les Beni-Mozab et sur leur pays.

6° Grammaire du dialecte berbère employé chez les Aït-Ferah, branche de la tribu des Beni-Menacer, qui habite Tazert-Tamellal, village à une journée de marche de Miliana.

7° Éléments de la grammaire mozabi.

8° Vocabulaire français-mozabi. 36 pages.

9° Dictionnaire du dialecte des Aït-Ferah. 90 pages.

10° Analyse radicale des mots de la langue berbère. Ce travail

offre beaucoup à reprendre et laisse beaucoup à désirer. 85 pages.

11° Esquisse de la construction grammaticale de la langue Haoussa.

Il existe probablement d'autres écrits du même auteur. Ceux que nous venons d'indiquer doivent se trouver à Paris, soit au Ministère de la Guerre, soit à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

De Neveu, colonel d'état-major, chef du Bureau politique des affaires arabes, à Alger, a recueilli un grand nombre de notions précieuses sur les Touaregs, leur pays, leur langue et leur écriture.

M. Hanoteau, capitaine du génie, premier adjoint au Bureau politique. Grammaire du dialecte zouaoua ; travail encore inédit, auquel on assignera la première place parmi les ouvrages qui traitent de la grammaire berbère.

Parlons maintenant des ouvrages composés par des Berbères.

Vers l'an 744 (127 de l'hégire), un prétendu prophète, nommé Saleh-Ibn-Tarîf, commença ses prédications chez les Berghouata. Il leur enseigna un nouveau genre d'islamisme et composa pour leur usage un *Coran* en langue berbère. Le célèbre géographe, Abou-Obeid-el-Bekri, nous fournit quelques indications sur le contenu de ce livre dont il cite deux ou trois passages assez remarquables; malheureusement il s'est borné à nous les donner traduits en arabe. Il nous fait toutefois connaître une partie des modifications que Saleh avait apportées aux pratiques du rite orthodoxe, et il a eu la bonne idée de nous conserver quelques-unes des paroles que les Bergouata employaient dans la prière. La formule *au nom de Dieu* s'exprimait par les mots *A bism en Yacos* dont la première lettre est une interjection; *bism* (*au nom*) est arabe; *en* signifie *de*; *Yacos* ياكس, ou peut-être *Bacos* باكس, est un mot inconnu en berbère; serait-ce *Bacchus*, divinité dont le culte s'était très-répandu en Afrique? La formule berbère, *moggar Yacos* signifie, *Yacos est grand* et répond aux mots arabes *Allah akber*. Une troisième formule,

ihen Yacos, est l'équivalent d'*Allah wahid* (*Dieu est unique*) ; *ihen* se retrouve encore en berbère sous les formes *iwan* et *yan* qui signifient *un*. Une dernière formule, *our d-am Yacos*, signifie *il n'y a pas de semblable à Dieu ; our*, c'est la particule négative berbère, *d* est la copule qui lie l'attribut au sujet ; *am* veut dire *semblable*. Les Berghouata descendaient probablement des anciens *Bacuatès* ; comme eux, ils habitaient le Temsna, région qui forme la partie centrale du royaume actuel de Maroc. Ces sectaires étaient toujours en guerre avec les musulmans jusqu'au cinquième siècle de l'hégire, quand ils succombèrent aux attaques des Almoravides.

En l'an 925 (313 de l'hégire), un autre faux prophète, qui se nommait Hamîm, commença ses prédications dans le Rîf marocain, aux environs de Tetouan, et composa pour l'usage de ses sectateurs un *Coran* en langue berbère. El-Bekri nous donne la traduction arabe d'un court fragment de ce livre. Hamîm fut tué en l'an 927 ou 928. Il est probable que son *coran* et celui de Saleh n'existent plus.

Vers le commencement du sixième siècle de l'hégire, un imposteur, nommé Mohammed-Ibn-Abd-Allah et surnommé Ibn-*Toumert* (mot qui paraît être le diminutif berbère d'*Omar*), se donna pour le *Mehdi* (voy. t. I, introd., p. XXVII, et t. II, p. 501 et 161) et réussit à fonder chez les tribus semi-barbares de l'Atlas marocain une secte dont les membres, intitulés *al-mowahhedîn*, c'est-à-dire *almohades* ou *unitaires*, parvinrent, en quelques années, à subjuguer toute l'Afrique septentrionale et presque toute l'Espagne musulmane. Cet homme appartenait à la tribu des Hergha, branche de la grande tribu berbère des Masmouda. Ayant étudié en Orient la théologie dogmatique et scolastique, il composa plusieurs traités religieux dont il nomma l'un le *Morchida* (*la directrice*), l'autre le *Tauhid* (*la profession de l'unité de Dieu*) et un troisième *Aazzô ma yotlab* (*la chose la plus précieuse que l'on puisse rechercher*). Un volume, renfermant la collection de ces traités et écrit cinquante-cinq ans après la mort de l'auteur, se trouve, depuis quelques années, dans la Biblio-

thèque impériale. La lecture de ces pièces démontre qu'Ibn-Toumert avait acquis de grandes connaissances dans la partie dogmatique de l'islamisme. Il s'exprimait en berbère avec une rare élégance et, lorsqu'il eut commencé à répandre ses doctrines chez les tribus de l'Atlas, il rédigea pour leur usage une traduction du *Coran* en langue berbère et une traduction de ses deux principaux traités, le *Morchida* et le *Tauhîd*. Dans ses instructions aux néophites, il disait : « Celui qui n'apprend pas par » cœur le *Tauhîd* n'est pas un unitaire (*almohade*), mais un infi- » dèle ; on ne doit pas prendre cet homme pour chef de la prière » ni manger les animaux qu'il aura égorgés. » « Aussi, dit l'au- » teur du Cartas, ce traité servit de *corân* aux tribus masmou- » diennes, peuplades aussi ignorantes en religion qu'en affaires » mondaines. » L'empire fondé par les Almohades fut renversé par les Mérinides, qui travaillèrent à extirper les doctrines de ces sectaires. Malgré tous leurs efforts, ils ne purent jamais subjuguer complètement les Masmouda de l'Atlas ; aussi, nous est-il permis de supposer que quelques-uns de ces montagnards, ayant conservé leur indépendance jusqu'à ce jour, aient gardé encore les doctrines et les écrits d'Ibn-Toumert. Quand les Européens pourront pénétrer dans les montagnes au sud-est de la ville de Maroc, un voyageur intelligent en rapportera, peut-être, des traités de la religion almohade en langue berbère.

Ibn-Khaldoun nous fournit un grand nombre de renseignements tirés des ouvrages dont les auteurs étaient de race berbère. Il parle très-souvent des historiens, des savants et des généalogistes de ce peuple ; il nous donne même quelques extraits de leurs écrits, mais il néglige de mentionner en quelle langue ces livres furent redigés. Nous sommes très-disposé à croire que tous ces traités étaient en arabe : Ibn-Khaldoun nous apprend que les Berbères, inspirés par un amour-propre mal entendu, cherchaient tous à se donner une origine noble, en se représentant comme les descendants de l'une ou de l'autre des anciennes tribus de l'Arabie. Ajoutons que pour appuyer leurs prétentions, ils fabriquèrent des poèmes (en mauvais arabe) et, dans le même but,

ils se forgèrent des généalogies. Comme ces pièces s'adressaient évidemment aux Arabes, qui étaient leurs maîtres, d'abord par la force des armes, ensuite par l'influence de la religion, par la civilisation et par l'instruction, il est naturel de supposer qu'elles étaient écrites dans la langue du peuple vainqueur. D'ailleurs nous ne pensons pas que notre auteur ait possédé assez de berbère pour comprendre des livres composés en cette langue : nous voyons par son autobiographie qu'il n'était pas homme à nous cacher ses connaissances et qu'il n'aurait pas manqué de dire, en citant les écrits des auteurs berbères : « Voilà des renseigne- » ments que j'ai trouvés dans leurs livres et que j'ai traduits en » arabe. »

Dans le siècle actuel, deux traductions du *Coran* en dialecte chelha parurent dans le Sous marocain. On nous assure que le gouvernement de ce pays fit brûler ces volumes et décapiter leurs auteurs.

Nous allons indiquer le contenu de tous les manuscrits berbères dont nous avons eu occasion de prendre connaissance.

I.

Manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris ; in-folio, numéro d'entrée : R. C. 4807. Il porte le titre d'*Essai sur la langue berbère* et renferme les pièces suivantes :

1° Un traité de grammaire berbère rédigé par M. Delaporte père (voy. ci-devant, page 529) ;

2° Un vocabulaire berbère-français (par Venture). Cette liste de mots a été publiée par la Société de géographie (Voy. ci-devant, page 527) ;

3° Trente-quatre dialogues en berbère et en français, suivis de deux appendices. M. Delaporte a publié un extrait de ces dialogues avec le poème de Saby (Voy. ci-devant, page 530).

4° Poème de Saby, texte, transcription et traduction ;

5° Seize lettres en langue berbère (dialecte chelha), texte, transcription et traduction ;

6° Autre série de dialogues berbères, en brouillon ;

7° Une vingtaine de fables avec la transcription en caractères européens ;

8° Transcription, en caractères européens, d'une pièce intitulée *Temchahout*, c'est-à-dire *divertissement*, et de quelques autres morceaux ;

9° Le *Temchahout*, en caractères arabes ;

10° Les douze premiers chapitres de l'évangile de saint Luc, fournis par M. W. B. Hodgson (Voy. ci-devant, page 525), On y trouve le texte, la transcription et la traduction de ces chapitres, qui sont en dialecte zouaoua ;

11° Collection of Berber songs and tales with their literal translation, made by W. B. Hodgson, in the year 1829. (Recueil de chansons et de contes berbères, avec une traduction littérale en langue anglaise; fait à Alger en 1829, par M. Hodgson.)

II.

Manuscrit de la Bibliothèque impériale, numéro d'entrée : R. C. 4801 ; un volume in-folio d'environ 550 pages. Ce manuscrit, d'une écriture moderne, renferme plusieurs contes dans le genre de ceux des *Mille et une nuits*. Le texte berbère, accompagné d'une mauvaise traduction interlinéaire en arabe marocain, est suivi d'une transcription en caractères européens et d'une traduction française par M. Delaporte.

Ces histoires sont presque toutes d'une invraisemblance rebutante ; le style en est plat, vulgaire, décousu, tel enfin qu'on ne saurait le pardonner qu'à un paysan grossier et sans instruction. Nous avons choisi le plus raisonnable de ces récits pour l'insérer dans cet appendice, mais nous devons déclarer qu'il est bien loin d'avoir la franche allure et l'agrément de ceux qui composent les *Mille et une nuits*. Ainsi que dans tous les manuscrits berbères, l'orthographe de ce volume est très-fautive, souvent même, elle est d'une absurdité incroyable.

III.

Manuscrit de la Bibliothèque impériale, numéro d'entrée 4802. Un volume in-folio de plus de 400 pages, renfermant deux traités dont le premier, intitulé لحوض (*el-haud*), d'un mot arabe qui signifie *l'abreuvoir*, offre une exposition des devoirs du musulman ; la seconde, porte aussi un titre arabe *Bahr-ed-Domoué* (*la mer de larmes*), et a pour sujet la morale et la dévotion.

Le *Haud*, composé par Mohammed-ou-Ali-ou-Ibrahîm-ou-Souci-ou-Zali (Mohammed, fils d'Ali, fils d'Ibrahîm, natif de la province de Sous et membre de la tribu des Houzal,) a pour base les doctrines de l'imam Malek, telles que nous les présente le *Mokhtacer* (abrégé de jurisprudence) de Sidi-Khalîl. L'auteur dit :

سد خلل اذيوين لقوال لشهرتين
غلكتاب لمختصار نتان اتبعغي

Sidi-Khalîl adiwîn lacwal lachehertaïn,
Ghalkitab el-mokhtacer nettan attibaghi.

C.-à-d. : Sidi-Khalîla rapporte des sentences authentiques,
Dans le livre El-Mokhtecer ; c'est lui que j'ai suivi.

Pour donner une forme rhythmique à son ouvrage, l'auteur l'a rédigé en courtes phrases qu'il termine ordinairement par un *i* paragogique. Jusqu'à présent nous ne sommes pas parvenu à scander ces vers, ou lignes, qui paraissent avoir, cependant, une marche et une accentuation assez régulières. Cet ouvrage se compose d'un grand nombre de chapitres ; nous n'en indiquerons que les premiers, ce qui suffira pour donner un idée du reste :

لباب نتوحيد — *Le Bab ne-tauhîd*, chapitre sur la doctrine de l'unité de Dieu ;

لباب نوامن — *Le Bab ne-waman*, chapitre sur les eaux qui peuvent servir à la purification ;

لباب ميغوسل غ نسران — *Le Bab ma youghçal gu'inceraf* sur les vêtements qui doivent être lavés;

لباب نلوضو	*Le Bab ne-'l-wodou*, sur la purification ;
لباب نغوسل	*Le Bab ne-'l-ghocel*, sur l'ablution ;
لباب نلغت نتضلا	*Le Bab ne-'l-oucat ne tazella*, sur les heures de la prière ;
لباب نلدان	*Le Bab ne-'l-adan*, sur l'appel à la prière ;
لباب نستر الالعاور	*Le Bab ne-setr el-aoura*, sur l'obligation de cacher les parties honteuses ;
لباب نتضليت	*Le Bab ne-tazlît*, sur la prière.

A la fin de l'ouvrage l'auteur nous apprend qu'il termina son travail en l'an 1121 de l'hégire (1709-10 de J. C.). Voici ses paroles : « *Ne-wahed ouâcherîn tîguen ne-mïa d-ifodhi*, c'est-à-dire : *en l'un et vingt qui suivent le cent et mille*. Le mot *tîguen* est probablement le participe féminin du verbe *igga* (*ajouter*).

Le *Bahr ed-Domouâ*, ouvrage du même auteur, est écrit en prose rimée, chaque ligne se terminant ordinairement par l'*i* paragogique. Il renferme plusieurs chapitres dont voici la liste :

لباب نتاوسن نرب	*Le Bab ne-tawacen ne-rabbi*, chapitre de la connaissance de Dieu ;
لباب نلخير	*Le Bab ne-'l-akhira*, chapitre de l'autre monde ;
لباب نتوسن ننبى	*Le Bab ne tawacen n'en-nabi*, chapitre de la connaissance du Prophète ;
لباب نغراس نلجنتى	*Le Bab ne gharas ne-'l-djenneti*, chapitre du chemin du paradis ;
لباب نتوبت	*Le Bab ne-toubet*, chapitre du repentir ;
لباب نلاعدو	*Le Bab ne-'l-adou*, chapitre de l'ennemi de l'homme ;
لباب نلموت	*Le Bab ne-'l-mout*, chapitre de la mort ;
لباب نلاخبر الاخر	*Le Bab ne-'l akhbar el-akhira*, chapitre des nouvelles de l'autre vie.

Ce traité remplit les 84 dernières pages du volume. Le même copiste qui a transcrit et traduit en patois arabe le numero 4801,

a inscrit entre les lignes du texte berbère, tant du *Haud* que du *Bahr ed-Domouâ*, une espèce de traduction en arabe, langue qu'il connaissait d'une manière très-imparfaite. Il paraît avoir exécuté ce travail pour M. Delaporte. Plus loin, le lecteur trouvera un extrait de cet ouvrage.

IV.

Manuscrit de la Bibliothèque impériale, numéro d'entrée R. C. 4803. Un volume in-4°, écrit en l'an 1198 de l'hégire, et renfermant les mêmes ouvrages que le numéro 4802. Ce manuscrit, dont toutes les pages attestent la plus grande indifférence des étudiants marocains pour la propreté, semble être l'original du manuscrit 4802. Il est vrai que l'orthographe de celui-ci est plus satisfaisante, mais cette amélioration provient, sans doute, du copiste qui travaillait pour M. Delaporte.

V.

Manuscrit de la Bibliothèque impériale, numéro d'entrée R. C. 4804. Un volume in-4°, renfermant :

1. Un traité en style cadencé de 102 pages, sur les devoirs du musulman ; composé par le Cîd Ibrahîm-Ibn-Abd-Allah-es-Sinhadji, sous la dictée de son professeur, le Cîd Ali-Ibn-Mohammed-Ibn-Wicêdan وسعدن;

2° Le *Haud* de Mohammed-Ibn-Ali ; voy. num. III ;

3° Le *Bahr-ed-Domouâ* du même auteur.

VI.

Manuscrit de la Bibliothèque impériale, numéro d'entrée R. C. 4805. Petit volume in 4° de 53 pages, très-mal écrit et renfermant le poème arabe composé par El-Boucîri en l'honneur du Prophète, et intitulé le *Borda*. Chaque vers de ce poème est suivi d'une glose en langue berbère chelha.

VII.

Manuscrit de la Bibliothèque impériale, numéro d'entrée R. C. 4806. Copie de l'ouvrage précédent avec une espèce de traduction interlinéaire en patois arabe. Ce volume est de la même main que les numéros 4801, 4802.

VIII.

Manuscrit appartenant à M. de Gayangos. Un volume grand in-folio, de 130 pages, renfermant le *Haud* et le *Bahr ed-Domouâ* de Mohammed, fils d'Ali, fils d'Ibrahîm, soucien, houzalien.

IX.

Il existe à Alger un assez beau manuscrit du *Haud* et du *Bahr ed-Domouâ.* Je l'ai eu entre les mains assez de temps pour en reconnaître le contenu.

Ces ouvrages ont été composés vers le commencement du dernier siècle de notre ère. Écrits dans un jargon moitié arabe, moitié berbère, défigurés par des fautes d'orthographe les plus bizarres, ils nous donnent une idée très-défavorable de la littérature et de l'instruction du peuple chelha. Les manuscrits du *Haud* et du *Bahr ed-Domouâ* offrent les plus singulières variantes d'orthographe qu'on puisse imaginer et fournissent, dans chaque ligne, la preuve de l'ignorance des copistes, qui, évidemment, ne savaient pas décomposer en mots isolés les phrases de leur propre langue.

TEXTES EN LANGUE BERBÈRE.

Le manuscrit désigné par le numéro II renferme le texte chelha du conte que nous reproduisons ici. Pour mettre le lecteur à même d'apprécier la différence qui existe entre les dialectes berbères, nous donnons le commencement de la même pièce traduite en zouaoua.

ZOUAOUA.

Illa youen d'aguellîd, ghourès
Était un roi, chez-lui

thalatha 'l-ouzera : ifkaïas
trois vizirs : donna-lui

Robbi saïfa d'*el mâl* attas ;
Dieu beauté et richesses beaucp

la-mani our issâi ara araou-
mais il n'avait pas enfant

ïs. Ibbod ghier themourth
de-lui. Il partit pour un pays

*ibâd*en, ikchemts, youfa
lointain, il entra-en-lui, il trouva

youen *et-tadjer* itsouassen di
un marchand connu dans

thamourtenni. Iïbded *et-tadjer*,
ville-cette. Se-leva le marchd.

ifkaïas, iouguellîd, *el-yacout*
il donna-lui, au roi, rubis

ou *'l-djouher* adh-*idrîm*en
et perles et dirhems

attas. *Yefrâh* îïs oguel-
beaucoup. Se-réjouit de-lui le

lîd *nîzha*. Mi *ibgha*
roi beaucoup. Quand voulut

CHELHA.

Illa yan oguellîd *dar*es
Était un roi chez-lui

krad *'l-ouzera* ; ifkas
trois vizirs : donna-lui

Rabbi ifolki *ouala-'l-mal*
Dieu beauté et richesses

iggouthen ; *oua-lakin* our
beaucoup ; mais pas

*dar*es taroua. Iftou si-yat
chez-lui enfant. Il partit pour un

temzîrt yaggougan, ikcham
pays lointain ; il entra

seres, yafen yan *et-tadjer*
dans-lui, il trouva un marchand

nettan aïtibdaren gha-
lui (que) l'on célébrait dans

'l-medinet-an. Enker *et-tadjer*
ville-cette. Se-leva le marchd

ihdou ioguellîd gha *'l-yacout*
il donna au roi de rubis

d'*l-djouher* d'*el-mal* iggouthen.
et perles et argent beaucoup.

Ifrah seres oguellîd béhéra.
Se-réjouit de lui, le roi beaucoup

ZOUAOUA.

oguellîd adinîg,
le roi qu'il partît (partir)

innaïas : Asedîdi gheir
il dit-à-lui : Viens-avec-moi vers

th-*medînet*iou. Innaïas *et*-
la-ville-mienne. Dit-à-lui le

tadjer : Isker ! ai-oguellîd
marchand ; Soit fait ! ô roi

n'*ed-dounît*. *Irouh* diïs
du monde. Il partit avec-lui,

ibbouï arraouïs yak
il emmena enfans-siens et

dhe-*rozk*is ; our idji ara ;
richesses-de-lui ; il ne laissa pas;

izenz aïlas *el - koll* ,
il-vendit sa propriété, le tout,

idhfar aguellîd. Segmi
il - suivit le roi. Quand

ebhoddhen gheir the-*medînet*
ils-arrivèrent à la-ville

oguellîd, ifkaïas oguellîd
du-roi, donna-lui le roi

akkham *ilha* ; youghal d'*el*-
une maison belle ; il-devint le

ouzîr oguellîd.
vizir du roi.

CHELHA.

Aïlligh ira iftou oguellîd
Lorsque voulut partir le roi,

innaïas : *Ghaïr* moun
il-dit-à-lui: Seulemt accompagne

dîdi se-'*l-medînet-inou.*
avec moi dans la ville-mienne.

Innaïas *el-tadjer* ; *Khiart !*
Dit-à-lui le marchand : bien !

ai-aguellîd n'*ed-dounît*. Imoun
ô roi du monde. Il accompagna

diïs, *irhal*, yaoui
avec-lui, il partit, il emmena

terouans diïs ouala'l-*mal*ens
fils-siens avec-lui et rich.-sienn;

our ifal yat ; izenza *koul*
ne laissa rien ; il vendit tout

*el-melkat*ens imoun
les-biens-de-lui, il accompagna

d'ouguellìd. Aïlligh elkemen
avec le roi. Quand ils arrivèrent

se-'*l-medînet* n'oguellîd ,
dans-la-ville du roi,

ifkas oguellîd yat tiguimmi
donna-lui le roi une maison

ifolkîn ; iga *l'ouzîr* n'oguellîd.
belle ; il devint le vizir du roi.

SUITE EN DIALECTE CHELHA.

Iazza *dares* foghou*elli* *dares* zouarnîn
Il fut cher auprès-de-lui plus-que-ceux chez-lui(c.-à-d.)les premiers

krad *l-ouzara*. *Aichekou* iggouth *dares* *el-mal*, iga
trois vizirs. Comme abondait chez-lui les richesses, il fut

argaz igan *djéïd*. Ar yauas, isker oguellîd yat
un homme étant généreux. Sur un-jour, fit le roi une

nezhet; im*chaouar*en fellas *el-ouzara elli* s-krad;
fête; se-concertèrent contre-lui les vizirs qui au (nomb.) de trois;

ran atti*djloun* f'oguellîd. Aïlligh
ils voulurent qu'ils l'éloignèrent (l'éloigner) du roi. Quand

iggauren d'ouguellîd, icaoual yan guîcen, inna : Aguellîd!
ils-furent-assis avec le roi, parla un d'entre-eux, il dit : ô roi!

tilla yat *el-bint* *dar* yan oguellîd ne Tork, atfolki
elle-existe une fille chez un roi des Turcs, elle-est-belle

zoun aïour; *oua-lakîn* our stidîaoui *ghair*
comme la-lune; mais ne la-pourra-amener personne-que

el-ouzîr d'*-el-djedîd elli* dîk imoun. Innaïas oguellîd :
le-vizir le nouveau qui avec-toi est-venu-avec. Dit-à-lui le roi :

Ghair, atteftout sers. Innaïas : *Khîart!*
(je ne veux rien d')autre que-tu-ailles vers-elle. Il dit-à-lui : Bien!

Enker *el-ouzîr elli* d-imoun d'oguellîd, isker l'*aouîn*
Se-leva le vizir qui était-venu avec le roi, il-fit les provisions

n'-omoddou yaggougan béhéra. Illan igharacen guîcen
de voyage lointain beaucoup. Etaient les-routes en-elles

idjoui d'*iccaddhäen* d'izem. Iftou *l'-ouzîr* okoun aïour
boue et brigands et lion. S'en-alla le vizir environ un-mois

d' netta gh-ogharas. Aïlligh elkam *lemdînt*, ikcham dîs,
et lui en chemin. Quand il vint à la ville, il entra en-elle,

iftou *dar* oguellîd, ilkamet, ifkas te*brat*
il-alla chez le roi, il-vint-à-lui, il donna-à-lui la lettre

n'oguellîd. *Ifrah* seres oguellîd ; iggauz *dar*es.
du roi. Se réjouit de cela le roi ; descendit (le vizir) chez-lui.

Aïlligh iga krad ooussan, ihdou yas *lehdît* ifolkîn
Quand était trois jours (passés), il-donna à-lui un-présent beau

béhéra. Innaïas oguellîd : Ira oguellîd illi astîli ?
beacoup. Dit-à-lui le roi : veut-il le-roi ma-fille p^r-qu'il-l'épouse ?

Innaïas : Our sinegh ; *koullou-chî* illa gué te*brat*ens.
Il-dit-à-lui : point-ne sais ; toute chose est dans lettre-de-lui.

Innaïas oguellîd : Enker, *sir*, ekchem *dar*-illi, inïas :
Dit-à lui le roi : Lève-toi, vas, entre chez-ma-fille, dis-à-elle :

Babam ifkakam ioguellîd *el-flani*. Enker *el-ouzîr*,
Votre-père a-donné-vous au roi un-tel. Se leva le vizir

iftou. Aïlligh ilkem *lacser* n' *el-bint*, ibod guîs.
s'en-alla. Quand il-arriva au-château de la-fille, il s'arrêta là.

Iftou yan icemeg, ikcham *dar el-bint*, innaias : Ha
Partit un esclave, entra chez la-fille, lui-dit : Voici

'l-ouzîr ellî yam inna babam. Yochkad *el-bint*, *tahtal*
le vizir dont à-vous a-parlé père-votre. Entra la-fille, se-prépara

fellas. *El-bint* dîs *amraouat le-bnat* folkinîn
pour-lui. La-fille (étaient) avec-elle des-femmes jeunes belles

zoun aïour ; telça *'l-bint*, ellis n'oguellîd n' Tork,
comme la lune ; s'habilla la-fille, fille-de-lui du roi des Turcs,

ouragh *d'el-yacout d'el-djouher*, teggaouer tezzoumt
(avec) or et rubis et perles, elle-s'assit au-milieu

n' *el-benat* elli, tesers *el-yacout, d'el-djouher*, d'ouragh
des filles celles-là ; elle plaça des rubis, et des perles et d'-or

gué-*goddam*nis, tesref seres. Aïlligh fellas ikcham,
au-devant-d'elle, elle-envoya vers-lui. Quand sur-elle il entra,

tezzert, izzert iggaouer *'l-goddam*nis,
elle-regarda-le, il-regarda-la, il-s'assit devant-d'elle,

tennaïas : Kîïn aigan *'l-ouzîr* n'oguellîd ? kîïn adiochekan
elle-lui-dit : toi étant (es) le vizir du roi ? toi étant (tu es) venu

adîï -taouît 's-*dar*es ? De-netta izdar
pour que-tu-m'emmènes chez-lui ? Mais-lui baissa

ellens, our-içacual seres. Tennaïas : Aci gh' *el-mal*
yeux-de-lui, non-parla vers-elle. Elle-dit-à-lui : Prends des riches

d'el-yacout d'ouragh ; ha *'l-benat* ; ten trît,
et des rubis et d'or ; voici des-filles; celles-que tu-veux,

aouît. Our as-*idjaouab ouala* içaoual seres.
emmène-les. Non à-elle il répondit et non parla vers-elle.

Tegher icemeg en-babas, tennaïas *it-tadjer* : Effough-
Elle-appela esclave de son-père, elle-dit-à-lui, au marchand : Sors-

guîgî. Tenna icemeg : *Sir*, ini ibaba : argaz-ad
de-devant-moi. Elle-dit à l'esclave : va, dis au père : qu'homme-ce

iga adordour, iga azzenzzoum iglîli. Enker, imoun
est sourd, est muet muet. Il-se-leva, il accompagna

d' icemeg. Aïligh ilkemen aguellìd, innaïas icemeg : Ergaz-
avec l'esclave. Quand ils vinrent au roi, dit-à-lui l'esclave : Homme

ad iga glìli, iga adordour our aïssefled ; tennaïas lalla :
cet est muet, est sourd point n'entend; elle-dit-à-lui la maîtresse :

Aci ouregh d' *el-djouher* d' *el-yăcout*, taouît yat *el-bint*
Prends or et perles et rubis, emmène une fille

elli trît gue 'l-*khaterenk*; our içaoual ; hati
celle-que tu veux selon la volonté-de-toi; point-ne parla ; le voici,

aouîghted s' *darek*. Innaïas oguellìd : Makh
je-l'ai-amené-ici vers chez-toi. Dit-à-lui le roi : Pourquoi

aïlligh our trît ghaïad elli yak tinna illi ? Innaïas
donc non tu-as-voulu de-cela que à toi elle-a-dit ma fille ? Dit-à-lui

'l-ouzîr : Nekki, aguellìd, illa *dari 'l-yacout ouala 'l-*
le vizir : Moi, ô roi, il y a chez-moi des rubis et des

djouher ouala ouregh *ouala* timgharîn ifolknîn béhéra,
perles et de l'or et des femmes belles beaucoup ;

our *îkhassi* yat ; *gheir* aguellîd nekki
non à moi manque rien ; seulement le roi à moi

ifkaï te*brat*ens d'*el-hedïet*ens aouigheklidi;
a donné-à-moi lettre-de-lui et présent-de-lui j'ai apporté à toi

igh trît adîï tefekt kra, guîs
cela ici ; si tu-veux à-moi (que) tu-donnes quelque-chose, en cela

el-kheir, imma nekki our 'douchekigh adaouîgh
(sera) le bien, mais moi non je-suis-venu pour-que-j'emporte

ikhfins *hatta* yat ; *el-khăter*
pour ma tête (moi-même) même (la moindre) chose ; la volonté

n'oguellîd aïzouaren *koulou chi dari*. Innaïas oguellîd
du roi est précédent à toute chose chez-moi. Dit-à-lui le roi

ne-tork : Zoun kîïn aïttegan *el-ouzîr* n-oguellîd ! Imoum
des Turcs : Comme toi doit-être le vizir d'un-roi ! Il partit avec

dîs, ekchemen yat tiguimmi guîs yat
avec-lui, ils-entrèrent une maison dans laquelle (était) une

o*hânou* guîs *gheir* ikhfaouen elli ibbi
chambre dans lequel (rien) excepté des-têtes qu' il-avait-coupées

n-irgazen elli itte*khateb*an ellîs
aux-hommes qui avaient-demandé-en-mariage la fille-de-lui

n-'oguellîd : Igh acen tenna *'l-bint* : Istram yat *el-bint* ?
du roi : Si à-eux disait la-fille : Voulez-vous une fille ?

innanès : Nra ; igh acentenna : Istrem
ils-dirent-à-elle : Nous-voulons ; si à-eux-elle-disait : Voulez-vous

el-mâl ? acent, içaoualen seres, at*serf*
de l'argent ? il prirent-le, ils-parlèrent vers-elle, elle-envoyait

es-babas atennaïas : Ebbi ikhf n-ghouan !
à père-d'elle qu'elle dise à lui (pour lui dire): Coupe la tête à celui-là!

inghît gh *el-hîn*. Innaïas oguellîd : *Koullou* ghouîd nekki
il-coupa -la à l'instant. Dit-à-lui le roi : Tous ceux-là moi

yaten inghan ; guillenad aïllagh teskert ghi-*kedda*, our
eux ai-tué ; maintenant que tu-as-fait comme-ainsi (que) pas

tegguît zoun ghouîn ; efkighak illai, aouît. Ilhou
tu es comme ceux-là; je-donne-à-toi ma-fille, emmène-là. Se mit

oguellîd ari*tahtal* ai*serf* illîs,
le roi il fit (à faire) des-préparatifs pour qu'il-renvoie fille-de-lui

esker *lehaouaïdj* folkinîn ; inna *l'ouzîr* : Enker *ahtal*
il-fit des-habits magnifiques; il-dit au vizir : Lève toi fais-prépara-

imoddout. Ifkas oguellîd gh-icemegan *ouala* tîwîwîn
tifs de-route. Donna-lui le roi des esclaves et négresses

ouala 'l-mal iggouthen d'*el-mahallat.* Iftou *l-ouzîr* ; aïlligh
et argent beaucoup et des troupes. Partit le vizir ; quand

ilkem ioguellîd, *ifrah* seres oguellîdens ; izoggaz
il-vint au-roi, se-réjouit sur-lui roi-de-lui ; il-fit-reposer

l-emhall ; ifkacen *el-kheir* aïlligh *ichadd.*
la-troupe, il-donna-à-elles des richesses jusqu'à-ce-que (cela) sura-

Ilhou oguellîd esker temaghra ifolkîn ; aïlligh
bondait. Se mit le roi il-fit (à faire) une fête belle ; quand

icada temaghra, *isref lemkall*, iggaour oguellîd gh-*el-medînet*ens
eut-fini la-fête, il congédia la troupe, resta le-roi dans ville-de-lui;

yafen *el-bint*, ellîs n'oguellîd, zoun aïour gho'folki;
trouva la-fille, fille-de-lui du-roi, comme une-lune en beauté;

*tadjeb*et béhéra, *taaz*ou *dar*es. Aïlligh
elle-plut-à-lui beaucoup, elle-fut-chère auprès-de-lui, Quand

aznја krad *el-ouzera* ghaian elli isker *l-ouzîr*
regardèrent les-trois vizirs à-ce que fit (avait fait) le vizir

elli addiouîn *el-bint*, i*hobb*et oguellîd oggar
qui amenant (avait amené) la-fille (et que) aimait-le le roi plus

en ghi-*kelli* izouaren, e*mchaour*en fellas
que comme les (vizirs) précédents, ils-se-concertèrent contre-lui

ar-sigguilen madas iskarn aïnguiri (?) d'ouguellîd
pour chercher ce que ils-feraient pour-le-détacher du roi

gh' *el-khaterens*. Aguellîd illan *dares* sin iferkhan
dans l'esprit-de-lui. Le roi était chez-lui deux jeunes gens(pages)

aras teferrachen igh ira aïgan, zoun
pour-lui ils faisaient-le-lit quand il voulait dormir, ils étaient comme

icemgan ariteggaour yan *dar* ikhfens, yan
des serviteurs afin-que-se-tînt l'un auprès-de la-tête-de-lui, l'autre

dar idharens, ar fellas tennachachen
auprès des-pieds-de-lui, pour sur-lui ils éventaient (pour l'éventer)

estazifen arkîgh aïgan ghozal.
avec mouchoirs jusqu'à ce que dormant (s'endormit) pendant le jour.

Koul as iftoun *el-ouzéra* 's-krad aïlligh meggarn
Chaque jour allèrent les vizirs les trois afin qu' ils-rencontrèrent

iferkhan *elli* ettillîn d'ouguellîd igh
(de rencontrer) les-pages qui étaient avec-le-roi quand

ira aïgan. Ennancen *el-ouzera* : Igh ira oguellîd
il-voulait dormir. Dirent-à-eux les-vizirs : Quand voudra le roi

aïgan tennamès : *El-ouzîr elli* diouîn illîs
dormir dites-a-lui : Ce vizir qui amenant (a-amené) la-fille

n'oguellîd ar-ikcham '*s-dares*, ar-dîs içaoual
du roi entre chez-elle, pour avec-elle il-parle (parler)

koul as. Efkenacen *acantar* n'ouregh ; ennancen :
chaque jour. Ils donnèrent-à-eux un-quintal d'or ; ils-répon-

Khîart ! Eftoun iferkhan. Aïlliîgh ikcham oguellîd
dirent-à-eux : Bien ! Partirent les pages. Quand fut-entré le-roi

aïgan ghim*kelli* isker
pour dormant (dormir) comme il-faisait (d'habitude)

ekchemn *dares*. Aguellîd ighli siggui *'l-ferachnes*,
ils-entrèrent chez. lui. Le roi monta sur le-lit-de-lui

aïgan; yan guîsen içaoual, inna ighouan yadnîn :
pour-dormir; l'un d'entre-eux parla, il-dit à l'un l'autre (à l'aut.)

Stezrît *el-ouzîr elli* adîouîn illîs 'n-oguellîd ? arikcham
As-tu-vu le vizir qui amenant (amena) la fille du roi ? il-entre

ar *dares*, içaoual seres *koul* as ! Innaïas
jusqu'à chez-elle, il-parle avec-elle chaque jour ! Dit-à-lui

ighouan yadnîn : Ghassad ketti tizrît ! *cabl*
l'un autre : C'est-aujourd'hui (que) tu (l') as vu ! avant

ghassad eikcham *dares*; amedokelens eïga.
aujourd'hui il est entré chez-elle; il l'amant-d'elle soit (doit-être).

Aguellîd arisofled, orta (?) aïgan. Enker oguellîd gha
Le roi entendit, pas-encore dormant. Se-leva le roi à

'l-hîn, igher *el-ouzir*. Yochkad ar-*dares*;
l'instant, appela le-vizir. Il-entra jusqu'à-chez-lui;

innaïas : Ghî*kadd* atteguît ! Inghît;
il (le roi) lui dit : C'est-ainsi que-tu-es ! Il-le-tua;

indem fellas, im*dhell*et ghîn, our-asidaoui
il-se-repentit sur-lui, il-enterra-le sur-place, non-qu' apportât

yan *'l-akhbar* aïlligh
quelqu'un (afin que personne ne portasse) la-nouvelle qu'

immout. Yeggaour oguellîd, our-ikcham *dar* d'*el-bint*;
il-fut-mort. Resta le-roi, point-n'entra chez la-fille;

ikçoud attaouï *'l-akhbar*ens aïlligh *immout*
il-craignit de-lui-apporter la-nouvelle-de-lui que fut-mort

el-ouzîr, *áchkou* *iâzza* *dárès*. Igga
le-vizir, parce-qu' il (le vizir) était-cher chez-elle. Resta

oguellîd ar ïed; yafen iferkhan arte*lâba*n
le-roi jusqu'à la-nuit; trouvant (il trouva) les-pages (qui) jouaient

s'ouregh; içaoual yan guîcen, inna : Oguellîd ingha
avec de l'or; parla l'un d'eux, il-dit : Le-roi a-tué

'l-ouezîr, gheir neskarkes fellas, *meskîn !*
le-vizir, mais nous-avons-menti sur-lui, le malheureux (vizir)!

mammou nra ghîad ed ouregh? ma-ra seres
pourquoi avons-nous-voulu ce l'or (cet or)? qu' en

nesker? Oguellîd ibbod araçen, isofled aïlligh
ferons-nous? Le-roi s'arrêta près-d'eux il-écoutait pendant qu'

açaoualen; ikcham fellacen, innaïacen : Madawen
ils-parlaient; il entra sur-eux, il-dit-à-eux : Qui-à-vous

ifkan ouregh-ad? Innanes : *El-ouzera*nek
a-donné or - ce (cet or)? Ils-dirent-à-lui : Les-vizirs-de-toi

s' krad ensen ennanegh aoual ell' ak
(les) trois d'entre-eux ont-dit-à-nous la-parole qu' à-toi

nenna, aïlligh tenghît *el-ouzîr* elli idîouîn
nous-avons-dit, quand tu-as-tué le-vizir qui amenant (amena)

ellîs, n'oguellîd. Enker oguellîd, inghiten ghien;
fille-de-lui, du-roi. Se-leva le-roi, il-tua-les sur-place;

yeggaour ar *sabah* *içref* s - *el-ouzera*. Aïlligh
il-resta jusqu'au matin, il-fit-chercher pour-les-vizirs. Quand

douchkan, ebbi *koul* igensen ikhfaouencen gha-*'l-hîn*.
ils-entrèrent, il-coupa (à) chacun d'eux têtes-d'eux à l'instant.

Ikchem *dar-el-bint*, *ilhou* ar-ïella ; tennaïas *el-bint* :
Il-entra chez-la-fille, il-se-mit à-pleurer ; elle-dit-à-lui la-fille :

Maki-yaghan aïlligh ar-tellat aï-aguellîd ? yak
Qu'est-ce-qui-te-nuisant (te nuit) pour-que tu-pleures ô roi ? à-toi

ourak *immout* yan zegh-*dar*ek ? Innaïas : Enghîgh
pas-à-toi est-mort quelqu'un de chez-toi ? Il-dit-à-elle : J'ai-tué

'*l-ouezîr elli* kem iddîouen. *El-bint elli* isellan
le-vizir qui vous amenant (a amenée). La-fille qui entendant

eïmmout el-ouzîr tebbi *koul-ma* telsa
(entendit) que-fut-mort le-vizir coupa tout-ce-dont elle-était-ha-

gh' inserafens ; *telhou* artella , our
billée des effets-d'elle ; elle-se-mit elle-pleura (à-pleurer), point

tesbor, our techetta *oudla* 'rtessa ghîed
elle-eut-patience, point elle-mangea et-non elle-but de-nuit

oula zal. Tenna ïoguellîd : *Loukoun* our
et-non (de) jour. Elle-dit au-roi : Si-c'était ne-que

d' *l-ouzîr*-an tenghît,
de vizir - ce (si ce n'était ce vizir) tu-as-tué-le (que tu as tué),

our adîï tezrat ghîn ! Innaïas : Makh ? Tennaïas :
point moi tu-verrais ici ! Il-dit-à-elle : Comment ? Elle-dit-à-lui :

Baba yengha irgazen oggar en *mîa el-ouzara* 'n-
(Mon) père a-tué des-hommes plus de cent vizirs de

iguellîdan *elli* ya*tleb*an ; *koullou* zerighten ; our
rois qui (me) demandaient ; tous j'ai-vu-les ; point

iddjoud nekki aïzran zoun d'aghouan *abadan*.
jamais (?) moi ai-je-vu comme de-celui-là jamais.

Atâouedas *'l-akhbar* ghem*kellî* izouaren. *Ilhou*
Elle-répéta-à-lui la-nouvelle comme dessus. Se-mit

ouguellîd *yahzen* fellas. *Tekemmelet el kîsset.*
le-roi il-s'attrista (à s'attrister) sur-lui. Elle-est-fini l'histoire.

Nous donnons ici les deux premiers chapitres du *Bahr-ed-Domouâ* :

انا يسمك يضعفن آكن

Inna icemeg *idaf*en igan,
A dit le-serviteur faible étant (qui est),

امسكين آكان بودنوبى

Imeskîn igan *bou-donoubi*,
Pauvre étant, plein-de-péchés,

محمد بن على آكان اسوسى

Mohammed-ben-Ali igan osouci,
Mohammed fils d'Ali étant de Sous,

اوزالى ادسعفوا يلهى

Aouzali, adas *yâfou* *ilahi* :
Houzalien, à-lui que-pardonne Dieu :

بسم الله اسبديغ اول اوالتيدى

Bismi *'llahi* es-*bedîgh* aoual iwaltidi
Au nom de Dieu que-je-commence un-discours qui. . . . (?)

الصللتوا واسلام علك اناب احمدى

Es-sâlatou oua-selam aleika a-nebbi Ahmedi,
La bénédiction et-le-salut sur-toi ô Prophète louable,

نتن دكر ايروا والا الزوجات والا لصحبى

Nettan de kra yourou ouala *'z-zoudjat*
(sur) lui et ceux qu' il-a-engendrés et (ses) épouses

oua 'l-ashabi,
et (ses) compagnons,

دتبعننس غغراس ارسف نلجزا

D'et-*tabéïnnès* gho gharas ar acef
Et leurs-successeurs dans la (bonne) voie jusqu'au jour

n'*el-djeza*,
de la rétribution.

ككن ايادنغ ادرن لمحبين لكتبى

Guigen aïdénegh adren *'l-mohibbîn n'el-kotbi*
Souvent de-nous ont-demandé les-amis des-livres

نلموعضا ارضمن امزكان احيو دلقلبى

N' *el-mauouâdha* irazzamen imezguen
De bons-conseils qui attacheraient les oreilles (l'attention)

ihîou d'el-kelbi.
et rendront la vie au cœur.

سنظم نتمازغت انعلكين اكان لعجبى

Se'*n-nadhm* ne-tamazight enni folkîn
(qui seront) en-vers en berber (langage) qui (est) beau

igan *l'âdjobi*
qui est la merveille (du monde).

نن لعيفه اكن ايلان غواليدى

Ennan : *'le-fâkîh* oken aïllan ghoualîdi
Ils-dirent : le docteur seul est (capable) d'une telle (tâche);

تسكرت دلاحكم نشرع ادك اجزيلهى

Teskert *d'el-ahkam* n'*es-cherâ* ; adek *idjazza*
Tu auras agi selon les maximes de la loi ; que te récompense

ilahi !
Dieu !

ايتما لموعض تبدرم نكين اركگى

Aïïtma ! *el-maouadha* tebderem nekkîn
Frères ! les conseils (que) vous mentionnez, moi (je les prends)

arguîgui.
sur moi.

ولاكن يلرجو غرب دشيخ ايسمدى

Oualakin *er-redjîou* gha *robbi* d'*es-cheikh*
Mais (mon) espérance (est) dans le Seigneur et (dans) le cheikh

aîcemdi.
(qui) est parfait (c.-à-d. Mohammed).

لرجونو اولنو ابلغى لمقصد

Er-redjenou oulinou *aibelleghi*
L'espoir-de-moi, de-mon-cœur (est qu'il) me fasse atteindre

le-maksodi.
mon but.

فد مغرسرك البر ولكدرنن غزال

*Caddam*agh ar-serek *el-Bari* ! iouellik iddernîn
Nous avançons au-devant-toi, ô Créateur ! toi que l'on implore

gho zali.
de jour.

اليض اورتغفلن ادي ترضمت لبوبى

Oula ïïd our-*teghafel*en ; adîï terzemt l'*ebouab*,
Et (de) nuit sans-être-négligent; à moi ouvre les portes (de ta faveur),

تكت سر امولانا غوو لنوادا القلبنوا

Teguit serr, *a-Moulana* ! 'gho walinou
Place (ton) inspiration (?) ô Seigneur ! dans ma parole

de-l-*calbi*nou;
et mon-cœur;

انتضاغالقلب اوت سضغران افلجو

Enni 'tezza gha 'l-*calb* iwats izgharan
Laquelle restera dans le-cœur (et) lui-apportera les promesses

ifollodjou,
accomplies,

ارتهدام لبوطيل ارسريد دنبى

Arite*hdam* *l-ebouatîl* arisserid *ed-donoubi*,
(Et) détruira l'erreur (et) lavera les péchés,

ارتككلال لجند ابلس اريشردادى

Aritkeklal *'l-djonoud* *iblîs* ari*chered*adi ;
(Et) chassera les troupes de Satan (et les) mettra en déroute ;

ونلسلم امولنا ررنغدك انتبى

Oua 'n *el-islam* *a-Moulana*, rerenghodek an
Et de l'islamisme ô Seigneur ! nous offrons ici à toi cet

touba
(acte de) repentir.

تكت لعلمين دونون الالقوال ايلهى

Tegueit *el-alamîna* douinwen *ouala*
Mets toutes les créatures (d'accord) avec toi ainsi que

'l-acoual, aïilahi !
(leurs) paroles, ô Dieu !

تهدوت يامولنا افتنين صوبى

T*ehdout* *ya Moulana,* afétinîn *es-souabî.*
Tu (les) dirigeras ô Seigneur, afin qu'ils parlent la vérité.

اوفف لفعلنو دالقولنو اوركى

Aweffec le*fâl*inou da *'l'caul*inou .
Fais accorder (nos) actions avec (nos) paroles (cela n'est)

ourigui.
pas pour toi (difficile).

لقول بلا لفعال نجيى ارب الزكسى

L'caul bla 'afâl, nedji a rabbi, 'z-guîci.
Parole sans actes, délivre-moi, ô Seigneur de cela.

تنفقت يامولنا سكرنغ ينفعن اوراكركسى

Te*nefg*et, *ya Moulana* s'kra, negh *ienfâ*en, our kra
Tu as prodigué, ô Seigneur, des choses à nous utiles, rien dans

guîci.
elles (nous a profité).

الن سيمع نغكبيسىالى اكرنلبسى

Illen ice*man*egh, guîci 'lla kra
Étant (il) nous entend, en lui est la chose (la grâce)

ne*lbeci*.
(que) nous revêtissions.

نختمت يامولنا فلانغ سلخير ولا المحبيني

Ta*khetemt*, *ya Moulena*, fellanagh 's *el-kheir*
Imprime ton sceau, ô Seigneur, sur nous avec le bien

ouala 'l-mohibbînî,
et aussi (sur) les amis,

الا يمسلمن اجمعين ولا الولدين يوم الحسابي .

Ouàla imoslemîn adjmaîn ouala 'l-oualidaïn yauma
Et (sur) les musulmans tous et sur (mes) parents au jour

'l-hiçabi.
du jugement.

بحر الدوموع ادكيغ الكتبدينوا ايكيي

Bahr ed-Domouâ adguîgh *el-kitab*edinou eïkéï
(Le titre de) *La Mer des larmes* j'ai placé (sur) livre-ce-mien (?)

ينفتغرا انرارامط ازدنيت عمداني

Yan fi *tegra*-an irer emetta
Quiconque (se met) dans cette lecture rendra des larmes,

izdi nît *amdani*.
(les) augmentera vraiment exprès.

قبلت الا العلمين كلتن ءاوحده

*Coubelt ouala 'l-alemîn koullo*ten, á *ouahdaho !*
Accueille-le, ainsi que les savants tous, ô toi qui es l'unique !

لكرم اياد تكت ياربي علخير غسمكي .

Lekerm aïad teguit, *ya rabbi !* ghel-*kheir* gui - cemegui;
Grâce cette fais, ô Seigneur ! avec le bien envers (ton) serviteur ;

الباب نتاوسن نربى اغبديغ عونكيس .

Lebab en tawaçna *ne-rabbi,* agh , *bedigh,*
Le chapitre de la connaissance de Dieu, par (lui) je commence ,

aounî guîs !
mon secours (est) en lui !

اوسكس ءامولنا اتداويغ ايلهى

Aouïsi guîs, *â Moulana,* atidaouîgh, *aïilahi* !
Aide-moi en cela, ô Seigneur, afin que je l'accomplisse, ô mon Dieu !

ايكان لجنت ندنت توسنا نالهى

Aigan *el-djennet n'ed-dounît* tawaçna *n-ilahi.*
C'est le-paradis dans ce monde (que) la connaissance de Dieu.

ونترسن زنرك دونتدى

Oua netta our aïssen zoun ; our iga *dounît* adi.
Et lui, il ne connaît (pas de) semblable ; il n'est pas de ce monde.

ونترن امند ايسن اخفنس افدى

Ouin itran imned issen ikhfens afedi
Quiconque veut regarder sait sa tête (lui) que

اوركيس يسان والتد اخلقن مامنك اكى ;

Our guîs ; aïssen oual itid*khalk*en mamink iga.
(Dieu) n'est pas en lui ; sait celui qui l'a créé comment il est.

مكنكا لمخلفه ن لمخلفنس ارتكى

Mekenn iga *'l-makhlouc* han (?) *el-mokhlik*ens our
Comment la créature peut-il-voir (?) son créateur, point

tigui (?)
il ne lui ressemble (?)

ننـدم آكاك نغصن آككلو بولعيبى

Ben-Adem iga *kou n-nacsan*, iga *koulou bou-'l-aïbi.*
L'homme est toute imperfection, il est tout plein de défauts.

لخلغنس اركس نغصن الايل لعبى

*El-Khalek*ens our guìs *en-nacsan ouala* illa *'l-aïbi.*
Son-créateur point (n'est) en lui imperfection et point n'est défaut.

لوصب لكل فلكينن اغيلا يلهى

El-aousaf el-koullou folkînin agh (b) illa (a) *ilahi.*
Les qualités toutes belles sont (a) dans (b) Dieu,

اك لغـديم لبقى احيا اسعاو اسعلدى

Iga *'l-cadîm el-bakî*, *ihya*, içfaou' içofledi.
Il est l'éternel, l'immortel, il donne la vie, il éclaire, il entend.

ارسوال اعلم كرتلان اصّضار ميرى

ar-içaoual, *yalem* kra tillan, izdhar *ma* ira.
Il parle; il sait toute chose qui existe, il peut faire ce qu'il veut.

ارنغا ينريريت بنادم نغهو

Arinegha yan ira, irît *Ben-Adem* negh
Il tue quiconque il veut, (soit) que le veut l'homme soit que

ohoui.
non.

ارتـدبار لمر ارشوريا نتركين

Arit*debber el-omour*, our *ichaouer* yan iterguîn.
Il dirige les choses, il ne prend conseil de personne autre que lui.

احتجا سرس كين ارحتجا سيان ايسمكان

Ihtàddjà seres koyan, our *ihtaddja* es-yan
A besoin de lui chacun, il n'a pas besoin d'aucun de (ses)

icemgan.
serviteurs

منڊتيو اكنون منڊت ايكلڊانى

Mondet , ai-ouguennoun ! mondet, ai oguellîdani !
Regardez-le, ô génies ! regardez-le, ô rois !

سبحان ربى لتنفيومضّن ابلا اوفاب ابنڊم

Sobhan Robbi 'lli ten-youmzen *blä aoucaf a*
Exalté-soit le Seigneur qui les enlève sans résistance ô

benàdem.
homme.

منڊت تان اترن اير التافكتڊى

Monden ten, itran, aiour *oualä* tafoukt adi ;
Regardez-les, les étoiles, la lune et soleil - ce ;

ينكسن اغابن اكڊواكاڊ استلڊى

Yan guîcen *îghâb*en ig dou akal adissetlidi.
Chacun d'eux disparaît sous la-terre et il revient encore (?) ;

تمنڊم اخكلوا اتمتم ايحيكنڊى

Temnedem ikh *koullou* tem*mout*em, *yahya* kon di.
Vous voyez que tous vous mourrez, il fera vivre vous là.

ارتصرب مكڊ يرى غلمولكنس اكا اجليڊ

Arit*cerf makedd'* ira; ghi*lmolk*ens iga oguellîd.
Il gouverne comme il veut ; dans son monde il est roi.

اريشريك اديان ارتلا يان ابلنتى وحده

Our *yechrik* ad yan, our *itouala* yan
Il ne s'associe personne, il n'a pour compagnon personne

Ila netta *ouahdou.*
excepté lui-même seul.

الازام كول الخلايق اتضعون اتعزونى

Ilazen koul el-khalaïc atitaoun, atazzouni.
Il faut que toutes les créatures lui obéissent (et) l'honorent.

Les négociants musulmans qui habitent les provinces méridionales de l'empire marocain se servent du dialecte chelha dans leurs lettres de commerce. Nous donnons ici le texte et la traduction littérale d'une de ces pièces.

Mohibbina fi 'llahi haccan oua yakînan ; oua dhalika
A mon ami en Dieu véritablement et sincèrement; et lui c'est

Cîd Mohammed-ben-Folan ; selamon alaïka oua rahma-
le cîd Mohammed, fils d'un Tel ; le salut soit sur toi et la miséricorde

't-ollahi oua bereketohou. Aïmodekkolino icak seghîgh *el-*
de Dieu et sa bénédiction. O mon frère ! pour toi j'ai acheté des

louz iggouthen d'ilem iga ouîn *el-mâzi* , hati illa
amandes beaucoup et des peaux qui sont de chèvre ; voici elles

gou-foucinou *lah* matittessen,
sont entre-mes-mains, mais il n'y-a-personne pour les-prendre;

lah ir*reffak*en; iganîn ihahan idroucen ;
il n'y-a-pas de-chameliers : ceux de Haha sont-rares;

imma nekki illîgh ghomoddou ; adeftough
quant-à moi je-suis (prêt) à (faire) un-voyage ; afin-que-j'aille

ar Merrakech; adsegh *koullou* m*a*da rîgh. Tessent
jusqu'à Maroc ; j'achèterai tout ce-que je-désire. Tu sais

ilkem omoggar ne *märs* ; adecdough
qu'approche la-foire de mars ; je-terminerai (mes achats)

ourrîghed; hati nekki oucigh ogma adak
et-je-reviendrai-ici; voici moi j'ai-chargé mon-frère qu'à-toi

içarf koullo 'l-homoul ad-ellanin ghîd. *Dar*ingh
il-envoie tous les-ballots qui-sont ici. Chez-nous

tamazîrt *tehenna âla kheîr* oual agharas. *El-Haddj*
le-pays-est tranquille et-en-bon état ainsi-que la-route. Le Haddj

Ahmed illa gho-Aghadîr ; *nedfâ* yas *koullo-'l-mal*
Ahmed est à-Agadîr ; nous-payons à-lui tout-l'argent (impôts)

n'-el-makhzen; iferra fellanegh imharkîn.
du gouvernement ; il-a-reparti sur-nous les-contingents (troupes).

Serf-you d' kra *'l-kittan* igan es-sahan , *oua-es-selam ; oua*
Envoie-moi un peu de toile étant calicot ; et salut ; et

katib al-horouf éleik amodekkolinek *El-Haddj*
'écrivain de-ces-lettres à-toi (c'est) ton ami Le-Hadj

Ibrahîm, *oua fi acheret aïyam min dhou '-lHiddja*
Ibrahim, et dans le dix des jours de dhou 'l-Hiddja

âam 1255.
de l'an 1255.

CONTE TRADUIT DE L'ARABE EN ZOUAOUA.

Thahkaïth ouguellîd d'ou *fellah.*

HISTOIRE DU ROI ET DU CULTIVATEUR.

Kisra *iâdda* youfa afellah da-ithezsou
Chosroès il-passait (et) trouva un-cultivateur que-plantait

thezdaïth ; netsa d'amghar moggar. Inna Kisra :
un dattier ; lui c'était-un-vieillard âgé. Dit Chosroès :

*Wahm*megh deg amghar agui da-ïettaçal ad-ïetch
Je-suis-étonné de-ce vieillard ci qu'il-pense qu'il-mangera

*themr*iwin an thezdaïth agui ! netsa our itsilli
les fruits du dattier ici ! il (les fruits) ne sera pas

alemma *âdd*an *aïch-hal* issegacen ! ketchîni,
jusqu'à-ce-que soient passées beaucoup d'années ! toi,

aï fellah ! *ikfâ* *âl-âmr*îk. Innaïas oumghar :
ô cultivateur ! se termine ta-vie. Dit-à-lui le-vieillard :

Aï oguellîd, ezsan, netcha ; anezsou
O roi, il (d'autres) ont planté, nous-mangeons; nous plantons,

adetchan. Inna oguellîd : *Tâdjeb*egh deg
(d'autres) mangeront. Dit le roi : Je m'émerveille de ces

awalin agui ; efkas *âlf* i*dînâr*en, ïou-fellah.
paroles-ci ; donne-lui mille dinars, au cultivateur

Ifkaïacen, Innaïas oufellah : Aï oguellîd, th*âdjel*
On-les-lui-donna. Lui-dit le cultivateur : O roi, a-été-précoce

thezdaïth agui si *themr*iwîn. *Adjeb*ît, ouguellîd, aowal
ce-dattier ci avec des-fruits. Plut-à-lui au roi, (ces) paroles

agui ; inna : Ifkas *âlf* i*dînâr*en. Innaïas :
ci : (et) dit : Donne-lui mille dinars. Lui-dit (le cultivateur) :

Aï oguellîd, *koul chi* ad *'l-adjeb*, lamâni thezdaïth
O roi, chaque chose est une merveillle, surtout (ce) dattier

agui ; thourou *merrataïn* doug-seggas. Inna ouguellîd :
ci ; il a produit deux fois dans l'année. Dit le roi :

Ifkas *alf* i*dinar*en nidnîn. *Irouh.*
Donua-lui mille dinars autres. et il s'en-alla.

Quelques pièces en dialecte touareg auraient pu se placer à la suite de ces extraits, mais elles présentent des difficultés tellement graves, que nous devons en suspendre la publication. L'écriture des Touaregs pourrait donner lieu à plusieurs observations, si nos renseignements étaient assez complets pour autoriser l'examen de ce sujet intéressant.

On voit par les extraits précédents que la langue des Berbères, dans son état actuel, renferme un grand nombre de mots arabes ; cette race africaine, ayant accepté la religion du conquérant, a toujours tâché d'en adopter le langage. Plusieurs tribus berbères ont fini par oublier leur idiome; et les autres, à l'exception toutefois des Touaregs, se sont formés des dialectes hybrides dans lesquels l'élément arabe tend graduellement à prédominer. Partout où l'islamisme s'est introduit, la langue nationale a subi l'influence de la langue arabe au point de s'en laisser saturer ou de se neutraliser. Le Berbère s'est assimilé l'arabe avec une grande facilité ; il a même accueilli des mots appartenant aux turc et aux langues européennes ; de nos jours, il reçoit sans difficulté certains termes français et espagnols.

Cependant, il ne renferme presque rien ni du phénicien, ni du latin, ni du vandale ; bien que les Carthaginois, les Romains et les bandes de Genserich eussent dominé assez longtemps sur l'Afrique pour pouvoir communiquer aux indigènes une partie des mots dont se composaient leurs langues. Il est vrai que les peuples berbères latinisés vivaient à demeure fixe ; aussi, quand la conquête de leur pays par les musulmans les priva de l'appui

des Romains, ils se virent exposés aux envahissements des Berbères nomades : une partie fut exterminée ; le reste se dispersa dans les tribus et perdit bientôt tout ce qu'il avait appris de la civilisation européenne. Un siècle auparavant, les débris du peuple vandale étaient allés se confondre avec les tribus berbères de l'Auras ; la population punique avait disparu, ainsi que son dialecte sémitique, bientôt après le triomphe des Vandales ; et l'on ne peut guère supposer que les Berbères insoumis et moitié sauvages eussent daigné apprendre et conserver quelques mots appartenant aux langues des peuples qu'ils avaient toujours détestés et qui venaient de succomber.

Ibn-Khaldoun a consacré deux chapitres de son ouvrage (tome I, page 167 et sniv., et tome III, page 180 et suiv.) à l'exposition et à l'examen des renseignements fournis par les écrivains musulmans qui traitent des origines berbères. Les opinions qu'il discute et qu'il réfute, presque toujours avec raison, proviennent de deux sources, l'une arabe, l'autre berbère. On pourrait attribuer une certaine valeur aux indications fournies par les auteurs arabes, si l'on ne savait pas que, dans l'histoire des deux premiers siècles de la domination musulmane en Afrique, les dates les plus importantes sont inexactes et que le récit des faits est très-incomplet et souvent peu croyable. Jusqu'au milieu du deuxième siècle de l'hégire, les annales de l'islamisme offrent une foule de contradictions et de lacunes ; pour ce qui regarde l'Afrique septentrionale, on remarque, surtout dans les plus anciens historiens, des fausses dates assignées à la nomination des gouverneurs, et l'on s'est aperçu que l'exposition des événements politiques qui eurent lieu pendant cette époque ne peut soutenir un examen critique. Sans le secours de la *Byzantine* et des chroniques européennes, nous ne saurions avec certitude ni l'année de la prise de Carthage, ni celle de la conquête de l'Espagne. Même en ce qui touche à l'histoire de leur propre pays, les Arabes n'ont jamais eu que des notions très-confuses. Hors les événements qui signalèrent la carrière de Mahomet, tout ce qu'ils nous racontent de l'ancienne Arabie est peu satisfaisant et souvent contradictoire. Leurs gé-

néalogies mêmes, ces souvenirs auxquels ils tenaient avec l'esprit le plus vif de l'amour-propre, ne sont pas toujours complètes : celle de leur Prophète offre une énorme lacune que les musulmans les plus savants n'ont jamais pu combler, malgré leurs recherches. L'histoire des rois himyerites résiste à toutes les tentatives que nos orientalistes ont faites pour la débrouiller ; celle des deux familles les plus célèbres de l'Arabie, des Ghassanides, phylarques de la Syrie, et des Lakhmides, rois de Hira, s'accorde rarement avec les indications, bien plus dignes de foi, que nous trouvons dans la *Byzantine*. Leurs données sur l'histoire de la Perse pendant les temps antéislamiques fourmillent de fables et d'inexactitudes ; leur histoire des Patriarches est d'une absurdité révoltante ; leurs notions relatives à l'empire romain et à l'empire byzantin sont presque nulles. On ne peut donc espérer des Arabes une suite de bons renseignements sur un peuple aussi obscur que la race berbère.

Comment pourraient-ils nous enseigner l'origine de ce peuple, eux qui n'avaient pas fait des recherches sur leur propre origine, tant qu'ils ignoraient l'islamisme ? Ce fut seulement dans le troisième siècle de l'hégire que les Arabes commencèrent à écrire leur histoire : avant cette époque, ils étaient trop occupés de conquêtes, de pillage et de leurs guerres civiles pour y penser. Aussi, quand les premiers historiens musulmans eurent entrepris de mettre par écrit les grands événements qui, jusqu'alors, avaient marqué la carrière de l'islamisme, ils se trouvèrent dans l'impossibilité de rien préciser au milieu d'une masse de traditions véreuses et de récits discordants. Ils durent se contenter de rapporter, sans examen, tous les renseignements qu'ils avaient recueillis, et de laisser au lecteur le soin d'y chercher la vérité. Les ouvrages d'Et-Taberi, de Mohammed-Ibn-Ishac, d'Abou-'l-Feredj-el-Ispahani et d'Ibn-Abd-el-Hakem en sont la preuve.

Ibn-Khaldoun cite les écrits de plusieurs savants arabes qui ont traité des origines berbères ; mais tous ces auteurs, à l'exception d'un seul, du célèbre Ibn-Coteiba, composèrent leurs ouvrages postérieurement au troisième siècle de l'hégire. A remonter de cette époque jusqu'à la chute de Carthage, on trouve plus

de deux cents ans, période de combats et de révolutions pendant laquelle les souvenirs nationaux du peuple berbère ont dû s'altérer et même s'effacer sous l'influence de l'islamisme. Ce fut cependant aux Berbères que ces écrivains ont dû emprunter les renseignements qu'ils rapportent; autrement, ils les auraient inventés. On prévoit d'avance le désaccord qui doit régner entre ces indications ramassées au hasard et provenant de diverses sources. Selon Ibn-Coteiba (voy. t. I de cette traduction, pages 175 et 184,) et Djordjani (voy. t. I, p. 26), les Berbères sont les enfants de Djalout (*Goliath*); selon Et-Taberi (t. I, p. 175), ce sont des Cananéens et des Amalécites qu'un certain Ifrîcos transporta en Afrique après la mort de Djalout; — selon Es-Souli (t. I, p. 176), ils descendent des Misraïm, c'est-à-dire, des anciens Égyptiens; — selon El-Masoudi (t. I, p. 174), ils faisaient partie des Ghassanides du Yémen; — Ibn-Abd-el-Berr (tome I, page 174) repousse la tradition qui fait descendre les Berbères d'un peuple yéménite; — Ibn-Hazm (tome I, page 18) regarde les Zenata comme les descendants de Berr, mais il oublie de nous informer, chose cependant assez importante, si ce Berr était fils de Caïs, et, par conséquent, d'origine arabe, ou bien s'il était fils de Canaan; — Bekri (t. I, p. 177) fait chasser les Berbères de la Syrie par les Israélites après la mort de Goliath; — Malek-Ibn-Morahhel (t. I, p. 176, t. IV, p. 96, l'*Anthologie grammaticale* de M. de Sacy, p. 443), essaie de concilier toutes ces données; selon lui, « les Berbères » se composent de diverses tribus himyerites, moderites (arabes), » coptes, amalécites, cananéens et *coréichides* qui s'étaient » réunies en Syrie et qui parlaient un jargon barbare. Ifrîcos les » nomma *Berbères*. » Il y avait donc des Coreichides du temps d'Ifrîcos; or, Coreich, l'aïeul de cette famille, naquit vers l'an 200 de notre ère; donc, les Berbères et Ifrîcos lui-même, celu qui, dit-on, donna son nom à l'Afrique, arrivèrent en ce pays entre les ans 222 et 622 de notre ère !

Ibn-Khaldoun repousse toutes ces opinions et nous dit hardiment que « le fait réel, fait qui dispense de toute hypothèse, est « ceci : les Berbères sont les enfants de Canaan, fils de Cham,

» fils de Noé. » (t. I, p. 184). Notre auteur avait du jugement, du bon sens, beaucoup plus qu'il ne s'en trouve ordinairement chez les auteurs musulmans ; il réfute très-habilement les opinions de tous les écrivains que nous venons de nommer, mais il oublie de nous dire sur quelles bases il a fondé la sienne. Il savait, cependant, très-bien que, dans les questions historiques il faut des preuves, et que ces preuves doivent être contrôlées avec beaucoup de soin ; c'est fâcheux que, dans la partie la plus intéressante de son ouvrage, il ait perdu de vue ce principe salutaire. Aussi, dans cette question, son assertion ne vaut pas plus que celle de ses devanciers.

Il avait entre les mains plusieurs traités généalogiques et historiques composés par des érudits de race berbère et rédigés probablement en arabe, ainsi que nous avons eu l'occasion de le faire remarquer. Il les cite en divers endroits de son ouvrage ; il en donne même des extraits ; mais il ne dit pas en quelle langue ces traités furent écrits et il néglige d'en nommer les auteurs. Tout ce que son ouvrage nous apprend à cet égard revient à ceci que, parmi les historiens et les généalogistes berbères les plus distingués l'on remarquait :

1° Sabec-Ibn-Soleiman, membre de la tribu des Matmata ;

2° Hani-Ibn-Masdour (ou Isdour), de la tribu des Koumïa, et probablement généalogiste de la famille royale des Almohades ;

3° Hani-Ibn-Bekour, de la tribu des Darîça ;

4° Ibn-Sabec, fils, peut-être, de Sabec-Ibn-Soleiman ;

5° Kehlan-Ibn-Abi-Loua, le matmatien ;

6° Aïoub, fils du célèbre aventurier, Abou-Yezîd ;

7° Abou-Mohammed-Bou-Ighni, de la tribu des Berzal ;

8° Ibrahîm-el-Tîmzoughti, généalogiste zenatien.

Le cinquième et le sixième de ces personnages vivaient dans le quatrième siècle de l'hégire ; le huitième enseignait dans la première moitié du huitième siècle de l'hégire ; quant aux autres, on ne sait à quelle époque ils écrivaient.

Les renseignements fournis par ces auteurs s'accordent aussi peu ensemble que ceux des généalogistes arabes, et leurs indications ne servent qu'à embrouiller encore davantage les notions

confuses que ceux-ci nous ont transmises. Les uns déclarent qu'il faut regarder les Louata comme arabes himyerites et les Hoouara comme les descendants de Sekçak, fils de Kinda, le yéménite (personnage inconnu aux Arabes). Les généalogistes zenatiens assurent que leur tribu appartient à la grande famille des Arabes yéménites; ceux de la tribu des Ghomara prétendent que cette peuplade est d'origine himyerite; d'autres généalogistes réclament le même honneur pour les Zouaoua et les Meklata. Notre auteur n'admet pas ces opinions; pour lui, les Berbères sont les enfants de Canaan; puis, il nous dit que les Ketama et les Sanhadja appartiennent à la race yéménite.

Ibn-Khaldoun n'eut jamais l'occasion de lire Tacite, autrement on pourrait le soupçonner d'avoir calqué son exposition des origines berbères sur celles des origines juives que le grand historien latin nous offre dans ses *Histoires*, livre v, sect. 2 : l'une est aussi peu satisfaisante que l'autre.

On a remarqué que les antiquaires musulmans se donnent rarement la peine de justifier l'exactitude de leurs assertions; ils se bornent à énoncer leurs opinions, et tout est dit. Aussi, ne doit-on pas s'émerveiller de les voir exposer avec tant d'aplomb leurs idées sur l'origine de la race berbère : rien de plus facile que d'inventer des théories. Si le lecteur européen n'était pas prévenu de cette circonstance, il serait en droit de faire plusieurs questions : comment, par exemple, se fait-il que les historiens, tant arabes que berbères, aient ignoré tout ce qui s'est passé en Afrique depuis l'immigration des Berbères jusqu'à la conquête musulmane? Pourquoi, dans leurs récits, nous parlent-ils de Goliath, du roi David et du roi Ifrîkos, sans faire aucune mention de ce qui arriva aux Berbères dans leur nouveau pays; sans raconter les guerres de ce peuple avec les Carthaginois, les Romains et les Vandales? Pourquoi les historiens de la tribu des Louata — elle avait des historiens — pourquoi ont-ils ignoré l'occupation de leur territoire par une race d'outre-mer? Pourquoi n'ont-ils pas raconté la lutte que leur peuple eut à soutenir contre les troupes de l'empire byzantin, lutte qui ébranla toutes les populations de la *Berberie*? Pourquoi n'ont-ils pas conservé

les noms de leurs chefs qui combattirent si bravement pour l'indépendance de l'Afrique ? Pourquoi ont-ils omis dans leurs arbres généalogiques de tribus le nom des Ilasguas, peuple qui s'était illustré par ses exploits et par sa résistance aux troupes byzantines ? Pourquoi ont-ils laissé à un poète chrétien le soin de nous transmettre les noms et les hauts faits de Carcasan, d'Antalas et d'Ierna ? Il y a des moments où l'on est tenté de dire, avec Cervantes : « *De los Moros no se puede esperar* « *verdad alguna, porque todos son embelecadores, falsarios* » *y chimeristas.* »

L'envie montrée par les Berbères de rattacher leur origine à la souche arabe était tellement forte qu'Ibn-Khaldoun lui-même n'a pas pu s'empêcher d'en signaler la folie. Deux chapitres de son onvrage (t. I, p. 198 et suiv., t. III, p. 183 et suiv.), renferment à ce sujet des observations très-sensées. Nous devons cependant avouer, qu'aux yeux des musulmans, il valait mieux descendre d'Ismaîl ou de Himyer, que de Goliath; d'une souche arabe que d'une souche de mécréants. Aussi, les écrivains berbères n'ont pas reculé ; ils ont vu la tâche qu'ils devaient exécuter et l'ont abordée hardiment. Les Berbères avaient à soutenir la dignité de leur nation contre la morgue aristocratique des Arabes, tant en Afrique qu'en Andalousie; ayant appris à lutter contre eux par les armes, ils n'hésitèrent pas à s'arroger des titres de noblesse qu'ils pourraient opposer à ceux dont leurs vainqueurs d'autrefois avaient été si fiers. Après avoir fondé une dynastie à Cairouan et à Grenade, nous voyons des chefs berbères monter sur le trône et régner à Maroc, à Fez, à Tlemcen et à Tunis. Riches et puissants, ces princes aimèrent à protéger les savants, et ceux-ci ne se montrèrent pas ingrats. Sachant combien leurs patrons tenaient à se donner une origine arabe, ils firent tous leurs efforts pour les satisfaire. Par malheur, il faut plus que de la bonne volonté pour confectionner une généalogie passable ; il faut citer des documents et, surtout, travailler de concert. Quant à la critique, ils n'avaient pas à s'en inquiéter, elle n'existait pas alors et n'existera jamais chez les musulmans de l'Afrique. Aussi l'aspect seul de leurs généalogies suffit pour en démontrer la faus-

seté, et leurs pièces à l'appui sont de la dernière faiblesse. Dans ces listes, la série commence par des noms berbères qui vont se rattacher à des noms arabes, afin d'aboutir, par le moyen de personnages imaginaires, à l'aïeul de l'une ou de l'autre des grandes tribus de l'Arabie. Les documents qu'ils citent proviennent, disent-ils, de leurs ancêtres qui, à une époque reculée, auraient parlé le langage de cette presqu'île. Effectivement, ces pièces sont en langue arabe et même en vers; mais on n'y trouve ni grammaire, ni prosodie, ni style, ni expression. Ce sont de misérables rapsodies d'écolier, les premiers efforts d'un homme peu instruit qui tâche de composer des vers en une langue qui lui est étrangère. Ces documents sont tellement pitoyables qu'ils suffiraient pour faire perdre la meilleure cause.

Il faut toutefois convenir que les généalogistes musulmans avaient eu l'idée de faire quelques recherches sur l'origine des Berbères; mais pour se procurer des renseignements, ils s'adressèrent toujours à des étrangers. Dans les premiers temps de l'islamisme, les Juifs de l'Arabie et, surtout, Kâb-el-Ahbar, rénégat d'une impudence rare, avaient fourni aux musulmans quelques idées sur l'histoire du monde pendant les siècles anteislamiques; renseignements, mal cousus, mal rapiécés, où le fond disparaissait sous les morceaux de hasard que ces misérables fripiers de notions historiques y avaient rapportés. Pour l'ancienne histoire des Berbères, on a eu recours à des sources tout aussi suspectes : aux indications fournies par les médecins juifs de Cairouan et par les chrétiens asservis de la Syrie et de l'Espagne.

Dans la masse confuse de traditions que les écrivains musulmans se plaisent à rapporter quand ils ont à raconter l'origine des Berbères, on remarque surtout celles qui renferment la mention d'*Ifrîcos*, de *Djalout*, de *Sefk* et de *Fars*. Ces noms méritent quelque attention.

Ifrîcos, c'est l'adjectif latin *Africus*; en arabe, ces deux mots s'écrivent de la même manière. *Africa*, d'où dérive *Africus*, était, selon Suidas, l'un des noms de Carthage. On sait que ce terme s'appliqua ensuite à la banlieue de la ville de Didon, puis à la Zeugitane, puis à la Mauritanie orientale, puis à tout le con-

tinent africain. De même que le mot arabe *firca*, le mot phénicien *africa* devait signifier *un détachement*, *une fraction*, *une bande séparée* : on l'avait donc bien choisi pour désigner un corps de colons qui abandonnaient la mère-patrie. Les historiens des Arabes himyerites expliquent d'une autre manière l'origine de ce nom : dans le recueil de fables qu'ils débitent au sujet des rois du Yémen, ils racontent qu'Ifrîcos (ou Africus), puissant souverain himyerite, laissa son nom au Maghreb, contrée dont il avait fait la conquête. Cette légende se reproduit sous diverses formes qui se contredisent les uns les autres. Ibn-Hazm, généalogiste et historien d'une grande autorité, en a eu connaissance, mais il ne lui accorde aucune considération : « Les Himyerites, dit-il, ne » se sont jamais rendus en Maghreb, excepté dans les récits men» songers des historiens yémenites. » On a lieu de croire que cette opinion, si franchement énoncée, ne s'écarte pas de la vérité. Nous pouvons même ajouter que les Arabes n'avaient jamais entendu parler ni d'Ifrîcos, ni de l'Afrique avant d'avoir porté le drapeau de l'islamisme dans la province de Tripoli.

On lit dans le *Coran* que les Juifs marchèrent contre les troupes de *Djalout* (*Goliath*) et que ce chef fut tué par David. Les historiens musulmans disent que Djalout était le titre porté pa tous les rois des Philistins, de même que Firâoun (*Pharaon*) était celui des rois égyptiens, Kisra (*Chosroès*) celui des rois de Perse, Caicer (*Cesar*) celui des empereurs romains, Adfonch (*Alphonse*) celui des rois d'Espagne, et Tobbâ, celui des souverains himyerites. Ajoutez à ces notions qu'en berbère, le mot *aguellîd* signifie *roi*. Cela a suffi pour décider Ibn-Coteiba et d'autres historiens arabes à déclarer que les Berbères étaient les descendants des Philistins.

Le même antiquaire nous apprend que Djalout était fils de Heryal, fils de Djaloud, fils de Dîal, fils de Cahtan, fils de *Fars*, « personnage bien connu, et Sefek (ou *Sofok*) est l'ancêtre de » tous les Berbères. » Ce dernier renseignement, introduit si abruptement, n'est connu d'aucun autre généalogiste musulman; mais on peut voir quelque chose de semblable dans Joseph (*Antiquités;* I, 15). Cet auteur nous apprend, sur l'autorité

d'Alexandre Polyhistor, que « Didor, fils d'Hercule, engendra » Sophon (ou plutôt *Sophak*, voy. Plutarque, *Sert.* 9), person- » nage de qui les Sophakès, peuple *barbare*, tirent leur nom. » Ce Sophak nous est, d'ailleurs, connu par Appien et Suidas; Ptolémée, dans sa description de l'Afrique, place les *Sophoukaïoi* dans la partie méridionale du pays qui forme maintenant l'empire du Maroc. C'est donc aux Grecs, probablement à quelque prêtre chrétien de la Syrie, qu'Ibn-Coteiba (ou l'auteur qu'il cite), a tiré une indication échappée à tous les autres généalogistes musulmans, tant arabes que berbères. Le nom de *Fars* ou *Fares* est bien connu de ces auteurs ; ils représentent ce personnage comme l'aïeul des Persans et comme fils de Lud, fils de Sem. Cela est un des échelons que les savants musulmans ont inventés, afin de pouvoir rattacher tous les peuples qui leur étaient connus à l'arbre généalogique par lequel l'auteur de la *Genèse* représente les diverses branches de la famille de Noé. Hiempsal, cité par Salluste, et Pline, le naturaliste parlent de l'etablissement d'un peuple persan ou *pharusien* en Afrique ; celui-ci le place dans la partie sud du Maroc, ainsi que Ptolomée, dont les *Pharousïoi* se trouvent dans le voisinage des *Sophoukaïoi*.

L'arbre généalogique des tribus berbères, dressé sur les indications d'Ibn-Khaldoun et placé dans l'introduction du premier volume de cette traduction, se partage en deux branches, celle de Madghis et celle de Bernès. Madghis reçut le surnom d'*El-Abter*, c'est-à-dire *sans queue, sans postérité*, singulier titre pour le père des Nofouça, des Addaça, des Louata et des Darîça ! Le mot *abter* est arabe ; le pluriel en est *botr*. Ce dernier terme sert, chez les généalogistes berbères, à désigner tous les descendants de Madghis. Un tel emploi de ces mots suffit à prouver que l'usage de la langue arabe était très-répandu dans la Mauritanie à l'époque où l'on dressa le tableau ethnographique de la nation berbère. Il démontre aussi l'ineptie des savants berbères, de ces faiseurs de généalogies qui n'avaient pas assez d'intelligence pour écarter de leur travail deux termes qui devaient le rendre indigne de confiance. Bien que cette liste soit plus que suspecte, elle ne laisse pas d'offrir une certaine utilité : nous y trouvons de bon-

nes indications sur la parenté de plusieurs tribus entre elles et une nomenclature qui n'est pas sans intérêt pour les recherches historiques. Elle nous offre les noms de toutes les tribus berbères, tant de celles qui existaient en Afrique au quatrième siècle de l'hégire, que de celles dont les musulmans avaient conservé le souvenir. Aussi, pouvons-nous essayer d'y retrouver les noms de quelques-uns de ces peuples africains que les écrivains grecs et latins nous ont fait connaître. Dans cette recherche nous ne serons pas toujours heureux, mais nous espérons y rencontrer assez de coincidences pour démontrer que, depuis les temps les plus anciens, la race berbère a toujours existé dans l'Afrique septentrionale.

Le peuple désigué sous les noms de *Mazikes*, *Masices*, *Mazices* et *Mazax*, est mentionné par Lucrèce, Suetone, Ptolémée, Ammien Marellin, Corippus et Jean Cassien. Il habitait l'Afrique septentrionale, depuis la Tingitane jusqu'à la frontière de l'Égypte. Ce nom *Mazik* ou *Mazax* est évidemment le même mot qu'*amazigh* ou *mazegh*, c'est-à-dire le *peuple berbère*. Voyez ci-devant, page 495 de ce volume.

On peut assimiler les *Getuli* des anciens aux *Guezoula* d'Ibn-Khaldoun et de ses auteurs.

Les *Zaouèkes*, placés par Hérodote dans le voisinage de la petite Syrte, répondent aux *Zouagha*, peuple qui, du temps d'Ibn-Khaldoun, habitait encore cette région.

Les *Bakouatai* de Ptolémée, les *Baquates* des inscriptions et les *Bacuetes* de l'*Itinénaire*, habitaient la partie centrale de la Tingitane, dans la localité que les *Berghouata* occupaient jusqu'au milieu du cinquième siècle de l'hégire.

Les *Makanitai* de Ptolémée, les *Macenites* de l'*Itinéraire*, se tenaient dans la localité où s'élève *Mequinez* (en berbère *Micnaça*). Cette ville tire son nom d'une fraction de tribu qui, du temps d'Ibn-Khaldoun, habitait cet endroit.

Les *Autololai* de Ptolémée occupaient Zerhoun, plateau sur lequel est situé la ville de Mequinez. Les Romains y possédaient une ville, chef-lieu de la Tingitane. Cet établissement, nommé *Volubilis*, paraît avoir été le point d'où Suetonius Paulinus se

mit en marche lorsqu'il entreprit son expédition à travers l'Atlas jusqu'au bord du Guir. Les ruines de Volubilis, en berbère *Oulîli,* sont encore visibles. *Autololai* paraît représenter les mots berbères *Aït-Oulîli*, c'est-à-dire la tribu des *Oulîli.*

Les *Makhoures* ou *Makkouri*, appelés *Macares* par Corippus, habitaient la Mauritanie césarienne, dans une localité que nous retrouvons encore, à *Maccarâ* ou *Moggâra*, ville dont on découvre les ruines à l'est de Mecîla.

Les *Mâkhoureboi* occupaient, du temps de Ptolémée, le même territoire qu'Ibn-Khaldoun appelle le pays des *Mâghrâouâ.*

Les *Kédâmousioi* , nommés aussi *Koidâmousioi* et *Kidâmousioi*, habitaient la province actuelle de Constantine, dans la région appelée par Ibn-Khaldoun le pays des *Ketama.* Il est à remarquer que le nom de Ketama prend quelquefois les formes *Kotama* et *Kitama*, modifications analogues à celles que l'on vient de remarquer dans le nom de *Kedamousioi.*

Le nom des *Massesyli* ou *Massaisuloi* paraît être formé des mots berbères *Mas Islîten*, c'est-à-dire : le fils des fiancés. Dans le tableau général des tribus berbères, nous trouvons les *Islîten.* Cette peuplade laissa son nom à la plaine d'Isly, lieu célèbre par plusieurs grandes batailles.

Les *Serangai*, placés par Ptolémée dans la partie méridionale de la Tingitane, probablement sur les bords du Oued-Noun, paraissent être les *Sanhadja* ou *Zanaga*, peuple qui, plus tard, s'avança jusqu'aux environs de Fez, puis au Rîf marocain, puis dans la Mauritanie orientale où il fonda la dynatie des Zîrides.

Dans les écrivains grecs et latins, on cherche vainement le nom des *Zenata* ; mais il est certain que ce peuple était connu en Afrique à une époque où les usages du paganisme romain se maintenaient encore dans la Mauritanie césarienne. Sur un ossuaire en marbre du musée du Cherchel, on lit l'inscription suivante :

TI. CLAVDIUS ZENATI
CLAVDII CHRESIMI
FRATER H(ic). S(itus). E(st).

Les *Druitai* de Ptolémée et les *Dares* de Pline, étaient proba-

blement les *Dâriça*, descendants de Dari. Ce personnage tient une place importante dans le tableau des généalogies berbères.

Les *Ouerroes* se trouvaient dans cette partie du Maroc qui est arrosée par le *Ouergha* ou *Ouerra*.

Les *Isaflenses* d'Ammien Marcellin sont évidemment les *Eith Iflicen* ou *Its Iflicen*, c'est-à-dire la *tribu des Flissa*; ils demeuraient à l'est d'*Icosium* (Alger), dans la même localité que les Flissa occupent de nos jours.

Les *Lebatai* de Procope et les *Languaten* de Corippus habitaient la Tripolitane, aux lieux mêmes où Ibn-Khaldoun et d'autres historiens arabes placent une fraction considérable de la grande tribu des *Louata*. Le pluriel de *Louata* est *Louaten* ou *Ilouaten*, mot que Corippus et ses copistes ont altéré de plusieurs manières.

On voit par l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun que les noms de plusieurs tribus berbères commencent par la syllabe *our;* il en était de même dans les temps anciens: Ptolémée nous a fait connaître les *Oueroueis*, et les *Ourbikai*.

Ammien Marcellin, qui écrivait dans le quatrième siècle de notre ère, nous présente, dans son histoire, les noms de plusieurs tribus de la Mauritanie. Nous y remarquons :

Les Austuriani,
Les Tyndenses ,
Les *Massissenses*,
Les *Mazices*,
Les Musones,
Les Baiurae,
Les Cantauriani,
Les Auastomates,
Les Cafaves,
Les Davares,
Les Caprienses,
Les Abbani,
Les *Isaflenses*,
Les Jesalenses,
Et la *natio* Jubalena.

Dans cette liste, nous n'avons pu identifier que trois noms.

Corippus, poète latin du sixième siècle, a conservé, dans le *Johannide*, les noms de plusieurs tribus africaines, dont nous donnons ici la liste :

Les Anacutasur,
Les Astrices,
Les Austur,
Les Caunes,
Les Celiani,
Les Ifuraces,
Les Ilasguas,
Les Imaclas,
Les *Languaten*,
Les *Macares*,
Les Marmaridæ,
Les Martamali,
Les *Massyli*,
Les Maurusii,
Les *Mazax*,
Les Mecales,
Les Naffur,
Les Nasamon,
Les Silvacæ,
Les Silvaizan,
Et les Silzactæ.

Dans cette liste, nous avons cru reconnaître quatre noms de tribus berbères, mais, si nous possédions un second manuscrit du *Johannide*, plus correct que celui dont on a publié le texte, nous pourrions espérer y trouver plusieurs autres noms sous des formes qui nous seraiet mieux connues. Sans nous arrêter aux Maurusii et aux Nasamon que nous avons vus ailleurs, nous chercherions une variante du mot *Ifuraces*, lequel nous paraît être une altération d'*Ifuranes*. On sait, par Ibn-Khaldoun, le grand rôle que les Beni-*Ifren* ou *Iforen* ont joué dans les premiers siècles de l'islamisme.

On s'étonne d'abord de trouver si peu de ces noms dans nos généalogies berbères ; mais il faut se rappeler que ces généalogies, ayant été dressées dans le dixième siècle de J.-C., sont nécessairement très-incomplètes en ce qui regarde les peuplades les plus anciennes ; elles renferment même l'indication de plusieurs tribus absolument inconnues aujourd'hui, circonstance par laquelle elles ressemblent aux listes tirées d'Ammien et de Corippus. L'on sait, du reste, que les tribus arabes et berbères de l'Afrique sont très-portées à se fractionner et à changer de nom ; on a même appris, par expérience, qu'il faut se livrer à des recherches presque toujours difficiles, si l'on veut déterminer d'une manière positive, l'origine de beaucoup de tribus importantes qui occupent maintenant en Algérie des territoires d'une vaste étendue.

Les auteurs latins et grecs nous ont conservé un bien petit nombre de mots qui appartiennent, disent-ils, à la langue libyque, mais qui certainement ne se retrouvent pas en berbère. Hérodote nous apprend (IV, 192) que « dans le pays des Numi-» des (*kata tous nomadès*) on voyait trois sortes de rats, les » dipodes (*gerboises*), les *zégériès*, nom libyen qui signifie en » grec *bounoi*, (c'est-à-dire *collines*) ; les rats de la troisième » espèce sont des hérissons. » Samuel Bochart, qui n'a pas manqué de citer ce passage dans son *Canaan*, a eu bien raison de s'écrier : « In quâ interpretatione hoc perabsurdum, quod » muris genus vult a collibus nominari. Ecquid enim mures et » colles habent inter se commune, nisi credatur fabulæ de mure » ex partu montium ? » Ce mot, *zégériès*, auquel Hérodote assigne une signification aussi bizarre qu'inexplicable, ne se présente pas dans nos vocabulaires berbères : on y trouve le mot *ikerri* (*mouton*), et *agherda* (*rat*) ; *colline* se dit *taguemmount*.

Selon Alexandre Polyhistor, le mot *samatho*, signifie *grande* en libyen ; en berbère, on dit *tamocrant*.

Les premiers souverains grecs de la Cyrénaïque portaient tous le titre *Battus*, c'est-à-dire *roi*, en langue libyenne. Encore un mot qui n'existe pas en berbère.

Vers la fin du sixième siècle de J.-C, , le stratège ou gouver-

neur de l'Afrique romaine, portait le titre de *dekar*. C'est Theophylacte Simocatta qui nous le dit. En dialecte *chelha*, la racine *dokar* signifie *frapper* ; mais, avant d'admettre qu'elle ait donné naissance au mot *dekar*, il faudrait avoir des indications plus précises et plus claires que celles fournies par l'historien de l'empereur Maurice.

Dans le *Pœnulus* de Plaute se trouve un monologue de 16 vers dont on suppose que les dix premiers sont en langue phénicienne et les six autres en langue libyque ou berbère. Nous osons déclarer, sans rien énoncer à l'égard des vers présumés phéniciens, que les derniers méritent autant de considération que le dialogue turc du *Bourgeois Gentilhomme* et le beau discours arabe de Panurge.

Il ne faut pas chercher en berbère la signification du mot *Atlas*; nous savons par Strabon que cette dénomination n'était usitée que chez les Grecs. On lit dans cet auteur : « En avançant au-» delà de ces colonnes (les colonnes d'Hercule) et laissant l'Afri-» que à gauche, on rencontre une montagne que les Grecs appel-» lent *Atlas* et les Barbares *Dyrin*. » — (oros estîn hoper oi men Hellénès *Atlanta* kalousîn, oi Barbaroi dé *Durîn*). — Les traducteurs, voyant que ce dernier nom était à l'accusatif, lui ont supposé une forme nominative, à la grecque, et l'ont tous rendu par *Dyris*, terme qui ne se trouve dans aucun écrivain de l'antiquité. Nous lisons dans l'*Histoire naturelle* de Pline (liv. v) : « Ab eo amne (*quem vocant Fut*) ad Dyrin, hoc enim Atlanti » nomen esse eorum (scil. indigenarum) linguâ convenit, ducenta » millia. » Ici, les traducteurs ont encore écrit *Dyris*, et avec aussi peu de raison qu'auparavant. Connaissant mieux leur métier et leur sujet, ils eussent conservé la forme *Dyrin*. Nous lisons dans Solin : « Hæc de Atlantide quem Mauri *Adderim* » nominant. » Pourquoi le traducteur met-il *Adderis* ? Où a--il trouvé cette forme ? Martianus Capella écrit : « Hunc (*scil.* » montem Atlantem) incolæ *Adirim* vocant. » Le traducteur, égaré par la même fausse analogie, met *Adiris*. Il paraît certain que *Dyrin* ou *Adderin* est le même mot qu'*Idraren*, pluriel régulier d'*adrar* (*montagne* en langue berbère). De nos jours en-

core, les habitants de l'Atlas marocain donnent le nom d'*Idraren* à toute cette chaîne de montagnes. Un mot vraiment berbère se trouve enfin chez les anciens ! Ce fait reconnu, on peut conclure que, déjà du temps d'Hérodote, on parlait berbère dans toute la région montagneuse qui entoure les provinces méridionales de l'empire marocain.

L'anonyme de Ravenne nous apprend que la Mauritanie tingitane était appelée *Abrîda*; puis il ajoute, mais à tort, que ce fut là où Bélisaire défit les Vandales. Un peu plus loin, il dit : « Mau- » ritania ghaditana quæ et barbaro modo *Abrida* dicitur. » En Berbère, le mot *abrid*, au féminin *tabrida*, signifie *route*, et il est digne de remarque que, sur le Molouia, frontière de la province que l'anonyme vient de nommer, s'élevait une ville nommée *Tabrida*. Il est assez singulier que le traducteur français de la géographie d'Idrîci ait écrit ce nom *Tabrenda*, bien qu'il eût entre les mains l'*Edrisi*. de Hartmann et la *Géographia Nubiensis* des Maronites, ouvrages dans lesquels ce mot est orthographié correctement.

Quant au mot *magalia* (*tentes*), au singulier *magalé*, il appartient à la langue phénicienne.

M. Movers, dans ses *Phoenizier* (t. II, 2e part., p. 409), cite plusieurs noms que les Latins semblent avoir empruntés aux indigènes de l'Afrique ; dans le nombre nous pouvons signaler : *cera* (*cire*), qui se dit en berbère *tekîr*, avec l'article déterminatif du genre féminin ; le pois chiche (*cicer*, *punicum cicer*), se nomme en chelha *ikîker* ; la lentille, en latin *lens*, *lentis*, s'appelle en berbère *tînîltît* ou *telentît*; le chou (*crambé*, *libys caulos*), s'appelle en zouaoua *akrenbît*, mais ce mot paraît être emprunté à la langue grecque ; le mot *hortus* (*jardin*) se représente en chelha par *ourti* et en zenatia par *eggur*, *tigguert*, *tuggurt*, mots dans lesquels on reconnaît le nom latin *ager ;* mais il est assez probable que ces termes, ainsi qu'*ourti*, sont des emprunts faits au latin [1].

---

[1] Nous sommes de l'avis de M. Quatremère au sujet du mot *alghom*

En chelha, le mot *tayoka*, forme féminine de *yoka*, est employé pour désigner une paire de bœufs attelés à la charrue. Ce terme ressemble beaucoup à son équivalent latin *jugum*; mais les Anglais possèdent le mot *yoke*, les Allemands le mot *ioch*, le Arabes le mot *zoudj*, et il paraît même que la racine primitive *youga* existe en sanscrit.

En chelha, *navire* se dit *tennaut*, terme qui rappelle les mots latins *navis*, *nauta*.

La géographie de Ptolémée, les ouvrages de Pline, de Méla, d'Ammien Marcellin, les itinéraires d'Antonin et de Peutinger, la liste des évêchés d'Afrique, nous font connaître beaucoup de noms de lieux qui ne peuvent s'expliquer ni par le latin, ni par le grec. Bien qu'un petit nombre de ces mots offre une signification en langue berbère, il serait imprudent, dans l'état actuel de nos connaissances, d'entreprendre une analyse étymologique de tant de noms barbares.

Il en est de même à l'égard des noms propres d'hommes. Les historiens de l'empire romain, ainsi que Procope, nous en ont conservé un certain nombre ; mais c'est Corippus qui nous en fournit le plus. Dans son poème latin, le *Johannide*, composé vers le milieu du sixième siècle de J.-C. et imprimé pour la première fois en 1820, on trouve les noms d'environ cent cinquante chefs et guerriers appartenant à la race libyenne ou numide. L'auteur s'écrie en rapportant ces mots barbares :

> Quis mihi tot populos gentesque et prœlia vates
> Ordinet arte nova?. . . . .
> Temperet insuetis nutantia carmina verbis :
> Nam fera barbaricæ *latrant* sua nomina linguæ.

Dans la plupart des langues on rencontre des obstacles souvent

---

(*chameau*), en chelba, *aram* ; ce savant le considère comme berbère, tandis que M. Movers, dans son *Phoenizier* (t. II, 2e partie, p. 365), n'y voit qu'une altération du mot arabe *djemel*. Nous conviendrions volontiers qu'*alfana* vienne d'*equus*, que *wig* dérive de *perruque*, (en anglais *periwig*, par aphérèse, *wig*), mais nous doutons fort qu'*aram* provienne de *djemel*.

insurmontables quand on essaie de trouver l'étymologie de noms propres. En chelha et en touareg, les noms des hommes n'ont plus aucune signification. Beaucoup de chefs berbères ont porté des noms qui ne s'expliquent plus à l'aide de leur langue. Aussi, nous n'oserions entamer la discussion étymologique des noms libyens avant de pouvoir indiquer d'une manière certaine la signification de *Bologguîn*, de *Makcen*, de *Soggout*, de *Tachefîn*, de *Tafraguîn*, et d'autres noms purement berbères.

L'on peut cependant se permettre de faire quelques observations à ce sujet :

1° Parmi les noms conservés par Corippus on en trouve une trentaine qui se terminent en *an*, *en*, ou *in*, syllabes formatives du participe actif en berbère :

2° Il s'y présente aussi à peu près autant de noms qui se terminent en *es* ou *as*, pronom possessif de la troisième personne du singulier, en berbère;

3° Nous y trouvons aussi quelques noms qui prennent la terminaison *asen*, pronom possessif de la troisième personne du pluriel, en berbère. Tels sont :

Hisdreasen,
Ielidassen,
Macurasen,
Manonasen,
Manzoracen.

Les lecteurs d'Ibn-Khaldoun ne manqueront pas de faire un rapprochement entre ces derniers noms et celui de *Yaghmoracen*, fondateur de la dynastie abd-el-ouadite. On sait que ce chef avait mérité par sa bravoure le titre d'*étalon de la tribu* (*fahl el caum*, comme le disaient les Arabes), aussi, en berbère, le nommait-on *Yaghmoracen* (*admissarius eorum*). C'est ainsi qu'en arabe africain, le mot *lallahom*, nom propre de femme, signifie la *maîtresse d'eux*.

Les noms de ces trois catégories ont des formes parfaitement berbères; de plus, ils se réduisent à des racines trilitères, quand on les dépouille des syllabes accessoires, et ils rentrent ainsi

dans la classe de mots berbères. Vouloir trouver, dès-à-présent, la signification de ces racines, ce serait entreprendre l'impossible; nous ne connaissons encore qu'une très-faible portion du vocabulaire général de la langue berbère ; même, si nous en possédions tous les mots, toutes les racines, nous hésiterions d'appliquer nos connaissances à une série de mots qui, bien qu'ils semblent faire partie de cette langue, ont peut-être cessé d'être employés depuis plus de treize siècles.

Je ne saurais terminer ma tâche, fruit d'un travail assidu de quatorze années, sans témoigner ici ma profonde reconnaissance au Ministère de la Guerre, dont l'administration intelligente a su, au milieu des plus graves préoccupations, encourager les travaux et les recherches relatives à l'histoire et à la géographie de notre belle colonie algérienne. Sans lui, cet important ouvrage aurait encore dormi longtemps sur les rayons poudreux de nos bibliothèques. Je me plais donc à le remercier des encouragements qu'il a toujours accordés à ce genre d'études et à lui exprimer ma reconnaissance de toutes les marques de bienveillance dont il m'a favorisé.

De Slane.

POSTSCRIPTA.

La note sur les recherches de M. Geslin, insérée dans la page 530 de ce volume, était déjà imprimée, quand le *Moniteur universel* du 7 et du 8 août 1856, donna au public un rapport sur la même matière. Ce document, rédigé avec beaucoup de soin et de savoir par M. Reinaud, membre de l'Institut, renferme une juste appréciation du travail de M. Geslin et un exposé clair et détaillé des connaissances que l'on possède en Europe au sujet du peuple touareg et des langues nègres. Il est bien à regretter que M. Geslin n'ait pas vécu assez longtemps pour lire cet écrit, dans lequel le savant académicien lui donnait de justes éloges et de sages conseils. Les cahiers renfermant les recherches de M. Geslin ont été renvoyés à Alger.

Tout le monde a lu et admiré les beaux ouvrages dans lesquels M. le général Daumas a dépeint les mœurs et les usages des diverses populations musulmanes de l'Afrique septentrionale. Son esquisse de *la Grande Cabilie* est d'une vérité frappante et sa description du *Grand Désert* renferme d'excellents renseignements sur les Touaregs et sur leur pays. L'exactitude de la carte géographique qui accompagne ce volume et qui a pour base les indications recueillies de la bouche des indigènes, est pleinement confirmée par les observations de Richardson et du docteur Barth.

LISTE DES CHAPITRES
DU QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA LISTE DES CHAPITRES.

INDEX DES NOMS

QUI SE TROUVENT DANS CE VOLUME.

FIN DE L'INDEX DU TOME QUATRIÈME.

ERRATA.

		A la place de :	*lisez :*
Page 17,	Ligne 25,	Ibn-Omar	Omar.
— 56,	— 3,	el-Cabaili et ses enfants.	le secrétaire El-Cabaïli et leurs enfants.
— 88,	— *note*,	L'aïeul paternel	L'aïeule paternelle.
— 138,	ajoutez à la note	*Er-Rîk-Rîkcen* peut signifier *Henri Requesen*; il y avait une noble famille de ce nom en Catalogne.	
— 142,	— 7,	Mazouma	Mazouna.
— 145,	— 10,	Id.	Id.
— 157,	— 15,	El-Abelli	El-Abbeli.
— 182,	— 8,	Recasa	Rocasa.
— 197,	— 3,	Hammout	Hammou.
— 209,	— *note*,	*mokaouerat*	*mohaouerat.*
— 222,	— *note*,	*fahtêlebou*	*fahtelebou.*
— Id,	— *id.*	*fahtêbelou*	*fahtebelou.*
— 231,	— *note* 2,	Tenotio	Tenorio.
— 336,	— 6,	*jnsgu'aux*	*jusqu'aux.*
— 337,	— (signature)	23	22.
— 353,	— 28,	Oudrar	Ounsar.
— 389,	— 16,	Yahmor	Yaghmor.
— 394,	— *ult.*	queluue	quelque.
— 405,	— 23,	vzir	vezir.
— 472,	— 20,	Rabhou	Rahhou.
— 498,	— 7	l'hiérarchie	la hiérarchie.
— 492,	— 16,	trouva	trouve.
— 495,	— 32,	égyptiens	égyptiennes.
— 498,	— 19,	si l'on est	est-on.
— 501,	— 20	généalogues	généalogistes.
— 524,	— 12,	*supprimez le mot*	beaucoup.
— 536,	— 17,	Khalila rapporte	Khalîl a rapporté.





